

Henry Brock
1907

AP
20
R55
Ser. 2
année 5
T. 4, no. 4-
T. 5, no. 2



L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 17 Le n° : 10 centimes 23 Mars 1901



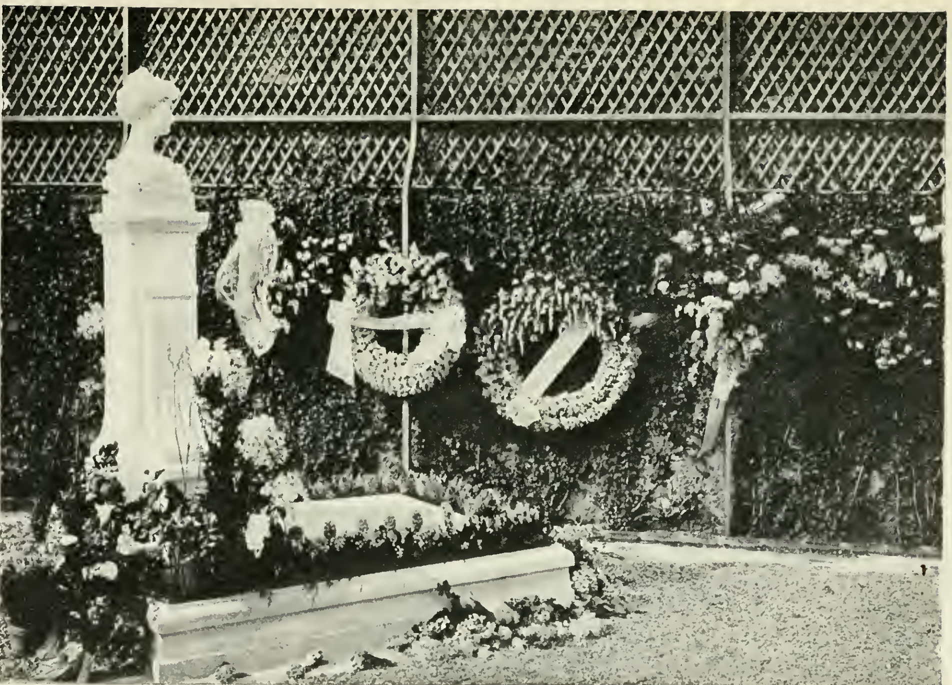
201. — Mlle BRANDÈS
de la Comédie française

Cliché de Reutlinger. Gravure de Ruckert.



202. — M. VICTORIEN SARDOU

Cl. de Reutlinger. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



203. — LA TOMBE DE Mlle JANE HENRIOT

au cimetière de Passy

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Rousset.



204. — LES FUNÉRAILLES DE VERDI, A MILAN

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



205. — LES FUNÉRAILLES DE VERDI, A MILAN

La maison de retraite des musiciens

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



206. — CÉRÉMONIE MUSICALE DONNÉE A LA SORBONNE EN L'HONNEUR DE VERDI

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Mulot, Krieger et Cie.

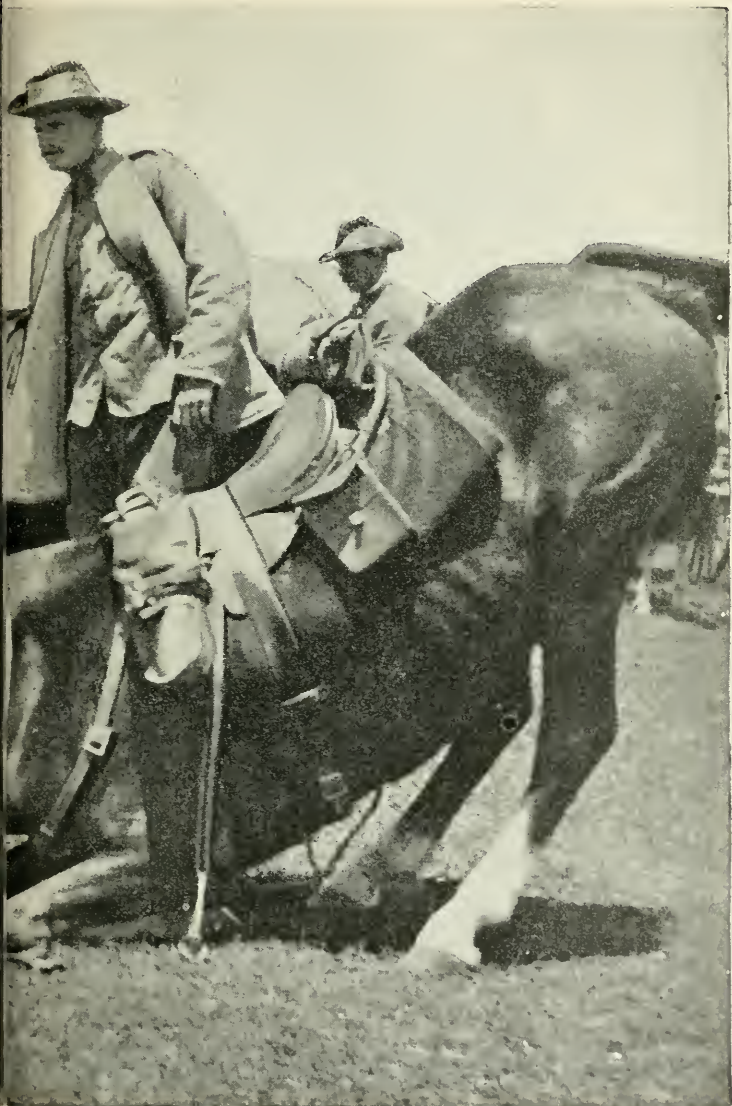
207. — LES OBSEQUES DU GÉNÉRAL FABRE

à la Fère-en-Tardenois

Cl. de Moreau frères. Gr. de Rousset.



208. — UN ABREU



R DANS LE WELT

209. — LA MI-CARÊME A PARIS

(Sur les grands boulevards)

Cl. de Géniaux frères. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



210. — Mlle MARIE POIRIER

Reine des Reines

Cl. de Ladrey-Disderi.



211. — Mlle ROMELOTTE

Gr. de Bourdon et Keilhauër.





212. — PLAQUETTE COMMEMORATIVE DE L'EXPOSITION DE 1900
décernée aux collaborateurs, commissaires et membres du Jury
(Œuvre M. O. Roty) Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.

NOS GRAVURES

201. — **Mlle Brandes**, sociétaire de la Comédie française, qui, dans la récente reprise de *Patrie!* à ce théâtre, joua le rôle de Dolorès. — Mlle Brandès est venue du boulevard à la rue de Richelieu. Elle débuta au Gymnase, croyons nous, dans une reprise de *Diane de Lys*, et joua ensuite *Renée* au Vaudeville. Son talent nerveux est fait pour les rôles modernes plutôt que pour les interprétations classiques; elle a la grâce et le charme, une souplesse résistante, la mobilité de l'expression, la séduction de la voix, de l'attitude et de la toilette, en même temps qu'une âpreté et une passion contenues, qui l'ont placée, dans des pièces comme *les Tenailles*, de M. Hervieu, ou *la Vassale*, de M. Jules Case, au premier rang des comédiennes d'aujourd'hui.

202. — **M. Victorien Sardou**, de l'Académie française, l'auteur de *Patrie!* le drame qui vient d'être repris à la Comédie française.

M. Sardou est né en 1831. Il se destina d'abord à la médecine; mais une ardente ambition théâtrale, aidée de l'influence de Déjazet le détourna bientôt de ses études médicales. Il poursuivit au théâtre une carrière glorieuse, jusqu'à l'Académie française où il s'est assis en 1877, et à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur qu'il a obtenue l'année dernière à l'occasion de l'Exposition.

Il est le plus connu des auteurs dramatiques de notre époque. Depuis plus d'un demi-siècle, il est le grand pourvoyeur de tous les théâtres. M. Sardou est l'auteur, seul ou en collaboration, des *Pattes de Mouches*, de *la Famille Benoiton*, de *Nos Bons Villageois*, de *Patrie!*, de *la Haine*, de *Rabagas*, de *Dora*, *Fédora*, *Théodora*, du *Crocodile*, de *Daniel Rochat*, de *Divorçons*, de *la Tosca*, de *Madame Sans-Gêne*, de *Paméla*, de *la Fille de Tabarin*, etc.

203. — **La tombe de Mlle Henriot**. — Le 8 mars a eu lieu, en l'église Saint-Roch, le service commémoratif de Mlle Henriot, pensionnaire de la Comédie française, qui trouva la mort l'an dernier dans l'incendie de ce théâtre.

Après le service, l'assistance se rendit au cimetière de Passy,

où l'on inaugurait le buste en marbre, œuvre de M. Puech, qui surmonte la tombe de Jane Henriot. Autour de la pierre tombale étaient semées des jacinthes roses et des gerbes de lilas blanc entouraient le piédestal.

204, 205. — **Les funérailles de Verdi à Milan. — Le corbillard.** — Verdi avait, par testament, demandé que son enterrement fût fait le matin, dans une forme strictement privée, sans un invité, sans une fleur. Sa volonté a été respectée; mais, le 27 février, le corps de Verdi et celui de sa seconde femme ont été transférés du cimetière à la maison de retraite des musiciens, et cette cérémonie a donné lieu à une manifestation grandiose en l'honneur du maître. M. Roujon, directeur des beaux-arts, représentait le gouvernement français.

La maison de retraite des musiciens. — Ce magnifique établissement a été fondé et doté par Verdi; il doit donner asile à cent vieux musiciens. C'est là que reposent, en vertu d'une loi spéciale, les corps de Verdi et de sa seconde femme.

206. — **En l'honneur de Verdi.** — C'est le 7 mars qu'a été célébré, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la cérémonie organisée par la Ligue franco-italienne en mémoire de Verdi. Dans l'assistance on remarquait le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, l'ambassadeur d'Italie, le vice-recteur de l'Université de Paris, M. Jean-Paul Laurens, président de l'Académie des beaux-arts, le président de la Ligue franco-italienne. On a entendu une sélection d'œuvres de Verdi exécutée par des artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. La musique de la garde républicaine a joué la *Marseillaise*, puis la *Marche Royale;* après un discours du ministre, l'orchestre de l'Opéra, sous la direction de M. Taffanel, a salué le buste de Verdi par l'ouverture des *Vêpres siciliennes*.

207. — **Les obsèques du général Fabre à la Fère-en-Tardenois.** — Voir *l'Instantané* du 16 mars.

208. — **Au Transvaal. — Un abreuvoir dans le Welt.**

209. — **La Mi-Carême. — Les reines de la Mi-Carême.** — Un soleil encore précaire a éclairé la journée du

14 mars et permis aux Parisiens de fêter, selon le rite consacré, la Mi-Carême. Chacun du reste faisait les frais de la fête avec son sac de confettis, et les cortèges habituels n'y ont ajouté que dans la moindre mesure. Les lavoirs s'étaient abstenus cette année, ou peu s'en faut, et les marchés étaient en pleine guerre civile. La pompe de la cavalcade s'en est ressentie, encore que cette discorde ait failli porter au trône suprême deux reines au lieu d'une.

210, 211. — **Mlle Poirier** était officiellement la seule reine des reines, mais **Mlle Romelotte** avait, elle aussi, ses partisans. Fixons pour les historiens futurs le détail de ce désaccord. Mlle Emilie Romelotte, du marché des Carmes, avait été élue reine des reines le 14 février; mais alors que les seuls membres de la société, *la Renaissance des Halles*, avaient le droit de prendre part aux votes, les membres d'une autre société, *la Gaieté parisienne*, s'étaient indûment approprié ce privilège. De nouvelles élections eurent lieu le 18 février, et la nouvelle reine des reines fut Mlle Marie Marlin-Poirier. Elle figura en cette qualité dans la cavalcade du 14 mars, sous le costume de la Ville de Paris décorée de la Légion d'honneur, et reçut du président de la République le présent habituel. Cet honneur officiel manqua à Mlle Romelotte à qui ne firent point defaut les applaudissements des Parisiens. En recevant les deux reines à l'Hôtel de Ville, M. Louis Dausset, le nouveau président du conseil municipal de Paris, eut d'ailleurs l'heureuse inspiration de les réconcilier dans une accolade à laquelle elles se prêtèrent de bonne grâce.

212. — **Les médailles de l'Exposition.** (Voir *l'Instantané* des 12 et 19 janvier.) — **La plaquette des collaborateurs**, œuvre de M. O. Roty, est une composition de 37 millimètres sur 57, montrant, sur la face, le dix-neuvième siècle personnifié par une femme assise au pied d'un chêne. Un génie, qui est le Génie du vingtième siècle, enlève à sa main mourante une torche allumée, le flambeau qui éclaire le monde. Dans le haut, on lit ces deux dates : 1801-1900, et cette phrase latine : LUMEN VENTURIS TRADIT MORITURA PERENNE. (Mourante, elle lègue aux siècles futurs une lumière immortelle.)

Sur le revers on voit le panorama de l'Esplanade des Invalides pendant l Exposition.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

COMMENCERA PROCHAINEMENT

LA PUBLICATION DE

LE VENT DANS LES MOULINS

Roman de M. Camille LEMONNIER

LES ROBINSONS DE PARIS

Roman de M. Georges BEAUME

VERS LE TCHAD

(MISSION FOUREAU-LAMY)

PAR

M. P. HALLER

MEMBRE DE LA MISSION

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. 2080.

UNE REINE

ROMAN CONTEMPORAIN

(*Suite et fin*)

IX

LE BOUQUET BLANC

Louis de Nimburg buvait du thé jaune, qu'un ami chinois lui envoyait dans de petites caisses qui sentaient le gingembre, et fumait un tabac couleur de froment mûr, mêlé d'un peu d'opium. Il regardait avec compassion son neveu, qui laissait retomber en avant une pâle tête accablée, et lui disait :

— Tu as pourtant l'estomac bon et, m'affirme Bach, toute la machine en excellente condition. Et le plus bel avenir !... Tout le monde est content de toi, la princesse douairière, le roi, la reine même à ce qu'il m'a semblé. Alors ?

Il but avec délice une gorgée de thé jaune et jeta des fumerolles devant lui. Maurice pensait avec épouvante, et sans trêve, à ce baiser qui *les* séparait. Nimburg reprit :

— Je considère le malheur sans raison comme un

grand crime envers soi-même. C'est du suicide en détail. Bien certainement ton malheur est insensé. Rien ne l'excuse. Aucun homme n'a pu être mieux averti et plus sûr de ce qui adviendrait...

Le vieillard contempla encore ce corps affaissé et soupira dans la fumée de sa cigarette. Il prit un ton presque rude pour dire :

— J'ai encore assez d'autorité pour te faire partir de cette cour pendant le temps nécessaire. Et j'en ai bien envie.

Maurice jeta un regard de terreur sur le joli visage sceptique.

— Savez-vous seulement si vous ne me tueriez point ?...

— Tu dis? s'écria Nimburg, avec saisissement... Petit imbécile, tu serais capable?... Mais alors, tu n'arriveras jamais à rien!

— Eh bien! c'est assez probable, fit Maurice qui ne put s'empêcher de sourire.

— A la bonne heure! s'écria Nimburg... Si tu pouvais seulement te traiter à l'ironie. C'est le bon remède; il m'a toujours tiré d'affaire contre moi-même. Car enfin, j'ai moi aussi été quelquefois l'ennemi de ma propre destinée. Mais j'ai su me combattre avec autant de vigueur que si j'avais été le pire de mes rivaux; j'ai su poursuivre l'épée dans les reins la sale bête sentimentale qui a été placée dans nos cœurs pour les empoisonner... J'ai su voir que la fameuse lutte pour la vie n'était pas seulement au dehors, mais au dedans, et que, en quelque sorte, chacun est plusieurs de jeu à faire ou à défaire sa fortune, sa santé et son bonheur... Seulement, petit âne, il ne faut pas voir cela en écolier, comme une leçon embêtante sur la morale, mais comme une réalité absolue... En ce qui concerne cette femme...

Maurice poussa un soupir. Il ne sentit plus son cœur,

il lui sembla que tout son être tombait dans le vide.

— En ce qui concerne cette femme, continua Louis, si tu pouvais seulement une seule fois te dire que c'est une sorte de joli végétal qui n'a pas plus chair humaine qu'un lys ou un glaïeul, tu n'aurais qu'à dévorer quelques beefsteaks pour reprendre tes forces. Tu ne serais pas plus absurde, mon pauvre garçon, si tu te prenais d'amour pour la sainte Hildegarde de notre cathédrale !

Maurice, embarrassé de la longue méprise de cet homme subtil, murmura :

— Je vous en supplie, ne me parlez plus de cela. Vous ajoutez à ma peine ; elle est de celles que la sagesse ne peut guérir.

Le vieillard haussa les épaules :

— Eh ! cela me serait assez indifférent... Souffre, si cela peut te plaire ; mais, pour l'amour de Dieu, que ta carrière n'en soit pas empêchée. Car la carrière seule distingue l'homme véritable du singe humain. Si tu compromettais ta carrière, je ne pourrais plus te tenir pour mon neveu.

— Je ne l'ai pas encore compromise ! fit doucement Maurice, en se levant pour partir.

— Et voilà au moins une parole de bon sens ! s'écria Nimburg. Si tu pouvais la compléter en faisant un voyage, je me sentirais, ton étoile aidant, presque tranquille.

Maurice s'en allait misérablement sous un ciel vagabond, un ciel de nues agiles qui fuyaient sur deux rangs : le premier léger, capricieux, fait de petites vapeurs longues et constamment dénouées — le second plus sombre, plus haut, plus lent aussi, nuages de schiste, d'argent noircissant, de laines rousses, et parfois un éclair de soleil qui courait sur les pelouses et que les ombres semblaient poursuivre et rattraper. Les

arbres claquaient, les herbes et les fleurs, en s'inclinant, avec un frisson chuchotant et tendre, se moiraient comme une eau polychrome.

— Dix jours que je ne l'ai pas revue! murmura-t-il... Ah! sans ce baiser... Me reparlera-t-elle jamais seule?...

Le jeune homme vint sur cette grande pelouse ombragée où Löwen et la reine se tenaient par les beaux jours. Et il revit le matin de la chevauchée, où déjà, d'un si grand élan, tout son cœur bondissait vers sa reine! Qui aurait cru qu'un jour!... Le feu et la glace, une joie délirante, une angoisse affreuse le déchirèrent. Tantôt il revivait la minute extraordinaire où il avait touché ces lèvres sacrées, tantôt il succombait sous l'idée effrayante que là se brisait leur amour...

— Mon Dieu! balbutia-t-il avec amertume... Cela n'aurait pas dû finir si vite! Je ne demandais qu'à vivre près d'elle. Il me suffisait de son existence et de l'entendre et de voir son visage, et qu'elle fût heureuse! Pourquoi pas même une saison?...

Il se sentait faiblir; un bruit de tourbillon l'assourdissait : il dut s'appuyer contre un arbre. Un flot d'images l'emplit et c'était cependant toujours la même image, environnée de tout ce qui s'était mêlé à elle de choses, de mouvements, de pensées. Fini! ah! fini! pauvre homme! La joie douce qui coulait sur le monde est morte; la féerie a disparu qui ajoutait son prestige à chaque frémissement de l'âme!... Un sanglot sec et déchirant souleva sa poitrine. Il avait la figure du condamné devant l'échafaud, les yeux terribles, la bouche tordue par l'horreur.

Mais, se révoltant contre lui-même :

— Qu'importe ma douleur, si elle peut être heureuse... J'ai vécu si fort que cela vaut bien d'en mourir!...

Il se complut un moment dans cette idée; il désira

le repos éternel; il laissa couler sa tête sur son épaule. Puis, il songea :

— Elle ne peut pas être heureuse! Elle n'a pas fait cela par une faiblesse vulgaire... Le croire, ce serait la calomnier!... Elle doit souffrir... elle souffre!

Il leva les yeux vers les fenêtres de Löwen où le soleil, déjà bas, rejaillissait en flèches jaunes. C'est là que paraissait naguère le signal des rendez-vous, quand ils n'avaient pu se voir durant le jour. Il regarda longtemps d'un œil découragé.

Tout à coup, il poussa un cri; son cœur bondit comme une bête affolée : un bouquet blanc venait de paraître à l'une des croisées...

Depuis dix jours, Hélène-Marie s'enfermait ou partait en longues excursions avec Löwen. L'étonnement de ce qui était arrivé lui servit d'abord de force. Puis, elle était comme ces gens qui viennent de passer une saison dans un pays chaud et qui ont gardé une provision de soleil. Mais, dès le troisième jour, elle ne cessa d'entendre son cœur battre de regret et de nostalgie. Elle restait de longues heures dans un accablement qui ressemblait à la syncope. Et son amour grandissait de cette demi-rupture, comme des herbes après un orage.

Cependant, elle ne fit aucune confidence à Löwen; elle ne put se résoudre à livrer son secret. Löwen ne le devina point. Comme il arrive aux gens sceptiques, elle ne donnait point sa confiance ou la donnait complète. Et quoique, d'ailleurs, un simple baiser ne lui parût pas même un péché véniel, elle aurait plutôt cru que le lac montait au sommet du Weissberg que de soupçonner la reine de cette petite défaillance.

Elle assista au désespoir d'Hélène-Marie sans chercher à comprendre. Tout au plus crut-elle entrevoir un

malentendu. Elle vit qu'on évitait la confidence et, après quelques tentatives, se résigna à l'attente. Cet après-midi, elle avait trouvé la reine plus faible, les yeux brillants d'un feu chagrin, la face convulsive. Elle osa dire :

— Je ne puis vous voir ainsi, Majesté, et garder le silence. Il est injuste que je ne puisse rien pour vous!

Le cœur de la reine éclata. L'angoisse et la passion lui montèrent aux lèvres. Elle dit d'une voix sourde :

— Il ne faut me parler de rien, Löwen...

La duchesse hésita, son brillant visage plein d'inquiétude pour sa reine. Elle prit un détour :

— Je l'ai vu, dit-elle, chuchotante... C'est un homme foudroyé. Il a dû abandonner son commandement depuis plusieurs jours!...

La reine détourna la tête, pâlissante. La pitié s'éleva dans elle, plus forte que l'amour. Elle sentit une douce et tendre lâcheté qui dissolvait son âme. Mais elle ne répondit pas encore — elle resta les yeux fixés sur les nuages emportés par des vents inégaux. Puis, son regard descendit sur cette pelouse où elle avait vu la première fois surgir Maurice. Ah! tout de même, elle avait eu sa minute d'aventure, elle avait été une pauvre petite créature naïve et enchantée... Et voici que le monde est redevenu vieux. Ces eaux fraîches, ces pelouses, ces forêts reverdissantes, naguère c'était le balbutiement frais de la vie éternelle. Maintenant, c'est une terre ancienne, de guerre et de détresse, où chaque feuille répète une forme surannée, chaque oisillon un geste caduc, un morne geste du fond des âges! La mort vigilante tâte la petite herbe; les cœurs éperdus des bêtes sonnent le tocsin...

Et Hélène-Marie vécut de cœur avec ceux qui ont poussé des cris funèbres contre la destinée. Tout son sang parut glacé d'un mystérieux poison; elle tourna vers les jardins un visage livide d'agonisante.

Elle tressaillit. Elle aperçut, vers la gauche de la pelouse, une silhouette qui avait jusqu'alors échappé à ses regards. La vie bondit en elle comme un torrent; toute l'ardeur, toute l'agitation mystérieuse qui perpétue l'existence changea l'aspect des choses. Et bien bas, rougissante, vaincue, elle dit à sa compagne :

— Nous irons au lac demain, Löwen!

X

LA VIE

Il se revirent. Et la douceur des premières entrevues fut étrange, timide, avec le souvenir du baiser qui les séparait et leur faisait craindre de se toucher la main. Ils s'en allaient au long du lac dans les pénombres verdissantes, dans la senteur humide, nerveux au moindre frôlement, avec des paroles lointaines, de longues pauses frémissantes. Ils ne parlaient point d'amour. Une nuit planait sur leurs causeries, une nuit délicieuse, qui rendait suave chaque battement de leurs artères. Tout en eux était fantasque et comme ralenti, avec une petite angoisse, sourde, mystérieuse, mais charmante.

Cette gêne s'évanouit. Leurs âmes jeunes, pleines de sève, ne résistèrent pas à la magie du contact. Pour s'être fuis, ils en devinrent plus familiers. Ils crurent aussi qu'ils ne pouvaient plus succomber — lui par l'épouvante d'une séparation nouvelle, elle par naïveté, par simplicité, dans ce jeu plein d'embuscades. Ce fut l'heure claire de leur amour. Ils ne virent point le mensonge ni la trahison — ils espérèrent une longue tendresse, pure et sans reproche. Etincelante, avec les jolis enfantillages de la femme qui aime, elle ouvrit tout son cœur à la confiance; elle donna son être spi-

rituel; et la confidence lui fit une vie si neuve qu'elle n'apercevait plus le misérable passé.

Cependant, l'ingénieuse Löwen organisait leurs rencontres avec un art sûr, prenant sur elle les petites ruses et les mensonges. Elle y mettait tant de naturel et de subtilité impérieuse, qu'ils ne s'apercevaient de rien. Outre le lac, elle les faisait se rencontrer, parfois, sur un petit plateau où l'on n'accédait que par une seule route. Maurice y attendait longtemps d'avance, dans une maisonnette dont il avait la clef et d'où il était facile de s'enfuir par un petit bois très touffu. L'endroit était solitaire, fréquenté seulement, vers l'automne, par le duc de Löwen et des invités chasseurs. Sur la route, pas un seul être, pas une cabane. Et la voiture de la reine attendait à quelque distance du plateau, sans que les serviteurs s'étonnassent, car cette promenade était depuis longtemps familière aux deux femmes.

Ils se rencontrèrent là, un matin de mai. L'eau était tombée les jours précédents, et toute l'herbe, les fougères, les fleurs innombrables des collines avaient grandi. Le plateau était sauvage et très doux dans sa toison de plantes; les forêts orgueilleuses escaladaient les flancs du Weissberg. On sentait le sang de la terre, l'eau nourricière, encore présente dans les racines; et les odeurs jeunes, les parfums aromatiques, les essences suaves, chantaient les strophes abondantes du renouveau.

Löwen avait voulu peindre. Hélène-Marie et Maurice marchaient dans une jungle d'herbe fraîche, pénétrés, imbibés de la nature somptueuse, des forces violentes et subtiles de la terre.

Un ruisselet se montra, presque englouti par les

feuilles, les tiges, les fleurs qui se hâtaient de vivre sur lui, qui disputaient chaque atome de terre féconde avec sauvagerie. Peu à peu, émus par les couleurs vives et la senteur délicieuse de ce ruisseau, ils sentirent leurs cœurs se fondre. Elle s'oublia, elle appuya sa petite main sur le bras du jeune homme; elle parla au hasard, un peu fiévreuse, téméraire. Lui, troublé, en se tournant apercevait l'herbe magnifique des cheveux de la reine, son col voluptueux et doux, frémissant de la superbe des belles, sa bouche où se mariaient la chair rouge et la nacre argentine... Tout était espérance — ce ciel frais lavé, ces fleurs resplendissantes, le long frisson des arbres. Ah! qu'ils semblaient loin des choses qui arrêtent, qui empêchent!... Le mot qu'il n'avait point prononcé encore, le mot d'amour lui vint à la bouche; il le dit comme on pousserait une plainte... Ils étaient arrêtés, leurs visages proches comme l'autre fois — ils entendaient leurs cœurs complices — ils n'avaient plus de force. Et de nouveau leurs lèvres se rencontrèrent. Mais elle ne s'enfuit plus. Le délire des faibles mortelles résonnait dans sa chair. Elle goûta l'étreinte, l'oubli, elle rendit les dévorants baisers, et seule la crainte d'une ivresse plus profonde délia leurs bras et leurs bouches.

Chez les natures fortes, le remords arrête l'acte, ou s'anéantit par la répétition. Pour avoir succombé une deuxième fois, Hélène-Marie ne se crut plus coupable, soit qu'elle étouffât d'instinct le reproche, soit que son âme eût changé. Ce qui restait d'inégalité entre elle et Maurice s'évanouit. Elle fut très simplemnt femme. Elle ne prit plus soin de dissimuler l'ardeur qui était en elle. Et d'ailleurs, elle resta pure. Elle crut qu'elle le demeurerait toujours, tellement l'idée de la chute se liait en elle à l'idée de la mort. Ils vécurent dans la belle folie que l'humanité supérieure a faite de l'amour. L'adresse et le dévouement de Löwen rendaient facile

une situation si délicate, au point qu'ils ne songeaient presque jamais à l'avenir.

Ce fut pour tous deux une de ces périodes où le pauvre être éphémère cesse d'entendre le tocsin intérieur, où l'inquiétude sourde, qui est le propre de la vie, s'épanouit en une griserie de floraison. Lui peut-être goûtait le plus vif bonheur. Son destin était accompli. Tout son être était tendresse, passion, dévouement infini, fidélité éternelle. Le soir, devant les étoiles de juin, au souffle charmant de l'année encore dans sa jeunesse, il se disait qu'il pouvait maintenant mourir, et mourir joyeux si c'était pour elle. Mais il ne voyait pas le néant, grisé de force palpitante, rempli d'espoir à pleins bords. Il ne lui était en quelque manière plus possible de comprendre la tristesse humaine.

Elle, plus violente que Maurice, avait ses heures de mélancolie. Si elle avait cessé de maudire son destin, elle en souffrait encore. Dans l'amour de cet homme, dont elle sentait chaque jour mieux la clarté et la profondeur, elle reconnaissait sa patrie d'âme, le large avenir, une postérité forte. Et elle se disait :

— Je suis lâche ! Je devrais fuir...

Mais son cœur se glaçait — elle comprenait qu'elle supporterait plutôt le dernier supplice que cette délivrance. Et mille choses obscures, héréditaires, s'élevaient impétueusement, que jamais elle ne pourrait vaincre et dont elle avait la peur profonde.

Le premier jour de l'été, selon une coutume ancienne, le roi donna une fête dans les jardins. Cette fête avait un caractère archaïque, très simple, presque patriarcal. Pour quelques heures, rien ne devait distinguer les souverains des autres princes du sang. Le roi, la reine se confondaient avec la foule, se promenaient, durant les entr'actes, au gré du caprice, par les pelouses et les

allées. Aussi n'invitait-on que les personnes mêmes de la cour.

Au rebours des fêtes ordinaires, il n'y avait point d'éclairage électrique ni au gaz; rien que des chandelles cachées dans des lanternes vénitiennes ou des lampions accrochés aux arbres. La douce abondance de l'été donnait un grand charme à ces lumières, et les danses, comme les musiques, presque toutes du vieux temps, mêlaient une langueur délicate au plaisir.

Hélène-Marie, vers dix heures du soir, avait fui la foule. Encapuchonnée d'un voile blanc, elle ne se distinguait guère de maintes autres promeneuses, et, peu à peu, elle s'était enfoncée dans le parc; elle se trouvait seule au bord d'un vivier.

L'heure était magnifique. De tout ce beau domaine sortait une odeur fine et profonde. L'eau répétait un croissant de lune rouge et des étoiles enveloppées de vapeur. Le grand été répandait la vie à pleines ondes; les chênes, les peupliers et les tilleuls figuraient la demeure merveilleuse de mille êtres; un luxe charmant brillait sur le visage indécis des fleurs. Hélène-Marie soupira. Une petite fièvre agita son cœur. Elle souhaita la fuite sauvage, l'espace, la joie de trouver chaque jour un horizon nouveau et des terres étrangères — et la figure du monde se mêla voluptueusement à la figure de son ami.

Un pas léger s'entendit. La reine se retourna et vit paraître un homme. Elle n'eut pas besoin d'un second regard pour reconnaître le rythme de cette démarche. Elle frémit d'un trouble extraordinaire. Jamais encore elle n'avait subi un tel délire, ce torrent de sensations noyant et la pensée et le sentiment. Tous ses nerfs s'élançaient vers Maurice, comme une foule en révolution.

Il l'avait reconnue aussi. Il avançait tremblant, dans la crainte et le bonheur de cette rencontre imprévue.

Et quand ils furent proches, ils s'observèrent tout pâles, sans trouver de paroles... De l'étang, des menthes, des roses, des œillets s'élevait comme un fluide puissant et terrible, et du chuchotement des ramures sortait la tentation qui perpétue les générations de l'Homme... Leurs bouches se sont prises, leur étreinte est pleine de volupté sauvage... Il sent au palpitement de la poitrine d'Hélène, il voit aux beaux yeux mourants que la femme succombe, et, quoique l'abandon soit impossible à deux pas de la foule, c'est déjà la chute, c'est déjà le don après lequel tout est irrémédiable.

Elle ne put s'endormir jusqu'au matin. Alternativement le regret et le désir ravivaient sa fièvre. Mais elle ne luttait plus. Et comme elle n'avait point d'hypocrisie, elle ne cherchait pas à se duper. Seulement, elle n'osait imaginer le lendemain. Le sort était devant elle sous un voile obscur; elle le percevait terrible, et c'était tout. Quelquefois une courte vision, le *possible* de tous les naufrages. Elle se voyait hors d'elle-même, hors de sa prison royale, dans un inconnu délicieux, et poussait un soupir de délivrance. Mais vite elle sentait revenir la fatalité inexorable.

Alors, elle se tournait vers le passé, elle y cherchait ces espérances, qui, si l'on peut dire, sont en proportion de la rapidité avec laquelle s'accroissent la chair et la force — ces immenses territoires de la rêverie où la jeunesse entrevoit mille destins dans une vie, un peuple dans un être. Elle se souvint d'un de ces moments prodigieux avec tant d'éclat qu'elle parut véritablement le revivre.

C'était près de la mer, dans une terre de granit, inculte et charmante. Tantôt des landes, des tourbières, de vieilles forêts marécageuses; tantôt des collines dures et violentes, où la plante sombre et la fleur claire se hâtaient de vivre à l'haleine d'avril. L'eau courait

impétueuse ou perfide, soit qu'elle nourrît la fièvre, le reptile et les herbes visqueuses, soit qu'elle s'élançât généreuse parmi les arbres frais et les bêtes vives. Après une longue course, les chevaux descendirent une côte. Une petite rivière s'était frayé un passage dans le granit. Et la vie verte emplissait merveilleusement la vallée; on eût dit qu'un Dieu invisible encensait l'espace; le bonheur semblait allié à chaque frisson des roseaux, à chaque éclair des aulnes, des vernes, des sauges, des ombelles, des sagittaires, des millepertuis, des iris, des glaïeuls.

Longtemps, la cavalcade avança dans les herbes hautes. Les rêves croissaient en Hélène-Marie, rapides comme les cris des passereaux.

Et soudain, la vallée finit; une chose immense, sauvage, une force intarissable, des troupeaux d'eau verte, des nations de vagues emplirent l'horizon : la mer! Jusqu'au crépuscule, la jeune fille demeura assise sur les galets, à goûter la grandeur du monde. Elle se sentait éternelle. L'ivresse et la mélancolie se partageaient son être, mais la mélancolie même était du bonheur. Elle était pleine de métamorphoses; il lui semblait être dévolue à toutes les aventures des choses et de l'homme, de l'océan, des forêts, des fleuves — aussi inlassablement que la course des vagues retentissantes. Quand l'orbe du soleil s'ouvrit comme la gueule rouge d'une fournaise sur l'Occident, quand la nuit douce s'approcha sur les nuées, une peur légère frôla la jeune fille, mais cette peur était charmante.

Ce crépuscule parut ne jamais devoir finir. L'ombre tombait par gouttes imperceptibles sur la falaise violette, sur la mer semée de fleurs lumineuses, sur les fins nuages rassemblés dans le couchant, sur une escadrille de pêche pareille à un essaim d'insectes. Les phares clignèrent délicieusement au ras des étoiles; les pierres aiguës, les blocs farouches semblèrent des bêtes de la

fable ou des campements de cyclopes. Et la petite princesse se sentait ignorante, curieuse, fervente, devant la formidable nature, comme une petite fille des bois, avec une âme et un corps qui devaient se mêler à toute chose et ne jamais se dissoudre.

Hélène-Marie s'arracha à ces souvenirs avec un cri plaintif. L'amour et la mort se présentèrent devant elle :

— J'ai pourtant, songea-t-elle, un cœur aussi jeune et aussi abondant... Et j'aime toujours la vie...

Elle baissa la tête, sombre :

— Mais la vie libre, la vie pure... Pas le mensonge!

Une fois de plus elle exécra sa royauté, et d'une telle ardeur qu'elle crut pouvoir la fuir. Les terres lointaines surgirent devant elle — vieux pays orientaux ou continents peuplés par ces nations qui ne connaissent plus les rois. Pourquoi n'achèterait-elle pas un domaine où elle vivrait inconnue dans une ceinture de bois, d'eaux vives et de collines? Ce grand rêve, après tout, était une réalité si simple et si facile!... Egbert, le seul homme offensé par sa fuite, n'aurait pas même la force de souffrir.

Son cœur battit à la vision féerique; l'incertitude et l'esclavage parurent éloignés; et tandis que le sommeil s'emparait enfin de sa chair, elle eut une sorte de palpitation lumineuse, une étincelante ivresse où elle s'abandonnait à la destinée.

XI

LA CHUTE

Hélène-Marie demeura longtemps la figure cachée sur la poitrine de Maurice. Elle avait pleuré d'abord, le cœur tumultueux, et maintenant une douceur infinie envahissait sa chair. Toute chose semblait disparaître

qui n'était pas le présent. Une quiétude infinie baignait la jeune reine, le sens d'une bonté obscure, secrètement épandue autour d'elle, avec la vision d'une retraite à l'autre bout du monde, et d'une tendresse qui ne finirait jamais plus. Elle était faible et douce comme une enfant et comme une enfant pleine d'abandon candide...

Elle releva enfin la tête; elle vit, par la vitre du petit pavillon, le lac tout paré de sa resplendissante floraison de juin. Alors, son cœur se remit à battre, avec une force intolérable, et sa chute lui arracha d'autres larmes. Mais, de nouveau, la vue de Maurice l'apaisa. Elle murmura :

— Il faut me pardonner... J'étais une morte, et c'est un tel saisissement de vivre et d'espérer!

Elle le regarda avec toute la tendresse d'une femme amoureuse et reprit, haletante, emportée :

— Nous partirons aujourd'hui... Je ne pourrais plus revoir le palais!...

Et s'avançant, dans une sorte de ravissement épouvanté :

— Peut-être est-ce vous qui regretterez un jour...

Mais lui, le visage levé vers sa royale maîtresse, dans une joie surhumaine :

— Hors de vous, il n'y a que la mort.

Elle l'exalta à la hauteur de sa faute; elle vit en lui le héros, le demi-dieu que la femme vaincue cherche dans l'homme, et avec des yeux étincelants de foi :

— Ce sera donc pour toujours, murmura-t-elle. Toute chose du passé est finie, ma royauté un fantôme... et je n'aurai point de regret... Allez préparer notre départ. Je reviendrai ici dans deux heures et Löwen n'y sera pas.

C'était une heure plus tard. L'ombre des peupliers avait à peine crû sur le lac, et Hélène-Marie était re-

venue seule. Tout endroit lui eût paru insupportable hors celui où commençait la vie nouvelle, où frémissait la tyrannie obscure qu'elle avait enfin vaincue :

— Je suis, se dit-elle, une émigrante, comme ces pauvres gens qui laissent leur petit champ misérable pour des terres immenses...

Quelque temps elle demeura dans une extase confuse, un long espoir sans forme. Puis, un réveil fiévreux, ardent. Et, pour tromper son impatience, elle voulut voguer sur la petite barque de Löwen. Elle savait la manœuvre. L'esquif, sa voile blanche déployée, partit dans la brise légère. Et la reine, sur le beau lac embaumé, devant les forêts abondantes, sentit un étonnement indicible se mêler à son rêve. Etait-ce bien elle, la fille des Neimar, qui allait s'enfuir le long des routes, avec un de ses sujets ?

Elle eut un grand frisson, elle laissa le bateau aller à la dérive. Et longtemps, sa pensée fut comme endormie. Elle entendait le petit bruit de l'eau contre la carène; elle apercevait confusément l'étendue glauque, les nymphéas pâles et les divins saules de Babylone. Toute chose était comme un décor, et sa propre personne sans existence réelle.

Puis un choc au cœur. Ces forces obscures, que la passion semblait avoir vaincues, endolorirent la jeune femme. Tout autour d'elle devint hostile. Une voix cruelle, incessante, s'éleva de son âme et la condamna. Ce n'était point un remords ni même un reproche; c'était une loi illogique mais implacable, injuste mais invincible — cette loi qu'elle avait toujours reconnue et qui punissait pour le crime des autres. Peureuse, elle se tourna vers son amour, elle appela intérieurement Maurice. Et une minute étincelante succéda à sa détresse. Elle revécut ardemment son initiation à la liberté, son grand vœu de fuir la prison royale où elle était sacrifiée au pur néant.

Mais cette réaction fut courte. Elle sentit qu'elle ne pourrait ni reprendre sa chaîne et vivre dans le mensonge — ni s'enfuir sur les routes et vivre le sort des hommes ordinaires. Et la loi de sa naissance s'abattit comme un marteau. Elle ne trouva plus aucune force pour lui résister. Elle contemplait avec un sourire étrange les rives vêtues de leur robe magique, quelque vanesse passant légère et tremblée, avec ses petites ailes de pastel, et de plus en plus toute chose semblait illusion, chimère, apparence.

Une seconde, penchée, elle vit son image et se recula, avec un geste doucement inachevé, un geste de fleur dans la pluie, de peuplier environné de brises faibles. Puis, elle pensa, mais à peine :

— Une race aurait pu naître de moi... L'ombre de la royauté la tue...

Une lassitude extraordinaire fit fléchir sa tête. Elle vit passer mille scènes fugitives, sans liaison, venues du fond de son enfance.

Tout à coup, elle devint très pâle, elle eut le sentiment net de ce qu'elle allait faire et qu'aucune puissance humaine ne pourrait arrêter. Alors, son amour revint, lui emplit toute l'âme. Elle évoqua passionnément le visage de Maurice, elle sentit le baiser de sa bouche; et elle ne regretta rien. N'avait-elle pas toujours eu l'assurance profonde qu'elle ne devait pas vieillir? Du moins, avant de mourir, elle venait, par l'amour, de recommencer toutes choses — l'enfance, la nature primitive, la vie universelle. Et tout ainsi était bien.

— Oui, murmura-t-elle, tout est bien!

Une petite épouvante passa; sa chair protesta contre le néant, mais déjà elle franchissait le bordage. L'eau se ferma sur elle; une brise douce s'éleva sur les peupliers et la barque blanche silla vers les sagittaires et les nymphéas.

XII

LE GLAS

Lowen avait rejoint Maurice, par des corridors perdus, dans une salle blanche et triste, où des dieux de marbre se regardaient de leurs yeux vides. Il la vit venir comme une ombre élégante; son cœur s'émut de tendresse pour cette belle jeune femme qui avait tant aimé la reine. Dans le silence, on entendait la cloche de Rupert le Forgeron sonner le glas.

Les yeux de Löwen s'élevèrent ardents et las sur le jeune homme :

— L'enquête est finie — tous les soupçons s'éteignent. Le roi et la cour croient à un accident. Quoique personne n'ait songé à vous... il faut toujours craindre l'imprévu. Vous ne devez pas quitter maintenant le Weissberg.

Ils échangèrent un long regard douloureux; puis elle se détourna devant les traits convulsés de Maurice; elle sentit l'agonie de ce jeune cœur :

— Il faut encore vivre quelque temps, lui dit-elle.

Elle n'eût pas fait un geste pour l'empêcher de mourir, car elle trouvait ce dénouement seul naturel et seul juste. Elle ne lui pardonnait la catastrophe que parce qu'elle le croyait déjà, en vérité, banni de la vie. Et, en lui demandant d'attendre, elle était sûre de lui demander un très grand sacrifice.

Il inclina la tête et, d'une voix suppliante :

— Ne puis-je pas la revoir, *maintenant?*...

— Non; vous êtes trop agité, j'ai peur... Il faut vous enfermer... et partir au bout de la quinzaine. C'est là votre devoir envers elle...

Il poussa un soupir rauque et se résigna. Löwen lui

prit spontanément la main, avec une douceur désespérée :

— Adieu... Je partirai aussi après les funérailles. Je ne vous reverrai pas... Adieu...

— Pardonnez-moi, balbutia-t-il avec un sanglot... pardonnez-moi...

Elle se dégagea, très émue, et s'enfuit. Il demeura seul dans la salle pâle. Le soir approchait déjà. On apercevait, au couchant, ce vaste feu qui a créé les êtres et la beauté. Il jaunissait les cimes de la montagne de Fer, il jetait une robe éblouissante sur les forêts pleines de sa force. Il disparut parmi de petits nuages en lames; les carillons du crépuscule s'élevèrent, vifs et frétillants, puis le pays des flammes s'épanouit au fond du ciel, les cuivres, les lacs d'émeraude, les cratères de soufre et de bitume.

Et il semblait à Maurice qu'il assistait à la fin du monde. Il ne souffrait même plus. Un grand froid descendait sur son cœur — il ne cessait d'apercevoir la figure d'Hélène-Marie parmi les nuées. Quand l'astre eut disparu, il se sentit aussi sûrement retranché de la vie que s'il avait été cloué entre les planches du cercueil et que le glas du Forgeron eût annoncé ses funérailles.

J.-H. ROSNY.

LA

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

(Suite)

VIII

L'histoire de l'illusion est, ou peu s'en faut, l'histoire de l'humanité : illusions du philosophe, de l'historien, du croyant, de l'ambitieux, de l'homme d'État; illusions de l'homme d'action et du rêveur; illusions du cœur, de la logique; illusions des peuples et des individus; illusions du sceptique qui s'imagine n'avoir pas d'illusions; illusions de chaque âge, de chaque sexe, de chaque profession : tout homme arrive jeune en présence d'une nouvelle saison de sa vie.

Elles sont encore bonnes ou mauvaises, fécondes ou stériles, utiles ou dangereuses. Celles-ci inspirent de nobles actions, grandissent un pays, font le bonheur des individus; celles-là enfantent des montagnes de discordes, détruisent un parti, une classe, sèment la ruine et la guerre, engendrent mille calamités. Puis, comme les choses humaines ont deux figures, comme le bien et le mal empiètent sans cesse sur le domaine l'un de l'autre, et qu'un génie pervers semble enchevêtrer les problèmes, les nobles illusions se compliquent

parfois de motifs mesquins, d'actions misérables qui voilent leur beauté réelle, sirènes morales dont il ne faut pas voir la queue; et inversement, les illusions malfaisantes ont pour serviteurs des mobiles admirables, les qualités privées déguisent les défauts publics; l'héroïsme, la grâce, l'esprit, décorent les plus folles entreprises; les innocents payent pour les coupables, les coupables eux-mêmes se parent de mille séductions.

L'histoire de l'Émigration est celle d'une gigantesque et désastreuse illusion; l'histoire de la comédie de société est celle d'une charmante et bienfaisante illusion. De 1789 à 1814, les émigrés emportaient avec eux les vertus sociales et mondaines, un bien maigre bagage pour la politique, un bien précieux viatique pour la douceur de la vie. S'ils n'ont rien appris, rien oublié, du moins n'oublient-ils pas la comédie de société qui adoucit pour eux les amertumes de l'exil volontaire ou forcé.

Ainsi à Londres, chez Mme de Viguier, on jouait l'opéra-comique : René de Montalembert était à la fois acteur et chanteur. Chez la vicomtesse de Serrant, Mme de la Bourdonnaye, ailleurs encore, la comédie l'emportait. Parmi les premiers sujets : le chevalier de Pignerolles, le comte O'Héguerty, M. de Planard. Le prince de Galles se fait remarquer par son enthousiasme chez Mme de Viguier; dans le salon du marquis de Choiseul, Monsieur, le prince de Condé, le duc de Bourbon figurent parmi les spectateurs. Les artistes les plus fameux : la Banti, Vigaroni, Catalani, Billington, Crammer, Crumwoltz, aimaient à se faire entendre chez les Français, opinant : « Les Anglais savent payer, mais les Français savent applaudir, et les applaudissements sont la vie et l'âme des artistes. »

A Odessa, le comte de Rochechouart crée un théâtre et une redoute. Le grand maréchal de la cour, ayant renouvelé le vestiaire du grand théâtre de Saint-Péters-

bourg, lui envoya un assortiment complet de costumes réformés, mais encore très présentables. Pour les utiliser, il compose deux troupes d'amateurs, une française, l'autre italienne, et fait partie des deux avec succès. La redoute ou salle de danse une fois construite, on nomme Rochechouart président. De très beaux bals masqués furent organisés, et, à l'occasion du dimanche gras, on imagina une représentation fort originale. A un signal donné, deux magiciens, montés sur des échasses, entrent dans la salle du bal par les deux portes opposées : six pages vêtus de blanc, six habillés de noir, déroulent un grand tapis figurant un immense damier. Au son des fanfares, les portes s'ouvrent, et l'on voit s'avancer par l'une un roi noir donnant la main à une reine de la même couleur, suivis de deux fous, de deux cavaliers, de deux tours, et de huit pions également noirs, qui se rangèrent sur le damier, pendant qu'une troupe pareille, vêtue de blanc, arrivait par l'autre porte et se plaçait en face de la première troupe. Les deux magiciens alors jouèrent une partie vivante d'échecs : ils touchaient avec leurs baguettes chaque pièce de la couleur qui manœuvrait suivant les règles : après différentes évolutions stratégiques, attaques, défenses et captures, un roi fut déclaré échec et mat.

Les émigrés jouent la comédie, et il semble qu'ils fassent école. Pour la Russie, Catherine II a donné l'exemple, marchant elle-même sur les traces de Voltaire : on sait les fêtes de l'Ermitage, les comédies que la czarine composait pour se distraire avec sa société intime ; seulement elle fait jouer par des comédiens ses pièces et celles de ses amis ; on les a publiées en deux volumes. Mme Vigée-Lebrun raconte dans ses *Mémoires* les fêtes auxquelles elle assista chez la princesse Dolgorowka : « La société était fort nombreuse, et personne ne songeait à autre chose qu'à s'amuser.

Après dîner, nous faisions des promenades charmantes dans des barques fort élégantes, ornées de rideaux de velours cramoisi à crépines d'or. Des musiciens, nous devançant dans une barque plus simple, nous charmaient par leur chant... Le jour de mon arrivée, nous eûmes de la musique le soir, et le lendemain un délicieux spectacle. On donna *le Souterrain* de Dalayrac. La princesse Dolgorowka jouait le rôle de Camille ; le jeune de la Ribaussière, celui qui depuis a été ministre en Russie, celui de l'enfant, et le comte de Cobentzel, celui du jardinier. Je me souviens que, pendant la représentation, un courrier arriva de Vienne, chargé de dépêches pour le comte, qui était ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg, et, qu'à la vue d'un homme costumé en jardinier, il ne voulut pas lui remettre les dépêches, ce qui éleva dans la coulisse une contestation fort piquante.» Au dix-neuvième siècle, un autre diplomate, le comte de Beust, brillera par ses talents comiques et par son esprit.

Au Congrès de Vienne, en 1814-1815, on fait aussi de grands emprunts au génie aimable de la France : le plaisir semblait devenu la seule chose importante, servait de décor ou de masque aux affaires sérieuses ; un royaume s'arrondissait ou se démembrait dans une redoute, une indemnité s'accordait pendant un concert, un dîner cimentait un traité. « Le Congrès ne marche pas, mais il danse, remarquait le prince de Ligne ; le tissu de la politique est tout brodé de fêtes. C'est une cohue royale ; mais enfin, chose qu'on voit ici pour la première fois, le plaisir va conquérir la paix. Ce Congrès, où les intrigues de tout genre se cachent sous les fêtes, ne ressemble-t-il pas à *la Folle Journée?* C'est un imbroglio où les Almavivas et les Figaros abondent. Quant aux Basiles, on en trouve partout...»

L'impératrice d'Autriche était en quelque sorte l'âme de cette succession de bals, de banquets, de réunions,

de mascarades. Née en Italie, issue de cette illustre maison d'Este célébrée par l'Arioste et le Tasse, elle avait reçu en héritage de ses ancêtres le goût et l'instinct de tous les arts. Deux artistes français, Isabey et Moreau, étaient ses auxiliaires habituels; elle inventait, ordonnait; à eux de mettre en œuvre ses riantes idées. Adorant la comédie de société, elle parvint à monter une troupe fort brillante où figuraient, pour la comédie, les comtes Ojarowki, Stanislas Potocki, de Walstein, Woyna, Mmes Edmond de Périgord et Flore Wurbna; pour l'opéra, le prince Antoine Radziwill, le marquis de Salvo, les comtes de Bombelles et Petersen, les comtesses d'Appony, Charles Zichy, de Woyna, la princesse Yablonowska; pour la tragédie, la comtesse Zichy, la comtesse Esterhazy, etc. Souvent on entremêlait des pièces allemandes et des pièces françaises.

Le divertissement que la cour donna certain soir était entièrement neuf pour la plupart des spectateurs : c'étaient des tableaux et des romances mises en action. Cependant la princesse Esterhazy avait fait représenter de semblables tableaux à Eisenstadt, dans un temple construit à cet effet au milieu d'un lac, et, pendant les représentations, Haydn, son maître de chapelle, complétait l'illusion poétique en improvisant sur l'orgue. Une symphonie de cors et de harpes précéda le lever du rideau... Le premier tableau fut la représentation d'un sujet peint par un jeune artiste viennois : *Louis XIV aux pieds de Mme de la Vallière*. Les acteurs de cette scène étaient le jeune comte Trautsmansdorff, fils du grand maréchal, et la comtesse Zichy. Tous deux étaient doués de tant d'attraits, il y avait une telle expression d'amour dans la figure du comte, tant de pudeur, d'effroi et d'innocence sur le délicieux visage de la comtesse, que l'illusion fut complète.

Le deuxième tableau fut d'après la belle composition

de Guérin : *Hippolyte se défendant devant Thésée de l'accusation de Phèdre*. La princesse Yablonowska représentait la fille de Minos, et le jeune comte Woyna, Hippolyte. Dans les yeux de l'une on lisait l'ardente passion combattue par le remords ; tandis que l'autre, par son attitude calme et antique, par sa respectueuse douleur, semblait n'invoquer pour sa défense que la pureté de son cœur. Jamais la pensée de Racine, quoique dépouillée du charme de ses beaux vers, n'eut de plus éloquents interprètes.

On passa ensuite aux romances en action : pendant l'entr'acte, un excellent orchestre exécutait des symphonies d'Haydn et de Mozart.

Première romance : *Partant pour la Syrie,* mise en musique par la reine Hortense. Mlle Goubault, jeune Belge fort jolie, chanta les paroles, tandis que la princesse de Hesse-Philipstadt et le comte de Schœnfeldt figuraient les sujets. Au couplet du mariage, un chœur de belles personnes vint se grouper autour des acteurs principaux : beautés, voix harmonieuses, pantomime expressive des amants, tout fut applaudi avec enthousiasme.

La seconde romance, celle de Coupigny, *Un jeune Troubadour qui chante et fait la guerre*, eut pour interprètes le comte de Schœnborn et la comtesse Marassi.

La troisième romance : *Fais ce que dois, advienne que pourra,* composée encore par la reine Hortense, chantée, jouée par la comtesse Zamoïska et le jeune prince Radzivill, obtint le même succès que la première.

« Voilà, dit le prince de Ligne, un sceptre qui ne se brisera pas dans les mains de Mlle de Beauharnais ; elle est encore reine par la grâce des grâces et du talent, quand elle a cessé de l'être par la grâce de Dieu. »

Un dernier tableau représentait l'Olympe avec toutes les divinités mythologiques : le prince Léopold de Saxe-

Cobourg en Jupiter, le comte Zichy en Apollon, le comte de Wurbna en Apollon, la fille de l'amiral Sidney Smith en Junon, la comtesse Rzewouska en Minerve, Mlle de Wilhem en Vénus, etc., y firent merveille, en compagnie d'un jeune Français fort à la mode, le baron Thierry, qui exécuta brillamment un solo de harpe.

IX

De 1789 jusqu'au Directoire, se produit une éclipse de la comédie d'amateurs. Éclipse partielle, car elle conserve encore quelques fidèles déterminés, de ceux qui joueraient au pied de l'échafaud; et, pour n'en citer qu'un, Lacretelle joue en 1793 chez Mme le Sénéchal : l'imagination charmante de Desfaucherets s'y donnait libre carrière, intarissable en jeux, en à-propos, en impromptus. Mais ce qui était général n'existe plus qu'à titre d'exception, bien que la vie sociale à Paris se prolonge assez avant dans la Révolution, bien qu'il y ait encore des fêtes et des salons en 93. On peut appliquer à la comédie de société le mot de Ducis à un ami : « Que parles-tu de faire des tragédies? La tragédie court les rues. »

Elle renaît sous le Directoire, elle s'épanouit de nouveau sous le Consulat et l'Empire. On la joue à la Malmaison chez Mme Bonaparte; à Plessis-Chamans, près Senlis, chez Lucien Bonaparte.

Hortense et Caroline remplissent les principaux rôles, et Lucien Bonaparte déclare sans façon qu'elles sont fort médiocres. C'est royalement mal joué, avait dit Louis XVI; c'est souverainement mal joué, dira Bonaparte; même l'un et l'autre trouvent plaisant une fois de siffler. Murat, Lannes gasconnent; Élisa réussit dans la tragédie, Junot dans les rôles d'ivrogne. La

troupe de Lucien a pour maître de déclamation Dugazon, acteur excellent, mystificateur émérite, mauvais coucheur, et de son naturel assez peu respectueux. « Lâchez tout, messieurs, grondait-il ; lâchez tout, mesdames ; lâchez donc tout, sinon, j'aurai beau faire, vous ne serez que des mijaurées et des mirliflores. » Talma, Lafond, Larive se rendent chez Lucien, voient jouer *Zaïre,* donnent des conseils, ne s'entendent pas mieux que les médecins au chevet d'un malade. Puis défilent *le Cid, Philoctète, Mithridate, Bajazet, Alzire*, des comédies de Molière; la passion de Lucien pour le théâtre ne connaît plus de bornes.

En même temps, la danse, la musique, les petits jeux, les farces, vont leur train. On glisse un renard dans le lit de Fontanes, du julep dans la soupe d'un musicien. Le ménage Desportes, vivant dos à dos, se voit logé dans une chambre à un lit, ce qui oblige le mari à dormir sur une chaise.

Plus tard, Lucien joue la tragédie à Rome, puis, en 1830, à Bologne. Alquier, ambassadeur de Napoléon Ier, a demandé s'il pourrait assister à ces représentations. Talleyrand a autorisé ; sans cela, qui donc en rendrait compte ? C'est Mme Lucien Bonaparte, pour l'amour de laquelle il s'est brouillé avec l'Empereur, a quitté la France, renoncé à ses privilèges de prince français, qui remplit le rôle de Zaïre : le public éclate en applaudissements qui font allusion lorsque Lucien-Orosmane répond à l'offre d'une rançon :

> Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
> Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ;
> Tes chevaliers d'Europe et tous leurs souverains
> S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.

« C'est du dramatique diplomatique, greffé sur un fond tragique, où, pourtant, ne manque pas la partie sérieusement comique, consistant dans l'expression de

figure des ambassadeurs présents, qui ne veulent pas avoir l'air d'entendre malice à la chose, et applaudissent à peu près comme tout le monde. »

Le lendemain, on ne parle que de cette fête à Rome. Alquier soumet à Lucien la très curieuse dépêche qu'il adresse au ministre des affaires étrangères : nomenclature des acteurs, cardinaux et autres personnages présents ; éloge de l'actrice Zaïre. Il aurait mieux fait sans doute de la déclarer détestable. « Allons, mon cher Alquier, opina Lucien, vous êtes un pauvre diplomate ! »

« Au Casino paternel, dit le prince Pierre Bonaparte, à Bologne, on organisa un théâtre de société. Les voisins y venaient, y compris le cardinal Oppizzoni. On joua une tragédie de mon père intitulée : *les Enfants de Clovis*. Mes parents y remplissaient les principaux rôles... Mon père se montra aussi bon acteur qu'il avait été puissant orateur de nos grandes assemblées. Ma mère, élève de la célèbre institution de Saint-Cyr, excellait par le bon goût de la diction, la sobriété du geste, et surtout la prononciation et l'accent irréprochables (1). »

Une des actrices de la Malmaison, Mme de Rémusat, dame du palais de Joséphine, mériterait une étude spéciale, et pour elle-même et pour un autre grand salon où elle joue, un salon représentatif, celui de Mme de Labriche, qui brille *comiquement* sous l'ancien régime, l'Empire, la Monarchie de Juillet, la Restauration. Le mariage d'inclination de Claire de Vergennes avec M. de Rémusat eut tout le charme d'une tendresse exaltée, toute la solidité de la raison illuminée de ce rayon divin. C'est proprement le mariage idéal, et je

(1) *Souvenirs, traditions et révélations du prince Pierre-Napoléon Bonaparte.* — Yung : *Mémoires de Lucien Bonaparte*, 3 vol. — Lady Blennerhassitt : *Madame de Staël*, 3 vol. — *Mémoires, lettres et correspondance de Mme de Rémusat*, 11 vol. — *Mémorial de Norvins.* — *Souvenirs de Mme de Bawr.*

ne sais rien de plus touchant que ce roman légitime qui se développe pendant vingt-cinq ans, dont les lettres de cette aimable femme attestent avec la plus gracieuse évidence le caractère élevé. Sa correspondance la classe assez près de Mme de Sévigné, *sa grande amie,* qu'elle admirait si passionnément; à côté de Mme du Deffand et de la duchesse de Choiseul. Moraliste mondaine, moraliste littéraire, moraliste politique, elle est encore une parfaite comédienne de société, une maîtresse de maison accomplie. Que lui a-t-il manqué pour tenir un cercle aussi brillant que les bureaux d'esprit les plus célèbres du dix-huitième siècle? Un peu plus de fortune, de la santé, une longue vie, la présence réelle.

Éducatrice admirable, elle dirige les études de son fils Charles avec cette fermeté intelligente qui fait les hommes d'élite, tandis que les mères faibles préparent des petits messieurs et des caillettes frivoles. Dès qu'il a sept ans, elle le conduit au théâtre; le dimanche et le jeudi, pour le récompenser et le forcer à parler intelligiblement, elle lui fait jouer devant quatre ou cinq intimes des proverbes ou des scènes de comédie; et déjà l'enfant témoigne de rares dispositions. La mère a organisé une troupe de bambins, dont il est le Talma et le Fleury : en 1805, ils jouent *les Plaideurs, l'Avocat Pathelin* avec un ensemble étonnant, devant un auditoire de parents. En 1806, pour célébrer la fête de Mme Adélaïde de Vergennes et de cinq autres Adélaïdes, Desfaucherets compose une petite comédie entremêlée de couplets, où il figure avec Mmes de Rémusat, de Vintimille, et le jeune Charles, qui remplit le rôle d'un petit Savoyard qu'un diseur de bonne aventure convertit en automate afin d'attirer la foule. Malgré la leçon du charlatan, l'automate confond toutes choses, désole son patron. Après des quiproquos plaisants, trois femmes lui prennent une cassette mysté-

rieuse où l'on trouve : une vieille plume qui a appartenu à Mme de Sévigné, et qu'on remet à Adélaïde de Vergennes; des cahiers tout blancs que Mme de Lafayette a laissés dans son secrétaire, et qui vont à Adélaïde de Souza; la lyre de Sacchini pour Adélaïde de Labriche; un almanach de *Philémon et Baucis* qui marque les jours heureux pour Adélaïde d'Antigny (sa parfaite union avec son mari était célèbre dans la société du temps); la tire-lire de saint Vincent de Paul pour Adélaïde de Pastoret, qui s'occupait beaucoup d'œuvres de charité; et un manuscrit trouvé dans les vieux papiers de Racine, appelé *le Retour du Mari*, pour Adélaïde de Nansouty. M. Tourette et Mme de Rémusat ont commencé par un proverbe, Crescentini s'est fait entendre; on mange des glaces, et, à minuit, chacun se retirait fort content. Réunir cinquante personnes, les amuser pleinement, sans autre dépense qu'un léger effet de mémoire, trois paravents et un rang de bougies sur une planche, une telle simplicité ne semble-t-elle pas une leçon et une ironie pour ces maîtresses de maison qui entassent cinq cents invités dans un salon où deux cents à peine seraient à l'aise, et croient le bonheur de ceux-ci augmenté en raison directe des fleurs rares, des articles parus le lendemain, des artistes qu'on n'a point écoutés?

Mme de Rémusat aima toujours la comédie de société; elle y excellait, et, ni son état de santé, ni sa position de préfète, ne l'empêchèrent de se livrer parfois à ce charmant déduit : et pourquoi non, puisque députés, femmes de ministres lui donnent l'exemple? Lorsque l'Empereur revint de Vienne, on imagina de lui offrir un petit vaudeville de Barré, Radet et Desfontaines, adapté pour la circonstance; les honneurs de la soirée furent pour Mme Louis Bonaparte et Mme de Rémusat, celle-ci jouant un rôle de vieille Alsacienne enthousiaste de Napoléon, rêvant toujours

pour son héros d'exploits invraisemblables, et s'émerveillant de voir ses rêves dépassés par la réalité; elle chantait ce couplet :

Ce qui dans le jour m'intéresse,
La nuit occupe mon repos;
Ainsi donc je rêve sans cesse
A la gloire de mon héros.
Les songes, dit-on, sont des fables;
Mais quand c'est de lui qu'il s'agit,
J'en fais que l'on trouve incroyables,
Et sa valeur les accomplit.

Napoléon fut enchanté; celui que Talleyrand appelait *l'Inamusable* semblait même un peu ému; et chacun de féliciter son voisin en répétant avec admiration : « L'Empereur a ri! L'Empereur a applaudi! »

Norvins, qui parle longuement du salon de Mme de Labriche, en décrit avec finesse la physionomie : « ... Les événements de la Révolution passèrent pendant un quart de siècle au-dessus de son existence comme au-dessus d'un terrain neutre, d'une sorte d'oasis providentielle. Ils n'atteignirent son repos que par les pertes qu'elle fit, ainsi que toute la société, de bons et anciens amis. Mais, plutôt faite pour les regrets que pour la douleur, le calme renaissait bientôt sur la surface un moment ridée de sa vie, et, sans toutefois perdre le souvenir, elle en reprenait doucement le cours. Elle avait accepté la société comme elle avait accepté la fortune, qui toutes deux étaient venues au-devant d'elle... Sa philosophie se bornait à accepter les vicissitudes de son salon, sans trop se rendre compte des absences et des remplacements..... Ses traits, ses paroles, ses gestes, ses regards semblaient associés par une sorte de symétrie morale et physique, personnification intelligente de l'esprit d'ordre, de sagesse et de bon goût qu'elle faisait régner dans sa maison. Son âme et son esprit avaient des qualités jumelles, nées et

élevées ensemble, que rien ne pouvait ni séparer, ni déplacer, ni suspendre... Mme de Labriche est, je crois, la seule personne qui soit constamment montée en grade depuis 1789, comme si les huit gouvernements dont nous avons joui avaient été prédestinés pour former autant d'échelons de sa position sociale. »

Quarante ans et plus elle appliqua ses facultés de gouvernement au succès de la comédie de société, comme les directrices des salons du dix-huitième siècle les appliquaient au gouvernement et au génie de la conversation. Cette volonté permanente et passionnée, ce sens de l'immuable, constituent dans tous les ordres une force énorme, un précieux gage de réputation. Son salon représente plus spécialement la société du faubourg Saint-Honoré, mais celle de la cour et du faubourg Saint-Germain s'y mêle, surtout lorsque son gendre, le comte Molé, est ministre. Et puis la comédie d'amateurs sert d'intermédiaire, de lien : royalistes d'extrême droite, de droite, de centre droit, doctrinaires, aristocrates et bourgeois, communient sous ses espèces. « Tous les gens gais sont de bons citoyens, observe Charles de Rémusat; et Mme Molé, qui ne songe qu'à la comédie qu'elle doit jouer cet été, sert bien mieux le roi qu'Aglaé avec ses scènes tragi-comiques et son *royalisme de place,* comme dit Molière. C'est un calcul fort sage que de se distraire... Sans le dimanche de Mme de Labriche, qui survit à tout, on ne se rencontrerait jamais. »

Les lettres de Mme de Rémusat, de son fils, les Mémoires du baron de Barante racontent agréablement les fêtes de Mme de Labriche au château du Marais et dans son hôtel de Paris.

« ... Dans ce bruyant château, on n'a, Dieu merci, pas dit un mot de politique depuis dix jours, et nous ne regardons nullement à ce que font le roi et ses ministres. Nous jouons la comédie toute la journée, et,

dans nos moments de repos, toutes ces jeunes femmes et jeunes filles qui nous entourent se jettent dans des dissertations métaphysiques sur le monde, ses dangers, l'amour, les hommes, etc., auxquelles nos messieurs se prêtent assez volontiers, et avec lesquelles ils tâchent de faire leurs affaires. Aujourd'hui, nous attendons la cour et la ville, tous les ducs et les duchesses, Pozzo di Borgo, l'ambassadrice d'Angleterre... Demain, nous donnerons à tout cet auditoire, qui couchera ici, *la Gageure, la Suite d'un bal masqué* (de Mme de Bawr) et *Encore un Pourceaugnac* (1817)... Nous avons ici l'auteur de cette dernière pièce, un camarade de Charles. » — Ce camarade, c'est Scribe, dont ce vaudeville fut un des premiers succès.

« Il faut être Mme de Labriche pour venir à bout de réunir dans le même salon, sous le prétexte d'avoir des enfants, tant de gens si différents, les Rohan, les Montmorency, les Doudeauville, M. de Richelieu, Wellington, M. Decazes, enfin la fleur de tout...

« Chacun s'éveille et apprend son rôle, pour se le mettre dans la tête, jusqu'à l'heure où on va se lever, se réunir, s'aborder tous à la fois, déjeuner en confusion, et se mettre ensuite aux répétitions jusqu'au dîner. La précaution que j'ai prise de voir d'avance cette *Gageure,* et l'abandon que j'ai fait à ma sœur de mon autre rôle, me donnent du répit, et je m'amuse à regarder mon fils, qui joue six rôles, qui fait des couplets pour les différentes pièces, change les scènes, les compose, est tiraillé par tout le monde à la fois, répond à tous, et seulement de temps en temps passe près de moi, et pousse en me regardant un gros soupir que je comprends très bien... Il est beau sur la scène, noble, de bonne grâce; il dit avec chaleur, il a des gestes faciles; enfin on en a ici la tête tournée, et ce n'est pas moi qui chercherai à redresser les esprits sur son compte... Nous commençons ce soir notre première

représentation (26 juillet 1817), c'est-à-dire une première représentation habillée, pour les femmes de chambre, les paysans et quelques voisins de second ordre.

« J'ai été, hier soir, à un petit bal d'enfants, suivi d'un bal de mères, chez Mme de Labriche. Tu sais qu'il se passe des miracles continuels dans ce salon. J'ai vu un petit Bazancourt dansant vis-à-vis d'un petit Mortemart ; un mélange de tous les noms, de toutes les classes. Dans un coin, un enfant en battait un autre : j'ai demandé au battu pourquoi on le traitait ainsi, il m'a répondu que c'est qu'il avait eu le malheur de danser avec la petite Princeteau…

« Je me suis fait des règles sur la comédie de société : je crois que, sur ces petites planches, comme sur les grandes du monde, il ne faut point trop s'éloigner des habitudes reçues, si on veut avoir quelque succès… » — (Mme de Rémusat… IV, p. 350.)

C'est le baron de Barante qui va nous tenir au courant des succès du théâtre du Marais en 1818 : Mme de Barante étant obligée de conduire ses enfants aux bains de mer, il descend un instant de ses échasses de doctrinaire, et condescend à écrire deux lettres pleines de *pétoffes*, de riens aimables, que, pour notre part, nous préférons à d'autres lettres purement politiques.

« Paris, lundi 13 juillet 1818.

« La comédie du Marais a été très belle hier. Jamais la troupe ne m'a paru avoir autant d'ensemble et d'aplomb. Il y a tout profit à représenter des pièces de premier ordre. Chacun était charmé d'entendre ces beaux vers de *Tartufe;* et leurs rôles encourageaient les acteurs. Il n'y a pas eu un moment de froid. M. de Vandœuvre et Mme de Chastellux ont du talent, et l'honneur de la soirée a été pour eux, ce me semble…

« Dans la seconde pièce, M. de Thermes était le plus gentil du monde, et a eu un grand succès, de même que Mme de Chastellux encore.

« La salle était brillante. La *glorieuse présence* du duc de Wellington n'était pas un petit plaisir pour la maîtresse de maison. Il est arrivé pour dîner. M. de Richelieu devait venir, mais il a remis ce devoir à une autre fois. Nous avions MM. de Fontanes, Portal, de Mézy, de Hautefeuille, le duc de Choiseul, de Panat, de Vérac, tous très contents de ce beau lieu et de cette magnifique demeure. Parmi les femmes, Mmes de Maillé, de Castries, de Crisenoy, de Jumilhac, de Pourtalès. Enfin la journée a été bonne. Pour moi, je n'ai pu voir ce théâtre où vous étiez si belle l'année dernière sans regretter de ne pas vous y retrouver.

« Remerciez-moi, chère amie, de faire ainsi une gazette de commérages à votre service. Il faut que ce soit vous pour que j'en remplisse une page ; mais cela vous amusera. »

Le 19 juillet, on représente, au château du Marais, *Édouard en Écosse*, drame en trois actes d'Alexandre Duval, et *le Conteur ou les Deux Postes,* comédie en trois actes de Picard. La comtesse Germain joue de façon à surprendre et enlever tous les spectateurs : un succès tel que Barante n'en vit jamais de pareil sur cette scène. Quant à Charles de Rémusat, contenance, gestes et voix lui semblent dégingandés ; M. de Mun montre un naturel excellent ; M. Anisson et Mme de Chastellux infiniment divertissants dans le rôle des Anglais. M. Anisson a un certain *oh ! oh !* imité du duc de Wellington, qui faisait pouffer de rire toute la salle, et devait charmer un peu moins l'ambassadrice d'Angleterre ; mais Mme de Labriche s'empressait auprès d'elle, si bien qu'elle a fait bonne contenance et ri comme tout le monde. Les ambassadeurs de Russie et d'Espagne assistent à ce spectacle.

« Vous voyez, conclut Barante, que la gloire de votre théâtre est grande cette année. Les acteurs de Bois-Boudran (le château du comte Greffulhe) viennent chaque fois, et ont des petits compliments suivis, qu'on prend pour bons et bienveillants. Mais nous jouissons avec une calme satisfaction de notre supériorité. »

La troisième journée appartient au *Philosophe sans le savoir,* de Sedaine. Mme de Chastellux et M. Anisson continuent de briller, et cette fois on compte parmi les spectateurs le duc de Richelieu.

Cette même année 1818, Charles de Rémusat, qui a vingt et un ans, devient grave, solennel, doctrinaire, jette sa gourme à rebours; il joue encore la comédie, parce que la jeunesse et l'austérité combattent et triomphent tour à tour dans sa jeune âme, mais l'humeur critiquante, l'ironie hautaine percent continuellement : sa jeunesse ne se tient pas d'ailleurs pour battue; elle le tire quelquefois par la manche, elle l'avertit qu'elle n'a qu'un temps, et ne s'échappera que trop vite.

« Notre vie de château est rare par l'ennui et la monotonie. Nous répétons beaucoup, ce qui n'est pas amusant. Ma tante parle peu, Mme Molé est immuable, Mme de Vintimille étouffe. Mme de Chastellux parle assez et spirituellement; mais elle se blesse à chaque instant, et l'on voit qu'elle est irritée sur tous les points. M. de Vandœuvre taquine et caresse tout le monde, parle haut, crie fort, et fait rire; Mme de Labriche est d'une activité dévorante sur les mouchoirs, les gants et les bougeoirs. Élisa est aux aguets toute la journée pour voir passer un sentiment, et elle attend encore. Moi, je me réfugie dans le silence, dans la froideur, et peut-être dans le dédain... Nous passons ici notre temps à attendre, tantôt telle personne qui doit venir de Paris, tantôt tel événement, comme les costumes, la grande répétition, la représentation.

Cette personne, cet événement arrivent, et nous ne sommes pas plus avancés; l'ennui recommence... C'est à peu près ainsi que se passe toute la vie. On se propose communément une suite d'objets placés en échelons; on va successivement de l'un à l'autre, et cette marche sautillante est aussi pénible que monotone. Heureux ceux qui n'ont jamais qu'un but, dont le terme n'est pas fixé, et qui y marchent sans retour et sans distractions!... Je défie de fourrer un mot vrai et sérieux au milieu des solennités frivoles qui nous entourent...

« L'autre soir, chez Mme de Labriche, il s'est trouvé que, sans le faire exprès, toutes les femmes étaient restées dans une chambre, tous les hommes avaient passé dans l'autre, et fermé la porte sur eux. C'est ainsi que l'esprit de civilisation domptait l'esprit de salon. Allez maintenant dans d'autres maisons. Là où il y a cent petites dames patriciennes et des officiers de la garde, vous trouverez une frivolité corrompue qui est déjà la théorie des mœurs qu'elle mettra un jour en pratique. Vous trouverez cet *air dégagé* qui est le chef-d'œuvre en même temps que le fléau de l'esprit de bonne compagnie...

« Ces dames sont bien singulières d'avoir leurs plaisirs, et en général toutes les impressions, si bien tarifés d'avance, qu'il n'est jamais possible d'en faire hausser ou baisser la valeur. Elles donnent tout à prix fixe; on ne marchande point avec elles. C'est un vrai gagne-petit que Mme de Labriche. » — (Charles de Rémusat, 1817, sur le vide de la conversation des salons.)

« M. de Barante me disait en riant : « Savez-vous « pourquoi il joue si bien? C'est qu'il est doctrinaire, et « qu'il comprend. » L'auditoire était nombreux, mais on s'apercevait pourtant du changement de nos hôtes, et on se rappelait toutes les voitures ministérielles qui, l'année dernière, remplissaient la cour... (Lundi, 12 juillet.) 19 juillet : « La pièce (*les Femmes savantes*) a été

jouée avec un ensemble extrême. Il paraît que j'ai fait assez d'effet. J'avais de plus un costume admirable qui m'allait bien, et j'avais, m'a-t-on dit, l'air d'une échappée du siècle de Louis XIV. Mais le vrai succès a été pour Charles; sa figure était belle, la perruque et l'habit lui allaient à merveille; il a joué de manière à se faire applaudir à chaque vers; j'avais envie de pleurer et je pensais à toi. Il est parti ce matin, de bonne heure, pour voir M. Guizot; car enfin, il ne faut pas oublier qu'on est doctrinaire.» (Mme de Rémusat, 1819.)

« J'ai eu un succès imprévu dans *le Barbier de Séville :* c'est par la surprise que j'ai réussi. Tout le monde m'abordait en me disant : « Vous m'avez confondu!... « Quoi! c'était vous?... Je n'aurais jamais cru!... » Ah! je crois bien que vous ne vous attendiez pas, bonnes gens qui croyez qu'on n'est pas gai parce qu'on est sérieux. En général, j'ai passé mon temps à désorienter tout le monde. Ils croyaient, Dieu me pardonne, que j'avais des cornes et le pied fourchu. L'autre jour, je prends un grand bâton, je dis à Stéphen de Nansouty : « Prends-en un autre pareil! » A Roger de Fezenzac : « Prends-en un pareil! » Je dis à tous deux : « Faites « comme moi! » Et je monte à cheval sur le bâton, et ils y montent aussi, et nous courons ainsi tout le jardin. Et, depuis ce temps, on est ravi de moi; quand je n'y suis pas, on en parle : « Mais il n'est pas du tout « comme je le croyais! Mais il est bon enfant! Mais il « ne fait pas toujours de la métaphysique et de la poli- « tique! » Enfin on est ravi de moi, parce que je n'ai pas le bon sens! » — (Charles de Rémusat, 1820.)

Quelle joie pour Mme de Rémusat, qui trop souvent prêche dans le désert avec le jeune Éliacin de la doctrine, lorsqu'elle lui recommande la douceur, qu'elle le supplie d'enduire de grâce ses gestes, ses manières, son maintien, sa conversation, ses opinions, d'en faire

comme la garde avancée de ses discours et de ses actions.

« Allons! allons! mon enfant, ne soyez point si rebelle à ce genre de succès et de plaisirs. *Tout* n'est pas trop dans ce bas monde pour s'amuser et pour plaire; prenez cette monnaie, en attendant plus tard les grandes chances de la vie... A votre âge, on vit plus dans ce qu'on rêve que dans ce qu'on fait, et de là les mécomptes qui attristent et découragent. Il faut un peu se dresser contre eux... Si, dans le cours de votre vie, vous voulez vous souvenir de cette étrange promenade à califourchon, et en faire une certaine application à notre pauvre espèce humaine, et particulièrement à nous autres femmes, vous verrez combien de fois elle vous réussira... »

On ne saurait mieux dire, et ces charmantes réflexions s'appliquent aussi à la comédie de société. Peut-être à certains hommes d'Etat, qui ne descendent jamais de leur empyrée solennel, n'a-t-il manqué que d'aimer un tel déduit, qui leur aurait donné ou du moins eût indiqué chez eux le souci de plaire, le sens de la nuance, la divination des sentiments poétiques et des faiblesses de l'humanité moyenne, et, qui sait? l'intelligence des instincts, des rêves populaires qui agissent comme des torrents furieux ou des fleuves féconds, selon que les gouvernements conspirent avec eux, *comme le paratonnerre conspire avec la foudre*, ou bien les négligent et les combattent aveuglément.

X

Parmi les principaux salons où l'on joue avec succès la comédie de société dans la première partie du dix-neuvième siècle, il convient de citer celui du vicomte

Jules de Castellane : homme d'esprit, affirme son cousin le maréchal, original *di primo cartello*, très riche, un peu avare, hâbleur et au fond bon enfant. Mme Gay, mère de Delphine de Girardin, dirige sa troupe d'amateurs, compose des pièces, dont il paye les costumes, pour le théâtre qu'il a fait construire dans son jardin. Il donne aussi des bals, des concerts, des lectures. Quelquefois des professionnels se mêlent aux gens du monde : ainsi, en 1839, un petit frère, une petite sœur de Rachel figurent dans une pièce à tiroirs, et jouent une pièce de *Michel et Christine*. Un incident se produit : on interrompt le jeune Félix Rachel qui voulait réciter un sermon pour attester son talent de déclamation; les spectateurs trouvent ce sermon choquant dans la bouche d'un israélite. Castellane constate avec plaisir que son cousin, qui recevait d'abord une société un peu panachée, se corrige; que maintenant la bonne compagnie est en majorité, les femmes très parées, l'aspect de la salle fort gracieux.

C'était, pour d'aucuns, une grande affaire de jouer sur le théâtre Castellane, et l'on y travaillait ses rôles au point de tout déserter pour un temps, Opéra, bois de Boulogne, salons. Mme de Girardin rencontre un de ses amis devenu invisible depuis trois semaines, lui reproche cette éclipse. « Je n'ai pas le temps de bavarder; on m'attend pour la répétition chez M. de Castellane.» Et il s'enfuit. Quel rôle joue-t-il donc? Mystère. Le jour de la représentation arrive, le premier acte se termine : point d'ami. Voilà le second acte dépêché : toujours point d'ami; le canon gronde dans l'entr'acte, et l'entr'acte figure la bataille d'Ivry. La pièce prend fin avec le troisième acte. Qu'est-il advenu? Maladie, départ subit et forcé? Tout à coup il apparaît ému, triomphant. « Eh bien, se rengorge-t-il, voilà un beau succès! J'en suis encore tout étourdi. — Mais vous n'avez point paru sur la scène? — Eh! je faisais le ca-

non; j'ai eu assez de mal. C'est très difficile de bien faire le canon! » On entendit le rire inextinguible des dieux d'Homère, et l'on songea à ce naïf qui apostrophait familièrement Garrick. « Je ne vous connais pas. — Pourtant nous avons joué bien des pièces ensemble. — Quel rôle remplissiez-vous donc? — C'est moi qui faisais le coq dans *Hamlet.* » Tel encore ce peintre d'enseignes de cabaret qui appelait Horace Vernet : « Mon cher confrère. »

Le vicomte de Castellane s'avisa aussi, vers 1841, de parodier Richelieu, en instituant une académie de femmes; mais les zizanies, les rivalités éclatèrent à propos de l'élection d'une présidente, et le protecteur dut dissoudre son académie. Ce n'est pas toujours sur les théâtres des farceurs que se jouent les meilleures farces.

La troupe d'amateurs de Mme Gay, fort remarquable, avait pour rivale celle que présidait la duchesse d'Abrantès; chacune se renfermait dans l'interprétation des œuvres de sa directrice ou de ses protégés, et jamais, au grand jamais, un acteur de l'une n'eût dérogé au point de jouer avec l'autre. Point de doublures; au moindre accident, il fallait ajourner, à moins qu'un premier sujet de la Comédie française n'acceptât de remplir le rôle au pied levé. Lord Brougham parut un jour, à l'hôtel Castellane, dans un vaudeville, où son accent eut trop de succès. « Il n'y a pour lui qu'un pas entre le sublime et le ridicule : c'est le Pas-de-Calais, et il le franchit trop souvent, » observa un spectateur.

Après le mariage du vicomte avec Mlle de Villoutreys, les deux directrices durent déposer le sceptre, et les invités furent soumis à une sélection plus sévère. « Dorénavant, déclara Mme de Castellane, je ne recevrai que ceux qui ont de l'art ou des armoiries. » Et elle tint parole.

Le maréchal de Castellane, si sévère sur la disci-

pline, est aussi un grand seigneur qui aime le monde, la société des femmes jusqu'à la fin de sa vie, et donne des fêtes originales. Sa femme joue la comédie; il la joue lui-même, lorsqu'il n'est encore que colonel, et la fait jouer à ses officiers.

« J'ai passé mon hiver (1821) à Moulins, m'occupant de mes housards, jouant la comédie, donnant un bal par semaine; les dames de la ville ont débuté par refuser d'entrer dans notre troupe comique, et nous avons été d'abord réduits aux sous-lieutenants pour les amoureuses. La jolie baronne de Bressolles, propriétaire d'un château voisin, a fini par s'engager pour les jeunes premières; d'autres ont suivi son exemple...

« Mes officiers ont joué la comédie devant Mme la duchesse d'Angoulême, dans une grange tranformée en salle de spectacle; la chaleur était excessive. J'ai fait monter des housards sur le toit pour ôter des tuiles; cette nouvelle manière de donner de l'air a eu du succès. Avec des fleurs de lis, du papier d'or, du drap rouge, nous avons fabriqué une jolie salle; j'ai fait venir mes décorations de Moulins. Il y avait deux cents personnes, abondance de glaces dans les entr'actes; les femmes étaient mises avec élégance. On a joué *le Ci-devant jeune homme*, *le Solliciteur*, rôles dans lesquels le lieutenant de Longpré s'est distingué. On a joué aussi *le Savetier et le Financier*. Des lieutenants et M. de Chabrol, fils du directeur de l'enregistrement, ont joué les rôles de femmes; cette fête a réussi à merveille; on a récité des couplets en l'honneur de Madame... Madame avait prié M. l'abbé de Frayssinous de ne pas lui adresser de compliments dans le discours qu'il devait prononcer; M. de Frayssinous a répondu : « Madame a bien entendu les couplets des housards; « moi, je suis le housard de la chaire.»

A Barcelone, à Cadix, Castellane continue de recevoir, met les officiers en relations avec les habitants,

sans avoir besoin de recourir aux moyens un peu vifs qu'employèrent les Français en 1811-1812, pour attirer à leurs fêtes les femmes qui ne voulaient ou n'osaient, de peur de passer pour de mauvaises patriotes : on les envoyait quérir à domicile par quatre dragons ou quatre grenadiers. Le procédé une fois connu, on n'eut plus besoin de cet argument, et elles vinrent de tout cœur. C'est ainsi que les danses françaises s'acclimatèrent en Espagne (1).

A ses amis intimes, Berryer offre une charmante hospitalité dans cette propriété d'Augerville, achetée en 1825, réparée et amoureusement embellie par lui, où il avait semé les prairies, les bois, les fleurs, les rochers, ménagé les points de vue, rassemblé les meilleurs souvenirs de sa vie, souvenirs matériels et immatériels. Quels concerts que ceux d'Augerville, lorsque la princesse Marceline Czartoryska et Alexandre Batta interprétaient Mozart, Chopin ou Rossini devant une société d'élite qui se montrait Berryer écoutant, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, et, le morceau une fois terminé, allant se jeter aux pieds de la princesse pour la remercier. Car Berryer, qui ne comprenait rien à la peinture, s'enivrait de musique italienne, de musique classique; il avait sa stalle au Conservatoire, aux Italiens : en revanche, il quittait un salon où l'on exécutait de la musique nouvelle, de la musique d'o-

(1) *Souvenirs du maréchal de Castellane*, 5 vol. (Plon.) — Marquis de Massa : *Souvenirs et Impressions*. — *Un Anglais à Paris : Notes et Souvenirs*, 2 vol. (Plon.) — Mme Carette : *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries*, 3 vol. — Comtesse Dash : *Mémoires des autres*, 5 vol. — Baron Imbert de Saint-Amand : *Les Dernières Années de la duchesse de Berry*. — Auguste Villemot : *La Vie à Paris*. — Mme Octave Feuillet : *Souvenirs et Correspondances*, 2 vol. — Claude Vento : *Les Salons de Paris en 1889*. — Voir aussi, pour le second Empire, les livres de Pierre de Lano, Arsène Houssaye, Giraudeau, général du Barail, général Fleury, Pinard, Sylvanecte, Nisard, baron Imbert de Saint-Amand, comte de Viel-Castel.

pérette, ou bien il s'y endormait. Et quelles soirées que celles où les petits jeux (il adorait l'honnête loto, l'innocent mistigris) alternaient avec les causeries les plus spirituelles, avec les représentations théâtrales! Car on donnait aussi la comédie à Augerville, et, dans *les Femmes savantes*, Berryer disait à merveille le rôle du bonhomme Chrysale. Pendant un voyage qu'il fit en Allemagne, en 1836, appelé par Charles X et la duchesse de Berry, il s'arrêta quelque temps à Bade auprès de la grande-duchesse Stéphanie de Beauharnais, avec laquelle il avait une alliance de famille : elle tenait une cour assez brillante, où l'on remarquait les princesses de Liéven et Troubetzkoï, les princes Émile et Frédéric de Hesse, Mme Sontag, devenue comtesse Rossi. Un petit complot s'organisa pour faire chanter celle-ci (elle avait absolument renoncé à son art) au moyen d'une comédie représentée chez lady Pigott. Berryer tenait l'emploi de père ; la comtesse était sa fille, et le sollicitait de consentir à son mariage : il s'y refusait. Tout à coup, il exhibe un cahier de musique caché sous sa robe de chambre, et, le présentant à Mme Rossi : « Non, non!... Pourtant, si vous chantiez ces variations qui me charment toujours, je ne sais ce que je pourrais faire. — Mais ce n'est pas cela, objecte la comtesse. — Si, si, reprend Berryer; je sais bien ce que je dis. » En même temps un pianiste prélude, les spectateurs applaudissent, Mme Rossi sent sa volonté fléchir, et chante comme en ses plus beaux jours.

Le comte de Falloux joue la comédie à Venise, en 1840, en l'honneur du comte de Chambord. Celui-ci, à la suite d'une charade donnée chez la comtesse Rzewuska, avait exprimé le regret de n'avoir jamais vu une comédie française jouée par des Français. Le mot est saisi au vol, on se concerte : Falloux et Pastoret proposent *le Misanthrope,* on se rabat sur Scribe; *le*

Savant et *Vatel* sont mis à l'étude avec une troupe ainsi composée : comte Raymond de Nicolaï, marquis de Miramon, prince de Léon (empêché la veille par un deuil, et remplacé, au pied levé, par le comte Karoly), le comte de Falloux, Mlle de Retz, la comtesse Egglofstein ; comme souffleur, le comte de Locmaria. Parterre nombreux et brillant, enthousiasme gracieux du prince qui félicita tout spécialement Falloux de sa présence d'esprit. Dans *Vatel*, le marmiton Laridon était en retard ; Falloux prolongea le monologue, et il allait donner sa langue aux chiens, lorsque Laridon parut enfin : « Ah! petit malheureux, s'exclama fort à propos le comte, si tu manques ainsi tes entrées, tu ne seras jamais cuisinier! »

Pendant ses séjours à Venise, la duchesse de Berry cultive la comédie de société. Au palais Vendramini, son théâtre occupe tout le second étage, et le comte de Chambord suit avec intérêt les représentations qui ont lieu le lundi, tous les quinze jours, pendant la saison du carnaval. Un soir, on compte vingt-sept spectateurs appartenant à des familles impériales ou royales. Seuls les Français et les Russes sont admis dans la troupe. Comme étoiles : Mme Narishkine qui, en secondes noces, épousa Alexandre Dumas fils ; Mlle du Lieu ; le prince de Cystria, depuis prince de Lucinge ; M. Prévot de Saint-Marc, le vicomte de Monti de Rézé. Comme répertoire, les pièces du Gymnase, l'ancien théâtre de Madame. Le comte de Trobriand remplit les fonctions de régisseur. En 1846-1847, on joue *la Somnambule* de Scribe et Delavigne, *la Vendetta* de Dumanoir et Siraudin, *Simple Histoire* de Scribe et de Courcy, *les Circonstances atténuantes* de Melesville, Labiche et le Franc, etc... Et tant est contagieux le prestige de la comédie de société, que la princesse la fait jouer aussi au château de Brunsée, en Styrie.

Sous la monarchie de Juillet, des gens du monde jouent à la Renaissance une pièce en l'honneur *des incendiés de l'eau*. « On était encore très sévère sur les convenances, remarque à ce propos la comtesse Dash ; la comédie se tolérait dans les châteaux, elle était absolument proscrite à Paris dans les salons sévères. Jugez de ce que l'on dut penser d'une représentation payante sur un théâtre où jouaient habituellement de vrais acteurs. Les douairières pensèrent étouffer de colère, la charité n'étant pas une raison suffisante pour autoriser une femme comme il faut à de telles incartades. Il y eut pourtant un monde énorme et une excellente recette. »

On sait que le théâtre de Musset, ce théâtre non pareil, fut rapporté de Russie par Mme Allan, actrice française, qui vint le révéler à la badauderie parisienne en 1847. Mais ce qu'on sait moins, c'est que Musset, auteur dramatique, avait été révélé à Mme Allan par la comtesse Eudoxie Rostopchine, mère de deux femmes d'un rare mérite : Mme la comtesse Tornielli, Mme la comtesse Lydie Rostopchine, dont le public parisien a lu de charmants volumes, tels qu'*Une Poignée de mariages*, et applaudi les originales comédies : *le Dévouement de Gontran*, *le Trait du Parthe*. C'est donc à la comtesse Eudoxie que revient l'honneur d'avoir introduit en France les proverbes de Musset, d'avoir fait goûter cette langue théâtrale, colorée, musicale, poétique, spirituelle, de notre premier prosateur dramatique. Quelque temps avant le départ de Mme Allan, la comtesse joua dans son hôtel *le Caprice*, avec la princesse Julie Gagarine et le lieutenant de la garde Albédinsky. Mme Allan vint à cette soirée, dont le succès fut tel que, pour sa représentation d'adieu au Théâtre-Michel, elle donna *le Caprice* et remplit le rôle de Mme de Léris. « Dans mes visions et souvenirs d'enfant, disait la comtesse Tornielli, je

vois encore ma mère en robe de velours mauve framboise, et la princesse Gagarine en soie bleu ciel; et ces toilettes faisaient délicieusement valoir leur genre de beauté. Amitié réciproque, charme, talent de diction, art des nuances, élégance de l'âme et du costume, tout contribuait à les rendre inoubliables dans les rôles de Mmes de Léris et de Chavigny. » Mais si la comtesse Eudoxie Rostopchine a rendu ce service littéraire à la France, il convient de rappeler aussi qu'elle aimait notre pays et se rattachait à lui par les liens du sang, comptant dans sa famille un Ségur, un membre de cette race dans laquelle l'esprit est héréditaire, comme chez les Mortemart; et non seulement l'esprit, mais encore le talent.

VICTOR DU BLED.

(A suivre.)

AMES DE VAINCUS

(*Suite et fin*)

VIII

Robert Brunel avait passé une nuit fort agitée ; la singulière conversation de Mlle Leverdier, venant après celle où Mme Toury l'avait si nettement provoqué au mariage, lui causait les plus grandes perplexités. Un lien quelconque existait-il entre l'une et l'autre ? Il lui semblait bien que oui ; il serait donc aimé ? Aimé d'une jeune fille belle à ravir, intelligente à souhait, qu'il admirait de toutes les forces de son être depuis qu'il la connaissait mieux ? La chose était-elle possible ? Etait-il encore de taille et d'âge à faire de pareilles conquêtes ? Si encore il avait cherché à la disputer à un rival, s'il avait employé vis-à-vis d'elle les ressources d'un esprit expérimenté, s'il lui avait avoué en termes brûlants un amour invincible, elle aurait pu se laisser prendre à un langage qui séduit les cœurs sensibles, elle aurait pu céder à une sorte de pitié en présence d'une passion sincère ? Mais non, il n'avait pas parlé, il ne s'était pas déclaré, et, même en scrutant toute sa conduite, il ne trouvait pas un acte susceptible d'avoir suppléé à son silence. Et cependant, quand il se remémorait certaines paroles entendues, certains regards surpris, l'invraisemblable con-

clusion à laquelle il arrivait ne lui paraissait plus invraisemblable...

Et il reprenait sans trêve la série de ses raisonnements, oscillant toujours entre les deux solutions contraires que son esprit accueillait et repoussait tour à tour.

A la fin, excédé de cette obsession, il s'efforça de la chasser en donnant à sa pensée un autre cours. Il se mit au travail. Depuis quelques mois déjà, il méditait une œuvre qui ne serait point la besogne productive fabriquée à la hâte par un ouvrier habile, mais l'expression d'une inspiration plus haute exécutée par un artiste. Il avait rassemblé quelques notes; il les prit, les lut et les relut, et s'assit à sa table de travail avec la ferme intention de commencer l'exécution de l'ouvrage rêvé. Mais sa pensée rebelle ne servait point sa volonté; sa plume, trempée vingt fois dans l'encre, séchait avant d'avoir tracé quelques lignes. Il comprit que pour une œuvre sincère le recueillement s'impose, et qu'il est des moments dans la vie où l'imagination ne se laisse pas violenter. Il cessa son inutile labeur...

L'heure du déjeuner arriva; il n'avait point envie de manger. Alors il rejeta sur le temps la cause de son ennui; il l'accusa d'être froid, d'être laid, d'attrister les âmes, de glacer les corps; machinalement, il entassait les bûches dans la cheminée, fixant par instants sur la flamme un regard vague; il alluma force cigarettes, qu'il fumait sans même s'en apercevoir...

Une idée lui vint.

— Si j'allais voir Mme Toury?

L'inspiration lui parut excellente. Il était à peine deux heures; il avait toutes chances de la trouver chez elle. Amie sûre, femme de tête et de cœur, elle aurait pour lui des paroles utiles; en tout cas, il l'interrogerait sur ses doutes, et il éclaircirait avec elle les points de plus en plus obscurs d'une aventure qui semblait

prendre une singulière tournure, en dépit de ses efforts. Et puis, et de ceci il osait à peine convenir avec lui-même, il satisferait le besoin impérieux qu'il avait de parler de Mlle Leverdier.

Il ne fit qu'un saut du quai Voltaire à la rue Barbet-de-Jouy. La bise soufflait, et le poussait en quelque sorte, le long de la rue du Bac. Il arriva en dix ou douze minutes à la porte du petit hôtel. Une déception l'y attendait : Mme Toury était sortie.

Cet événement fort simple lui parut un coup du sort; il en resta tout décontenancé. Il lui en coûtait de renoncer à l'espoir qui l'avait amené là de trouver une confidente pour ses perplexités. Le domestique, voyant son hésitation, lui demanda s'il ne voulait pas entrer et attendre, quelques instants, « madame sans doute ne devant pas être longtemps dehors. » Il répondit oui, et tout aussitôt fut introduit dans le salon.

La douce chaleur de la pièce succédant au froid vif de la rue lui procura un bien-être physique immédiat; en même temps, entre ces murailles amies, il se trouva tout de suite plus calme, plus confiant, et il ressentit un égal bien-être moral, comme une troupe assaillie par l'ennemi et qui parvient à se placer sous la protection d'un fort.

La vue des grands arbres du parc, frémissant sous le vent du nord, l'attira. Il s'approcha de la fenêtre, et resta à contempler le spectacle triste de cette nature semblable à une morte. Il réfléchissait à ces lois mystérieuses qui font passer tous les végétaux sous les aspects alternés de la vie et de la mort, mais qui, dans la régularité des saisons, donnent, comme suite aux rigueurs de l'hiver, la splendide éclosion du printemps, et une fois de plus, après tant d'autres, il constatait l'infériorité de l'être humain, pour lequel souvent l'hiver dure toute la vie...

Soudain il tressaillit. Une voix, trop connue, — ce

n'était point celle de Mme Toury, — venait de prononcer ces mots :

— Monsieur Brunel ?

Il se retourna et se trouva en présence de Suzanne Leverdier.

— Mme Toury n'est pas chez elle, mais l'on m'a dit que vous étiez ici, dit la jeune fille avec volubilité ; je n'ai pas hésité à entrer, car je suis fort aise de vous rencontrer. En qualité d'ami, vous avez tous les droits à être informé d'une nouvelle qui me touche fort ; j'ai le plaisir de vous annoncer officiellement mon mariage avec M. André de Nozal.

La taille moulée dans un paletot de loutre, la tête coiffée d'une toque assortie au paletot et retenue sur ses beaux cheveux blonds par une épingle d'or, la jeune fille s'avançait vers Brunel en lui tendant la main. Ses yeux brillaient d'un éclat très vif, et sur ses joues affluait le sang. Sa voix avait quelque chose de dur et de sec ; elle rappela à Brunel les intonations d'autrefois, alors qu'elle et lui se traitaient en ennemis ; et pourtant ce n'était pas tout à fait la même chose : il y avait une différence qu'il sentait, qu'il ne pouvait définir.

Sur un ton glacialement poli, il répondit :

— Permettez donc à votre ami de vous adresser — officiellement — ses bien vives et bien sincères félicitations.

— Merci.

Le mot tomba comme un couperet. Un silence gênant suivit. Brunel, le premier, le rompit.

— Voulons-nous nous asseoir, ainsi que l'on dit à la Comédie ?

Sans répondre, elle s'assit ; il en fit autant, à quelque distance. Une table les séparait.

— J'admire votre courage de sortir par un temps pareil...

— Le froid m'est indifférent.

— Il gèle; tout à l'heure, j'ai eu la curiosité de regarder un thermomètre placé au coin du quai et de la rue du Bac; il marquait sept degrés au-dessous de zéro... Je sais bien que cet endroit est particulièrement exposé au vent du nord...

Elle leva la tête, et fixa ses yeux sur lui, d'un air qui semblait dire: « Pensez-vous que je sois ici pour parler du temps? »

Il se tut. Ce fut elle qui reprit la conversation :

— Je ne crois pas avoir jamais manqué de franchise envers vous, monsieur Brunel; j'ai donc le droit, ce me semble, d'exiger la même franchise de la part de ceux qui se disent mes amis. M'expliquerez-vous le changement qui s'est opéré subitement dans votre conduite à mon égard?

— J'ignore de quel changement vous voulez parler.

Il n'avait pas prononcé ces paroles qu'il s'en repentit. Il savait mieux que personne qu'il avait, depuis sa conversation avec Mme Toury, modifié sa manière d'être vis-à-vis de Mlle Leverdier; du moment qu'elle amenait la conversation sur un pareil sujet, et que, dans un accès de belle audace, elle-même provoquait des explications, il était certain que de vagues dénégations ne lui suffiraient pas; elle le pousserait à fond, et il n'aurait ainsi que l'ennui d'avoir essayé une petite comédie passablement ridicule.

Elle le lui fit sentir.

— Nous ne jouons pas ici un *Proverbe;* il est impossible que vous ne compreniez pas ce que je veux dire. Au reste, pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous, je vais préciser ma question. Nous étions bons amis, et cette amitié que vous me témoigniez m'était très précieuse. Vous êtes venu, en ami, me voir plusieurs fois au Louvre; vous paraissiez prendre à ces visites un plaisir que je supposais sincère...

— Il l'était...

— Soit. Il n'en est donc que plus étrange que vous ayez cessé tout à coup ces visites, alors que, bien que je ne les eusse pas provoquées, je ne vous cachais pas que, de mon côté, j'y trouvais un véritable plaisir. Pourquoi avez-vous modifié ainsi votre attitude à mon égard? Avez-vous quelque chose à me reprocher? Je vous prie de me le dire.

— Non, mademoiselle, rien, absolument rien. Je vous ai vue depuis, d'ailleurs, et je crois vous avoir expliqué...

— Vous n'avez rien expliqué du tout. Vous m'avez répondu par de vagues excuses, parfaitement inadmissibles. Je n'ai pas insisté, parce que le lieu me semblait mal choisi. En vous trouvant ici, je pensais que vous vous rappelleriez ma question et que vous iriez au-devant de l'explication que je sollicitais. Il n'importe, du reste. Cette explication, je vous la demande aujourd'hui sérieuse, digne de vous et de moi, et je ne suppose pas que les quelques heures qui se sont écoulées depuis hier vous soient un prétexte pour me la refuser.

— Il est certain que le temps ne fait rien à l'affaire. Et la preuve, ajouta-t-il en souriant d'un sourire un peu forcé, dans le dessein de donner à l'entretien une tournure moins grave que celle qu'il avait prise dès le début, et la preuve c'est que je me trouve aussi embarrassé pour vous répondre aujourd'hui qu'hier. Nos actes sont parfois sans cause; parfois, ils ont des causes multiples qu'il est malaisé d'expliquer, et surtout dans la situation où nous sommes... Tout peut se dire évidemment, mais tout n'est pas utile à dire, ni facile...

— Il suffit; je comprends votre embarras. Vous n'êtes pas libre, l'on aura eu connaissance ou soupçon d'une intimité qu'on aura mal interprétée, et vous avez

aussitôt sacrifié l'amitié à une jalousie qui a des droits sur vous, comme l'on sait.

— Non, mademoiselle. Je vous en prie, ne revenez pas sur un pareil sujet qui m'est fort pénible, plus pénible encore en ce moment. La jalousie, à laquelle vous faites allusion, n'aurait aucun droit sur moi, en tout cas aucun pouvoir, s'il lui prenait fantaisie de se manifester ; mais je puis vous affirmer qu'elle ne s'est point manifestée et qu'elle ne songe nullement à entraver ma liberté.

— Alors, quoi ? L'énigme reste plus énigme que jamais. Que dois-je faire pour obtenir de vous un éclaircissement, un mot qui me donne la clef de ce mystère, dont je commence à être excédée ? Quel motif invoquer pour avoir raison de votre mutisme ? Quelle prière vous adresser pour forcer votre résistance ?...

Il eut un geste de découragement, et dit d'une voix attristée :

— C'est vous qui n'êtes pas libre, mademoiselle, pas libre du moins au regard du monde. Vous êtes, depuis hier, officiellement fiancée, — vous avez pris soin de me l'annoncer vous-même, — donc sous la dépendance de l'homme dont vous allez porter le nom. Auparavant, vous étiez déjà une quasi-fiancée, et cette situation, pour mal définie qu'elle fût, n'en imposait pas moins certains devoirs aux honnêtes gens. Ces devoirs, je l'avoue, ne me sont pas apparus tout d'abord très clairement, et, sans réfléchir aux conséquences de ces actes, je me suis laissé aller au plaisir de vous retrouver quelquefois au Louvre, de causer avec vous de bonne amitié. Je ne pensais pas qu'on pût voir dans ces rendez-vous fort innocents autre chose que ce qui s'y trouvait. La réflexion m'a éclairé, et j'ai compris que, bien qu'innocents, ces rendez-vous pouvaient prêter le flanc à la médisance...

— Ces rendez-vous fort innocents, comme vous le

reconnaissez vous-même, restaient innocents, malgré vos réflexions... et malgré les médisances possibles, qui ne se sont d'ailleurs pas produites. Je ne pousserai pas l'indiscrétion jusqu'à vous demander si ces réflexions ont été chez vous spontanées ou non ; peu importe. Je me contenterai de vous dire que vous me semblez pousser la délicatesse à un point extraordinaire, et que vos scrupules sont exagérés, fort exagérés. Vous prenez de ma renommée un soin extrême ; elle n'est pourtant pas si fragile, et je doute que le fiancé, dont sous peu je porterai le nom, prît un tel ombrage de vous.

— Je vous répondrai à mon tour que peu m'importe que telle ou telle personne prenne ombrage de moi ou n'en prenne pas du tout. J'agis suivant ma conscience, et ces scrupules, qu'il vous plaît de railler, sont ceux d'un honnête homme qui ne veut tromper personne sur ses sentiments. Je regrette que vous ne l'ayez pas compris.

— Et moi je regrette de ne vous avoir pas compris plus tôt, reprit-elle avec hauteur. Vous imaginez-vous donc que je me faisais sur vos sentiments des illusions telles que j'en pusse être troublée ? Certes, je vous remercie d'avoir ainsi songé à assurer mon repos, mais mon repos n'était pas en danger, et mon cœur ne se trompait pas sur l'indifférence du vôtre.

— Ah ! que dites-vous là ? s'écria Brunel, perdant peu à peu le sang-froid qu'il s'était pourtant bien promis de garder dans cette rencontre imprévue, où il devinait mille périls.

— Non, continua Suzanne avec animation, s'exaltant à mesure qu'elle parlait, non, je n'ai pas été longtemps dupe de ces simulacres d'amitié qui apparemment cachaient je ne sais quels desseins...

— Est-il possible de travestir ainsi mes sentiments ! Eh quoi ! c'est vous qui parlez à présent de simulacres

d'amitié? Mais vous ne comprenez donc pas, vous ne voyez donc pas?...

Il s'arrêta, comme si la parole qu'il allait prononcer l'eût effrayé lui-même. Elle le regarda; elle le vit troublé, ému, malheureux; une grande lumière se fit dans son esprit : elle commençait à comprendre, elle commençait à déchiffrer l'énigme; mais sa victoire n'était pas assez complète, elle voulait qu'il lâchât le mot. Plus maîtresse d'elle-même à mesure que lui se possédait moins, elle résolut de le pousser à bout et de l'amener à cet aveu qu'il reculait par tous les moyens.

— Quoi? répondit-elle à sa double question.

— Dans quel embarras vous me mettez. Quel plaisir prenez-vous à me torturer ainsi? Ah! que je paye cruellement l'imprudence d'un moment!

— En vérité, monsieur, votre langage est étrange; croyez-moi, le temps est passé des faux aveux, des réticences et de tout ce cortège de mensonges dont on ne s'entoure que lorsqu'on a peur de la lumière.

— Eh bien, qu'elle éclate donc cette lumière, dût-elle me brûler! Après tout, seul je risque quelque chose dans cet aveu auquel vous me poussez. Vous aviez raison tout à l'heure de parler de simulacres d'amitié; l'amitié a existé au début, mais elle n'a pas tardé à se changer en un autre sentiment... Voilà pourquoi j'ai paru changer de conduite envers vous, mais c'est contre moi seul que je prenais ces précautions. Dans une aventure où votre jeunesse vous protégeait contre moi, seul j'avais tout à craindre, car rien ne me défendait contre votre jeunesse, contre votre beauté, contre le charme captivant qui se dégage de vous. L'amitié vous était permise à vous; à moi, elle ne l'était plus, parce que j'avais conservé un pauvre cœur toujours vivace, toujours capable d'aimer et qui, lui, ne connaît pas son âge et se croit toujours jeune! Ah! ne m'accusez pas de prétentions insensées, ne raillez pas des espérances im-

possibles! Je ne prétends à rien, je n'espère rien, je ne sais plus qu'une chose : c'est que vous m'ayez forcé à vous avouer un amour que je voulais vous taire et vous cacher à jamais!

Frémissante, Suzanne écoutait. A mesure qu'il parlait, ses yeux brillaient d'un éclat plus vif; ses traits, d'abord contractés, se détendaient dans une expression de joie.

— Ah! murmura-t-elle, je m'en doutais! Ainsi vous m'aimez? Que ne le disiez-vous? Pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt? Heureusement rien d'irréparable encore...

Il la regardait, éperdu, haletant. Que disait-elle? Loin de rire de son aveu, loin de s'en offenser, la fiancée d'André de Nozal semblait joyeuse, et de sa bouche s'échappaient de graves paroles! « Rien d'irréparable encore... » Songeait-elle donc à rompre le mariage projeté, annoncé? La folie qu'il redoutait de commettre, il l'avait donc commise? Dans un moment d'emportement et d'oubli, il s'était trahi, et elle allait se trahir! C'est alors que s'accomplirait « l'irréparable ». Une lueur de raison traversa son cerveau surchauffé. Il comprit son imprudence; il ne vit plus qu'une chose, le devoir de la racheter à tout prix; et il saisit pour cela le premier moyen qui lui vint à l'esprit.

— Vous ne m'avez pas compris, reprit-il d'un ton qu'il s'efforça de rendre ironique. Je me suis laissé aller à vous avouer mon amour, sans doute, mais je ne l'ai pas fait trop tard, je l'ai fait trop tôt. Croyez bien que si vous n'étiez pas la fiancée et très prochainement la femme de Nozal, je n'aurais pas parlé encore. Je tiens à ce que vous me connaissiez tout à fait et à ce qu'il n'y ait entre nous aucune équivoque. Je vous trouve digne d'être aimée, mais je n'en reste pas moins un célibataire endurci et point repentant; à ce titre, les joies que je préfère sont celles de l'adultère, et vous voilà avertie...

Tandis qu'il parlait, Suzanne entendait bien des mots, mais ne pouvait leur donner un sens. Que voulait-il dire? Où voulait-il en venir? Le changement de langage si brusque, si inattendu, lui causait la plus étrange, la plus cruelle surprise. Etait-ce Robert Brunel qui proférait de telles paroles? Etait-ce à elle qu'il s'adressait en des termes pareils? Cependant il n'y avait pas à se méprendre sur leur signification; aux derniers mots, cinglée par l'outrage, elle se redressa vivement.

— Monsieur, vous m'insultez! cria-t-elle.

— Insulte que les femmes pardonnent volontiers, répliqua-t-il, tandis qu'un sourire forcé, plus semblable à un rictus affreux, tordait ses lèvres.

Elle ouvrait la bouche pour lui imposer le silence, à défaut du respect; elle resta muette. Il avait un air si étrange, si visiblement il souffrait! Elle fixa sur lui son regard, plongeant pour ainsi dire ses yeux dans ses yeux; comme sur un tableau, dont le voile qui le masquait se soulève soudain, elle lut ce qui se passait dans le cœur du malheureux.

— Bien des femmes, en effet, vous pardonneraient ces paroles, reprit-elle d'une voix très douce. Je fais mieux : je les comprends et je les interprète comme elles doivent l'être. Vous cherchez à effacer votre aveu, cet aveu qui vous a échappé dans un moment de franchise. Le moyen n'était pas bon; je ne veux pas m'en souvenir. Mais vous ne l'avez pas employé sans un motif grave; je le devine sans doute : je suis pauvre et vous l'êtes aussi; vous avez craint d'associer deux misères.

— Ah! il ne s'agit pas de cela! ne put s'empêcher de dire Brunel, qui, devant l'indulgente perspicacité de Suzanne, n'avait plus le courage de poursuivre sa mensongère défense.

— Ce ne serait pas un crime; je connais la vie,

allez. Je sais qu'il y a des nécessités effroyables, supérieures aux volontés les meilleures ; un homme peut reculer sans honte devant une pareille responsabilité.

— Non, encore une fois non ; il ne s'agit pas de cela, répéta-t-il avec force, triste de se voir attribuer un si misérable calcul.

— Mais alors quel mystère y a-t-il donc dans votre vie ou dans la mienne pour que vous, que je sens franc et loyal, vous manquiez à ce point de franchise et de loyauté ?

Il se taisait, gardant un silence farouche.

Elle insista :

— Parlez. Que vous a-t-on conté sur moi ?...

— Rien, mademoiselle; il n'y a aucun mystère dans votre vie, je le jure !

— Et dans la vôtre ?

Il hésita une seconde.

— Pas davantage, dit-il. En tout cas, ce mystère, s'il y en avait un, resterait un mystère... Mais non, il n'y en a pas... Adieu !

Brusquement il sortit, laissant Suzanne stupéfiée, épouvantée aussi devant cette énigme qu'elle avait crue un instant sur le point d'être déchiffrée, et autour de laquelle les ténèbres s'épaississaient de plus en plus.

Il y avait un mystère dans la vie de Brunel; ses maladroites dénégations, son embarras croissant le proclamaient bien haut ; mais quel mystère ? En aurait-elle jamais la clef ? Comment arriverait-elle à forcer cette résolution de silence qui avait résisté à toutes ses attaques ?

Qu'allait-elle faire ? A quel parti s'arrêter ? Les pensées les plus contraires, les plus incohérentes se pressaient dans sa tête; elle ne voyait clairement qu'une chose : c'est que, pour l'heure présente, elle était complètement désemparée, incapable même de réfléchir,

épuisée par la lutte. Par bonheur, Mme Toury n'était pas rentrée; que lui aurait-elle dit si elle se fût trouvée en face d'elle? Même à sa chère marraine elle eût craint de divulguer le secret de son trouble.

Elle ne voulut pas s'exposer à la voir; elle n'aurait pu lui cacher ses incertitudes, ses angoisses. Elle appela le domestique, lui déclara qu'elle n'avait pas le temps d'attendre le retour de Mme Toury, qu'elle reviendrait prochainement. Puis, elle aussi sortit précipitamment, et regagna le boulevard des Batignolles par la rue de Bourgogne, la place de la Concorde, la rue Tronchet et la rue de Rome. Elle marchait avec rapidité; moins pour combattre le froid qu'elle ne sentait même plus, que parce que, concentrée tout entière sur une seule pensée, elle laissait aller la bête sans régler ses mouvements.

Une surprise l'attendait au logis, surprise qui, en un autre moment, lui eût été douce, et qui, dans l'état où elle se trouvait, aggrava encore ses pénibles incertitudes par l'obligation où elle fut de les dissimuler. Son père était revenu, ayant, fidèle à ses habitudes, négligé d'annoncer son retour.

Sans perdre un instant, il s'était tranquillement installé dans son atelier; il fumait sa pipe, heureux de se retrouver chez lui, et promenait sur ses œuvres ébauchées le regard satisfait d'un pacha entouré des beautés de son harem.

Il embrassa sa fille sur le front, ne remarqua rien de son agitation, et lui dit, de sa bonne grosse voix toujours enrouée :

— Me voilà, fifille. Je suis rudement content d'en avoir fini avec ces odieux ressemelages. Morbleu! quelle dégoûtante besogne! Et ce nabab pour qui je travaillais est un philistin qui ne comprend rien à l'art. Heureusement je rapporte quelques billets de mille. Tiens, prends-les; il y aura des dépenses à faire pro-

chainement, car tu te maries, n'est-ce pas? C'est chose décidée?

— Oui, mon père, répondit-elle avec effort.

— Bien, très bien; j'en suis ravi puisque ça te va. Ce que je vois de plus heureux dans ton mariage, c'est qu'il te mettra dorénavant à l'abri des ennuis d'argent, et que, de la sorte, je pourrai maintenant m'en aller dans l'autre monde sans te laisser dans l'embarras.

— Pourquoi parler de cela, mon père? Vous savez bien que c'est là pour moi un sujet très pénible. Grâce à Dieu, votre santé est bonne...

— Excellente. Mais où diable as-tu vu que de parler de mort ça fît mourir? J'espère bien vivre encore longtemps... J'ai en tête un tas de projets que je serais fâché de laisser inachevés... A propos, à quand la noce?

— Le jour n'en est pas encore fixé. J'attendais votre retour pour prendre une dernière fois votre avis...

— Je n'en saurais avoir là-dessus; ce n'est pas moi qui me marie. Et puis tu es trop raisonnable pour que je ne m'en rapporte pas complètement à toi. Arrange les choses comme tu voudras avec André de Nozal...

A ce nom, elle eut, malgré elle, un tressaillement.

— C'est bien lui que tu épouses, fit Leverdier; je n'ai pas la berlue. Seulement, préviens-moi un peu à l'avance de votre décision. Il faudra que je me commande un habit neuf; le mien, je crois, montre la corde. C'est un fainéant, vois-tu, qui s'use à ne rien faire.

Elle sourit vaguement, puis elle mit en avant un prétexte quelconque pour s'éloigner. Elle monta dans sa chambre; elle avait tant besoin d'être seule! Certes, la pauvre enfant n'avait jamais été accoutumée à trouver beaucoup d'expansion chez son père, et elle savait à quoi s'en tenir sur ce point; mais, ce jour-là, elle souffrit plus cruellement encore de l'égoïsme inconscient du vieil artiste. Il ne voyait donc rien, il ne com-

prenait donc rien, il ne devinait donc rien? Une telle désunion de cœur est-elle possible entre deux êtres si étroitement unis par le sang?

De tous côtés elle se sentait froissée et meurtrie par les réalités de la vie; n'était-il donc partout que tristesse et douleur?

IX

Le coup avait été terrible pour Brunel. Il maudissait l'odieux hasard qui avait amené la rencontre, et plus que le hasard encore il se maudissait lui-même d'avoir été si peu maître de lui. Il ne revenait pas de la surprise que lui avait causée cette défaillance. Quoi! il avait été assez faible pour ne pas tenir la promesse qu'il s'était faite! Et, l'aveu lâché d'un amour qu'il devait taire, il n'avait trouvé qu'une détestable et maladroite défaite qui, loin de rien réparer, avait plutôt empiré une situation épouvantable.

Etait-il possible qu'il en fût si vite arrivé là, et qu'en quelques semaines une telle transformation se fût accomplie en lui! Il n'avait plus qu'un seul parti à prendre : disparaître pendant quelque temps au moins, et laisser s'accomplir « l'irréparable ». Grâce à un retour de raison, il n'avait pas poussé les choses à l'extrême; certes, son cœur était tout entier maintenant à celle pour qui il n'aurait jamais dû battre, mais elle, du moins, pourrait encore se dégager d'une affection trop vive. Il se sentait bien aimé de cette exquise créature, mais il espérait encore que son absence rendrait petit à petit à Suzanne le calme, l'indifférence. La raison finirait par vaincre une passion naissante. Il serait ainsi seul à souffrir! Il l'avait mérité par une imprudence que son âge, son expérience, tout enfin aurait dû l'empêcher de commettre…

Le soir, il reçut une lettre de sa maîtresse. Elle se plaignait gentiment de le moins voir depuis quelque temps; elle avait peur qu'il fût souffrant et le priait, s'il ne pouvait venir la voir, de lui envoyer des nouvelles. Elle ne manifestait d'ailleurs aucune jalousie, traitant Brunel plus en camarade qu'en amant. Toutefois, respectueuse des droits que donnait à l'homme ce collage de raison, elle l'informait qu'un bel engagement pour l'Amérique venait de lui être offert. Elle ne demandait pas mieux que de l'accepter, mais elle ne voulait point le faire sans l'assentiment de son chéri. Il s'agissait d'une absence de six mois, au moins...

En lisant ces lignes, Brunel poussa un soupir de soulagement.

— Qu'elle aille au diable, si cela lui convient! La chère amie ne se doute pas du plaisir qu'elle me fera!

La femme, dans les dispositions d'esprit où il était, lui semblait un être odieux, créé pour le malheur de l'homme. Il aurait voulu, dès cette heure, n'entendre plus parler de ces créatures dangereuses pour peu qu'on les aime, et si vite indifférentes et même insupportables dès qu'on cesse de les aimer ou de les désirer!

Il lui répondit sur le même ton, gentiment, lui accordant toutes les libertés qu'il lui plairait de prendre, l'engageant même à accepter cet engagement si utile pour sa carrière, s'excusant sur des occupations diverses et sur sa santé un peu éprouvée par le froid de sa réclusion momentanée, saupoudrant le tout de regrets et de paroles affectueuses, de façon à faire de sa lettre un de ces petits produits menteurs par où se dissimule le déclin d'une passion usée par le temps, et qui meurt d'inanition dès qu'elle ne se nourrit plus d'elle-même.

— Tout est pour le mieux ainsi, se dit-il. Si j'ai besoin de voyager, moi aussi, je n'aurai point d'explication à donner, ni surtout personne à emmener.

Cette affaire réglée, il se reprit à penser à la scène dont le salon de Mme Toury avait été le théâtre. Elle se représentait à sa mémoire avec une effrayante netteté ; il la revoyait, il la revivait avec une intensité toujours égale. Et la même conclusion s'imposait à lui : le rêve qu'il avait chassé d'abord, caressé par instants ensuite, et tout le temps reconnu impossible, ne se dissiperait que par l'absence. Il devait s'éloigner sans tarder; il aurait le courage de fuir... Le courage! L'aurait-il autant qu'il le croyait ? Combien il lui coûtait de quitter Paris, de perdre toute occasion de la revoir! Et cependant, ainsi que le refrain monotone d'une triste chanson, lui revenait toujours l'impérieuse nécessité de se soustraire au péril. A la fin, il en arriva à faire un compromis avec sa conscience; se reconnaissant mauvais juge en l'espèce, il demanderait conseil à Mme Toury et s'en rapporterait aveuglément à sa décision. Cette résolution, qui n'en était pas une, et probablement pour ce motif, le calma un peu...

Le lendemain, le temps était fort laid; la température s'était légèrement radoucie, mais on perdait au change, car de sec, la veille, le froid était devenu humide; par moments, la neige tombait en rafales. Quelle dépression subissent alors les âmes éprises de lumière, amoureuses de soleil! Il faut être doublement brave pour combattre dans les ténèbres, doublement fort pour garder son énergie quand la nature elle-même semble se faire votre ennemie. Robert Brunel avait besoin de tout son courage pour résister aux causes de faiblesse et de désespérance qui lui venaient du dedans et du dehors.

Vers trois heures, à travers les nuages qui couraient dans le ciel avec une foudroyante rapidité, poussés par un vent violent du nord, une vague éclaircie se fit, qui laissa filtrer un pâle rayon de soleil. Désireux de jouir du rare spectacle, Robert s'approcha de la fenêtre, mais

son attention fut attirée vers le sol par le bruit d'une portière se refermant avec force. D'un fiacre il vit descendre une personne qu'à sa toque et à son paletot de loutre il crut reconnaître. Mlle Leverdier venait dans sa maison, chez lui peut-être! L'invraisemblance de la supposition lui fit tout d'abord croire à une erreur, causée par quelque ressemblance... Un coup de sonnette retentit. Il se précipita pour ouvrir la porte; une femme attendait sur le palier, qui, brusquement, entrait dans son cabinet ouvert, et là, se plaçant bien en face de lui, d'une voix qui ne trahissait aucune faiblesse, dit :

— C'est moi.

Au comble de l'étonnement, il la regardait, ne trouvant pas un mot à répondre. Il se bornait à balbutier :

— Vous ici!... Vous!...

— Oui, moi, reprit Suzanne. Je le sais, ma démarche est étrange, inconvenante, folle, tout ce qu'on voudra... Peu m'importe; il fallait que nous eussions une explication ensemble; c'était le seul moyen de l'avoir, je l'ai pris, et je ne m'en repens pas, même devant votre étonnement ou votre blâme.

— Ne croyez pas à un blâme de ma part, mademoiselle, je vous en supplie!...

— Soit... Laissez-moi parler; ce que j'ai à vous dire est assez grave pour que vous m'accordiez toute votre attention. Hier, je vous ai accusé de manquer de franchise et de loyauté vis-à-vis de moi; je méritais plus que vous ce reproche. Je n'ai été ni franche ni loyale, alors que j'aurais dû l'être, et c'est pour réparer cette faute qu'aujourd'hui je suis ici... Je ne veux point m'exposer ni vous exposer à des regrets, à des remords peut-être! Il n'est que temps de parler tous deux sans réticence, sans arrière-pensée. Vous m'aimez, vous me l'avez avoué hier; moi, je viens aujourd'hui vous avouer que je vous aime aussi.

Avec quelle sincérité, avec quelle pudeur en même

temps, la noble fille dévoilait le secret de son cœur! Elle avait beau révéler son amour à celui-là même qui en était l'objet, la sublime audace de sa vertu la protégeait mieux que les habituelles hypocrisies de la passion qui ruse et ment pour ne pas se trahir. Pénétré d'admiration et de respect, Robert fut sur le point de se mettre à genoux devant Suzanne, et de jeter dans un cri la réponse attendue, espérée. Hélas! une affreuse douleur lui serrait le cœur; une implacable destinée lui fermait la bouche.

— Ne dites pas cela! Par pitié, taisez-vous! murmura-t-il d'un ton suppliant. Dites-moi plutôt que dans quelques semaines, dans quelques jours vous serez la femme de Nozal!

— Ni dans quelques jours, ni jamais, déclara-t-elle avec solennité. Pouvez-vous penser que je viendrais ici vous faire un aveu que je ne serais pas libre de vous faire, ou que je me réserverais un pis-aller en cas de refus de votre part? Quelle opinion avez-vous donc de moi?...

— Pardon... Pardon...

— J'avais dit à M. de Nozal que la main que je mettrais dans la sienne serait une main loyale, que je ne l'épouserais que sûre d'être fidèle à mon devoir d'épouse. Dès que j'ai eu la certitude qu'il me serait impossible de tenir mon serment, je n'ai pas attendu une minute pour le détromper. Dès hier soir, ma résolution prise, je lui ai écrit que je ne l'aimais pas et que je renonçais à un mariage qui ferait notre malheur à tous deux.

— Vous étiez engagée pourtant envers lui...

— Vous savez trop bien maintenant pourquoi j'avais eu la folie de prendre cet engagement! Mais si j'ai été coupable à ce moment-là, et je lui en ai demandé pardon, je juge que je le serais davantage en l'épousant, en me vendant à lui! D'ailleurs, rassurez-vous, j'ai sa

réponse ; il me rend ma parole. Ce n'est pas seulement pour cela que je me crois libre vis-à-vis de lui. Non; j'aurais souffert d'une douleur imméritée infligée à un galant homme, mais je me sens dégagée ; sa lettre ne trahit que l'exaspération d'une vanité blessée, et le dépit s'y étale plus que l'amour... Tout est donc fini entre lui et moi, irrévocablement fini.

— Ah ! qu'avez-vous fait ?

— Je vous aime, je vous le répète. Je ne regrette rien, quand bien même vous ne m'aimeriez pas.

— Moi, ne pas vous aimer !... Quand mon cœur est plein de vous !...

— Eh bien ?

— Je ne suis pas libre !

— Je connais votre liaison ; mais vous-même vous m'en avez parlé en termes tels que je ne puis croire que ce soit là un obstacle insurmontable... Cette femme, vous ne l'aimez pas.

— Eh non, je ne l'aime pas ; mais l'obstacle n'est pas là...

Elle le regardait, anxieuse, ne comprenant plus. De quel obstacle voulait-il parler, ou plutôt voulait-il ne pas parler ? Car, il restait hésitant... A la fin, avec un accent où perçait une colère mal contenue, il laissa tomber ces mots :

— Je suis marié.

— Marié ! s'écria-t-elle. Ah !

Elle se voila la face de ses deux mains. Espérait-elle dérober à Brunel la vue des larmes qui montaient à ses yeux ?

— Vous le connaissez à présent, le secret que je devais cacher à tous, même à vous, et que votre douleur vient d'arracher à ma douleur !

En prononçant ces paroles il semblait à la fois désespéré et résigné. Elle, au contraire, se redressait, reprenait courage et n'entendait pas abandonner la par-

tie sans disputer jusqu'au bout son bonheur à la fortune contraire.

— Pourquoi vous laisser ainsi abattre, mon ami? dit-elle d'une voix à laquelle la douceur n'enlevait pas l'énergie, tandis que d'un geste rapide elle effaçait la trace de ses pleurs. Vous n'êtes pas de ceux qui acceptent la défaite d'une âme soumise et qui désertent la lutte au premier obstacle; examinons la situation ensemble... Tout n'est peut-être pas perdu, comme vous le pensez... Ce mariage, que j'ignorais, n'est pas un de ces nœuds qu'on ne peut pas briser aujourd'hui. Vous êtes séparé de votre femme, aucun lien entre elle et vous ne subsiste : pourquoi ne tenteriez-vous pas de faire casser, de faire annuler cette union qui n'a plus qu'une existence nominale?...

— Croyez-vous donc que je n'y ai pas pensé cent fois? Et toujours je me suis heurté à une impossibilité plus forte que ma volonté... Aucune puissance ni humaine ni divine ne peut rien pour moi.

— Je ne comprends pas...

— Ah! c'est une terrible histoire!... Oui, c'est là le mystère que vous soupçonniez dans mon existence... Je vois bien qu'il m'est impossible de garder le silence à présent; je ne puis répondre à votre franchise qu'en vous révélant ce qui m'a fermé la bouche jusqu'à ce jour, l'horrible secret qui fait notre malheur.

Sa voix tremblait...

Haletante, angoissée, Suzanne écoutait.

— Je suis marié, reprit-il; une affreuse chaîne me lie à jamais... Oui, il y aura bientôt vingt ans, j'ai commis la sottise d'épouser une jeune fille que je croyais aimer et qui, elle aussi, sans doute, croyait m'aimer. L'union plus intime, la vie commune de chaque jour ne tarda guère à nous prouver que nous nous étions trompés tous les deux; jamais caractères plus contraires n'avaient été unis; elle n'avait aucun de mes goûts, je

n'avais aucun des siens, aussi bien dans les choses importantes que dans les plus petites; bref, notre intérieur devint promptement un enfer. Je ne veux pas dissimuler mes torts; loin de tenter, par des concessions, le moindre rapprochement, j'aidai à la rupture complète entre cette femme et moi ; pour ne point en arriver à la haïr, je me détachai d'elle au plus vite, et cherchai des consolations au dehors. J'eus des maîtresses, et je ne m'en cachai guère. Elle parut supporter cette situation avec indifférence au début, plus tard avec plaisir; sans doute elle était heureuse de reprendre sa liberté. Elle se mit à faire de fréquentes absences ; elle allait, du moins c'est ce qu'elle voulut bien me dire, car je ne l'interrogeais pas, chez des parents ou des amis qui habitaient le midi de la France. Je ne m'en inquiétai point ; je m'en serais plutôt réjoui, car j'avais ainsi une plus grande indépendance. Cette existence durait depuis deux ou trois ans déjà, lorsque, certain jour, elle m'écrivit que, décidément, après avoir bien réfléchi, il y avait entre nous une incompatibilité d'humeur trop profonde pour garder même un semblant de vie commune : elle désirait me rendre ma liberté et recouvrer la sienne. Nous nous trouvâmes promptement d'accord pour régler à l'amiable notre séparation; nous jugeâmes qu'il était préférable d'agir ainsi, et de ne pas nous adresser aux tribunaux pour n'obtenir que le relâchement d'un lien qui continuerait à nous enchaîner tous les deux. Nous évitions ainsi les débats de l'audience, un jugement public et le scandale qui d'ordinaire accompagne ces sortes d'affaires. Elle s'engageait, d'ailleurs, à ne pas revenir à Paris et à se fixer dans je ne sais quelle ville du Midi. Je croyais la chose réglée ainsi pour toujours, et je ne me préoccupais plus que d'oublier les tristesses que m'avait causées mon mariage, lorsque le divorce fut rétabli en France. J'avais repris ma vie de garçon; je ne songeai

même pas à user des nouvelles facilités que me donnait la loi pour rompre un lien qui ne me pesait plus. J'avais oublié ma femme, et je me croyais oublié d'elle, lorsque, certain jour, je reçus une lettre, signée d'un nom qui m'était totalement inconnu, par laquelle on me demandait la permission de se présenter chez moi pour m'entretenir de choses de la plus grande importance. Fort intrigué, je donnai rendez-vous au signataire de la lettre, et, à l'heure fixée, je vis entrer chez moi un homme à peu près de mon âge, bien de sa personne, et qui paraissait extrêmement embarrassé. Avec de longues circonlocutions, il me déclara qu'il vivait, depuis quelques années, avec Mme Brunel, et que deux enfants leur étaient nés. Je vis bien, à cette stupéfiante révélation, combien tout sentiment était mort en moi pour la disparue, car je n'éprouvai aucune jalousie, pas même un petit mouvement d'amour-propre blessé. Le pauvre homme, en me faisant cet étrange aveu, semblait très humble et n'avait nul air provocateur ni méprisant; je crus discerner son désir, et je lui dis que, sans doute, il souhaitait qu'un divorce en règle lui permît d'épouser la mère de ses enfants, et j'ajoutai que j'étais tout disposé à me prêter à la chose, de façon à éviter autant que possible un scandale désagréable pour tous. J'offris, naturellement, de prendre les torts à ma charge... De plus en plus embarrassé, il me répondit que telle n'était point sa pensée, et que sa démarche au contraire avait pour but de mettre son honneur et sa vie entre mes mains. Je marchais de surprise en surprise; je l'invitai à préciser. Il s'y décida à la fin, et alors, avec une sincérité touchante, il m'avoua qu'il s'était établi depuis fort longtemps dans une toute petite commune de l'arrondissement de... peu importe le nom... qu'il y avait présenté Mme Brunel comme sa femme, et que, lors de la naissance des enfants, il avait profité de ce que le maire de cette commune était un

pauvre diable de paysan fort ignorant, pour les faire inscrire à l'état civil comme enfants légitimes. Il avait ainsi commis et fait commettre à ce maire des faux en écriture publique, crime puni de la peine des travaux forcés; il me suppliait donc de ne jamais intenter à ma femme une action en divorce qui ferait tout découvrir, qui le perdrait et plongerait dans le malheur de pauvres petits êtres innocents, des enfants qu'il adorait! Sur le moment, l'aventure me sembla originale. Puis, cet homme, qui venait ainsi me faire sa confession et se confiait à ma discrétion, me parut un brave homme. Quel intérêt, du reste, avais-je à demander le divorce? J'avais fait du mariage une trop triste expérience pour croire que jamais l'envie me viendrait de recommencer... Ah! si l'on savait l'avenir!... Mais alors je ne prévoyais rien; j'aliénai volontiers ma liberté. Je lui donnai ma parole d'honneur qu'il n'avait rien à redouter de moi, et que je garderais fidèlement son secret... Il a fallu un incroyable enchaînement de circonstances pour m'amener à violer sur ce point ma parole, et encore ce secret je ne le divulgue point, puisque c'est à vous que je le confie. Vous savez maintenant le mystère de ma vie. Répondez; pouvais-je agir autrement que je ne l'ai fait? Voyez-vous un moyen de me dégager d'une promesse librement consentie, et sur la foi de laquelle toute une famille vit en sécurité? Me conseilleriez-vous un parjure?...

Il avait commencé son récit d'une voix saccadée, qui trahissait une violente agitation intérieure; puis, graduellement, sa voix s'était faite plus calme, plus mélancolique et plus triste; et, quand il termina, il y avait dans son accent comme l'écho d'une résignation plus subie qu'acceptée, mais qui fermait la porte aux révoltes de l'espérance sacrifiée. On eût dit qu'en se répétant la lamentable histoire de sa vie enchaînée et brisée, il s'était lui-même convaincu de l'impossibilité

où son imprévoyance l'avait mis de sortir de cette épouvantable situation. Impuissant contre le sort, il accueillait sa destinée sans murmures inutiles.

Pendant qu'il parlait, Suzanne, la figure tendue, les yeux fixes, les lèvres serrées, avait écouté en silence ce récit de la plus étrange des aventures ; à mesure que les diverses phases s'en déroulaient devant elle, elle perdait peu à peu l'espoir qu'elle s'était entêtée à conserver. Cette fois, il n'y avait plus d'illusions à se faire ; l'obstacle se dressait contre son amour, invincible. Nulle volonté humaine n'était capable de le vaincre, nulle puissance de le supprimer. Elle s'inclina devant cette fatalité du malheur ; simplement, elle dit :

— Eh bien, mon ami, nous sommes plus malheureux encore que je ne pensais.

Il n'eut même pas la force de protester pour la forme ; il poussa un cri de passion :

— Oh ! Suzanne, combien je vous aime !

— Ne le dites plus, reprit-elle avec un sourire douloureux ; à quoi bon ? Je le sais maintenant. Et c'est pour moi une consolation ; j'aime mieux connaître la vérité tout entière, si pénible qu'elle soit. Elle l'est moins que le doute... C'est si affreux de douter de celui qu'on aime !

— Suzanne, Suzanne, répétait-il, qu'allez-vous devenir ?

— Je resterai vieille fille... Le rôle de vieille fille n'est ridicule que pour celles qui le subissent, non pour celles qui l'acceptent avec courage. Nous sommes libres l'un et l'autre; nous nous verrons souvent. Tant pis si on en jase... Et puis, je travaillerai. Vous me donnerez des conseils, vous m'encouragerez...

— De toute mon âme. Qui sait ? Un jour, peut-être, vous oublierez votre chagrin; vous êtes encore à un âge où, votre talent se développant, il vous est possible d'envisager l'avenir avec sérénité ; que la gloire

vous récompense de votre effort, c'est là mon vœu le plus ardent.

— La gloire! Je n'y atteindrai pas, mon ami. D'ailleurs, est-elle capable de consoler de certaines peines? Une femme qui avait souffert et qui avait, elle, conquis cette gloire dont vous parlez, a dit une parole qui m'a frappée : « La gloire n'est pour les femmes que le deuil éclatant du bonheur. » Elle en proclamait par là la vanité. Je ne veux, moi, pour ma douleur, que le deuil silencieux du cœur; j'ai horreur de la pitié comme de la curiosité de la foule.

— Combien je vous admire! Vous êtes presque calme, résignée...

— Il le faut bien.

— Oui, il le faut...

Malgré cette nécessité qui s'imposait à lui, il ne put réprimer un mouvement de révolte. Pareil à l'esclave enchaîné qui se raidit dans le fol espoir de briser ses fers, il s'indigna contre le sort :

— Ah! la vie est trop injuste, trop atroce pour nous! Pourquoi ces obstacles? Pourquoi ces barrières entre nous? Le monde est lâche ou méchant, fuyons-le. Allons chercher un ciel qui abritera notre bonheur, loin de tous...

Ce cri violent de passion n'offensa pas la jeune fille; doucement elle l'apaisa :

— Fuir, pauvre ami? Où que nous allions, cesserions-nous d'être, vous un honnête homme, et moi une honnête fille? L'obstacle nous suivrait partout.

— J'étais fou. Vous avez raison. Nous nous heurtons toujours à la même impossibilité...

Ils restèrent quelque temps encore l'un près de l'autre, échangeant des paroles très mélancoliques, berçant, pour ainsi dire, leur douleur comme un nouveau-né, l'unique enfant de leur amour, sans avenir et sans joie. Puis ils se quittèrent, émus, attendris et navrés.

Toutefois, dans leur souffrance, tout n'était pas souffrance ; ils trouvaient moins cruel de se savoir séparés à jamais que d'ignorer leur mutuel amour.

X

Le soir de cette journée marquée par un si grave événement, Robert Brunel se trouvait rue Barbet-de-Jouy, près de Mme Toury, et, dans le grand salon silencieux, racontait à voix basse, comme lorsque l'on parle d'un mort, le suprême entretien par lequel s'était clos un douloureux roman.

— Vous savez que je vous aime tendrement tous les deux, dit Mme Toury, lorsque fut terminé le lamentable récit. J'aurais été de moitié dans votre bonheur, je suis de moitié dans votre peine.

— Votre cœur a trop souffert pour ne pas comprendre la souffrance d'autrui, y compatir et peut-être l'alléger. Je compte sur votre affection pour prononcer les douces paroles qui adouciront sa peine. Vis-à-vis d'elle, votre action bienfaisante a quelques chances d'être efficace, car elle vous chérit profondément, et de la main qu'on aime les remèdes sont meilleurs, en tout cas plus facilement acceptés.

— Pauvre Suzanne !

— Elle a devant elle de longues années de jeunesse… Qui sait ? Elle se consolera.

— Je ne le crois pas ; elle a le cœur trop haut pour oublier. L'on guérit d'un mal, on ne guérit pas d'une pensée.

— Pourquoi nos routes d'abord séparées se sont-elles rencontrées ?… Dire qu'il m'est donné d'être aimé par cette parfaite créature, dire que le bonheur est là, à portée de ma main, et qu'il m'est interdit d'étendre cette main et de le saisir ! N'y a-t-il pas là de

quoi éprouver une rage affreuse contre la destinée? Mais je sais trop que cette rage serait impuissante; le rôle de la destinée n'est-il pas toujours d'être stupide et injuste? Et cependant pourquoi nous réservait-elle cette suprême douleur? Si, du moins, j'étais seul à souffrir!

— Ayez du courage; il faut que vous en ayez pour vous et pour elle.

— J'en aurai... J'en ai, dit-il en se reprenant vivement. Ne croyez pas que je me laisse aller à la désespérance. Quand on sait aimer, on sait souffrir; entre la douleur qui déprime et la douleur qui surexcite et élève, mon choix est fait. D'ailleurs, dans cette vie, où sur tant de choses nous raisonnons au hasard, il en est une que j'ai toujours considérée comme une vérité : c'est que sacrifier notre existence à une aventure sentimentale est une faiblesse qui avilit notre amour même. La femme peut être la joie ou la tristesse de la vie, elle n'en est pas le but unique. Et l'homme qui, à cause d'elle, manque à sa fonction, me fait l'effet d'un enfant qui boude parce qu'on lui refuse l'objet qu'il demande. Il y a d'autres devoirs, et même d'autres joies, celles du travail avant toutes les autres. Dans quelque situation que l'on soit placé, si humble que soit le rôle que l'on ait à remplir, on n'est dispensé ni de courage ni d'énergie par aucune douleur, quelque immense, quelque profonde qu'elle soit. Plus encore que l'autre, je réprouve le suicide moral. Certes, on a toujours dans la vie un effort à accomplir, une œuvre à réaliser; si nous sommes des condamnés à l'existence, nous devons faire notre temps, comme on dit. Je le ferai...

— Oui, vous aurez cette vaillance. Vous prouverez ainsi à Suzanne qu'elle ne s'est pas trompée en vous aimant. Vous serez pour elle un exemple et un modèle...

— Ah! madame, elle est plus brave que moi! Laissez-moi vous lire la lettre qu'elle m'a écrite aussitôt après notre entretien, et vous verrez quel grand cœur elle a!

Il tira de sa poche un papier déjà un peu froissé, car il l'avait lu et relu. Et il en commença la lecture avec un accent déchirant d'émotion contenue et de douleur maîtrisée :

«Le malheur a voulu, mon ami, que la tardive confidence, qui ruine à jamais nos espérances, ne pût être faite que lorsque l'aveu réciproque de nos sentiments vous permettait et vous commandait à la fois de rompre un héroïque silence. Ne vous reprochez donc rien; car, moi, je ne regrette rien. La destinée nous interdit d'être l'un à l'autre; elle ne nous interdit pas de nous aimer. Nous serons des amis, de bons et vrais amis; à défaut d'un nom plus doux, celui-là n'a-t-il pas sa valeur? Et puis, qui sait? l'avenir nous sera peut-être moins dur que le présent; le temps, dit-on, calme les grandes douleurs... Mais qu'il les calme ou qu'il les augmente, qu'importe? Si nous sommes des vaincus du sort, nous ne nous abaisserons pas devant ses coups; nous élèverons nos cœurs à la hauteur de notre malheur. Je me rappelle vos nobles propos à ce sujet; je veux être digne de vous. Soyez assuré que votre amie n'aura jamais une âme de vaincue... »

PAUL GAULOT.

LE SENS DE LA HIÉRARCHIE

CHEZ NIETZSCHE

A mesure que grandit en France l'importance de la philosophie de Nietzsche, le différend s'accentue à son sujet entre deux types d'esprit opposés qui voudraient également tirer à eux cette pensée nouvelle et en fortifier leur point de vue. A prendre les mots selon le sens que l'histoire et l'usage le plus coutumier leur ont assigné, on peut dire que conservateurs et révolutionnaires s'efforcent à tirer un bénéfice de cette conception générale. Or il semble à première vue que la prétention des uns et des autres soit en quelque mesure justifiée. Par surcroît, il semble aussi que la pensée de Nietzsche pourrait être également opposée à ceux-ci et à ceux-là. Cette pensée comporte-t-elle donc quelque ambiguïté? Non pas, mais le point de vue général qu'elle embrasse déborde les classifications anciennes et institue des catégories nouvelles, séparant des éléments qui avaient coutume de s'unir pour signifier une même chose, assemblant au contraire d'autres éléments qui semblaient jusque-là antagonistes.

Il importe donc de rechercher quel est ce point de vue général qui distingue les esprits en deux groupes nouveaux. On indiquera ensuite dans quel groupe Nietzsche a pris place, et, afin de restreindre les limites

d'une étude qui intéresserait la totalité de sa philosophie, on recherchera dans quelle mesure le type d'esprit conservateur peut s'appuyer sur cette pensée, quels éléments sont communs aux hommes de ce groupe ancien et à ceux du groupe nouveau dans lequel Nietzsche s'est classé.



Il faut noter tout d'abord que les conceptions de Nietzsche sont exemptes de toute métaphysique. Cela signifie que le philosophe ne prétend pas découvrir la loi des réalités dans une idée pure révélée sans intermédiaire à l'intelligence. En contraste avec les métaphysiciens, Nietzsche voit dans l'idée une conséquence au lieu d'un principe. L'activité qui crée le fait est seule réelle; c'est elle aussi qui crée l'idée, en sorte qu'il n'y a point de place au-dessus du monde des activités, pour un monde des idées qui condamne ou justifie les actes. Rien n'existe en dehors de la vie phénoménale. Aucune loi ne fixe *ce qui doit être,* mais, à tous les degrés de la vie, des forces combattent entre elles et déterminent *ce qui est.* De ce point de vue, aucune raison tirée de la Raison n'autorise à préférer un phénomène à un autre, une forme de vie à une autre forme. Rien n'est bien, rien n'est mal; le *réel* existe seul, seul et inqualifiable. C'est le point de vue de Spinoza : toute réalité est perfection.

Nietzsche a connu ce point de vue de pur intellectualisme. Aux premières étapes de sa pensée philosophique, renonçant, à la suite de Schopenhauër, à prendre part à la vie, et faisant abstraction de tout désir personnel, il a séjourné dans le ciel de la beauté, adoptant la posture du spectateur, pour qui toute raison d'être et toute joie se résument dans une contemplation

désintéressée de l'univers. Nietzsche a connu ce point de vue et n'y est pas demeuré : il importe de dire pourquoi, car ce pourquoi est de nature à montrer sous son vrai jour toute la suite de sa philosophie.

Nietzsche s'est-il donc lassé de cette attitude contemplative? S'est-il lassé « d'aimer la terre comme l'aime la lune et de ne toucher sa beauté que des yeux »? Cette contrainte du désir lui est-elle devenue trop pesante? A-t-il cédé à quelque convoitise, à quelque impulsion passionnelle? Non, mais il a obéi pourtant à un instinct, à un instinct de générosité et de noblesse, en vertu duquel un être s'estime menacé dans sa puissance s'il reçoit plus qu'il ne donne, en sorte que cet instinct de générosité se confond avec l'instinct de puissance lui-même dont on verra que Nietzsche a fait la base de sa philosophie. Cette sensibilité, qui est tout Nietzsche, s'exprime en ces paroles de Zarathoustra : « Telle est la manière des âmes nobles : elles ne veulent rien avoir pour rien et moins que toute autre chose la vie. Celui qui fait partie de la populace veut vivre pour rien, mais nous autres, à qui la vie s'est donnée, nous réfléchissons toujours à ce que nous pourrions donner de mieux en échange (1). » Ce que Zarathoustra dit ici de la Vie, Nietzsche en a fait l'application à la joie de l'attitude esthétique. Pour que le spectateur possède cette joie, il faut que beaucoup d'acteurs lui offrent le spectacle de leurs passions, de leurs désirs, de leurs efforts en tous sens. Nietzsche, qui a connu dans sa perfection cette joie du spectateur, ne souffrira pas de la recevoir à la manière d'un dilettante. Il exige de lui-même de prendre part au drame qu'il contemple, il exige de celui qui jouit de la beauté qu'il la crée. « Où y a-t-il de la beauté? Là où il faut

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra*, édit. du *Mercure de France*. Traduction Henri Albert.

que je veuille de toute ma volonté; où je veux aimer et disparaître afin qu'une image ne reste pas seulement une image. »

C'est par une conséquence de cette sensibilité héroïque que Nietzsche s'est départi de l'attitude du pur intellectuel, et que, se détachant d'une philosophie formulée en vue du spectateur, il a composé la philosophie de l'acteur. Ayant à déterminer ce qu'il devait faire, sachant qu'il ne pouvait attendre de la raison pure aucune suggestion ni aucune impulsion, il a prêté l'oreille aux préférences de sa sensibilité. Ce sont ces préférences qu'il a objectivées dans sa philosophie et dont il a fixé les lois afin que des sensibilités pareilles se puissent assembler autour de ce programme de vie. La philosophie de Nietzsche est donc l'expression d'un parti pris de tempérament et ce n'est pas trahir son auteur que d'attirer avec insistance l'attention sur ce point. Car il a voulu qu'il en fût ainsi et il estime qu'il n'en peut être autrement, qu'il n'en est jamais autrement. C'est par la sincérité avec laquelle ce parti pris est accusé dans sa philosophie que celle-ci se distingue de celle de tous les philosophes anciens, où le même fait d'un parti pris se voit dissimulé derrière une prétention rationnelle et se réclame de l'idée pure.

Nietzsche, en tant que critique de la connaissance, refuse à la raison le pouvoir de fonder une morale. C'est là sa véritable originalité, et qu'il faut se garder de méconnaître, d'avoir donné pour origine, et pour origine légitime, à toute philosophie positive et grosse d'une pratique, *une partialité.*

*
* *

Quel est donc le goût, quelles sont les préférences de Nietzsche? En présence de ce spectacle si varié du réel devant lequel sa raison lui commande une admira-

tion uniforme, quelle est la réaction de sa sensibilité? Que prononce cette sensibilité qui seule va l'autoriser à jouer sur la scène du monde un rôle actif?

A quelque degré que l'on considère le réel, on y découvre des états où les éléments biologiques, les matériaux de la vie, réussissent par une série ascendante de transformations à composer des êtres distincts et d'autres états où ces éléments associés se désagrègent. D'une part, la matière inorganique s'élève à la dignité d'un organisme; d'autre part, organisée, elle retourne à l'inorganique. Ce qui était amorphe prend une forme, puis cette forme se dissout. Il y a des états de croissance et d'autres de décrépitude, des états de santé où la vie prospère et d'autres de maladie où la vie décline. Il existe des animaux d'un organisme rudimentaire et d'autres sont d'une étrange complexité, adaptés à une quantité de tâches différentes. Voici, en regard de peuplades sauvages dont les soucis et les travaux sont peu dissemblables de ceux des troupeaux, des nations qui témoignent de la plus haute organisation, qui produisent les œuvres les plus parfaites de la mentalité et qui commandent aux autres peuples. En présence de ces divers états de la vie, le goût de Nietzsche se prononce expressément en faveur de tous ceux où se manifeste une évolution ascendante. Il préfère la matière organique à l'inorganique; parmi les organismes, les plus complexes aux plus simples; parmi les groupes sociaux, ceux qui parviennent à se constituer fortement à ceux qui n'y réussissent pas. « Notre chemin, dit-il, va vers en haut, de l'espèce à l'espèce supérieure. Quelle chose nous semble mauvaise et la plus mauvaise de toutes? N'est-ce pas la dégénérescence? »

En faveur de sa prédilection, Nietzsche invoque la question de *fait*. Le *fait* d'une évolution ascendante s'affirme dans la réalité et c'est ainsi que dans la série animale le phénomène vie va s'élevant graduellement

et sans cesse des formes les plus basses jusqu'aux plus hautes, de l'amibe, de l'infusoire, « du ver de terre jusqu'à l'homme. » Il voit dans ce progrès continu un effet de *la volonté de puissance* qui lui paraît être l'essence de la vie. C'est cette volonté de puissance qu'il a substituée au vouloir vivre de Schopenhauër. « Il n'a assurément pas rencontré la vérité, celui qui parlait de *la volonté de vie,* » prononce Zarathoustra; « cette volonté n'existe pas. Car ce qui n'est pas ne peut pas vouloir; mais comment ce qui est dans la vie pourrait-il encore désirer la vie? Ce n'est que là où il y a de la vie qu'il y a de la volonté, mais ce n'est pas la volonté de vie, mais c'est ce que j'enseigne — la volonté de puissance. » Muni de ce principe, il mesure tous les êtres d'après le degré d'intensité selon lequel se manifeste en eux cette volonté de puissance. La doctrine du surhumain dont on a tant discuté, et qui a paru à quelques-uns si obscure, n'a pas d'autre signification. Le surhumain, c'est, dans chaque être, la tendance qui l'incite à s'élever au-dessus de lui-même. « Voici, dit la Vie, je suis ce qui doit toujours se surmonter soi-même. » Le surhumain, c'est le nom particulier que prend dans l'homme ce principe général d'exaltation, considéré par Nietzsche comme le ressort même de toute évolution ascendante.

On le répète ici, préférer la vie ascendante à la vie qui dégénère n'est point un fait philosophique, c'est un fait de partialité. Si naturel que ce choix puisse apparaître, il n'est pas pourtant de raison, du point de vue d'un pur intellectualisme, de préférer les états où la vie se montre hautement organisée et différenciée à ceux où elle se désagrège et tend vers l'uniformité. Mais ce fait de partialité, et qui se donne comme tel, institue entre les esprits la classification nouvelle que l'on a dite. D'une part sont ceux qui s'associent à la volonté de puissance qui est l'âme de la vie supé-

rieure et qui prennent parti pour toutes les formes de la vie ascendante. D'autre part sont ceux en qui la vie défaillante n'aspire plus à se surpasser; qui, le sachant ou non, prennent parti pour toutes les attitudes où la vie se dissout et s'affaisse au-dessous d'elle-même. Nietzsche est avec les premiers. Tel est son goût, qu'il ne nous donne pas pour une vérité de la raison; car il jugerait qu'il lui ôte par cette prétention toute valeur pour la vie. Tel est le fait de tempérament sur lequel il va fonder sa philosophie. A la loi de cette prédilection majeure il va soumettre tous ses autres instincts quand bien même il devrait leur faire violence : c'est-à-dire que, partisan décidé des formes de la vie ascendante, il va rechercher sous quelles conditions cette croissance de la vie se réalise, prêt à accepter ces conditions, dussent-elles blesser des modes secondaires de sa sensibilité.

*
* *

Nietzsche interroge donc la vie sous toutes ses formes : or, partout où il la voit s'élever d'un état inférieur à un état supérieur, il constate entre des êtres des rapports d'obéissance et de commandement. On sait que l'évolution tout entière de la vie animale a pour origine et pour moyen des associations de cellules; que ces associations, pour être efficaces et donner naissance à des formes nouvelles, doivent être accompagnées de phénomènes d'abdication et de spécialisation, telles cellules associées renonçant à telles de leurs fonctions pour en remplir plus parfaitement quelques autres, les unes assumant la tâche de pourvoir à la nutrition de l'ensemble, les autres se chargeant des relations avec l'extérieur. Ces dernières engendrent par différenciation du sens du toucher les divers sens du goût, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue : voici naître avec elles les saveurs, les couleurs, les odeurs et les sons; le

monde se formule, émerge de l'invisible. Et, parmi ces éléments biologiques déjà supérieurs, voici se constituer des groupes nouveaux qui coordonnent l'action des autres groupes, dirigent leur activité et prennent d'autant plus d'importance que les formes vivantes où ils se rencontrent occupent dans l'échelle animale un rang plus élevé.

Ainsi l'association fait apparaître dans la vie, jusque-là homogène et indistincte, des différenciations; elle donne naissance aux organismes et se montre, par la suite, condition de toute vie ascendante. Or, que distingue-t-on au principe de toute association? Quel est le fait essentiel qui rend l'association efficace? C'est, faut-il dire, un fait de suprématie, dès que l'on s'interdit avec Nietzsche toute interprétation métaphysique, un fait de suprématie pur et simple qui délègue à tel élément où à tel groupe d'éléments le pouvoir de commander à d'autres, qui contraint les uns à accepter dans un ensemble les fonctions subalternes, tandis que les autres s'emparent des fonctions supérieures. Un fait, non pas une idée. L'idée de force serait elle-même ici de nature trop métaphysique; car si, à une époque avancée déjà de l'évolution, les qualités individuelles qui, tour à tour, représentent le mieux la force, sont propres à procurer l'avantage d'une suprématie, dans la vie inférieure, et aux origines, ce fait est le produit pur et simple des circonstances. Ainsi est-ce une question de situation dans l'espace, à un moment donné, qui, entre des groupes rudimentaires de cellules venant à s'associer, fixe le rang et la hiérarchie, assignant à celles-ci le soin des relations avec l'extérieur d'où naîtront plus tard les fonctions intellectuelles et confinant celles-là dans les fonctions de nutrition.

Quelle que soit d'ailleurs sa cause, c'est ce fait de suprématie qui se montre le moyen efficace de toute association, et il se montre tel en engendrant un fait

d'exploitation qui est, à vrai dire, sa propre mise en œuvre. Ainsi, entre des milliards de cellules semblables, il n'y a pas à distinguer. Mais sitôt que l'une de ces unités biologiques est parvenue à faire accomplir par une autre une partie du travail qu'elle accomplissait seule, voici créé un être supérieur et qui va se différencier de tous les autres par un caractère plus complexe, en même temps que par une puissance plus grande. Dans les profondeurs de la biologie, parmi le chaos des êtres amorphes, c'est un fait de césarisme qui institue le premier organisme.

Nietzsche s'est emparé de cette nécessité naturelle; il l'a formulée sans réticence. « L'exploitation, a-t-il dit dans *Par delà le Bien et le Mal* (1), appartient à l'essence de la vie comme fonction organique fondamentale, elle est conséquence de la volonté de puissance; » et dans le même ouvrage, il nous parle d'une interprétation des lois de la nature qui nous mettrait devant les yeux « la volonté de puissance exempte de restrictions et inconditionnée, de telle sorte que chaque mot, même le mot tyrannie, apparût déplacé au fond ou comme une métaphore adoucissante, affaiblissante déjà, comme trop humain ».

*
* *

Nul n'est tenu de prendre parti pour la vie ascendante, mais qui prend un tel parti est tenu d'accepter les moyens qui procurent sa réalisation. Ainsi pense Nietzsche et son parti pris est trop décidé pour qu'il regarde à ces moyens. Pour mieux dire, ces moyens, de ce qu'ils procurent le but convoité, s'ennoblissent à ses yeux et lui deviennent vénérables. Tyrannie, ex-

(1) Édit. du *Mercure de France*.

ploitation, mots décriés par les hommes, mots calomniés; pour lui les mots suprêmes qui fondent la vie, les faits sacrés qui président au *sursum*, au premier exhaussement de la vie au-dessus d'elle-même. Aussi n'a-t-il pas hésité à appliquer les règles positives de la biologie aux choses de la vie sociale et de la politique. Il n'a pas pensé que les hommes fussent soumis à des lois et à des coutumes différentes de celles qui président à l'évolution générale de la Vie. Or le fait de suprématie fondé sur la force, qui se montre la cause de toute évolution ascendante, trouve son équivalent en sociologie dans le fait aristocratique.

Historiquement, Nietzsche explique la formation des sociétés humaines par l'asservissement d'une race d'hommes faibles et doux à la domination d'une bande de guerriers. Ceux-ci, sans tenir compte aucunement des buts poursuivis jusque-là par les vaincus, tournent cette activité conquise à leur profit, l'utilisent à les nourrir, à les vêtir : se déchargeant ainsi de tâches subalternes, ils réservent leur propre activité pour des tâches plus nobles, pour des soucis à inventer, et qu'ils inventent, s'ils sont d'imagination ingénieuse et créatrice. D'ailleurs, par la contrainte qu'ils imposent aux vaincus, par les travaux choisis auxquels ils les astreignent, ils développent et perfectionnent parmi ces hommes, adonnés jusque-là à des labeurs pareils, des qualités nouvelles et plus précises, des buts nouveaux et plus subtils. Les choses se passent ici comme en biologie où l'on a montré les cellules du toucher se différenciant en cellules de l'odorat, de l'ouïe et de la vue. L'élite aristocratique, et qui commande, assume ici cette tâche si essentielle pour le développement de la vie supérieure : elle limite et définit les activités, afin de les multiplier, de les diversifier, de les définir.

Pour bien remplir cette tâche, la qualité la plus nécessaire à cette élite est la foi égoïste en sa propre

bonté. « Ce qui distingue, dit Nietzsche, une bonne et saine aristocratie, c'est qu'elle ne se sent pas comme *fonction* (soit de la royauté, soit de la communauté), mais comme le sens et la plus haute justification de la société; qu'en conséquence elle accepte d'un cœur léger le sacrifice d'une foule d'hommes qui, pour son bien, devraient être réduits et amoindris à l'état d'hommes incomplets, d'esclaves, d'instruments. » Et justifiant, d'un point de vue historique, la rigueur de cette doctrine, il constate : « Toute élévation du type homme a été jusqu'ici l'œuvre d'une société aristocratique, et il en sera toujours de même : d'une société qui croit à une longue succession d'ordres, de rangs et de différences de valeur d'homme à homme et qui a besoin de l'esclavage dans un sens quelconque. »

D'ailleurs, pour Nietzsche, ces guerriers qui, aux premiers âges de l'histoire, fondent le principe d'autorité ne sont pas supérieurs aux hommes qu'ils asservissent par la seule force physique. Ces maîtres sont réellement, d'une façon générale, des échantillons d'humanité supérieure. Ils sont positivement l'expression d'une réussite physiologique; ce sont des êtres chez lesquels les instincts divers sont parvenus à se coordonner selon une hiérarchie, en sorte que tous ces instincts convergent harmonieusement vers un même but. Cette convergence et cette harmonie qui constituent leur valeur individuelle se sont formées chez eux, hors du regard de la conscience, en un obscur conflit des cellules et des centres nerveux qui a abouti à un fait de domination, à une hiérarchie physiologique. En ce sens l'aristocratie, le maître, l'homme à la conscience robuste d'Ibsen, obéit lui-même à un principe directeur et c'est parce qu'il sait obéir qu'il sait commander. Nietzsche subordonne ainsi d'un point de vue profond de physiologie le principe autocratique au principe d'autorité et de hiérarchie qui est l'âme même de sa

conception de la vie. « Tout ce qui est vivant est une chose obéissante, » dit Zarathoustra; « on commande à celui qui ne sait pas s'obéir à lui-même. C'est là la coutume de ce qui est vivant. »

Obéir est le fait essentiel. A qui ou à quoi? Cela n'est pas ce qui importe. Mais le fait lui-même de l'obéissance est créateur du réel, le fait d'être déterminé d'une façon constante, *ce fait qu'un ensemble d'unités quelconques est soumis à la tyrannie de lois arbitraires et soustrait à la liberté, au laisser-aller, au chaos.* Mais s'il importe peu de savoir d'où vient le commandement, deux choses importent infiniment pour qu'un faisceau, un organisme, une nation soient créés là où n'étaient que des éléments épars : il faut que ce commandement dispose de la force nécessaire pour se faire observer, il faut aussi qu'il s'exerce dans une direction déterminée et constante. « Le principal au ciel et sur la terre, pour le dire encore une fois, c'est d'obéir longtemps dans une même direction : il en résulte toujours à la longue quelque chose pour quoi il vaut la peine de vivre sur terre, par exemple la vertu, l'art, la musique, la danse, la raison, l'esprit, quelque chose qui transfigure, quelque chose de raffiné, de fou et de divin. » Ainsi s'exprime Nietzsche dans *Par delà le Bien et le Mal.* « L'essentiel et l'inappréciable dans toute morale, dit-il encore, c'est qu'elle est une longue contrainte, » et c'est sur cette idée maîtresse qu'il insiste sans cesse : le fait même de la contrainte, le fait d'une autorité devenue assez forte pour décréter une loi constante et en garantir l'exécution, voilà ce qui vaut pour la vie, et il cite, il multiplie les exemples : « La discipline, dira-t-il, que s'imposait le penseur de méditer selon une règle d'église et de cour, ou selon des hypothèses aristoteliciennes, la longue volonté intellectuelle d'expliquer tout ce qui arrive par un schéma chrétien, de découvrir et de justifier le Dieu

chrétien en toute occurrence, toutes ces choses violentes, arbitraires, dures, terribles et déraisonnables se sont révélées comme des moyens d'éducation par quoi l'esprit européen a obtenu sa vigueur, sa curiosité impitoyable, sa mobilité subtile. » Or, ce qui faisait la valeur pour la vie de ces règles quelconques, ce n'était pas qu'elles valussent plus ou moins par elles-mêmes. Mais elles valaient parce qu'elles avaient le pouvoir de s'imposer et parce que, se répétant avec insistance, elles construisaient et fortifiaient, par le fait de ces répétitions accumulées, des *réalités*. Cette entente des procédés de formation du réel a conduit Nietzsche à accorder en sociologie une place prépondérante à la tradition, à l'hérédité. « Tout ce qui est bon est héritage; ce qui n'est pas hérité est imparfait, n'est qu'un commencement, » dit-il dans *le Crépuscule des Idoles* (1); et l'on conçoit selon quel sens strictement positif une telle appréciation est formulée.

On voit maintenant ce qui constitue, au regard de Nietzsche, l'utilité vitale d'une aristocratie. Cette élite réalise, dans tout groupe où elle existe, les deux conditions indispensables à la formation d'une réalité sociale : un commandement — et une volonté fixe qui répète le commandement selon un rythme toujours semblable à lui-même. Dire qu'une élite aristocratique commande, c'est, lorsque l'on emploie ce terme au sens de Nietzsche, commettre un pléonasme : une aristocratie qui ne dispose plus de la force impérative cesse à ses yeux d'être une aristocratie. Mais ce groupe de maîtres va aussi commander d'une façon durable et continue dans une même direction, parce que les hommes qui le composent sont, ainsi qu'on l'a dit, l'expression d'une réussite physiologique. Ils sont quelque chose d'achevé et de fixé. Ils sont pleinement satisfaits

(1) Édit. du *Mercure de France*. Traduction Henri Albert.

d'eux-mêmes; ils ont foi en leur propre excellence, ils ont dépassé la période des hésitations et des recherches. Persuadés qu'ils sont d'avoir réalisé le parfait, ils considèrent avec une méfiance hostile toute nouveauté. C'est grâce à ces qualités de méfiance d'autrui et de confiance en eux-mêmes qu'ils vont pétrir la matière humaine selon des formes fixes, la durcir, et, en lui retirant la souplesse de l'argile et la possibilité de varier, lui donner en échange une réalité définie. C'est par leur intervention que ce qui n'était qu'un commencement ne va pas rester seulement un commencement, mais va, par l'audace d'un choix irrévocable, persister dans sa voie et renoncer au rêve infini des possibles pour décider du réel.

Par la vertu de cette contrainte qui limite l'énergie et la canalise pour l'accumuler et la ciseler, se constitue ce qui est, selon Nietzsche, le moyen de toute civilisation, une *culture*, et cette culture, cette culture d'hommes, donne naissance à ce qu'il tient pour le sceau et pour la fleur de toute civilisation : des mœurs. « Toute morale, énonce M. Pierre Lasserre en une étude (1) où se manifeste une rare entente du sens aristocratique selon sa valeur essentielle et dans ses nuances les plus fines à la façon dont Nietzsche le concevait, toute morale, donc toute règle de mœurs qui a été reconnue pour bonne ici ou là, en même temps qu'elle marque ses directions à l'énergie humaine, est une œuvre de cette énergie. Elle est le legs de beaucoup de générations d'ancêtres obstinées et patientes à se travailler, à se réprimer, à s'accentuer elles-mêmes en un certain sens. Et définissant le rôle de l'aristocratie, il lui assigne cette tâche majeure : « l'enfantement et l'entretien des belles-mœurs. »

(1) *L'Action française*, 1er et 15 décembre 1899.

*
* *

Ce sens du commandement et de la hiérarchie, Nietzsche ne l'a pas seulement admis comme une nécessité théorique. Toutes ses appréciations historiques, tous ses jugements particuliers sur les hommes et sur les faits, nous montrent son instinct en harmonie avec ses déductions logiques, expriment son goût déterminé pour toutes les formes où triomphe, au prix d'une contrainte ou d'une tyrannie, quelque chose d'achevé. C'est son culte pour la perfection de l'art grec, fruit d'un long assujettissement à des méthodes qui imposent à l'invention de l'artiste des limites, des formules, des rythmes, des règles fixes où, selon l'expression de M. Lasserre, « il y a plus de génie que dans le plus grand génie. » C'est sa louange de la Renaissance, son admiration pour la beauté classique du dix-septième siècle français. Et c'est encore, dans l'ordre politique, son apologie d'un César, d'un Frédéric II, d'un Napoléon, son culte pour la solide grandeur, la force et la belle ordonnance de l'Empire Romain.

En contraste logique, partout s'exprime son aversion pour les formes religieuses, philosophiques ou sociales où le principe d'autorité est mis en échec et se voit contesté, principalement pour la Réforme et la Révolution. Il s'élève contre ce qu'il nomme les idées anglaises, contre la doctrine encyclopédique qui les vulgarisa et qui accrut leur expansion de toute la clarté du génie français. Il traite avec un égal dédain les hommes qui apprêtèrent le triomphe de la conception révolutionnaire ou qui, par la suite, célébrèrent ce triomphe, Rousseau ou Michelet. Mais il condamne surtout, avec un mépris de savant, et comme contraires aux lois de la vie, les principes mêmes de la Révolution, les idées d'*égalité* et de *liberté*. « La farce

sanglante qui se joua alors, dit-il, dans *le Crépuscule des Idoles*, « l'immoralité » de la Révolution, tout cela m'est égal ; ce que je hais, c'est sa moralité à la Rousseau, — les soi-disant « vérités » de la Révolution, par lesquelles elle exerce encore son action et sa persuasion sur tout ce qui est plat et médiocre. La doctrine de l'égalité, mais il n'y a pas de poison plus vénéneux, car elle paraît prêchée par la justice lorsqu'elle est la fin de toute justice. Aux égaux, égalité; aux inégaux, inégalité : tel devrait être le langage de toute justice, et ce qui s'ensuit nécessairement, ce serait de ne jamais égaliser des inégalités. » De son point de vue d'observateur scientifique des procédés biologiques, Nietzsche ne voit dans la prétention égalitaire de la doctrine de la Révolution que la contradiction même de ces procédés, que la formule du chaos et du néant. « Ce côté révolutionnaire, dit-il dans *le Crépuscule des Idoles*, est une des formes de l'irréel. » C'est contre cette conception d'égalité que Zarathoustra s'élève avec le plus de violence : « Mes amis, dit-il, je ne veux pas que l'on me mêle et me confonde. Il y en a qui prêchent ma doctrine de la vie : mais ce sont en même temps des prédicateurs de l'égalité et des tarentules... C'est avec ces prédicateurs de l'égalité que je ne veux pas être mêlé et confondu. Car ainsi me parle la justice : les hommes ne sont pas égaux. » Et, dans *le Gai Savoir*, voici des déclarations non moins positives : « Nous ne sommes absolument pas libéraux, dit Nietzsche, nous ne travaillons pas pour le « progrès », nous n'avons pas besoin de boucher nos oreilles pour ne point entendre les sirènes de l'avenir qui chantent sur la place publique. Ce qu'elles chantent : « Droits « égaux, Société libre, » cela ne nous attire point ; — en somme nous ne trouvons pas désirable que le règne de la justice et de la concorde soit fondé sur la terre ; parce que ce règne serait en tous les cas le règne de

la médiocrité et de la chinoiserie.» Et voici, dans *le Crépuscule des Idoles*, ce besoin d'égalité rattaché à sa cause : «Nous vivons dans une époque de faiblesse. Cette faiblesse produit et exige nos vertus. «L'éga-«lité,» une certaine assimilation affective qui ne fait que s'exprimer dans la théorie des droits égaux, appartient essentiellement à une civilisation descendante : l'abîme entre homme et homme, entre une classe et une autre, la multiplicité des types, la volonté d'être soi, de se distinguer, ce que j'appelle «le pathos des «distances», est le propre de toutes les époques fortes.» Et Nietzsche constate que la tension entre les extrêmes devient chaque jour plus faible et que nos constitutions politiques sont des suites logiques de cet état de dégénérescence qu'exprime, en des manuels scientifiques, toute la sociologie de la France et de l'Angleterre. Les sociologues, remarque-t-il, ne sont à même d'observer expérimentalement que les produits de décomposition de la société et prennent ces valeurs de décadence comme norme des jugements sociologiques. «La vie en déclin, la diminution de toutes les forces organisantes, c'est-à-dire de toutes les forces qui séparent, qui creusent des abîmes, qui subordonnent et surordonnent, voilà ce qui se formule aujourd'hui comme idéal en sociologie.» — «Tout ce qui fait que des institutions sont des institutions est méprisé, haï, écarté : on se croit de nouveau en danger d'esclavage dès que le mot autorité se fait seulement entendre. La décadence dans l'instinct d'évolution de nos politiciens, de nos partis politiques, va jusqu'à *préférer instinctivement* ce qui décompose, ce qui hâte la fin.» Et, résumant avec un relief outrancier la conception autoritaire et hiérarchique des groupements sociaux dont il a décalqué le modèle dans la coutume biologique, il formule au cours du même développement : «Pour qu'il y ait des institutions, il faut qu'il y ait une sorte de

volonté, d'instinct, d'impératif antilibéral jusqu'à la méchanceté, une volonté de tradition, d'autorité, de responsabilité établie sur des siècles, de solidarité enchaînée à travers des siècles, dans le passé et dans l'avenir, *in infinitum*. Lorsque cette volonté existe, il se fonde quelque chose comme l'*imperium romanum !...* »

*
* *

On vient de montrer en Frédéric Nietzsche le théoricien du principe d'autorité, le sociologue qui avec Gœthe aime mieux une injustice qu'un désordre, le partisan, au prix qu'il y faut mettre, des hiérarchies qui rendent les civilisations possibles. Or, ainsi qu'on l'a signalé dès le début de cette étude, cet esprit positif semble, au regard d'un examen superficiel, se rencontrer en une commune fureur de destruction avec les esprits du type le plus opposé, avec ceux du type révolutionnaire le plus absolu. Ce philosophe, épris des formes où la vie se montre le plus hautement organisée, attaque, avec une violence inouïe, les institutions et les principes sur lesquels reposent les sociétés actuelles, et dans cette œuvre d'anéantissement où il apporte, avec une logique sans entraves, son génie et son ardeur incomparable, nul, si l'on en excepte Stirner, ne l'a égalé, ni seulement approché.

Ce n'est pas tel ou tel détail des institutions sociales qui est l'objet de sa critique, mais il les assaille à la base afin de faire choir et de ruiner l'ensemble. Son *Ante-Christ* est une attaque furieuse contre l'idée chrétienne et il n'a pas de termes assez méprisants pour caractériser la morale philosophique de Kant qui prétendit fonder sur la raison cette même conception chrétienne fondée jusque-là sur la foi et sur un mode réel de la sensibilité humaine. Nietzsche s'élève contre

toutes les valeurs glorifiées par les sociétés actuelles et pour donner à sa pensée une forme plus paradoxale, plus frappante et plus blessante, il conserve aux adversaires qu'il provoque leurs anciens noms vénérés. Ce sont les bons et les justes. « Brisez, brisez-moi les bons et les justes, » s'écrie Zarathoustra et, en ennemi de l'ordre reconnu et des choses sacrées, « Zarathoustra, dit-il, ne doit pas être le berger et le chien du troupeau ! Pour détourner beaucoup de gens du troupeau, voilà pourquoi je suis venu. Le peuple et le troupeau s'irritent contre moi. Zarathoustra veut être traité de brigand par les bergers. »

Ces attaques à outrance contre tout l'idéal contemporain créent-elles donc entre Nietzsche et le révolutionnaire politique quelque similitude ? D'aucune façon : et, si l'on regarde aux mobiles qui font agir celui-ci et aux motifs qui le déterminent lui-même, on s'aperçoit que l'un et l'autre ne diffèrent jamais autant que lorsqu'ils semblent ainsi s'unir et la rencontre qui les associe fait éclater un antagonisme irréductible. Le révolutionnaire attaque en effet les institutions établies parce qu'il les juge attentatoires à la liberté de l'individu, parce qu'elles créent une contrainte trop violente à son gré, parce qu'elles souffrent, sanctionnent et développent des différences trop flagrantes entre les hommes, parce qu'elles s'accommodent de l'injustice et de l'inégalité, enfin parce qu'il juge la vie compatible avec plus de douceur. Or Nietzsche condamne ces mêmes institutions et les veut ruiner parce qu'elles comportent trop de laisser-aller; parce qu'elles tendent à niveler les hommes, à les réduire en une masse amorphe où les individualités fortes et nobles sont confondues avec les faibles et les vulgaires; parce que la hiérarchie y fait défaut, parce que le commandement y est affaibli; parce que tout y est disposé de façon à entraver l'action des hommes capables de créer des

buts à la vie, d'intéresser les autres hommes ou de les asservir à la conquête de ces buts. Le révolutionnaire se plaint des institutions parce qu'elles comportent encore des maîtres; Nietzsche les veut détruire parce que l'action des maîtres ne s'y fait plus sentir, en sorte que l'emploi de moyens pareils traduit ici de la façon la plus complète l'antagonisme des volontés.

L'attitude de Nietzsche à l'égard du temps présent est donc la conséquence d'une appréciation, d'un diagnostic. Selon lui toutes les valeurs morales reconnues pour bonnes par la civilisation actuelle, esprit d'égalité, libéralisme, altruisme, renoncement chrétien, sont des valeurs de décadence propres à abaisser la vie au-dessous d'elle-même; elles sont en opposition avec les conditions ascendantes de la vie. Il conclut donc, par amour des formes supérieures de la vie, à une *transvaluation* de toutes les valeurs actuelles, à la destruction de fond en comble de tout l'idéal contemporain. Il en est de même toutes les fois qu'il s'agit pour lui de prendre parti pour ou contre un état social donné : un jugement de fait s'interpose toujours entre son parti pris invariable d'amoureux de la grandeur de la vie et l'attitude opportune qu'il lui faut adopter. Sitôt qu'un état social ne lui semble pas réunir les conditions nécessaires à la grandeur de la vie, cette appréciation, vraie ou fausse, le pose nécessairement en ennemi et en destructeur de cet état social. Il va donc préconiser, en vue de réaliser la ruine d'un état contraire à la grandeur de la vie, les attitudes exactement opposées à celles qui fondent la grandeur de la vie : contre cet état de choses il va déchaîner toutes les forces qui désorganisent, l'individualisme à outrance, l'esprit égalitaire, la passion de la liberté poussée au point où elle exclut la possibilité d'une discipline. Et si l'état social qu'il envisage comporte déjà tous ces principes de corruption, il va souhaiter les voir s'accroître, afin qu'il s'affaiblisse de

lui-même et tombe bientôt à la merci d'hommes nouveaux, capables de pétrir cette matière amollie et de réduire en esclavage, pour des desseins nouveaux, cette substance humaine décomposée. « Tout ce qui est d'aujourd'hui, prononce Zarathoustra, tombe et se décompose : qui donc voudrait le retenir? Mais moi, moi, je veux encore le pousser. » Tout le *Zarathoustra* repose sur une appréciation de déclin portée sur la vie; c'est en raison d'une telle appréciation que le prophète commande à ses compagnons : « Brisez, brisez-moi les bons et les justes, les bons et les justes qui perpétuent ce déclin de la vie. »

On ne saurait donc interpréter de la part de Nietzsche, comme une contradiction de sa doctrine autoritaire, cet appel à l'anarchisme, à l'individualisme, à tous les dissolvants de l'ordre social fait en vue d'un cas particulier : la destruction de la civilisation actuelle. Cette attitude est commandée logiquement par l'appréciation qu'il porte à tort ou à raison sur la valeur de cette civilisation. Il nous faut concevoir au contraire, d'un point de vue de théorie pure, que Nietzsche n'est jamais plus passionnément épris de la beauté et de la grandeur de la Vie, qu'il n'est jamais plus loin de l'esprit anarchiste, que lorsqu'il se manifeste dans son œuvre sous l'apparence d'un génie destructeur et nihiliste. La destruction n'est jamais pour lui que moyen. Celui qui brise ici les tables de valeurs des bons et des justes, le destructeur, le criminel « c'est celui-là le créateur, » dit Zarathoustra. « Nous réfléchissons, est-il écrit dans *le Gai Savoir*, à la nécessité d'un ordre nouveau et aussi d'un nouvel esclavage; car pour tout renforcement, pour toute élévation du type homme, il faut une espèce d'asservissement, n'est-il pas vrai? » Et Zarathoustra appelle de ses vœux « une nouvelle noblesse qui écrive de nouveau le mot noble sur de nouvelles tables ».

*
* *

Toutefois, si Nietzsche est à l'antipode de l'esprit révolutionnaire, il n'en faut pas moins se garder d'identifier son point de vue avec celui de l'esprit purement conservateur. Le but que l'on s'est proposé en cette étude, autant que le souci d'une exposition impartiale de la doctrine du philosophe, exige que l'on marque ici les différences.

La doctrine conservatrice n'est jamais qu'un cas de la doctrine autoritaire pure et simple telle que Nietzsche l'a conçue. Au-dessus du fait de suprématie qui fonde l'autorité, le conservateur place *une idée :* cette idée résume l'ensemble des principes inhérents à la civilisation dans laquelle il est plongé. Il ne fait appel au principe d'autorité que dans la mesure où il sert et fortifie cette idée. Il estime qu'il n'existe qu'une forme de la vie supérieure; que cette forme, située dans le passé, ayant été déjà réalisée, étant par conséquent connue, il faut la maintenir ou désespérer de la vie. L'idéal auquel il est attaché est ce dragon couvert d'écailles décrit dans le *Zarathoustra* et qui proclame : « Toute la valeur des choses brille sur moi... Toutes les valeurs ont déjà été créées et c'est moi qui représente toutes les valeurs créées. Vraiment, il ne doit plus y avoir de « je veux ». Au regard de Nietzsche, au contraire, un idéal social, quel qu'il soit, ne tient sa valeur que du fait de suprématie qui créa naguère et du même coup, avec son autorité, sa réalité et sa bonté. Son point de vue est purement réaliste et, s'il se prononce en faveur du principe d'autorité, c'est qu'il voit en l'autorité, fondée sur la force, la source de toute invention de réel, donc de toute vertu civilisatrice, de toute bonté future. Son adhésion à quelque état social donné est donc toujours subordonnée, ainsi qu'on l'a dit, à la ré-

ponse qu'il fait à ces questions préalables : Cet état social renferme-t-il un principe de commandement? Y trouve-t-on, au sommet d'une hiérarchie, une autorité souveraine proposant et imposant des buts à l'activité des hommes, offrant à la Vie des garanties de croissance? *Le meilleur* règne-t-il? Y a-t-il des valeurs dans les choses?

En tout idéal social, Nietzsche voit une chose vivante qui a un commencement, une maturité et un déclin. Epris des périodes de maturité et de force, il souhaite accélérer les périodes de déclin; il voudrait favoriser, exagérer la décomposition qui s'y manifeste afin que plus vite les hautes périodes reviennent. Car un retour en arrière est selon lui impossible. C'est dans ce sens qu'il dit «à l'oreille des conservateurs» dans *le Crépuscule des idoles :* «Il faut s'avancer pas à pas, plus avant dans la décadence; c'est là ma définition du progrès moderne.» Tandis que le conservateur de tous les temps, demeuré fidèle à la forme de civilisation où il est plongé, refuse d'accepter ces périodes de dissolution, Nietzsche les affronte avec la croyance qu'elles favoriseront l'apparition d'un nouveau type d'homme supérieur. Attaché seulement à la grandeur de la vie, il ne regarde pas aux formes sous lesquelles cette grandeur se réalise et croit à beaucoup de possibles.

En vue d'une époque où il n'y a plus, par hypothèse, de valeurs dans les choses, il promulgue donc une morale à l'usage des hommes qui auront pour mission d'instituer des valeurs nouvelles, il promulgue une morale pour *créateurs de valeurs.* Voici qu'il n'y a plus de valeurs dans les choses et *le meilleur* ne règne plus; il n'y a pas à prôner en de pareilles périodes les vertus qui conservent et consolident. Mais pour que le meilleur de nouveau l'emporte, il faut au contraire que toutes les forces existantes entrent en lutte, et, pour que cette lutte soit réelle, il faut susciter toutes

les vertus individuelles. Or la grande vertu, la seule en un temps où il n'y a pas de valeur dans les choses, où il n'existe pas de principe directeur, c'est de s'opposer à tout ce qui est différent de soi; d'aimer, au-dessus de la vie, la conception *individuelle* que l'on a de la vie et de lutter de tout son pouvoir pour la faire régner. Il n'y a plus de loi, le droit n'est plus limité que par la défaite. Rien n'est sacré que ce qui peut s'imposer par la force. C'est d'une telle lutte sans restriction et sans entraves que peut sortir de nouveau celui que veut la Vie, celui qui commande.

Il était bon de préciser en vue de quelles circonstances cette morale strictement individuelle est formulée; les lecteurs de cette *Revue* savent d'autre part à quelle catégorie d'esprits de tels conseils sont adressés. En une étude très substantielle publiée ici même, M. Henri Lichtenberger a pris soin en effet de citer cette interrogation qu'il faudrait inscrire au fronton de l'œuvre de Nietzsche pour en signifier exactement la portée, cette interrogation adressée une fois pour toutes par Zarathoustra à celui qui veut se créer, en dehors de la coutume en honneur, sa propre vertu : « Tu veux suivre la voie de ton affliction qui est la voie qui mène à toi-même. Montre-moi donc que tu en as le droit et la force! Es-tu une force nouvelle et un droit nouveau? Un premier mouvement? Une roue qui roule sur elle-même? Peux-tu forcer des étoiles à tourner autour de toi? Hélas! il y a tant de convoitises des hauteurs! Il y a tant de convulsions des ambitieux. Montre-moi que tu n'es ni parmi ceux qui convoitent, ni parmi les ambitieux!... Es-tu quelqu'un qui avait le droit de s'échapper d'un joug? Il y en a qui perdent leur dernière valeur en quittant leur sujétion. » Voici un examen de conscience qui, pratiqué avec sincérité, limite singulièrement le nombre des appelés. Es-tu réellement différent et distinct? demande le philosophe.

Est-il vrai que tu n'appartiennes à aucune des catégories déjà instituées? Est-il vrai que tu ne relèves d'aucune morale, d'aucune coutume actuelle? Apportes-tu un goût nouveau? Vas-tu créer des valeurs nouvelles? Et te sens-tu la force de les produire? « Peux-tu te donner à toi-même ton bien et ton mal et suspendre ta volonté au-dessus de toi comme une loi? Peux-tu être ton propre juge et le vengeur de ta loi? » S'il en est ainsi, sois donc de ceux-là qui ne reçoivent que d'eux-mêmes le commandement nécessaire, dévoue à ton idée ta force et ta vie. Combats pour le triomphe de ton instinct. La grandeur même de la vie exige que tu entres en concurrence avec tout ce qui existe, avec tout ce qui veut aussi dominer. Vainqueur ou vaincu, peu importe, ton effort aura servi à éprouver la bonté de toutes les autres forces, des anciennes et des nouvelles, à assurer le triomphe *du meilleur*. Voici une morale à laquelle la grandeur ne fait pas défaut; elle comporte des risques et, selon sa guise, un désintéressement. Toutefois, les esprits du type conservateur ne feront cette concession admirative que d'un point de vue qui n'est pas le leur et où l'on ne saurait exiger qu'ils demeurent. Il importait pourtant d'attirer leur attention sur cette morale de circonstance et sur les sentiers qui y conduisent afin de la distinguer d'une autre morale faite pour d'autres circonstances. Cette autre morale est celle que Nietzsche a préconisée en vue des époques qui, à ses yeux, méritent de vivre; où se fait sentir, au sommet d'une hiérarchie, une influence souveraine proposant et imposant des buts à l'activité des hommes, offrant à la vie des garanties de croissance. En vue de cette autre hypothèse, au lieu de proclamer que la révolte est légitime et qu'aucune autorité n'est sacrée, au lieu d'exalter les vertus des lions rieurs (1), Nietzsche insiste sur l'opportunité des ver-

(1) *Zarathoustra*.

tus contraires, et les présente sous un jour favorable. Il célèbre l'obéissance et l'ennoblit de ces louanges de Zarathoustra : « La révolte, c'est la noblesse de l'esclave; que votre noblesse soit de l'obéissance! Que votre commandement lui-même soit de l'obéissance. Un bon guerrier préfère « tu dois » à « je veux » et vous devez vous faire commander tout ce que vous aimez. » De telles indications ne manquent pas dans l'œuvre de Nietzsche : il appartient aux esprits du type conservateur de les y rechercher et de constituer au moyen de ces éléments, en regard de la morale individuelle qui vient d'être exposée, une morale positive et sociale qui peut être déduite avec une égale logique du point de vue général du philosophe, de son parti pris en faveur de la vie ascendante.

Que faut-il, d'ailleurs, pour qu'une telle morale soit applicable au temps présent? Rien autre chose qu'une appréciation historique différente de celle que Nietzsche a portée sur le temps présent. Or, cette appréciation différente est celle que porte précisément l'esprit conservateur, à quelque nuance qu'il appartienne. Malgré les symptômes de décadence qu'il observe dans l'état social actuel, le conservateur estime que cet état social n'a pas épuisé sa virtualité; qu'il peut être maintenu longtemps encore, soit par un retour à des institutions momentanément abandonnées, soit par une évolution qui prolongerait le passé dans l'avenir, ne rejetant certaines formes anciennes que pour mieux conserver l'esprit essentiel dont elles furent les interprètes. En présence d'une forme qu'il juge favorable à la grandeur de la vie, le conservateur devra donc exalter la morale de devoir et d'obéissance qui fera concourir le plus grand nombre d'individus à la réalisation d'un idéal gros encore de promesses. Il fera valoir à la suite de Nietzsche qu'aucun être viable n'échappe à la loi d'obéissance, puisque, selon la doctrine du philosophe,

celui qui ne reçoit d'ordres d'aucun autre se commande à lui-même, c'est-à-dire obéit à une conception de la vie placée au-dessus de lui et qu'il préfère à sa propre vie. L'obéissance, par le fait de son universalité et de sa nécessité, perd tout caractère humiliant. Il fera valoir encore que l'individu à qui est departi un instinct nouveau et différent est, en fait, exceptionnel : dans la plupart des cas, l'homme se rattache fortement, par la similitude de ses goûts et de ses instincts, à un groupe existant déjà; il est donc fort avantageux pour lui de se soumettre aux lois formulées par ce groupe et qui représentent sa volonté même interprétée dans son sens le plus viable par une série d'efforts dans la même direction au cours de la durée. « Importance pour notre bien-être et pour la conservation de nos énergies supérieures, a formulé M. Barrès dans *l'Appel au Soldat*, d'accepter un ensemble dont nous dépendions. » Et cette identité de conclusions entre l'écrivain français et le philosophe allemand, signalée déjà en une étude précédente (1), est d'autant plus intéressante à noter qu'une nécessité logique a seule pu faire aboutir en un même lieu des pensées très lointaines que la dissemblance de leur origine condamnait à s'ignorer. — D'ailleurs, dira-t-on encore, on ne s'élève que vainement contre les lois du réel et rien ne peut faire que les hommes soient tous égaux en puissance : or, entre individus tournés vers un même idéal, n'est-ce pas encore l'avantage et cela par conséquent ne doit-il pas être la volonté du plus faible d'occuper dans la hiérarchie sociale le poste exact qui lui convient, d'abandonner au meilleur le commandement et le soin des tâches supérieures? N'est-il pas de la sorte servi autant qu'il sert, en sorte que l'idée d'obéissance se fond en celle d'une harmonie?

(1) *Le Bovarysme des Déracinés.* (*Mercure de France*, 1[er] juillet 1900.)



Théoriquement, tout semble dit sur les rapports qui peuvent exister entre la philosophie autoritaire de Nietzsche et la doctrine conservatrice. En fait, cette question demeure : Que penser de l'appréciation portée par Nietzsche sur le temps présent ? Faut-il avec lui considérer la civilisation européenne comme ruinée d'une façon définitive et doit-on donc précipiter sa ruine pour hâter l'apparition d'un nouveau mode de la vie ? Est-il permis de maintenir un jugement différent ? Mais puisque l'on se place ici à un point de vue intéressant la pratique, il sied de se demander tout d'abord si un tel problème comporte une solution certaine, c'est-à-dire si l'intelligence, s'exerçant sur les seules données au nom même de la philosophie de Nietzsche, il faut nier qu'il en soit ainsi. La documentation historique est d'une part insuffisante ; en fût-il autrement, il resterait que le fait historique se perd dans le fait ethnique qui se réclame de l'anthropologie et plonge dans les ténèbres de la science des origines. La vie conserve donc ici son mystère et dérobe à l'intelligence, en même temps que ses commencements, ses projets d'avenir. Quel est l'âge précis d'une civilisation ? A quel moment s'ouvrent pour elle les périodes de décadence ? Combien de temps, combien de siècles peuvent durer ces périodes ? Les faut-il croire sans utilité ? Ne sont-elles point riches en fruits spéciaux, en produits d'art, en découvertes scientifiques ? Autant de questions auxquelles il est présomptueux de répondre et qui ne souffrent pas de conclusions intellectuelles. Des réponses pourtant se font entendre. Sachons que dans la mesure où elles affirment, elles émanent d'une volonté, non d'une intelligence. Ces appréciations qui concluent sont l'œuvre d'une partialité qui s'ignore, qui

s'ignore d'autant plus qu'elle est plus forte; elles sont les éléments d'une solution indécise encore et située dans le futur; elles sont à vrai dire des actes, des produits du désir, du désir formé lui-même aux sources profondes du tempérament et de l'hérédité, ces facteurs cachés que la science n'atteint pas, mais dont il lui faut reconnaître les effets : elles interviennent pour contraindre le destin et le créer, non pas, comme il semble, pour le lire. A ce titre elles sont précieuses pour la vie dont elles entretiennent le mouvement, mais elles ne valent point comme faits scientifiques et ne sauraient être tenues pour des vérités incontestables.

D'ailleurs, si la vérité pouvait être fixée en ces matières, elle ne saurait encore, a-t-on dit, déterminer la conduite. A supposer que l'état social actuel soit dès à présent condamné, que les éléments de dissociation et d'anarchie soient dès à présent les meilleurs facteurs de l'avenir; à supposer que ces faits soient avérés, de semblables conclusions ne sauraient pourtant déterminer des hommes attachés encore aux formes de notre civilisation à résoudre soudain d'en favoriser la décomposition et la ruine. La vie n'a point de ces machiavélismes : elle est faite par ceux que mènent une illusion et une croyance. Ceux qui sont dépourvus de l'une ou de l'autre peuvent être d'excellents spectateurs et des esprits merveilleux, ce seront toujours de mauvais acteurs.

Parce que nous ignorons le sens de l'évolution et ce qui est le meilleur pour la vie, nos appréciations n'ont jamais que la valeur d'une intervention armée, qu'une valeur de combat. Aucune idée générale ne peut avoir assez de force pour qu'un homme nettement incliné vers de certaines préférences et de certains goûts voie brusquement changer sa disposition intérieure. Une impartialité exemplaire l'amènerait-elle à exprimer un pronostic défavorable à son idéal, c'est encore à cet

idéal qu'il devrait conformer sa conduite et non pas à l'appréciation de soleil levant qu'il aurait portée. La meilleure façon, à se placer au pur point de vue de Nietzsche, d'assurer la beauté future de la vie, c'est de persister dans la réalité de son être et de sacrifier à sa cause, fût-elle perdue, tout ce que l'on possède. L'important pour la beauté de la vie, c'est que beaucoup d'hommes soient pourvus d'un tempérament assez déterminé et assez distinct, pour tenir de ce tempérament une croyance et un but. La préoccupation de recevoir cette croyance et ce but d'un effort de raisonnement abstrait ne dénonce pas autre chose que l'impuissance de croire, d'agir et de vivre, et le développement des facultés critiques au détriment des facultés spontanées. Ceux qui sont en proie à cette préoccupation ne comptent guère pour la vie et, s'ils sont parfaits en leur genre, ils s'abstiennent bientôt de prendre part aux actes. Aux autres, le pouvoir d'apprécier ne fait jamais défaut, c'est-à-dire le pouvoir d'être partial, qui n'est point différent du fait d'être vivant.

Si la philosophie négative de Nietzsche est construite au moyen d'éléments purement logiques, sa philosophie positive est fondée sur un goût particulier, sur une partialité, sur un parti pris de tempérament. C'est bien ainsi qu'il nous la donne, celui qui a écrit : « ... Toute vie est lutte pour les goûts et les couleurs! Le goût, c'est à la fois le poids, la balance et le peseur, et malheur à celui qui voudrait vivre sans la lutte à cause des poids, des balances et des peseurs. » L'appréciation de déclin qu'il a portée sur le temps présent relève de ce point de vue partial, d'un point de vue de partialité dont les éléments complexes exigeraient, en une étude nouvelle, une longue analyse. Elle laisse donc place, à côté d'elle, à des appréciations contraires, engendrées par une partialité différente, et qui seront empreintes du même caractère d'incertitude. Ce qu'il

importe de maintenir ici, afin de respecter chez Nietzsche le haut intellectualisme qui domine son œuvre, c'est que, malgré toute la violence avec laquelle il a pu affirmer et réduire en des jugements les préférences de son tempérament, ces jugements ne se targuent pas chez lui d'une origine purement rationnelle. Une part d'instinct, de volonté, de désir entre en eux, les rend possibles et légitimes. C'est cette part de spontané et d'illogique qui fonde la vie, qui crée les vocations ou les suggestions fatales, en même temps que diverses et contradictoires, dont le conflit décide des formes du futur. Ce qui vaut pour la vie, en cette région où fermentent les germes de l'avenir humain, ce n'est donc pas la recherche d'une vérité qui n'existe pas encore, mais la fidélité à son propre instinct, l'intransigeance, l'ardeur et jusqu'à une certaine témérité de joueur risquant tout son enjeu sur un seul possible, qualités propres à tendre au plus haut point les énergies et à les susciter dans leur travail d'enfantement du réel, qui, instauré par la force, est la forme positive de la vérité. Ainsi du moins parle Zarathoustra.

Jules de GAULTIER.

POÉSIES

LA LAMPE

Ah! que l'ombre à présent est chère à mes pensées,
Qui, pareilles à des tourterelles blessées
Sur le portail croulant d'un antique manoir,
Égrènent leurs sanglots sans écho dans le soir!
Qu'ai-je donc possédé qui ne fût éphémère?
Me voici sans désir, la bouche encore amère
D'avoir, dans mon orgueil juvénile, mordu
Aux beaux fruits mensongers du jardin défendu.
Exilé de la vie, à cette heure suprême,
J'ai reconnu trop tard qu'il n'est hors de moi-même
Que fantômes créés de la cendre des morts.
Lassé de tout espoir et vain de mes efforts
A poursuivre toujours les ombres de mon rêve,
N'étreignant désormais que les tronçons d'un glaive,
Loin du monde banal et de la multitude,
Je rentre dans la paix et dans la solitude.
L'amour et la douleur ont dessillé mes yeux,
Et le silence enfin reçoit mes derniers vœux.
O Nuit! compagne sombre et sombre confidente
Des stériles regrets d'une âme trop ardente,
O toi seule de qui j'attends la guérison,
Viens d'un pas assourdi visiter ma maison
Où, désolé, le doigt appuyé sur la tempe,
Je songe, à la clarté pensive de la lampe.

LA MER

Que de fois, seul, le soir, au bout de l'estacade
Où la vague, écumant comme autour d'un récif,
Roule, rampe, se dresse et retombe en cascade,
J'ai contemplé l'espace, inquiet et pensif !

La mer, la libre mer à mes pieds se balance
D'un rythme pacifique, égal et solennel,
Et sa rumeur se perd au milieu du silence
Qui plane dans l'abîme éblouissant du ciel.

Mais voici qu'irrité par le vent qui le fouette,
Dans mes veines mon sang se presse plus fiévreux,
Et les longs crissements sauvages de la mouette
Font tressaillir mon cœur d'un espoir douloureux.

Qu'elle est belle la mer tumultueuse et verte,
L'ensorceleuse au flot rapide, sombre ou pur,
La mer aux seins aigus, immensément ouverte
Sur l'infini béant de l'éternel azur !

Dans les vapeurs du soir dont l'horizon se charge,
Un mirage grandit, de feu, de poupre et d'or.
Ah ! fuir ! C'est le mystère attirant, c'est le large
Où mes rêves ardents prendront leur fier essor !

Ah ! fuir ! Je voudrais fuir, et par delà les nues !
Peut-être est-il là-bas, sous les vents alizés,
Derrière l'horizon, des îles inconnues
Où nos désirs enfin seront réalisés !

Voyez cette frégate, et comme elle s'ébroue
Parmi les flots lascifs qui caressent son flanc!
Elle frissonne, hésite, et tout à coup sa proue
Se cabre vers le ciel pour prendre son élan.

Et ces steamers d'acier coupant la lame lisse!
Majestueusement ils partent et, plongeant,
Percent de l'éperon la houle, et leur hélice
Bat comme un cœur joyeux sous l'écume d'argent.

Un grand cri, dispersé par la brise marine,
A jailli. Les marins rassemblés sur le pont,
Sentant à l'air salin se gonfler leur poitrine,
Chantent, et de la rive un écho leur répond.

Que ne suis-je parmi ces âmes effrénées
Qu'un songe éblouissant de conquête affola,
Et qui vont affronter sans peur leurs destinées,
Éprises d'inconnu, d'espace et d'au-delà!

Je vous envie, ô vous! qui délaissez ces grèves
Où votre vie obscure et lâche s'écoulait,
Cette terre d'exil, où nous traînons nos rêves
Ainsi que des forçats résignés leur boulet.

Mais la nuit vient. Le vent s'élève, siffle et pleure.
Tout disparaît, le port, les hangars, les canaux;
Les pêcheurs tristement regagnent leur demeure,
Et la douleur humaine allume ses fanaux.

La mer hostile monte et, sinistre, clapote
Le long de la jetée et des noirs pilotis.
Je suis seul. A la voix vibrante du pilote
Déjà tous les vaisseaux pavoisés sont partis.

Quelle angoisse a saisi soudain mon cœur? Je tremble
En ma chair que le froid du crépuscule étreint;
Un appel déchirant passe et meurt! Il me semble
Reconnaître une voix mourante qui s'éteint.

Oui! voici qu'elle s'enfle et râle et se lamente!
La mer n'est bientôt plus qu'une plainte, et le flot
Qui m'assaille et jaillit, craché par la tourmente,
Chaque fois à mes pieds jette un nouveau sanglot.

Pâle, le cœur de glace, en sursaut je me dresse,
Car je l'ai reconnu ce cri désespéré!
C'est celui que tantôt exhalait ma détresse,
Mais par mille douleurs cette fois proféré.

De par delà l'espace et la nuit il m'arrive
Au milieu des soupirs, des pleurs et des hoquets,
De ces lointains rêvés, de cette belle rive
Que tout à l'heure en un beau songe j'évoquais.

Et j'y vois à présent, comme de sombres flammes
Que chasse un âpre vent de folie et d'effroi,
Sur le sable stérile errer des milliers d'âmes
Qui pleurent d'espérer et souffrent comme moi.

Elles voudraient aussi s'emporter dans l'orage,
Plonger dans l'infini, fuir à jamais leurs bords,
Et leur rêve leur montre en un riche mirage
Le rivage où je suis, cette terre des morts.

O mer! en tous les lieux que ton flux dore et baigne,
Il n'est donc pas un port sans désirs et sans pleurs!
Il n'est donc pas un cœur qui ne prie et ne saigne
Et qui, de tout blessé, ne veuille vivre ailleurs!

Partout, toujours, pareils aux bruits confus des feuilles
Qui remplissent, la nuit, d'épouvante les bois,
Se mêlent des soupirs, et toi tu les recueilles
Et fais de leur clameur ta large et sombre voix.

Maintenant je le sais, c'est toute l'âme humaine
Qui sanglote et gémit dans ta vaste rumeur.
Tu la portes en toi, ton gouffre est son domaine,
Et dans ton sein profond tu berces sa douleur.

Voilà pourquoi, ce soir, ces murmures funèbres
Tourbillonnent ainsi que des oiseaux perdus
Dans le vertigineux abîme des ténèbres
Où j'écoute, anxieux, et tous les nerfs tendus.

Hélas! en quelque endroit où scintille une étoile,
Sur cette rive, ou bien sous les cieux étrangers,
Des hommes comme nous attendent une voile
Et scrutent l'horizon comme des naufragés.

NÉANT

J'ai fait ce rêve : Oh! quelle indicible langueur,
Infinie et suave et lente me pénètre!
De ses mille liens se détache mon être,
Et, comme la clarté d'un beau soir, fond mon cœur.

La source de ma vie élargissant ses ondes
S'échappe, fuit, grandit, et, prenant son élan,
S'épanche dans la paix d'un splendide océan
Pour s'unir à jamais à la source des mondes.

Mon essence se mêle aux choses : je suis tout
Ce qu'engendre et détruit l'Illusion sacrée,
Et du mal d'exister mon âme délivrée
Dans un voluptueux vertige se dissout.

L'antique vision de l'Univers s'efface.
Étant tout ce qui est, je n'ai plus de désir ;
Rien ne commence plus, rien ne doit plus finir,
Et je ne connais plus ni le Temps, ni l'Espace.

Je ne suis plus : Je suis et la terre et le ciel,
Je suis les astres d'or, je suis l'aurore rose,
La nuit qu'un scintillant fleuve de lait arrose,
Les vallons et les bois tout parfumés de miel.

Mon âme libérée a pris toutes les formes ;
Elle est la biche et la colombe et le serpent,
Elle est l'aigle et sa proie, et la feuille et le vent,
Et l'azur qui se joue à la cime des ormes.

Il n'est plus rien de bien, il n'est plus rien de mal,
Plus de commencements, plus d'effets, plus de causes ;
Par delà le vain jeu de ses métamorphoses
Elle coule à pleins bords d'un flot toujours égal.

Les sens n'abusent plus mon âme, et les fantômes
Qui naissaient dans mes yeux disparaissent au fond
Du gouffre universel où rentre et se confond
Le flux toujours mouvant et changeant des atomes.

Je meurs et je revis ; mon esprit dilaté
Absorbe et nie en lui toutes les apparences,
Et, mêlé pour toujours aux divines essences,
Rentre dans le néant au sein de l'Unité.

VALÈRE GILLE.

VIEILLES HISTOIRES

LES « CARABINS »

AU SIÈGE DE STRASBOURG

Strasbourg fut de tout temps une pépinière de médecins d'armée. Dès le dix-septième siècle, son hôpital militaire comprenait une école d'instruction, qui formait les chirurgiens destinés au service des troupes. Elle fonctionna sans interruption jusqu'en 1850, où ce mode de recrutement des médecins militaires fut supprimé aux grands regrets des Strasbourgeois. Aussi, lorsque, six ans après, une école du service de santé fut créée dans leur ville, reçurent-ils les élèves comme des enfants prodigues.

Cet accueil du premier jour, nous l'avons retrouvé longtemps après. C'est qu'en Alsace, si les cœurs ne se livrent pas facilement, ils ne se reprennent jamais quand ils se sont donnés.

A la faculté de médecine, notre uniforme était en honneur; de nos maîtres, quelques-uns l'avaient porté, d'autres le portaient encore.

Le doyen, le Dr Ehrmann, chaque année, à son premier cours, en voyant son jeune auditoire, qui lui rap-

pelait un passé lointain, évoquait volontiers ses souvenirs; peu à peu il s'animait et, relevant la tête dans un brusque mouvement qui faisait voltiger ses longs cheveux blancs, il disait, avec un élan de légitime fierté : « Moi aussi, j'ai porté le pantalon rouge, et j'étais dans les plaines de Leipsick. » Et de tous les gradins de l'amphithéâtre partaient des applaudissements prolongés et répétés, qui montraient au maître vénéré combien ses élèves étaient à l'unisson.

Le professeur qui nous enseignait — ou plutôt qui nous poétisait — la botanique, et nous contait avec ce charme propre aux vieillards le flirt du papillon et de la rose, M. Fée, avait aussi appartenu au corps de santé.

Trois agrégés — et non les moins connus — étaient médecins militaires : Sarrazin, le brillant chirurgien, qui devait payer de sa carrière brisée son fidèle attachement au général Ducrot; Bouchard, l'anatomiste habile dont la perte vient de mettre en deuil l'université de Bordeaux; Beaunis, le fin physiologiste auquel le collège de France a ouvert ses portes.

Au-dessus d'eux planait la grande figure de Sédillot, médecin-inspecteur des armées et l'un des plus illustres chirurgiens du siècle qui finit. Universellement connu, il jetait un vif éclat sur la faculté de Strasbourg; c'était le joyau de ce riche écrin.

La sympathie de la population civile à notre égard ne se traduisait point par des manifestations bruyantes — elle les avait en horreur — mais par une indulgence inépuisable pour nos farces d'étudiants, parfois cependant assaisonnées de gros sel. Elle se manifestait aussi par l'appui moral que nous avons toujours trouvé dans nos luttes contre une administration, pour le moins, maladroite.

Par un singulier phénomène, Strasbourg avait conservé son aspect des siècles précédents, à tel point que

lorsqu'on le visitait pour la première fois, il évoquait le souvenir de la « Belle au bois dormant ». Avec sa cathédrale grandiose, ses antiques monuments, son quartier juif, le fouillis de ses rues aux noms simplistes, ses boutiques aux enseignes naïves, ses maisons dont les pignons semblaient se toucher, ses hautes cheminées où nichaient les cigognes, il semblait une ville du moyen âge, longtemps endormie, et que la baguette d'une bonne fée venait de tirer de sa léthargie.

Et ce n'était pas seulement la ville qui avait cet aspect du bon vieux temps; les habitants eux-mêmes en avaient conservé les mœurs simples, les coutumes familiales et les antiques traditions. C'est ainsi qu'ils nous appelaient « les Carabins », sobriquet sous lequel leurs ancêtres désignaient les étudiants en médecine, et, dans leur bouche, cette expression prenait un caractère exclusivement amical.

La brasserie n'avait été détrônée ni par le cercle ni par le café, et avait gardé toute son importance dans l'existence et son aspect des siècles précédents. C'était toujours là que se passait le temps non consacré aux affaires et que se formait l'opinion publique. On continuait à y venir en famille, à parler peu, à manger davantage, à boire beaucoup et à fumer encore plus. Les choppes débordantes de mousse étaient toujours apportées par de robustes servantes, à la taille massive, coiffées du grand nœud de ruban noir, aux longues nattes blondes tombant dans le dos. Si quelques consommateurs avaient la velléité de faire du tapage, comme jadis, les garçons brasseurs, aux muscles d'athlètes, les cueillaient et les déposaient dans la rue. Une salle spéciale, appelée Casino, était réservée exclusivement à la bourgeoisie, et, par une faveur spéciale, l'accès en était ouvert aux officiers et aux étudiants. Nous y étions, non pas tolérés, mais cordialement accueillis, et c'était plaisir de voir ces hommes

silencieux s'égayer de notre bavardage d'oiseaux échappés de la cage. Leur calme se perdait au contact de notre jeunesse et, sous l'influence de cette contagion journalière, ils en venaient à oublier leur gravité séculaire. On en vit même, les jours de liesse, entonner notre chant de détresse :

> Malheureux, malheureux comme des pierres,
> A l'École, à l'École militaire !

De même que les Orientaux sont fiers des nombreux enfants que leur donnent leurs multiples compagnes, de même les Strasbourgeois tiraient un légitime orgueil de tous ces fils d'adoption qui leur venaient de toutes les provinces de France. Ces liens d'affection devaient encore se resserrer par la suite en raison de la belle conduite des carabins pendant le siège. C'est la part qu'ils ont prise à cette résistance héroïque que nous allons raconter.

Lors de la déclaration de la guerre, Strasbourg n'était pas armé, et toute l'activité des premiers jours se dépensa à organiser l'armée de Mac-Mahon. Aussi, lorsque les troupes qui la composaient eurent quitté la ville, celle-ci était toujours désarmée et n'avait plus pour garnison que les pontonniers, les mobiles que l'on venait d'appeler, et des réservistes empêchés par l'encombrement des voies ferrées de rejoindre leurs régiments dispersés aux quatre coins du pays. A ces maigres ressources vinrent s'ajouter, les jours suivants, des échappés de Wissembourg et de Frœschwiller, ainsi qu'un régiment d'infanterie, arrivé trop tard pour pouvoir rejoindre le maréchal. C'est dans ces conditions précaires qu'on tenta de résister aux Allemands, et, s'il fut possible d'organiser une défense qui a illustré

à jamais Strasbourg, il faut reconnaître dans ce résultat la part qui revient à la population, dont l'état d'âme, en ces tristes circonstances, mérite d'être connu.

La surprise causée par la communication faite à la Chambre au sujet de la candidature d'un prince de Hohenzollern à la couronne d'Espagne fut si brusque et si intense, que les Strasbourgeois en perdirent du coup leur calme légendaire. Toute la journée, on courait aux nouvelles et la belle promenade du Broglie présenta le spectacle inaccoutumé d'une foule bruyante, commentant les événements avec passion. On eût dit d'une vaste fourmilière en pleine activité. L'agitation fut à son apogée lors de l'arrivée des troupes d'Afrique. Comme le dit Sarrazin, l'administration militaire fut débordée; tout le monde criait, courait, donnait des ordres que personne n'exécutait. Le vertige gagna la population civile. Les ouvriers entraînaient avec eux tous les soldats qu'ils rencontraient et, de concert, ils se grisaient. Le soir, sur le Broglie, on jouait et on chantait la *Marseillaise!*

Le 4 août, dès l'après-midi, se répandit la nouvelle de la prise et de l'incendie de Wissembourg. Un petit bossu, qui s'était échappé de cette ville et à qui la peur avait donné des ailes, fut un des premiers à faire connaître cette défaite. Il avait à peine fini son récit, qu'un vieux monsieur, décoré — c'était un ancien payeur de l'armée — le saisit à la gorge en le traitant d'espion; j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de l'étrangler. Cette scène se passait au Broglie, où la foule ne tarda pas à arriver. C'était la même que les jours précédents, mais combien changée en son aspect! Les visages étaient graves, recueillis, soucieux; on parlait peu, presque bas : Strasbourg se ressaisissait.

Aussi, deux jours après, il apprenait la bataille de Frœschwiller avec le sang-froid qui ne devait plus l'abandonner. Lorsque l'ennemi fut sous ses murs, il

envisagea la résistance avec un tel esprit de sacrifice que, l'heure de la capitulation ayant sonné, il voulut quand même continuer la lutte, et le maire, Dr Küss, dut recommander, par voie d'affiches, de s'incliner devant l'inéluctable fatalité.

Une des premières mesures que prit le général Uhlrich fut d'établir sur la plate-forme de la cathédrale un poste d'observation permettant de surveiller de jour et de nuit la ville et ses environs, et de tenir l'autorité militaire au courant de tous les événements, de tous les incidents. Pour ce service, il fallait des hommes sûrs, intelligents et de sang-froid. On les trouva parmi les élèves de l'Ecole, qui devinrent ainsi l'œil de la défense, œil qui vit toujours clair, ne s'endormit jamais, et ne connut pour prix de son travail que les larmes.

Le poste des vigies fut installé le 7 août; il était desservi par six élèves. Voici, d'après le journal de l'un d'eux, aujourd'hui le Dr Wickersheimer, ce que fut leur rôle :

« Nous étions de quart, deux camarades ensemble, pendant une durée de quatre heures, nous succédant sans interruption jour et nuit; habituellement sur la plate-forme, suivant les nécessités sur les quatre tourelles, et parfois plus haut encore. Un fil télégraphique nous tenait en communication constante avec les bureaux de la division.

« Les nuits étaient particulièrement froides et nous grelottions dans nos cabans.

« De la hauteur où nous étions placés, nous avons vu se dérouler sous nos yeux toutes les phases du siège. Avec des lunettes puissantes prêtées par la Faculté des Sciences, nos regards portaient très loin. Nous avons signalé le 12 août l'apparition des premiers cavaliers ennemis sur la route de Schiltigheim, vu tomber le premier obus sur la ville, assisté à la construction des batteries ennemies, suivi, avec nos lunettes, la sortie du

colonel Fiévée, du côté d'Illkirch. Plus tard, le spectacle est devenu plus tragique : voici les incendies en différents points de la ville, le bombardement de l'hôpital, de l'Aubette, de la Bibliothèque et de tant d'autres édifices encore; les clameurs montaient jusqu'à nous.

« Etrange était, vu de haut, le spectacle de cette ville, plongée, par suite de la suppression du gaz, dans une obscurité presque complète, et que l'incendie seul éclairait la nuit. Vers deux heures du matin, le silence était rompu par le roulement des fourgons sur le pavé. Au loin, sur les crêtes de la Forêt-Noire, flamboyaient les feux de joie.

« Dans la nuit du 25 au 26 août, le feu de l'ennemi fut particulièrement dirigé sur la cathédrale vers neuf heures du soir. Au premier signal, ceux de nos camarades qui n'étaient pas de service accoururent, et, pareils à l'équipage d'un navire, assemblé sur le pont à l'heure du combat, nous nous trouvions réunis au complet; les capitaines Lafont et Flye Sainte-Marie étaient avec nous; avec nous aussi les veilleurs de nuit.

« Sous la pression des obus, la toiture de cuivre de la nef fut effondrée en peu de temps; les charpentes en bois brûlèrent en longues flammes, colorées en vert par le cuivre en fusion. C'est à ce moment que Capdevielle, embouchant le porte-voix, jeta sur la ville le cri : « La cathédrale est en feu. »

« A ce cri, des camarades de l'Ecole accourent : Marguet, Paulet, Delatour, Chevassu; ils nous aident à éteindre l'incendie, en tirant l'eau des réservoirs de la plate-forme pour mettre en action la pompe à feu; tous, officiers, élèves et veilleurs travaillent sans relâche.

« Les projectiles qui tombent, les pierres qui se détachent, un angle de la maisonnette des veilleurs qui s'écroule, les feuilles de métal qui se tordent, les

flammes qui crépitent, tout cela fait un bruit étrange. Le spectacle sous nos yeux est inoubliable.

« Vers minuit le feu de l'ennemi se ralentit; petit à petit le volcan s'apaise, et le lendemain matin, au lever du soleil, nous pouvons juger toute l'étendue de la mutilation de la cathédrale. »

Dans ce tableau si vécu, un seul point n'a pas été mis suffisamment en lumière : les dangers auxquels ont été exposées les vigies, dangers tels que la population a pensé, à diverses reprises, que ces jeunes gens allaient payer de leur vie leur dévouement. Deux circonstances ont été particulièrement dramatiques.

La première, c'est lorsqu'un obus brisa la grande croix de pierre qui dominait la flèche de la cathédrale. On vit alors les tronçons se déplacer; ils semblaient devoir fatalement s'abattre sur le poste des vigies et le broyer. A cette pensée, une cruelle angoisse envahit les spectateurs. Elle fut heureusement de courte durée; les fragments demeurèrent suspendus dans l'espace par le paratonnerre auquel la croix était scellée.

L'émotion fut plus grande encore la nuit où brûla le toit de la cathédrale. De la place éclairée comme en plein jour, le spectacle était grandiose. On eût dit, dominant la ville, un gigantesque théâtre d'ombres, où sur le ciel rouge se détachaient en noir les silhouettes des vigies, qui se prodiguaient pour éteindre l'incendie. De temps à autre une recrudescence des flammes les cachait aux yeux du public angoissé, et marquait les différentes scènes de cette « marche au feu », qui demanderait à être chantée par un poète. A un moment donné, les acteurs disparurent si longtemps que l'on crut qu'ils avaient trouvé la mort; aussi leur réapparition à l'heure de la désespérance fut-elle accueillie comme l'apothéose de ce drame féerique.

A part les six vigies, tous les élèves furent employés dans les postes de secours ou dans les ambulances.

Les ambulances — auxquelles la dénomination d'hôpitaux temporaires aurait mieux convenu — étaient destinées à suppléer l'hôpital militaire et l'hôpital civil rapidement encombrés; elles furent installées en divers points de la ville : au château impérial, à l'hôtel de la ville de Paris, au lycée, au séminaire, etc. Ces locaux étaient heureusement choisis, mais, pour parer aux dangers du bombardement, il fallut bientôt obstruer en partie les fenêtres, soit avec des sacs de terre, soit avec des matelas, et c'est dans les salles obscures, et jamais aérées, que vinrent s'entasser les blessés. On devine ce que pouvait la chirurgie en de pareilles conditions!

Aux ambulances, les carabins assistaient les chirurgiens soit civils, soit militaires, tandis qu'ils furent exclusivement chargés du service des postes de secours.

Ceux-ci furent installés à chaque porte de la ville et dans neuf ouvrages avancés. Dans ces derniers, un seul élève montait la garde, tandis qu'il y en avait deux à chaque porte, l'assistance *médicale* s'y étendant non seulement aux militaires, mais aussi aux habitants du voisinage.

Le bombardement était si intense que, pour éviter de faire un trajet plus dangereux que le séjour au poste, les élèves n'étaient relevés qu'au bout de trois fois vingt-quatre heures; précaution d'autant plus sage que, les gardes changeant à midi, les Allemands redoublaient leur feu à ce moment. De même, pour ne pas exposer inutilement la vie de leurs ordonnances, les carabins de service renoncèrent à envoyer chercher leurs repas en ville, à leur pension, et se mirent volontairement en subsistance à une escouade.

Les services médicaux rendus par les postes de secours ont été considérables. L'effet moral produit a été immense. Pour le soldat, la présence de ces étudiants, exposés comme lui, et prêts à lui porter secours à toute heure du jour ou de la nuit, était un encouragement,

une consolation. Aussi un concert d'éloges s'éleva en l'honneur de ces jeunes gens qui s'étaient tous présentés quand on avait demandé des volontaires, et dont plusieurs devaient être victimes de leur dévouement.

Le 5 septembre, un obus allemand pénétra dans le poste de la porte de pierre et éclata au moment où les élèves Lacour et Combier étaient occupés à panser un blessé. Ils furent atteints en même temps que huit soldats. Lacour, blessé à la jambe, mourut d'hémorragie pendant le transport à l'hôpital. Combier supporta avec un courage héroïque l'amputation de la cuisse et succomba dans la journée.

Le 22, à une heure de l'après-midi, un pontonnier vint chercher en bateau l'élève Bartholomot, qui était de service à la porte des Juifs, pour le conduire dans un ouvrage avancé de la Finckmatt où un homme venait d'être blessé. Le bateau portait le pavillon de la croix de Genève. Les soldats allemands, n'ayant pas distingué, paraît-il, ce drapeau, tirèrent sur le bateau plusieurs coups de fusil. Bartholomot reçut au pli de l'aine une balle de rempart et ne tarda pas à mourir.

Le 25 septembre, l'élève Grouille fut atteint par un éclat d'obus qui lui trépana le crâne; il survécut à sa blessure.

Le danger n'existait pas seulement dans les ouvrages avancés et sur les remparts, car les Allemands couvraient la ville de leurs projectiles. Sur la place de la cathédrale, des éclats d'obus frappèrent l'élève médecin Chesney et l'élève pharmacien Roy; le dernier succomba.

Les civils n'étaient pas davantage épargnés, ainsi qu'en témoignaient les cadavres ramassés sur la voie publique et portés à l'amphithéâtre de la faculté, où il n'était pas rare d'en voir cinquante ou soixante rangés les uns à côté des autres.

Ces victimes étaient surtout des femmes, des enfants et des artisans. La plupart des bourgeois s'étaient sagement cantonnés dans les caves et n'en sortaient que par nécessité. Cependant un certain nombre d'entre eux continuaient tant bien que mal leur train de vie ordinaire. La majorité des ouvriers, au contraire, ne cessaient de circuler en ville, comme en temps normal. Etait-ce insouciance du danger? ennui au logis? curiosité irrésistible? Qui le dira? En tout cas, ce n'est pas les brasseries qui les attiraient; elles étaient fermées. Leurs portes ne s'entr'ouvraient que devant les vieux clients entraînés par la force de l'habitude; à peine entrés, ils étaient glacés par le silence et la tristesse des grandes salles sombres et vides; machinalement ils se groupaient autour du comptoir désert, échangeaient à voix basse les nouvelles, et se retiraient comme ils étaient venus.

Les boutiques mi-closes, les volets fermés, les édifices en ruines, les rues éclairées par des lanternes vacillantes, le silence que rompait seul le bruit des décharges de l'artillerie, formaient, avec le va-et-vient de civils, de soldats et de carabins, malgré la pluie de fer qui tombait dans les rues, un contraste saisissant qui donnait à Strasbourg un cachet particulier que venait encore accentuer la fréquence des incendies.

Dès que le feu était signalé, les élèves qui n'étaient pas de service couraient immédiatement se joindre aux pompiers. Rôle particulièrement dangereux, car, dès qu'une maison commençait à flamber, les Allemands la prenaient pour objectif et la couvraient de projectiles.

Dans la nuit du 26 septembre, un incendie se déclara à l'hôpital où il provoqua une panique indicible chez les malades. On put cependant se rendre maître du feu, grâce au dévouement des pompiers, du personnel et des élèves.

Cet apprentissage spécial devait bientôt servir aux élèves.

La nuit où la cathédrale fut bombardée, l'Ecole, qui en était voisine, reçut sa part d'obus, qui y mirent le feu. A ce moment, le médecin-inspecteur Colmant, qui en était le directeur, était cloué dans son lit par un accès de goutte. Sa femme, prise d'une terreur bien légitime, criait aux élèves : « Mes amis, vous ne laisserez pas périr votre directeur. » Sa voix fut entendue, et M. Colmant, malgré l'impopularité dont il jouissait, fut descendu dans le sous-sol par un groupe de carabins, tandis que les autres, faisant la chaîne de la cave aux greniers, éteignaient l'incendie.

Les progrès de l'attaque ayant nécessité l'évacuation des malades de l'hôpital civil, la commission administrative se trouva fort embarrassée pour exécuter cette opération. Elle songea aux carabins et fit demander tous ceux qui se trouvaient en ville. Ils répondirent à cet appel et acceptèrent cette tâche qui ne leur sembla pas au-dessous d'eux, tellement leur dévouement s'élevait au-dessus des considérations vulgaires.

Ils eurent, du reste, un chef digne d'eux, l'aide-major de première classe Bresson. Il avait été chargé de la création des postes de secours; on lui en confia la direction. Ancien Mexicain — ainsi qu'on appelait les militaires qui avaient pris part à la campagne du Mexique — il était surveillant à l'Ecole; sa politesse, sa justice, sa bienveillance lui avaient attiré l'estime des élèves; il devait gagner leur admiration par son sang-froid et son courage pendant le siège et la sortie du 2 septembre. Il fut le même à l'armée de la Loire, aux chasseurs à pied, dont il était le médecin-major. Quand, m'échappant pour quelques instants de notre ambulance, je venais causer avec lui de nos communes affections, j'entendais les officiers dire en me voyant : « Voilà le petit docteur, l'ami du major Bresson, » et je

sentais combien, à leurs yeux, cette amitié me grandissait, et j'en étais fier.

Eh bien, voici en quels termes cet homme, qui avait le droit de juger les autres, a, dans un rapport officiel, apprécié ses collaborateurs de Strasbourg : « Si le service des postes de secours a bien fonctionné, le principal mérite doit en être attribué au personnel que j'avais sous mes ordres, à ces sous-aides, la veille encore écoliers, dont le caractère s'était élevé à la hauteur des circonstances; ce baptême du feu les avait transformés. Leur discipline, leur courage et leur dévouement ont été admirables. »

Si le récit des faits et gestes de nos jeunes camarades — de nos fœtus, comme nous disions à l'Ecole — a été un peu long, il faudra moins de temps pour dire ce que l'on fit pour eux.

Pour donner aux élèves attachés aux postes de secours l'autorité nécessaire à l'exécution de leur service, ils furent commissionnés sous-aides. La direction de l'Ecole avait demandé pour eux l'indemnité d'entrée en campagne et quatre-vingt-dix francs de solde mensuelle. La première fut rejetée et la seconde réduite à trente francs.

Aux autres élèves il ne fut rien alloué, et leur détresse était telle que, le 27 septembre, vingt-trois d'entre eux ne purent, faute d'argent, partir avec leurs camarades. Ils restèrent à Strasbourg jusqu'au 4 octobre, où la direction de l'Ecole leur partagea le reliquat de sa caisse !

Quant aux récompenses, elles furent moins nombreuses que les cadavres. Les sous-aides eurent trois croix de la Légion d'honneur. Les vigies n'obtinrent rien, pas même une médaille militaire !

En revanche, Strasbourg, malgré sa douleur, ne fut

pas ingrat. Dès que les habitants surent que les carabins allaient les quitter, ils les traitèrent en fils aimés qui s'éloignent pour toujours. Dans la rue, les élèves étaient arrêtés par des passants qui leur serraient les mains; dans les cafés, dans les brasseries, on ne les laissait plus payer; au départ, des inconnus tenaient à honneur de les escorter. Ces élans spontanés de sympathie devaient être sanctionnés en quelque sorte par une manifestation officielle.

Le Conseil municipal vota, après la capitulation, des remerciements aux élèves. Ce sera toujours grand honneur pour eux que la ville dont les blessures saignaient encore, et qui râlait sous la main brutale de l'Allemand, se soit arrachée un moment à ses tristes pensées pour jeter un dernier adieu à ses chers carabins.

Médecin-major GRANJUX.

VUES RAPIDES

Comiques fastidieux, les gens qui vont clamant :

— Ah! ce monsieur *Un Tel,* comme il nous rend les âges disparus ! Comme, avec lui, l'on revoit bien Marc-Antoine, Louis XI, Shakespeare, Mme de Pompadour!

Qu'en savent-ils? Les pauvres diables — comme tout le monde, au reste — ne se représentent seulement pas leur bisaïeul, ni la maison démolie de leur grand'mère.

*

L'antipathie contre les visées à la prééminence de l'écrivain naît de ce que les autres prétentions, celles des médecins, avocats, industriels, etc., sont cantonnées dans les limites du temps et du métier, alors que les premières embrassent l'universel et la durée.

*

Il nous exaspérait en nous disant :

— *Elles* manquent d'idéal.

Parce qu'il parlait d'un ton emphatique... mais peut-être qu'il disait vrai.

*

La vie commune a ses enfers. Le plus affreux, c'est, dans la nuit, un réveil brusque, après deux heures de sommeil, qui viennent de succéder, dans la précédente soirée, à l'explosion d'une soudaine catastrophe que l'on venait d'oublier : péril mortel d'un être aimé, ruine menaçante, injures contre l'honneur.

*

X... juge volontiers de ce qu'il appelle : « le bonheur

sérieux d'un homme » par la nature de ses « commencements de chance ».

— Qu'importe leur commencement, objecte l'amer contradicteur, puisqu'il y a toujours leur fin ?

*

J'ai connu des Napoléons, des prédestinés dans des boutiques, et des génies chez des commis voyageurs.

*

Ainsi que l'on s'est fait à la littérature mêlée à tout, il faudra se faire à la République mêlant tout.

*

Il étouffe là où *elle* gèle.

Que viendraient faire ici vos fades « concessions réciproques » ?

L'harmonie est liée aux sensibilités.

Une mauvaise haleine gâte les bonnes paroles.

*

L'esprit n'a rien à dire sur le présent ni sur l'avenir, ces deux éternelles et pareilles ignorances de l'homme, où seulement les charlatans et les sots croient pouvoir lire.

L'esprit n'en parle pas, ce qui le dispense de dire des sottises... et cela, déjà, n'est-il pas un témoignage d'esprit ?

*

Vous prenez distraitement, un soir de loisir, dans votre bibliothèque, un livre oublié, mal connu, peut-être tout nouveau, qui vous charme et fertilise votre pensée.

Ainsi, dans le monde, tel personnage ignoré, coudoyé par hasard, vous délecte mieux l'oreille et l'âme, que cet auteur célèbre, écœurant de banalités.

LOUIS DÉPRET.

A TRAVERS L'HISTOIRE

REVUE MENSUELLE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LES CONDOTTIÈRES

JEAN DES BANDES NOIRES (1)

L'Italie des quinzième et seizième siècles attire et attirera de longues années encore nos plus brillants historiens. L'éclat des lettres et des arts, les prouesses des hommes d'armes, les caractères tout d'une pièce et qui semblent coulés dans des moules d'acier; ces noms sonores, Rome, Florence, Venise; ces noms si doux, Assise, Fiésole, Vérone; ces grandes figures, le Pape et l'Empereur; les traits fortement accusés des tyrans et des condottières; et tout ce fourmillement de prélats, de prêtres, de moines : cardinaux drapés d'écarlate, franciscains vêtus de noir; les doges dans leurs brocarts, les marchands diplomates et mécènes, les artisans soldats et artistes; et les femmes aux cheveux d'or, sous leurs escoffions d'or, vêtues de bleu turquin, la gorge nue, la taille prise dans leurs ceintures de métal ciselé, écrivant de si jolies lettres, avec des réminiscences classiques, très perfides, très voluptueuses, très gracieuses,

(1) Pierre GAUTHIEZ, *l'Italie du XVIe siècle, Jean des bandes noires*. Paris, librairie Paul Ollendorff, 1901. 1 vol. in-8, avec portrait en héliogravure.

disant si bien leur admiration pour la brutalité et les infidélités de ceux qu'elles aiment et leur demandant sans cesse, avec de nouvelles câlineries et de plus ardentes caresses, de nouveaux atours et d'autres colifichets : ce sont bien les *jardins de l'Histoire* (1).

D'une plume jeune, colorée et dont les traits éclatent d'enthousiasme, M. André Lebey a fait revivre récemment la grande figure du tyran florentin, Laurent de Médicis (2). Et il appartient à la même famille, cadet d'une branche cadette, le condottière dont M. Pierre Gauthiez, vigoureusement, d'une main ferme, en traits nets et accentués, dessine la robuste figure.

Le condottière a été, en Italie, l'un des produits les plus caractéristiques de l'état social du treizième au seizième siècle. Par suite des rivalités incessantes, dégénérant en conflits sanglants, de famille à famille, chacune d'entre elles retranchée, fortifiée, harnachée, non seulement dans son château fort, mais, dans la ville, à l'intérieur des demeures patriciennes aux tours crénelées; par suite des luttes interminables de hobereau à hobereau, dans les plaines de la Toscane ou de la Lombardie, dans l'Ombrie, sur les Marches d'Ancône, dans les gorges des Abruzzes; par suite des guerres de ville à ville, de l'éternel égorgement entre les deux factions : les Noirs et les Blancs, les Guelfes et les Gibelins, les Impériaux et les Romains; de l'antagonisme cruel entre le patriciat et sa clientèle d'une part, le peuple dirigé par les tyrans de l'autre; — l'état de guerre était permanent. C'était la petite guerre, par bandes, les bandes organisées, commandées, conduites au massacre et au pillage par les condottières. Ces

(1) On connaît les merveilleuses chroniques que M. Émile Gebhart, l'admirable historien de l'Italie de ce temps, a publiées sous ce titre.

(2) André Lebey, *Essai sur Laurent de Médicis, dit le Magnifique*. Voyez *Revue hebdomadaire* du 18 août 1900.

bandes devinrent ainsi une nécessité sociale, répondant aux besoins de la vie, comme la meunerie, par exemple, et le tissage des étoffes. Et quand, par moments, les affaires n'allaient plus, quand il y avait la paix, les bandes menaient à l'étranger leur vaillance à la solde du plus offrant.

Quand nous sommes bien payés
Jour et nuit faisons grands actes!
Qu'importent traités ou pactes :
Pourvu qu'on nous ait soldés !

« Une aïeule de notre héros, écrit M. Pierre Gauthiez, qui fit vingt et un enfants, élevait ses fils en guerriers, toujours sur le qui-vive. En ce temps-là on pouvait voir dans la maison des Attendoli les salles et les chambres décorées, non point de tapisseries, mais de boucliers et de cuirasses, de targes et de hauberts, et aussi de vastes lits, sans linceux, dans lesquels dormaient pêle-mêle, en troupe, ceux de la famille, en harnais de guerre. »

Le condottière plaçait ses exploits au meilleur taux possible, selon la jolie expression de M. Pierre Gauthiez. Mais, comme tout commerçant qui se respecte, il avait sa probité professionnelle, tenant à livrer marchandise bonne et loyale et à passer des contrats corrects. Jean de Médicis, le fruste et rude héros de M. Pierre Gauthiez, vient de prendre service parmi les hommes d'armes du roi de France. Et d'aucuns s'en allaient disant qu'il avait agi en vilain, pour ce qu'il était déjà engagé sous les bannières de l'empereur d'Allemagne. Jean répond d'une voix courroucée :

Par le trompette du seigneur de Lautrec j'ai entendu dire comment il y a là-bas force gens qui disent que j'ai forfait en venant au service du roi Très Chrétien (le roi de France), attendu que j'étais lié à la Sacrée Majesté césarienne pour d'autres raisons. Pour cela je fais assavoir à toute personne,

mon égale en condition, qui voudrait dire que j'ai forfait, ou que j'eusse une obligation quelconque, ou de foi ou de solde, avec la Majesté de César, ou avec qui que ce soit des serviteurs de Sa Sacrée Majesté en son camp, qu'il a menti et ment autant de fois qu'il l'a dit, et autant de fois mentira, qu'il le dira ; et cela je le lui soutiendrai les armes à la main.

C'étaient des guerres féroces. On voit les Italiens manger le cœur des Français, leur ouvrir le ventre tout vifs et dedans faire manger l'avoine à leurs chevaux. A Milan, où commande notre Jean de Médicis, un complot veut livrer la place. Il est découvert. Les coupables sont condamnés. On les coupe « en morceaux et boucons » qui sont exposés sur les murailles face à l'ennemi. Le duc et le peuple de Milan avaient curieusement assisté au spectacle, « lequel fut très bien ordonné, » disent les chroniqueurs. Et cependant Machiavel rédigeait ses dissertations subtiles, l'Arétin ciselait ses polissonneries, Michel-Ange et Raphaël créaient des chefs-d'œuvre immortels.

Ce serait d'ailleurs erreur d'imaginer que, pour être homme d'armes, le condottière fût incapable d'estimer Machiavel ou d'admirer Michel-Ange. Le soir, dans le camp, autour du feu où flambaient les bûches et les meubles pris au village voisin, il récitait à voix haute les pages préférées des *Bucoliques* et celles qu'il jugeait les meilleures parmi les odes d'Horace. Quand Jean de Médicis n'avait pas une jolie femme dans son lit, il y mettait l'Arétin afin qu'il l'endormît en lui racontant des histoires. Il s'attacha Giannozo Pandolfini pour le seul plaisir qu'il trouvait à son beau parler florentin.

L'auteur du *Courtisan*, Baltasar Castiglione, raconte qu'un de ces hommes d'armes, ayant été convié par une dame de la charmante cour d'Urbin à un concert où devaient se rencontrer des poètes :

— Ce n'est pas mon métier, répond le soldat.

— Et quel est donc votre métier? interroge la dame.

— Combattre!

— Vraiment! riposte l'Italienne aux yeux railleurs; mais alors présentement que vous n'êtes point en guerre, ni sur le moment de combattre, vous feriez sagement de vous faire curieusement enduire de graisse et mettre en une armoire, ensemble tous vos harnais de bataille, jusques au temps de la paix. Cela pour ne vous point rouiller.

Et, certes, ce n'est pas notre Jean de Médicis, ni ses compagnons, qui se fussent attiré aussi fâcheuse riposte.

*
* *

Jean de Médicis naquit la nuit du 6 avril 1498, dans la citadelle de Forli, de Catherine Sforza, comtesse de Forli et d'Imola. Son père, Jean le Populaire, avait épousé, en premières noces, Louise, fille de Laurent le Magnifique, tyran de Florence. Catherine était sa seconde femme. L'enfant avait d'abord été nommé Ludovic, du nom de Ludovic Sforza, son oncle; puis, après la mort de son père, il reçut le nom de Jean. «Et ce Jean, dit M. Pierre Gauthiez, devint le dernier des grands condottières, le dernier des grands tueurs d'hommes dans les combats à l'arme blanche; celui que le peuple et l'histoire ont nommé, d'après les harnais de ses milices, «Jean des bandes noires.»

La mère de Jean, Catherine Sforza, était un soldat. Elle transmit à son fils ses vertus guerrières. César Borgia avait envahi la Romagne, car le pape Alexandre VI avait publié des bulles où il déclarait, entre autres, les seigneurs d'Imola, de Forli, déchus de leurs fiefs. Mais dans Forli César se heurta à Catherine. Elle montrait un cœur «viril et vertueus, car oncques, pour nul danger, tant lui fût-il proche, ne mit en arrière la marche». A la tête des gens d'armes elle s'avançait «grande,

forte, de belle face, parlant peu; vêtue d'un habit en velours fauve avec une traîne de deux brasses; un chaperon de velours noir à la française, une ceinture d'homme et l'escarcelle pleine de ducats, un fauchon en manière de braquemart au côté; et, parmi les soldats, à pied ou à cheval, on la redoutait extrêmement pour ce que cette dame ne connut oncques la peur, et, avec les armes en main, était féroce et cruelle». Machiavel montre Catherine Sforza répondant à ses ennemis, qui lui déclaraient qu'ils allaient tuer ses fils prisonniers si elle persistait à se défendre : «Hé! tuez-les, j'en ai plein le ventre.» Et elle se frappait le sein.

Jean fut orphelin à onze ans. Il eut dans son héritage le Trebbio, une forteresse sur un pic. «Futur condottière, note justement M. Pierre Gauthiez, il avait le manoir des condottières et l'exemple que lui laissait sa mère.» Brunetto Latino disait : «Les Italiens, qui souvent guerroient entre eus, se délitent à faire hautes tours et maisons de pierre. Et si c'est hors de la ville, ils font fossés et palis et murs et tournèles, et ponts et portes à herse, et sont garnis de mangonneaux, et de saètes et de toutes choses qui appartiennent à la guerre.» Tel était le Trebbio. Dans l'inventaire fait en 1499, à la mort du Popolano, père de Jean, on voit l'arsenal d'armes de toute sorte dont le château était bondé : «cuirasses et escopettes en bronze et en fer, arquebuses de fer, heaumes et arbalettes, des poignards, des targes, une bombarde, vingt et une lames longues et le reste.» C'est là que l'enfant fut élevé. L'éducation fit présager l'avenir. C'étaient des batailles incessantes avec les petits paysans du pays d'où l'enfant était ramené le visage en sang. C'étaient des parties de chasse infinies parmi les broussailles, les rochers et les ronces. Jean faisait voler ses autours et découplait ses lévriers. Et, glissant par les pentes abruptes dans les gorges du Mugello, c'étaient des bains dans

les eaux glaciales où l'on se jetait tout en nage. « Il eut ainsi, dit la chronique, dès seize ans, les os durs, le corps gaillard et l'âme vivace. »

Il écrivait peu. « Bon pour les fils manqués de Catherine Sforza, dit son historien, pour des Riario mitrés, de songer aux affaires et de griffonner comme des procureurs. Lui, ses très rares autographes ont quatre lignes désordonnées et barbouillées, où les taches d'encre éclatent comme des bombes; la signature est fière comme un panache : c'est pour des habits, pour des armes qu'il écrit, parade et guerre. » Il commence à se former au métier de capitaine.

Jean fit ses premières armes aux gages du pape Léon X. Celui-ci l'essaya d'abord en de petites entreprises, de même qu'il eût confié à un artiste nouveau une partie peu importante de son palais. Il le lâcha ensuite contre des féodaux qui usurpaient le domaine d'un seigneur ami, Camille de Sermonetta. Et Jean reçut le titre de « condottière de la Sainte Eglise ». Il passa ensuite de l'un à l'autre, mettant son épée à l'enchère, la donnant, après surenchère, au mieux payant. Mais à Léon X il demeura fidèle. Et quand le pape mourut, le 1er décembre 1521, son neveu Jean le regretta. Il donna de ce jour à ses bandes, en signe de deuil, le drapeau et le baudrier noirs — pour remplacer les bannières blanches, et celles qui avaient des raies blanches et pourpres, les couleurs favorites des cadets Médicis. Bannières noires que les bandes conservèrent tant que vécut leur capitaine et sous lesquelles elles ont acquis une si terrible célébrité.

Jean avait alors vingt-trois ans. Il était déjà un chef renommé, s'étant distingué dans vingt embuscades, surprises et batailles, ayant emporté d'assaut avec une impétuosité furieuse des villes et des châteaux, s'étant signalé par l'énergie calme et rude avec laquelle il avait défendu les places qui lui avaient été confiées. Il

était devenu ainsi pour les seigneurs laïcs et religieux, pour les souverains mêmes, pour le pape, pour le roi ou pour l'empereur, un instrument de victoire et de fortune. « Dès lors et pour toujours, dit M. Pierre Gauthiez, il est et reste le condottière, l'entrepreneur de batailles, le dresseur de soldats, le poursuiveur de bandes, au service de l'un, au service de l'autre, suivant les pactes : figure nécessaire dans cette Italie du seizième siècle, champ clos d'ambitions étrangères et de factions intestines. »

M. Gauthiez insiste avec raison, en des pages très neuves et abondamment documentées, sur l'organisation que Jean donna à ses bandes, sur les réformes qu'il introduisit dans ces troupes de mercenaires. Ce fut sa véritable supériorité et, comme M. Gauthiez le dit encore justement, celle qui assura à son œuvre une renommée durable.

« A la lourde cavalerie, aux harnachements massifs, aux destriers qui feront prendre François Ier à Pavie, il substitue les chevaux barbes maniables et fringants, les équipements sommaires, un essaim léger de genets et de demi-sang très robustes, avec leurs cavaliers coiffés de bourguignotes : troupe agile qui coûte peu. Il rénove les anspessades formés par des hommes d'élite à haute paye, qui composent un état-major à leur capitaine et unique chef reconnu. C'est la pépinière de ces grands lieutenants qui uniront étroitement leur nom au sien : famille militaire qui va l'entourer jusqu'à la tombe. Ces vertus d'organisateur, qu'il développera plus tard tout entières dans l'admirable agencement de ses bandes, il les a montrées déjà dans l'été de 1517, au milieu des embuscades tendues par les vilains, dans les courses à travers les montagnes et les châteaux forts d'un pays grand comme la main. » Ses bandes sont composées principalement de Corses et d'Albanais. Les Corses au corps dur, au cœur dur, sont

ses hommes de prédilection. Il ramasse les bannis et les bandits. C'était le même mot, il en faisait la même chose. Ceux qui se montraient lâches étaient tués. Jean les tuait de ses propres mains. Plus tard, il les fit juger, pour ne pas se donner devant ses hommes un air de bourreau. Ces juges, il les tenait en permanence près de lui, avec des argousins. Ils prononçaient des sentences régulières sur tous les délits. Et c'est ainsi que ces bandes, au jugement d'un contemporain, étaient devenues une « République bien ordonnée ».

La guerre était pour le condottière un commerce et une industrie; aussi, comme dans toute maison de commerce, comme dans toute industrie, fallait-il des livres, des scribes pour noter les dépenses, les recettes, le mouvement des affaires. « Et que d'affaires! conclut M. Pierre Gauthiez. Ces bandes exigent une vraie chancellerie, et ce guerrier, Jean, traîne avec lui les papiers les mieux en ordre qui aient été conservés. » Ainsi se formèrent les grandes bandes de mercenaires italiens qui remplissent de leur fracas l'histoire ultramontaine de la Renaissance.

« Ce ne sont plus les lourds soldats de l'Uccello, sur leurs coursiers énormes, avec les madriers peinturlurés qui leur servent de lances et les casques de croquemitaine dont ils effraient les ennemis; mais une horde agile dont les cuirasses, conservées dans les musées, sont tout enfoncées de balles. Harnais solides et simples, chapeaux de fer sans ornements, adaptés au crâne, fortement tenus par des mentonnières, ou bien, si c'est pour un assaut, revêtus de larges rebords où l'huile et la poix couleront. Le capitaine lui-même a rejeté les armes de parade : la belle cuirasse à ciselures, le grand casque au mézail fantastique. C'était bon pour des joutes et des tournois de paix. L'armure de combat, celle qui fut le vêtement de Jean des bandes noires au tombeau, celle que San Gallo sculpta, que Titien pei-

gnit, c'est la forte cuirasse fruste, avec l'énorme passe-garde protégeant la spalière gauche, au faucre simple, formé de boucles apparentes, sans un ornement. Il la revêtait sur une cote de mailles, un haubergeon qui passe sous l'échancrure droite. Et souvent, lorsqu'il la débouclait à la fin de la journée, les balles, aplaties entre la carapace et le corps, tombaient, grêlaient autour de lui quand elles ne demeuraient pas collées au pourpoint «comme des piastres». Ronsard vit passer ces hommes et les fait passer dans ses vers épiques :

Les morions, les piques des soldars,
Et les harnois fourbis de toutes parts,
Et l'émery des lames acérées
Frappés menu des flammes éthérées,
Et du rebat du soleil radieux
Une lumière envoyoient dans les cieux.
. . . .
Maint estandart ply sur ply se mouvant,
De tous costez se bouffaient par le vent.

*
* *

Et, comme dans la vie de tous les soldats, on voit des femmes aller et venir dans la vie de Jean des bandes noires. Elles s'y promènent même en très grande quantité. La sienne tout d'abord, une Salviati, Marie : amitié d'enfance, que l'amour a fleurie sur les seize ans; joli mariage d'amour dans la grâce naïve et tendre de la première jeunesse. Marie fut une ménagère douce et attentive, amoureuse de son époux. Ses lettres caressent de leur haleine affectueuse et frêle cette existence de violence et de sang. Il est toujours loin d'elle, le condottière, dans le péril des combats. Le curé Fortunati écrit à Jean :

Je ne puis me retenir de dire à Votre Seigneurie les paroles que m'a dites sa Marie, attendu qu'elles sont vraiment d'importance et bien dites. Comme je lui demandais d'où venait

qu'elle était ainsi affligée et mal contente, elle me répondit :

— Qu'est-ce qui peut me réjouir alors que je vois sans cesse la vie de mon Jean en échec ? Je n'ouïs passer personne, ni venir personne céans, sans que le bruit des pas me donne un coup de couteau dans le cœur. Car je me figure que l'on m'apporte quelques tristes nouvelles de lui. Quel besoin a-t-il de mettre chaque jour sa vie en danger ? Encore s'il avait un enfant !

« Pauvre Marie, dit M. Gauthiez. Elle devait trop aimer, trop pleurer, vouloir plaire en étant soumise, attentive. Elle ignorait trop que certains hommes, et la plupart, se retiennent par le contraire de l'amour et de la vertu conjugale. Dans ses lettres délicieuses, le drame de son pauvre cœur, meurtri contre cette cuirasse, éclate en accents désolés. Non seulement il lui fallait subir l'absence, mais cette femme, élevée parmi tant de frères turbulents, et qui voyait clair, sentait qu'elle était évincée par des rivalités abjectes. »

Je connais, écrit Marie à Jean, que votre désir est en d'autres que moi. Et sachez bien que je le sais. Mais je suis sûre, moi, qu'il n'est personne au monde qui vous aime comme je fais, mais que vous aimez beaucoup mieux ces autres-là que moi. Je le sais d'expérience. Et tenez que je m'en suis aperçue maintes fois. Mais je n'en ai cure, attendu que je sais que je suis, en tous cas, votre épouse, que vous le vouliez ou non. Je crois que vous savez comment vous m'avez laissée sans deniers, sans grains, sans rien. Et sachez qu'ici je n'ai pas un grain à vendre : c'est à peine si l'on aura de quoi manger. Et tout ce que vous demandez, c'est que l'on vous procure des lices, et que je vous envoie les chiens, et je vous les ai envoyés, et suis demeurée sans un sou.

Marie le réclame en vain : tendresses, caresses, paroles enfantines en son doux parler mouillé de lettres superflues. Jean ne répond pas. Il est à Rome, elle est à Florence. Elle lui envoie une boîte de cédrat qu'elle

a fait confire pour le gâter de loin. Elle a failli mourir. Elle va mieux à présent. Jean ne répond pas.

D'autres lettres féminines adressées au soldat font contraste. Elles sont signées de noms divers. Ce sont des Juives, des Espagnoles, une Albanaise, Angélique la Vénitienne, une Siennoise aux yeux noirs, et une fille de Lucques aux seins brûlants. Ces lettres sont monotones dans leur grâce séductrice. Elles disent leur amour en termes câlins et demandent, avec des minauderies de chattes discrètes, des jupons et des ducats. L'une d'elles est vraiment charmante. La belle ne signe, ni ne date :

Unique espérance de ma vie, par la grâce de Dieu et de votre courtoisie, je me trouve faire réponse à une lettre de vous, pleine d'amour. Sans que je vous le narre, vous devez penser, mon seigneur aimé, combien elle me fut agréable. Chose désirée est deux fois chère. Quant à l'amour que nous ferons céans ensemble, mieux vaut s'en taire qu'en dire peu. Si je voulais vous narrer celui que je vous porte, tous les chanceliers et tous les scribes de la chambre apostolique ne seraient point assez pour en dire la moindre partie. Bien que je connaisse, mon refuge chéri, que je ne suis pas digne d'invoquer votre précieux nom, Votre Seigneurie est tant gracieuse et courtoise que je me trouve par elle un peu enhardie à montrer une partie de ce que j'ai dans mon pauvre cœur, et qui toujours augmente, de manière que, si je continue ainsi, je ne vois pas moyen de me sauver.

Je finirai mon faible caquet seulement afin de ne point lasser votre noble Seigneurie, à laquelle toujours je me recommande. Mais je tiens seulement à vous rappeler qu'on ne promet pas aux dames ce qu'on n'a pas l'intention de tenir. Et pourtant vous m'avez promis de me venir voir, et puis vous vous en êtes repenti, et voici que, pour cette fois, il me faut avoir patience. Dieu vous tienne longtemps heureux !

Le condottière eut cependant des heures de retour. M. Pierre Gauthiez les décrit en termes pittoresques et

charmants. «Marie était au Trebbio. Un jour de l'été 1522, la poussière du Mugello monta sous les pieds du cheval qui ramenait le condottière. Jean des bandes noires devint un gentilhomme campagnard, un père de famille et un mari, pour quelques mois. Il vendangea, moissonna, fit cavalcader Cosimo, son fils, donna peut-être à Marie Salviati quelques heures de joie. Elle entendit la trompette du chasseur et les abois des chiens sonner dans les vallées désertes. La correspondance se tait pendant cette halte dans la vie. Jean des bandes noires a tous les siens autour de lui. L'année finit dans le repos. »

Puis la guerre recommence. De nouvelles courses, d'autres massacres, et toujours le pillage. Puis la paix absolue, et il n'y a plus occasion de «travailler». Le pape, afin de l'employer, doit faire de Jean des bandes noires un corsaire. Il lui fait armer des vaisseaux pour la course et lui fait donner la chasse aux pirates qui infestent les bords de l'Adriatique et de la Méditerranée. Jean s'équipe à Fano, ville de la «Marine», accrochée au revers de l'Apennin, d'où elle domine la mer, près de ces Marches d'Ancône où le condottière avait fait ses premières armes et où le rappelaient ses meilleurs souvenirs. Il eut deux vaisseaux : une galère, un brigantin, et une cinquantaine de compagnons d'armes.

Puis la guerre reprend et Clément VII, aussitôt, de rappeler le condottière. A la hâte les bandes noires sont réorganisées. Des troupes de lansquenets ont passé les Alpes armés de leurs longues lances. Ils ont la tête couverte d'armets d'acier et des pourpoints de velours noir, à crevés de laine écarlate. Ils sont commandés par un routier d'Allemagne d'une habileté et d'une réputation redoutées, Georges Frondsberg. Jean l'a eu pour adversaire au camp de Pavie. Le rude routier chevauche, une chaîne d'or à la selle, qui doit ser-

vir à étrangler le pape et les cardinaux. Une autre armée impériale arrivait en Corse. Par où passeront les lansquenets? Le 21 novembre (1526) ils étaient à Castiglione delle Stivière, entre le lac de Garde et Mantoue. Ils étaient quinze mille et avaient des fauconneaux : petites pièces d'artillerie qui lançaient des balles de trois livres. Jean avait rejoint les ennemis au moment où ils pénétraient dans le Serraglio, parc de chasse, immense plaine entourée de fossés, où les marquis de Mantoue faisaient une réserve de gibier.

Jean, conformément à sa tactique habituelle, prétendait harceler l'ennemi, beaucoup plus nombreux, sans se laisser surprendre en rase campagne; mais il ne savait pas que les lansquenets eussent des fauconneaux. Il est à cheval, il pousse un cri. Une balle lui a fracassé la jambe. Les os sont broyés, émiettés. Avec les chairs qui les entourent, c'est un hachis. Il fallut scier la jambe. Jean fit son testament et il mourut fermement dans la nuit du 29 au 30 novembre 1526, à l'âge de vingt-huit ans. « La destinée de Jean des bandes noires fut superbe, dit M. Pierre Gauthiez, et il ne lui manqua même pas la gloire d'être inachevée. » Son fils Cosme fut duc de Florence. Il fut surnommé le Grand et jugé digne d'être comparé à son grand-oncle Laurent le Magnifique. Il enrichit les collections d'antiques et les Musées de Florence, favorisa les peintres, se distingua personnellement dans les lettres et s'adonna à la chimie. Et, pour lui plaire, les peintres et sculpteurs firent de son père, Jean des bandes noires, de très beaux portraits. Quant à la pauvre veuve, Marie Salviati, elle continua d'être malheureuse. Il est de douces destinées cruellement faites pour la douleur. Son fils Cosme, qu'elle avait élevé avec une tendresse merveilleuse dans les larmes et les soucis, parvenu aux splendeurs des triomphes, se conduisit fort mal à son égard. On la voyait passer dans la nouvelle Florence comme un

spectre des anciens temps, grande, blanche, épuisée par le sang qu'elle perdait sans cesse, plus blême que son voile blanc. Elle devint le refuge des misérables, l'appui monotone et triste des douloureux. Elle ne s'habillait que de vêtements simples, de bure brune ou grise, commune, presque grossière. Elle mourut le 12 décembre 1543, âgée de quarante-quatre ans. Dans Florence les petites gens pleurèrent et prirent le deuil.

Quelle différence, interrogera-t-on en terminant, entre un condottière et un capitaine d'armée, entre un Castruccio Castracani, par exemple, ou un Jean des bandes noires, et, d'autre part, un Du Guesclin, un Xaintrailles, un Bayard, ou, si l'on veut, les sublimes chefs des commandos boers, les Kronjé, les De Wet, les Botha? Pour les condottières la guerre est un métier. Ils tuent comme un cordonnier fait des chaussures. Les autres luttent pour la défense du pays aimé, pour la sauvegarde des traditions communes, pour la sauvegarde et le bonheur des foyers et la grandeur de la patrie. Du Guesclin prisonnier disait : « Les femmes de France fileront toutes leur quenouille afin de payer ma rançon. » Quand on pensa prendre Jean des bandes noires sous Pavie, le peuple d'Italie accourut pour le massacrer.

A son héros, M. Pierre Gauthiez a consacré un livre digne de lui, robuste et pittoresque, et où passe, comme dans la vie même de Jean de Médicis, un souffle d'épopée.

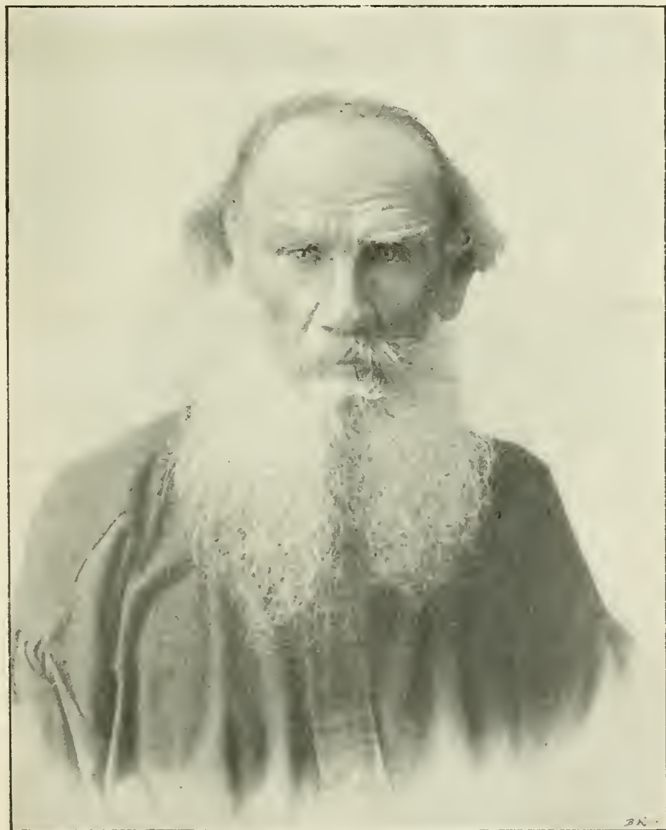
FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2080

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 18 Le n° : 10 centimes 30 Mars 1901

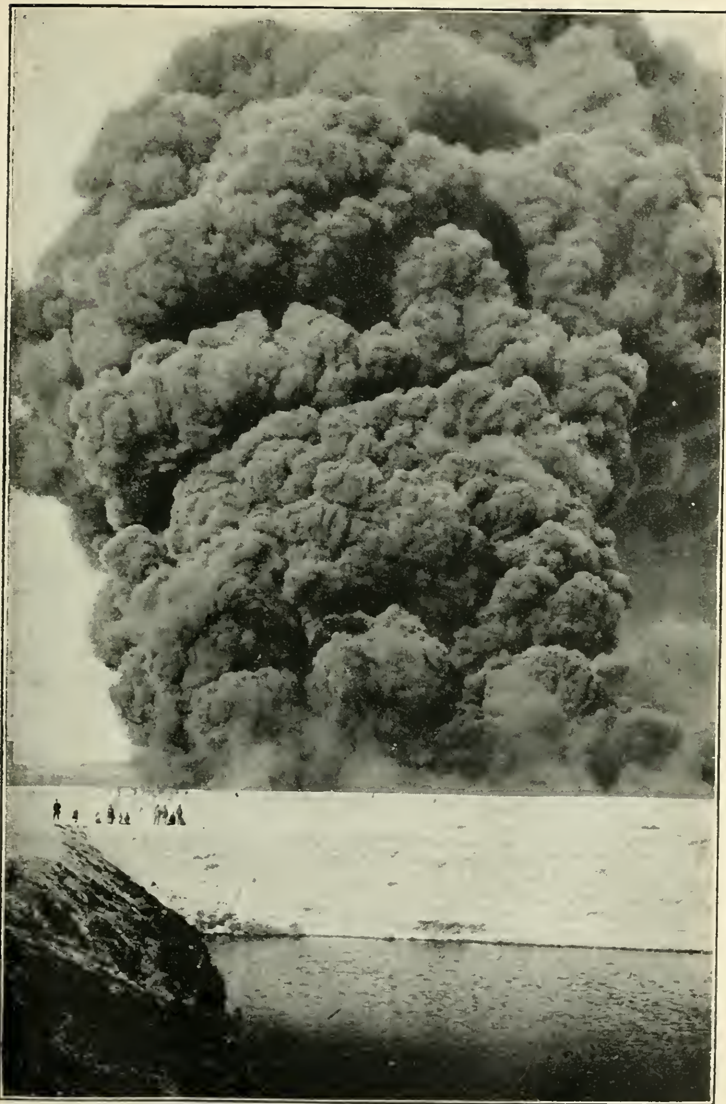


213. — TOLSTOÏ

Gravure de Bourdon et Keilhauër.

214. — UN MENDIANT

215. — LE DÉJEUNER



216. — INCENDIE D'UN PUITS DE PÉTROLE A BAKOU



217. — SAINT-MALO — DÉPART DES PÊCHEURS DE TERRE-NEUVE

Communiqué par Th. Janvrais. Gr. de Ruckert.



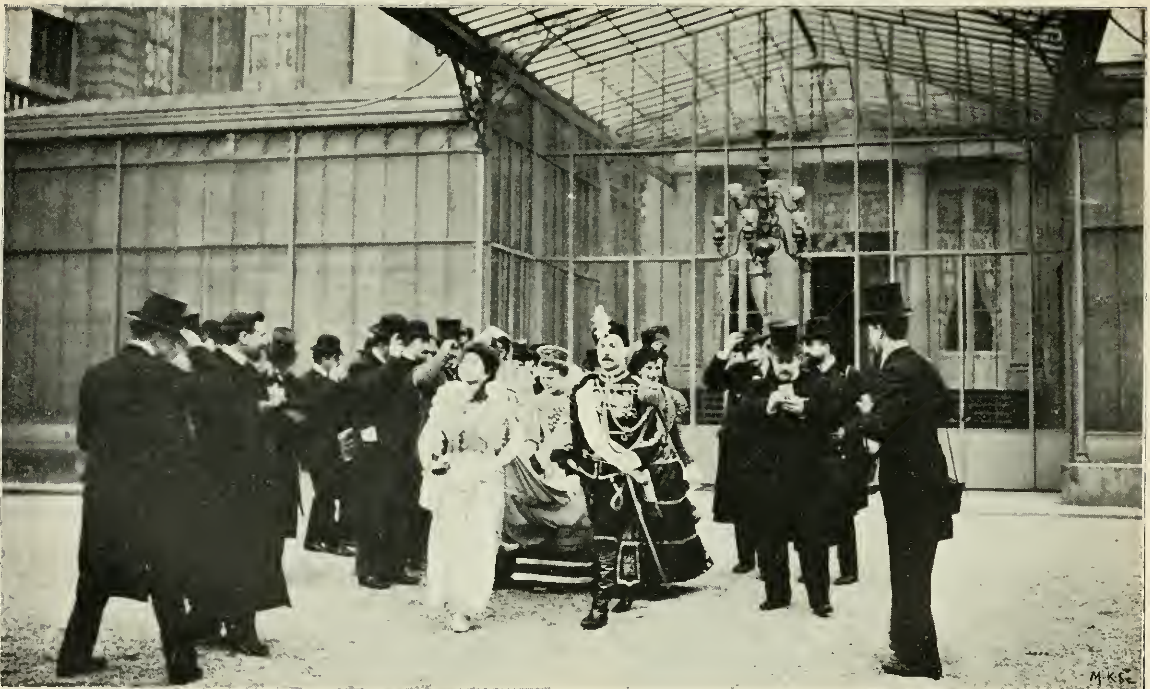
218. — LES PÊCHEURS D'ISLANDE QUITTENT LE PORT DE DAHOUET

Communiqué par Th. Janvrais. Gr. de Ruckert.



219. — LE CHAR DE LA REINE DES REINES

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



220. — LA REINE DES REINES SORTANT DE L'ÉLYSÉE

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.

221. — FORMATION DU CORTÈGE PLACE DE LA CONCORDE

Cl. de M. de Briey. Gr. de Ruckert.





222. — MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE LA RECONSTRUCTION DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Gr, de Ruckert,



223. — M. JEAN PÉRIER
(de l'Opéra-Comique)
dans *la Fille de Tabarin*

Cl. de Nadar. Gr. de Rousset.



224. — Mlle GARDEN
(de l'Opéra-Comique)
dans *la Fille de Tabarin*

Cl. de Nadar. Gr. de Rousset.



225. — LA DILIGENCE FAISANT LE SERVICE DU KREIDER A GÉRYVILLE

(120 kilomètres dans le sable)

Cl. de M. de Briey. Gr. de Mulot, Krièger et Cie.

NOS GRAVURES

213. — **Tolstoï.** — Le comte Léon Nicolaïevitch Tolstoï vient d'être frappé d'excommunication par le Saint-Synode, autorité suprême de l'Église orthodoxe russe, dont le président est le métropolite de Kiev, Mgr Joannikius, et le procureur général M. Pobedonostzev. Cette exclusion officielle n'a pu surprendre aucun de ceux qui ont suivi Tolstoï dans son évolution sociale et religieuse.

Le comte Léon Tolstoï est maintenant âgé de soixante-treize ans.

214, 215. — **En Chine. — Un mendiant. — Le déjeuner.**

216. — **Incendie d'un puits de pétrole à Bakou.** — La province russe de Bakou faisait jadis partie de la Perse. Elle a pour chef-lieu Bakou, sur la rive occidentale de la mer Caspienne. C'est maintenant une ville de 70,000 habitants. Bakou a acquis, depuis vingt ans, une importance considérable, grâce à l'exploitation et à l'exportation du pétrole.

217, 218. — **Terreneuvas et Islandais. — Le grand départ.** — Les pêcheurs d'Islande, chantés par Loti, viennent de quitter les côtes de la Manche et de la mer du Nord pour les froides mers où ils vont pêcher la morue pendant six mois.

Ces départs sont toujours émouvants et donnent lieu à de belles fêtes, tel le « Pardon des Islandais » à Paimpol, dont *l'Instantané* a publié des photographies.

Les départs des « Terreneuvas » commencent. Ceux du Banc s'en vont avec les navires métropolitains — nous avons photographié leur mise en rade, à l'aide d'un remorqueur. Mais près de 3,000 Terreneuvas bretons, ceux qui formeront les équipages des 190 goélettes saint-pierraises, s'embarquent sur de grands vapeurs-transports comme le *Château-Lafite*, qui

emporte à la fois de Saint-Malo, à la marée de mars, plus de 1,500 marins-pêcheurs de morue, au milieu d'un brouhaha indescriptible de toute une population venue au port saluer les partants...

Le croiseur *Isly* va aller les protéger à Terre-Neuve et l'aviso *la Manche* en Islande. Celui-ci est un de nos rares bâtiments de guerre allant encore à la vapeur et à la voile. Th. J.

219, 220, 221. — **La Mi-Carême. — Le char de la Reine des Reines. — La Reine des Reines sortant de l'Élysée. — Formation du cortège place de la Concorde.** — Est-il encore temps de reparler de cette fête du 14 mars dont le principal attrait, les chars et le cortège des Marchés fut si médiocre? Personne n'avait d'entrain, et dès le début l'on s'en est aperçu. Les reines font toujours attendre leur peuple; mais, à cette Mi-Carême, cela dépassait les bornes. A une heure moins le quart, la place de la Concorde était encore vide; enfin, l'on voit poindre au loin le cortège des Gueux; il prend place à son rang, c'est-à-dire en tête; puis voici, sur son char élevé et triomphal, la reine des reines; deux heures, deux heures et demie, on attend toujours le reste du cortège. Rien ne vient.

Enfin, en désespoir de cause, ordre est donné de se mettre en marche. Tel quel, le cortège se réduit à trois chars et à quelques landaus; c'est ainsi qu'il arrive devant les fenêtres de l'Élysée qui donnent sur l'avenue Marigny. Comme d'ordinaire, M. Loubet est là, derrière la vitre fermée; il sourit et répond au salut de la reine des reines, qui s'incline en passant.

Devant la grande porte du faubourg Saint-Honoré, le char de la reine des reines s'arrête; la reine, Mlle Poirier, en descend majestueusement. Dans le grand salon Horace Vernet, M. Combarieu et le général Dubois attendent Mlle Poirier. Au nom du président de la République, ils lui offrent un superbe écrin de maroquin rouge qui renferme un bracelet d'or massif; les salutations sont terminées et la reine regagne son char, après avoir reçu au passage les hommages de MM. les reporters et photographes.

222. — **La Médaille de la Comédie française.** — Pour commémorer la reconstruction de la Comédie française à la suite de l'incendie de mars 1900, l'administration du théâtre a fait exécuter, par le graveur Chaplain, une médaille dont nous

donnons la reproduction. Elle porte sur la face l'effigie de J.-B. Poquelin de Molière et, au revers, une composition allégorique représentant un phénix sortant des flammes — la Comédie immortelle qui renaît de ses cendres — et surmonté du masque tragique et du masque comique.

Deux modules ont été frappés : l'un, plus grand, pour les sociétaires et pensionnaires, l'autre petit, pour le personnel administratif.

223. — **Théâtre.— M. Jean Périer**, dans *la Fille de Tabarin*, comédie lyrique de MM. Sardou et Ferrier, musique de M. Gabriel Pierné, en cours de représentations au théâtre de l'Opéra-Comique.

224. — **Mlle Garden**, dans *la Fille de Tabarin*.

225. — **Dans le sud-algérien. — La diligence faisant le service du Kreider à Géryville.**

PRIX DES ABONNEMENTS

1° à L'INSTANTANÉ

	SIX MOIS	UN AN
FRANCE...............	3 50	6 »
UNION POSTALE........	4 50	8 »

Prix du numéro : 10 centimes.

2° à LA REVUE HEBDOMADAIRE

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
PARIS	5 25	9 50	18 »
DÉPARTEMENTS.........	5 75	10 50	20 »
UNION POSTALE.........	7 »	13 »	25 »

Prix du numéro : 50 centimes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIERA PROCHAINEMENT

LE

SIÈGE DE STRASBOURG

PAR

Paul et Victor MARGUERITTE

VERS LE TCHAD

(MISSION FOUREAU-LAMY)

PAR

M. P. HALLER

MEMBRE DE LA MISSION

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 2097.

LE VENT
DANS LES MOULINS

I

Dries Abeels referme la barrière et passe le petit pont sur le fossé. Il a tiré sa pipette en racine de bruyère : il enfonce avec le pouce une pincée de tabac. Au bout de quelques pas, il se retourne et regarde les pigeons sur le toit de la maison. C'est doucement un matin léger de mai sur la terre. Un jeune soleil frais bruine du hêtre rouge et met une main de lumière sur l'ombre de la porte. Une fumée bleue monte de la cheminée de la cuisine. « Bon, se dit-il, c'est le mâle qui est sur les œufs. » Et cette humble chose le réjouit comme si quelqu'un allait naître dans sa famille : il sait qu'il y a trois œufs dans le nid. Chacun au village a ses pigeons; mais les siens sont de race primée. Ils ont l'air peint du Saint-Esprit quand on les voit, ailes ouvertes, passer sur l'église.

Dries tire fortement sur sa pipe et, son cornouiller entre ses mains derrière le dos, se remet à marcher à pas larges dans le sentier. Il est râblé et brun; il porte un bouquet de poils au menton comme les gens de la

mer; il a le dandinement appuyé du paysan. Une fine poussière se lève sous ses talons. Devant lui les fonds se vaporisent : les toits sont bleus comme l'œil des bœufs. Le moulin tourne au vent. Avec ses grands bras il fait signe aux moulins des autres villages que le vent aussi va passer chez eux. Cela amuse Dries.

Le sentier cendreux se ride de plis d'ombre violette entre les peupliers. L'eau des petites mares fume. Il y a quinze jours que les varlets ont passé, chantant dans la cour des fermes, un rameau dans les mains. On leur a donné des œufs et un sou. Les cerisiers seulement commençaient de fleurir. Maintenant c'est le tour des pommiers; une neige rose poudre les vergers. Les oiseaux viennent à la pointe des branches. Et puis les peupliers au feuillage d'or obliquent avec le chemin. La joie de Dries soudain tombe. Derrière la haie, il vient d'apercevoir un toit bas, misérable. L'humble logis a mal à ses jointures comme un laboureur perclus. Il n'y a là, dans l'âtre froid, qu'un vieil homme et une vieille femme comme des choses d'un autre temps.

Dries pousse la porte; tous les deux le regardent entrer, les yeux de côté, le dos en boule. Ensuite ils ne regardent plus que sa bouche qui va parler, comme le destin. Il hausse les épaules pitoyablement.

— Voilà, vieux père, fait-il, c'est comme je vous dis. La meule a tourné et vous êtes dessous. Il faudra faire les huit jours de prison.

Une fois, l'autre hiver, la femme était entrée dans les sapinières du château. Le garde l'avait surprise emportant une bourrée de bois mort. On était allé aux juges qui l'avaient condamnée. Dries alors, de sa plus belle écriture, avait écrit une supplique au roi. Le seigneur était resté le plus fort. A présent ils sont là l'un près de l'autre, immobiles, sans rien dire. La vieille pauvrement pelait sa peau avec ses ongles.

Dries souffle dans ses joues, se taisant, lui aussi, un

grand froid au cœur. Malgré la porte ouverte, une odeur de suie et de loques moisies sûrit l'air. Il pense au jeune amour avec lequel tous deux autrefois sont venus se mettre là en ménage. Humblement la vieille femme lui appuie un doigt sur la manche. Il lui voit au visage une grimace de vieil animal malheureux. Elle a l'air de rire et pleure sans larmes, intarissablement ; et toute la misère du monde est dans cette peine sèche aux puits vidés. La bouche fendue jusqu'aux oreilles, elle dit :

— Notre cochon aussi est mort.

Elle ne disait que cela, si humblement, et tout de même on sentait que c'était une grande détresse, ce cochon qui ne leur donnerait ni l'oing ni la couenne ni les tripes.

— Voilà, dit Dries, il n'y a pas de justice pour les pauvres gens.

Ceux-là depuis près de soixante ans avaient labouré et ensemencé la terre selon le commandement divin. Pourtant ils étaient pauvres et nus comme quand ils vinrent au monde. Dries sent gronder son sang libre, tandis qu'à larges pas il remonte vers la chaussée. Il songe aux ancêtres, à sa race qui séculairement souffrit la faim, la dîme, les corvées, paysans obscurs comme le vieil homme et sa femelle. Et puis c'est une image de petite vieille qui se lève, au geste tendrement puéril, les mains en croix, un bonnet ruché noir par-dessus des bandeaux plats. Bonne douce maman comme du sucre ! Si le vent n'avait pas fait tourner le moulin, elle ne serait pas maintenant à tremper tranquillement la petite tartine beurrée du matin dans son café.

Son bâton ferraille clair sur les pavés bleus : il longe les dernières maisons du village, sous les grands ormes du bord de la route. Le vent taquine les luzernes ; les fenêtres ont des frissons de rideaux blancs. Trois

petites filles vont à l'école en chantant la vieille chanson :

Hei ! c'était dans le mai si gai !

Sa peine se dissipe. Il aspire les odeurs vertes : son moulin a tourné aussi. Quand il passe devant les vitres des petites maisons brillantes comme des miroirs, il voit s'y refléter un jeune homme aux joues pleines. La gouttière dit à la cheminée : « C'est mynheer Dries Abeels, le fils du marchand de lin. »

La forge dans le matin irisé flambe rose. Les étincelles jaillissent jusqu'à la cépée de lilas qui fleurit près de la porte. En panne devant le travail où est bouclé un vieux ronsin, stoppe la voiture du messager, un de ses moyeux fendus. Le ferrant, ses énormes biceps roulant comme des boules à ses bras nus, prend un à un les clous qu'il tient dans la bouche et les enfonce dans le bandage qu'il a forgé pour la roue. Jusqu'au fond des hameaux on l'appelle Goliath à cause de sa force. Dries Abeels aime cet homme rude au cœur franc.

— Mauvais ouvrage, Goliath, dit-il en riant. Vieille roue à vieille charrette, malgré la rabistoque, ne peut aller qu'un petit temps.

L'autre saisit l'analogie : il lève sa tête crépue, retire les clous de sa barbe, et il regarde Dries entre les sourcils, avec son œil borgne, éclaté comme un caïeu.

— Ce n'est pas ce qu'ils pensent là-bas, dit-il.

D'un mouvement d'épaules, il désigne la cure blanche au bord de la route et un peu plus loin, derrière les touffes en fleur des marronniers, les masses lourdes du château. Dries bourre une pipe et après un temps, le front balancé comme une fronde :

— On fera des roues neuves, Goliath, dit-il. Nous les taillerons en plein cœur de chêne. Il faudra

bien ensuite que la charrette roule jusqu'où elle doit aller.

Là-dessus le forgeron d'un grand coup enfonce le dernier clou; et Dries Abeels est reparti. Il voit revenir de la rivière le vieux petit pêcheur d'anguilles dans sa jaquette olive. Le petit pêcheur lui montra sa pêche et rit sans bruit : il était parti dans sa barque avant le jour. Dans le village, la vie monte, chacun est à son métier. Le tailleur derrière la vitre pique à la machine; le maçon fait sonner sa truelle; le menuisier rabote à l'établi; le boucher, dans sa boutique, repasse sur la meule ses couteaux. Dries prend par le chemin de terre qui file à travers champs vers la rivière.

L'air est léger, humide, tout brillant de petits cristaux; le ciel, au vent clair, gondole comme une soie; toute la terre est pavoisée de jeune printemps. Les peupliers agitent leurs petites mains de feuilles et sèment de l'ombre, comme des fleurs bleues pour une procession. Le moulin sur sa butte tourne plus vite. Une fraîcheur musquée s'évente de l'eau entre les iris des berges. Et Dries entend pépier des couvées sous les vieux toits : c'est la classe du matin, les petits font aller leurs becs comme les enfants qui récitent la leçon à l'école.

Dries quelquefois, par-dessus la haie, aperçoit une vieille femme plantant ses pommes de terre ou un vieil homme qui remet une dent à son fourchet. Dans l'étable la vache déjà meugle après la prairie. Des truies pleines grommellent en fouillant du groin sous la porte des soues. Çà et là de vieux petits paysans maigres poussent leur ombre au soleil; et l'ombre à pas doux semble les mener vers le cimetière. C'est fini pour eux d'attendre quelque chose de la vie : avec leur crâne en pointe, plus dur que le caillou, ils sont comme un champ où la graine ne peut germer; ils ne verront pas les jours promis. « Et pourtant le blé monte! Il sera mûr

tout à l'heure! » songe Dries en portant ses regards au large.

Un frisson vert rit dans les seigles hauts. Toute la campagne ondule jusqu'à l'horizon, avec des bouquets légers de feuilles, avec des neiges d'aubépines poudrant les haies. Il éprouve une joie grave à se répéter que le blé monte et une autre chose monte aussi, ondule très loin dans les temps. Comme le blé lève et fait son grain, l'Idée jour à jour mûrit pour le bon pain de justice et de vérité.

Dries pousse les barrières, entre dans les petites fermes. Il caresse le chat, il apaise d'un mot ami l'aboi du chien. Les poules en petite troupe galopent devant lui. Le coq s'appelle le coq comme un roi est un roi; ses femmes s'appellent la Noire, ou la Rouge, ou la Blanche. Dries sait qu'il fait plaisir aux vieilles gens en les appelant par leur nom. Il dit en entrant :

— Le bon Dieu faisait tourner le moulin.

Ces âmes simples ne voient là qu'un peu de vent qui souffle. Il y a toujours quelqu'un qui répond :

— S'il plaît à Dieu, le moulin moudra de la belle farine.

Il reprend avec force :

— Et c'est nous qui, avec nos poings, pétrirons la pâte. La huche sera pleine, allez! Il y en aura pour les plus pauvres.

— Oui, voilà ce qu'il faudrait.

Humblement ils s'en remettent à la destinée de ce qu'il leur arrivera de bon ou de mauvais dans la vie. Ils dodelinent de la tête en crachant longuement derrière leur main; et leurs yeux éteints évitent le regard ferme du franc garçon. Dries Abeels secoue son front volontaire comme un petit taureau piqué par les mouches.

— Le soleil vient après la pluie, dit-il. Mais si vous n'avez pas labouré avec le bœuf, comment voulez-vous

que la graine lève? Dieu envoie le vent répandre au loin la semence; le reste est l'affaire des hommes.

Il parle comme les vieux almanachs des campagnes, par moralités sentencieuses. Il se sent ainsi plus près de ceux qui rapportent toute chose à la terre. Quand il arrive, la femme ne va plus, comme les premiers jours, regarder du côté de la haie si le vicaire ne l'a pas vu entrer.

— Hé! Mols, on s'est occupé du garçon. Le lancier aura sa permission, mais la chose n'a pas été sans peine. Piet Baezen heureusement connaissait l'oncle du capitaine qui l'a dit au colonel qui l'a demandé au général.

Cette fois, c'est une des bonnes fermes du pays. La fille se marie dans un mois; on n'était pas sûr que le frère pourrait assister à la noce. Il faut crier dans l'oreille de l'aïeule, toute raide d'années dans sa cahière près de la fenêtre, que le lancier va revenir. Son grand visage en bois se déride. On ne sait pas pourquoi elle a répondu :

— Le plus tôt sera le mieux.

Et elle semble épier, par le chemin, quelqu'un qui doit venir et qui n'est pas le joyeux drille qu'on attend.

Sur le seuil, Dries, le nez en l'air, regarde le maître de la ferme haut perché sur ses jambes, et il lui dit comme il a dit aux autres :

— Les blés levaient quand j'ai passé.

Le fermier cligne de l'œil sans répondre : il est de ceux qui veulent savoir d'où le vent souffle avant de lâcher un mot. Chacun ainsi garde son idée.

Le chemin file entre des champs de seigle. Dries cueille un brin vert et le mâche entre ses dents. Il est repris par la beauté heureuse de la terre. Ses yeux sont lavés de claire verdure et de matin frais. Une brise aromale lui vente dans le cœur, le rire limpide de cet

air de printemps. Mon Dieu! les hommes seraient si heureux s'ils savaient se contenter de ce qui fait sa joie, une bonne pipe au soleil, et courir les petits sentiers, dans l'odeur mouillée de la terre! Un égoïsme délicat lui fait goûter ce bonheur un peu court. Il pense aussi à ses pigeons, aux trois petits qui sont dans l'œuf.

Derrière un buisson d'aunes, près de la mare, une maison ouvre ses volets verts sous l'auvent rouge. La vache paît dans le verger sous les pommiers fleuris. Une jeune femme guide les pas trébuchants d'un enfant. Comme elle le tient par le pan de sa chemise, on voit se rider la petite pomme rose de son derrière, chaque fois qu'il met un pied devant l'autre. Autour, de gros boulants blancs picorent des grains d'avoine, s'enlevant d'un léger battement d'ailes et se posant plus loin à mesure que l'enfant tend ses petits bras dodus pour les prendre. Le refrain que les petites filles chantaient tout à l'heure sur la route lui repasse alors dans la pensée. A son tour il chante :

Hei! c'était dans le mai si gai!

Il y a tant de choses pour lui dans cet air d'une petite ronde simplette des Flandres! Les vieux l'avaient chanté comme la jeune femme, comme toutes les petites filles, en allant à l'école. Avec ses joues rouges sous son bonnet à pois roses, elle a la beauté d'un coquelicot dans sa collerette de pétales. Elle lui jette du bout de ses lèvres désirables les paroles joyeuses :

Là allait un bon Père le long du champ,
Il tenait par la main une petite nonnette.

La folle chanson se dévide comme un fil au rouet. Le bon Père ôtait son capuchon, la folle nonnette se mettait à tourner et puis il la faisait danser comme une petite poupée. C'était du temps où il passait toujours

un Père capucin près d'un couvent. Les petites nonnettes venaient regarder par-dessus le mur comme des abricots à un espalier. « Sa pater ! » Et le moulin là-bas faisait un signe ; la ronde tournait comme lui dans le vent frais ; entre ses rives le rivulet jasait. Tantôt Dries, tantôt la jolie paysanne chantait un couplet. Puis ensemble ils reprenaient le refrain :

Hei ! c'était dans le mai si gai !

Entre ses petits poings qui battent le vide, l'enfant froisse du soleil. Le ciel bleuit le lin fin de ses cheveux. Oui, c'était là une douce chose de vie. Et Dries disait :

— Tant que la mère Flandre mettra au monde de beaux garçons comme celui-là, elle ne sera pas près de mourir.

La rivière un peu plus loin glisse entre ses rives d'iris et de roseaux, la tranquille Lys aux lisses soies fluides. Il s'assied sur le bord et regarde longtemps l'eau s'amincir entre les berges, au loin. Un rideau d'ormes limite l'horizon ; et il ne voit pas tourner la rivière par delà. Cependant elle va comme ses pensées, limpide, égale, reflétant le ciel bleu et rose, les petites feuilles des saules, l'or tremblé des peupliers. Elle glisse lentement de crique en crique, avec des rides de vent, des plissés fins d'étoffe d'argent, jusqu'à la maison où il y a une jeune fille qui s'appelle Mamie. Que pourrait bien faire à cette heure sa Mamie aimée ? Il entend battre les talons de ses souliers dans la maison : elle a passé l'eau sur le café, elle tend la nappe sur la petite table près de la fenêtre où, en regardant la rivière, s'assied un vieil homme doucement malade. Il y a là aussi les petites sœurs qui la tirent par sa robe de matin bleue comme la fleur du lin. Dries caresse avec le plat de sa main l'herbe soyeuse comme une chair. Toute sa vie tient dans la pensée que peut-être cette belle Mamie pense à lui. Ils n'ont échangé pourtant

aucun serment d'amour. Quelquefois un poisson saute, des bulles crèvent à la surface de l'eau.

La vapeur lentement se déroule : sur l'autre rive les prairies d'émail se lignent de l'ombre transparente des peupliers. L'herbe grasse jour à jour mûrit pour la faim sans trêve du troupeau, comme le blé se dore pour la grande famille humaine. Les houlques et les orpins ont des remous sous le vent léger qui souffle en rond. Dries s'allonge, appuie ses reins à la fraîcheur de la berge sous la souple dentelle d'argent d'un saule. Des filées de soleil glissent d'entre les folioles et lui chatouillent la paupière; le reflet de l'eau joue à ses mains comme des bagues. Et de nouveau il allume une pipe. Son cœur est gonflé comme la fleur des pommiers, il comprime sa poitrine à deux mains. Entre ses yeux mi-fermés, il passe du ciel tendrement lilas, des branches balancées comme les palmes des Rogations et les petits canards blancs qui en bande, avec leurs pattes jaunes ramant dans l'eau, raient de larges sillages en éventail le courant.

Le moulin, avec l'ombre de ses grands bras à terre, s'arrêtait de tourner.

II

— Maître, disait-il en entrant.

Un homme âgé à tête grise, avec une moustache tombant jusqu'au bas du menton, se retournait sur sa chaise de paille, son pouce au trou de la palette.

— Hei, ami Abeels?

Il posait à terre les pinceaux et la palette et lui tendait la main, planté droit dans ses sabots, les épaules sèches sous sa vieille blouse de paysan plaquée de vermillon. Sa peau hâlée, picotée de poils de barbe, s'éclai-

rait d'yeux marron sablés de semis d'or. Ce n'était pas un homme qui parlait beaucoup, ce Sander Kokx. Il vivait renfermé en lui-même, avec la vision des paysages sous ses sourcils velus, l'un très haut, tordu comme un cep de vigne, l'autre couché par-dessus l'œil qu'il fermait à demi pour décomposer les tons.

Dries venait là quelquefois discrètement, un peu intimidé à la pensée de troubler le grand silence de cet atelier de campagne. Il regardait longtemps les vaches, les nuages montés de la mer, les petits vachers qui soufflent dans d'aigres flûtes. Personne encore n'avait exprimé cela comme le vieux maître. Kokx alors bourrait une pipe et on causait un peu à travers de longues pauses.

Son feutre mou dans la main, il s'avançait jusque près du chevalet. Kokx devant lui tirait des bouffées de sa pipette de terre, par moments enfonçant le tabac d'un coup de pouce. Tous deux se taisaient. Un jour égal et mat coulait de la verrière brouillée de toiles d'araignées, une clarté tamisée d'après-midi, sans soleil. Tranquillement elle enveloppait le vaste tableau : dans les roseaux, au bord de la rivière, paissait un bétail gras, aux pis lourds et blancs, comme des nénuphars. Une vache blonde, en travers de la berge, lapait l'eau. C'était au temps de l'arrière-saison, quand les étourneaux tournoient avec leurs longs sifflements aigre-doux et que les feuilles cuivrées des peupliers commencent à tomber.

La pluie ne rayait pas l'air gris, mais on sentait qu'il pourrait pleuvoir le lendemain. Le petit vacher, appuyé à la barrière, en train d'effiler la mèche de son fouet, le savait mieux que personne. C'était un de ces fouets dont le claquement, sonnant d'horizon en horizon, a l'air de casser des vitres dans le ciel. Bon Dieu! que cela sentait à plein nez la nature! Dries aurait pu nommer par leur nom les bêtes qui avaient posé. Ce-

pendant il ne parlait pas, il demeurait là, soufflant à petites haleines courtes, les paupières lentement battantes, éprouvant aux racines de la vie un délice, comme quand on se laisse couler au fond d'une pleine eau. Kokx ne lui demandait rien. Il clignait d'un œil et regardait aussi le tableau, penchant sa grosse tête grise d'un côté et puis d'un autre. Le silence était doux comme à l'église : on aurait entendu penser l'âme des vaches. Une grosse mouche tétait une goutte de bière restée au bord d'un verre et puis se lançait contre les vitres. Très loin, dans la maison, des sabots battaient.

— Ah! maître! disait-il enfin en secouant la tête.

Et il ne trouvait d'abord à dire que cette pauvre chose, avec son cœur gonflé dans sa poitrine. C'était une adoration muette pour le petit coin du monde où tous deux, le peintre et lui, avaient passé de si longues heures à voir filer les nuages dans le ciel comme un vol de grues. La pluie tombait là autrement qu'ailleurs : elle venait de la mer grise; elle remuait quelque chose de tendre et d'inconnu qui donnait envie de se laisser mouiller. Le vent aussi avait une plainte presque humaine quand il soufflait d'au delà les prairies.

Dries, dans son âme simple, s'étonnait que la couleur pût exprimer de si fluides sensations. C'était pour lui un mystère religieux comme l'Eucharistie. Et il avait soif à force de regarder boire la belle vache blonde; il croyait être là lui-même un soir qu'il fait très chaud, aspirant l'eau de la rivière. Il se passa bien cinq minutes et puis il jeta son chapeau à terre de toutes ses forces. Kokx leva son œil gauche et vit qu'il pleurait; et lui non plus ne savait plus que dire, tirant fortement sur sa pipe.

— Och! och! disait Dries, c'est comme une chanson avec laquelle on aurait été bercé et que les autres, après nous, chanteront jusqu'à la fin des temps.

Et il n'expliquait pas sa pensée. Kokx comprit

qu'elle se rapportait au symbole de la terre pour une âme de vrai Flamand. Il était ému; il dit doucement en souriant :

— Vous auriez pu, comme cela arrive, me parler du dessin de mes vaches. Ce n'eût pas été la même chose.

Tous les deux encore une fois se taisaient. La grosse mouche ronflait comme une musette. Dries à présent fixait ses yeux clairs sur le fond du tableau. Il eut un petit mouvement. Par delà les arbres là-bas se levaient les tours du château. Sa joie était tombée. Kokx s'en aperçut et haussa les épaules.

— Voilà, cela a été commandé comme cela, fit-il. Si on les écoutait, on peindrait leur blason jusque sur le derrière des vaches.

Dries demeura un peu de temps perdu dans ses idées. Il disait tristement ensuite :

— Penser qu'il y a là dans ce château un homme qui tient le paysan comme une petite taupe sous son talon!

Le vieux maître secoua sa tête grise.

— Fils, ce paysan mène son bœuf et lui-même est mené par sa destinée. Le mieux est que chacun prenne la vie en patience et travaille tranquillement dans son coin.

— La terre est à celui qui l'engraisse de son travail, disait Dries avec entêtement.

— Voilà, oui, je sais, ce sont les idées des socialistes. Il en vient le dimanche qui crient cela par-dessus les haies. Mais je suis trop vieux, ami Dries. Je pense comme pensait mon père. C'était un petit homme de rien pourtant et qui ne se plaignait pas.

Tous deux encore une fois cessaient de parler. Kokx passait une paille dans sa pipe. Du temps coulait. Dries Abeels tout doucement se remettait à regarder le tableau. Il aurait voulu être le petit vacher qui gardait les vaches, dans le grand silence de la terre avant la

pluie. Toujours le bruit des sabots dans la maison se rapprochait et ensuite s'éloignait.

— Hé! femme, s'il vous plaît, tirez un pot de bière au tonneau.

Le peintre maintenant ouvrait la porte et parlait ainsi à quelqu'un qu'on ne pouvait voir. Le garçon n'osait pas lui dire qu'il avait bu déjà quelques verres sur la route. Il éprouvait une réelle timidité devant cet homme simple qui savait peindre l'âme de la vie.

L'atelier joignait la maison : c'était une ancienne grange dont Kokx avait fait murer la haute porte à double vantail, du côté du verger. Les murs étaient nus, d'un blanc frais de fromage comme les petites chapelles des campagnes. Dans un des coins, un vieux bahut de chêne noir, imagé de scènes pastorales, ressemblait à un confessionnal. Kokx y entassait ses études et ses châssis. L'atelier, simple et franc comme l'homme, sentait le blé, la térébenthine et la pomme de l'autre année.

Les sabots bientôt à petits coups battirent dans le corridor, scandant un tintin clair de verres. Et puis il entrait une grosse femme aux cheveux beurre frais, en surcot de flanelle entre le rouge et l'orange. Comme des billes de porcelaine, ses yeux joyeusement roulaient dans les vernis à peine craquelés de ses amples joues. Sa saine maturité gardait la fraîcheur de vie honnête des vieilles gens qui n'ont pas fait de mal. Kokx tout un été était venu peindre au village. Une jolie fille quelquefois par-dessus la haie arrivait regarder ses toiles. Une fois, il l'avait priée de poser avec son fauchet et sa petite cape de faneuse, pour une fenaison. Avant la fin du tableau, ils s'étaient aperçus qu'ils se convenaient. Kokx n'était plus reparti. Un matin de gelée blanche, par les chemins tintants de petits grelots de givres, ils étaient allés se marier à la vieille église. Aucune histoire n'était plus simple : elle eut la simpli-

cité de leur vie. Avec l'aide du maçon et du menuisier, Kokx se mit à bâtir la maison; elle avait grandi comme son art, comme leur tranquille bonheur. Deux vaches à petits pas entrèrent dans l'étable. Après deux ans un enfant avait poussé son premier cri. Tout le logis, reluisant de cuivres et d'étains, avec des cruches à lait cabossées et des petits coqs en faïence sur les dressoirs, avait un air d'arche du temps des saints.

Kokx, d'une même âme charmée, sans lassitude, peignait les vaches et la terre, sa blouse de paysan aux épaules, traînant à ses sabots une odeur de labours. L'hiver il lisait dans une vieille Bible flamande. Stina, sa femme, était bien allée trois fois à la ville, elle n'aurait plus pu dire à quelles dates. On continuait à l'appeler par son petit nom dans les villages. Comme il y avait beaucoup de Stina, on l'appelait « Stina du peintre ».

La bière moussa, couleur de méteil. Dries, le nez contre le verre, reniflait le bouquet amer et tonique. Il savait apprécier les brassins.

— C'est de fine fleur de houblon, dit-il respectueusement, comme il eût parlé de son salut dans l'autre monde.

La tête renversée en arrière, il inclina à mesure le verre et laissa couler le liquide blond jusqu'à la dernière goutte. Déjà le peintre avait repris sa palette : il lustrait d'une touche claire le mufle de la vache qui buvait à la rivière. Doucement Dries alla se placer derrière lui. Et debout, faisant tourner ses pouces à son dos, il regardait se mouiller les naseaux de la bête comme une fleur sous la pluie.

— Voilà, dit-il en riant, ce n'est qu'un petit reflet d'eau et tout de même c'est comme si toute la rivière y avait passé. Ah! maître, vous êtes près de la vie comme le bon Dieu!

Kokx riait, content.

Tous deux, un peu de temps, alors se mettaient à bavarder de la bonne terre de Flandre : ils n'auraient pas parlé autrement de leur mère; et ils avaient les lèvres humides et sucrées. Kokx ne disait ça et là qu'un mot, mais bon, à propos des vaches, des moissons, des vergers et du héron. Il y avait une si intime poésie quand, en regardant à ses pieds, il évoquait ce long oiseau au bord de la rivière, dans le soir, après que les petits vachers sont partis avec le troupeau. Un grand silence tombait et le héron était là, ses longues pattes dans l'eau, amorçant l'anguille. Chaque fois que l'anguille piquait, il enfonçait très vite son bec en mouchette à chandelles, puis le bec remontait avec un petit claquement où pendillait une chose enroulée comme un ruban. Dries aussi regardait à ses pieds comme s'il voyait maintenant l'anguille.

C'était ensuite son tour de parler. La terre natale l'amusait comme un grand jour de kermesse. Il racontait des histoires de rixes et de belles filles aux yeux de velours. Il riait et frappait des mains, poussant un souffle fort devant lui. Tout l'atelier bourdonnait de sa voix; les araignées s'avançaient au bord de leurs toiles sous les vitres du lanterneau. Et puis tout d'une fois cela devenait très doux; il disait si amoureusement :

— La Flandre dormait, mais elle se réveille, la belle épousée! Attendez seulement que tout ce qui est en terre lève... Alors vous entendrez chanter le mai si gai!

La cloche rouillée de la grille eut un hoquet. A travers un craquement de bottines neuves, ils entendirent une voix de fausset demander s'il n'y avait pas là quelqu'un qui pût tenir le cheval. Chaque fois que les semelles craquaient, la voix montait, en sorte qu'il semblait exister entre elles une rivalité.

— Kokx! Hé! Kokx!

Un petit homme rond, les joues bleues et pommées comme un chou, entra, roulant sur ses gros mollets, guêtrés de houseaux de toile grise.

— Bonjour, Kokx. Je passais. J'étais curieux de savoir si vous aviez changé le dessin de la vache blanche.

Il serrait dans ses larges doigts gantés de peau de daim la main que Kokx venait d'essuyer à sa blouse. On n'avait pas de peine à voir, à la façon dont il jouait de son fouet à pomme d'or, que c'était un homme de qualité. Il souffla, tamponna à petits coups de son mouchoir en soie son crâne lisse, perlé de sueur, tenant devant lui son chapeau comme une sébille. Dries aurait voulu être loin.

Kokx retira sa pipe et dit avec malice :

— Mon Dieu! Voilà! J'ai pensé qu'il valait peut-être mieux qu'elle eût fini de boire.

Le petit homme rond aperçut Dries Abeels; très vite, d'un petit choc sec, il replantait son chapeau sur sa tête.

— Ah! c'est vous! Diantre! Hé! C'est que c'est lui! Mauvais sujet!

Encore une fois le fausset montait, aigre comme un foret. Cependant, comme le personnage piétinait sur place, les semelles de cuir neuf craquaient au point qu'à peine on l'entendait. Dries le regarda droit dans les yeux et il était sans jactance. Il se rappelait : au temps où, après l'école, il jouait aux billes près de l'église, quelquefois le baron lui tirait l'oreille amicalement. Il envoyait aussi çà et là à son père, le marchand de lin, une pièce de gibier. Un seigneur comme celui-là, maître d'une partie du pays, se croit si au-dessus du pauvre monde qu'en les bourrant un peu rudement, il fait encore honneur aux gens. Dries, avec ses vingt-six ans, semble être toujours le galopin dont les braies avaient plus de trous que de boutons.

— Ma foi oui, c'est moi, Dries Abeels, dit-il rondement.

M. de Quast, agacé qu'il le prît sur ce ton, recommença à souffler.

— Oh! pouf! vous auriez beau soutenir le contraire, pouf pouf! j'aurais de bonnes raisons pour ne pas vous confondre avec un autre. Hé! hé! pouf! Il m'en est revenu de belles sur votre compte, pouf!

Dries, à présent, riait, un peu humilié. Le baron profita de ces apparences plutôt placides pour le regarder de haut, avec son gros visage violet sur le côté. Du bout de son fouet il tambourina sur ses houseaux. Et à chaque coup, c'était un mot qui remontait.

— Il paraît, paraît... que vous vous êtes mis, oh! oh! du côté des partageux. (Qu'est-ce qu'il voulait dire par là? Peut-être ne le savait-il pas bien.) Vous prêchez les... les mauvaises doctrines. Vous reniez les principes de vos pères. Vous... vous... Hé! hé! pouf!

Quelquefois il arrivait au château un haut prélat ou un député selon les vrais principes des pères du gentilhomme. Il n'était pas difficile de s'approprier leurs expressions. Mais ceux-là parlaient avec abondance : le petit fausset, lui, n'avait qu'un maigre fil d'éloquence qui tout de suite tarissait. Les semelles de cuir neuf aussitôt menaient un bruit terrible : toute la maison semblait craquer de haut en bas.

Dries répondit simplement :

— A chacun sa conscience. Je suis avec ceux qui peinent. Je suis moi-même un paysan,

— Un paysan! quoi? Qu'est-ce qu'il dit, Kokx?

Le baron roulait les yeux, ôtait et remettait son chapeau. Ses joues gonflaient comme des vessies.

— Hé! corbleu! monsieur, reprit-il, mes paysans, à moi, mangent à leur faim et boivent à leur soif. Ils se reposent le dimanche. Il n'y en a pas un qui ne pèse ses cent cinquante livres, pouf! pouf!

Et il frappait toujours ses houseaux du bout de son fouet. Une poussière fine volait, un peu de cette terre de Flandre qui était à lui et qu'il portait dans ses bottes de seigneur. Dries, avec son cœur d'homme libre dans ses yeux droits et clairs, tranquillement disait :

— Pas tous... pas tous. Pour les autres, il y a la vache qui prend du mal, la truie qui crève avant de donner sa portée. Il y a la grêle et la sécheresse. Il y a les mauvaises années.

Le petit homme corpulent se haussa à la pointe des semelles; il criait vers le peintre :

— Ce n'est pas lui, peuh! pouf! hé! qui changera cela! Dites! hein, Kokx!

Tout de même, avec les deux pouces en plus qu'il parut avoir tout à coup, le fils des glèbes était encore plus grand que lui. A présent, les narines de Dries battaient. Il dit d'une voix haute qu'on eût entendue de la campagne si la petite fenêtre sous le lanterneau avait été ouverte :

— Toute chose arrive à son heure. Quand la pomme est mûre, il faut qu'elle tombe.

Le baron pirouetta, lui tourna le dos. Il sembla ne plus s'intéresser qu'au tableau sur le chevalet, se reculant, s'approchant, mettant le nez sur la peinture comme s'il reniflait un gibier légèrement avancé. Kokx, lui, toujours, fumait sa pipe.

— Hé! hé! corbleu! c'est de la belle couleur flamande. Oui, oui, flamande... Mais la couleur sans le dessin... Tenez, il manque un doigt à la main du vacher. Moi, vous savez, j'aime tout voir dans un tableau. D'ailleurs, hein? pas vrai? la nature nous a donné cinq doigts, pas un de moins.

L'âme du vieux maître était loin. En clignant des yeux il se demandait s'il ne supprimerait pas une des petites vaches du fond à cause de la tache trop claire

qui rompait l'effet; mais précisément le petit homme rond se campait un monocle dans la rainure du nez et se mettait à nombrer les têtes de bétail qui figuraient sur la toile.

— Hé! dites donc... Huit... dix... Est-ce bien dix dont nous sommes convenus?

Du bout des doigts il touchait la toile. Sa main au loin couvrait le pays, faisait une ombre sur les vaches, le ciel, les petits arbres du fond. Et Dries souffrait. Il regardait avec stupeur ce personnage qui, dans les cinq doigts de sa main, semblait tenir toute la terre du bon Dieu. Est-ce que quelqu'un peut dire qu'un peu d'or suffit vraiment à payer l'émotion d'une âme d'artiste et tout le frisson de la création qu'il y a dans un tableau?

Les bottines de cuir neuf craquèrent du côté de la porte; la grille grinça; un trot battit le pavé. Tous deux, dans l'atelier repris à ses pensifs silences, vidèrent la canette de bière. Ni l'un ni l'autre ne parlaient du petit homme qui, il y a un instant, tapait là de son fouet ses houseaux comme si celui-là n'avait jamais existé pour eux.

III

Dans les clos fleurissait la fin mouillée des lilas. Un soleil pâle était venu après l'ondée; les abeilles sortaient des ruches. Les marronniers au bord des routes semblaient pavoisés de petits ballons roses. Dries Abeels, selon son habitude, quelquefois s'arrêtait à causer par-dessus la haie avec les paysans. Avec son entêtement doux il leur parlait du blé qui levait, de la terre toujours en travail, de l'Idée pareille à la terre dans l'âme des hommes. Il levait la main quand il parlait de l'Idée.

Il ne manquait pas de gens qui lui répondaient :

— Cela vous est facile à dire, à vous, le fils du marchand de lin. On vous a appris à lire dans des livres. Mais qu'est-ce que nous sommes, nous ? Des petites taupes, de toutes petites taupes. Nous ne savons pas ce qui se passe au-dessus de nous.

« Après tout, pensait-il, ces gens ont raison. Je suis le fils du marchand de lin, comme ils disent : mes mains n'ont pas connu le travail. Il y aura toujours cette différence entre eux et moi. »

Des peupliers agitaient leurs petites feuilles d'or et d'émeraude comme des mouches. Par des chemins de terre cendreuse et friable, le pays s'en allait. Il y en avait qui étaient tout petits comme le sillage de deux amoureux dans les blés. Il y en avait qui étaient larges comme pour des armées, avec quatre rangs d'arbres feuillus jusqu'à la base. Un gramen touffu enduvetait les ornières. Dries pensait au temps des pauvres masures en chaume et en torchis clignant de l'œil derrière leurs lucarnes à ras de terre, épiant la bande sinistre des lansquenets rôdant par le pays. Ah ! les souffreteux et maigres patiras claquant des dents, torturés par la fièvre et la famine ! Les beaux cavaliers roux qui pillaient les chaumes et violentaient les filles étaient partis. Mais tout de même l'humble serf de la terre toujours crevait sous les impôts, les corvées, les fermages, la maladie.

Une petite ondée bruina ; les gouttelettes tintaient et il faisait très doux sous la terre, dans les champs de seigle et d'avoine. C'était pluie bénie pour tout le monde. Des petits enfants mangeaient de grosses tartines devant les portes, ou bien faisaient voler un hanneton au bout d'un fil. « Vliege, vliege, meuleke ! » chantaient ceux-là. (Vole, vole, petit moulin !) Comme c'était samedi, les seaux claquaient, éclaboussaient les murs. Et tous les petits vergers semblaient vernis à neuf,

d'un brillant de peinture et d'émail. Des veaux, avec des coups de tête où roulaient de gros yeux violets, gambadaient près des clôtures. Des poulains titubaient de côté sur leurs hautes pattes fluettes, avec le poids de leurs têtes trop lourdes en avant. Dans les mares en fleur, les petits canards, égayés par la pluie, barbotaient. Dries n'en finissait pas d'admirer les jolies maisons de Flandre avec leurs volets vert et blanc, leurs fenêtres quadrillées de menus carreaux, les façades échaudées aux dernières Pâques et la hutte en glui des poulaillers dressés sur des perches. On voyait bien que le soleil allait revenir, car aucune des poules ne remontait.

Les chemins filaient droit un peu de temps et puis déviaient : il n'y avait qu'eux pour savoir où ils allaient. La plupart tournaient en rond comme des rondes de petites filles, bordées de têtards de saules et de chênes. Des troncs à ganglions finissaient en brosses vertes. Quelquefois une douve longeait une grosse ferme noire à l'ombre. La pluie faisait remonter une odeur âcre de purin et de vase. Ce n'était pas de la joie ni de la tristesse, mais un sentiment venu du fond de la vie, avec lequel on aurait pu vivre là longtemps. Dries aimait tant la petite pluie, et les petits fossés, et les petits chemins! Il n'aurait pu dire pourquoi, considérant tout cela avec un cœur gonflé, il murmurait : « Maman, » comme quand il était petit enfant.

Il marcha ainsi près d'une heure. Des gouttelettes givraient sa barbe. Parfois il cueillait une feuille mouillée et la suçait. Il n'était jamais pressé d'arriver; c'était une vraie âme de paysan attentive au cri des oiseaux, à la montée des sèves, au bruit des bourgeons qui éclatent. Son ami Piet Baezen disait qu'il entendait chanter en lui les arbres comme une messe. Il s'arrêtait quelquefois à regarder un vieux cheval dans un champ. Il savait lire tout ce qu'il y a de courage résigné et

fraternel dans les prunelles brumeuses des bêtes. Une fois il s'était approché d'un chien furieux qui mordait les gens; le maître, un fermier, avait pris son fusil pour le coucher bas. Et il l'avait détaché, le chien en le léchant l'avait suivi. C'était une force en lui dont il ne se rendait pas compte lui-même. Les petits paysans aussi la subissaient.

Maintenant un hameau là-bas sortait des arbres, la pluie avait cessé : un soleil frais filait de l'or sur la campagne. Parmi la mouillure reluisante des arbres, le coq en cuivre du clocher semblait battre des ailes, comme la colombe au rameau vert après le déluge. C'était là une très vieille petite chose de piété, une chapelle tout juste grande à la mesure de l'humble part de paradis que réclamait la pauvre humanité vivant à l'entour. Aux heures des offices, les hommes demeuraient sur le parvis, la casquette à la main, remuant leurs lèvres du côté où brûlait le trèfle rose des cierges.

Dries allait tirer la tringle à la porte d'une modeste maison blanche contre le cimetière, une maison à rideaux frais, avec une petite Vierge Marie dans une niche. Un très vieil homme en soutane roussie aussitôt avançait sa tête grise par-dessus la haie du jardin et venait lui ouvrir la petite grille en fer.

— Il faisait si doux dans la campagne, disait Dries.

— Je sarclais mes salades, de son côté disait le prêtre.

Et il séchait à l'herbe du gazon la terre humide qui lui poissait les mains. Tous deux marchèrent un peu de temps entre les buis taillés en cône et puis Dries s'arrêtait devant les poiriers.

— Vous aurez du fruit, mon révérend.

— Il y a promesse, ami, mais les bons-chrétiens sont bien vieux.

Ils allèrent ainsi jusqu'au fond du jardin. Le curé se mouchait dans les carreaux rouges de son mouchoir et

ensuite il frappait avec le doigt sur le couvercle de sa tabatière en corne. Il y puisait une pincée de tabac qu'il lévigeait lentement entre le pouce et l'index. L'homme était courbé comme les vieux arbres tournés au vent d'ouest; et il avait la maigreur des christs en bois aux triviaires. La peau de son visage avait plus de plis que son étole, toute jaune, d'un jaune malade de coing vieilli dans l'armoire, avec des picots blancs de barbe aux joues. Depuis plus d'un demi-siècle il vivait au cœur des labours et des semailles, dur au froid et à la peine comme ses paroissiens. L'évêché autrefois avait songé à l'avancer : il avait préféré à une cure fructueuse sa pauvre église qui à peine lui procurait la subsistance. Et il menait là, oublié, à l'ombre de son clocher, une vie très pure, cultivant lui-même son jardin. Aucun seigneur ne lui envoyait de la pêche ni du gibier. Les fabriciens des autres villages dédaignaient un peu le curé Ledoux.

Dries Abeels et lui maintenant étaient près de la clématite qui s'enroulait autour de la tonnelle, et ils ne se disaient rien. Ledoux regardait la terre très bas à ses pieds. Un petit nuage passait sur l'église comme une boule de ouate. Le jeune homme ne savait comment commencer et tout à coup il soufflait fortement dans ses joues et disait :

— Notre curé, ils ont voulu que je vinsse vous trouver. Vous savez tout ce que notre parti fait pour les simples et les souffrants. Nous avons avec nous les ouvriers des villes. Si seulement les petits fermiers pouvaient nous suivre ! Moi, comme les autres, je fais ce que je peux; j'entre dans les maisons, je leur parle de leurs misères, de la terre qui, après tout, est à celui qui la cultive. Il faudrait que nous pussions compter sur des hommes comme vous. Vous êtes pour nous comme la sainteté même de l'Eglise. Ils vous écouteraient si vous leur disiez ce que nous faisons pour eux.

Depuis quelque temps il disait : « notre parti. » Ils n'avaient été d'abord qu'une centaine à parler ainsi et à présent ils étaient mille et plus. Cela le grandissait dans son estime d'avoir tant de monde derrière lui.

Le curé leva vivement les yeux, ses clairs yeux bleus d'enfant. Une âme tendre et inquiète brillait sous leur cristallin comme une petite flamme droite derrière la porcelaine d'une veilleuse. Il regarda ainsi une seconde Dries Abeels. Et de nouveau ensuite il contemplait la terre à ses pieds.

— Je ne suis qu'un humble serviteur de l'Eglise, dit-il.

La voix tomba sourde, triste sur la bonne odeur des violettes qui fleurissaient le bord du sentier; et il roulait ses mains l'une dans l'autre avec humilité, un peu courbé. Dries connaissait bien cette douce âme ecclésiastique, résignée à la fois et courageuse.

— Notre curé, dit-il, l'Eglise n'est pas du côté de ceux qui font payer au paysan la terre le double de ce qu'elle vaut. Les opprimés toujours ont été à la droite du Seigneur. Notre Evangile est celui du Christ même.

Le maigre dos voûté se redressa et à présent Ledoux, avec ses yeux limpides et fixes, regardait le vieux clocher par-dessus la haie, comme s'il cherchait là la vérité.

— Mais qui vous donne le droit de parler ainsi? fit-il.

Il se mettait à marcher très vite et il sentait le souffle du garçon dans son épaule. Ils arrivèrent ainsi au bout de la petite allée : ils étaient tout près de la maison. Et alors le curé, lui posant la main sur l'épaule, dit lentement :

— Vous avez bien fait de venir. Je fais ce que je peux, je prie tous les jours le Seigneur pour que les voix justes soient entendues. Ayons confiance dans les

secrets desseins de Celui qui lit au fond des âmes, mon fils.

Cela, d'autres prêtres, des fils de la terre, d'humbles et simples vicaires de Christ, aussi le disaient quelquefois dans les cantons où la vie est plus précaire qu'ailleurs. Timidement ils affirmaient leur espoir dans l'Eglise nouvelle, fraternelle aux déshérités.

— Je répéterai vos paroles, dit Dries en courbant la tête.

Ils étaient entrés dans le petit parloir qui servait aussi de salle à manger, une natte d'osier tressé sur le carreau rouge, quelques chaises de paille contre le mur, la table ronde au milieu, recouverte d'une toile cirée, un buffet dans l'angle. Et les murs étaient sans ornements, rien qu'un Christ en bois sur la cheminée, une touffe de buis passé derrière la croix. Il sentait le fruit et la moisissure dans la maison.

Le curé tira sa tabatière, roula une pincée de tabac entre ses doigts. Et encore une fois l'humilité de sa vie remontait.

— Ce n'est pas pour moi, dit-il. A mon âge, je n'ai plus rien à craindre. Mais je pense à mon troupeau : il ne faudrait pas qu'il lui arrivât malheur à cause de son berger. Croyez-moi, ne pressez pas les choses : il vaut mieux s'en rapporter au temps. Qui travaille avec le temps, travaille pour l'éternité.

Il regarda le Christ sur sa croix, remua la tête et ensuite, une narine après l'autre, il aspirait fortement le tabac.

C'était curieux comme Dries avait réponse à tout depuis qu'il lui était venu une conscience. Il répondit d'une voix décidée :

— Quand la gangrène est dans le pied, il faut tâcher de l'arrêter, de peur d'avoir à couper la jambe plus tard.

Le prêtre haussa doucement l'épaule.

— Dieu fait plus pour la guérison des pauvres malades que tous les médecins.

Un silence s'étendit et le jeune homme, cette fois, n'avait plus répondu. Il semblait écouter descendre profondément en lui la grave parole. Il tenait les yeux tournés vers les vitres de la fenêtre. La boule de ouate s'était fondue dans le ciel; la lumière du couchant dorait la tour de l'église. Déjà le soir tombait sur les croix du cimetière. Une si grande paix venait par les chemins, un doigt sur la bouche, comme pour annoncer que c'était demain dimanche!

Les yeux clairs, dans l'ombre de la petite pièce au plafond bas, eurent une transparence mouillée. Le vieil homme doucement le poussait vers la porte et, lui serrant la main, disait :

— Je ferai mon devoir. Je ne suis rien qu'une humble prière prosternée au pied de l'autel. Mais Dieu lira dans nos âmes, Dieu sera du côté de ceux qui acceptèrent de souffrir pour le bien des hommes.

Dries reprit le chemin qu'il avait suivi tout à l'heure. La terre lentement entrait dans l'ombre. Les peupliers blutaient une cendre fine sur la route. Entre les cimes il apercevait l'émail bleu de la lumière qui remontait. Une vapeur fraîche s'effumait de la campagne, trempée par les ondées du jour. Et il aspirait l'odeur de goudron des touffes de lilas bleu retombant par delà les clôtures. Un souffle froid se levait des dessous du sol, de la vase des douves, des litières marinant dans les purins. Les hannetons comme de petits moulins ronflaient dans les feuilles.

Quand il eut marché ainsi un peu de temps, il entendit derrière lui tinter la cloche du hameau. C'était un son fêlé, tremblotant, qui semblait venir de plus bas que la terre. Presque aussitôt une autre cloche sonna du côté où s'était couché le soleil, et celle-là battit trois coups très vite; et il reconnut la jeune cloche d'un

village riche qui avait un bon Dieu en or. A son tour elle se tut comme la petite campane du hameau, et le silence ensuite était plus lourd. Mais encore une fois une cloche se mettait à tinter très loin, à l'est, comme un vol attardé de bourdon. Cela venait le long de l'eau, traînait un peu de temps à ras de la terre, par-dessus les champs verts, et puis il ne restait plus qu'une vibration de cristal qui ne finissait pas tout de suite. Il tendit l'oreille, ému, voulant l'entendre jusqu'au bout, avec l'angoisse que comme les autres elle allait mourir. Maintenant les cloches sonnaient partout dans la campagne et il y en avait de très vieilles, toutes rouillées à force d'avoir tinté pour la mort et pour la vie. Une n'avait pas cessé de sonner qu'une autre commençait et toutes sonnaient l'angélus. C'était l'antique foi de la Flandre qui à cette heure joignait les mains des pauvres hommes au fond des bourgs.

Le son des cloches montait sous les étoiles comme la prière des ancêtres, comme les petites voix des enfants qui après eux entraient dans la vie. Là-bas, en mer, les pêcheurs secoués sur leurs barques aussi entendaient une cloche venir de par delà les dunes. Toute la nuit palpitait dans cette rumeur religieuse qui mourait et renaissait. Et Dries demeurait immobile au milieu du chemin, la tête inclinée vers la terre, écoutant chuchoter, par-dessus la fin du travail, l'âme des paroisses.

IV

Il y avait à peu près deux ans que cela lui était venu. Dries, jusque-là, était resté un garçon comme tous les garçons riches de la campagne, un garçon qui aimait à rire et à s'amuser. Il avait fait d'assez bonnes études

au collège. Abeels, le père, ne savait pas bien si le mieux pour lui ne serait pas une bonne petite cure de campagne en attendant qu'il devînt doyen ou quelque chose de plus. Tout le monde savait que l'évêque du diocèse avait commencé par pousser la charrue. Mais voilà, quand le marchand de lin fut mort, Dries quitta le collège et revint habiter avec sa mère, une très simple femme qui n'avait pas toujours été heureuse avec son mari. Dries alors fut le maître de sa vie : il fumait des pipes; on le voyait souvent dans les cabarets où une jeune fille à ruban rose autour du cou rit derrière le comptoir. Et les jours de marché, il allait vendre son lin à la ville, comme avait fait son père. C'est ainsi qu'il connut Piet Baezen, le fils du boulanger.

Passant un après-midi avec un de ses amis sur le quai, ils virent un homme qui tranquillement pêchait dans la rivière.

— Piet Baezen, hé? s'était écrié joyeusement l'ami.

L'autre avait levé la tête; le poisson ne mordait pas; ils étaient partis boire ensemble un verre de bière blonde, comme d'anciennes connaissances.

Baezen tous les matins enfournait le pain et puis il allait pêcher ou bien il sortait de la ville, marchant devant lui le long des petites fermes à volets verts, entre les files des peupliers. Il ne s'y était jamais pris autrement pour écrire ses contes de pauvres gens. Personne avant lui n'avait encore exprimé de si humbles et si fraternelles choses. Baezen seul n'avait pas l'air de se douter qu'elles étaient encore meilleures que son pain. C'était un petit homme tranquille et gauche, d'une pâleur un peu soufflée, des yeux distraits et tristes sous un grand front. Il n'aimait pas parler beaucoup de lui. Jamais Abeels n'aurait soupçonné que ce Piet Baezen, dont les gazettes commençaient à s'occuper, pût être un garçon si simple. Ses livres, il les compo-

sait comme il pétrissait sa farine, avec une même âme silencieuse et douce.

C'était déjà l'automne. Dries acheta les livres de Baezen. Il allait s'assoir au bord de la rivière et il ne se lassait pas de les relire. Avec le bourdonnement du vent de pluie à ses oreilles, c'était une chose si mollement triste, ces histoires de pauvre monde, qu'elles donnaient presque envie de souffrir un peu soi-même, le nez piqué par le froid, les deux mains enfoncées jusqu'au coude dans les poches. Un paysan, le dimanche, après le salut, allait visiter son champ ravagé par la grêle, et il restait là longtemps, regardant le seigle haché qui pour lui était la ruine. Ensuite, à petits pas, il rentrait dans sa maison. On ne savait pas à quoi il avait pensé : Baezen ne le disait pas. Et le lendemain il se remettait à son grand labeur sans trêve, comme si rien n'était arrivé. C'était encore un vieil homme qui n'avait pas de chance, un vieil homme comme il y en a beaucoup : la femme était morte, le fils aussi. Dans une mauvaise année, il perdait sa vache et son porc. L'huissier un matin arrivait : il pleuvait une pluie fine d'octobre, et d'autres pauvres gens étaient devant la porte, en sabots dans la boue du chemin.

— Dix francs, cinq francs, un franc... Personne de mieux qu'un franc?

Le bâton frappait un coup sur la table. A chaque coup le vieux, debout dans la maison qui s'en allait morceau par morceau, avait une petite secousse et tirait sur sa pipe. Et puis un bruit de sabots décroissait dans les chemins noirs, sous la pluie : chacun emportait quelque chose. Il restait seul, tirant sur sa pipe comme tout à l'heure, la porte refermée sur la nudité vide des deux chambres. On entendait toujours la pluie contre les vitres, comme si sa vie, après soixante ans à labourer, à ensemencer, à peiner comme un bœuf, saignait

sur le carreau à petites gouttes. Le soir tombait et il était encore là, fumant une pipe après l'autre, dans l'âtre vide. Et ensuite, à pointe d'aube, il partait pour se louer dans les fermes.

Il y avait une si cordiale et si intime humanité dans la peinture de toutes ces humbles existences! On ne savait pas comment le fils du boulanger faisait pour donner une âme, même aux choses de la maison. La brouette, après la vente, ne voulait pas s'en aller, gémissait, schrew! schrew! avec son essieu rouillé. Il fallait entendre aussi, le soir où mourait la femme aux cinq petits enfants, la vieille bouilloire parler avec l'horloge et la porte du bahut.

Tout seul dans la campagne, avec le vent d'automne qui épluchait les peupliers par-dessus le livre qu'il lisait, Dries commença à voir autrement la vie. Il n'était plus le même garçon gonflé de joie qui chantait sur le chemin et frappait les arbres avec son bâton. Les petites maisons du bord des routes le regardaient tristement dans le soir doux. Leurs lampes clignotaient derrière les vitres comme des veilleuses dans des chambres de malade. Il songeait qu'il y avait peut-être là un vieil homme qui attendait l'huissier pour le lendemain. Et il n'était plus aussi heureux en rentrant se mettre à table, dans l'odeur chaude d'un plat de choux au lard.

Quelquefois, les jours de marché, il faisait tinter la sonnette chez le boulanger et demandait si Piet Baezen n'était pas à la maison. C'était une boutique du vieux temps près de l'église, avec une balance de cuivre sur le comptoir pour peser les macarons et les pains d'amandes, et une autre balance en fer, plus grande, dans le fond, sous une planche à pains, avec des poids lourds pour peser les farines. Il arrivait, par les temps de pluie, que Baezen n'était pas toujours au bord de la rivière à pêcher. On était sûr alors de le trouver assis

devant sa petite table de bois blanc, écrivant avec une vieille plume qui crachait, dans la chambre à côté de la place, sous le carillon. Il n'y avait pas d'exemple que quelqu'un l'eût arraché à son four, à l'heure où il brassait le feu ou mettait cuire le pain. Mais il descendait volontiers s'il ne s'agissait pour lui que de remettre sa plume dans l'encrier. Ils allaient ensemble boire un verre au cabaret près de l'écluse. A peine ils se parlaient. Baezen demeurait perdu dans ses idées, Dries n'avait pas besoin de paroles pour se sentir heureux : son cœur fortement battait à côté de la chaleur de ce vrai cœur de garçon. Une fois il osa lui avouer qu'il n'avait encore rien lu de plus beau que ses petits livres. Piet Baezen était un peu étonné, avec ses yeux tristes sous son grand front. Tout doucement, ainsi, ils en vinrent à s'appeler par leur petit nom. Maintenant quelquefois Piet lui lisait ses histoires à mesure qu'il les écrivait.

Ce que Dries admirait le plus, c'était l'humble force de vie qu'il savait donner à tous ses miséreux trimant si durement dans les champs et à la fabrique. Les meules brûlaient ; l'orage versait les blés; ils étaient mangés vifs par l'impôt et le fermage; la machine tuait partout les métiers; et cependant ils demeuraient debout, avec leur foi dans quelque chose qui les empêchait de mourir. C'était la vieille race opiniâtre des Flandres, aux têtes comme des chaudrons de fer sur lesquelles s'ébréchaient les marteaux. Tous deux en parlaient fièrement, la sentant plus près de Dieu que les autres. Après tout, ces paysans, ces petites gens des métiers d'aujourd'hui étaient du même sang que les ancètres bataillant contre les rois, contre la meute des ogres aux grandes dents. Il arrivait à Dries, après un silence, de demander tout à coup à Baezen :

— Est-ce qu'il ne viendra pas un jour où tous les hommes pourront manger à leur faim ?

C'était une idée maintenant qui ne lui sortait plus de la tête. Le fils du boulanger doucement levait les épaules; il aurait volontiers enfourné une partie de ses nuits pour que le monde pût manger du bon pain. Seulement il aurait fallu tout de même que quelqu'un payât la farine. Et comme cela, ne voyant rien venir du côté de l'horizon, il se contentait d'écrire, avec une grande pitié, ses petits contes.

Dries, un peu de temps encore, alla acheter du lin chez les paysans pour le revendre à la ville. Son père l'avait fait avant lui, tâchant de gagner un bon salaire en achetant à bas prix. Il continuait à faire comme son père. Mais une idée est comme un homme qui met un pas après un autre : tout le champ en est bientôt rempli. Il y avait une page vraiment triste de Baezen où, à côté du lit d'agonie de l'homme longtemps malade, la femme se jetait aux genoux du marchand et le suppliait d'ajouter quelques écus à son prix. A chaque hoquet du moribond, le marchand, au contraire, diminuait, se disant que la femme aurait à payer le médecin, le cercueil et le reste. Quelque chose cassait dans le lit, comme un vieux ressort d'horloge. Alors il n'offrait plus qu'une somme dérisoire qu'il s'engageait à payer tout de suite. Et il s'en allait avec le lin.

Dries regarda profondément en lui et il cessa d'aller vendre son lin à la ville. Quand il venait les jours de marché, c'était pour demander à Piet Baezen s'ils n'iraient pas faire ensemble un tour du côté des villages. Les autres jours il partait voir Mamie ou bien il se promenait dans la campagne, poussant devant lui des ronds de fumée et réfléchissant, sans rien faire. Sa mère, Josine Abeels, était toujours contente, et les pigeons aussi. Il passait des heures à regarder les petits mâles qui déjà piétinaient en se rengorgeant autour des femelles. Il raccommoda l'armoire à linge qui sentait le réséda. Il repeignit en vert clair les volets de la

cuisine. Il remit deux lattes à la claie du fruitier. Il y avait constamment une chose ou l'autre à faire dans la maison. Et il s'était abonné au *Sillon*, le journal des démocrates chrétiens.

Un jour quelqu'un poussa la barrière. Dries clouait ses boulins au grenier. Il descendit et trouva au jardin un grand garçon à la figure loyale et décidée, avec des yeux chauds et un menton en avant comme pour donner un coup de dent. C'était Joris Flanders, le rédacteur du *Sillon* et l'un des orateurs du parti : il arrivait franchement demander à Dries de l'aider dans sa propagande pour la bonne cause. Dries avant ce jour-là n'avait jamais pensé qu'il pût y avoir une bonne et une mauvaise cause. Ils tournèrent longtemps autour des choux. A tout instant Flanders s'arrêtait et donnait un grand coup dans l'air. Dries remuait la tête de haut en bas, d'un mouvement lent et continu. Il ne lui déplaisait pas de l'entendre déblatérer contre les patrons et les seigneurs. Et puis ils prirent la grande route. Il était bien neuf heures du soir lorsque Dries rentra à la maison.

C'est à partir de ce moment que le fils du marchand de lin commença à entrer dans les fermes, parlant de la terre et de l'idée, derrière les portes. Et on pouvait toujours compter sur lui s'il s'agissait de rendre un service. Dries à présent était, lui aussi, un soldat de la bonne cause.

CAMILLE LEMONNIER.

(A suivre.)

LA
COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

(Suite)

XI

La comédie de société bat son plein pendant le second Empire, et Auguste Villemot, dans ses spirituelles chroniques, analyse fort agréablement ses avatars. Mais, si le zèle n'est guère moindre qu'au dix-huitième siècle, il y manque, en général, l'esprit d'ordre, de persévérance qui caractérise les maîtresses de maison d'antan, façonne les excellentes troupes d'amateurs, élève dans les hôtels et châteaux des théâtres très complets qui font presque concurrence aux théâtres publics. Jadis le loisir des grandes existences produisait des miracles de luxe raffiné : à partir de 1852 surtout, on sent que, même dans la vie mondaine, la démocratie coule à pleins bords, et, avec celle-ci, l'exotisme, un laisser-aller universel.

« Paris, en attendant le printemps, est possédé, en ce moment, d'une maladie intermittente qu'on appelle la *comédie de société*. Dans les salons, vous ne rencontrez que paravents, et quelquefois un petit théâtre qu'un amateur se plaît à monter et à démonter chez toutes

les personnes qui veulent bien l'honorer de leur confiance.

« Les hommes et les femmes prennent un singulier plaisir à ces jeux, il faudrait dire à ces joujoux de la scène. On retrouve en miniature, dans les coulisses de la comédie de société, toutes les intrigues et toutes les variétés des théâtres subventionnés. Les rôles jeunes sont recherchés par les femmes mûres; les rôles *marqués* seraient répudiés par tout le monde, si les jeunes gens ne s'en chargeaient volontiers. On se farcit la mémoire des pièces que l'on a vu représenter cent fois aux Français et au Gymnase ; on collationne, on répète, on essaie des costumes, et on occupe ainsi la vie oisive, si difficile à dépenser quand on a un hôtel, des chevaux, et pas d'emploi sérieux dans le monde.

« Cependant, pourquoi ne pas l'avouer? la comédie a ses jours de réussite. La semaine dernière, j'ai vu représenter, rue de Verneuil, *le Roman d'une heure*, par trois amateurs qui m'ont donné beaucoup à penser sur cet art du comédien, abîme mystérieux, où l'analyse se perd et s'égare sans pouvoir rien découvrir. Est-ce le produit d'un travail patient et implacable? Est-ce l'inspiration pure d'une nature heureusement douée qui devine tout ce que les autres apprennent?... Ce que je sais, c'est que, là, dans ce salon de la rue de Verneuil, deux femmes de la société, en compagnie d'un jeune officier vainqueur de l'Alma, ont joué le marivaudage d'Hoffmann avec une aisance, une grâce et quelquefois une rouerie qui auraient pu leur attirer des propositions du directeur du Gymnase.

. . . .

« A l'heure présente, le morceau en vogue pour la comédie de société, c'est le petit opéra-comique de Nadaud, *la Volière*. — On l'a joué chez Mme Orfila; on l'a rejoué chez M. Fould; on le jouait vendredi chez le directeur de la *Revue de Paris;* on le jouera

dimanche au Louvre, chez M. de Nieuwerkerke, et, à vrai dire, on ne se lasse pas de l'entendre.

« La comédie de société semble, cette année (1856), avoir mordu tout le monde à ce petit endroit si sensible, la vanité. Tout salon est un théâtre, tout paravent une coulisse, tout beau-père un souffleur. Cet élégant cabotinage amuse beaucoup les femmes. D'abord le tracas n'est plus l'ennui, et c'est toujours cela de gagné; et puis, il y a, dans la comédie de société, mille combinaisons où le cœur et l'amour-propre trouvent leur compte. Il y a tout le manège des répétitions, les déclarations autorisées par la brochure, la main pressée, les compliments adressés au personnage, et dont la comédienne fait son profit; il y a enfin, le jour de la représentation, des toilettes pleines de fantaisie, un rôle qui rit si on a de belles dents, et qui sourit seulement dans le cas contraire; enfin toutes les évolutions de la beauté, exécutées par la grâce et la coquetterie. On me cite une femme du très grand monde, beaucoup plus fière encore de son opulente chevelure blonde que de ses aïeux. Le rêve de cette femme est de représenter Ève. Elle est à la recherche d'un paradis en prose ou en vers, et elle frappe à la porte de tous les poètes pour se le procurer. Un jeune et célèbre écrivain consent bien à se mettre à l'œuvre, mais il voudrait jouer le rôle du serpent, qui est déjà distribué. En attendant, la dame joue toute espèce de rôles, pourvu qu'il y ait un évanouissement. A ce moment, ses cheveux se détachent tout naturellement, et l'effet est produit. »

La cour des Tuileries cultive aussi la comédie de société, ses diminutifs et ses augmentatifs. Les tableaux vivants y sont fort à la mode : l'un d'eux, surnommé *le Ballet des Abeilles*, eut pour actrices la comtesse Molitor, la princesse Troubetzkoï, Mmes Magnan, de Lostende, la comtesse de Lépine et la baronne de Vatry.

Chacune d'elles fut enfermée et amenée dans une ruche en paille dorée; à un signal, toutes ensemble sortirent de leur prison. Deux autres tableaux, *les Cinq Parties du monde* et *les Éléments*, excitèrent un grand enthousiasme. *Les Cinq Parties du monde*, représentées par autant de beautés professionnelles de la cour, soutenaient, en des attitudes savamment suggestives, une sphère lumineuse : à leurs pieds, d'autres femmes en naïades, en nymphes, formaient comme des bas-reliefs vivants. De même les *Eléments*, air, feu, terre et eau, avaient pour interprètes quatre personnes de beauté irréprochable, secondées par des groupes d'autres femmes partagées sous leurs ordres en quatre divisions secondaires. L'Impératrice ne jouait aucun rôle actif dans ces exhibitions, qu'elle se contentait sans doute d'organiser avec le concours de ses collaboratrices habituelles, Mmes de Metternich, de Pourtalès, de Galliffet, de Poilly. Incidents de beauté, d'esprit, d'ironie, petites vanités, grandes déceptions, tempêtes dans un verre d'eau, ridicules ou triomphes, il y avait de quoi défrayer largement la chronique de la cour. Quel plaisir pour l'Impératrice d'entendre conter l'épigramme de la princesse Gortschakoff à la comtesse Castiglione, qui fut quelque temps déesse dans le cœur de Napoléon III! Elle portait à certain bal un costume fantaisiste de reine d'Étrurie; son étoile pâlissait déjà : « Ah! madame, fait la complimenteuse, quelle admirable costume de reine détrônée vous avez là! »

Le boute-en-train par excellence des petites fêtes de la cour, c'est la princesse de Metternich, la *jolie laide*, honnête en ses actions, audacieuse en ses propos et ses allures, aimant avec enthousiasme les lettres et la musique (on sait son effort généreux pour acclimater Wagner en France), ayant le diable au corps, excellente actrice pour la comédie et les charades, prenant des leçons de Thérésa qu'elle imite gaillardement, lan-

çant à tort et à travers des boutades plus ou moins justes sous l'impression du moment; fort capable de répondre, comme fit sa mère au comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France sous la monarchie de Juillet : « Oui, ma couronne est très belle, et je vous remercie de vos compliments; je puis vous assurer qu'elle est bien à moi, et que je ne l'ai pas volée. » En tout cas, elle ne se gênait pas pour dire devant témoins : « Mon impératrice à moi est une véritable impératrice; la vôtre n'est que Mlle de Montijo! » Peu importe, elle s'impose par sa gaieté originale, ses inventions plaisantes, autant que par son nom, ses réceptions et son rang. Se fâche-t-on contre elle, on ne lui tient pas longtemps rigueur. Comment se passer d'un tel imprésario qui communique à tous sa dévorante activité, accepte les rôles les plus hardis? Elle vient trouver Octave Feuillet à Compiègne : il lui faut une charade pour la fête de l'Impératrice. Le mot sera *Anniversaire*. Première syllabe : Ma sœur *Anne*, le conte de Barbe-Bleue. — Seconde syllabe : *hiver*. M. de Galliffet tombera sur la glace et ne pourra se relever. Pour la fin, serre et anniversaire confondus. La princesse présentera un bouquet de fleurs animées à l'Impératrice, en détaillant trois couplets dont le prince de Metternich écrira la musique. « Et qui fera les vers? — Vous, monsieur Feuillet. » Et Feuillet obéit. — La scène finale des fleurs animées était précédée de tableaux vivants, fort bien arrangés par Hébert : 1° *La Toilette d'Esther*, avec la princesse Anna et le prince de Metternich; 2° *la Cruche cassée*, par Mme de Galliffet; 3° le tableau d'*Herculanum*, avec Mme Walewska, personnage principal, et Félicien David, chantant sur l'orgue dans la coulisse; 4° *Diane*, entourée de ses nymphes et surprise par Actéon. Trois piqueurs sonnaient de la trompe derrière le théâtre pendant le tableau. — Pour relever un peu la

banalité des fleurs animées, on a opposé en contraste un groupe d'hommes affublés de fleurs ridicules. La princesse vient choisir des fleurs dans la serre d'Octave Feuillet, grimé en vieux bonhomme, poudré à blanc et orné de fleurs. Il découvre d'abord le paravent des hommes : succès de rire; — puis celui des dames : succès d'admiration. Le coquelicot était Mme Lebrun, la marguerite Mme de Vatry; Mme de Persigny en bleuet des pieds à la tête : *lady Persington*, comme on la surnommait à cause de son anglomanie.

Pendant la répétition d'une autre charade, la duchesse de Tarente, qui avait un pied de Cendrillon, ayant perdu en scène une de ses mules de satin, Ernest Legouvé, notre nouveau Fontenelle, réclame la faveur de la remettre en place, et improvise ce quatrain en guise de remerciement :

Vénus perdit un jour son soulier amarante,
Si petit, si coquet, qu'il était à croquer.
« Qui donc, demanda-t-elle, osa me l'escroquer? »
L'Amour lui répondit : « Madame de Tarente. »

On préparait aussi des charades aux Palliers; on les faisait jouer à la maison devant tout le pays, afin de juger de l'effet. « Mon mari, raconte Mme Octave Feuillet, auteur de charmants Souvenirs qui ont un succès du meilleur aloi, introduisait souvent des danses dans nos charades. Je me souviens d'un ballet de Bacchantes qui me coûta bien des larmes. Je ne pouvais comprendre le pas, mon mari se fâchait, je pleurais, je dansais de nouveau, je repleurais, et cela dura toute la semaine. »

Voici le compte rendu d'Octave Feuillet sur la charade qu'il avait façonnée pour les châtelains de Compiègne en 1862 : « ... Le succès a été énorme, absurde... L'Empereur riait comme un bienheureux

devant ma casquette d'or. J'avais eu l'idée de me faire par-dessus le marché deux bracelets de grelots qui m'entouraient la cheville du pied, et qui, avec les castagnettes de d'Arjuzon, complétaient la symphonie. On m'a fait aussi répéter la sérénade avec délire, on cassait les banquettes... La princesse de Bauffremont et Mme Raimbeaux étincelaient, sur leur balcon à tentures rouges, comme deux châsses. La princesse, couverte de diamants, les cheveux pleins de diamants, le cou ruisselant de diamants, la robe constellée de diamants. La soubrette avait une longue robe vénitienne à ramages, et un immense collier de grosses perles d'or tombant en triple étage sur la poitrine... Mme de Bauffremont n'était pas moins éclatante dans son costume de fée, et Mme de Vatry, en paysanne Louis XV, était aussi fort avenante. Le dernier tableau n'était pas de moi; je n'y avais contribué en rien. C'était la tentation de saint Antoine... Après avoir changé des pieds à la tête, je suis rentré dans le salon pour voir le tableau; j'ai été salué par des salves insensées. Enfin la toile s'est levée, et on a vu saint Antoine représenté par M. de Nieuwerkerke, avec Mmes de Morny et de Girardin en diablesses, entourées de petits diablotins. M. de Nieuwerkerke s'en est tiré très spirituellement... Ceux et celles qui doivent figurer demain dans la charade de Ponsard faisaient des mines plaisantes de consternation; quelques-uns remettaient leur rôle à Ponsard qui, lui, brave et honnête cœur, se désespérait au point de se trouver mal. C'était une lutte sourde et effroyable entre les acteurs et actrices des deux charades. Cette lutte ne m'a pas empêché de dormir. »

Pour remercier Mme Carette (alors jeune fille) d'avoir consenti à figurer dans ses tableaux, Octave Feuillet lui donna son portrait, au-dessous duquel il avait inscrit ce quatrain :

Si dans l'ombre des bois vous passiez à minuit,
Tous les oiseaux chanteurs qui sommeillent la nuit,
Attendant le retour de l'aurore immortelle,
S'éveilleraient joyeux en se disant : c'est elle!

La charade de Ponsard réussit fort bien; le mot était *Harmonie* (Arme au Nid); la princesse de Caraman-Chimay tenait le piano.

PREMIER TABLEAU

ARME. — Un chevalier arme un néophyte.

PERSONNAGES :

Le Néophyte..........	LA DUCHESSE DE MORNY.
La marraine..........	MME FLEURY.
La damoiselle.........	LA DUCHESSE D'ISLY.
Le parrain...........	LE COMTE DE NIEUWERKERKE.
Premier chevalier.....	LE MARQUIS DE LATOUR-MAUBOURG.
Deuxième chevalier....	LE MARQUIS DE TRÉVISE.
Troisième chevalier....	LE BARON MORIO DE LISLE.

DEUXIÈME TABLEAU

AU NID. — L'Amour au nid.

PERSONNAGES :

L'Amour.............	LE PRINCE IMPÉRIAL.
La déesse............	LA DUCHESSE DE BAUFFREMONT.
Première nymphe.....	MME RAIMBEAUX.
Deuxième nymphe.....	LA BARONNE DE SOUANCE.
Troisième nymphe	LA BARONNE DE VATRY.
Quatrième nymphe....	MME ÉMILE DE GIRARDIN.

Les nymphes s'approchent du buisson d'églantines dans lequel est le nid de l'Amour; elles ont à la fois la peur et le désir de connaître l'Amour; l'une d'elles pousse le cri d'alarme.

Sauvons-nous! Pour moi, je me cache;
N'éveillons pas l'Amour qui dort!

Une autre, plus hardie, se risque, jette son filet sur l'Amour.

Fils d'Aphrodite,
Je t'ai pris. — Ne pique pas.

L'Amour sort de son nid, et s'adressant à l'audacieuse :

Non :

Calme la frayeur qui t'agite.
Je suis l'Amour, mais doux et bon;
Connais mieux ma race et moi-même.
Tu parlais de l'Amour ancien;
On le maudit, et moi, l'on m'aime;
Il fait le mal, et moi le bien.
Il sait blesser avec ses armes,
Et moi, je sais l'art de guérir;
Il aime à voir couler les larmes,
Moi, je me plais à les tarir.

. . . .

TROISIÈME TABLEAU

HARMONIE.

PERSONNAGES :

La Muse............ MME LA PRINCESSE DE BAUFFREMONT.

Tous les personnages des deux premiers tableaux sont groupés autour de la Muse. — Celle-ci chante. — Chœur général.

C'est aussi pour le théâtre privé de l'Impératrice que Feuillet compose *les Portraits de la marquise*, représentés à Compiègne, le 13 novembre 1859. Sa Majesté elle-même jouait le rôle de la marquise, le seul qu'elle ait jamais accepté après son mariage, et dont elle s'acquitta ni bien ni mal; étant jeune fille, elle avait joué *le Caprice*, de Musset, avec sa sœur la duchesse d'Albe et le duc de Sesto. Deux autres interprètes des *Portraits de la marquise* étaient le comte de Talleyrand et le comte d'Andlau. « Quant à l'Impératrice, ce soir-là, c'était une déesse descendue de l'Olympe. Elle avait une robe de tulle bleu semé de nœuds de velours noirs qui retenaient des épis de diamants. Sur la tête, une aigrette de diamants; au cou, les plus beaux diamants de la couronne. Sa beauté

n'avait rien d'humain dans ce cadre écrasant; on eût dit une fille de roi, sortant d'un palais des Mille et une Nuits, et traînant après elle les merveilles du Bosphore... » Elle était assez ordinaire comme actrice; mais ce n'est pas toujours sur les théâtres que se jouent les meilleures pièces.

Le duc de Morny, sur l'invitation même de l'Empereur qui lui donne carte blanche, écrit, joue en 1862, à Compiègne, *la Corde sensible* ou *les Dadas favoris*, où il se moque agréablement des manies des personnages de la cour. Mérimée, Delessert, Saulcy, Viollet-le-Duc lui donnent la réplique. « Je ne serais pas fâché de connaître le dada de l'Empereur, interroge Mérimée. — Il est bien connu, répond Morny. Ainsi, vous, par exemple, il vous plairait de vous réconcilier et de causer avec lui de politique transcendante. Sans doute, l'Empereur vous entendrait par devoir professionnel, mais sans passion. Tandis que si vous lui apportiez quelque vieux morceau de fer rouillé, soi-disant trouvé dans une fouille quelconque, oh ! alors, sa physionomie s'éclairerait aussitôt, ses yeux pétilleraient d'aise, et il vous écouterait avec une bonté gallo-romaine qui achèverait de vous désarmer tout à fait.

— Vraiment? Et si, une fois la paix faite, il me proposait de me présenter à l'Impératrice, que me conseilleriez-vous de lui dire, à elle, pour flatter son dada?

— Si vous lui disiez qu'elle est belle, spirituelle, charitable, il est probable qu'elle ne vous répondrait même pas.

— Bon. J'aurais soin de m'en abstenir.

— Mais si vous lui... juriez que pas un tapissier ne s'y entend comme elle pour choisir des meubles, assortir des étoffes et décorer un salon...

— Elle me ferait peut-être décorer aussi? S'il en était ainsi, je n'hésiterais pas à me rallier à l'instant même... »

Pour ce même théâtre de Compiègne, le marquis de Massa compose, en 1865, *les Commentaires de César :* le premier volume de l'ouvrage de Napoléon III venait de paraître, et le titre s'imposait. Trente rôles : premières actrices, Mmes de Metternich, de Pourtalès, de Poilly, de Galliffet; Mme Anatole Bartholoni, qui avait tout l'esprit et la grâce de sa radieuse beauté. Comme compère, le baron Lambert; régisseur, Edmond Davillier : souffleur, Viollet-le-Duc; et puis encore : marquis de Caux, vicomte Aguado, A. Blount, marquis de las Marismas, général Mellinet, marquis de Galliffet, Prince Impérial, prince de Reuss, vicomte de Fitz-James, vicomte d'Espeuilles, etc... Parmi les clous du premier acte, on bissait la parodie d'un mulet rétif présenté tous les soirs au cirque des Champs-Élysées, avec une prime de 100 francs pour le spectateur qui parviendrait à le monter; deux amis du Prince Impérial, Conneau et Pierre de Bourgoing, soutenant la carcasse de carton, figuraient le train de devant et le train de derrière. La princesse de Metternich, éblouissante d'entrain et d'esprit, jouait plusieurs rôles, celui de *la Chanson* entre autres : occasion toute naturelle de célébrer le courage de l'Impératrice dans l'épidémie d'Amiens. Dialogue et couplets de *la Chanson* sont écrits avec verve :

..... Ce qui m'assure le succès,
C'est que je suis de tous les âges,
Que chez les fous et chez les sages,
Je rencontre le même accès.
Pour bercer l'enfant qui sommeille,
La mère épuise mes leçons
Que demain sa lèvre vermeille
Répétera dans les buissons...
Dans ce plaisant pays de France,
Si chacun veut suivre mes lois,
C'est que, flattant votre inconstance,
Je pleure et je ris à la fois...

Car j'appartiens à tout le monde,
Au malheureux sur son grabat,
Au marin qui se rit de l'onde,
Au soldat qui marche au combat!
Jusqu'aux cieux les plus reculés,
C'est moi qui porte, souriante,
L'écho de la patrie absente,
Au cœur des pauvres exilés.
Je passe au feu de la satire
Les abus de l'autorité,
Et je mets, grâce à mon sourire,
Tous les rieurs de mon côté...
Mais, lorsque le ciel, irrité,
Du fléau frappe nos phalanges,
Je chante et je bénis les anges
Qui se font sœurs de charité.

Une rencontre récente des escadres anglaise et française dans la baie de Plymouth avait fourni le thème d'un tableau allégorique au second acte. Pendant l'entr'acte, l'Empereur entre dans le salon-foyer pour complimenter auteurs et acteurs, remarque un jeune soldat de ligne, en tenue de route, fusil à la main, causant avec un invalide médaillé de Sainte-Hélène. « Qui est-ce? demande-t-il au marquis de Massa. — Un homme de troupe et un invalide que j'ai été autorisé à employer pour personnages muets. Ils arrivent de Paris. — A-t-on eu soin de les faire dîner, au moins? — Je le pense, sire. » Napoléon s'approche du fantassin, qui se retourne selon les principes et salue militairement. « Oh! oh! Galliffet, s'exclame joyeusement l'Empereur. Et celui-ci? » dit-il en frappant sur l'épaule l'invalide, toujours immobile, qui alors seulement fait demi-tour de son côté. — « Oh! Oh! Mellinet! Deux glorieux blessés, » ajoute-t-il en leur serrant la main. Puis, se tournant vers l'auteur de la Revue : « Je vous fais mon compliment. Vous choisissez bien vos comparses. » Un autre comparse, c'était le Prince Impérial, en uniforme de grenadier,

et représentant l'Avenir. Quel avenir! Plus tard, en 1870, le jeune prince jouait *la Grammaire*, de Labiche, avec cinq de ses amis, sur un théâtre installé au Pavillon de Flore; la fête finit par un souper que l'Empereur présida lui-même, jouant avec les enfants, gai de leur gaieté. Les destins étaient proches, et le secret de l'Empire allait se divulguer.

Mérimée, dans les *Lettres à une Inconnue*, fait entendre sa note plaintivement ironique sur les *Compiègnes* : « On ne peut dormir dans ce lieu-ci. On passe le temps à geler ou à rôtir... Depuis mon arrivée, j'ai mené la vie agitée d'un imprésario. J'ai été auteur, acteur et directeur. Nous avons joué avec succès une pièce un peu immorale, dont, à mon retour, je vous conterai le sujet... »

Non seulement les acteurs, mais les spectateurs forment spectacle, deviennent les héros d'incidents comiques. Voici le peintre Couture, auquel l'Impératrice, le lendemain de son arrivée, demande comment il se trouve à Compiègne. « Je me trouve d'autant mieux, madame, que ma chambre me rappelle la mansarde où j'ai fait mes débuts artistiques » ; le sac rempli de grenouilles qui se répandent, la nuit, dans la chambre où une dame avait remplacé Pasteur; la méprise de la comtesse de la Bédoyère qui, causant dans un groupe où se trouvait M. Rouher, avise soudain une femme petite, brune, et interroge machinalement : « Qui est donc ce petit pruneau? » Rouher s'incline, et souriant : « Madame, c'est ma femme. » Mme de la Bédoyère, tout effarée, s'approche d'autres amis, leur raconte son impair : « Il vient de m'arriver la chose la plus désobligeante du monde. Je causais avec M. Rouher, et, en voyant entrer cette petite dame que je ne connaissais pas, je m'écrie : Qui est donc ce petit pruneau? » Mais la même voix retentit à son oreille : « Et j'ai eu l'honneur, madame, de vous répondre : C'est

ma femme. » M. Rouher avait suivi la comtesse pour s'amuser de son embarras. « Eh bien, je ne m'en dédis pas, reprit-elle bravement ; les pruneaux ont du bon. » En pareil cas, le comte de Narbonne se contentait de dire : « Elle est charmante, » après avoir demandé au mari quel était le monstre qui déshonorait le salon.

La comédie de société devenait un article d'exportation, et nos soldats au Mexique prenaient exemple sur la Cour, ou peut-être encore sur Maurice de Saxe. Pendant la campagne de 1862, après l'échec de Puébla, nos troupes, enfermées à Orizaba, se réconfortent avec le spectacle. « L'autre distraction, dit Imbert de Saint-Amand, était un théâtre d'amateurs où des soldats imberbes remplissaient les rôles de femmes. Les représentations avaient lieu chaque dimanche, dans une petite salle très simple, mais bien éclairée, avec des loges occupées par des familles mexicaines ou étrangères, et un parterre tout resplendissant d'uniformes. Malgré tant de privations, tant de souffrances, tant de dangers, tant d'épreuves de tout genre, l'armée n'avait rien perdu de sa bonne humeur et de son entrain. »

Assister à ces spectacles, interrompus certain jour par une vive attaque de l'ennemi, était un si grand attrait, qu'on obtenait par là de nos soldats un redoublement de zèle.

J'ai lu quelque part que Grassot avait une tante qui mourut, lui laissant pour tout héritage une serinette. Grassot essaie de s'en servir, n'en tire qu'un sifflet aigu et prolongé, va consulter un facteur d'instruments, lequel, après un examen approfondi, vaticine : « Je sais ce que votre serinette a dans le ventre; c'est l'ouverture de *Guillaume Tell*, mais je ne dois pas vous cacher qu'il manque beaucoup de notes.» La comédienne de société, en général, est à Bartet et à Sarah Bernhardt ce qu'était la serinette de Grassot à Rossini ou Meyer-

beer : il y a d'ailleurs des exceptions, et elles deviennent de plus en plus nombreuses. Que de cantatrices et d'actrices mondaines, que de gentlemen, aujourd'hui notamment, jouent, chantent comme des professionnels! Ils ont reçu l'étincelle, ils fortifient le don par une étude acharnée : Mmes Gaston de Caillavet, Gallet, Marguerite Sulzbach, Trousseau, de Trédern, Albert Gillou, de Maupeou, Cousin, Dumas-Matza, Kinen, de Mailly-Nesle; MM. Henri Borel, Jamin, Royer, de Bourboulon, Le Lubez, Feydeau, de Laflotte, Gillou, Marcel de Germiny, Soulier, Raquez, etc., sont des artistes exquis auxquels le public des salons doit des soirées charmantes.

Et ce sont là d'autres bienfaits du monde et de la comédie de société. Ils mettent en valeur des talents qui, sans eux, n'écloraient pas; ils permettent de représenter des œuvres inédites, des revues nées d'une actualité, mille fantaisies d'esprits raffinés qui ne prétendent qu'à amuser un instant leurs amis. Et, parmi ces œuvres inédites, ou tirées des catacombes littéraires par la volonté d'une aimable maîtresse de maison et de ses amateurs, beaucoup, grâce à eux, ont frappé l'attention d'un véritable directeur de théâtre, ou du moins fourni à leurs auteurs ce petit rayon de gloire qui les a montrés au grand public.

XII

George Sand et son fils Maurice Sand renouvellent, perfectionnent la comédie improvisée et la comédie de marionnettes; de 1846 jusqu'à 1872, celles-ci procurent les plus vifs plaisirs à la châtelaine de Nohant, à ses hôtes, à ses voisins : plaisirs de créateurs, d'auteurs, de spectateurs et d'acteurs. Dans *Dernières*

Pages George Sand, dans *Masques et Bouffons* Maurice Sand racontent la genèse, les résultats de cette épopée comique. Pour rompre la monotonie des longues soirées d'hiver, George Sand ressuscite la *Comedia dell' Arte*, comédie de l'art, comédie à l'impromptu, comédie sur canevas, qui avait si longtemps fleuri en Italie. Du dialogue sans règle des premières atellanes, des charades de dix minutes, on s'élève petit à petit aux saynètes, pantomimes et pastorales; puis, montant toujours, à des comédies d'intrigues et d'aventures, à des drames dont les paroles improvisées suivent plus ou moins un canevas affiché dans la coulisse. Au début, on s'installe dans un grand salon mal éclairé, en face de deux fauteuils, sur l'un desquels un petit chien endormi figure l'assistance : une ligne tracée au crayon blanc sur le parquet simule la rampe. Chopin tient le piano à plusieurs reprises, et sa fantaisie géniale lui inspire des ballets, conduit à sa guise les jambes des jeunes gens dans toutes les régions de l'empire musical.

La première année, du 8 au 31 décembre, la troupe de Nohant joue douze canevas, toujours bâclés au dessert, lus avant qu'on ne se costume, relus au moment de commencer la pièce, joués sans répétition. Les sept acteurs jouent pour jouer, pour l'amour de la chose, sans spectateurs : le 1er janvier, ils abordent un scénario arrangé avec le libretto du *Don Juan* de Mozart et le *Festin de Pierre* de Molière; ils représentèrent tous les personnages nécessaires et furent très contents les uns des autres.

« On avait déjà fait de grands progrès pour la mise en scène. Le paravent, coupé en deux, était devenu la coulisse de droite et de gauche. Nous avions peint une toile de fond qui représentait, d'un côté, une rue; de l'autre, un intérieur, dont la perspective était combinée seulement pour l'illusion des acteurs. Pour la

scène du tombeau du Commandeur, on avait poussé le luxe jusqu'à poser un rideau pour isoler la scène de la salle et du public fictifs. Les costumes en toile, en papier, en chiffons de toutes sortes, étaient pourtant fidèles quant à la forme et à l'arrangement. Cette représentation nous émut beaucoup, malgré un incident qui faillit tout troubler dès le début. Le Commandeur était chatouilleux, et son cadavre bondit, en éclatant de rire, sous les embrassements de doña Anna. »

Dans cette troupe de Nohant qui, plusieurs fois, renouvela une partie de son personnel, la *Comedia dell' Arte* eut des interprètes mondains remarquables. « Des acteurs de profession, quelques-uns de premier ordre dans leur genre (Thiron, Lambert, Bocage entre autres), voulurent s'y essayer et le firent avec succès, mais non sans être forcés de prendre au sérieux une manière pour eux si nouvelle. Ils avouaient n'avoir jamais rien fait de si difficile. Mais, peu à peu, le plaisir de l'improvisation s'emparait d'eux, et il en est qui nous ont montré, par éclairs, des qualités supérieures à celles que nous leur connaissions. »

Avec le temps on eut un théâtre véritable, décors, costumes, accessoires suffisants, salle pouvant contenir soixante personnes : les pièces étaient en partie étudiées, en partie improvisées, quelques-unes répétées cinq, six fois, ces répétitions consistant à se pénétrer du scénario, à bien convenir de la broderie que chacun voulait ajouter *de fait* à son rôle, avec l'agrément des autres, de telle sorte que l'acteur se livrait à toute la chaleur de son jeu sans oublier le moindre détail, et sans cesser de se rendre compte de ce que disaient et feraient ses camarades, afin de provoquer les répliques nécessaires.

Maurice Sand opine, avec Gherardi et Riccoboni, qu'il est plus facile de former dix acteurs pour la comédie régulière, qu'un seul pour la comédie improvisée.

En 1849, comme le théâtre vivant chômait faute d'acteurs, on s'avisa de fabriquer et d'installer un théâtre de marionnettes : deux hôtes de Nohant firent parler et agir la troupe dite *des Petits Acteurs,* les deux autres furent le public; on tailla les sept premiers comédiens dans une souche de tilleul. Aux pupazzi classiques, aux types consacrés du vieux répertoire, George Sand et ses collaborateurs ajoutèrent, d'année en année, une foule de personnages, composèrent plus de cent pièces, réalisèrent de tels progrès qu'ils purent représenter des féeries, des mélodrames, des pièces militaires, des romans en action qui duraient plusieurs soirées : tel type créé sur le théâtre *des Petits Acteurs* passa sur le théâtre *des Grands Acteurs* et *vice versa;* de même qu'en Grèce, à Rome, pendant la Renaissance, des espèces d'échanges s'établissaient entre les personnages des atellanes et ceux du théâtre des comédiens de bois. Introduire une foule, une armée, un corps de ballet sur une scène minuscule, faire surgir ou disparaître des forêts, des palais enchantés, pourfendre des hippogriffes, figurer à distance des joutes et des tournois, simuler une chasse, toutes les voix, tous les bruits, un seul opérant suffisait à exécuter tout cela! Si Haydn avait vu les comédiens de bois de Nohant, manœuvrés d'une façon géniale par le *maître du jeu,* Maurice Sand, qu'aurait-il fait, lui qui écrivit et fit jouer plusieurs opérettes pour les marionnettes du prince Esterhazy?

Un célèbre auteur dramatique ayant assisté à une pièce militaire du répertoire, dit le lendemain à George Sand : « Je n'ai pas dormi de la nuit, et je ne voudrais pas voir souvent ce théâtre. Il m'a bouleversé, il m'a fait douter de l'art; je me suis demandé ce que valaient nos conventions, à côté de ce dialogue libre, vulgaire, rompu ou renoué comme dans la réalité, de ces expressions spontanées si bien appropriées à la situation, de

ce pêle-mêle d'entrées et de sorties, ingénieux résumé de l'agitation et du tumulte... Je me questionne en vain pour savoir ce qui m'a tant ému. Est-ce le résultat de l'absence d'art ou la vision d'un art nouveau qui essaie d'éclore, ou enfin d'un art consommé que je ne connais pas? »

George Sand, qui aimait les marionnettes de Nohant comme les petites filles aiment les poupées, consacrait de longues heures aux costumes, aux pièces, déployant les ressources d'un esprit abondant et inventif, aussi fière d'une trouvaille que d'un beau roman. Elle fabriquait d'admirables monstres de féerie, des tarasques lilliputiennes rappelant celles des fêtes populaires du Midi : celles de Nohant étaient en baleine revêtue d'étoffe ou en acier; tous les anciens jupons-cages des dames y passèrent.

Et, mieux encore que Charles Magnin, elle a dit le charme, l'utilité, la philosophie de ces pupazzi, qui ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, qui satisfont notre éternel besoin de fiction, et peuvent représenter toutes les passions, toutes les rêveries, toutes les réalités.

« Tout le drame est dans le cerveau et sur les lèvres de l'artiste ou du poète qui leur donne la vie. Il n'est donc pas étonnant que certains maîtres en l'art des marionnettes aient passionné beaucoup de lettrés, et que de grands esprits aient ou travaillé pour elles ou puisé leurs inspirations dans les traditions séculaires de leurs répertoires... Nos petites filles deviennent plus soigneuses et plus maternelles en voyant ce qu'on peut attribuer et, jusqu'à un certain point, communiquer d'esprit, de grâce et de sentiment à ces êtres fictifs. Le lendemain d'une représentation, elles rejouent la pièce dans tous les coins de la maison et du jardin avec leurs poupées. Elles les costument, les disposent et les font parler avec cette mémoire surprenante des enfants, qui saisit de préférence ce qu'on croyait au-dessus de

leur portée. Je me rappelle combien notre ancienne comédie improvisée eut de prompts et de bons effets pour éclaircir les idées de nos enfants d'alors, en débrouillant leur parole, et en les contraignant à suivre le fil d'une logique serrée dans la fièvre de leur divertissement... L'esprit de jadis était trop léger sans doute, puisque l'art du causeur était d'effleurer sans approfondir; mais l'esprit d'aujourd'hui est tombé dans l'excès contraire. Il est lourd comme le pas de l'éléphant, ou menaçant comme celui du cheval de bataille. Tout ce que l'on évitait autrefois pour maintenir la bonne harmonie, on se le jette à la tête à présent avec une âpreté grossière. C'est que nous sommes une race d'artistes, et que, quand notre cerveau n'est pas rempli de la recherche d'un idéal, beau ou joli, gai ou dramatique, il s'emballe dans le noir, l'incongru, le bête ou le laid. Voilà pourquoi je prêche le plaisir aux gens de ma race; oui, le plaisir; tous les hommes y ont droit et tous les hommes en ont besoin : le plaisir honnête, désintéressé, en ce sens qu'il doit être une communion des intelligences; le plaisir vrai avec son sens naïf et sympathique, son modeste enseignement sous le rire ou la fantaisie... Trouvons pour nos enfants n'importe quoi, des comédies, des charades, des lectures plaisantes et douces, des marionnettes, des récits, des contes, tout ce que vous voudrez, mais quelque chose qui nous enlève à nos passions, à nos intérêts matériels, à nos rancunes... »

Arsène Houssaye, dans sa prime jeunesse, jouait la comédie avec le plus grand succès, chez M. Miguet, notaire à Cœuvres. « C'était, dit-il, l'histoire des contrats de mariage que je rédigeais sans savoir le droit. Nous attirions des spectateurs de Soissons, de Villers-Cotterets, de Vic-sur-Aisne et de Cœuvres. » (*Confessions,* t. Ier, p. 201.) Il paraît même qu'il jouait les amoureux avec trop de naturel, et que cela devint la

comédie du *Chandelier,* mais non au figuré. Le mari rentra avec un chandelier, le lui jeta à la tête... et le théâtre fut fermé.

Les Goncourt, enfants, jouent aussi la comédie à Gisors. (*Journal des Goncourt,* t. Ier, p. 108.) « Le théâtre était dans la serre : un théâtre au grand complet, un théâtre qui avait une toile représentant la Ganachière, des décors, une galerie, et jusqu'à une loge grillée! Un théâtre où le tonnerre était très convenablement fait par le bonhomme Ginette, tapant sur une paire de pincettes, sur une feuille de fer-blanc. Et savez-vous le rouge qu'on nous mettait? du rouge à 96 francs le pot, conservé par Mme Péan de Saint-Gilles et qui venait de Mme Martin, la femme du vernisseur du dix-huitième siècle et la mère du chanteur; et l'on nous recommandait de l'économiser, s'il vous plaît. Ah! les beaux costumes de hussards que nous avions dans *le Chalet!* La magnifique perruque que portait Louis dans M. Pinchon! Que d'incidents, de compétitions, de surexcitations d'amour-propre, à ces répétitions conduites par le père Pourrat, qui nous citait des axiomes dramatiques de Talma! Et les charmants enfantillages au milieu de tout cela, et l'amusante colère de Blanche, le jour où le ténor Léonce lui dévora la pêche qu'elle devait manger en scène!... Et quels soupers joyeux faisait le soir la petite troupe, quand on lui servait deux douzaines de chaussons aux pommes, et quel grand jour, la veille de la représentation, le jour que Mme Passy rangeait tous les costumes dans la grande chambre, où nous couchons aujourd'hui! »

En 1862, les Goncourt assistent, chez Théophile Gautier, à une représentation de *Pierrot posthume :* « C'est la chambre des filles de Gautier qui est la salle de spectacle, où il y a une toile, une rampe, et tous les fauteuils, et toutes les chaises de la maison... Sur la

porte, au-dessus de laquelle se détire, en une pose anacréontique, une femme nue, est collée l'affiche :

THÉATRE DE NEUILLY

Pierrot posthume

« La toile se lève sur la scène, où le peintre Puvis de Chavannes a peint d'assez cocasses décors, une scène où il y a juste la place pour un soufflet et un coup de pied dans le derrière. Et la farce commence, une farce qui paraît écrite au pied levé, une nuit de carnaval, dans un cabaret de Bergame, avec de jolis vers qui montent s'enrouler ainsi que des fleurs autour d'une batte. Là-dedans, passe et repasse toute la famille, les deux filles de Gautier : Judith dans un costume d'Esmeralda de la comédie italienne, développant des grâces molles; la jeune Estelle, svelte dans son habit d'Arlequin, et montrant sous son petit museau noir de jolies moues d'enfant; le fils de Gautier en Pierrot, un peu froid, un peu trop dans son rôle, un peu trop posthume; puis enfin Théophile Gautier lui-même, faisant le docteur, un Pantalon extraordinaire, grimé, enluminé, peinturluré à faire peur à toutes les maladies énumérées par Diafoirus, l'échine pliée, le geste en bois, la voix transposée, travaillée, tirée on ne sait d'où, des lobes du cerveau, de l'épigastre, du *calcaneum,* de ses talons; une voix enrouée, extravagante, qui semble du Rabelais gloussé. »

En agissant et en parlant comme on l'a vu, George Sand restait fidèle aux goûts de sa famille et de sa jeunesse. Au couvent des Anglaises, elle improvisait, avec l'autorisation des religieuses, des charades, des petites comédies arrangées d'avance par scénarios et débitées d'abondance, choisissant les acteurs, commandant les costumes, imaginant par exemple le cos-

tume Louis XIII qui conciliait la décence et la possibilité de s'habiller en homme. (*Histoire de ma vie,* t. III, p. 236 et suiv.) Un beau jour, la supérieure réclame un divertissement complet : « Allons, l'auteur, allons, boute-en-train, lui dit-on, à l'œuvre! Il nous faut un spectacle admirable; il nous faut six actes en deux ou trois pièces. Il faut tenir notre public en haleine depuis huit heures jusqu'à minuit. C'est ton affaire, nous t'aiderons pour tout le reste; mais, pour le reste, nous ne comptons que sur toi. » Or, savez-vous ce qu'elle trouva pour contenter la supérieure, les autres dames de la communauté et les élèves?... Personne n'ayant lu Molière, elle leur servit *le Malade imaginaire,* qu'elle savait presque par cœur, en retranchant les amoureux, les crudités médicales, en soufflant à ses actrices les parties importantes du dialogue. Et ce fut un énorme succès. « Jamais, de mémoire de nonne, on n'avait ri de si bon cœur. » Ce que voyant, elle commença un intermède préparé en cachette, une scène de matassins avec une poursuite bouffonne, empruntée à *Monsieur de Pourceaugnac.* Cela devint du délire, un délire qui s'accrut encore, lorsque, pour terminer la soirée, la jeune troupe donna la Cérémonie de Réception. Et des compliments sans fin pour l'imprésario qui s'évertuait à détromper ses compagnes. « Mais c'est du Molière, et je n'ai fait merveille que de mémoire! » On ne la crut point; une seule, qui avait lu Molière pendant ses vacances, lui conseilla sagement de ne pas révéler à ces dames où elle avait pris tout cela. Elle se tut, et le théâtre continua de prospérer le dimanche. « Ce fut une suite de pastiches puisés dans tous les tiroirs de ma mémoire, et arrangés selon les moyens et les convenances de notre théâtre. Cet amusement eut l'excellent résultat d'étendre le cercle des relations et des amitiés entre nous. La camaraderie, le besoin de s'aider les unes les autres pour

se divertir en commun, engendrèrent la bienveillance, la condescendance, une indulgence mutuelle, l'absence de toute rivalité... Je puis rappeler sans vanité ce temps où je fus l'objet d'un engouement inouï dans les fastes du couvent, puisque ce fut l'ouvrage de mon confesseur, et le résultat de la dévotion tendre, expansive et riante où il m'avait entraînée. »

C'est assez, j'espère, pour indiquer un nouveau type de la comédie de société, pour montrer que celle-ci eut ses protagonistes parmi les littérateurs du dix-neuvième siècle, comme elle les avait au dix-huitième siècle, et qu'ils ont ajouté quelques brillants, quelques perles à son charmant écrin.

VICTOR DU BLED.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES

ROBINSONS DE PARIS

A Henri Lavedan.

I

Là-bas, à Coulobres, en Languedoc, Abel Bonnaric passait pour un violoneux de premier ordre. Aussi, était-il venu, depuis plus d'un an, à Paris chercher fortune. Son orgueil le rendait sensible à la misère, ce fils bellâtre de boulanger : il jalousait les hommes bien vêtus qui lui paraissaient riches, les gens de sa province dont il apprenait le succès. Blond, de taille moyenne et svelte, des moustaches de sous-officier relevées en croc sur une bouche aux dents intactes, il soignait avec minutie sa tenue, son complet bleu, son chapeau de soie, coiffure luxueuse des pauvres. Ne devait-il pas, avec sa jolie figure rose, à trente ans, et grâce à ses aptitudes d'artiste, capter au passage quelque femme élégante, une fée de Paris qui lui apporterait les moyens de vivre à l'aise et de pénétrer dans le monde? Ses relations lui semblaient brillantes, bien qu'elles fussent bornées à quelques-uns de ses compatriotes qui éprouvent le besoin de se réunir, au moins une fois par semaine, au milieu de Paris, comme des colons dans une terre barbare, à des heures et en des endroits fixes.

Le plus souvent, après avoir déjeuné dans sa chambre d'une soupe à l'ail et d'une côtelette, Abel, son violon sous le bras, descendait de la rue Tholozé, que domine le moulin de la Galette, chez les dames Baldy, rue de Provence.

Ah! ces dames Baldy!... Des bourgeoises cossues, vous comprenez : la maman, veuve du célèbre marchand de fourrages, place Saint-Jean, à Coulobres; la fille, Suzanne, mariée à l'unique héritier des Aubert, un brave garçon qu'on traitait en nigaud, et que les deux femmes avaient entraîné à Paris après la débâcle de son commerce de vins.

Maman Baldy, une boulotte alerte, la figure mordue de rides et grisonnante, savait en son ramage dissimuler bien des inquiétudes. Suzanne, grassouillette aussi, mais d'une complexion savoureuse presque parvenue à maturité, plaisait avec l'éclat noir de ses cheveux, la chaleur de son teint mat, et par la caresse de sa voix, par l'odeur fraîche de son corps et de ses toilettes, par son indolence féline.

Devant l'une et l'autre, Abel se rappelait la modestie de son origine et de sa condition ; il s'intimidait chaque fois.

Cet après-midi de mars, il trouva les dames Baldy plus contentes que de coutume, à leur cinquième étage, où le soleil jetait, sur le parquet ciré des trois pièces, sa poussière d'or.

— Té! vous avez bien fait de venir! lui dit la mère. J'ai des nouvelles à vous annoncer...

— A moi!...

— Mais oui!...

On passa dans le salon, une bonbonnière ornée d'antiques meubles de famille, de tableaux obscurs, de tapis, de tentures passées ; le soleil bourdonnait là comme un essaim d'abeilles dans leur ruche. Les deux femmes s'installèrent sur le long canapé, leurs mains

aux genoux. Abel, sur une chaise, la boîte de son violon posée au coin de la cheminée, regardait béatement les lèvres rouges de Suzanne, ses dents aussi blanches que les fleurs de l'acacia, ses yeux noirs où parfois luisait un éclair de malice.

— Mais oui!... reprit mère Baldy. Devinez qui nous avons rencontré hier, au Luxembourg?... Une jolie femme, une femme de chez nous.

— Une jolie femme de chez nous?... Qui ça peut-il être?...

— Estelle Coulonges!...

— Ah! oui... La fille du professeur de dessin?... Nous étions du même quartier, de la Poissonnerie, tous les deux. Que de fois nous nous sommes amusés ensemble!...

— Imaginez-vous que son mari est mort, il y a plus de dix mois. Nous ne savions rien. On la voit si peu!... Vous comprenez, elle avait honte de la vie de misère qu'il lui faisait mener... Oui. Même, il l'a laissée sans ressources avec un enfant.

— Elle s'ennuie toute seule dans Paris, poursuivit Suzanne. Mais elle gagne largement de quoi vivre : elle dessine, elle illustre des journaux et des livres. C'est une artiste... Vous aussi...

— Quel plaisir j'aurais de la rencontrer! fit Abel, tremblant de joie. A-t-elle changé?

— A son avantage. Elle est plus femme, voilà tout. Blonde comme les étoiles dont elle porte le nom, vive et laborieuse comme une fourmi...

— Je voudrais bien la voir.

— Ça ne dépend que de vous. Vous pouvez vous rencontrer ici, la voir à la soirée que nous offrons aux amis... Car, ma foi, il faut tout dire, ce serait une affaire magnifique pour vous deux, si vous vous entendiez.

Incapables de mentir à force de parler, les dames

Baldy expliquèrent franchement leur projet d'un mariage. Elles oubliaient ainsi, en s'occupant des autres, les langueurs de leur existence, dans ce Paris qu'elles ne comprenaient point.

— Estelle, continua Suzanne, ne peut pas rester seule, environnée des tentations mauvaises de la ville.

— Vous avez raison; une jolie veuve dans Paris, ça doit être, *pechère,* aussi faible qu'un grain de poussière que le moindre vent emporte!... Mais moi, savez-vous, les Parisiens ne me font pas peur; ils ne me duperont pas.

— Son enfant est si gentil!... Un petit homme qui monte carré, je vous jure!...

Abel souriait, les yeux allumés de convoitise. La fée de son bonheur venait enfin à lui. Tandis que Suzanne servait le café, il songea de quel geste précieux Estelle devait aussi manier les cuillers d'argent et les tasses de porcelaine; il imagina le bien-être d'un petit intérieur où l'on chanterait tout le jour, comme des oiseaux dans une cage.

Maintenant, Abel les aimait d'un cœur sincère, les deux dames distinguées de Coulobres. Dans la crainte que le charme de leur amitié ne se dissipât, il n'osait s'informer de la santé d'Aubert : à ce nom, chaque fois, ne faisaient-elles pas la moue?

Pourtant, on entendait, au-dessus du salon, les ritournelles de la flûte qui avait rendu si fameux, à Coulobres, le mari de Suzanne. Celui-ci, pour se distraire, passait son temps à faire de la musique, là-haut, dans une chambre de bonne où il expiait les revers de son commerce de vins.

Aubert se laissait mépriser, pourvu qu'il possédât Suzanne : il l'eût suivie au bout du monde. Il savait, avec la foi inébranlable du fataliste, que la vie coûteuse de Paris userait les projets des deux femmes, et qu'un jour, elles consentiraient enfin à retourner

dans son domaine des bords de l'Hérault. Ce jour-là, il se vengerait des injures patiemment subies : il serait le maître, dans ce paysage adoré que la jeune femme évoquait, au contraire, avec aversion. Mais, imbues des préjugés de leur province, laquelle tient par-dessus tout aux questions de vanité et d'apparence, les deux bourgeoises de Coulobres s'efforçaient, en présence des compatriotes, de dissimuler leur mépris pour Aubert, autant qu'il dissimulait lui-même, par un égal sentiment d'amour-propre, sa croyance profonde qu'ils ne pouvaient pas, à leur âge, dans leur condition, apprendre la langue et les mœurs de Paris.

Dans la maison, dans le quartier, on se demandait, à entendre du matin au soir les gazouillis de la flûte, à voir dans le cadre de la fenêtre mansardée cette grosse tête d'Aubert blondasse et moustachue; on se demandait quel original c'était là, et aussi de quelle contrée étaient venues les deux femmes, tantôt endimanchées, tantôt vêtues de peignoirs de ménage, qui rangeaient l'appartement.

Maintenant, la flûte tirelirait, leste et moqueuse, telle qu'un merle dans les bois. Suzanne leva un doigt et dit :

— Entendez-vous?... Aubert s'amuse.

— Puis-je aller lui rendre visite?

— Non. Vous le dérangeriez.

Le violoneux, sur ces mots, prit congé. On l'accompagna jusque sur le palier, avec force révérences, en l'accablant de promesses. Estelle serait certainement ravie des bonnes intentions d'Abel. Mais chut!... Il ne faut confesser de pareils desseins à personne, pas même à Aubert.

Abel partit, l'âme contente, en allégresse. Aujourd'hui, c'est au Marais qu'il comptait organiser une soirée musicale. Hélas! aucun marchand de vins n'accepta ses services. Il marchait par les rues d'ancien

temps, étroites et sinueuses, portant avec grâce son violon sous le bras. Le crépuscule déjà répandait une rougeur dans le ciel qui s'ouvre sur la Seine fiévreuse, sur les quartiers épars dans la brume.

Dans l'île Saint-Louis, Abel finit par convaincre un patron d'estaminet, à force de vanter son prix du Conservatoire de Toulouse, d'ailleurs imaginaire. Là, ayant une heure à perdre, il monta chez le père Puech, quai d'Anjou. Quoi de meilleur, pour se réconforter, que de voir et d'entendre un homme du pays? Celui ci, en outre, avait une fille, Parisienne de naissance et de tournure, dont les vingt ans, peut-être plus que sa dot, excitaient l'envie.

Au troisième d'un antique hôtel seigneurial, dans un logement confortable que père Puech, veuf de bonne heure, enjolivait depuis plus de quinze ans, Abel rencontra le patriarche à la barbe opulente, aux mains gourmandes de cuisinier en retraite. Une lampe, protégée d'un abat-jour à fanfreluches, éclairait la salle à manger, où s'exhalaient ensemble un parfum de fleurs et l'odeur des fruits du placard.

A la vue du troubadour de Coulobres, Puech, qui alliait à ses travers d'avarice une bonhomie vraiment paternelle, eut son sourire accueillant d'habitude :

— Té!... Viens ici, Abel Bonnaric!...

Ils s'assirent dans les fauteuils profonds, auprès d'un feu de bois qui pétillait sec comme les rameaux d'un verger sous la pluie.

— Hé bé, Abel, ça marche, les affaires?

— Pas mal.

— Alors, ça vaut mieux de racler du violon à Paris que de pétrir le pain chez ta mère?

— Certes!... D'ailleurs, nous voilà à Paris. C'est un succès rien que d'y être, on ne peut pas le nier... Que j'aie seulement la chance d'être embauché à un bal de la Présidence de la République, et un directeur

de théâtre m'enrôle aussitôt dans son orchestre. Il ne faut que la chance.

— Le travail aussi. Vois-tu, assure d'abord ta position. Ensuite, tu épouseras sans peine une gentille femme, qui ne soit pas dépensière et qui sache au besoin gagner sa vie.

Abel rougit de plaisir, sa main trembla sur la boîte du violon. Quoi! père Puech l'incitait au mariage!... Lui proposerait-il sa fille, par hasard?... Ce serait, dans la même journée, la seconde fée de Paris. Tout le bonheur vient à la fois.

Abel entendait la demoiselle remuer comme un petit rat derrière la cloison, dans sa chambrette garnie de livres, où elle avait, à peu près seule, préparé et conquis le brevet supérieur.

— Comment va Claire? demanda-t-il.

— Toujours splendide, mon cher Abel. Sais-tu, nous comptons, à la belle saison, nous en aller au pays. Elle sera émerveillée de nos jardins et de nos vignes... Non, elle ne connaît pas notre midi. Drôle, n'est-ce pas?

— En effet... Elle va se moquer de Coulobres.

— Pourquoi? N'oublions pas que nous sortons de ces paysans, nous autres... Té! la voilà!...

La porte s'était doucement ouverte. Abel leva les yeux; son visage fut comme baigné de lumière. Claire apparut, à la tendre clarté du foyer, grande et brune, la robe frissonnant en plis de fuseau jusqu'aux pieds menus, ses seins harmonieux dans le corsage étroitement serré, et belle de santé avec ses lèvres brillantes et ses yeux noirs. Elle était dans l'éclat de la jeunesse, dans la poésie d'une virginité forte.

Abel éprouva une telle émotion qu'il fit, en saluant, chavirer son violon jusqu'aux cendres du feu. Mais Claire s'avançait, la main tendue. Il toucha cette main plus fine que la soie; il la serra humblement, avec une sorte de reconnaissance.

— Hé bien, monsieur Bonnaric, êtes-vous toujours satisfait de Paris?

— Certes... Notre sénateur Galinier doit parler de moi au Président de la République.

— Ah!...

Claire réprima un sourire, elle qui savait l'insuffisance des relations du sénateur languedocien dans le monde. Puech, le front haut, renversé sur le dossier du fauteuil, se tenait en extase devant sa fille. Elle s'asseyait auprès d'Abel, les jambes croisées, sans fausse pruderie, et Abel la vit mieux, dans la chaude auréole de ses cheveux noirs.

— Et les dames Baldy? demanda-t-elle.

— Elles sont très contentes. A elles aussi, parbleu, il leur fallait la capitale pour briller. Des dames si distinguées!...

— Aubert compose-t-il toujours son opéra?

— Il aura bientôt terminé, répondit le violoneux à tout hasard.

Qu'il faisait bon là, dans cette intimité! Jamais Abel ne serait parti. Il ne songeait plus à la Ville immense, dont les clameurs le déconcertaient parfois. Sous les yeux de Claire, il se troublait étrangement, avec une sensation mêlée de volupté et d'innocence. Car le silence s'établit dans la pièce tiède, dans ce coin d'une maison des temps lointains qui rappelait, au bord du fleuve désert, dans Paris, les hôtels de province perdus au fond des faubourgs morts, à Coulobres. Abel était heureux. Partout où il passait, pareil à la cigale, qui çà et là, sur les arbres, cueille sa nourriture de lumière et de rosée, il participait ainsi de l'âme des gens et des choses.

Il prit congé. Au dehors, il se sentit plus seul que jamais, presque triste. La nuit tombait épaisse sur le quai dépourvu de boutiques, dans le large espace où, dominant de son bruit de troupe en marche les ru-

meurs de la ville, la Seine se répand en souveraine. Des arbres chuchotaient, à peine visibles, élevant le bouquet de leurs branches au niveau des toits.

Abel, son violon sous le bras, se hâtait le long des maisons closes, lorsque, à la lueur d'un bec de gaz, il reconnut un jeune homme venant à sa rencontre, au coude de la rue qu'imprégnait un relent d'épices et d'alcool. On le reconnaissait aisément, Hugues Alingry, à sa démarche résolue, à sa correcte élégance. Vingt-cinq ans, joli garçon, une petite barbe noire dont il effilait la pointe de sa main nerveuse, Hugues usait sa jeunesse au milieu des fêtes, en digne fils d'un des premiers négociants en vins de Coulobres. C'est uniquement pour bien jouir de la vie qu'il avait échappé aux médisances de sa petite ville.

A Paris, tout son souci se bornait à fréquenter les cafés, les théâtres, les courses, tous les lieux de plaisir, dont il ne sentait pas, avec son éducation de provincial, la vulgarité. Doué, néanmoins, du sens de la beauté, il goûtait la noblesse de la ville plusieurs fois séculaire et toujours neuve, l'harmonie de ses lignes, l'art divers de ses pierres, de ses jardins et de son fleuve. Pour s'excuser vis-à-vis de son père d'avoir renoncé à la calme existence de la province, il était entré au ministère de l'Extérieur, avec l'espoir de s'y assurer une destinée, sans trop d'efforts.

Lui aussi, en son cœur de cigale, avait sa poésie : il aimait. Dans le désordre de ses prouesses de garçon, c'est Claire qu'il évoquait tout bas, avec une sorte de piété.

Père Puech étant un peu chargé de veiller sur sa conduite, Hugues venait dîner régulièrement le lundi au quai d'Anjou. Jamais, dans leur prudence de paysans, ils ne faisaient ni l'un ni l'autre allusion au mariage, qui se décidait tout seul, par la force des choses : l'amour avait germé au cœur des deux enfants, selon le gré de la nature.

Leurs compatriotes, dont beaucoup restent à Paris un peu comme dans la lune, étonnés toujours, souvent désemparés, n'avaient peut-être pas de ce mariage la moindre idée. On était si habitué à la familiarité des Puech et des Alingry, très différents par la condition, mais unis par cinquante ans de voisinage, à Coulobres!... Claire et Hugues paraissaient être les enfants d'une même maison, bruns tous deux, robustes et francs.

Ce soir, Abel eut l'intelligence soudaine, à la rencontre imprévue du camarade, que celui-ci s'en allait courtiser la demoiselle.

— Té! té!... s'écria-t-il. Je parie que tu vas voir la fille de Puech?

— Le père aussi... Alors, toi, les affaires, ça marche?

Abel, qui mentait par orgueil, mais aussi par un ardent appétit de volupté, répondit aussitôt :

— De mieux en mieux... Je me rends de ce pas dans un concert, boulevard Saint-Germain. Un collègue m'attend au *Soufflet*... Pourquoi ris-tu? Tout le monde ne peut être fils à papa...

— Pourquoi, de ton côté, te fâches-tu? Crains-tu que je te soupçonne de me conter des blagues?... Je me réjouis sincèrement, au contraire, de te voir si leste, en si belle espérance.

— C'est vrai, soyons amis. Mais, canaille, tu ne disais rien!... Alors, tu t'apprêtes à finir ta vie de polichinelle?

— Comment ça?

— En épousant Claire Puech, parbleu.

— Allons, adieu, troubadour!...

Ils se séparèrent, et le violoneux, toujours de bonne humeur, fila dare-dare, par la rue boueuse de l'île, chez son patron d'estaminet.

II

Quelques jours après, soirée chez les Baldy, rue de Provence.

Le salon resplendissait de lumière. Maman Baldy et sa fille en robe de gala, également parées de bracelets et d'épingles, servaient le café dans les tasses de porcelaine. Aubert arborait l'habit de son mariage, un habit que Suzanne avait dû recoudre pour l'élargir, et qui tout de même craquait sur le dos engraissé du flûtiste. Ce soir, Aubert s'émancipait. Il profitait de l'entrain des caquetages pour se rapprocher de sa femme et la frôler avec des caresses. On se poussait confusément pour trouver des places, sur le long canapé, sur les fauteuils de velours rouge, sur les chaises qu'on avait même apportées de la salle à manger, autour de la table ronde.

Tous les camarades avaient répondu à l'invitation : Père Puech avec sa fille, laquelle s'amusait au milieu de ces gens de province comme dans un moulin ouvert à tous venants; Hugues Alingry, discret, quoique frétillant de désir auprès de Claire; Boubal, un avocat de Coulobres, qui, chassé pour de louches trafics, déguisait maintenant de lunettes noires son énorme figure à favoris; Galinier, le sénateur, vigneron sec et frileux, l'homme illustre de la colonie.

Abel Bonnaric, en habit, cravate de soie blanche, rasé, la moustache roulée ainsi qu'un épi mûr, étalait son élégance. Où diantre avait-il emprunté sa toilette?...

Il attendait Estelle avec anxiété.

— Jamais à l'heure!... maugréait maman Baldy, sur le canapé, auprès du sénateur qui croisait gra-

vement les bras, sans mot dire. Jamais à l'heure, Estelle... Voyez-vous, il lui faut un mari!...

— Son père était si original! ajouta père Puech. Vous rappelez-vous, Galinier, notre professeur de dessin qui nous racontait, au collège, les gaspillages de sa femme? Quel désordre chez eux! Les tableaux, les victuailles, le linge, se promenaient pêle-mêle sur les chaises. En a-t-il gagné de l'argent!... Et bombance plus souvent que le dimanche!...

— Pourtant, fit Suzanne qui se renversait dans son fauteuil paresseux, Estelle a hérité de quelques rentes. Pourvu qu'elle ne les fasse pas danser à son tour!...

Galinier, qui avait joint sur un genou ses mains blanches, insinua :

— Elle a du talent, paraît-il... A la vérité, je n'ai jamais vu aucune de ses œuvres.

— Voulez-vous que nous allions lui rendre visite un jour, là-bas, du côté du Lion de Belfort?

Aux brusques propositions de maman Baldy, Galinier fut estomaqué, lui qui ne se dérangeait guère du fond de la rue des Écoles que pour aller siéger au Sénat ou quémander pour ses électeurs dans les ministères. Mais le timbre sonna, très fort, à plusieurs reprises.

— Voici Estelle. Je la reconnais... Il n'y a qu'elle capable de carillonner pareillement.

Abel, pâle d'émotion, levait les yeux vers la porte.

Estelle entra, conduisant son enfant par la main, élancée et blonde, éblouissante de jeunesse, en sa toilette de surah mauve qui moulait la saillie des seins et le galbe des hanches. Elle était donc pour un fils de boulanger, cette femme aux jolies manières, à la voix aussi pure que le cristal? On caressait petit Pierre qui, charmant de délicatesse, laissait, avec la fierté de ses dix ans, onduler ses cheveux bruns sur son col de marin.

Estelle avait tout de suite reconnu le violoneux de Coulobres, toujours coquet dans sa mise, avenant avec ses yeux bleus et ses moustaches de sous-officier. Devant lui, elle s'intimidait. Car maman Baldy, occupée maintenant à la gronder pour son retard, s'était assurée, la veille, de son adhésion au projet du mariage.

Les présentations faites, on causa gaiement, les femmes réunies autour de la table. Abel, accoudé au piano, tâchait de s'intéresser aux confessions d'Aubert, à son désir naïf de visiter au moins une fois les cabarets de Montmartre, qui sont si renommés en province. Père Puech et le sénateur s'entretenaient de la politique de leur département; Hugues, en se rapprochant peu à peu de Claire, admirait à l'aise ses joues pleines et roses, le fin duvet de sa nuque..

Estelle expliquait, au ravissement de chacun, sa besogne d'illustrateur : elle racontait ses courses dans les journaux et les librairies, les peines et les humiliations des débuts, quand l'artiste s'aventure seul, plus environné de dangers qu'un explorateur au centre de l'Afrique, chez des sauvages. A cette heure, le métier marchait bien. Mais Estelle se fatiguait souvent, s'ennuyait de rester seule, au milieu de Paris si redoutable.

L'enfant écoutait ses paroles, en feuilletant un livre d'images. Que se passait-il dans l'esprit de Pierre, que l'école du malheur avait rendu précoce? Il adorait sa mère, qui, ne pouvant se confier à d'autres qu'à lui, comme à une grande personne, lui disait ses succès et ses déboires : toujours auprès d'elle, il connaissait toutes ses pensées et devinait ses sentiments. C'est pourquoi il craignait aujourd'hui qu'un de ces hommes, dont elle parlait ces temps-ci d'un air plaisant, ne la lui dérobât.

Abel, bien que gêné, sans trop s'en rendre compte, par les regards de l'enfant, frissonnait d'admiration et

de tendresse, à la voix musicale d'Estelle. Maintenant celle-ci racontait les misères de son mariage, la lutte courageuse qu'elle avait dû soutenir contre le Destin.

Le silence régna un moment.

D'un geste spontané, maman Baldy désigna Abel, qui s'avançait :

— Estelle, tu voudras bien t'occuper de notre artiste, l'aider un peu de tes relations?

— Certes!... J'ai trop souffert dans mes premières démarches pour ne pas estimer ceux qui ne sortent que d'eux-mêmes leurs ressources. Comptez sur moi, monsieur.

Et les joues enflammées du désir de plaire, de la vanité aussi de pouvoir quelque chose, Estelle tendit sa main intelligente et brave. Abel donna la sienne avec reconnaissance, orgueilleux, néanmoins, d'être grandi soudain et comme de recevoir, en plein Paris, devant les camarades, la consécration de son talent et de ses charmes.

— Merci, madame... dit-il. Je n'osais pas venir à vous.

— Pourquoi?... Je ne suis pas une princesse, allez. Je ne suis rien du tout. Chez moi, vous m'auriez peut-être trouvée faisant bonnement mon ménage... Hé! je me rappelle que nous demeurions, vous et moi, dans ce pauvre quartier de la Poissonnerie, à Coulobres... Que de fois je suis venue chez votre mère chercher du pain en pantoufles et jupon court!...

Il contemplait, bouche bée, la vivacité de ses yeux très pâles, de ses lèvres humides d'où s'envolaient les paroles merveilleuses. Autour d'eux, par convenance, on causait à voix basse.

Sur le canapé, Galinier et père Puech discutaient l'invention nouvelle de Boubal, ce commerce d'extrait de tomates qui bouleverserait, dès son apparition, la place de Paris et le monde entier. Père Puech, en sa

méfiance coutumière, s'excusait de ne pas aventurer un sou dans l'entreprise : seulement, il approuvait le projet de Boubal, et le sénateur l'exaltait, préoccupé surtout d'augmenter en Languedoc sa popularité. Aubert s'insinuait auprès de sa femme, laquelle, radieuse de cette soirée mondaine dont la rumeur s'en irait jusqu'à Coulobres, daignait lui sourire.

Claire et Hugues jouissaient également d'un bien-être sensuel, ainsi que des oiseaux en liberté, dans un nid de soie. Une fois, ils s'isolèrent vers le piano : Claire assise sur le tabouret, Hugues debout, ils se regardaient avec délices, en feignant de préparer des feuillets de musique.

— Hugues, vous nous avez quittés bien vite, lundi dernier?

— J'avais un rendez-vous très sérieux, je vous assure. Mais, dites-moi, votre père abordera-t-il quelque jour la question de notre mariage?

— Oui, cet été, avec vos parents, quand nous irons dans l'Hérault. Seulement, je vous supplie de ne jamais lui en souffler mot. Pourquoi?... Je ne sais. Une toquade... Il entend que tout vienne de lui.

Hugues souriait, n'osant exprimer son pressentiment que père Puech voulait, avant de se résoudre, s'informer par lui-même de la réelle fortune des vieux Alingry, là-bas.

— Ne riez pas, dit-elle. Vous savez que mon père me déconcerte souvent par ses brusques caprices et quelquefois par ses sévérités. Ainsi, à vous, il vous reproche de dépenser trop d'argent. Prenez garde!... Vous pourriez vous repentir trop tard d'avoir manqué de sagesse.

Claire montrait en ses grands yeux, sur son robuste visage où les cheveux mettaient un peu de leur ombre, la grâce hautaine des Parisiennes. Il souriait encore. Et, la menaçant d'un doigt espiègle, il répliqua :

— Qui donc vous renseigne si bien sur mon compte?

— Un moineau de Paris, un de ces petits gamins des toits et des rues qui savent tout!...

Adorable de mélancolie, elle s'inclinait tendrement, effleurait le bras de Hugues avec sa joue, lorsque son regard croisa, dans un coin opposé du salon, le regard attentif de son père. Aussitôt, elle dissimula son attitude langoureuse, sans trahir la moindre émotion. Puis, d un geste enjoué, elle préluda sur le piano, sans avertir les camarades.

Alors, tous à la fois, brusquement, se retournèrent. Et les deux grands enfants, avec la familiarité des gens du Languedoc, partirent en musique : lui, chantant de sa voix nerveuse; elle, accompagnant sur le piano, qui s'éveillait d'un long sommeil, une chanson allègre et printanière.

Ensuite, sans se faire prier, Abel accorda son violon. Ma foi, son archet fit merveille, inspiré sans doute par la présence de la dame Estelle.

Quant à Aubert, on ne put l'empêcher de jouer, ce soir-là. La plus ingénue ritournelle, le gazouillis d'une fauvette dans un bosquet, le mettait en verve. Sa flûte d'argent, d'ailleurs, avait coûté plus de cinq cents francs : il ne s'en servait pas assez souvent devant le monde. Pourtant, elle roucoulait aussi doux qu'une colombe, filait des sons menus de ruisseau, grondait sur le ton grave d'un orgue.

Spontanément, il entreprit les airs guillerets du pays. Et ce fut le miracle. Au souvenir des farandoles languedociennes, chacun écouta d'un cœur passionné. On applaudit Aubert plus que les autres.

Il expliqua aux dames le mécanisme de sa flûte, tandis qu'en un désordre de rires et de conversations, les invités animaient le salon. Estelle, naturellement, s'assit auprès d'Abel. Petit Pierre, que la musique avait assoupi, vint se réfugier entre les genoux de sa mère.

— Oui, disait-elle au violoneux. Je vous attendrai chez moi. Fixez-moi votre jour.

— Demain, tenez, l'après-midi.

Pierre, à ces mots, ouvrit des yeux étonnés, et, désignant l'homme d'un doigt timide, il l'interrogea :

— Comment vous appelez-vous?

— Monsieur Bonnaric, répondit la mère.

— Oui, mon petit : Abel Bonnaric.

— Alors, vous viendrez demain à la maison?

— Oui. Tu ne veux pas de moi?

Abel attirait l'enfant presque de force, lorsqu'un brouhaha se produisit autour d'eux.

Le sénateur, qui d'habitude se couchait tôt, se disposait à sortir. Rose, plein de santé sous ses cheveux blancs, il saluait de façon fort civile, avec un mot de galanterie à chaque femme. Il serra longuement les mains molles de Suzanne et lui sourit dans les yeux. Boubal, ainsi que mère Baldy, reconduisirent le personnage jusque sur le palier, en lui répétant pour la vingtième fois :

— Vous serez donc des nôtres à la *Pomme d'amour?* Oh! il nous faudra peu d'argent pour débuter!... Car nos tomates du Languedoc valent bien plus, vous le savez, que celles de la Touraine, dont Paris s'alimente... Par conséquent les cent et les mille afflueront bientôt dans notre caisse.

— Oui, oui, laissez-moi étudier la question, cher ami.

Boubal rentra au salon, plus fier que jamais. Il essuya ses lunettes, sans remarquer que Galinier avait sonné le signal du départ. Les femmes agrafaient leurs manteaux, Claire ayant sous sa mantille un voluptueux visage d'Espagnole, Estelle brillant aux lumières comme une gerbe d'avoine dorée.

Estelle s'efforçait, en riant, de rassurer petit Pierre, qui fuyait les caresses d'Abel. Elle plaisantait, sans

soupçonner encore la jalousie de l'enfant. Abel n'était-il point, pour elle, l'homme jeune et fatal qui lui apportait, dans sa destinée de labeur et de rêve, la part des choses vulgaires, les joies divines du corps?

Cependant, tous les invités partirent, même la femme de ménage.

Aussitôt après, l'appartement parut bien triste. Aubert, indifférent en apparence, et par ironie, à tout le va-et-vient prétentieux de ses femmes, fredonnait les ritournelles de Coulobres, en s'accompagnant au piano. Maman Baldy lui frappa sur l'épaule :

— Dis-moi, passeras-tu la nuit à jouer la farandole?

— Ah!... Me voici donc redevenu paria, belle-mère? Me donnez-vous l'ordre de monter dans ma chambre de bonne?

— Ne fais pas le nigaud. Voyons, tâche de causer sérieusement une minute... Que penses-tu de la *Pomme d'amour*, maintenant que le sénateur adhère à l'entreprise?

— Le sénateur, pour conserver son siège, sacrifierait cent mille francs.

— Alors, tu vas toujours vivre sur mes rentes, sans t'apercevoir qu'elles s'épuisent?

— Écoutez-moi bien : là-bas, en suivant vos idées grandioses, j'ai mangé mon capital dans le commerce. Il me reste ma maison familiale et un domaine; je les garde. Lorsqu'il vous plaira d'y retourner, je suis à votre disposition. Quant à vivre dans cet enfer de Paris où l'on perd ses couleurs et sa gaieté; quant à y chercher un emploi de débutant ou de domestique, jamais!...

Il marchait bruyamment, avec des gestes volontaires. Maman Baldy, les bras croisés, frémissait de dépit en sa corpulence. Suzanne, qui savait l'empire de ses charmes, s'avança bravement vers Aubert, et, lui mettant tout proche dans le visage l'odeur troublante

de ses joues fermes et de ses lèvres, elle s'écria :

— Te plaît-il que nous tombions dans la pauvreté?

— Ecoute Suzanne; si je supporte vos injures, c'est d'abord que je t'aime; c'est, ensuite, que j'espère en votre clairvoyance. Quand vous aurez assez souffert, vous comprendrez que nous ne pouvons être heureux que chez nous...

— Je te déteste... Tu n'es qu'un sot de Coulobres. Tu n'as pas de sang dans les veines!...

— Ah! Je te ferai voir ça quelque jour!... Oui, tu m'obéiras quand je voudrai!...

— Ne crie pas, sauvage!... intervint mère Baldy. Les voisins vont nous entendre.

Aubert, en effet, criait avec emportement, le plastron de la chemise cassé en mille plis, l'habit de son mariage flottant comme un drapeau.

— Hé bien, reprit Suzanne, nous participerons à la *Pomme d'àmour* sans toi, sans tes ressources. Ainsi, nous serons libres.

Aubert, pour se moquer, glissa doucement, fit un pas de ronde sur le tapis. Et, dédaignant de répondre, il caressait sa femme au cou, aux épaules demi-nues, lorsque, hautaine, elle l'arrêta :

— Tes droits de mari m'importent peu, sais-tu!...

— Hé!... Oui, tu es belle, tu es appétissante, je le sais trop... Seulement, essaie de l'adultère. Le châtiment ne se ferait pas attendre!... Je ne suis pas de ceux qui pardonnent.

— Tu es de ceux que l'on tromperait sans remords!...

Aubert tressaillit sous l'outrage, l'écume aux lèvres, le front mouillé d'une sueur soudaine.

Mais, dans un sentiment de fierté virile, il s'apaisa. Puis, tandis que les deux femmes reculaient, surprises une minute par son élan de volonté, il poursuivit :

— Ne voyez-vous pas que nous sommes tous ici des

Robinsons maladroits et grotesques, isolés, perdus dans la ville orageuse?... Tous! Tous!... Ce voleur de Boubal, qui a dû fuir notre Coulobres!... Abel, ce grillon de luzerne, qui détruira un peu chaque jour les petites moissons d'Estelle!... Et le sénateur Galinier, qui flatte vos sottises pour conserver en Languedoc sa gloire!... Et père Puech, lui-même, qui s'imagine qu'à Paris son argent doit lui conférer une noblesse!... A Paris, dans la foule, vous croyez tous échapper à la médiocrité de vos conditions. Erreur, camarades!... Vous consommerez, dans vos efforts inutiles, la santé de votre corps et la santé de votre âme. Non!... Moi, je suis et je reste provincial!... Ne me regardez pas comme une bête curieuse. Au revoir. Je vais là-haut, dans mon gîte bienheureux. J'y suis seul au moins; j'y oublie quelquefois vos vanités et mes souffrances.

Le bougeoir à la main, il s'esquiva.

Les deux femmes s'observèrent déconcertées, éperdues, dans un silence où bourdonnait la voix éternelle de Paris.

Mais Suzanne leva le front : joli oiseau, léger au souffle des vents capricieux, elle sentit se glisser, en sa petite cervelle, la pensée du mal, comme un rayon de soleil. La tentation de l'adultère de nouveau lui apparut, agréable à ses désirs de vengeance et d'orgueil. Elle n'était plus à Coulobres, heureusement, parmi les paysannes qui s'embarrassent de préjugés et se résignent aisément à la servitude conjugale.

III

Abel, le violoneux, se rendit le lendemain chez Estelle. Ce ne fut qu'une courte visite. Car, bien qu'en l'absence de Pierre ils eussent pu jouir d'une liberté parfaite, ils se contenaient avec une sorte de malaise,

en leurs gestes et leurs paroles qu'imprégnait un plaisir sensuel. Ils étaient gênés, par leur émotion même, de songer aux choses d'amour, à leur mariage qu'ils n'osaient évoquer par un mot.

Estelle attendit en vain pendant une semaine le retour du violoneux. La chance ferait-elle qu'il reviendrait encore en l'absence de Pierre, dont elle sentait l'hostilité? Elle dissimulait depuis quelques jours devant cet enfant, avec la même appréhension que si elle eût commis déjà une faute qui pût l'atteindre lui-même. Ce mardi, en rentrant de l'école, Pierre remarqua ses inquiétudes croissantes, et, à table, il l'interrogea :

— Qu'as-tu, maman? Tu n'étais pas si triste autrefois?

— Autrefois!... Que veux-tu dire?

— Ce monsieur de l'autre soir, tu sais... Oh! j'ai bien entendu maman Baldy qui te parlait. Je suis petit, va, mais je comprends...

— Tu écoutes trop.

— Puisque je saurai tout, un jour, ne me cache rien... Oui, tu veux prendre ce monsieur!...

Il sanglota, les pommettes rouges, tout gonflé de douleur.

— Pierre, Pierre, ne pleure pas, voyons... Comment pourrais-je ne plus t'aimer? Nous sommes seuls, nous deux, sur la terre.

Elle berçait l'enfant entre ses bras, riant, s'efforçant d'égayer son visage, dont les fins cheveux se démêlaient sur le front. Pierre cessa de pleurer et la regarda.

— Alors, demanda-t-il, tu ne m'abandonneras jamais?

— T'abandonner!... Qui donc t'a appris ces vilaines choses!... Allons, mange. Ne te tourmente plus. Ta mère est là, voyons, toujours... Pourtant, si je n'étais plus là, il faudrait bien que quelqu'un veillât sur mon petit Pierre!... Ah! vois-tu, quelles idées, mon Dieu! quelle peine tu me fais!...

L'enfant s'étonna qu'elle n'eût point de courage, et de nouveau il s'interrompit de manger.

— Ne pleure pas, toi, mère.

Elle sourit entre ses larmes. Elle lui pressa, par-dessus la table, sa petite main tachée d'encre, et la baisa à plusieurs reprises, comme pour le prier de comprendre les choses fatales de la vie.

— Allons, dit-elle, soyons sages. Travaille à l'école, sois gai et bien portant : cela suffit. Je serai toujours près de toi.

— Oui, mère, je te promets d'être sage... Seulement, ne pleure pas.

Il levait à chaque instant ses yeux brillants de tendresse, afin de jouir encore, dans leur solitude, du bonheur de posséder sa mère. Lorsqu'il s'en retourna à l'école, elle l'embrassa avec effusion. Ne lui semblait-il pas que son enfant désormais ne serait plus celui qu'elle avait adoré jusqu'à cette heure, et que sa petite âme, douée d'intelligence et de bonté, s'en allait à jamais, dans un mystère douloureux, parmi la poussière et le soleil de la rue ?

Elle rangea son ménage, en rêvant. D'abord elle ne trouva aucun goût au travail. Sa langueur, cependant, n'était pas sans délices. Le désir d'amour, en l'absence de Pierre, la saisissait davantage. Elle songeait à Abel, à l'homme d'apparence jolie, qui était de son origine, de sa race modeste. Elle croyait, en l'accueillant, agir en vue de ses propres intérêts et ordonner sa vie. Car, ayant pris dans sa maison d'enfance l'horreur du gaspillage, elle aimait la paix dans les choses, de même que dans sa conscience. Rien ne lui était meilleur que l'atmosphère de son appartement, dont un brin de fantaisie relevait la simplicité.

Dans une bâtisse énorme, au fond d'une cour, rue Campagne-Première, en plein Montparnasse, c'était, au premier étage, un logement d'ouvriers qui prenait

jour sur le bosquet d'un couvent. Trois pièces, petites et propres, diminuées encore par l'encombrement des meubles, des tentures, des tables éparses et toutes surchargées. A droite, en entrant, la cuisine un peu obscure, éclairée de blancs rideaux; puis la salle à manger, le cabinet de travail, la chambre : les portes se suivaient, en ligne droite.

Le cabinet, qu'Estelle appelait en plaisantant son atelier, se remplissait de la bonne lumière du ciel. C'était là, sur la grande table poussée sous la fenêtre, dans le décor des aquarelles et des dessins accrochés aux murs, parmi des fauteuils de jardin et des chaises dépareillées, c'était là, dans ce Paradis solitaire, qu'Estelle gagnait le pain béni de chaque jour. Quel ravissement, quand elle pouvait, par les journaux ou les livres, évoquer sur une page blanche le paysage de son Languedoc, la plaine et les collines qui avaient fait la première éducation de ses yeux et de son âme ! A chacune de ses compositions, elle songeait pieusement à son père, son unique initiateur, son dieu tutélaire, dans le monde de l'art.

Elle languissait aujourd'hui. Par la fenêtre ouverte, le reflet du ciel bleu entrait, avec le parfum du bosquet humide, le bourdonnement des ramures, de l'ombre verte que, depuis près d'un siècle, ne troublait nulle voix humaine. Ce bocage, dans Paris, vivait à l'abandon, pour le bien des insectes et des oiseaux. Au renouveau, les feuilles et les fleurs embellissaient les haies, les arbres plus robustes, tandis que çà et là, par les allées tapissées de mousse, des arbres morts gisaient, entièrement réduits en pourriture.

Aujourd'hui, la vie du ciel et du bosquet ne la touchait guère. Les paroles de l'enfant murmuraient encore autour d'elle, tristes et menaçantes. Elle s'en irritait... Mais, petit Pierre, de par son instinct, n'avait-il pas de justes pressentiments? En accueillant ainsi un in-

connu, n'allait-on pas détruire l'harmonie du foyer? Estelle avait souffert de son mari défunt, un employé de banque, brutal et borné, qui jouait aux courses l'argent du ménage et raillait les prétentions de l'artiste, son épouse. Est-ce donc une loi de Dieu, que ses créatures soient attirées éternellement dans le malheur?...

Hélas! l'instinct parlait aussi à la femme. Une force animale l'amenait à cet homme, qu'elle désirait davantage à mesure qu'elle souffrait pour lui. Dans son corps jeune, comme dans le bois aux branches touffues, la sève du printemps montait, mystérieuse, en rêves aussi tendres que des fleurs.

Elle inclinait sur la table sa tête blonde, éblouie des rayons du soleil, lorsque le timbre sonna. C'était Abel, enfin.

Ils se prirent les mains avec un peu d'hésitation. Pourtant, ils se sentaient résolus l'un et l'autre à ne plus dissimuler leur volonté. Elle le conduisit dans son atelier, cette fois : il marchait légèrement, presque avec respect. Estelle ayant repris sa place sur son tabouret de travail, Abel s'assit dans un des fauteuils de jardin.

— Eh bien, dit-elle, causons sans façon, en camarades du pays.

Déconcerté une minute, tandis qu'elle le débarrassait de son chapeau, et après qu'il eut ôté, puis serré dans sa poche, les gants auxquels il n'était point accoutumé, il demanda :

— Petit Pierre n'est donc pas là? Comment va-t-il?

— Bien, très bien... Je l'envoie à l'école. Il est si studieux, si docile!

— M'aime-t-il beaucoup?

— Mais oui... Voyons, pourquoi pas?...

Elle s'agitait. Bientôt, comme il cherchait à plaire, simple et penaud, tel qu'un paysan, elle retrouva son assurance, en se félicitant de l'émoi que sa vue provoquait en lui.

— L'autre jour, dit-il, j'ai trouvé, grâce à vous, un emploi dans un orchestre, pendant une semaine. Quel service pourrai-je jamais vous rendre, moi ?

— Ne me parlez pas de reconnaissance. Qui donc n'a jamais eu recours à son prochain?

— Oh!... Certes, je souhaite que vous soyez toujours heureuse.

— J'ai été bien à plaindre quelquefois.

— Oui, je sais...

Un silence très doux passa, dans la pureté du soleil, le murmure du bosquet. Le sentiment de la pitié charitable les unit, dans ce coin d'intimité, à l'évocation du passé qu'Estelle avait subi sans que son cœur vaillant en gardât l'amertume.

— Bah ! fit-elle. Tout cela n'est plus. Je suis assez jeune encore pour recommencer la vie...

— Et en goûter la saveur?

— Oui...

La fleur de la beauté était en elle, sur ses blonds cheveux, sur sa bouche au dessin délicat, sur ses paupières roses que l'émotion d'aimer faisait languissantes.

— Oh! je ne me plains pas maintenant, reprit-elle. Seulement, parfois, je suis trop seule.

— Seule... avec petit Pierre.

— Pauvre Pierre !... Il le redoutait aussi, celui qui n'est plus.

Abel se tut, à la pensée que peut-être cet enfant le détesterait un peu, comme le défunt. Estelle, en s'appuyant sur la table, se leva, dans le cadre de la fenêtre, à la pleine clarté du soleil dont l'innocence l'enchantait, ce jour de printemps : et son corps eut avec grâce l'ondulation du rameau souple qui offre au passant son fruit.

Abel ne put résister à la tentation. Il se rapprocha de la femme, afin d'effleurer au moins sa robe. Mais, plus hardi qu'il n'eût pensé, tandis que, sans le voir, elle s'abandonnait, il lui saisit la main et la baisa :

— Je vous aime, murmura-t-il.

Elle se détourna. Frémissant d'une pudeur, les yeux baissés, elle gémit :

— Je n'ai jamais été aimée...

Elle le regarda longuement, avec complaisance, et ajouta :

— Voyez-vous, je chéris cet appartement de tout mon cœur. Je n'ai habité qu'ici. Ici, j'ai rêvé, j'ai souffert surtout. Ces petites pièces sont peuplées de mes souvenirs et de mes espérances. D'ailleurs, ne sont-elles pas gaies, avec les images de notre pays, de notre ville et de nos campagnes? Lorsque je travaille, je m'y enferme avec passion.

Il sourit sous le charme de la voix un peu mélancolique, et demanda :

— Vous enfermez-vous si bien qu'on ne puisse venir vous y surprendre de temps à autre?

— Je souhaite que vous connaissiez pour toujours le chemin de cette maison, et que vous retrouviez ici, chez votre voisine d'autrefois, l'émotion de ces jours d'enfance familière, que nous regrettons, n'est-ce pas?

Leurs mains doucement se lièrent. Rougissants de bonheur, ils furent pareils à des enfants qui se rencontrent au loin, dans un bois écarté, et se font des aveux. Il lui baisa la main de nouveau, avec plus de courage. Et, brusque, il se leva pour prendre congé.

— Adieu, madame.

— Au revoir, répondit-elle. Au revoir, non pas adieu.

Quand la porte se fut refermée, Estelle demeura immobile une minute, dans la crainte du mal qu'elle pouvait commettre. Elle écouta s'éloigner le pas alerte de l'homme qu'elle jugeait, en ses illusions de compatriote, en sa tendresse de femme depuis longtemps seule, aussi bon que simple, et de qui elle espérait une vie meilleure, délivrée du moins du souvenir de ses douleurs.

Abel marchait avec ivresse, dans un élan d'orgueil. Il sentait léger, sous ses pieds rapides, le sol de la rue où les passants lui semblaient marcher aussi fièrement que lui-même. Des tramways bondés de voyageurs, deux jolies femmes soulevant, pour monter dans un landau, leurs robes de fête, étaient là, dans la blonde lueur de cet après-midi, sous le feuillage frais des arbres, pour l'agrément de ses yeux. Il allait sans trop savoir où, habitué aux flâneries errantes. Les jardins du Luxembourg, ses nobles terrasses parfumées de fleurs, ses bosquets bruissants d'oiseaux, lui paraissaient, comme son cœur, imprégnés de bonté. Méridional voué aux séductions de l'heure qui passe, il se promettait une vie de labeur et de sagesse. Estelle était bien la fée généreuse qu'il avait, dès son arrivée à Paris, attendue. Elle venait à lui selon la loi du Destin, qui, l'ayant créé vigoureux et beau, devait en toute justice le rendre heureux. Il l'aimait avec la sincérité du désir et de la reconnaissance. Son enfant aussi, petit Pierre, il saurait l'aimer, et des mots paternels lui montaient aux lèvres.

La ville le reprit dans le tapage de ses foules, le long des murailles énormes où les magasins étalent jusque sur les trottoirs le décor de leurs devantures. Parmi tous ces inconnus, courant à leurs joies ou à leurs souffrances, à mesure qu'il marchait, l'homme sensuel renaissait en lui. Songeant que bientôt il cesserait de vivre au jour le jour, comme une bête, il vit les bénéfices de son mariage, sans soupçonner quels devoirs nobles et doux pouvaient lui incomber. Que diraient alors les compatriotes de là-bas qui s'étaient moqués du violoneux, à son départ de Coulobres? Et les compatriotes de Paris, qui tous faisaient les riches et dont il allait devenir l'égal?

Paris, en ses atours de printemps, avait des frissons de femme amoureuse. Les toilettes claires apparais-

saient en nombre, ainsi que les fleurs dans les vergers. Aux cafés, les consommateurs s'attablaient devant la porte. Les enfants jouaient dans les squares; les vieillards, des ouvriers fatigués, les gueux qui n'ont point d'âge, roulés par la misère comme par le torrent les cailloux tous semblables, s'y reposaient sur les bancs, à la fraîcheur des buissons. La Seine charriait ses ondes molles, dans l'ornière correcte des quais, sous les arbres qui çà et là inclinent leurs feuillées.

Abel, par nonchalance, s'accouda au pont des Saints-Pères. Sur le fleuve doré, les mouches et les hirondelles se croisaient à chaque instant; des chalands descendaient pesamment vers la mer, tandis que leur remorqueur jetait dans la fumée noire son long mugissement. Sur les quais bleus de soleil, des portefaix demi-nus transportaient les marchandises d'un bateau, dont les cuivres reluisaient comme des armes. L'animation paisible de ce monde de l'eau, au milieu de la ville tumultueuse, lui rappela son Languedoc, le joyeux port de Cette où les barques de pêche, déployant leurs voiles latines, filent entre les paquebots énormes aussi lestement que les insectes dans un pâturage. Abel souriait, paresseux, au plaisir de voir travailler des hommes, ses pareils de condition et d'âge.

Pourquoi, ce soir, n'irait-il pas rejoindre ses compatriotes? Ceux-ci, par une ancienne habitude, se réunissaient, dès cinq heures, au café de Madrid. Dans l'ivresse de sa fortune, il ne se contenait plus de s'en vanter publiquement.

Il monta donc l'avenue de l'Opéra, afin de jouir, en une longue promenade, de sa gloire de Parisien. Paris, dans le brouillard léger des nues, étincelait aux lumières précoces. Là-haut, sur la place, les voitures et la foule allaient et venaient, en une cohue dansante de bal masqué. Au boulevard, les arbres dessinaient une allée profonde de sous-bois.

Abel rencontra les camarades à leur poste, dans une salle sans air et pauvrement meublée, qui rappelait, par ses odeurs de gaz et d'alcool, le café de Coulobres. Ils jouaient leur manille, le chapeau sur la tête, le gilet déboutonné. Ah! ils se moquaient bien, ces Robinsons éternels, paysans venus à Paris par gloriole ou pour cacher leurs plaies dans une foule, de la fièvre du boulevard, du ruissellement d'humanité diverse qu'anime un souffle d'intelligence et de jeunesse!

A la vue d'Abel, nul ne se dérangea, de ces marchands de liquides ou représentants de savons, qui se délassaient, dans l'atmosphère de leurs pipes, d'avoir tout le jour en redingote battu le pavé. Ce qui étonna, par exemple, le violoneux, ce fut d'apercevoir, à demi caché par la corpulence de Boubal, le sénateur Galinier, dont les mains patelines faisaient tache sur le costume noir.

Abel se confondait en salutations, flatté de frayer avec un illustre parlementaire, lorsque celui-ci l'interpella :

— Hé bien, troubadour, êtes-vous satisfait?...

— Je crois!... On est en train de conquérir Paris.

— Et Mme Estelle?

— Je l'ai revue... Ça marche, ça marche.

— Ah! vous l'avez revue?... Oui, une gentille femme, et courageuse, intelligente...

Le troubadour haletait, en roulant une cigarette, de l'impatience de raconter à tous son mariage probable. Mais, ayant relevé le front, il crut voir un étrange sourire d'ironie et de convoitise sur le visage sensuel de Galinier, qui semblait, en ruminant, croquer une olive mûre. Est-ce que, par hasard, ce grand personnage aurait aussi le goût de la femme?

Spontanément, comme pour arrêter toute idée légère, Galinier discourut sur cette entreprise de la *Pomme d'amour,* qui l'obsédait de plus en plus :

— Je serai le premier souscripteur de notre œuvre!

s'écria-t-il. Je veux que notre Languedoc, si vite ruiné par le phylloxera, connaisse mon dévouement filial. La fortune, grâce à nos champs de tomates, reviendra dans cette plaine de l'Hérault qui, par la douceur de son climat et l'industrie de ses habitants, peut seul alimenter le monde. Le monde, entendez-vous!... Notre association, nous ne l'appellerons pas la Tomate, pour éviter la raillerie de ces ingrats de Parisiens. Nous l'appellerons, messieurs, comme chez nous, de ce nom distingué qui fleurit les lèvres de nos femmes : la *Pomme d'amour*.

— Très bien!... Très bien!... applaudirent ensemble Abel et Boubal, qui tapaient des mains sur leurs genoux.

— Je veux par mes sacrifices prouver à mon pays ma gratitude éternelle. Moi, modeste cultivateur, il est venu me chercher dans la maisonnette où je comptais m'éteindre, loin du bruit des hommes, pour me confier une parcelle de l'honneur et de la prospérité de la grande patrie. Je veux qu'on dise en Languedoc, de génération en génération : « Galinier, le précurseur du socialisme au Sénat, fut un homme utile à ses concitoyens... »

Et se félicitant de l'attention de tous ses compatriotes, qui avaient interrompu leur jeu de manille, le sénateur vida son verre de quinquina. Abel vit de nouveau sur son visage rose briller le sourire de convoitise. Bien que le troubadour ne se piquât certes point de philosophie, il devina, en son instinct des joies triviales, que cet homme dissimulait, sous la pompe de ses phrases et l'onction de ses manières, le souci du bien-être tel qu'ils le comprenaient tous, par le café et la femme.

On prétendait, du reste, à Coulobres, que Galinier s'amusait, mais en cachette, dignement. Il devait chercher, dans Paris, à relever ses plaisirs d'une certaine noblesse. Boubal était là pour l'aider. Mais, où donc

Galinier, qui considérait avec une sorte de terreur le mouvement mondain de Paris, les théâtres, les cercles, les fêtes, même les salons de ses collègues, avait-il jeté son dévolu? Abel, tout en préparant son absinthe, réfléchit à ce mystère. Il était trop égoïste, il se donnait trop peu d'ordinaire à l'observation des autres pour l'éclaircir facilement.

Ah! ce bon apôtre de Galinier! ce prêcheur de vertus, si chaste en son langage même!... Qui donc l'eût soupçonné de convoiter la brune et pâle Suzanne, que la pauvreté allait mettre sur son chemin? Qui donc eût également soupçonné de la moindre faute l'épouse de ce brave Aubert, la fille de bourgeois aussi respectés que les Baldy de Coulobres?

Tout à l'heure, Hugues était entré, sans que personne se dérangeât. Le sénateur, avec ses discours, accaparait toute l'attention.

Hugues, écœuré par la flagornerie ou la sottise des camarades, sortait déjà. Abel sortit avec lui; dès que la foule les eut pris dans son torrent, il l'interrogea :

— Dis-moi, que penses-tu de la *Pomme d'amour?*

— Là-bas, ça va paraître une affaire colossale. Galinier assure, en dupant nos concitoyens, son élection prochaine.

— Hum!... Il y a là-dessous autre chose qu'un intérêt électoral.

— Possible!... Après tout, cet homme a bien le droit de s'amuser, à Paris. Il est encore jeune, à cinquante ans. Il s'est si bien conservé en province!...

Ils riaient, en se poussant du coude, à travers la houle du boulevard, dont une vague parfois les séparait l'un de l'autre. Abel, avec sa jolie figure blonde, son complet neuf serré à la taille, croyait émouvoir les femmes. Il appointait ses moustaches, et, glorieux d'avoir séduit Estelle, il se flattait de séduire, quand il voudrait, les Parisiennes aussi plaisantes et plus riches.

Il allait, n'y tenant plus, raconter à Hugues ses visites rue Campagne-Première, lorsque soudain, place de l'Opéra, dans l'ombre troublée par les lueurs du gaz, ils aperçurent la silhouette épaisse d'Aubert qui, un paquet à la main, s'avançait nonchalamment, de son pas champêtre. Aubert faisait ainsi, volontiers, les commissions de Suzanne, heureux de s'évader de sa cage de misère et de voir un ciel plus vaste qu'à la rue de Provence. Il subissait les humiliations avec une sorte de joie perverse. Maintenant, il marchait doux, dodelinant de la tête, lorsque Abel et Hugues l'appelèrent ensemble :

— Ouais! où tu vas, Aubert?...

— Té!... C'est vous autres!...

— Oui, nous nous promenons, tu vois!

D'un bond ils s'esquivèrent de la chaussée, éperdus de frayeur au milieu des voitures. Une fois qu'ils furent en sécurité sur le refuge de la place, Aubert parla :

— Je viens de chercher un chapeau pour ma femme.

— A quelle noce allez-vous donc? demanda Hugues.

— Au Sénat!... Tu sais bien!... Galinier doit montrer le Sénat à nos femmes...

Abel eut un frisson de honte. Galinier avait négligé de l'inviter, ainsi qu'Estelle, à cette fête de famille. Est-ce que ce démocrate dédaignerait un fils de boulanger?

— Je connais le Sénat, maugréa-t-il bien que jamais il n'y fût allé. Bah! rien d'extraordinaire. D'abord, je suis occupé chez Estelle.

— Ah, le brigand!... A ce joli nom, tu frétilles comme un poisson dans l'eau.

Et Hugues, gaillardement, frappait le violoneux sur l'épaule. Ils s'esclaffèrent de rire tous les trois, en se bousculant, aussi simples que là-bas, sur la place de Coulobres.

GEORGES BEAUME.

(A suivre.)

JOURNAL DE MA VIE

(MÉMOIRES DE 1845-1900)

QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION

Depuis 1845, où je vins à Paris pour faire mon droit, surtout depuis 1848, où je suis entré par l'Ecole nationale d'administration dans la vie publique, durant ce demi-siècle que j'ai passé dans les états-majors des préféctures et des ministères ou en missions scientifiques et administratives à l'étranger, j'ai noté, presque au jour le jour, les événements et les faits dont j'étais témoin ou partie, en ajoutant mes observations immédiates sur les hommes publics avec lesquels je me trouvais en rapport, hommes d'Etat, d'administration ou de science, les plus autorisés des divers pays d'Europe et d'Amérique.

Aujourd'hui, à cette période de la vie où l'on met en ordre ses archives, je viens de rassembler et de relire ces notes historiques, photographies instantanées, et je les ai complétées par quelques retouches, suivant le discernement que donne à notre esprit l'expérience.

Ces notes m'ont fortement intéressé, en faisant revivre les impressions principales de ma vie; elles sont

animées par de nombreuses anecdotes qui mettent en relief le caractère des hommes et des choses. Et il m'a semblé qu'elles éveillaient une vive et sérieuse curiosité chez des amis qui les ont lues.

De tels mémoires peuvent être en effet aussi instructifs que curieux.

Certes, dans le cours d'un demi-siècle, les manières, le langage, les autres modes de la vie sociale, changent sensiblement; ainsi, les diplomates de la première moitié de ce siècle, les «talleyrandistes», avec leur raideur mystérieuse, leur ton solennel, compassé, gourmé, sont différents des diplomates du second Empire et de la troisième République, gens à l'allure légère, au ton railleur, «blagueur» (pour parler la langue du jour).

Oui, certes, les orateurs de jadis, la plupart discoureurs aux longues phrases artistement cadencées, aux grands mots sonores, aux antithèses en tic tac, aux gestes de théâtre, les Royer-Collard, les Benjamin Constant, les Guizot, les Odilon Barrot, ne ressemblent pas aux orateurs actuels, dont le ton familier descend parfois jusqu'à des paroles vulgaires, impossibles à reproduire dans un compte rendu français.

Oui, certes, les étudiants du «vieux Quartier Latin», les anciens étudiants du dramaturge Frédéric Soulié, du romancier Mürger, du futur ministre Lepère, furent tout autres que ne sont les étudiants du boulevard Saint-Michel.

Mais, au fond, les hommes sont toujours les mêmes, et le tableau des passions humaines, grandeurs et vertus, bassesses et vices, du passé, est un miroir magique où se voit le présent, où peut se lire l'avenir. «Les Histoires font les hommes sages,» a dit le chancelier Bacon, le grand philosophe expérimental : «*Histories make wise men.*»

Ainsi, les jeunes hommes de la génération présente

peuvent apprendre un peu à se conduire en interrogeant, dans ces Mémoires, les hommes qui ont parcouru la lice avant eux.

Autre intérêt : Depuis cinquante ans, quelques nations ont grandi par une progression constante et merveilleuse. L'Angleterre, la Prusse, la Russie, les Etats-Unis d'Amérique, ont étendu leurs domaines et élevé leur puissance, non par des hasards de fortune, mais par un esprit de suite qui révèle des plans précis, suivis avec ténacité par les ministres les plus divers.

J'ai eu lieu d'entendre sur ce sujet Disraëli, Palmerston, Clarendon, Gladstone, Northeste, Rowland-Hill, Van Sittard Neale, Chadwick, Derby, Playfair, Childers, Fawcett, Forster, Manning, en Angleterre; Holtzendorf, Hübner, Lette, Roscher, Ranke, Rau, Knies, Nosse, Stephan, Schulze-Delitzsch, Bismarck, Hohenlohe, le Kronprinz (Frédéric III), Liebig, en Allemagne; Minghetti, Sella, Menabrea, Cantù, Cavour, en Italie; Franz Déac, le cardinal Rauscher, Franz Weisz, Andrassy, en Autriche et Hongrie; Katchenowsky, Messoyédoff, le grand-duc Constantin, en Russie; Frère-Orban, Roodenbeke, d'Andrimont, Posse, Themptander, Sparre, Wallenberg, dans les Etats du Nord; Hippolyte Passy, Cormenin, Hippolyte Carnot, Arago, Berryer, Buffet, Thiers, Say, Mignet, Michel Chevalier, Montalembert, Dupanloup, Cochin, Parieu, Bartholony, cardinal Meignan, le président Roy, le marquis d'Audiffret, Benedetti, Drouyn de Lhuys, Sadi Carnot, Gambetta, Challemel-Lacour, Taine, Rapetti, Philarète Chasles; et pour les Amériques, Tynk, John Pomeroy Townsend, Hewitt, des Etats-Unis; Rio-Branco, Don Pedro II, du Brésil. (Cette énumération est réglée d'après l'ancienneté de mes relations avec les personnes citées.)

Je les ai vus dérouler de véritables prédictions qui se

sont déjà réalisées en grande partie; c'est que ces prédictions étaient de véritables programmes de politique extérieure et intérieure; programmes que le bon sens patriotique des gouvernants les plus divers, chez des peuples vraiment patriotes, pratiques et tenaces, a su apprécier et s'est fait un devoir de poursuivre.

Ainsi Disraëli, dès 1839, a tracé la marche envahissante ou conquérante de l'Angleterre à travers les pays anciens et nouveaux : l'Inde érigée en empire britannique; Chypre et l'Egypte complétant ces postes militaires qui, par Gibraltar et Malte, rendent la flotte anglaise sûre et forte dans toute la Méditerranée; l'Australie transformée en Nouveau Monde sous le pavillon britannique; et çà et là, en Afrique et en Extrême-Orient, des jalons posés pour préparer la prépondérance ou la domination de l'Angleterre; lutte ou partage avec la Russie sur la Chine. Et à l'intérieur : restitution aux catholiques, et octroi aux israélites, de tous droits politiques; extension progressive de ces droits aux classes inférieures et aux femmes; solution du terrible problème des sociétés secrètes populaires par des ententes vraiment franches et cordiales du Parlement avec les chefs de ces agitations sanglantes. (*Acts* de 1875 et suivants sur les *Trade's unions.*)

Voilà ce que Disraëli annonçait, il y a plus d'un demi-siècle; voilà la prophétie que je l'ai entendu commenter et qu'il a indiquée dans ses romans sociaux de *Sybille*, de *Tancrède*, de *Vivian Grey*, etc.; voilà l'œuvre nationale dont il fut le coopérateur, quand le publiciste devint ministre d'Etat et premier ministre.

N'est-il pas intéressant de connaître ces prédictions, qui semblent aujourd'hui en voie de s'accomplir de toutes pièces?

Et de même pour la Russie, qui, dans ce demi-siècle, s'est étendue de 60 millions à 130 millions d'habitants et qui a grandi peut-être plus encore, en améliorant la

qualité de son peuple, en changeant les serfs en hommes libres; pour la Prusse, qui a réalisé à son profit le rêve plusieurs fois séculaire de l'Allemagne; pour les Etats-Unis, qui multiplient sur le quartier d'azur de leur drapeau fédéral les étoiles symboliques, suivant la doctrine de Monroë, jusqu'à s'incorporer tous les Etats de l'Amérique du Nord, en attendant d'étendre leur fédération sur tout le Nouveau Monde.

Ces œuvres politiques, poursuivies avec persévérance par des séries de vrais hommes d'Etat, nous offrent un grand et précieux enseignement; elles nous montrent que les progrès sociaux ne se font point par des coups de force, par des crises d'emportement, mais par de longues années d'énergie patiente, constante et résolument dirigée vers un but précis. C'est ce que l'on pourra reconnaître dans ces Mémoires, où j'ai noté mes entretiens avec quelques-uns des hommes qui depuis un demi-siècle ont vu de plus près et même servi le mieux le développement de leur pays, développement conforme le plus souvent au bien des peuples, à l'amélioration normale des classes les plus nombreuses, à la sélection et à l'élévation des intelligences d'élite, aux sages progrès de la civilisation.

Oui, ces progrès ne sont pas l'œuvre d'un jour. Et il en est des hommes publics comme des nations; par la vie des hommes qui ont dirigé les générations du siècle écoulé, les jeunes gens de la génération présente peuvent apprendre que rien de grand ne se fait que par de longs et pénibles efforts; que toute entreprise de pure utilité publique se heurte à des passions cupides, envieuses, haineuses, basses (ce que Gambetta, dans son langage populaire, appelait : *avaler des couleuvres*); et que, pour réussir dans ces hautes voies, il faut une ténacité virile : *Justum ac tenacem propositi virum...* Tels peuvent être l'intérêt et le bienfait de ces Mémoires.

Le dix-neuvième siècle, comme tous les siècles de l'humanité depuis les temps historiques, nous a montré des guerres internationales et des guerres civiles, des révolutions qui ont changé les dynasties régnantes et des révolutions qui ont changé même les régimes politiques, des enrichissements admirables ou scandaleux, des disettes et des épidémies, des migrations de populations, déterminées par la misère ou par l'attrait d'avantages illusoires ou réels. Mais trois grands faits spéciaux caractérisent notre époque, et surtout ce dernier demi-siècle : les applications de certaines découvertes ou inventions scientifiques par la vapeur, l'électricité, la lumière, etc.; la vulgarisation des livres et des journaux; et les institutions propres à améliorer le sort des ouvriers et de leurs familles par l'éducation économique et par l'association. Le grand vieil homme d'Etat Gladstone (*the Great Old Man*) a dit justement en parlant de cette époque : « C'est le siècle des ouvriers. » Et, en effet, jamais les classes ouvrières n'avaient eu si bonne part à la sollicitude des classes supérieures; jamais les ouvriers n'ont fait meilleurs efforts pour se sauver de l'individualisme où le peuple travailleur se débattait; pour se réorganiser dans la liberté par des associations non plus factices, mais volontaires et naturelles; et pour établir son bien-être *sans rien prendre à autrui*, mais par le travail, l'épargne et la sage prévoyance; en augmentant sa production, en aménageant sa consommation.

La Révolution française de 1789 fit le triomphe de la bourgeoisie sur la caste noble; elle négligea les masses populaires, confondues avec les indigents sous le nom injuste de classes pauvres; cette domination du tiers état, portée à son apogée en 1830, déclina bientôt après, par l'excès de l'esprit dominateur du tiers état

victorieux, qui ne songea d'abord qu'à exploiter le pouvoir à son seul profit, suivant cette parole funeste de Sieyès : « *Qu'est-ce que le tiers état? Rien. Que doit-il être? Tout.* » En 1830, on oublia ce principe que pour durer, pour justifier son élévation, un gouvernement, même intronisé par une caste, doit gouverner pour tous, pour le bien de tous. Le suffrage universel, en 1848, proclama souveraine la volonté populaire, volonté souvent incertaine, encore mal réglée aujourd'hui, tantôt trop facile et tantôt trop irritable, mais qui cherche et trouvera son mode d'action, et qui s'impose et de plus en plus s'imposera, et non seulement en France, mais chez tous les peuples civilisés. Et c'est pourquoi les souvenirs de mes missions scientifiques et de mes voyages d'études à l'étranger sur les institutions populaires, qui m'ont donné occasion de voir partout les hommes et les choses, les lois et les mœurs, relatifs à ce grand mouvement social, pourront n'être pas sans utilité pour les personnes, de plus en plus nombreuses, qui s'occupent de ces questions qui seront les questions maîtresses du vingtième siècle.

On pourra remarquer que depuis ce dernier demi-siècle, les politiques s'inquiètent moins que leurs grands-pères de 1789 des civilisations grecque et romaine, mais qu'ils travaillent sur un terrain nouveau, avec des règles nouvelles, inconnues et nullement soupçonnées des ouvriers. Les relations personnelles aujourd'hui si commodes entre les hommes de tous pays, de toutes classes, les échanges d'informations et d'idées par les journaux et livres à bas prix, éclairent l'esprit et accroissent la puissance des masses populaires. Un nouvel ordre social est né; ce nouvel ordre est encore un peu inconscient de sa force, hésitant dans sa voie, mais il sent bien ce qu'il pourra faire par l'association et dans la liberté.

L'avenir est à ceux qui sauront guider les masses

populaires en les vivifiant par les vertus des forts, par la tempérance, la prévoyance, la fraternité ou association libre, sans les exciter par la haine ou l'envie; et les masses populaires se laisseront guider volontiers, si leurs guides ne tentent pas de les embrigader dans des ligues politiques, organisées pour servir de petites ambitions; si leurs guides se montrent chefs dévoués purement et sincèrement.

Dans tous les pays on s'ingénie en lois et institutions propres à cet effet; et après de nombreux essais hasardeux, parfois déplorables, on s'avise maintenant de demander moins à l'imagination et plus à l'expérience; on se dit que la méthode expérimentale pourrait faire aussi bien pour le progrès social qu'elle a fait pour le progrès des sciences physiques; et l'on s'applique à des études comparées des tentatives des dives peuples, qui, par succès ou insuccès, révèlent les fausses voies et les voies sûres. Encore un trait caractéristique de notre temps, surtout de nos trente dernières années.

Et c'est ce qu'on verra dans ces Mémoires, dont on peut ainsi pressentir l'intérêt social, l'utilité publique.

Nous devons prémunir nos lecteurs contre une méprise : quand l'historien rapporte l'opinion d'un homme, il ne prend point nécessairement parti pour cette opinion; c'est un rapporteur, souvent réservé, des faits et des dires dont il fut témoin : le rapporteur n'est pas toujours un adhérent, ni le témoin un complice.

Voici quelques extraits de ces Mémoires, qui forment comme une série de monographies, reliées par le journal de ma vie, au cours du dernier demi-siècle, où j'ai eu occasion de connaître, en France et à l'étranger, les hommes les plus divers : cette chaîne nous conduit ainsi d'Odilon Barrot à Berryer, du Père Lacordaire à Michelet, de Montalembert, d'Ozanam, de Falloux, du marquis d'Audiffret, de Batbie, de Buffet à Philarète

Chasles, aux Carnot, à Mérimée, à Michel Chevalier, à Hippolyte Passy, à Marbeau, à Thiers, à Gambetta, à Jules Simon, à Rouher, au duc d'Aumale, au comte de Paris, à Challemel-Lacour, à Grévy, etc.; même variété de caractères en Angleterre, en Allemagne, dans les Etats du Nord, en Autriche, en Italie, en Espagne, en Russie, aux Etats-Unis, etc.



ODILON BARROT

Dans son *Livre des Orateurs* (en 1839), M. de Cormenin (Timon) a écrit avec sa justesse de vue et sa loyale impartialité :

« M. Odilon Barrot est honnête homme, qualité qu'à la honte de notre temps il faut bien louer, puisqu'elle est si rare. Pas meneur, pas intrigant et guère ambitieux. Sa réputation politique est belle et sans tache. Sa modération n'exclut pas son dévoûment, et sa parole est toujours prête pour les causes généreuses, toujours au service des opprimés.

« M. Odilon Barrot a une physionomie belle et méditative. Son front vaste et développé annonce la force de sa pensée. Son organe est plein et sonore, et sa parole est singulièrement grave... »

M. Odilon Barrot, que j'avais eu l'occasion de voir au manoir de ma famille, dans le Vivarais, au vieux château des Chanels-Chaurand, où il venait parfois dans la belle saison, était notre parent. Originaire, par sa famille, de Planchamp, près Villefort (Vivarais), il était cousin germain de ma tante l'aînée, ma tante par

alliance, unique héritière de la branche aînée des Barrot. Cette tante possédait une belle fortune et n'avait pas d'enfants. M. Odilon Barrot pouvait penser que cette fortune lui était réservée; et il ne manquait pas de se rappeler au souvenir de sa cousine en lui écrivant des lettres affectueuses à toute occasion, au jour de l'an, au jour de fête, et en lui envoyant ses principaux discours. Sa cousine n'était pas insensible à ces attentions d'un parent illustre; mais elle était pieuse, dévote même, et regardait comme un suppôt de Satan cet affreux politique qui, étant préfet de la Seine, avait suscité, ou au moins laissé faire, le sac de l'Archevêché, et d'autres actes impies. Néanmoins, en 1845, ma bonne tante, qui m'aimait assez comme étant le filleul de son mari, me donna une petite lettre pour le grand homme, qui me reçut avec toute la gravité habituelle de ses manières. Je connaissais son caractère solennel, dont on jasait un peu dans la famille, et je sus garder, je crois, une attitude convenable, qui parut lui agréer. Il me dit que, chef de l'opposition dynastique, il ne devait rien demander aux ministres actuels; mais que les choses pouvaient changer, et qu'alors il serait heureux de m'être utile; qu'en attendant, il se ferait un plaisir de me donner les conseils de son expérience pour me guider dans les études de droit, qui préparent à toutes les carrières publiques. Il me recommanda le Droit romain, qui a doté la civilisation des grands principes dont s'animent et s'animeront longtemps, dit-il, les législateurs de tous les pays. Avec son esprit généralisateur, et plus théorique que pratique, il se complaisait à m'éblouir, à m'enlever, à me charmer en me décrivant à grands traits l'œuvre des législateurs de notre Code, qu'il avait personnellement connus et qui furent comme ses maîtres. Cette entrevue, où je jouais le rôle d'auditeur presque muet, où M. Odilon Barrot parlait comme s'il eût été à la tribune, m'intéressa profondé-

ment; et j'emportai dans l'esprit un cadre des principes fondamentaux de notre Droit, qui me fut ensuite fort utile pour classer les enseignements de l'école et de la pratique, à mesure que l'étude et l'expérience me les apportaient.

Le gouvernement de Juillet, inauguré au chant de *la Marseillaise*, aux cris de la liberté, tournait au régime autoritaire sous le ministère de M. Guizot : M. Odilon Barrot fut toujours un libéral, et il se trouva ligué avec les républicains pour combattre M. Guizot : on le mit en avant, et il organisa les banquets de 1848, agitation qui aboutit à renverser Louis-Philippe en voulant frapper M. Guizot.

Grand bourgeois, M. Odilon Barrot ne comprenait guère que le gouvernement du tiers état, et non pas la République. En 1849, le prince Louis-Napoléon, esprit très observateur et politique habile, s'appliqua fort adroitement à user les hommes qui n'avaient pas un caractère approprié à son système, et qui pouvaient le gêner par une opposition libérale. Le prince-président nomma M. Odilon Barrot président du conseil des ministres et garde des sceaux; il poussa même la malice jusqu'à le nommer en un seul jour, par cinq décrets successifs, publiés au *Moniteur universel*, aux cinq grades de la Légion d'honneur, afin de discréditer M. Odilon Barrot, que les libéraux, sous le régime de Juillet, exaltaient dans sa modestie en chantant : « La fleur des champs brille à sa boutonnière. » — M. Odilon Barrot, façonné par l'habitude de l'opposition, voyait en toute affaire les difficultés et non les possibilités; c'était un négateur, un critique, un ministre frappé d'impuissance; il ne pouvait rien faire et ne fit rien. Après quelques semaines de ministère, un matin qu'il revenait de sa maison de campagne de Bougival pour veiller aux préparatifs d'un dîner offert, à la Chan-

cellerie, aux présidents et procureurs généraux des cours d'appel de toute la France, il lut dans les journaux officieux de l'Elysée des notes annonçant que le ministère était changé. Il repartit pour Bougival; et il y resta à peu près tout le temps du second Empire.

Au mois de janvier 1870, l'empereur Napoléon III se déclara converti au libéralisme. Ce n'était pas tout à fait par conviction, mais par crainte et par lassitude sous la petite guerre qu'un parti de chevau-légers orléanistes lui faisait incessamment : petit groupe d'écrivains doués d'un esprit très fin, très agile, très cultivé, et qu'on désespérait de faire taire par des poursuites en justice. On dit à l'empereur : « Donnez-leur des places et enfermez-les dans les fonctions publiques : ce sera plus impérial et plus sûr que l'exil ou la prison. » Mais on ne pouvait pas, pour faire des places à ces adversaires, déposséder les serviteurs anciens de l'Empire. On imagina donc d'instituer une *grande Commission de décentralisation*, où ces messieurs pourraient se croire fonctionnaires influents, en attendant mieux.

La décentralisation fut toujours le mot d'ordre des opposants : ceux qui sont au pouvoir sentent le besoin de renforcer le pouvoir et professent la centralisation; ceux qui sont hors du pouvoir tâchent d'affaiblir l'autorité centrale, et veulent décentraliser. M. Guizot, étant ministre, se montrait absolu centralisateur; sorti du gouvernement en 1848, il se fit décentralisateur et soutint la doctrine des *Varia* de l'Ecole de Nancy. Le prince Louis-Napoléon, à son avènement, voulut donner une apparente satisfaction aux décentralisateurs; et il édicta le décret du 25 mars 1852, qui transférait à la décision des préfets certaines affaires jusque-là décidées par les ministres : cela pouvait hâter les solutions, mais ne changerait pas le système autoritaire du régime impérial. Et encore les préfets comprirent que les bureaux des ministères et les ministres ne verraient

pas volontiers les décisions un peu importantes soustraites à l'autorité centrale; et les mieux avisés eurent bien soin de consulter les ministres avant de statuer. Ce décret du 25 mars 1852 reste ainsi dans nos annales comme une ingénieuse fiction politique. — A la fin du second Empire, quand les orléanistes et les républicains unis eurent agité l'opinion libérale d'une certaine couche de citoyens, et harcelé la cour, Napoléon III, malade, ennuyé, dégoûté, se laissa séduire à l'idée d'absorber l'opposition, au moins les hommes les plus militants de l'opposition; et il leur donna comme fief à exploiter le programme de la décentralisation. M. Odilon Barrot fut nommé président de cette *grande Commission de décentralisation.*

A ce moment, je rentrais d'une mission scientifique et administrative en Allemagne, où j'étais allé, sur ma demande, pour étudier les sciences d'Etat, — spécialement les sciences camérales, les modes d'apprentissage et d'éducation des administrateurs, etc. De mes rapports de mission, j'avais publié, avec due autorisation, quelques parties dans *l'Opinion nationale* et dans la revue *le Correspondant;* entre autres questions, j'avais exposé le système cantonal des provinces rhénanes, importé dans cette région par la France d'après la constitution de l'an III, et maintenu après que les provinces rhénanes avaient cessé d'être sous le régime impérial français. — Ce système cantonal était très vanté par nos décentralisateurs de 1870.

M. Odilon Barrot avait lu ces fragments de mes rapports de missions, et il m'écrivit pour me prier d'aller le voir. Je me rendis un matin à son appartement de Paris, rue de la Ville-l'Evêque.

Il me reçut dans sa chambre à coucher; il était vêtu d'une courte robe de chambre de cachemire, à ramages indiens, et coiffé d'un bonnet de coton blanc, ceint d'un ruban vert. — Toujours avec son ton solennel, il me

dit qu'il avait été étonné de ne m'avoir pas vu accourir à l'appel adressé par ses amis à tous les hommes de talent que l'Empire avait tenus à l'écart ou hors des fonctions actives; que je savais bien que la France était déchue, tombée aux mains des faiseurs, des viveurs; qu'il fallait la relever en ralliant tous les hommes de savoir et de pur dévouement public; que par mes traditions de famille, par tant d'hommes distingués qui depuis plusieurs siècles avaient dignement servi notre pays dans la magistrature, l'armée, l'église, j'avais le devoir plus que bien d'autres de me dévouer à l'action publique, alors que véritablement la France était en danger de s'amoindrir par les fautes de gouvernants incapables ou pires encore. Pourquoi donc n'avais-je pas compris l'appel adressé aux hommes de talent? etc.

Je répondis modestement que l'on connaissait mes travaux, et que si on me croyait utile au relèvement de notre pays, on aurait pu m'écrire, et je me serais empressé... Mais que je n'avais pas osé me présenter en disant : « Vous appelez les hommes de talent : me voici! » au risque de m'entendre répliquer : « Mais vous vous trompez, monsieur; nous ne vous avons pas appelé. »

Sur ce, M. Odilon Barrot reprit sur un ton de la plus grande hauteur : que quand il y a péril en la demeure, on ne s'inquiète pas de ces précautions de modestie : on accourt au salut de son pays; et, fort de son dévouement comme de sa valeur, on s'impose, plutôt que de rester inactif, etc., etc.

— C'est vrai, j'ai eu tort peut-être, répondis-je. Mais enfin, il n'y a pas grand mal. Quand j'ai lu dans le *Journal officiel* la liste officielle de la *grande Commission de décentralisation*, et constaté ainsi qu'il y avait soixante citoyens français plus aptes que moi au salut du pays, je me suis dit : « La France est sauvée! »

M. Odilon Barrot me regarda en face un moment.

Puis, posant sa main sur mon épaule, il me dit dans notre langue familière du Midi, et d'un ton plus du tout solennel : « Cousi, vous foutès de ièou. » (Cousin, vous vous raillez de moi.)

Je protestai en souriant. Et après quelques nouvelles échangées, en langage simple, sur nos parents et amis du Vivarais, je pris congé.

On sait comment finit la *grande Commission de décentralisation*. Elle disparut avec l'Empire libéral, qui s'effondra au premier désastre de la guerre de 1870. Quelques membres de cette commission avaient obtenu des places avantageuses : M. J.-J. Weiss fut pendant quelques mois secrétaire général du ministère des Beaux-Arts; plus tard, il devint bibliothécaire du château de Fontainebleau, et s'éteignit là.

Prévost-Paradol fut chargé des hautes fonctions de ministre de France aux Etats-Unis. En abordant la côte américaine, il apprit de tristes nouvelles de France et, sous cette impression, violente pour son esprit féminin, il se brûla la cervelle.

Quand à M. Odilon Barrot, il retourna, dans sa retraite de Bougival, continuer la rédaction de ses Mémoires. Après la guerre de 1870, il fut rappelé et nommé président du Conseil d'Etat; mais il était devenu presque sourd, infirme; et bientôt il mourut, laissant le souvenir d'un homme d'Etat très honnête, éloquent, militant, dévoué au bien public, mais n'ayant attaché son nom à aucune œuvre féconde, mémorable. Toutefois, on peut lui décerner cet éloge, résumant sa vie publique : « Il fut honnête homme d'Etat, et l'avocat désintéressé et fidèle de la liberté. »

Et cela n'est certes pas un éloge banal.

***

VICTOR DURUY

On vient d'élever, à Villeneuve-Saint-Georges, un monument à la mémoire de Victor Duruy (1900). Cela me fait souvenir d'un entretien dont j'ai noté sur l'heure les intéressantes réflexions échangées avec cet éminent penseur, qui a été, en ce siècle, l'un des plus grands éducateurs français, depuis Guizot et Dupanloup.

En 1894, peu de temps avant la mort de M. Duruy, je lui fis une visite en son modeste appartement, au cinquième étage, rue de Médicis. J'étais depuis plusieurs années en relations avec le savant historien, qui aurait été peut-être le plus utile ministre du second Empire s'il avait eu la liberté d'agir suivant ses sages pensées. Nous étions liés par des sentiments très particuliers, surtout depuis 1868 où, sur ma demande, il m'avait donné une mission pour étudier à l'étranger, notamment en Angleterre et en Allemagne, l'organisation de l'enseignement des sciences d'Etat et l'apprentissage administratif. Ancien élève de l'Ecole nationale d'administration de 1848 (fondée le 6 mars 1848 par Hippolyte Carnot), j'avais résolu en 1868, de concert avec quelques-uns de mes anciens camarades, de rétablir ces hautes études camérales, mais sous la forme d'école libre, et en utilisant les cours de l'Ecole de droit, répétés par des conférences et complétés par des cours spéciaux, soit par des cours semestriels où, à tour de rôle, les membres les plus autorisés des parlements, des administrations, des cours de justice et des universités de tous pays viendraient à Paris résumer en un semestre (à la manière des savants d'Allemagne) leurs doctrines ou leurs enseignements d'expérience. Nous aurions ainsi corrigé certaines imperfections de

l'Ecole nationale d'administration de 1848, et agrandi cette Ecole supérieure des sciences d'Etat.

Je fus on ne peut mieux accueilli à l'étranger par les plus considérables parmi les légistes, les administrateurs, les économistes, qui m'assurèrent de leur concours. Mais, en rentrant en France je trouvai bien changées les dispositions de certains membres du gouvernement; une camarilla avait contredit l'opinion de M. Victor Duruy, en faisant valoir qu'avec cette sorte d'Ecole polytechnique pour les administrateurs, les jeunes gens de famille seraient obligés de travailler dur, au lieu de faire leur carrière par la vie mondaine. A cela, on pouvait répondre par l'exemple de tant de fils de bonne mère, lauréats des universités d'Oxford et de Cambridge, de Leipzig et de Heidelberg, qui, pour être fortement instruits dans leur métier de diplomates et de caméralistes, ne se montrent pas moins hommes du monde, habiles à charmer, à manier, à dominer les hommes. Mais ces objections firent traîner l'affaire en longueur; et pendant qu'on discutait, entre ministres et au Conseil d'Etat, la guerre de 1870 survint, puis la révolution du Quatre Septembre; et avant même cette terrible crise, la camarilla avait démonté M. Duruy, malgré les grandes et bonnes réformes qu'il avait pu faire ou du moins ébaucher pour les hautes études, pour l'enseignement professionnel, pour l'éducation des jeunes filles, etc., etc.

Cette communion d'idées, et cette communauté d'infortune sur un chapitre de son programme, nous avaient liés plus étroitement. Il suivit de près mes autres travaux, que je poursuivais depuis 1855, pour améliorer et développer les institutions populaires; et quand j'eus réussi l'organisation des Caisses d'épargne scolaires, exercices éducatifs, originaires de France, qui sont reconnus aujourd'hui par l'expérience, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, aux Etats-Unis, etc., comme les

meilleurs moyens d'initier les écoliers à toutes les institutions de prévoyance, M. Victor Duruy voulut, par une lettre ouverte, appuyer mon œuvre en me disant que, « ministre de l'instruction publique, il s'était proposé surtout de faire des hommes, et qu'il constatait avec bonheur que l'exercice de la caisse d'épargne dans l'école, sous la direction et par le commentaire de l'instituteur, contribuait puissamment à former le caractère des futurs ouvriers ».

Aux premiers jours de l'année 1894, ayant appris la maladie de M. Duruy, j'allai le voir. Il me reçut dans sa salle à manger, où il attendait qu'on vînt le transporter dans le salon; car il était déjà perclus des jambes; mais son esprit conservait toute sa clarté, toute sa vigueur.

— Vous me voyez mort à demi, me dit-il; la fin ne tardera guère. Il faut se résigner, c'est la loi naturelle.

Et il me parut regarder bravement en face la fatale échéance.

Et comme j'essayais de lui donner confiance, il reprit :

— Non, non, c'est une chose réglée, et j'en ai pris mon parti... Et je ne pense plus qu'à l'avenir prochain dans l'au-delà. Quel problème que celui de la vie et de la mort! D'où venons-nous, en entrant en ce monde? Où allons-nous en le quittant? Dites-moi donc; vous avez été comme moi en relations avec bon nombre de penseurs, philosophes, théologiens, des plus autorisés, et de toute sorte; qu'avez-vous appris sur ce sujet?

Je lui répondis :

— A vrai dire, j'ai appris que la solution de ce grand problème n'a guère avancé depuis des milliers d'années qu'il préoccupe les meilleurs esprits. Une seule chose semble acquise à la science humaine, c'est que l'âme ne meurt pas. Les savants naturalistes ont démontré que pas un atome de la matière n'est jamais

détruit; les éléments de la matière, les éléments de tout corps organisé, végétal ou animal, ne font, en mourant, que changer de forme; on ne saurait admettre que l'âme, supérieure à la matière, qu'elle façonne et dirige, peut être anéantie.

— Assurément, dit M. Duruy; et puis, nous avons le sentiment de la justice; et comme la justice n'est pas de ce monde, où trop souvent le méchant prospère et le bon pâtit, il faut bien croire que dans d'autres existences le bon aura sa récompense et le méchant sa punition.

— D'accord, dis-je; mais, pour que justice soit faite, ne conviendrait-il pas que l'âme gardât conscience de sa vie antérieure, digne ou indigne? Or, dans ce monde terrestre, notre âme ne se souvient pas de son existence antérieure. Elle a pourtant vécu, avant d'arriver en ce monde; on ne peut guère comprendre que notre âme immortelle, qui ne doit pas finir, ait eu un commencement. Comme le temps, notre âme immortelle n'a pas de limite dans le passé, pas plus que dans l'avenir. En ces recherches, on aboutit de toutes parts à des points d'interrogation : Qui sait? Peut-être!

— Ce fut la conclusion de Montaigne, et de bien d'autres avant lui et après lui, dit M. Duruy.

— A certaines époques de ma vie, repris-je, dans les crises maladives que j'ai traversées, nombreuses et longues, ma curiosité de ces choses m'a porté quelquefois à désirer de franchir ce mur où se butte notre esprit. Il suffirait pourtant, pensais-je, d'un grain d'acide prussique pour m'ouvrir la muraille et me montrer l'au-delà. Et puis je réfléchissais : mais si cet au-delà est simplement un état pareil à la vie terrestre, où nous ne nous rappelons rien du passé, où nous n'apercevons rien dans l'avenir, à quoi bon tenter l'épreuve? Laissons-nous donc vivre en attendant mieux ou autre chose.

— Eh bien, dit M. Duruy, vous avez peut-être pressenti là cette vie post-terrestre. Je lisais ce matin même dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* un rapport de l'Académie des sciences sur la planète Mars; on établissait, par des expériences physiques très précises, que cette planète ressemble beaucoup à notre globe; elle présente les mêmes conditions de vie, et pourrait bien être habitée, habitée par nos âmes immigrantes, prenant corps nouveau sur le globe martien...

— Peut-être bien, dis-je. Mais remarquez que nous en venons toujours à cette conclusion : peut-être!

— Après tout, conclut M. Duruy, le monde, corps et âmes, ne s'est pas fait seul dans ses merveilleuses ordonnances. Le plus sage est encore de dire avec le prophète : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum;* et de s'endormir dans la mort avec une confiance résignée...

M. Duruy acheva sa pensée par un sourire un peu triste, mais doux, de ses fines lèvres. Et, comme quelqu'un entrait dans la salle, l'entretien changea de sujet; et bientôt après, je pris congé.

M. DE MALARCE.

ALI

SONNETS A MON CHAT

I

Sauf un point noir à son nez rose, il est tout blanc.
Sous de longs poils soyeux, plus légers que la neige,
Quelle allure ondoyante et souple ! Quel manège,
Quels bonds, quels jeux ! Et puis, quel repos indolent !

Oreille en pointe, œil vert mi-clos mais vigilant,
Lorsqu'il se perche, grave, en haut de quelque siège,
C'est comme un petit dieu païen qui nous protège.
Au ruban de son cou tinte un grelot tremblant.

Il porte, sans apprêt, la fraise et la moustache ;
Bien botté, ronronnant et la queue en panache,
Il vient, il s'offre, avec des frôlements très doux.

S'il gronde quelquefois, s'il nous cherche querelle,
C'est que son amitié le rend un peu jaloux.
Il a ce don : la grâce exquise et naturelle.

II

Au bon soleil, il trône en son coussin brodé
De fleurs d'un bleu céleste et d'un rouge écarlate ;
Il se lève, et mouillant de sa langue sa patte,
Fait sa toilette. Où voir plus coquet procédé?

Pailleté d'or, son œil oblique, un peu bridé,
Luit comme une émeraude enchâssant une agate.
Soudain il saute, il part, il court, sa joie éclate,
Et les souris manquant, il fait rouler un dé.

Sous le velours moelleux de sa robe, on devine
La griffe du félin, la force adroite et fine
Qui mord et qui déchire après avoir léché.

Dans ses plaisirs, il est plus nerveux qu'une femme.
Ah ! s'il y pouvait joindre, ainsi que vous, madame,
La satisfaction de commettre un péché !

III

Très sobre, il a pourtant certaines gourmandises :
Parfois, devant la cage, avec des airs distraits,
Il pille l'échaudé de nos chardonnerets ;
Et parfois, au dessert, il veut des friandises.

Ce qui, de préférence, émeut ses convoitises,
C'est le gibier ; mais pas de citron ! Je voudrais
Vous le montrer, venant, sans bruit, fixer de près
L'assiette où se feront les hautes expertises.

Il a le sens du tact étrangement subtil;
Aussi son corps frileux et magnétique, est-il
Un instrument vibrant de voluptés muettes.

On voit, sous le frisson qui le prend, palpiter
L'étoffe qu'il pétrit de ses pattes fluettes;
Et l'extase, en ses yeux ravis, semble chanter.

IV

Nous voulions, à le voir si blanc et si joli,
L'appeler Papillon, Pierrot ou Clair-de-Lune;
Mais on nous suggéra cette idée opportune
De mieux marquer sa race en le nommant Ali.

Angora véritable et d'un type accompli,
Il n'est point fat, malgré sa beauté peu commune;
Non, c'est un simple, un sage, un ami sans rancune,
Dispos, allègre, et quand il convient, recueilli.

Il joue à cache-cache avec nous, fait la chèvre,
Puis, contre les carreaux, non sans froncer la lèvre,
Suit d'un œil prompt le vol des moineaux fourrageurs.

A la fin du dîner, sur la nappe, il étale,
Béat, le ventre en l'air, un fouillis de blancheurs
Où fleurit son museau, rose comme un pétale.

V

A la grâce suprême, il joint la dignité;
Grand seigneur minuscule et si petite Altesse,
Il doit, sans aucun doute, à sa délicatesse
Le goût du libre arbitre et de l'intimité.

Il est poète ; il a longuement médité.
Nul être plus agile, avec plus de paresse !
D'instinct, il ne fera jamais rien qui paraisse
Servile ou maladroit. En lui, rien d'affecté.

Bien qu'il soit curieux et malin comme un page,
Il craint, méprise, fuit le vulgaire tapage ;
Il se plaît à côté d'un rêveur studieux.

C'est pourquoi d'une estime amicale il m'honore ;
Et souvent, loin d'un monde aussi creux que sonore,
Sur quelque vieux bouquin nous veillons tous les deux.

VI

Chaque jour, le matin, lorsqu'on vient m'éveiller
Et qu'on ouvre les grands rideaux à la fenêtre,
Ali qui fait le guet, dans la chambre pénètre
Et saute sur le lit d'un élan familier.

Pour peu que je m'attarde et reste à sommeiller,
Il se couche tout près de moi, plein de bien-être ;
Il dort ; et quand des draps enfin je me dépêtre,
Il prend la place chaude au bas de l'oreiller.

Mais on sonne. Quelqu'un va-t-il entrer ? Mystère.
Des pas s'approchent. Pouf ! il est déjà par terre ;
Au grand galop, tout droit, il gagne un lieu plus sûr.

L'originel bon sens qu'il reçut en partage
Lui dit que, sous un meuble et dans un angle obscur,
Contre un danger possible on trouve un avantage.

VII

Il n'est vraiment pas trop effronté ni voleur.
Mais dès qu'on le néglige, il met sa patte blanche,
Sa patte de velours léger, sur notre manche,
Avec un tout petit miaulis enjôleur.

Si bien fourré qu'il soit, il cherche la chaleur ;
Et par nos durs hivers où le froid pique et tranche,
Levantin exilé sous des ciels d'avalanche,
Sa nostalgie au loin évoque un sol meilleur.

Il songe au pays bleu de la lune sereine,
Avec la majesté magique et souveraine
Qui fit rendre jadis un culte à ses aïeux.

Un soir que j'étais seul, triste, baissant la tête,
Il me témoigna tant d'affection discrète
Que ma douleur fondit en pleurs silencieux.

VIII

L'été, nous l'emmenons en villégiature
A la maison des champs, pas bien loin de Paris.
Dans le wagon, parmi les sifflets et les cris,
Certes il a grand'peur, lui, faible créature.

Mais on arrive enfin. Quel calme ! Il s'aventure.
Il devient brave. Alors, sous les rosiers fleuris,
Dans l'herbe fraîche, il faut le voir, charmé, surpris,
S'épanouir au sein de la verte nature.

D'un bout du parc à l'autre, il nous suit pas à pas;
On se prendrait pour un marquis de Carabas
Avec ce merveilleux et gentil camarade.

Au crépuscule, il est plus gai, plus leste encor;
Il ne veut pas rentrer, grimpe aux arbres, gambade,
Et l'on court après lui sous les étoiles d'or.

IX

Quand, vers l'automne, après un grand mois de voyage,
Nous rentrons au logis, où nous l'avons laissé,
Ne croyez pas qu'il montre aucun air empressé!
D'abord il boude, il nous évite, il est sauvage.

« Je ne vous connais plus, dit-il en son langage;
Vous êtes des méchants, votre oubli m'a froissé.»
Mais de sa bouderie il est bientôt lassé;
Il vient; il flaire, ici, là, tout notre bagage.

Puis il fait le gros dos, s'ébat, se frotte à nous.
Le soir, il ne veut plus bouger de nos genoux :
O ses bons yeux clignés, si pleins de gratitude!

Il rêve, avec non moins d'abandon qu'il jouait;
Et l'on entend ronfler tout bas le beau rouet
Filant le fil sans fin de sa béatitude.

X

Les hommes désormais sont trop intelligents
Pour qu'il reste un seul coin naïf en leur cervelle.
L'ancien charme est rompu. La manière nouvelle,
C'est la rosserie âpre aux sarcasmes tranchants.

Parmi tant d'appétits toujours plus exigeants,
La lutte pour la vie apparaît si cruelle
Que l'âme ne sait plus être tendre, être belle;
Et les bêtes sont moins brutales que les gens.

Malgré l'orgueil humain, ce masque de misère,
Rien n'est encor si bon que la bonté sincère :
Donc, afin d'oublier le sort et tous ses maux,

Afin de retrouver les candeurs de l'enfance,
Acceptons l'amitié des humbles animaux
Qui n'ont pas d'ironie et de qui rien n'offense.

Émile BLÉMONT.

LES LIVRES ET LES MOEURS

VICTOR HUGO FIANCÉ (1)

I

Les lettres d'amour ne devraient jamais avoir qu'un seul lecteur. Mais il faudrait compter sans la vanité humaine qui est grande. La fatuité de quelques hommes heureux nous a conservé le témoignage émouvant de la tendresse de leurs amantes; nous prenons part aujourd'hui encore aux plaisirs et aux peines de la religieuse portugaise, de Mlle Aïssé, de Mlle de Lespinasse ou de cette exquise Mme de Sabran qui convertit à l'amour fidèle le plus inconstant des viveurs du siècle passé. Cependant les femmes ne craignent point toujours l'éclat de leur gloire amoureuse; il en est qui ne tiennent pas particulièrement au mystère, et désirent élever à leur passion inconnue un monument public dont elles pourront tirer quelque considération. Ainsi Mme de Hanska et Mme Michelet, née Athénaïs Mialaret, conservèrent les lettres de leurs époux dans un but qui n'était pas uniquement pieux. L'une ajoutait, dit-on, aux éloges incomplets que lui décernait dans ses longs billets exaltés l'auteur de *la Comédie humaine*, et l'on retrouve sur le manuscrit la trace de

(1) Victor Hugo, *Lettres à la Fiancée*, 1820-1822, avec deux portraits et un autographe. (Fasquelle, édit.)

ces subterfuges complaisants; l'autre corrigea avant de mourir les épreuves du livre destiné à nous éclairer sur l'enthousiasme passionnel d'un quinquagénaire excité. Voici que l'on nous donne en pâture les lettres de Victor Hugo à sa fiancée. Ajouteront-elles à l'illustration de notre plus grand poète lyrique? Je dois dire bien vite que je ne le pense pas. Il les a lui-même jugées à la fin de cette correspondance de deux années. « Notre histoire, chère aimée, aura été une preuve de plus de cette vérité que vouloir fermement, c'est pouvoir. » Et ailleurs : « Il manque toujours à mes lettres quelque chose, et *ce quelque chose* que je n'ai pu exprimer est pourtant ce que j'aurais le plus désiré rendre. » Ces deux paroles sont le plus clair résumé de ce petit livre ingénu et vibrant. Les fiançailles et le mariage de Victor Hugo sont un beau roman d'amour; il y déploya une énergie qu'on peut déclarer admirable, et une dignité passionnée qui force l'estime. Peu de jeunes gens de vingt ans vécurent dans l'atmosphère d'un sentiment aussi fidèle et parfait et puisèrent dans ce sentiment même une telle vigueur pour dompter le destin et conquérir le bonheur. Nous verrons dans un instant, au cours du récit de cette vaillante aventure, comment l'auteur des *Odes et Ballades*, presque un enfant, sut être un homme et triompha des obstacles que la vie dressait devant sa jeune et fière volonté. Mais s'il a vécu une belle passion, il n'a pas su le dire. Sans doute les lettres d'amour revêtent d'habitude une monotonie dont les intéressés ne s'aperçoivent point, ou qu'ils recherchent parce que c'est toujours la même chose qu'ils désirent entendre. Sans doute encore un cœur de vingt ans ne connaît-il de l'amour que sa généreuse exaltation et son mépris du temps, — et ne sait-il le traduire que par des expressions vives dont il prend la violence pour de la force, et l'éclat pour de la clarté. Mais de jeunes filles et de jeunes femmes n'attendirent pour bien parler d'amour que de l'avoir ressenti, et trouvèrent sans les chercher les accents qui vont jusqu'à l'âme. Pour proclamer ses sentiments, l'homme de génie ne rencontra point ce langage de la

tendresse qui fleurit à de douces lèvres dépourvues de science. Victor Hugo ignora ce charme ailé qui ôte aux mots leur poids et les enlève comme des plumes légères avides de voler. Il n'a pas le sourire et la grâce, dons précieux et divins que Vénus fit aux hommes, ni ce frémissement ardent et triste qui court parfois dans les paroles amoureuses comme le sang de notre cœur ouvert à toute la beauté de la terre, à l'infini désir d'une volupté sacrée. Il célèbre sa passion en thèmes larges et généraux qui sont dépourvus de nuances, de finesse et quelquefois de délicatesse et de tact. Les lieux communs lui suffisent; il se contente de les parer de lyrisme. Il n'est pas fait pour l'élégie, mais pour l'ode. Quand il respire avec force, il s'imagine soupirer. Ce *quelque chose* qui lui manque, d'autres moins auréolés de gloire le possédèrent : ils donnèrent à leur sensibilité en action ce vêtement d'une expression adéquate, semblable à ces voiles transparents qui, dans certaines statues antiques, se moulent sur les formes du corps. Ainsi l'amour se passe de génie; il lui préfère la simplicité du cœur.

L'éditeur des lettres de Victor Hugo à sa fiancée a eu l'ingénieuse idée de publier en tête du volume les portraits des deux amoureux. Nous pouvons connaître le poète à vingt ans : son large front est plein de lumière, et ses yeux sérieux ont une douceur sereine. Surtout nous pouvons admirer Mlle Adèle Foucher : elle est tout à fait séduisante; ses grands yeux noirs, ses sourcils arqués, sa mignonne petite bouche donnent à son visage une grâce délicieuse. Ajoutez qu'elle avait la peau brune et dorée, et que ses cheveux étaient magnifiques. On la devine svelte et légère. Elle sort de l'adolescence pour entrer dans la jeunesse radieuse. Moins concentrée que son ami, elle semble prête à jouir des fêtes de sa beauté et de la vie. Quand nous entendrons son ami se plaindre de ce qu'« elle aimait trop le bal », nous ne serons pas étonnés. Pourtant elle préféra aux plaisirs son amour. Elevée dans un milieu bourgeois et timoré, elle fut brave à sa manière en conservant son cœur au pauvre poète laborieux dont

elle était séparée par tant de préjugés et de difficultés matérielles. Nous n'avons pas ses lettres : elles devaient être plus réservées et craintives que celles du grand homme; elles devaient être aussi plus simples; quand elle disait : « *Je ne suis bonne qu'à vous aimer,* » cela ne valait-il pas les longues tirades philosophiques où son fiancé lui expliquait l'amour?

C'est à neuf ou dix ans, l'âge où Dante s'éprit de Béatrice Portinari, que Victor Hugo commença d'aimer Adèle Foucher. Par elle il connut ainsi que l'on aime et que c'est là une source de joies abondantes et profondes. Dans les *Odes et Ballades*, dans *les Feuilles d'Automne*, dans *le Dernier Jour d'un condamné*, nous relevons des traces de ce précoce amour. — « Je me revois enfant, écolier rieur et frais, jouant, courant, errant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années, ancien enclos de religieuses que domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce. Et puis, quatre ans plus tard, m'y voilà encore, toujours enfant, mais déjà rêveur et passionné. Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin. La petite Espagnole, avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses, l'Andalouse de quatorze ans, Pépa. Nos mères ont dit d'aller courir ensemble (1)... » Le poète habitait alors avec sa mère et ses frères le rez-de-chaussée d'une vaste maison qui avait été le couvent des Feuillantines, près du Val-de-Grâce (2). Ce jardin des Feuillantines, il a parfumé ses souvenirs d'enfance; dans les *Feuilles d'Automne* il en fait une description attendrie; il nous le montre

profond, mystérieux...
Plein de bourdonnements et de confuses voix,
... Au milieu presque un champ, dans le fond presque un bois.

C'est là qu'il joua, tout enfant, avec sa petite fiancée. Pépa, c'est Adèle Foucher.

(1) *Le Dernier Jour d'un condamné*, ch. XXXIII.
(2) *Victor Hugo avant 1830*, par Edmond Biré. (Perrin, édit., 1895.)

En 1818, les Hugo quittèrent l'ancien couvent et le jardin de féerie, pour habiter au troisième étage du n° 18 de la rue des Petits-Augustins (1). Le général, mis en demi-solde, devait baisser son loyer. Mme Hugo, très liée avec Mme Foucher dont le mari était fonctionnaire, allait la voir tous les soirs à l'hôtel Toulouse, rue du Cherche-Midi. Ces soirées étaient longues et muettes. Victor, qui accompagnait sa mère, y passait son temps à regarder. On devine où ses regards se posaient.

Le 26 avril 1819 fut le jour du premier aveu. La correspondance amoureuse nous livre cette date exacte. Il avait dix-sept ans; elle, seize. Déjà ils engageaient leurs jeunes vies avec cette confiance dans l'avenir qui convient aux enfants. Adèle avait remarqué le silence mélancolique du compagnon de ses soirées. Un jour elle finit par lui dire : « Tu dois avoir des secrets; n'en as-tu pas un qui est le plus grand de tous ? » Victor avoua qu'il avait un grand secret où il puisait sa tristesse. — « Ecoute, dit la petite, c'est comme moi. Dis-moi ton grand secret, et je te dirai le mien. » — « Mon grand secret, dit Victor, c'est que je t'aime. » — Et Adèle répondit : « Mon grand secret, c'est que je t'aime. »

Tant de paroles aussi douces coulent sans conséquence de lèvres aussi fraîches! Mais Victor Hugo avait déjà une volonté et un caractère. Il prenait la vie au sérieux et non comme une aventure légère et diverse dont on peut abuser. A quatorze ans il avait déjà parcouru le monde à la suite des armées de l'empire. A quinze ans, il obtenait une mention à l'Académie pour une pièce de vers sur *les Avantages de l'étude*. Chateaubriand, dit-on, le qualifiait d'enfant sublime, et, que ce mot soit légendaire ou historique, il indique bien le cas que l'on faisait de cette gloire naissante. En 1818, il était maître ès jeux floraux. Cette distinction provinciale avait alors une valeur. Le poète y attachait une importance honorifique : son acte de ma-

(1) *Victor Hugo par un témoin de sa vie.* (2 vol., 1863.)

riage lui donne le titre de membre de l'Académie des jeux floraux de Toulouse. Il travaillait avec une ténacité merveilleuse, auprès de sa mère, autoritaire, raisonnable et voltairienne. Il vivait dans l'exaltation lyrique, parmi les choses éternelles. Quand l'amour lui vint au cœur, il ne l'imagina que magnifique et durable. Et il mit à le réaliser une énergie d'homme obstiné et croyant. Dès ses premières lettres, il appelle sa petite amoureuse : *ma femme*. Ce n'est point par manière de jeu, à la façon des enfants qui s'amusent au ménage. C'est pour rassurer la jeune fille sur la pureté de son sentiment. Elle avait besoin d'être rassurée; c'était une petite bourgeoise ingénue et tendre, très surveillée, religieuse et soumise, qui considérait l'amour comme un péché et s'effrayait de le ressentir sans une autorisation de ses parents. Là est véritablement l'intérêt de ces lettres d'amour : dans la façon digne et respectueuse dont le jeune Victor traite celle qu'il considère aussitôt comme sa fiancée, dans l'obstination qu'il met à vaincre tous les obstacles qui les séparent. Qu'on songe à l'âge des deux amoureux, qu'on se souvienne de l'absence de fortune des deux familles, qu'on imagine le père et la mère de Hugo, un peu grisés par les titres du général et escomptant par avance la jeune célébrité de leur fils, capable de «faire le riche mariage», pour employer une expression usuelle, — et l'on conviendra que toutes les circonstances s'unissaient pour séparer Adèle et Victor. L'énergie de Victor mettra ces circonstances en déroute, — et aussi la fidélité de sa petite fiancée.

Ils se donnaient des rendez-vous dans le vaste jardin de l'hôtel Toulouse. Pendant que sa mère était sortie, et que son père travaillait à son bureau, Adèle venait rejoindre son ami qui l'attendait sous les grands marronniers. Ils s'écrivaient aussi, et leur correspondance fut surprise par les Foucher. Ceux-ci firent une démarche auprès de Mme Hugo qui déjà vivait seule avec ses fils, le général l'ayant délaissée pour une liaison fâcheuse. Mme Hugo les accueillit fort mal, et ce fut la rupture. Après quelques heures livrées au déses-

poir, Victor prit une résolution définitive. Adèle sera sa femme, il se l'est juré; le travail seul peut lui donner l'indépendance qui lui permettra de réaliser son amour, donc il travaillera. Et il entreprend ce labeur prodigieux dont il ne pourra plus se déshabituer, qui va durer sa vie entière. Il rédige presque seul *le Conservateur littéraire*, revue qu'il avait fondée avec ses frères et qui parut de décembre 1819 à mars 1821; il y révèle dans toutes sortes d'articles de critique littéraire, dramatique, historique, une étendue de connaissances et une maturité de jugement véritablement surprenantes. Il compose poèmes sur poèmes; il les rassemblera en volume en juin 1822 sous le titre *Odes et Poésies diverses* qu'il publiera chez l'éditeur de Lamartine, de Vigny, de Chénier, le libraire Pélicier, 243, place du Palais-Royal (1). Il ébauche un roman, *Han d'Islande*, destiné à retracer les péripéties de son amour. Et même il se sert de la littérature pour correspondre avec sa petite fiancée lointaine dont il a été brutalement séparé. Il sait que les Foucher reçoivent *le Conservateur;* il y insère, sous le titre de *Raymond d'Ascoli*, une élégie qui est la peinture de son désespoir amoureux. Ce Raymond d'Ascoli, truchement du poète, est un jeune disciple de Pétrarque qui aime Emma-Giovanna Stravaggi, belle jeune fille qui lui rend son amour. Le père d'Emma-Giovanna, ayant découvert cette passion, chasse le jeune homme de sa maison. Raymond écrit à son amie une lettre de douleur et de tendresse. Ce thème est un moyen de communiquer avec Adèle, de lui montrer qu'elle n'est pas oubliée. Les vers en sont médiocres et bien inférieurs à ceux du *Premier Soupir*, consacré au chagrin de cette séparation. Ainsi Victor était un amant ingénieux. Il utilisa non seulement la poésie, mais encore la critique. M. Foucher ayant publié un *Manuel du Recrutement*, le jeune écrivain écrit sur cet ouvrage spécial un article élogieux. Mais il n'obtenait pas de revoir celle qu'il appelait sa fiancée. Loin d'elle, ses jours coulaient

(1) Edmond Biré, *Victor Hugo avant 1830.*

sans douceur. Il fit ce que font tous les amoureux : il revit son amie en cachette. Comme elle allait prendre des leçons de dessin chez une demoiselle Duvidal, il l'aborda dans la rue. Elle avait peur; il était navré de la voir fuir avec trop d'empressement. C'étaient là de grandes occasions de disputes qui se liquidaient par lettres.

Victor Hugo perdit sa mère le 27 juin 1821. A cette époque, il désespéra de l'avenir. Mais ce désespoir n'eut pas de durée; cette âme de vingt ans était trop fortement trempée pour se laisser longtemps décourager. Plus tard, il a raconté à sa fiancée la part qu'elle eut dans ce désespoir. Le soir même de l'enterrement de Mme Hugo, le 29 juin, triste et seul, ayant pressé toute l'amertume de la vie, il s'en alla errer près de l'hôtel Toulouse. Là demeurait sa seule consolation. Il vit les fenêtres éclairées, il entendit la musique et le bruit de la danse. C'était la fête de M. Foucher : il y avait bal en cet honneur. Comme il connaissait la maison, il entra et alla se réfugier dans une chambre déserte d'où il pouvait, sans être vu, voir la salle du bal. Il vit Adèle qui dansait et riait. Il s'enfuit en pleurant. Quand il donna ces détails à la jeune fille, celle-ci lui assura qu'elle ignorait alors son chagrin.

Peu de temps après se place l'épisode de Dreux, que M. de Saint-Valry, ami intime de Victor Hugo, a déjà raconté sous ce titre : *Un Voyage sentimental.* Les Foucher, ayant emmené leur fille à Dreux pour la soustraire aux poursuites de son amoureux, y furent rejoints par celui-ci, qui, sans argent, avait fait le voyage à pied. M. Foucher, touché de tant de constance, et d'ailleurs assez lettré pour pressentir en partie l'avenir littéraire du jeune homme, l'autorisa à voir sa fille une fois par semaine, en famille. C'était un premier pas. Il parut insuffisant aux deux fiancés qui reprirent leur correspondance interrompue.

Le Victor Hugo de cette époque est admirable de courage et d'énergie. Il refuse une petite pension que son père lui offrait, car il se souvient que sa mère fut abandonnée. Il travaille tout le jour et quelquefois la

nuit, malgré la promesse qu'il a faite à Adèle inquiète de sa santé. Dans la chambre qu'il habite sous les toits, au n° 30 de la rue du Dragon, il vit dans la pensée de mériter la réalisation de son amour. Vigny, Lamartine, Lamennais vont visiter cet enfant de génie qui veut forcer l'avenir. Chateaubriand l'encourage. Cependant il parle à peine de cette gloire qui déjà illumine son front à celle qui partagera sa vie. Et la petite fiancée est impatiente, et les Foucher s'inquiètent, car le général Hugo ne donne pas son consentement, et les difficultés matérielles ne s'aplanissent pas. Comme si, à vingt ans, il suffisait de quelques mois pour faire fortune ou réussir dans une carrière! Mais Victor Hugo a dit : *Tu seras à moi*, et il parvient à faire partager sa confiance absolue à la jeune fille. Elle est tout à fait décidée maintenant : l'enfant craintive est prête à tout sacrifier à son amour. Si le général refuse, si les obstacles ne disparaissent pas, elle partira avec son fiancé : ils s'en iront ensemble; elle le lui promet. Et il lui répond qu'il l'aime assez pour ne la recevoir dans ses bras qu'après la bénédiction nuptiale.

Le destin se lassa d'entraver ce bel amour. Le général Hugo consentit au mariage de son fils; il avait d'ailleurs à se faire beaucoup pardonner par ses enfants, car il avait épousé sa maîtresse après trois semaines de veuvage. Victor fut agréé comme fiancé officiel. Il n'y avait plus qu'à attendre la pension royale de 1,200 livres qui était promise au jeune écrivain royaliste, et qui devait aider le jeune ménage sans fortune à subsister. La pension se fit attendre quatre mois et fut réduite à 1,000 livres. Ces quatre mois de fiançailles furent l'occasion d'une nouvelle correspondance, car Mme Foucher avait décrété que les deux fiancés ne seraient jamais laissés seuls.

Enfin, le 12 octobre 1822, ce mariage tant attendu fut célébré à l'église Saint-Sulpice, dans la chapelle de la Vierge. Alfred de Vigny et Alexandre Soumet signèrent à la sacristie. Les époux n'avaient pas quarante ans entre eux deux. Et ils s'étaient promis l'un à l'autre depuis trois ans et demi.

II

Je cherche dans cette volumineuse correspondance quelques beaux témoignages d'amour; mais le ton est trop tendu, l'accent n'est jamais simple et abandonné. Voici pourtant une jolie parole banale : « Il me semble que je ne sens mon âme et ma vie que lorsque je puis voir ton regard ou entendre ta voix. » J'aime encore ce reproche qu'il adresse à sa fiancée un jour que, fatiguée, elle avait fermé les yeux dans la voiture où ils étaient assis en face l'un de l'autre : « Si j'avais, moi, souffert à ta place, il me semble que c'est en fixant mes regards sur toi que j'aurais cru me guérir. » Enfin cette vérité est formulée en termes très justes : « Les plus fortes preuves de l'amour sont une foule de choses imperceptibles pour tout autre que l'être aimé. » C'est par ces gentilles banalités, ces tendres reproches et ces observations sans recherche que les lettres d'amour prennent de l'attrait et de la grâce dans leur expression constante et vigoureuse de la passion. Amoureux, certes, Victor Hugo l'est sincèrement, de tout son cœur d'homme précocement formé. Seulement il n'entend rien aux femmes. Il ne les a jamais bien comprises. Ses caractères féminins, dans ses drames ou ses romans, sont rudimentaires, jamais nuancés. A vingt ans il divise les femmes en deux catégories : les autres qui sont fausses et coquettes, et sa fiancée qui est une jeune fille sublime, une fée, une muse, un ange qui le soulève sans cesse vers le ciel. Cette classification est commode et flatteuse pour la jeune Adèle.

Il a le goût des très jeunes gens pour la dissertation et la profession de foi. Les théories le fascinent encore, et il est content quand il peut généraliser ou abstraire. Ainsi il explique l'amour à son amie. Comme si l'amour avait besoin d'être expliqué! Il veut instruire cette petite bourgeoise. Il lui apprend que l'amour n'est pas

la passion; qu'il vient de notre âme, qu'il est ce qu'il y a en nous de permanent, et qu'ainsi il ne dépend ni de la beauté ni de la jeunesse à quoi il survit. Platon a écrit sur ce thème des pages sublimes dans *le Banquet* et dans *le Premier Alcibiade*. Mais il spiritualisait l'amour, et l'on n'en demande pas tant aux jeunes gens amoureux de la beauté et de la jeunesse. Cette tirade philosophique, que le poète croit définitive et susceptible d'éblouir sa fiancée, dut paraître à celle-ci mortellement ennuyeuse, et par suite digne de cette admiration que l'on accorde aux choses mystérieuses et difficiles.

Je préfère les lettres où il rassure son amie qui lui avoue ne rien comprendre à la poésie, et ne rien savoir. Il définit à outrance, mais gentiment. La poésie, mais c'est *l'expression de la vertu :* dès lors, comment ne comprendrait-elle pas ? Et encore : « Tu dis, Adèle, que je m'apercevrai un jour de ton peu de savoir et que ce sera un vide pour moi. Sache, chère et charmante amie, que tu as la plus belle et la plus rare des sciences, celle de toutes les vertus. » Ainsi il ne s'embarrasse pas d'explications compliquées.

En amour, si le charme est un don, le tact est une nécessité. Victor Hugo n'a pas ce don, et s'affranchit de cette nécessité. Il ne comprend pas les pudeurs craintives et gracieuses de sa fiancée qui redoute d'être abordée dans la rue, qui se reproche son amour et ses audaces. Il est vrai qu'il la considère déjà comme sa femme et ne l'autorise pas à douter de son respect et de son estime. Quand elle craint qu'il ne l'estime moins parce qu'elle cesse de s'éloigner de lui, il prend avec force sa défense contre elle-même. Mais comme il est maladroit dans ses protestations respectueuses ! Comme il blesse sans même s'en apercevoir les délicatesses de son amie ! N'éprouve-t-il pas le besoin de l'assurer de sa sagesse en termes techniques ! Dumas exigeait en de vigoureuses préfaces que l'homme s'en vînt au mariage dans le même état d'ignorance que la femme, et Tolstoï a de même combattu dans ses livres le préjugé qui excuse les fautes de jeunesse chez l'homme et les

déclare impardonnables chez la femme, préjugé qui correspond peut-être à une observation assez exacte de la nature. Mais ils n'en auraient point fait le sujet de déclarations intimes. Victor Hugo, lui, tient à afficher sa virginité, et à en vanter le mérite. Il a résisté aux « émotions extraordinaires de la jeunesse et de l'imagination ». Il tient à notifier ces *détails* à sa fiancée. Et il s'étonne qu'elle soit un peu choquée de la lettre précise qui les contient. Un autre amoureux, moins génial et non moins vertueux, se serait contenté d'assurer à son amante qu'elle était la première femme apparue dans sa vie. Notre poète préfère parler comme un médecin. Que faisait-il de sa poésie ?

La sincérité de son amour se traduit par ces deux signes qui l'accompagnent souvent, surtout dans l'extrême jeunesse : le goût de s'humilier, et le goût de la mort. Il s'agenouille constamment en esprit devant sa fiancée; il s'intitule son esclave; il ne lui demande qu'un regard de pitié, et la permission de baiser avec respect la trace adorée de ses pas. Et même il l'écrase de la supériorité de sa tendresse : il l'engage à aller au bal, puisqu'elle y trouve de l'agrément; pour lui, son seul plaisir est de la voir. Il étale ainsi sa générosité. Il parle de la mort en enfant qui la sait éloignée et la peut provoquer sans crainte. Il ne demande à la vie qu'une journée de bonheur avec son Adèle. Après, qu'importe, elle sera sa veuve. Ces puérilités sont spontanées. C'est le propre de l'amour, de nous amener à traiter la vie de haut, comme si elle n'était pas indispensable à notre passion.

Notre jeune fiancé est encore intéressant dans les manifestations de la jalousie. il trouve même des accents émouvants dans son exclusivisme amoureux. — « N'en as-tu jamais, en aucun temps, aimé un autre que moi ? » interroge-t-il avec angoisse. Et quand il l'a vue au bal, il lui écrit avec une tristesse dont on devine toute la profondeur : « Je voudrais que tu ne t'habillasses ainsi que pour moi... Quand je te vois si jolie et si parée pour les autres, ma tête s'en va et je ne saurais te dire quelle infernale émotion j'éprouve. » Il est jaloux sans

cause, ce qui est la marque de la vraie jalousie; jaloux parce qu'elle accepte le bras d'un autre homme; jaloux parce qu'elle relève sa robe dans la rue par crainte d'être crottée, suivant en cela les *opiniâtres* recommandations de sa mère. L'amour est-il bien complet, s'il n'est un peu jaloux ?

Telle est cette correspondance amoureuse, qui trouve moyen d'être passionnée sans réussir à nous passionner. Je l'ai dit, elle manque de charme. Elle est sérieuse et tendue et a plus d'énergie que de fraîcheur. Ce qu'il en faut retenir, c'est la merveilleuse vaillance de cet enfant de vingt ans qui, fort de son amour, a vaincu les destinées contraires. Il pouvait écrire non sans orgueil ces belles et fières paroles au père de son Adèle : « Bien des hommes marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme; quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, *on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant.* »

HENRY BORDEAUX.

LE MOIS SCIENTIFIQUE

Sectes mystiques anciennes et modernes. — L'hystérie et les « Boxeurs » en Chine. — La bière arsenicale et ses méfaits en Angleterre. — Le glucose homicide.

L'étude, faite à la lumière des données de la psychologie et de la médecine modernes, des diverses sectes religieuses fanatiques, a montré de façon évidente que ces sectes ne se recrutaient que parmi des anormaux : des névrosés, aurait-on dit il y a un demi-siècle; des hystériques, dit-on aujourd'hui que l'on connaît bien les troubles et les formes de la grande névrose dénommée hystérie.

Depuis les Confrères de la Passion, qui s'en allaient par l'Europe du moyen âge représentant les saints mystères sur les places publiques; depuis les Convulsionnaires de Saint-Médard; depuis les confréries espagnoles, antérieures au quinzième siècle, des Pénitents du Sang et de la Lumière, flagellants de tout ordre et de toutes formes, jusqu'aux Sounis et aux Chyïtes, ces processionnaires persans qui ensanglantent de leurs coups de sabre sur la tête la fameuse cérémonie du mouharrem; jusqu'aux Aissaouas, cette tribu musul-

mane dont les membres mâchent et avalent du verre et se perforent la peau, sans sourciller, après une série de danses étourdissantes; jusqu'aux sectes mystiques de la Russie, jusqu'aux Skoptzy, qui se mutilent après, également, des séances d'une danse vertigineuse — toutes ces sectes présentent ce caractère commun d'être composées d'individus doués d'une insensibilité spéciale à la douleur leur permettant d'exécuter des actes capables de frapper l'esprit des spectateurs et de leur conférer un caractère surnaturel, d'où ils tirent une autorité en vertu de laquelle ils vivent en dehors des lois de leur pays : ce qui est la raison même de leur existence.

Mâcher du verre et l'avaler; se balafrer le cuir chevelu à coups de *yatagan*; se transpercer la peau en toutes régions d'aiguilles et de poignards, cela pourrait à la rigueur se faire à force de courage et de volonté; mais cela ne durerait guère, car la physiologie normale a ses lois, en raison desquelles, toute sensibilité mise à part, il faut, par exemple, que le sang s'échappe par des vaisseaux sectionnés. Or précisément, dans tous les exemples que nous venons de citer, les blessures que se font ces fanatiques sont suivies de pertes de sang insignifiantes, si même elles ne sont pas tout à fait exsangues; et cette absence d'hémorragie est bien un phénomène pathologique soustrait à la volonté, résultant d'un trouble de l'innervation vaso-motrice, caractéristique de la grande hystérie, laquelle, contrairement aux lois physiologiques normales, réalise tantôt des stigmates, c'est-à-dire des hémorragies sans lésion, et tantôt des lésions sans perte de sang.

Le fait, aussi, que toutes les séances, publiques ou intimes, de ces sectes fanatiques, sont précédées de danses étourdissantes, témoigne de la nécessité d'une *mise en train* pour amener l'état de crise hystérique, qu'il n'est pas également facile de provoquer chez tous

les adeptes, et pour lequel il faut mettre en œuvre l'impulsivité et la suggestibilité, caractéristiques également de la névrose hystérique.

Nous n'avons pas l'intention de traiter ici à fond cette question. Si nous en avons rappelé les lignes essentielles, c'est pour arriver à une question toute d'actualité, à celle des fameux « Boxeurs » chinois, qu'un de nos confrères, le docteur Matignon, — qui les connaît bien, puisqu'il était le médecin de la légation française qui eut à en repousser les attaques, — considère comme de simples hystériques.

Malgré que le Chinois nous apparaisse comme un être patient, calme, phlegmatique, tenace, résistant, dur au mal, travailleur, c'est-à-dire tout le contraire d'un nerveux, M. Matignon nous le dépeint au contraire comme un individu crédule et suggestible à l'excès, de caractère très versatile, n'ayant aucune idée précise, impulsif, et, caractère des plus importants au point de vue qui nous intéresse, doué d'une insensibilité relative bien frappante.

Ainsi, il serait manifeste que le Chinois supporte le froid, le chaud, la douleur mieux que nous. C'est, paraît-il, chose banale de voir à Pékin, dans les rues, des portefaix dormant la tête plus basse que le tronc, la bouche ouverte, et celle-ci remplie de mouches qui s'y promènent librement, sans que les excitations de la muqueuse, provoquées par ces hôtes agités, parviennent à troubler le sommeil du dormeur.

A l'Hôpital de Pékin, M. Matignon faisait souvent, sans recourir à l'anesthésie, de petites opérations, telles qu'ablations de kystes ou de petites tumeurs. Or les patients ne faisaient pas un geste, ne poussaient pas un cri. Et confirmant cette impression déjà fort nette d'une insensibilité spéciale, l'observateur découvrait généralement quelques stigmates d'hystérie du côté des yeux, de la peau, du pharynx. L'insensibilité de cette der-

nière région, tout à fait caractéristique de la névrose dont il s'agit, était extrêmement fréquente.

Cette fréquence, dans la population chinoise, d'anomalies du système nerveux qui constituent ce que les médecins nomment la petite hystérie, permet à M. Matignon d'éclairer d'un jour tout à fait nouveau certains côtés de l'histoire morale de ces Boxeurs qui ont mis le nord de la Chine à feu et à sang. Chez eux, en effet, la suggestion et l'hystérie auraient joué un rôle capital pour la propagation de la doctrine et le recrutement des adeptes.

La suggestibilité du Céleste était d'ailleurs, l'année dernière, portée à son paroxysme. L'empire du Milieu tout entier était dans un état d'attente anxieuse, analogue à ce que dut produire en Europe la venue de l'an mil : 1900 devait avoir un mois intercalaire, placé à la huitième lune, événement considéré comme de très fâcheux augure. On le savait par expérience, puisque la mort de l'empereur Tong-Tché était parvenue en pareil mois, vingt-sept ans auparavant.

Les meneurs, multipliant manifestes et séances publiques et secrètes d'initiation à la secte des « Hi-Ko-Touan », c'est-à-dire « de la concorde et de l'harmonie », devenaient de plus en plus actifs.

La rumeur populaire racontait que les Boxeurs, arrivés à initiation parfaite, jouissaient de propriétés surnaturelles : ils étaient invulnérables aux balles et aux boulets mêmes. Dans les séances publiques, les recruteurs trouvaient des compères qui tiraient sur eux avec de mauvaises armes, peu ou pas chargées, dont les projectiles, dans tous les cas, étaient inoffensifs. Aussi cette croyance à l'invulnérabilité était-elle des plus répandues parmi les Chinois, et elle s'était d'autant mieux imposée que de fait, dans les premières rencontres entre Boxeurs et Réguliers, ces derniers, soit par crainte, soit par maladresse, soit par mauvais vouloir,

n'étaient pas arrivés avec toutes leurs fusillades à tuer un seul Boxeur.

Les zones d'insensibilité réelle, d'anesthésie hystérique, présentées par les initiés, étaient d'ailleurs de précieux auxiliaires pour répandre la croyance à l'invulnérabilité. Les initiés se faisaient traverser la peau avec une aiguille ou la pointe d'un couteau; et non seulement ils ne paraissaient pas ressentir de douleur, mais bien souvent encore le sang ne coulait pas.

Nous avons dit en commençant que c'était bien là la marque de la névrose, ce qu'au moyen âge on eût appelé la «griffe du diable». Mais il faut reconnaître qu'il y avait bien là aussi de quoi frapper les esprits, surtout chez des sujets jeunes — et chinois.

Un fait intéressant à signaler, en effet, c'est que les Boxeurs recrutaient leurs adeptes dans l'enfance et la jeunesse; et M. Matignon remarque que toujours, devant les fusils européens, en tête des colonnes d'attaque, on trouvait des adolescents, des enfants même, de douze à quinze ans.

Au surplus, les séances d'initiation des Boxeurs rappellent celles de toutes les sectes fanatiques. Elles se font dans les temples, dans une demi-obscurité. Le jeûne se joint aux incantations, aux passes cabalistiques, aux récitations de prières incompréhensibles — même pour les initiés. On fait absorber aux candidats des drogues de composition mystérieuse, des charmes; des prières écrites sur papier rouge ou jaune abricot sont brûlées, et les cendres, délayées dans du thé, en sont avalées.

Peu à peu, les sujets sentent alors s'incarner en eux les «célestes guerriers» qui vont leur donner la force et l'invulnérabilité; peu à peu aussi les grandes crises convulsives, tout à fait caractéristiques, se préparent. Et alors, après avoir fait leurs génuflexions, récité leurs prières, s'être livrés à toutes sortes de mouvements de

flexion, d'extension et d'assouplissement des membres, on voit de jeunes néophytes tomber tout à coup en arrière, raidis, les paupières closes, rester ainsi quelques instants dans cet état spasmodique; puis soudain se relever, pour se livrer à des contorsions étranges, le regard fixe, l'œil largement ouvert, doués d'une force et d'une agilité inaccoutumées, grimpant aux arbres, prononçant des paroles incohérentes, en proie à une sorte d'excitation maniaque. D'autres fois, plus calmes, en des attitudes extatiques, ils semblent entendre et transmettre des paroles fatidiques, vaticinant, en phrases mystiques, sur l'avenir des Boxeurs et les félicités qui attendent ceux que touchera la grâce. Revenus à eux, ils ne se souviennent plus de ce qu'ils ont dit ou fait.

Maintenant, il n'y a plus de doute! voilà bien nos convulsionnaires, nos flagellants, nos pénitents; voilà bien les tribus mystiques de l'Orient; voilà bien les scènes d'hystérie contagieuse de tous les temps et de tous les pays, voilà bien le tableau de la grande attaque dont Charcot a si magistralement dessiné les lignes et vulgarisé la notion dans son enseignement de la Salpêtrière, alors qu'il en décrivait les phases sous les titres imagés de : période épileptoïde, clownisme, périodes des attitudes passionnelles, délire et finalement amnésie, c'est-à-dire perte totale du souvenir de ce qui s'est passé dans l'attaque elle-même.

Il ne faut pas mettre en doute le courage et l'audace de fanatiques de cette nature. Et M. Matignon nous raconte que ce n'est pas sans émotion qu'on voyait ces malheureux, armés de vieux sabres, de lances ou de bâtons sur lesquels était la mention : « de quoi tuer dix mille étrangers! » la tête enveloppée dans un mouchoir rouge sur lequel était tracé le caractère : Fou (bonheur), s'avancer, faisant les génuflexions prescrites par les règlements, et offrir leur poitrine à nos fusils. Leur exaltation était telle que, souvent, un Boxeur tra-

versé en plein poumon, par une ou même par deux balles de petit calibre, tirées de très près, ne tombait pas sur le coup, et avait encore l'énergie de faire quelques pas, agitant son arme ou son étendard, n'ayant pas l'air de se savoir touché.

En réalité, tous les Boxeurs n'avaient pas la même audace, car il y a les bons et les mauvais Boxeurs, c'est-à-dire les vrais fanatiques, les autosuggestionnés, les irresponsables, et aussi le rebut de la société, heureux d'emprunter le drapeau d'une révolution nationale pour piller, tuer, voler tout à leur aise. Mais ceci, n'est-ce pas? est encore de tous les temps, et de tous les pays.

Ce qui est certain, c'est que le mouvement boxeur, considéré à la lumière de ses origines psychiques, ne paraît pas devoir être jamais arrêté et réprimé par des manifestations militaires comme celles auxquelles se livrent maintenant en Chine les nations européennes. De telles opérations pourront le réduire à l'inaction; mais il persistera à l'état latent, attendant une occasion pour repartir avec une nouvelle vigueur.

Il faudrait traiter ces manifestations morbides un peu moins chirurgicalement, et un peu plus médicalement; avec moins de poudre, de plomb et de fer, et avec un peu plus de raisonnement et de logique.

A la suggestion il faudrait opposer la suggestion, — c'est encore ce que nous avons trouvé de mieux pour guérir l'hystérie. C'est beaucoup plus efficace que la douche et la camisole de force.

Mais je crois qu'il est tout à fait inutile actuellement de développer ce point de vue, que je soumets seulement aux méditations des lecteurs. En ce moment, les diplomates ne demandent pas de consultation.

***

Dans la seconde moitié de l'année dernière, les journaux quotidiens ont abondamment parlé d'une épi-

démie singulière, observée en Angleterre, principalement dans les villes de Salford et de Manchester.

La maladie était mal définie; il y avait des douleurs névralgiques très pénibles dans les membres; la peau se pigmentait; et la mort survenait assez souvent à la suite d'une faiblesse croissante. Comme on observait, d'autre part, des cas assez nombreux d'alcoolisme; comme, notamment, la maladie ne frappait guère que les grands buveurs de bière, les médecins crurent pouvoir trancher la question de la nature de cette obscure maladie en l'attribuant tout d'abord à l'alcoolisme, dont elle n'aurait été qu'une forme anormale, surtout nerveuse.

Mais encore fallait-il donner de cette forme nerveuse une explication plausible. Un médecin, plus curieux que ses confrères, M. Reynolds, de l'Infirmerie royale de Manchester, eut donc l'idée — il paraît qu'elle ne fut pas si simple qu'on pourrait le croire — de faire analyser la bière consommée par les victimes — au nombre de près de soixante-cinq en trois mois, à Salford seulement — et à sa grande stupéfaction, le chimiste chargé de l'analyse y trouva des quantités considérables d'arsenic.

L'histoire pourrait s'arrêter là, et le lecteur satisfait, comme l'ont été d'abord les médecins anglais de Salford et de Manchester, conclurait à un empoisonnement accidentel par de la bière frelatée ou mal cuisinée. Le reste serait l'affaire du juge d'instruction (1).

Les questions soulevées par l'observation de cette curieuse épidémie sont cependant multiples et intéres-

(1) Le 9 mars dernier, les journaux de Londres faisaient connaître qu'un jury, réuni à Liverpool, pour juger différentes personnes dont la responsabilité était impliquée dans cette affaire, avait, après onze jours de travail, terminé son enquête, et acquitté tout le monde, en distribuant toutefois à chacun des blâmes sévères. C'est pour rien.

santes au premier chef, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue de l'hygiène et de l'industrie.

Et d'abord, première question, d'où venait l'arsenic? En réalité, la bière commune (*Fourpenny Beer*) bue dans les régions de Liverpool et Manchester contenait par litre deux à quatre milligrammes d'acide arsénieux.

A n'en pas douter, cet arsenic provenait du sucre inverti ou glucose, avec lequel on remplace le malt dans les bières à bon marché. On sait, en effet, qu'on transforme l'amidon en glucose en le faisant bouillir dans une solution d'acide sulfurique, lequel acide est obtenu de pyrites le plus souvent très riches en sels arsenicaux. Dans l'espèce, le glucose employé devait contenir la jolie petite proportion de cinq grammes d'acide arsénieux par kilogramme.

Cette constatation fit grand bruit, comme on pense. La manufacture d'où provenait ce glucose arsenical desservait plus de deux cents brasseries du nord et du centre de l'Angleterre, et il y avait lieu de craindre qu'un grand nombre d'accidents analogues à ceux de Salford et de Manchester se fussent produits dans plusieurs villes anglaises, où on aurait méconnu leur nature.

De fait, plusieurs notices médicales, relevées dans les journaux de médecine du pays, prouvent que des accidents analogues avaient été observés dans nombre de villes des comtés du Yorkshire, du Lancashire, du Worcestershire, à Chester, etc. Dans cette dernière ville, les médecins — on sait que nous ne sommes jamais embarrassés — avaient même pris la maladie pour une épidémie de béri-béri, maladie exotique qu'on n'observe guère cependant qu'en certaines régions de l'Inde et de l'Océanie, où les indigènes se nourrissent exclusivement avec du riz, et qui provient vraisemblablement d'une altération mycosique de cet aliment.

Une seconde question se pose, pour tous les méde-

cins qui connaissent les troubles causés par l'intoxication arsenicale : c'est que la maladie observée dans les villes anglaises chez les buveurs de bière ne rappelle nullement cette intoxication, qui est une sorte de choléra, caractérisée par des vomissements et une diarrhée incoercible, avec crampes et refroidissement.

Ainsi voilà une bière dûment et fortement arsenicale, qui produit une intoxication, assez grave pour être mortelle, mais non de forme arsenicale!

L'association de l'arsenic à l'alcool aurait-elle ce curieux effet de modifier l'action de l'arsenic? ou ne faudrait-il pas plutôt voir dans ce tableau spécial des symptômes des buveurs anglais l'action prédominante d'autres éléments toujours associés à l'arsenic dans les minerais où on le rencontre et dans les pyrites servant à préparer l'acide sulfurique? Nous voulons parler du nickel et du cobalt.

Mais l'action physiologique et toxique des arsénites de nickel et de cobalt est si mal connue que la question ne peut être résolue maintenant.

Au surplus, que dans le glucose du commerce l'arsenic soit seul en cause, ou que quelque autre poison lui soit associé, cela importe peu pour la troisième question qui nous reste à examiner. Et celle-ci est très large, et nous regarde tous, Français et autres continentaux, buveurs de bière ou non.

En 1878, M. Clouet, professeur à l'Ecole de médecine de Rouen, publiait un important mémoire ayant pour titre : *Du Glucose arsenical*, où il signalait le danger de l'emploi des acides sulfuriques provenant des pyrites pour la saccharification de l'amidon. On voit que la question ne date pas d'hier.

Dans certains échantillons de glucose, en effet, M. Clouet avait trouvé jusqu'à sept milligrammes d'arsenic par kilogramme.

Ces échantillons de glucose de qualité inférieure,

présentés sous la forme et le nom de *massés*, retenaient encore de deux à quatre grammes d'acide sulfurique libre par kilogramme. L'emploi de ce glucose est dès lors d'autant plus dangereux, qu'après le traitement de l'amidon par des solutions acides contenant jusqu'à un dixième de leur poids d'acide sulfurique, on neutralise ce dernier avec de la craie, et que l'arsénite de chaux ainsi formé est soluble, comme tous les sels de chaux, dans les liquides sucrés.

Cet arsénite doit donc rester dans les sirops, et surtout dans les *massés* mal égouttés; et un chimiste de Nancy, M. Ritter, avait trouvé de son côté, dans des glucoses noirs recherchés pour la fabrication des bières communes — parce que leur amertume s'ajoute à celle de la bière — jusqu'à plus d'un décigramme d'arsenic par kilogramme. Dans des confitures faites avec ces mêmes glucoses, le même expert avait constaté la présence de cinq centigrammes d'arsenic par kilogramme de matière.

Ces quantités énormes d'arsenic ne doivent pas surprendre, car dans les acides sulfuriques fabriqués dans les Vosges, avec des pyrites provenant de Meggen en Westphalie, on trouve d'un demi à un gramme et demi d'arsenic par kilogramme, tandis que les pyrites de Chessy, près de Lyon, qui servent à fabriquer la plus grande partie de l'acide sulfurique consommé en France, n'en renferment d'ordinaire qu'un milligramme et demi par kilogramme.

Il n'en reste pas moins établi que, chez nous-mêmes, notre bière, nos sirops, nos confitures et autres sucreries — pour peu que ces préparations soient de qualité inférieure, c'est-à-dire faites non avec du sucre de canne ou de betterave, mais avec du glucose — doivent contenir une petite quantité d'arsenic.

Cette dose d'arsenic est sans doute assez faible pour ne pas provoquer d'accidents toxiques manifestes; mais

comme l'arsenic n'est pas en somme un aliment, nombre de troubles mal définis lui sont sans doute imputables, que les personnes — faiblement et passagèrement intoxiquées — mettent sur le compte de quelque vague dyspepsie, entité morbide qui est, on le sait, bien accommodante et répond à tout.

Peut-être le Laboratoire municipal ne ferait-il pas mal de diriger son indiscrétion de ce côté. Ce lui serait une occasion de démasquer l'introduction semi-frauduleuse du glucose dans la bière en remplacement de malt, et de protéger du même coup les consommateurs des sirops, des confitures, des miels artificiels, des boissons dites économiques.

Car enfin si les tempérants, fuyant l'alcoolisme, tombaient dans l'arsenicisme qui lui ressemble au point qu'on a pu les confondre en Angleterre, — et peut-être ailleurs aussi, — je conseillerais fort aux hygiénistes de rester quelque temps sans donner de conseils.

Dr J. HÉRICOURT.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 19 Le n° : 10 centimes 6 Avril 1901



226. — LE GÉNÉRAL BOER LOUIS BOTHA

Cliché de Reinhold Thiele. Gr. de Mulc.., Krieger et Cie.

227. — INCENDIE D'UNE FERME BOER

228. — LES CHEFS BOERS ABEL ERASMUS ET VILJOEN



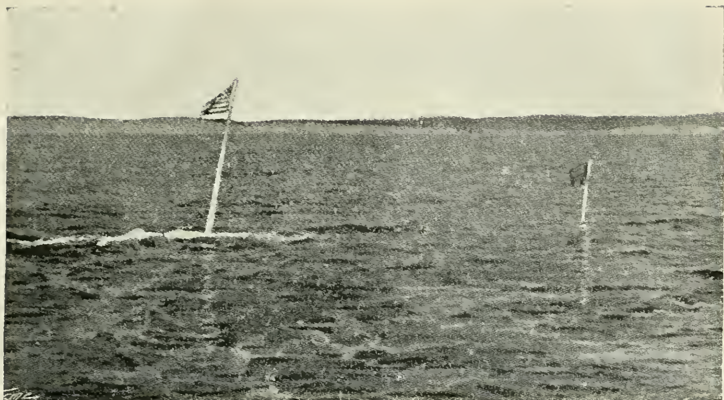
229. — LA REMISE DU DRAPEAU DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Mulot, Krieger et Cie.



230. — LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE VISITANT L'ÉCOLE NORMALE

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Rousset.



231. — LE SOUS-MARIN « HOLLAND » IMMERGÉ

232. — LE SOUS-MARIN « HOLLAND » A LA SURFACE DE L'EAU



233. — M. GOT
de la Comédie française

Cl. de Nadar. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



234. — Mme CROIZETTE
de la Comédie française

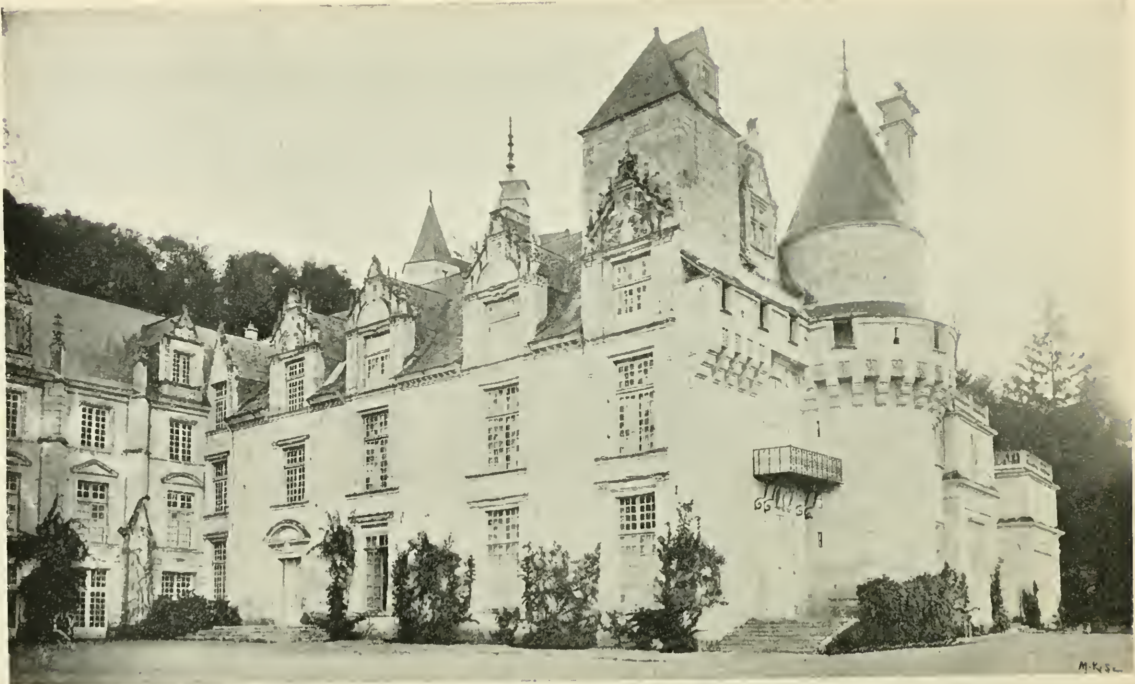
Cl. de Nadar. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



235. — LA JUSTI



GLAISE A PÉKIN



236. — LE CHATEAU D'USSÉ

(Indre-et-Loire)

Cl. de Moreau frères. Gr. de Mulot, Krüger et Cie.



237. — LE CHATEAU D'USSÉ
(Indre-et-Loire)

Cl. de Moreau frères. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



238. — LE COMMENCEMENT DU DÉSERT

Cl. de M. de Briey. Gr. de Bourdon et Kellhaffer.

NOS GRAVURES

226. — **Louis Botha.** — Le général boer auquel le commandant en chef anglais, lord Kitchener, a fait récemment des propositions de paix. On sait que le général boer, au nom de son gouvernement (l'Etat libre d'Orange), a refusé d'y donner suite.

227, 228. — **La guerre sud-africaine. — Incendie d'une ferme boer par les Anglais. — Erasmus et Viljoen.** — Le chef boer Abel Erasmus, qui, avec Viljoen, vient de tomber entre les mains des Anglais, était un des chefs les plus influents du district de Lydenbourg, où il possède d'importants domaines.

C'est un des rares Boers actuellement vivants qui aient été les camarades du président Krüger, depuis cinquante ans, dans les luttes militaires et politiques du Transvaal. Malgré son grand âge, le commandant Erasmus a pris part à tous les événements de la guerre actuelle, depuis le début des hostilités, d'abord sous les ordres du général Joubert, puis sous ceux du général Botha. Il fut grièvement blessé à la jambe dans l'un des derniers combats autour de Ladysmith.

229. — **La remise du drapeau de l'École polytechnique.** — Le président de la République, accompagné du ministre de la guerre, a procédé, le 23 mars, à la remise du nouveau drapeau de l'Ecole polytechnique. La cérémonie a eu lieu dans la grande cour. En remettant le drapeau, le président a dit que le gouvernement avait l'assurance que l'Ecole resterait toujours fidèle à la devise inscrite dans ses plis : « Honneur et Patrie — Pour la Science et pour la Gloire. » Les élèves, drapeau en tête, ont ensuite défilé devant le président.

230. — **Le président à l'École normale.** — En sortant de l'Ecole polytechnique, le président de la République s'est rendu à l'Ecole normale où l'attendait le ministre de l'instruction

publique. Aux discours du directeur de l'Ecole et d'un élève, le président a répondu en ces termes :

Monsieur le directeur,

Je suis très touché des paroles que vous venez de faire entendre. Vous avez rappelé ma promesse, déjà ancienne, et que je n'avais pas oubliée. La date de sa réalisation m'a été imposée par les circonstances.

Désireux de remettre moi-même à l'Ecole polytechnique le drapeau dont elle était privée depuis 1816, je ne voulais pas m'acquitter de ce patriotique devoir sans venir aussitôt après au milieu de vous, pour saluer les représentants les plus éminents de notre société civile dans les lettres et dans les sciences. Je rends hommage aux professeurs qui préparent ici les futurs maîtres de la jeunesse et qui les pénètrent de ces idées de liberté et de justice que nous ne cesserons de défendre.

Je ne doutais pas de rencontrer auprès de vous un accueil chaleureux. Je savais y trouver aussi des hommes pour qui je professe la plus sincère estime et à la tête desquels est votre doyen, M. Wallon, que je vois entrer en ce moment et que mon cœur m'avait déjà annonce.

Sa vie doit vous servir d'exemple à un double titre. M. Wallon, fidèle à ses convictions libérales et à son devoir, n'a cessé de défendre par la parole et par la plume les principes qui lui sont chers, avec une ardeur que la vieillesse n'a pas affaiblie, et il est entouré dans le Parlement et dans le pays d'une vénération et d'une sympathie unanimes qui sont la légitime récompense de la dignité de sa vie.

Vous parliez tout à l'heure, monsieur le chef de section, de l'ardeur de vos opinions et de la passion avec laquelle vos camarades et vous vous les défendez dans vos discussions intimes.

Rien ne sert mieux la cause de la vérité et de la justice qu'une discussion sincère et ardente quand elle ne cesse pas d'être courtoise. Les arguments violents ne font de tort qu'à ceux qui les emploient et, bien que la France n'ait pas le monopole de ces polémiques excessives, nous ne devons pas moins les regretter pour le tort qu'elles font au bon renom et à la dignité de notre pays.

Bannissez ces procédés inutiles, bannissez aussi le scepticisme et le pessimisme. Restez toujours fidèles aux idées de tolérance, de justice et de liberté. Vous les enseignerez plus tard comme vos maîtres vous les ont enseignées, car elles seules peuvent assurer la grandeur de la France et de la République.

231, 232. — **Marine anglaise. — Le sous-marin « Holland » immergé. — Le sous-marin « Holland » à la surface de l'eau.**

233. — **Edmond Got**, de la Comédie française, qui est mort le mois dernier, appartenait à ce théâtre depuis 1844. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à relever le prestige de la maison de Molière. Il a joué avec une égale autorité dans

toutes les pièces qui se sont succédé à la Comédie française : *les Caprices de Marianne*, *Il ne faut jurer de rien*, *le Duc Job*, *le Fils de Giboyer*, *les Effrontés*, *Jean de Thommeray*, *l'Etrangère*, *le Gendre de M. Poirier*, *l'Ami Fritz*, *les Fourchambault*, *les Rantzau*, *Denise*, *le Flibustier*, etc..., autant de triomphes qui sont présents à toutes les mémoires.

M. Got fêta ses noces d'or à la maison de Molière le 17 juillet 1894. Il se retira quelque temps après de la scène pour se consacrer uniquement à ses fonctions de professeur au Conservatoire où il avait recueilli la succession de Régnier.

234. — **Mme Croizette.** — Mme Sophie Croizette, qui a précédé de quelques jours dans la tombe son ancien camarade Got, avait tenu une place brillante à la Comédie française. Elle l'avait quittée en plein succès de beauté et de talent, pour épouser M. Jacques Stern. On se rappelle encore la façon dont elle mourait dans *le Sphinx* d'Octave Feuillet.

Cette création la mit en pleine lumière et le public ne cessa plus de s'intéresser à la carrière de cette comédienne dont un des derniers rôles fut *la Princesse de Bagdad*.

235. — **En Chine. — La justice anglaise à Pékin.**

236, 237. — **Le château d'Ussé,** en Indre-et-Loire, à treize kilomètres de Chinon, près de la station de Rivarennes, dans la vallée de l'Indre, a appartenu successivement aux familles de Montjean, de Rueil, d'Espinay, de Rieux, de Valentinay, au duc de Duras, au comte A. du Vergier de la Rochejaquelein et au comte de Blacas. Reconstruit au seizième siècle par les d'Espinay, ce château a conservé un donjon cylindrique du quinzième siècle. L'ensemble des constructions comprend deux groupes hardis de tours, de tourelles, de pavillons de toutes formes, reliés par une simple galerie. Les principales curiosités de l'intérieur sont : un bel *escalier* orné d'un tableau de *Saint Jean* attribué à Michel-Ange; la *chapelle*, élégant édifice de la Renaissance dont la porte est surmontée d'un bas-relief représentant les *Apôtres* (seizième siècle); de vastes *salles* avec de larges cheminées, des *poutres* sculptées, etc. Vauban, dont la fille aînée avait épousé un membre de la famille de Valentinay, fit construire le pavillon de l'ouest et les belles terrasses qui dominent le cours de l'Indre.

238. — **Dans le Sud-Oranais. — Le commencement du désert.**

LA REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIERA PROCHAINEMENT

LE

SIÈGE DE STRASBOURG

PAR

Paul et Victor MARGUERITTE

PRIX DES ABONNEMENTS

1° à L'INSTANTANÉ

	SIX MOIS	UN AN
FRANCE................	3 50	6 »
UNION POSTALE........	4 50	8 »

Prix du numéro : 10 centimes.

2° à LA REVUE HEBDOMADAIRE

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
PARIS..................	5 25	9 50	18 »
DÉPARTEMENTS.........	5 75	10 50	20 »
UNION POSTALE.........	7 »	13 »	25 »

Prix du numéro : 50 centimes.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS, TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 2109.

LA REVUE

HEBDOMADAIRE

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LA REVUE

HEBDOMADAIRE

(*DIXIÈME ANNÉE*)

ROMANS — HISTOIRE — VOYAGES

2e Série : 5e Année. — Tome V.

AVRIL 1901



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

LE VENT
DANS LES MOULINS

(Suite)

V

Guido Maris marchait dans le verger, sous les pommiers. Il était très loin de la terre, son regard perdu devant lui, ce regard de songe qui ne se fixait plus sur rien, humide et gris comme un ciel de Flandre. Et il avait déjà fait six fois en long et en large le tour de l'enclos vert. Il mettait un sabot devant l'autre dans l'herbe d'or, allant toujours devant lui, ses mains à son dos, un large chapeau de paille en travers de la nuque. Quand il arrivait près de la haie, il tournait sur lui-même et recommençait. Toute blanche, avec l'ombre lilas des feuilles mobiles comme une résille sur sa claire robe, paissait une vache. Elle aussi s'avançait à pas doux, éventant de son souffle chaud les petites tiges, un brouillard violet dans ses lourdes prunelles sommeillantes. Sa langue rose, au ras du sol, fauchait circulairement. Un gros crapaud, pas loin d'elle, regardait balancer son pis gonflé où se jouait un reflet vert. C'était très doux, dans le haut soleil de juin. Maris passait près de la vache sans la regarder; la vache non

plus ne le regardait pas. Et il n'y avait que leurs deux vies dans cette grande paix matinale du verger.

Dries était venu le long du chemin de halage, sur l'autre rive. Les prairies trempaient encore dans la rosée et il sifflait un air tendre, une tendre chanson du bon Maris entre ses dents. Son cœur amoureux levait comme une fève dans sa poitrine. Au passage d'eau, un vieil homme l'avait passé dans sa barque. Il n'avait eu qu'à pousser la barrière pour entrer dans le verger.

Ce jour-là, surtout, le vieux maître semblait absent de la vie. Dries, tout près de lui, les pieds dans l'herbe, lui disait bonjour, son chapeau à la main, dans une humble attitude de respect, et il avait passé deux fois et ne l'avait pas vu. La petite maison basse, sous les pommiers, avec ses fenêtres ouvertes au soleil, dans des façades lavées au lait de chaux, faisait silence. Dries tantôt regardait la maison, tantôt regardait Maris, et il était toujours là, le chapeau à la main, sans oser faire un pas, une petite sueur chaude entre les épaules. Maris allait dans son rêve, l'âme errante comme le léger nuage rose qui voguait là-bas, par-dessus la rivière. L'ombre d'un papillon tremblotait à terre, une étoupe de pissenlit montait très haut, des abeilles ronflaient comme des boules d'or. Il était, lui aussi, dans cette joie de la vie, une petite ombre qui glissait sur l'herbe. Et lentement la vache, avec son grand souffle profond, s'était rapprochée. Maintenant Dries sentait s'étendre sur la vache et sur Maris un mystère impénétrable, tous deux perdus dans un songe sans idées.

— Maître... maître, disait-il, chaque fois que Maris passait.

Et, à la troisième fois seulement, Maris s'arrêtait. Avec la solennité immobile de son visage aux paupières lourdes, il demandait :

— Dries Abeels, hei ?

Ensuite il se remettait à marcher comme si de nou-

veau un verrou s'était refermé sur son esprit. Dries à présent aurait pleuré. Il se rappelait le temps où Maris lui tendait joyeusement les mains et l'interpellait par son petit nom, comme un jeune ami toujours bienvenu. Il y avait de cela huit ans : Maris alors était encore l'âme des Flandres. Et puis il s'asseyait à son petit orgue près de la fenêtre et, en frappant des accords, il chantait une de ses belles chansons. Les moulins s'arrêtaient de tourner; toute la terre flamande au loin écoutait et palpitait. Mamie alors n'était déjà plus une enfant. On allait ensemble manger les pommes dans les arbres.

Il traversa le verger, se retournant quelquefois pour voir si Maris ne viendrait pas vers lui. La vache seule faisait quelques pas. Il allait alors vers la porte, heurtait de son bâton le seuil. Un petit coup dans le silence d'une demeure, c'est comme si un cœur battait au fond des corridors. Mais personne ne venait : il toussait, se remettait à frapper de son bâton sur les dalles, dans la grande paix de l'escalier.

Des minutes coulèrent. Il entendit un pas. Enfin la porte de la cuisine s'ouvrait. Et une belle jeune fille était devant lui, tenant une tranche de pain dans la main. Il dit humblement :

— C'est moi, Mamie.

Il avait l'air honteux d'un pauvre.

Alors elle était prise d'une vraie folie de rire. Elle laissait tomber la tartine, frappait les mains en l'air, criait :

— Lotje! Jooske! venez voir un peu qui est là.

Ensuite elle ne pouvait plus rien dire, toute secouée, ses petites dents claires au bord de sa bouche comme les pépins d'une pomme verte. Dries lui aussi riait à présent, mais sans bruit, disant :

— Voilà, oui, c'est un pauvre. C'est mon pauvre moi, Mamie.

Ses yeux bruns, dans ses joues de franc garçon, tournaient comme des mouches autour d'un pot de miel. Et il ne pensait plus au maître là-bas dans le verger; il regardait rire la bouche de Mamie.

Des petits pas rapides accoururent, des pas de petits pieds chaussés de pantoufles trop larges. Lotje, une joue barbouillée de sirop, en robe de lit, venait le dévisager sous le nez en le bourrant amicalement dans les côtes. Jooske, ses cheveux de chanvre en nuage sur le front, était là aussi, avec ses yeux aigus de petite rate. Celle-là avait huit ans : sa mère était morte en la mettant au monde. C'était gentil comme elle riait en gonflant son petit ventre. Mais tout à coup elle laissa tomber sa tartine de cassonade et aussitôt elle fourra ses poings dans ses yeux et se mit à pleurer. Poppie, le garçon, était resté dans le potager à attacher une ficelle à un sabot pour le faire naviguer sur la rivière. Elle coulait au bas du verger, de l'autre côté de la maison.

Quel bon moment c'était là! Lotje, de toute la force de ses petits poings, le tirait par son veston vers la chambre. Et il arrivait toujours un peu plus, cédant à sa gaminerie nerveuse, courant presque à présent, de peur que le pan ne lui restât dans les mains. Il se trouva ainsi auprès de Mamie devant la fenêtre ouverte dans le soleil : tous les deux à la fois virent alors le père qui marchait dans le verger. Elle cessa de rire, redevenue subitement la petite maman de la maison. Et un grand silence descendait du plafond. Dries n'osait plus regarder Mamie.

— Pâ est dans ses jours, dit-elle.

Lotje non plus ne riait plus. Il n'y avait que Jooske qui doucement pleurait sa tartine tombée dans le sable.

Sur la pointe des pieds, ensemble ils allèrent vers le potager. Là, ils ne voyaient plus la promenade éternelle de Maris. Une ombre fraîche tombait du grand

toit de tuiles rouges sur le puits, le fournil et les cailloux de la cour, bordée d'un plant de framboisiers. Les carrés de pois, les plants de jeunes carottes et de laitues émergeaient dans la lumière. Ils longèrent une allée, puis une autre. De grosses touffes de rosiers poussaient sur les bords, lourdes de cœurs rouges, pommés comme des choux. Les œillets de Chine piquaient d'une fragrance de clou de girofle leur senteur grasse de pommade. La sauge, le romarin et le thym odoraient la cuisine. Et deux cerisiers, un vieux poirier au vent, un prunier de reines-claudes, plantés au milieu des carrés, guipuraient d'une frange d'ombre la jeune chicorée et la pousse montante des haricots au long des ramées.

— Mamie, dit-il.

Il la regardait avec un bon sourire, les yeux humides, la tête un peu tournée par l'évent chaud des roses. Il aurait voulu dire quelque chose, une chose qui lui montait du fond de sa vie, dans cette beauté du jardin en fleur. Et ensuite il demeurait à court, les paumes de ses mains largement ouvertes au bout de ses bras, une grande chaleur de sang dans son cou.

— Les haricots ont bien levé, dit Mamie très vite.

Le cœur de Dries aussi levait; mais, pour rien au monde, il ne l'aurait dit.

Et à présent elle lui tournait le dos : il voyait une fine rosée rose perler à sa nuque. Comme le silence durait, il fit un effort et déclara que les salades de leur côté tournaient bien. C'était extraordinaire le mal qu'il éprouvait à parler quand il était avec Mamie Maris.

Poppie heureusement arrivait lui montrer son sabot; il y avait fixé un mât et au mât il avait fixé une loque rouge sur laquelle il soufflait en gonflant les joues pour imiter le vent. Dries encore une fois regarda Mamie et la petite rosée avait disparu. Alors ils allèrent tous les cinq vers la rivière.

Dries se laissait glisser au bas de la berge. Les talons assurés sur la pente, il se penchait et poussait au large, avec une perche, le petit bateau dont Poppie tenait la corde dans son poing. Mais le vent était si faible que la voile ne s'enflait pas, et le sabot demeurait immobile au milieu de l'eau, comme s'il n'avait jamais quitté le carreau de la cuisine.

Mamie était debout près du bord, dans sa robe à pois lilas, comme une grande fleur. Dries voyait onduler à petites fois le reflet lilas de la robe en profondeur dans l'eau. Dans son trouble, il donna un si fort coup de gaule que le sabot coula. Il fallut le remonter avec la corde. Et puis Dries Abeels recommença à le pousser avec la perche, très doucement, cette fois. Poppie tenait ferme la corde; Lotje, à genoux dans l'herbe, allongeait la tête au bout de son cou vers le sabot, et personne ne riait plus. Mamie, avancée tout près du bord, regardait aussi attentivement en plissant les paupières.

— Si seulement il pouvait passer un peu de vent! fit anxieusement le petit garçon.

Quelqu'un venait du verger lentement. Ils se retournèrent et aperçurent Maris, les mains derrière son dos, comme tout à l'heure dans le verger; et il avait toujours son air de songe. Mamie, d'un saut léger, fut près de lui, et elle roulait câlinement la tête dans son épaule.

— Pâ! c'est Dries Abeels qui est là!

Elle ne savait pas qu'ils s'étaient vus déjà dans le verger.

Avec ses yeux brumeux, comme hors de la vie, il observait fixement le sabot au milieu de la rivière. Et il ne paraissait pas avoir entendu Mamie. Un peu de temps s'écoulait. Poppie de nouveau soufflait avec ses grosses joues. Gravement il dit :

— C'est Dieu qui pousse les bateaux et fait tourner les moulins.

Dries écoutait tomber la beauté de cette parole comme si une voix l'avait dite d'en haut. Et l'ombre de Maris était sur lui et sur les autres qui étaient là. Mamie aussi avait compris que le père disait une chose grande et belle. Ses narines roses battaient dans le soleil et elle regardait avec un sourire fier le jeune homme. La vache maintenant s'était avancée jusqu'au bord de la haie qui séparait le potager du verger. Elle tendait sa grosse tête curieuse, avec une grappe de mouches autour de ses yeux violets, et remuait ses mâchoires comme des meules, toute blanche, lavée dans un bain de lait. « Mon Dieu, cela se pourra-t-il jamais ? » se disait Dries, pensant à une chose qu'il n'aurait pu exprimer avec des mots. La bête près d'eux ressemblait à une nourrice qui attend de donner encore une fois sa vie pour nourrir un petit enfant.

— Aia ! Aia ! s'écria Poppie, voilà le vent !

Un petit nuage passa, le sabot glissait. Et Maris était reparti : il marchait de long en large entre les carrés de carottes et de pois du potager. On n'osait plus parler très haut sur la berge. Mais la brise de nouveau mourait. Poppie, la corde sur l'épaule, alors tirait le sabot, imitant la marche lente et pénible des pauvres diables qu'on voyait une ou deux fois le jour, courbés en deux et les bras pendant jusqu'à terre, haler les lourds bateaux sur l'autre rive.

— Mamie, dit Abeels, j'étais venu...

Ils étaient maintenant dans le verger, si près l'un de l'autre que leurs mains par moments se touchaient. Mamie ne savait pas pourquoi ils avaient quitté tout à coup le bord de la rivière. Tout à coup Dries encore une fois se taisait et elle non plus ne parlait pas ; et ce silence était une peine très douce dans le matin plein d'abeilles. Après tout, il disait là une chose que Mamie ne pouvait ignorer. Il était venu : cela, Lotje et Jooske et Poppie le savaient aussi ; mais pourquoi il était venu,

voilà ce qui était plus difficile à dire. Et il penchait un visage humble et souriant vers la terre. Peut-être, s'il avait fait moins chaud, Dries serait venu à bout d'exprimer sa pensée. Il n'était pas gêné avec Baezen et le grand Flanders. Quand il entrait dans les fermes, il aurait parlé des heures sans manquer de salive. Et il demeurait là, avec son bout de phrase à la bouche, ne se rappelant plus ce qu'il avait à dire à Mamie. Dans le chemin, tandis qu'il arrivait, sifflant un air entre ses dents, la chose lui avait paru bien plus simple.

Un bourdon entra dans une rose. Il ronflait comme une cloche qu'on entend le soir dans la campagne et, avec ses pattes velues et son gros ventre de velours, il se poussait jusqu'au fond du cœur rouge de la rose. A présent Dries pouvait parler.

— Voilà comment je faisais, fit-il en riant.

Le bourdon sortait à reculons; il le prit et le garda un peu de temps au creux de sa main; et la bête terrible ne bougeait plus. Ensuite il rouvrit la main : le lourd bourdon s'envolait. Mamie regardait sa paume sans piqûre, étonnée, inquiète, un pli entre les sourcils. Et Dries à présent n'était plus gêné : il parlait comme tout le monde. Il savait de bonnes histoires de bourdons. Les concours surtout, comme pour les pigeons, avec des bourdons qu'on peignait d'un peu de couleur et qui reviennent d'une lieue ou deux. Ses bourdons souvent avaient gagné. Cela amusait Mamie. Il frappa encore du plat de la main sur une petite touffe de serpolet dans le gazon. Aussitôt ils entendirent une rumeur monter de dessous terre. Un bourdon sortait, puis un autre, toute une procession de bourdons avec leur chasuble de velours barrée d'or. Les enfants regardaient, assis en rond.

Maris encore une fois passa et ensuite il allait sous le vieux poirier. Et il demeurait appuyé à l'arbre, immobile, écoutant une bande de moineaux se chamailler

dans les cerisiers. Ils étaient venus des vergers aux alentours en grand vol, tout frémissants de jeune vie batailleuse. Les petits élèves en sabots du maître d'école ne faisaient pas plus de bruit en rentrant chez eux après la classe. Tchi! Tchi! Tchiri! C'était une joie de les entendre s'égosiller en donnant çà et là de petits coups de bec. Le merle avait repassé la haie et attendait sur une branche qu'ils fussent repartis.

Alors quelque chose s'éveilla dans l'âme de Maris, comme si toutes les chansons et toutes les rondes d'enfants qu'il avait mises en musique battaient de l'aile avec le vol des passereaux dans les cerisiers. Et il n'était plus le même doux songeur en dehors de la vie. Sa poitrine palpitait chaudement; ses lèvres tremblaient. Il s'était penché vers le sol et, tenant son cœur avec ses mains, il disait si profondément :

— Mère Flandre... Douce mère Flandre!

C'était là une chose qu'il répétait quelquefois, une étrange et amoureuse chose qui ne s'achevait pas, comme sa vie non plus ne s'était achevée. La terre verte alors semblait venir à lui, monter jusqu'à son cœur et puis jusqu'à sa bouche, toute la terre maternelle qu'il avait inépuisablement chantée, avec ses fleurs et ses odeurs et ses rivières et ses petits fossés et ses oiseaux.

Mamie ne parlait plus et regardait Dries. Dries pensait au mage d'un tableau de Jordaens qu'il avait vu dans l'église d'une très vieille petite ville près de la mer. Le mage aussi, dans son caftan de brocart et d'hermine, se tenait courbé sur la crèche avec le même geste d'adoration et d'extase. A présent les moineaux s'étaient abattus dans un verger voisin. Le bon maître longtemps gardait ses regards fixés vers la terre à ses pieds.

— Mère Flandre, dit-il de nouveau, comme en prière.

Et Dries doucement ôta son chapeau, et à son tour il était là dans le chemin, contemplant la terre où avaient aimé et souffert les siens, où avait germé cette belle fleur de vie de Mamie. Un silence religieux planait sur le jardin.

Ah oui! celui-là, en disant cette simple parole, exprimait une chose de vie infinie qu'aucun autre homme n'aurait pu ressentir comme lui. Les petits moulins tournaient; les bateaux allaient vers la mer; le blé levait. Il y avait des tours à l'horizon; des béguines jouaient avec un mouton blanc sur le gazon; et un vieux carillon toujours moulait un air d'autrefois dans le beffroi, tout cela si près et si loin que c'était comme une chose du passé qui pour jamais, avec une jeunesse toujours nouvelle, par la voix des hommes et des mères et des petits enfants, chantait dans les chansons de Maris. D'un bout à l'autre de la Flandre elles allaient du vol des abeilles, se posaient sur la bouche des jeunes mères près des berceaux, des aïeules à la veillée, des épouses le soir des noces. Maris seul ne savait plus qu'on les chantait partout. C'était si triste quand, avec son âme de Flandre morte en lui, il regardait la terre d'où lui venait son génie!

De grosses larmes une à une maintenant coulaient sur les joues de Dries; et il n'avait point de peine; il n'aurait pu dire de quoi il pleurait. Il se sentait lui-même si près de la mère Flandre!

— Mamie! ô Mamie! dit-il en serrant fortement les mains de la jeune fille entre les siennes.

Il n'avait jamais été si hardi. Mamie trouvait que le ciel était plus bleu à travers ses clairs yeux humides et elle ne retirait pas tout de suite ses mains.

Maris encore une fois marchait dans le verger.

VI

Ils étaient près des ruches, son cousin Dolf Barthe et lui. C'était au bout du jardin, contre une palissade de planches qui tenait au chaud les abeilles pendant l'hiver. En quittant la boutique, on longeait d'abord l'atelier, un bâtiment bas où le chef potier, le vieux Potje (on lui avait toujours connu ce nom), avec deux aides, au pouce et au tour travaillait la terre de pot. On suivait ensuite l'allée bordée d'arbres fruitiers et puis on arrivait devant un toit en pente sous lequel étaient les ruches. Dolf se faisait une petite rente avec la récolte de son miel. Il avait planté le fond du jardin d'essences sucrées qui fleurissaient tout l'été; à l'arrière-saison les abeilles paissaient la douceur amère des asters et des immortelles. Il n'y avait pas d'enfants derrière la haie pour les déranger dans leur industrie.

Dolf à croupetons était assis, les mains sur les genoux, à une petite distance des rayons aux ruches. Il y en avait deux et chaque rayon avait quatre ruches. Il fumait dans sa longue pipe de porcelaine à petits coups. Son père plus de vingt ans y avait fumé avant lui; l'émail du fourneau en forme d'œuf avec le temps s'était légèrement écaillé. Il passait ainsi de pleins après-midi dans le jardin, sans faire de bruit, regardant entrer et sortir les belles abeilles d'or. De tous ses parents, c'était celui que Dries préférait : il éprouvait une franche affection pour ce cœur tranquille à qui suffisait la nature.

Dolf était un garçon doux et gras, les yeux pâles, couleur de l'eau sous un ciel bleu. Le dimanche comme les autres jours de la semaine, on était sûr de le trouver près des ruches. Il n'allait pas jouer aux boules

dans les cabarets et il n'avait promis l'anneau à aucune fille. Ce n'est pas lui qui aurait fait marcher les affaires de la poterie.

Dries, en arrivant, passait par l'arrière-boutique. De babillardes marchandes de la campagne, venues pour des emplettes, étaient assises à la table, buvant du café qu'elles sucraient de gros morceaux de candi noir. C'était la grande boutique du village : il y avait des coins pour les terrines et les passoires émaillées en vert, les bougeoirs jaunes, les couvets que les bonnes dames à vêpres glissent l'hiver sous leurs jupons, les petits coqs fendus en tire-lire dans le dos, les tèles et les casseroles. Sur le comptoir s'empilaient les services de table en faïence bleue à petits kiosques chinois. Toujours des gens s'arrêtaient devant la vitrine pour regarder les porcelaines de prix, les petites sainte Marie dorées, les tête-à-tête enguirlandés de devises pour tous les moments de la vie. Cela donnait vraiment envie de se mettre en ménage. La veuve Barthe, vieille petite femme maigre et sèche sans cesse en mouvement, un haut bonnet de tulle à rubans verts sur un tour de bandeaux noirs qui lui mangeait la moitié de la figure, était une loquace commère. Avec elle on ne perdait pas son temps. Elle connaissait toutes les histoires du village. Et elle ne finissait pas non plus de parler de ses quatre filles qui s'étaient mariées à la ville et de la cadette, la jolie petite Godlieve, qui était entrée dans un Béguinage. Dolf là-bas, près de ses ruches, oubliait qu'il y avait autre chose sur la terre que les abeilles.

C'était un bon temps pour les heureuses maisons de miel. Les petites infantes venaient au balcon. Mais la vieille reine commençait à s'agiter; aussitôt les servantes les obligeaient à rentrer. Et elles entendaient un grand bruit de peuple comme quand il va y avoir quelque chose. Dries maintenant aussi était accroupi

dans les flox, près du toit en pente. Quelquefois, les reins cassés, il était obligé de se relever. Alors il se tenait un instant debout, regardant les abeilles rebondir de touffe en touffe dans le jardin. Il finit par étendre son mouchoir à terre et s'assit dessus comme les tailleurs, à la turque. Dolf, lui, ne faisait pas un mouvement, si ce n'est pour secouer çà et là le fourneau de sa pipe sur son ongle. Sitôt qu'elle était éteinte, il prenait dans sa poche une pincée de tabac et en rallumait une autre. C'était une si grande joie pour lui de tenir ses yeux fixés sur l'ouverture des ruches, sans penser à autre chose! Elle ressemblait au rire d'une large bouche, d'une bouche qui rit silencieusement comme la bouche en tire-lire de la lune dans les images. Les bords en étaient usés, tout vernis de cire brune. Et par milliers les abeilles entraient. Parfois Dolf aussi se mettait à rire sans bruit, d'un large rire comme la lune; il n'aurait pu dire pourquoi. La chaleur de juin lui tapait dans la nuque; elle montait en fumée or et lilas dans l'air bleu, comme une haleine d'étuve. Et Dries seul par moments disait un mot : l'autre secouait la tête ou doucement remuait les épaules. Ils se comprenaient bien mieux que s'ils avaient longtemps parlé. Chacun ainsi goûtait une puissante sensation de vie, le cœur gonflé d'une chose lourde et divine. Autour d'eux l'été palpitait. Toutes les fleurs étaient des petits enfants de chœur balançant des cassolettes, et toujours plus large et plus haute jusque dans le ciel tournait la roue des vermeilles abeilles à mesure que l'après-midi avançait.

Par intervalles, à l'autre bout du jardin, la sonnette de la boutique carillonnait. Potje, à la pause de quatre heures, venait manger sa tartine, accroupi comme un gros crapaud près d'eux. On entendait les retombées lourdes du marteau s'émousser sur l'enclume du forgeron, dans la rue. Du côté des prairies, il venait le bruit

clair des faux que les faneurs battaient avec la pierre. Il y avait près d'une semaine que la fenaison était commencée; l'acier tintait jusqu'au fond de l'horizon.

Un vent chaud charriait l'arome des foins secs, un arome qui sentait la fève de tonka, dans les tabatières. Les petits grillons se dépêchaient de sauter dans l'herbe. Et puis tout à coup l'odeur humide de l'herbage fraîchement coupé froidissait l'air. Dries s'entendait à goûter la bonté des heures : il ouvrait toutes larges ses narines et aspirait le paysage délicieusement. Si seulement sa pipe depuis un peu de temps ne s'était mise à juter, il eût perdu la notion de la vie.

Mère Flandre! douce mère Flandre bénie des abeilles et du troupeau! Sa pensée encore une fois s'en allait vers la maison du bord de l'eau; Maris était dans le potager; les moineaux piaillaient; les cerises saignaient un sang pourpre. Il disait si religieusement : « Mère Flandre! » Et à présent c'était la chanson des ruches comme si tous les petits anges du paradis, penchés au bord du ciel, jouaient de l'harmonica. Mamie était appuyée sur son épaule, écoutant aussi. Mon Dieu! qu'il avait bon au cœur! Le monde roulait dans l'espace; la terre autour de lui faisait ronron comme les ruches, comme le rêve au fond de sa vie. Il ferma un œil après l'autre, s'abîma dans la grande chaleur. Quand il s'éveilla, sa pipe était à ses pieds et Dolf, toujours accroupi devant les abeilles, ne s'était pas aperçu qu'il avait dormi. Il sonna six heures à l'église. Une vapeur montait des prairies.

Tranquillement Dries ralluma une pipe. Alors un chant vint de la campagne. Il reconnut la voix de Gide Keukelaer, le fils du cordier. Et le chant allait ainsi, sonore par-dessus la mort des herbes :

J'ai pris la claire faux de vie,
J'ai pris la noire faux de mort.
Kling klang!

Je suis venu dans la prairie,
Toutes les fleurs étaient en or.
Klang kling!

J'ai pris la claire faux de vie,
Je l'ai repassée sur mon cœur.
Kling klang!
Y avait un homme dans la prairie,
Celui-là ne baisera plus ta bouche.
Klang kling!

J'ai pris la claire faux de vie,
J'ai pris la noire faux de mort.
Kling klang!
J'ai rapporté les fleurs de la prairie,
Un cœur rouge saignait dedans.
Klang kling!

J'ai pris la claire faux de vie,
Je l'ai mise dans les poings de la Mort.
Kling klang!
Nous sommes descendus dans les villages,
Toute la terre était rouge de sang.
Klang kling! Kling klang!

L'âme rouge des Flandres monta vers le couchant; et la chanson était de Maris. Les paysans la chantaient les jours de kermesse et de tuerie. Quand le kling klang imitait la faux sonore, on savait qu'il y en avait un de trop dans les villages. « L'Amour et la Mort sont pour un franc gars bons compagnons, » songea Dries.

Ses narines battaient. Il alla jusqu'à la haie et regarda, et il ne voyait pas celui qui avait chanté. Mais la faux continuait à tinter dans ses oreilles. Il revint vers Dolf et il n'avait plus le cœur à regarder les tranquilles abeilles. Il pensait toujours au terrible refrain, avec joie.

— Ah! ah! dit-il en riant, les autres chansons de Maris sont comme d'amoureuses abeilles d'or. Mais celle-ci est la guêpe avec son dard. Gare à qui l'entend bourdonner à ses oreilles!

Et il pensait qu'un jour les hommes des villages sortiraient sur la place avec leurs faux, en chantant la chanson. Ce jour-là, il ne resterait plus un château debout. C'était encore là une idée qu'il n'aurait pas eue autrefois.

Le fils de la potière rêvait à ses essaims. Leur vol s'alourdit dans le soir qui commençait à tomber. Le bas du ciel était violet. Et il n'avait plus de tabac. Lentement il se leva et il ouvrit la petite porte au bout du jardin. Ils descendirent ainsi vers la rivière. La barque était amarrée près d'un saule.

— L'autre année il n'y avait que dix ruches, disait Dolf. Avec deux en plus, il nous restera tout juste une place pour nous.

Ils parlèrent de cela quelque temps comme d'une chose qu'ils rattachaient à un projet arrêté à l'avance.

— Ce sera pour la fin de la lune, comme l'autre fois, dit encore Dolf.

De très loin, maintenant, au fil de l'eau, avec l'odeur des foins coupés, venait la chanson de guerre et d'amour. A son tour Dries lançait le kling klang.

— Ah! Dolf, fit-il, ce ne sera pas de trop de tous les faucheurs de Flandre pour faucher l'herbe mûre, quand le temps sera venu.

Mais lui seul savait ce qu'il voulait dire. Et une dernière fois le kling klang au loin sonnait, comme un glas de révolte, du côté des petites fermes.

VII

Après la messe, les hommes en blouse des dimanches allumaient leur pipe et un peu de temps se tenaient en rond sur le parvis de l'église, autour du garde champêtre qui annonçait la vente de dix meules de foin pour le mercredi de la semaine suivante. Un

garçon courtaud et râblé circulait dans le groupe, poussait le coude tantôt à l'un tantôt à l'autre, disant :

— Ce sera pour quatre heures après les vêpres. Notre Flanders tiendra meeting chez Trompette. On rira.

Et il clignait de l'œil gauche comiquement, avec une grimace qui lui tirait la bouche jusqu'aux oreilles, larges comme une feuille de chou. Ce garçon-là, une fois qu'on l'avait vu, il n'était plus possible de l'oublier. Le nez, la bouche et le menton étaient à leur place dans le visage, et cependant Gide Keukelaer ne ressemblait à personne. Quand il faisait retomber sa balèvre sur son lourd menton taillé en sabot ou qu'il remuait seulement le nez, il fallait prendre son ventre à deux mains. Chacun était sûr que le jour d'éternité où il se présenterait devant les portes du paradis, saint Pierre en laisserait tomber, de rire, sa grande clef. Il avait joué une fois le roi Hérode dans un des spectacles que donnait la Chambre de rhétorique. On ne savait pas comment le bourreau qui devait décoller saint Jean-Baptiste avait pu garder son sérieux. Il jouait aussi très bien le traître Judas. C'était un gaillard qui aurait fait son chemin à la ville. Et toute la semaine il allait et venait entre les rouets, cordant sagement le chanvre chez son père, cordier de son état, dans la petite rue près de l'église.

Il y avait deux jours, au dernier vendredi, que Dries Abeels avait été averti par un émissaire du grand Flanders. Bon Dieu! s'était-il amusé, ce jour-là, à courir les petites fermes! Gide Keukelaer, de son côté, partait prévenir les paysans de l'autre côté de l'eau. On disait d'eux que c'étaient deux têtes dans un même bonnet. Cela aussi était venu au fils du cordier vers le même temps que le fils du marchand de lin commençait à parler aux petites gens, derrière les haies. La nouvelle était allée toute seule à travers les villages

comme l'étoupe des pissenlits. Elle arriva ainsi à la cure et au château. Gide n'avait jamais plus comiquement louché de son œil gauche.

Dans l'après-midi, les portes se mirent à battre. L'un après l'autre, en fumant leur pipe, les paysans s'en allaient. Il y eut de petites files qui serpentaient entre les seigles hauts. La campagne était vide, coupée de champs en carré et en losange qui semblaient se reposer comme les gens. Les moulins faisaient des signes de croix, immobiles sur l'horizon. Un bleu dur émaillait le ciel, pommelé de nuages ronds, très lents, comme les bâches des carrioles de marchands de beurre, les jours de marché. Dans l'indigo cru des sarraus, à godrons violets, tapait le soleil. Quelquefois, sous l'est venteux, toute la campagne roulait d'une houle de mer.

Les paysans marchaient de leur pas égal et long, sans s'arrêter; tous se dirigeaient du même côté, et aucun ne disait à l'autre où il allait. Il en venait de partout, les yeux bas, silencieux. Ceux qui parlaient avaient bu quelques verres dans les estaminets de la route et ils parlaient de la terre seulement. On aurait dit entre les seigles de grosses mouches bleues se promenant sur un gâteau de miel. Et petit à petit ils arrivèrent ainsi chez Trompette. Le baes, un vieux encore solide, avait été trompette au régiment : on ne le désignait pas autrement dans les villages. Flanders était là, gesticulant devant la porte avec Dries et Gide Keukelaer. La chose ne s'arrangeait pas. Trompette, à présent, refusait de prêter son verger pour le meeting. Un domestique était venu, dans la journée, avec un ordre du château. Trompette, qui avait un fils à la ville, garçon chez un des fournisseurs du baron, secouait la tête, planté en travers du seuil, disant toujours que cela ne se pouvait pas.

— Eh bien, en avant! Dieu et mon droit! s'écria le démocrate d'un beau mouvement.

Sa voix ronflait plus haut que les arbres. A longues jambées, ils marchèrent tous les trois sur un rang. Gide agitait un foulard rouge par-dessus sa tête. Il y avait bien une centaine de paysans qui suivaient, la plupart maigres et de triste mine, de ces pauvres carcasses anguleuses qu'on voit se mouvoir comme de funèbres marionnettes dans le soir des champs. Si la pluie s'était mise à tomber, on aurait pu croire à un enterrement. C'était curieux, combien l'ombre qu'ils poussaient devant eux était fluette et petite, faite à leur taille de misère. Gide regrettait l'absence de Goliath parti conclure un marché de ferrailles dans un village. Dries, lui, disait son idée : c'était l'hiver, aux jours noirs, qu'il faudrait venir; le paysan alors vit replié sur lui-même et triste comme la terre; il a le temps de penser au terme, aux impôts, à ses petits. Ce n'était plus la même chose aux jours heureux de l'été.

Maintenant de nouveau, des deux côtés de la route, des rangées d'arbres s'alignaient, d'un vert métallique rebroussé dans les trous de vent bleus du ciel. L'est toujours soufflait ferme et gonflait les blouses comme des ballons. Parfois un bruit de cuivre venait rapidement par-dessus le remous d'or des seigles. Gide alors furieusement remuait le pavillon de ses oreilles : il avait reconnu l'ophicléide de Voske Fynaerts, le fils du sacristain. Celui-là, depuis quelque temps, tournait d'un peu trop près autour des jupes de Roose, sa bonne amie, Roose de la vieille Barbara, comme on disait.

Flanders çà et là par-dessus son épaule jetait au maigre troupeau un mot bien senti. Dries regardait se hausser sournoisement par-dessus les champs le bonnet pointu des clochers, comme des espions au guet. Il pensait aussi aux petites soufflures de nuages qui, en ce moment, passaient sur le verger de Mamie. Les autres, d'une grande foi, derrière eux marchaient. On arriva ainsi à la triviaire, un tournant de chaussées en

pleine campagne, avec une petite chapelle de la Vierge entre trois grands peupliers; on l'appelait la Vierge du chant d'oiseaux. Tout de suite le démocrate jetait son chapeau à terre et montait sur le petit banc devant la chapelle. Depuis quelque temps, les rafales cuivrées n'arrivaient plus par-dessus les seigles.

— Notre Saint-Père le pape... commençait-il avec force.

Toutes les têtes se retournèrent : on regardait descendre d'un char à bancs le garde champêtre en tunique vert bouteille à parements amarante, le képi crânement posé sur l'oreille. C'était un homme encore jeune dont la femme autrefois avait servi au château. Il alla droit vers Flanders.

— Ordre du bourgmestre...

Et il avait mis sa canne sous son bras. Il tira de son képi un papier estampillé du sceau de la commune. Un phaéton tout à coup débouchait, au trot rapide d'une paire de percherons. Le tribun tout de même essayait de parler. Alors le vicaire, droit sur le siège à côté du baron, faisait un signe aux membres de la Fanfare qui se tassaient dans le char à bancs. D'une fois la musique partait comme une décharge de mortier. Flanders enflait les poumons, parlait encore un instant la tête en avant, juché sur le banc d'oraisons comme sur une barricade.

— Notre Saint-Père est avec vous... vous encourage, vous, les humbles et les opprimés... Encyclique... affameurs du pauvre monde...

Les mots s'émoussaient dans le fracas. On voyait toujours le geste du vicaire battant la mesure. Toutes les joues soufflaient, gonflées comme des potirons. La bille ronde des yeux jaillissait.

Flanders et ses amis rapidement se concertèrent. Tous trois ensuite se remettaient à marcher; derrière eux suivait le petit monde des blouses. Ils prirent par

celle des routes qui menait au hameau du curé Ledoux. Dans leur dos battait le cliquetis des gourmettes, les voitures roulaient au pas. On arriva ainsi aux limites de la commune. La bande bientôt quitta la chaussée, longea, entre les champs de seigle et d'avoine, le sentier d'une petite ferme. Le fermier autrefois avait vendu du lin à Dries Abeels. Ils entrèrent à trois dans la maison, les paysans attendaient devant la porte. Il n'y avait là qu'une belle fille, le père étant parti vendre un veau dans un village voisin. Elle était fraîche et rose avec des yeux noirs comme des cerises. Dries lui disait leur plan : Flanders monterait sur une table dans le verger; personne ne pouvait l'empêcher de parler par-dessus la haie, dans une propriété privée.

C'était une libre fille de la terre : on disait que son amant était braconnier. Le rire aux dents, d'un élan de son cœur sauvage, elle leur ouvrait la porte du verger. Des touffes de roses sombrement empourpraient le courtil. Flanders, en passant, cueillait une des roses; Gide apportait une table, et, avec la fleur rouge dans les mains, le démocrate, hissé sur la table, à présent se tournait vers la rude fermière et disait :

— Rose de Flandre! Rose germée de cette terre héroïque! Rose rouge comme un cœur! Vous êtes la vie et la beauté : là où vous croissez, il n'y a point de place pour l'ivraie et le chardon! Que vos pétales, semés au vent, soient comme les gouttes du sang que nous sommes prêts à verser pour la cause fraternelle!

Les paysans s'étaient massés devant la haie et regardaient voler le cœur rouge de la rose. Le cœur rouge de la fille battait sous son corsage. Tout à coup le vicaire encore une fois donnait le signal : la fanfare, dans le sentier, attaquait une *Brabançonne* nourrie. Mais plus haut que les cuivres sonnait la chanson de *la Faux :*

> J'ai pris ma claire faux de vie,
> Je l'ai mise dans les poings de la Mort.

Et Gide Keukelaer avec les bras faisait le mouvement de faucher comme la Mort. La grêle des cuivres hachait la petite chanson et pourtant elle avait la vie dure. C'était vraiment comme si on entendait la faux entrer au cœur de la vie. Dries et le tribun ensemble reprirent le refrain. Le kling klang au loin volait sous les petits nuages en boule : un cœur rouge chaque fois saignait à terre. Les paysans commençaient à s'amuser.

Les musiciens, à bout de souffle, renversèrent leurs instruments pour en faire couler la salive. Debout par-dessus la haie, les épaules en avant dans une attitude de lutteur, Flanders aussitôt donnait son fameux coup de menton. Le baron, avec ses bottines craquantes, maintenant courait sur le chemin, furieux contre sa fanfare qui le lâchait. Il y avait juste six mois qu'il l'avait gratifiée d'un drapeau d'honneur. On entendait la voix du démocrate jusqu'au fond de la campagne.

— La terre libre ! criait-il. La terre au paysan ! Plus d'impôts iniques ! Les baux réglés à l'amiable par des arbitrages ! Le gibier à celui qui le trouve dans son champ ! N'êtes-vous pas des hommes aussi bien que ceux qui vous oppriment ? Subirez-vous toujours d'être ravalés au rang du bétail et de baisser la tête comme le bœuf qui creuse son sillon et qu'ensuite on envoie à l'abattoir ? Quand un dogue est entré dans la prairie, les vaches font le cercle et pointent la corne. Faites comme les vaches.

Les paysans ne riaient plus. Ils écoutaient, pris aux entrailles, toute leur vie de misère remontée sur leurs visages attentifs et farouches. C'était la vieille humanité des campagnes, les serfs des semailles et des labours, l'engrais vivant des races qui faisait fermenter la terre pour le maître. Maintenant Flanders ne cessait plus de parler, d'un souffle large et chaud. Avec ses bras en l'air, il ressemblait à une douleur de peuple au

pied d'un Calvaire. Il était le tambour des Flandres battant le rappel des jacqueries.

Des filles à présent aussi accouraient, dans le coup de vent de leurs jupes vertes et bleues. Comme la fanfare une dernière fois lâchait sa mitraille, elles tournaient deux par deux, pivotant sur leurs talons, des coquelicots de sang à leurs joues. Le petit clocher du curé Ledoux là-bas regardait d'un œil discret par-dessus la grande terre d'or.

Flanders finit par un grand mouvement, évoqua les hommes de demain, libres enfants d'une Flandre libre. Le cœur de Dries battait. De vieux paysans regardaient la terre à leurs pieds. Il y avait un petit temps que le vicaire et le baron avaient regagné le phaéton.

La fanfare à la débandade se replia vers les cabarets : debout devant le comptoir, tous réclamaient à boire, les joues mortes d'avoir tant soufflé. Une salive à longs filets dégorgeait des cuivres, mouillait le carreau en rond, autour d'eux. Entre les seigles lentement se dispersaient les blouses. De loin leur venait la voix de Gide Keukelaer :

> Nous sommes descendus dans les villages,
> Toute la terre était rouge de sang.

Le kling klang montait dans le couchant pourpre comme un péan de guerre.

La belle fille alors cueillit les plus belles roses du courtil. Elle en donna une à Dries et une au fils du cordier; et les autres, elle les baisa, puis les donna toutes à Flanders, disant :

— Pour votre bonne amie.

Il secouait la tête.

— Ma bonne amie, c'est la terre de Flandre, dit-il.

Et sa voix tremblait.

Ils entrèrent à trois chez Klaes de *la Double Pinte*, un vieil estaminet sur la route. La sueur collait la che-

mise de Flanders à son dos. Chacun but quatre grands verres de fraîche bière brune et, entre les lampées, ils mangeaient des tartines de pain doré, écrasé d'épais fromage blanc.

Flanders conta des histoires de meeting : c'était le quinzième qu'il donnait depuis un mois. Deux fois il avait manqué rester sur le carreau, il n'était jamais armé. Et avec simplicité, revenu à sa rondeur de bon Flamand, il leur disait sa vie d'action et de combats pour l'Idée. Dries admirait cette force calme.

Le vent était tombé quand ils quittèrent *la Double Pinte*. Ils marchèrent encore une heure côte à côte dans le soir vert jusqu'à ce qu'ils aperçussent au loin les lumières de la ville. Alors ils se serrèrent la main.

— A bientôt, disait le démocrate. Je reviendrai vers le temps du lin.

Dries et Gide écoutèrent décroître ses pas sur le pavé. Et lentement, en fumant leur pipe, ils revinrent par les villages. Aucun des deux ne parlait plus. Dries songeait que le blé levait pour la moisson humaine comme au bord de la route les seigles hauts qu'ils longeaient.

VIII

La barque doucement va dans la tiède nuit d'été. Elle glisse sur les huiles d'argent de la rivière, comme si l'air seulement la poussait. Dolf a pris soin de graisser les trolets; il n'y a d'autre bruit que l'égouttis léger de l'eau qui ruisselle des rames. Une petite vapeur laiteuse floconne à l'entour de la barque. L'air est bleu, et c'est très haut, le ciel, dans un abîme clairement obscur, avec la Grande Ourse en diamants au-dessus de toute la terre. Au bout du quadrige de la Petite

Ourse pend la lanterne fixe de l'étoile du Berger. Dolf d'un rythme égal lève les rames et puis les laisse couler à l'eau. Un cercle s'étend, toujours plus large, par delà d'autres petits cercles où tremble un grand pan de ciel, avec la voie lactée et les pluies d'étoiles comme des milliards de poissons frétillants aux mailles d'un filet. Une rosée musicale de pierreries toujours s'égoutte et grésille du bout des pales. Dries, lui, est couché sur le ventre, entre les ruches, et, la tête dans ses poings, il regarde filer l'eau sous la barque, de son flot calme d'éternité. Le sillage ensuite se déploie en éventail jusqu'aux berges, et à perte de vue, des étoiles fourmillent et crépitent dans la rivière. Il pense doucement que c'est comme si Dieu dans son paradis tirait un feu d'artifice pour ses anges.

Un silence vierge, un silence des commencements du monde les enveloppe. Ils voguent dans le rêve et le sommeil. Là-bas, par delà les rives, les paysages aussi semblent s'évanouir dans un mystère fluide. Des meules, un pignon blanc de ferme au loin glissent comme la barque au fil de la molle lumière bleue. La masse lourde d'un bois quelquefois s'estompe au bas de la courbe du ciel. C'est une nuit de clarté sans lune sous le frisson immense de l'espace. Ni l'un ni l'autre ne parlent; il fait silence en eux comme dans les ruches.

Ils longent les osiers en fleur et les touffes d'eupatoires. Un arome de spirées, de menthes et de serpolets traîne : ils aspirent le vent poivré des foins, l'odeur de pain des seigles mûrs. Des bouffées fraîches montent des prairies. Et les villages défilent, un clocher pointe, un chien aboie. L'ombre claire bruine sur les grands toits de velours. Peut-être il naît là quelque part un petit enfant dans une chambre près d'une étable; ou bien un très vieux homme s'éteint comme une chandelle. Quand Dries en a assez de regarder le

ciel au fond de l'eau, il se retourne et se met sur le dos, les mains derrière la nuque. Et maintenant il plonge les yeux au fond des gouffres clairs. L'air aussi est comme une eau immense : il ne sait pas s'il vogue dans le ciel ou dans la rivière. Toute la nuit bouge, d'une palpitation ininterrompue de petites étoiles. Et lentement l'heure coule comme la rivière et la barque. Çà et là un rat remue dans les roseaux, une flottille de petits canards blancs s'épeure et fend le courant, ou un lièvre descend boire au bas de la berge. Par moments on n'entend plus s'égoutter l'eau des rames. C'est Dolf qui allume une pipe ; et la barque un peu de temps va à la dérive.

Il y a un tournant où tout à coup le cœur de Dries commence à battre. Il se lève sur son coude et regarde sortir de la nuit la tache pâle d'une maison. Des rondeurs de pommiers font des bosses d'ombre bleue au bord de la rivière. Et toujours un peu plus la maison vient à lui, avec ses deux petites fenêtres à rideaux fermés dans le pignon du côté de l'eau. Mamie est là, pense-t-il, dans sa belle vie pure de sommeil, ses bras nus autour de la tête. La chambre doucement sent le réséda et tous les petits pieds autour d'elle reposent sous les draps. Le grand ciel clair palpite plus mollement par-dessus la maison avec ses pluies d'étoiles. La Petite Ourse semble jaillir du toit en étincelles comme quand le boulanger allume son four. C'est si bon tout cela que Dries sent se fondre sa vie comme du sucre dans un bol de lait. Il siffle du bout des lèvres une tendre chose d'amour.

Le jour avec son doigt frais
A frappé un coup contre la vitre.
Ton cœur faisait ronron
Et puis s'est réveillé.
Avec une bouche rose comme un œillet,
Elle a demandé qui était là.

Je suis venu avant le jour.
J'étais derrière la porte
Avec mon anneau au doigt.
J'ai frappé un coup contre la vitre.
Mets ta robe de mariée,
Je t'ai apporté les fleurs des bois.

Avec son cœur rouge comme le matin,
Elle est venue derrière la vitre.
Tu es le jour, mon cher amant,
Tu es mon dimanche de vie.
J'ai fait la robe si solide
Que la mort seule la découdra.

C'était là encore une chanson de Guido Maris.

Tant qu'il peut voir la maison, Dries demeure appuyé sur son coude. Ensuite la barque tourne avec le courant : il n'aperçoit plus que la crête du toit et puis la pointe de la cheminée; la cheminée à son tour s'efface derrière la terre qui monte. Dries Abeels doucement s'est recouché sur le ventre. Bonne nuit, Mamie! Mamie, bonne nuit! A présent ce n'est plus que le vaste ciel toujours plus loin sur la jolie maison de sommeil et de rêve. Une clarté d'étoiles s'égoutte : il y a un remous bleu autour de chaque étoile comme dans l'eau, quand la rame l'effleure.

Un lent rayon de soleil rose glisse, allume d'or les ardoises d'un clocher. La terre fume; les bulles crèvent à la surface de la rivière, étamée d'argent. Et ils commencent à entendre une rumeur bourdonner au bord des ruches, sourde d'abord et puis toujours plus haute. Alors ils choisissent une crique sûre parmi les spirées et les osiers. Dolf amarre la barque. C'est à la pointe d'un village : tous les courtils sont en fleur et, par-dessus les haies, saignent au bout des branches les prunes piquées par la guêpe. Dolf prend une ruche et puis il en prend une autre, et à mesure il les porte sur la berge avec prudence. Et seulement après qu'il a calé la dernière dans l'herbe, près du tronc d'un saule,

les abeilles à petits flots sortent des portes. Ensuite ils se couchent tous les deux à une petite distance. Une vache corne, une cloche tinte, dans le bois le coucou chante.

— Flandre! mère Flandre! dit tendrement le fils du marchand de lin à mi-voix, en caressant la terre.

Et il retombe dans l'herbe fraîche de nuit. Près de lui, Dolf, la tête sur ses bras, ronfle comme le bombasson, les jours de procession. Il y a quelque part un petit pâtre qui siffle dans son flûtiau. Mais ni l'un ni l'autre n'entendent plus rien. Le soleil derrière les haies les regarde dormir le bon sommeil des fils de la terre. Quant tout à l'heure ils s'éveilleront, le jour déjà sera haut : ils iront alors au cabaret de *la Gerbe de blé* vider un pot de bière en mangeant de grosses tartines de fromage. Puis ils reviendront près des ruches fumer des pipes.

On va, on va, et la nuit fraîchit. Dries voit le ciel tourner sous lui au fond de la rivière. Tout l'espace a bougé; la Grande Ourse lentement s'abaisse par delà la rive, avec sa queue en l'air. Quelquefois la barque frôle les roseaux, d'un bruit long de soie froissée. Du côté de l'orient, vient le jour. Alors les petites feuilles des arbres se mettent à trembler : il passe un frisselis léger de vent, comme la fine vibration d'une musique de violon descendue le long d'une clarté d'étoiles. Maintenant un pas lourd marche dans la barque. C'est Dolf qui va s'étendre entre les ruches, et Dries le relaie, à son tour prend les rames dans ses mains.

Une à une les étoiles pâlissent dans le matin. Les jardins du ciel se fleurissent d'hortensias et de roses. Un coq a chanté dans la campagne très loin. A peine il fait un peu moins nuit, et pourtant déjà c'est le jour. « Dire qu'encore une fois, par-dessus l'énorme univers, une porte s'est ouverte, pense Dries, et que le jour est là, tout frais et rose, aussi jeune qu'au premier matin

du monde ! » Son âme religieuse s'éveille, l'âme des ancêtres descendue aux rives du fleuve pour contempler le prodige. Un brouillard lilas vaporise les meules dans les champs, émousse l'angle des grands toits. Des flocons ondulent au ras de la rivière. Le ciel se frise de nues à petits plis comme le surplis du prêtre à l'autel. Et Dries voit s'avancer par le pré, bedonnant sur leurs pattes rouges, la tribu des petits canards blancs. L'un après l'autre ils descendent la berge ; l'eau bouillonne, et les petits ont l'air de gros beignets poudrés de sucre.

Les heures passent ainsi. « Mamie maintenant fait ceci et cela, pense Dries. Maman, elle, est descendue au potager cueillir les pois. Et Annah monte à l'échelle dans le cerisier. » Il songe encore à d'autres choses. Pervyse le tapissier et trois autres du village sont partis pour Paris. Il ne les envie pas, content de cette flemme d'un grand jour au soleil, près du cœur de la terre. La chaleur lui met au dos des braises. Il se sent tout grisé d'air et de lumière. Et il est là assis au bord de la berge, ses pieds nus au fil de l'eau.

Quelquefois un mât lentement avance entre les saules, par-dessus la campagne ; et on ne voit pas tout de suite le bateau. Et puis un lourd chaland apparaît à la courbe du tournant, dans une large coulée d'or. Le batelier et ses enfants halent à la file, raides sous l'attelle, les bras touchant terre. A chaque pas, ils tirent de toute leur force et ensuite la corde une seconde se détend, et ils demeurent sur place sans avancer, le corps oblique, un pied levé ; et de nouveau ils donnent le coup de collier. Le petit spitz noir court à côté d'eux, le long de la berge. Appuyée des reins au gouvernail, la batelière pousse à droite ou à gauche le bateau. Quelque chose alors remue dans la tête de Dries, une chose à laquelle il n'avait pas encore pensé. « C'est injuste, pense-t-il, que les uns aient toute la

peine pendant que les autres ne font rien. » Une petite honte lui coule entre les épaules là où il a si chaud. Et tout de même il n'aurait pas voulu être à leur place.

Le soir ensuite tombait; des buées s'effumaient de la rivière; une clarté rose se ridait autour de la barque. Et les abeilles à petites fois rentraient lourdes d'âmes de fleurs. Alors Dolf prenait les ruches l'une après l'autre et les remportait vers la barque. Et encore une fois dans la nuit, chacun à son tour, ils se mettaient à ramer.

C'était vraiment là une vie de vagabonds et pourtant chaque coup des rames les rapprochait du petit coin de terre où ils voulaient aller. Dolf allumait une pipe, bercé dans son doux songe éternel. Quelquefois Dries disait le nom d'un village et ensuite le silence tombait. L'heure tintait à un clocher, un chien aboyait, une bande de canards avec des coincoin effarouchés fendait l'eau. Lentement la Grande Ourse descendait par-dessus la campagne.

Quand l'orient s'éclaira, ils sentirent s'élever un vent sucré. Devant eux, à perte de vue s'étendaient des champs de neige en fleur. C'était la région des sarrasins. Tous les ans, à la floraison, Dolf menait pâturer là ses abeilles. Les vieilles, dans la saison d'hiver, parlaient aux jeunes d'un paradis tout blanc où le bon pain de farine était toujours mis sur la table.

Dolf donc commença de porter ses ruches près du champ. Et ils passèrent encore un jour ensemble. Ils avaient amarré la barque non loin d'une auberge. Mais dans l'après-midi le fils du marchand de lin quitta les ruches. Et Dolf resta là encore huit jours, jusqu'au temps de la pleine lune, veillant sur ses abeilles et fumant des pipes. D'autres hommes aussi venaient avec leurs ruches.

CAMILLE LEMONNIER.

(A suivre.)

LA

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

(*Suite et fin*)

XIII

« Il ne faut jamais voir la femme que l'on aime jouer la comédie de société; si elle la joue mal, on se désenchante; si elle la joue bien, on se désabuse. » — Ainsi parle Mme de Girardin, et je doute qu'elle ait convaincu personne; d'abord, parce que la comédie de société est un plaisir et une passion; quiconque en est féru s'y adonne ou s'y adonnera, sans se préoccuper des conséquences sentimentales et de ces nuances si ténues; — et puis parce que cet axiome, comme la plupart des axiomes, a un envers et un endroit, une part de faux et de vrai. La femme que l'on aime, pourrais-je répondre, fait tout bien, puisque c'est le propre même de l'amour d'idéaliser la personne, ses pensées et ses actions. L'amour n'enlevât-il pas toute clairvoyance, l'admirateur peut encore raisonner ainsi : « Si elle joue mal, c'est qu'elle est trop franche et loyale pour se dédoubler dans un personnage de convention; si elle joue bien, quel n'est pas son charme? Quel talent!

Quel infini de séduction! Quel précieux supplément à d'autres mérites! » Et, à le bien prendre, on aime parce que l'objet du sentiment réunit en soi une foule de vertus réelles ou qui n'existent que dans l'imagination de l'amoureux : ce sont des vertus cristallisées. Et l'on aime aussi un peu à la façon des moutons de Panurge, parce que dix, vingt, trente personnes proclament une femme aimable entre toutes. Or, la comédie de société fournit le moyen de paraître aimable à deux, trois cents spectateurs, qui font ensuite l'opinion publique des salons, cette même opinion publique qui influe tellement sur les individus; car, ici encore, la psychologie des foules entraîne ou fausse celle des particuliers. Et donc, mesdames, jouez la comédie: pour un seul que vous désenchanterez, vous en ravirez cent, et, faute d'un moine, votre abbaye coquette ne chômera pas! Si le flirt au premier degré est une attention sans intention, la comédie de société semble une variété de flirt, une intention générale sans attention spéciale. Prenons garde seulement : le flirt a mille incarnations; c'est le Protée de la passionnette.

Une femme du monde qui est en même temps auteur dramatique, poétesse, romancière à succès, excellente comédienne de société et exquise diseuse de vers, la baronne de la Tombelle, m'a envoyé des réflexions très fines sur le sujet qui m'occupe; car j'ai fait aussi mon enquête à ce propos, et je consignerai chemin faisant quelques réponses.

« La comédie de société, m'écrit-elle, amuse tout le monde. Les spectateurs, débineurs ou laudatifs, y trouvent leur compte. Les acteurs s'en divertissent bien plus encore. Les uns se plaisent à ce travail si délicat, où l'on épouse la pensée de l'auteur, où l'on collabore avec lui pour arriver à l'œuvre parfaite. Les autres apprécient les occasions de flirt, prisent fort les « menus suffraiges », mains serrées, coups de coude,

baisers rapides, qu'impose la mise en scène entre Frontin et Marton, au grand profit du lieutenant X... et de la vicomtesse Y..., mais au grand détriment du vicomte Y... Aussi existe-t-il, de par le monde, un mari qui défend à sa femme toutes les pièces *où l'on se touche*, dans le sens matériel du mot. Il n'a pas prévu qu'on peut se toucher autrement.

« Quelques personnes livrent leur scène à des acteurs professionnels. C'est un tort. Ceux-ci n'obtiendront qu'une attention distraite d'un public qui les a vus cent fois chez eux, et qui, d'ailleurs, ne se croit pas tenu d'applaudir des comédiens payés : de plus, ils formeront un ensemble commun, mal vêtu, jouant gros, à moins qu'on n'ait affaire aux premiers sujets de la Comédie française; mais ceux-là n'apprennent guère une pièce commandée : ils vous apportent une berquinade bien rebattue, et la jouent en regardant la pendule : coût, soixante-quinze ou cent louis. Les amateurs coûtent moins cher, ou plutôt avec eux les servitudes sont d'un autre genre. Il faut leur donner à dîner les soirs de répétition, si l'on veut diminuer les chances de *petit bleu* à la dernière heure; il faut leur offrir une voiture pour les reconduire, envoyer des fleurs aux dames..., et même, dit-on, un jonc à pomme d'or ou cent cigares de luxe au jeune premier. Il faut les inviter à ses chasses, si l'on en a; les autoriser à amener leurs familles, tantes énormes, cousines grincheuses, beaux-frères véreux, amis de tout poil, qui envahissent votre salon, s'y installent sans vous saluer, posent une carte et ne reviennent pas s'ils sont des gens très chics qu'on reverrait volontiers, vous accablent de visites s'ils font tache parmi vos élégances. N'importe, il vaut mieux subir tout cela, car l'amateur a le charme spécial de quelqu'un qui évolue dans sa sphère; il joue au naturel l'homme du monde. Prenez donc des amateurs, mais adjoignez-leur un metteur en scène auquel vous

donnerez pleins pouvoirs. Les gens du monde se soumettent volontiers à un professionnel expert, que le moindre cabotin braverait en face, comme il nous advint aux répétitions de *Julie*. Le metteur en scène plaçait à gauche une chaise que « l'amoureux » (élève du Conservatoire) voulait placer à droite; là-dessus, prise de bec, et la maîtresse de maison se garda bien de dire son avis. Le metteur en scène avait raison, mais on pouvait jouer sans lui, non sans l'amoureux. La représentation était proche... Nous laissâmes lâchement partir le moins indispensable des deux. Que celles qui n'ont jamais reçu nous jettent la première pierre.

« Du reste, la vanité fleurit chez les amateurs comme chez les professionnels. L'année où nous jouâmes *les Erreurs de Jean*, de Verconsin, l'auteur dirigeait les répétitions avec sa bonhomie souriante, adressait parfois aux interprètes de ces conseils où un gramme de blâme est dilué dans cent grammes d'éloges. M. de B..., qui remplissait le rôle principal, se piqua cependant, et, presque à la veille du grand jour, rendit son tablier. Cette fois encore, la maîtresse de maison fut lâche : elle supplia M. de B..., Verconsin jura de ne plus rien dire, notre premier sujet se ravisa, nous le remerciâmes chaleureusement..., et nous jurâmes tout bas de ne plus jamais avoir recours à lui.

« La question des accessoires est encore un grand souci. Il convient d'en charger un intime de la maison, qui s'assurera de leur fonctionnement, afin d'éviter une catastrophe analogue à celle qui marqua notre représentation du *Trésor*. Le coffret qui contient les bijoux sauveurs ne voulait pas s'ouvrir; j'y brisai vainement un couteau. Après deux minutes d'angoisse, il fallut se résigner. Par bonheur, mon interlocuteur, excellent acteur doublé d'un fin lettré, improvisa séance tenante deux vers qui sauvèrent la situation. »

On a joué chez Mme de la Tombelle et chez sa mère

Mme de Marivault : *le Dossier secret,* de Michel Provins; *At Home,* de Louis Legendre; *l'Etincelle, l'Autre Motif, Pendant le Bal,* de Pailleron; *le Passant, le Trésor, le Rendez-Vous, le Pater,* de Coppée; *Julie, Circé, les Portraits de la Marquise,* de Feuillet; *les Rêves de Marguerite, la Matrone d'Ephèse, Adélaïde et Vermouth,* de Verconsin; *la Dernière Idole, l'Œillet blanc,* de Daudet; *la Nuit d'octobre, le Caprice,* de Musset, etc... N'oublions pas une fort jolie pantomime japonaise de Gaston Lemaire, jouée en 1898 par Mlles de Sales, Ferrari, de Masquard, Valentine Chauveau, Yvonne du Bled, baronne de Bournat; MM. Albert Sage, de Massougnes, Albert Legrand; répétée ensuite avec grand succès chez Mmes Charles Cartier et de Samarine, devant des parterres de grandes-duchesses, de diplomates et de lettrés. Parmi les autres acteurs de cette troupe d'élite, au passé ou au présent, je citerai : le comte de Bourboulon, MM. Pralon, Charles Alphand, Randouin-Berthier, Alfred Tarde, Royer, Étienne Énault, baron du Teil; Mlles Kiréevsky, Falciano-Soltyk, Mme Malançon, etc.

Un autre salon, où la comédie de société règne de la manière la plus aimable, est celui de la duchesse de Bellune, qui a pour auteur habituel le duc de Bellune lui-même, dont les revues humoristiques et les pimpantes saynètes mériteraient souvent de figurer sur de véritables scènes. Sous ce titre : « Comment et pourquoi on a joué la comédie pendant l'automne à la villa Bellune, à Fontainebleau, » le duc de Bellune a bien voulu me raconter les débuts de sa troupe en 1885, et l'on me saura gré, j'espère, de reproduire son récit :

« Les journées se tiraient encore à suivre les chasses en forêt, mais les soirées étaient démesurément longues. Alors, pour tuer le temps, à la suite d'une curée des plus classiques, les jeunes amazones et les jeunes cavaliers décidèrent en conseil privé que l'on devait

inaugurer une série de représentations dramatiques, dont les unes et les autres feraient les frais.

« Il s'agissait d'abord de trouver une salle. Le hall de la villa Bellune, se développant sur quinze mètres de longueur et cinq et demi de largeur, fournissait un suffisant espace. Le portier du théâtre de la ville, qui était en même temps menuisier, se chargea de monter l'estrade et les portants; mon peintre-vitrier, doué d'une certaine habileté, fut élevé aux fonctions de décorateur; il eut promptement brossé un jardin, un salon avec leurs accessoires, et le rideau, avec manteau d'arlequin, par-dessus le marché. Quant aux artistes, tout l'état-major du 11e hussards s'enrôla dans la troupe, ainsi qu'un lot de civils smarts, et la fine fleur de l'Ecole d'Application. Le sexe aimable de la société de Fontainebleau offrit gracieusement son concours. M. J.-J. Weiss, alors bibliothécaire du palais, était un inestimable régisseur; il en accepta la charge, comme M. le duc de Caraman la haute surveillance de la confection des costumes.

« Cela ne suffisait pas encore. Il fallait trouver les pièces, en tenant compte des convenances. En ce moment, j'étais travaillé par un déplorable accès de goutte qui m'immobilisait sur une chaise longue; cette circonstance parut un motif tout naturel pour me charger d'improviser le répertoire.

« Les préliminaires une fois réglés, il fut décidé que la saison débuterait par la Revue traditionnelle, et que cette Revue serait essentiellement locale, sous cette réserve toutefois qu'on n'y parlerait ni de l'Escalier en fer à cheval, ni de l'historique Cour des Adieux. Et c'est ainsi que *le Jardin de Diane* fut bientôt prêt à affronter les feux de la rampe.

« Entre temps, notre compagnie venait de se renforcer d'une très précieuse recrue. Mon bon ami Gustave Nadaud, qui se trouvait en villégiature chez les

Rodier, à Bois-le-Roi, avait tenu à nous encourager, en m'apportant une scène et des chansons qu'il voulut bien interpréter lui-même. D'autre part, un de mes anciens au ministère des Affaires étrangères, Imbert de Saint-Amand, passait également ses vacances à Fontainebleau, et c'était un excellent porte-voix... Il en résulta que, le soir de la représentation, le rideau se levait devant l'élite du reportage parisien, MM. Calmette, Ferrari, Richard O'Monroy. Les interprètes remplirent merveilleusement leurs rôles, et, lorsque la toile se baissa, tout le monde fut content de chaque côté du rideau. Voici les noms des acteurs du *Jardin de Diane :*

Diane de Poitiers, — un Nuage.	Mlle de la Gatinerie (Csse Mniszech).
Marlotte................... Gabrielle d'Estrées.......... École d'Application.........	Mme Loyer-Cambardi.
La Carpe....................	Csse G. de Montgomery.
La Chasse à courre...........	Mlle Jeanne de Bellune.
La Dryade...................	Mlle Berthe Collard.
Un Candidat.................	M. Gustave Nadaud.
Corchevif...................	M. Rodier.
François Ier, — un Touriste anglais, — M. Arthur........	Cte de Cugnac.
Henri IV, — un Monsieur....	Bon de Vaux.
Un Écuyer de l'École.........	Cte de Diesbach.
Le Concert populaire.........	M. Mesnier.
Barbizon, — le Pharamond...	M. Lemius.
La Chasse à tir, — le Rageur.	M. Blondel.
L'Enragé, — un Afficheur.....	Vte de Coulanges.
Premier Artilleur.............	Cte Poilloue de St-Mars.
Deuxième Artilleur...........	Cte de Boigne.

« Le piano était tenu par M. de Montgomery.

« J'allais oublier la plus rare peut-être de nos interprètes du sexe gracieux, à laquelle les bravos furent

prodigués : une toute charmante biche qui, au lieu de fuir, obéissait complaisamment aux appels que lui adressait la trompe de *la Chasse à courre*.

« Le théâtre de la villa Bellune était lancé, et désormais, chaque année, il ouvrit avec régularité ses guichets pour deux représentations : l'une d'automne, dont la charade fit les frais ; l'autre d'hiver, consacrée plus spécialement aux Revues, à la comédie et même à l'opérette.

« Dans la première saison, on représenta : *Arbuste, Courroie, Soubrette, Brûlot, Parade*. Dans la seconde : *le Neveu de son Oncle, le Paragraphe 295, Dans la Lune, le Chemin de la gloire, le Mariage au fleuret*.

« La dernière pièce représentée fut : *Phœbé la blonde*, fantaisie mythologique, sur laquelle M. Noël Desjoyeaux broda la plus ravissante partition, et qui fut dite et chantée en perfection par Mlles Doleska et Renou (du Conservatoire) ; MM. Le Lubez, Bourgeois, Chevrier et Rosey.

« Ce fut le bouquet d'adieu de la troupe de la villa Bellune, que les promotions de grade et les mariages éparpillèrent peu à peu aux quatre coins de la France, y compris la Chine, où se trouvaient récemment encore le commandant et Mme Vidal qui, à la suite de la représentation du *Neveu de son Oncle*, jugèrent tout naturel d'unir pour tout de bon Mlle Louise d'Héricy et le colonel marquis de Villiers.

« De ces soirées d'antan, il ne reste plus, hélas ! que le souvenir, un pseudonyme d'auteur, quelques brochurettes oubliées, quelques programmes dus à la plume alerte et spirituelle de MM. les élèves de l'École d'Application de Fontainebleau, dont le soussigné, au nom de M. Victor Leduc, prie M. Victor du Bled de vouloir bien agréer le sympathique hommage.

« Duc de Bellune.

« Paris, le 9 avril 1899. »

Je demande pardon à mon correspondant si je le contredis, mais ses comédies vivent et méritent de vivre, et les maîtresses de maison y trouveraient de quoi charmer leurs invités. Et le souvenir n'est-il pas une grande chose? N'est-il pas le cœur qui se survit en quelque sorte, la reconnaissance de l'esprit ou de l'âme, la relique du passé, un diamant du caractère? Faut-il rappeler que le théâtre de la villa Bellune a fait peau neuve, qu'il est ressuscité, qu'il a émigré, en un mot, à Paris, rue Legendre, où, plusieurs fois l'an, M. Victor Leduc nous donne des fêtes ingénieuses, des comédies de son cru, jouées par une troupe nouvelle qui marche sur les traces de l'ancienne? Miss Scott Jerrard y fait merveille.

XIV

On joue énormément la comédie de société depuis 1870, et comme, au dix-huitième siècle, la palme appartint à Mme de Pompadour, elle appartenait, naguère encore, à Mme Aubernon de Nerville. Son salon fut un des premiers pour la conversation, le premier pour la comédie, le premier pour l'originalité, l'éclat des représentations, le choix des pièces, la persévérance, l'intensité de la volonté. Mme Aubernon de Nerville et sa mère, Mme de Nerville, sont peut-être les deux plus charmantes créatrices de bonheur social que j'aie connues. Songez, je vous prie, qu'elles ont reçu pendant cinquante ans et plus, qu'on a joué chez elles beaucoup de pièces de Molière, d'Alexandre Dumas, qui fut un des dieux du salon, d'Octave Feuillet, de Sardou; plusieurs pièces d'Ibsen, entre autres *Maison de Poupée*, que Mme Aubernon nous a appris à aimer; que, pour celle-ci notamment, les répétitions

ont duré quinze mois, et qu'il y en a eu cent seize. Des amateurs de premier ordre, M. et Mme Raoul Aubernon de Nerville, Mme Trousseau, MM. Henri Borel, Royer, Raquez, de Germiny; les femmes les plus élégantes et les plus spirituelles de Paris; membres de l'Institut, diplomates, grands lettrés, forcés d'écouter par la volonté de fer de l'imprésario, et forcés d'écouter de dix heures à une heure du matin. Et sans doute voilà bien de l'esprit perdu, bien du beau perdu! Tandis que le dialogue se déroule sur la scène, les figures des femmes se composent, les visages des hommes se raidissent, les sourires des uns se figent, les pensées des autres voyagent. On regrette parfois que tant de forces intellectuelles abdiquent, que la politesse enchaîne ces lèvres éloquentes. Patience! Elles auront leur tour; au buffet les langues se déchaîneront, et nous assisterons à un merveilleux tournoi. Et puis, il y avait les dîners de Mme Aubernon, les dîners de conversation générale qui préparaient leur revanche à ces émules de l'abbé Galiani.

Un jour, je me trouvais à côté de deux invités qui, de temps en temps, se risquaient à enfreindre l'utile loi du silence. On venait de chanter *le Lac,* car il y eut aussi chez cette admirable amie de très beaux concerts, des soirées consacrées à Musset, Hugo, Lamartine. « Connaissez-vous, demanda mon voisin, le mot de Lamartine? — Non; je vous en prie, dites-le-moi! — Eh bien, on jouait devant le chantre d'Elvire la musique que Niedermeyer avait composée sur son poème. « C'est singulier, fit Lamartine, je croyais que *c'était* « *complet.* » Bah! tous les grands hommes ont conscience de leur génie : la réplique de Lamartine ne semble pas plus orgueilleuse que celle de Mozart à l'empereur Léopold II, qui trouvait quelques longueurs dans *la Flûte enchantée :* « Sire, il n'y a pas une note de trop. »

Un autre mérite des fêtes de Mme Aubernon : *tous les hommes étaient assis*. Chose capitale; tout le monde y trouve son compte : eux d'abord qui, au lieu d'être relégués dans une embrasure de fenêtre ou une porte, peuvent pendant les entr'actes déployer leur verve et leur galanterie; les femmes qui se sentent plus belles, étant plus et mieux admirées; la maîtresse de maison qui, de la sorte, attire, retient plus facilement les hommes, et les empêche de causer entre eux. Mais aussi, chaque grande pièce était précédée d'une répétition générale et jouée deux fois; seuls les très intimes amis étaient conviés aux trois représentations : on invitait les autres par séries. Ainsi a fait Mme Jacques Normand, lorsqu'elle a donné, en 1899, *la Princesse Georges,* et elle s'en est fort bien trouvée : d'ailleurs la conversation de Mme Normand est, à elle seule, une délicieuse comédie de société, une comédie faite de grâce, de sincérité, d'improvisation éloquente, de gaieté bienveillante, avec des boutades imprévues, impétueuses, qui donnent la sensation d'une galéjade provençale. « Elle a un esprit magique, me disait quelqu'un. — Oui, répondis-je, mais c'est de la magie blanche. »

En 1898, après la représentation de *Rabagas,* j'accompagnai au buffet une dame qui venait pour la première fois; remarquant un cadre élégant, au milieu duquel s'étalaient des mots écrits en vieux français, elle me demande ce que ceux-ci signifiaient. « Ils signifient qu'après les Grecs, les Romains, avant Marguerite de Navarre, Mmes de Tencin, Aubernon, etc., saint Louis a préconisé le système de la conversation générale à table. — Eh quoi! saint Louis? — Oui, saint Louis en personne. Il y a quelques années, un immortel communiquait à Mme Aubernon un passage très curieux des *Mémoires* de Joinville. Le pieux roi donnait un grand festin, et sans doute ses voisins ne

l'amusaient pas plus que de raison, ou peut-être désirait-il détourner la conversation. Quoi qu'il en soit, avisant Robert de Sorbon et Joinville qui causaient à voix basse et semblaient y prendre plaisir, il les interpelle : « Si vous avez quelque chose à dire qui puisse « intéresser la compagnie, parlez tout haut; sinon, « taisez-vous ! » Quelque temps après, Mme Aubernon recevait un présent anonyme : une sonnette en argent, servant de piédestal à la statue de saint Louis, les paroles de celui-ci gravées tout autour de cette sonnette, qui rappelait à l'ordre les indisciplinés et remplaça celle qu'avait donnée jadis Alexandre Dumas. Déjà auparavant, elle avait commandé ce cadre qui vous a intriguée et qui, adossé à la muraille, semble avertir les invités. » Une seule personne parlant à la fois, point d'aparté, point de causerie parasite, les duos renvoyés après le dîner, voilà la règle. Mais aussi que d'habileté, que de verve, que d'éloquence personnelle, quelle adresse à mettre sur le tapis le sujet propre à faire briller tel convive, que de tempéraments dans l'application d'un système absolu, tandis que d'autres appliquent maladroitement un système de liberté ! J'ai dû, pendant vingt-deux ans, à cette incomparable maîtresse de maison, une bonne partie de mes plus délicieuses soirées. Avec quel art elle sut grouper les hommes éminents, quelle stratégie, quelle tactique dans la composition et la conduite de ses dîners : dîners philosophiques, académiques, politiques ; dîners purement littéraires, dîners artistiques, dîners d'amitié, dîners de politesse, et jusqu'à des dîners de deuil et des dîners de pardonnés ! Presque toujours un ou deux grands ténors de conversation, quelques rôles à manteaux, des Dugazon, des personnages muets par modestie, mais sachant écouter, ayant l'esprit du silence. Quelques-uns en médisaient, presque tous voulaient y venir ou revenir.

Je cite des exemples, et ne prétends pas donner une énumération complète. Voici le théâtre du duc de Massa, tantôt à Franconville, tantôt à l'hôtel de la rue la Boëtie; fêtes superbes, où le maître de maison fait jouer sa musique, ses brillants opéras par les premiers artistes, où les orchidées, par leur splendeur étrange, leurs variétés infinies et leur amoncellement, emportent les invités dans des pays de rêve, voisins des pays de l'harmonie. Au château de Brissac et à Paris, la vicomtesse de Trédern triomphe dans l'opéra-comique, dans l'opéra; elle a abordé Wagner, et ceux qui l'ont entendue dans *le Vaisseau fantôme* en gardent un souvenir toujours présent.

Mme Jane Dieulafoy a mis ici encore la marque de sa forte et originale volonté, une volonté toute parfumée de bonté intelligente : sur son théâtre de la rue Chardin, elle n'accueille que les choses rares, à peu près injouées. Cinq ou six fois l'an, on y voit défiler des mimes de Théocrite, des comédies d'Aristophane, de Calderon; des mystères du moyen âge : *Farce nouvelle du Pâté et de la Tarte, Farce nouvelle très bonne et fort joyeuse du Cuvier;* un jour, *les Deux Billets,* de Florian; *Défiance et Malice*, de Michel Dieulafoy, que Napoléon Ier fit jouer plusieurs fois aux Tuileries; un autre dimanche, la *Sulamite,* tirée du *Cantique des Cantiques,* par Mlle Élisabeth Shaller, musique de M. Urbain le Verrier; ou bien encore une comédie persane, chinoise. Ses collaborateurs : des membres de l'Institut qui mettent au point les Mystères; l'un d'eux, avant chaque représentation, fait une conférence sur la pièce qu'on va jouer; ses acteurs : M. et Mme Léo Claretie, MM. Alphand, Joanne, Soulier, Rameau, etc.

M. et Mme Dieulafoy ne s'en tiennent pas là, et, joignant l'enseignement à l'exemple, ils ont publié le *Théâtre dans l'intimité* (in-12, Ollendorff). On y trouve

cinq pièces jouées chez eux, avec les causeries qui les ont précédées, des commentaires intéressants sur le costume grec d'autrefois et le costume israélite, et, ce qui est encore plus précieux pour les amateurs de ce sport littéraire, des conseils pratiques pour installer sans frais un théâtre de salon : le plus galamment du monde, ils racontent ce qu'ils ont fait, comment ils ont acquis une complète expérience, et aplanissent la voie aux débutants. Et ils expliquent fort bien aussi les mérites des gens du monde qui jouent la comédie : la personnalité tenant lieu d'acquis, la distinction de méthode, la culture générale de gymnastique et de travail, la nécessité d'offrir à un public raffiné des mets intellectuels aux saveurs finement originales : ceci est un plaidoyer fort habile où ces excellents *impresarii* maximent des pratiques qui ne sont pas à la portée de tout le monde.

Chez Mme Funck-Brentano, c'est Ibsen qui règne, et j'y ai vu jouer aussi une pièce de Leconte de Lisle. Mme Edmond Adam fait représenter dans son hôtel de la rue Juliette-Lamber ses propres œuvres, *Coupable, Qui a vécu vivra,* etc., ou des comédies étrangères adaptées par elle-même; elle a sa troupe d'amateurs; autrefois, les Français, l'Opéra-Comique, le Palais-Royal, se succédaient sur son petit théâtre. Quelle fête aussi que cette délicieuse paysannerie de Gif, en 1889, où le costume rural était de rigueur! Des charrettes enguirlandées de feuillage attendant à la gare des villageois dignes de Mme des Houlières, ceux-ci précédés par un charivari d'orchestre, Mme Adam en fermière avec un élégant bonnet à la Charlotte Corday; sa fille, Mme Segond, ravissante avec son madras de Bordelaise; grande tombola, boniment de M. Joanne, facéties tonitruantes de Jean Aicard, visite aux ruines, mâts de cocagne; *l'homme sauvage,* Adrien Marie, sous son maillot de soie noire, sa ceinture de crânes,

ses tatouages, faisant revivre les Mohicans de Fenimore Cooper. On se montrait Pierre Loti en pêcheur d'Islande, Georges Hugo en charpentier, la baronne de Poilly, le marquis et la marquise de Morès, M. et Mme Magnard, M. et Mme Lockroy, M. et Mme Camescasse, Mlle Jeanne Hugo, le marquis de Castellane, Léon de Tinseau, Cochery, général de Castex, etc... A sept heures, le dîner; on s'assied douze, quatorze par table; chacun trouve devant soi un menu qui porte cet appel :

« Tou cé q' vous trouverai sur la table, çai pou l' mangé et pou l' boir.

« Faisy-moi l' plési d' vous servi vous-maime, pas se queue d' fané l' foin nous a ben fatiguai, vous savai.

« Femme ADAM. »

Et Jean Aicard recommence de plus belle ses récits provençaux; le docteur Segond lui donne la réplique, d'un *assent* non moins bon cru. Mille propos, mille joyeusetés volent d'une table à l'autre; puis, le feu d'artifice sur la terrasse, les massifs illuminés par des feux de Bengale, et du fond du bosquet un spectre blanc se détachant, comme une fantastique apparition. Mais bientôt le drap tombe, un héros de légende apparaît, le prince Karageorgevitch, qui chante des vers de Coppée, mis en musique par Palicot. Contraste saisissant! Une rêverie quasi mystique succédant aux plaisanteries bruyantes des Provençaux.

Qui encore? Mme Albert Gillou, qui compose et joue elle-même, avec un rare talent, des pièces d'une verve désopilante; Mme Arman de Caillavet, qui, très éclectique, fait représenter des comédies du dix-huitième siècle, des revues fort spirituelles de son fils; c'est chez elle qu'on a eu les prémices dramatiques d'Anatole France : le prestigieux écrivain a composé tout

exprès un proverbe : *Au petit Bonheur,* joué à miracle par Mme Gaston Arman de Caillavet, MM. Feydeau et Robert de Flers.

On joue encore ou l'on a joué la comédie, l'opéra-comique, chez la comtesse de Kessler, Mmes Menier, Ernesta Stern, Charles Cartier, Fitch, Hély d'Oissel, baronne Sipière, duchesse d'Uzès, duchesse de Rohan, marquise de Brou, baronne Morio de l'Isle, princesse de Broglie, Mme de Saint-Victor, comtesse de Beaussacq, Mme Gabrielle Fouquier, etc. Au passé : la comtesse de Chambrun, la baronne de Poilly. Le château de Folembray a vu de charmantes fêtes, et, si les murs étaient poètes, ils eussent adressé force madrigaux à l'imprésario et à cette brillante troupe, où l'on remarquait la comtesse de Brigode, le comte d'Andigné, MM. du Hallay, Deschanel, Manuel de Gramedo, Mme Renjkiens : *Attendez-moi sous l'Orme, Don Pasquale, Histoire du Vieux Temps* de Maupassant; *la Guzla de l'Émir* de Théodore Dubois ; *Madame est couchée* de Granger, etc., alternaient avec de fort beaux concerts. Mais où sont les neiges d'antan? On raconta un jour chez la baronne de Poilly qu'une dame avait eu la fantaisie (fantaisie de quinquagénaire qui garde la superstition de sa beauté) de jouer derrière un triple rideau de gaze noire. « Oui, observa un ironiste, elle avait l'air d'une pintade dans une cage à poulets. »

Théâtre fermé aussi pour cause de décès, hélas! celui de la comtesse de Chambrun ; elle jouait *l'Arlésienne, Conte d'Avril,* etc., dans ce bel hôtel de Condé, rue de Monsieur, où s'épanouit une des plus pures figures du dix-huitième siècle, Mlle de Condé, l'idéale amie du marquis de la Gervaisais, sœur Louise de la Miséricorde, qui connut toutes les extrémités des grandeurs et des misères humaines, mais trouva dans un couvent la paix suprême. Une qualité manqua à

Mme de Chambrun : cette volonté équilibrée et pratique qui empêche une âme d'errer à la remorque des choses et des personnes, qui aurait apporté à ses actions, à ses pensées le lest nécessaire, et lui eût permis de résister à certains envahissements, de faire bonne justice à tous : mais son âme était charmante, du métal le plus fin, avec des vibrations harmonieuses qui s'échappaient parfois en vers exquis; elle avait le goût de tout ce qui était beau, noble, grand; une imagination romanesque et poétique qui revêtait de grâce ses discours : elle est morte depuis neuf ans; ses amis la regrettent toujours.

La comédie de société règne de plus en plus en automne, dans les châteaux; et elle a trouvé un nouveau moyen d'étendre son domaine. On donne dans les cercles de très belles fêtes, auxquelles accourent les dames, où l'attirance est plus grande encore lorsqu'on représente une revue composée par quelque membre, jouée mi-partie par des amateurs, mi-partie par des professionnels. Le cercle de l'Union artistique (l'Épatant) détient ici le record, grâce aux charmantes créations de MM. Georges Rivollet, Gaston Jollivet, Albert de Berthier, trois mondains raffinés, de la même famille intellectuelle que les Ségur, les Boufflers, le chevalier de l'Isle et Chaulieu. J'ai sous les yeux *Sans rimes ni raison,* fantaisie en vers libres en trois tableaux, jouée le 10 juin 1898, sur le théâtre de l'Épatant; au rebours de beaucoup de revues qu'on écoute avec plaisir, qu'on oublie sans peine, et qui, passé le spectacle, font penser aux carcasses d'un feu d'artifice, celle-ci se relit agréablement. Ce ne sont que piquants propos, allusions drolatiques, apparitions plaisantes, couplets galamment tournés, calembours bien drus, joyeusetés de haute gresse. Et quels interprètes ! Mmes du Minil, Mily-Meyer, Médal, Lavigne, MM. Truffier, Noblet, Galipaux, Dehelly, Gatimel, etc., des membres du

Cercle; l'orchestre dirigé par Domergue, décors de Ménessier, costumes de Doucet et Chalain! Comme je voudrais vous redire *la Féministe candidate à l'Académie, C'est Jules !, le Membre de l'Épatant qui n'est jamais content, le Dernier Salon où l'on cause, Ah! les Maris !, le Spiritisme, la Première Nuit de noces!* Pour faire court, voici *le Dernier Salon où l'on cause :*

Dans ce Paris qu'on calomnie,
On dit qu'il n'est plus un salon
Où la divine causerie
Prenne son vol de papillon.
Certes nous n'avons plus Voltaire,
Madame Geoffrin n'est plus là...
Qu'importe? dans notre misère,
Nous gardons encor l'Opéra.

C'est l' dernier salon où l'on cause :
Les bell's dam's et les beaux messieurs
Échangent des propos joyeux...
Ce qu'on chante est la moindre chose :
C'est l' dernier salon où l'on cause.

C'est merveilleux comme acoustique :
De loge à loge l'on s'entend;
S'il n'y avait pas du tout d' musique,
Ce serait tout à fait charmant.
Aussi, de c' paradis terrestre,
Un abonné dans l' mouvement
Demand' qu'on expulse l'orchestre...
On verrait plus tard pour le chant.

Pour terminer cette étude, je citerai quelques réponses de gens d'esprit à mon questionnaire :

« La comédie de société me paraît le premier des arts mondains, à condition que ce soit bref, varié, un peu libre, et que les assistants puissent s'asseoir où ils veulent, respirer ou même causer. Il n'y a pas de meilleurs acteurs que les gens du monde, et il n'y a pas de ragoût plus délicat, si le théâtre de société n'a pas les

défauts du théâtre de ville : la banalité, l'étroitesse du cadre, l'accentuation professionnelle. Les Grecs et les gens de la Renaissance devaient être de bien grands gourmets, eux qui aimaient le théâtre en plein air, dans un site superbe, ou les pantomimes dans un parc. » (René de Maulde).

« La comédie est, comme la société, une pièce qui ne vaut que par les acteurs. » (Une compagnie de magistrats chasseurs.)

« Ce que je pense de la comédie de société? Qu'elle amuse certainement ceux qui la jouent. » (Jacques Normand.) — « Qu'elle est favorable au développement de la natalité. » (Réponse d'un ami qui préfère garder l'anonyme.)

« C'est très amusant pour ceux qui la jouent, parce qu'il est fort intéressant de s'étudier à dire naturellement les choses qu'on ne pense pas. Pour ceux qui regardent, c'est un régal de voir les gens du monde s'escrimer dans un art auquel ils sont tout à fait étrangers, et où ils réussissent souvent mieux que les professionnels. » (Comtesse de Beaussacq.)

« C'est un charmant passe-temps auquel seuls les maris peuvent trouver parfois à redire. »

« Je suis pour la comédie de société, opine une amie, pourvu qu'elle ne dure pas trop longtemps. Et puis il faut rester acteur improvisé, ne pas devenir « le monsieur qui joue la comédie » ; sans quoi l'on s'expose à recevoir des invitations de gens qu'on ne connaît pas, et qui s'imaginent qu'on peut vous faire venir comme des chiens savants ou les frères Isola. La comédie est un amusement de gens jeunes, car on y risque le ridicule, maladie terrible pour les gens atteints de maturité... »

« ... Les gestes des amateurs, leur diction, leurs attitudes sont proportionnés avec le cadre même, tandis que l'acteur de profession, introduit dans un

salon, y fera moralement l'effet de l'ogre aux bottes de sept lieues ou d'une statue chryséléphantine descendue de son socle, nous offrant une désillusion pareille à celle des décors de théâtre eux-mêmes vus de près... C'est pour cela, qu'à part l'intérêt très réel de voir jouer les gens de son monde, ces derniers gardent une supériorité en ce qui concerne l'harmonie de lieu et d'ensemble; tandis que les autres l'emporteront sans conteste dans les situations outrées, les actions tranchées, les gros effets dramatiques et comiques où M. de X... et Mme A... seraient parfaitement ridicules... Sans le prendre complètement à la lettre, ne sentons-nous pas en nous une dualité, une complexité comprenant plusieurs moi heureux de se manifester chacun à son tour? Entendre soupirer des compliments que jamais sans doute on ne vous fera dans la vie réelle; exprimer des sentiments, en éprouver même dans un moment d'illusion que l'on ne ressentira, que l'on ne traduira plus aussi fortement; rompre avec la banalité et la monotonie de l'existence : voilà donc les principales séductions de la comédie de société. » (Mlle C...)

Conclusion. — La comédie d'amateurs, née au seizième siècle, s'affirmant et grandissant au dix-septième, illuminant la vie sociale au dix-huitième, au dix-neuvième siècles, commence, s'épanouit avec la société française, durera autant que celle-ci, aussi longtemps qu'il y aura parmi nous des gens amoureux de l'esprit, de la grâce, comprenant la douceur de vivre; c'est-à-dire toujours.

VICTOR DU BLED.

LES

ROBINSONS DE PARIS

(Suite)

IV

On déjeunait, rue de Provence, tout frémissant du désir, à cette heure, de voir le Sénat, d'y coudoyer les hommes importants, pour lesquels, en province, on se dispute au café. Les dames Baldy devaient y aller seules. Mais Aubert, loin de protester contre son exclusion, participait placidement à leur bonheur.

Ce qui faisait frémir aussi, mais d'effroi chaque jour, c'était le manque prochain de ressources. A force d'économies, en rognant sur les vivres, sur la lumière et la lessive, on arrivait à subsister avec quatre cents francs par mois. Or, les rentes ne rapportaient que trois cents francs. Il fallait, à petit feu, brûler le capital, ce papier que le père Baldy avait eu tant de peine à entasser dans l'armoire.

A la vérité, on avait embauché un pensionnaire, une espèce d'enfant du pays, du côté de Toulouse, qui payait cent vingt francs par mois le déjeuner de midi et le dîner. Seulement, quel pensionnaire gras, jeune, laborieux à table! Cet élève de l'École des beaux-arts, qu'il ne fréquentait guère, les profitait, les cent vingt

francs de sa maman! Mère Baldy coupait le pain à très petits morceaux : il ne craignait pas d'en prendre plusieurs à la fois; elle inondait de sauce les ragoûts, couvrait les rôtis de pommes de terre : il accompagnait de sauce et de pommes frites ses larges tranches de viande. Et en avant les verres de vin!...

Aujourd'hui, mère Baldy s'épouvantait de l'appétit de son pensionnaire. Une fois, elle l'interpella d'un air doucereux :

— Voyez-vous, en vous couchant si tard, votre estomac se creuse : vous mangez trop, ça vous fera mal... Vous savez que votre maman m'a chargée de vous surveiller.

— Les mamans, vous avez toujours peur. Regardez-moi donc!... Je me porte comme un platane de chez nous.

— Quelque jour, une congestion...

— Ah! ah!...

Il se mit à rire, si insouciant, si ingénu que Suzanne ne put contenir son hilarité. Aubert, qui ricanait, baissa le nez dans son assiette. Il ne se gênait guère à table, lui non plus, se gorgeant de n'importe quoi, de pain, de viande, avec méthode.

— Ah! monsieur, poursuivit la mère, on peut en boire du vin, à deux sous le litre, chez nous... Tandis qu'à Paris, le voyage, les droits, la mise en bouteilles, le renchérissent énormément.

— Il devient si pétillant, à cette température du nord!... On croirait du champagne rouge.

— Le vin aigrit l'estomac, tous les médecins vous le diront.

— Les médecins! Si on les écoutait, l'univers entier serait malade.

Et, la bouche pleine, le pensionnaire riait d'une face épanouie. Bien portant, largement pourvu de mensualités par sa mère, il ne pouvait s'imaginer que des

soucis d'argent tourmentaient ses hôtes. La discussion semblait exciter son appétit : il voulut boire. D'une main distraite soulevant la carafe de vin, il s'aperçut qu'elle était vide. Alors, comprenant que le repas était achevé, il plia sa serviette en forme de mitre, et après avoir d'un bonjour bref salué la compagnie, il s'éloigna d'un pas pressé, puisqu'il n'avait plus rien à faire.

— Ce pensionnaire, grommela la mère Baldy, nous avalera tout crus.

— Congédiez-le, hasarda Aubert.

— Il nous rapporte au moins plus que toi, nigaud!

Aubert, les mains jointes sur la table, resta muet, afin de ne pas s'inquiéter.

— Ce nigaud n'a pas plus de sang qu'un roc!... reprit Suzanne, dont les lèvres rouges se gonflaient de haine.

Elle menaçait Aubert avec indignation, à le voir si lâche, et une fois de plus s'efforçant de se convaincre qu'il n'était digne d'aucune pitié, elle écouta la voix du péché murmurer au fond de son être. Pour l'argent, rien que pour l'argent, avec le cynisme de sa race de paysans avares, elle céderait à la tentation du Mal contre cet époux ridicule.

Aubert la regardait, indifférent, aussi impassible qu'un sourd.

— Voyons, lui dit-elle, veux-tu, oui ou non, engager tes biens dans l'entreprise de la *Pomme d'amour?*

— Non, sauterelle! Tu me les aurais vite dévorés!

Les deux femmes se retirèrent dans leur chambre, en grondant.

Aubert, les coudes sur la table, demeura perplexe durant quelques minutes. Aurait-il longtemps encore la force de résister par l'inertie à leurs provocations? Il était las de vivre en paria dans son ménage, taquiné comme un gamin, par une femme qu'il désirait davantage à mesure qu'il en était privé. S'il pliait devant

ses caprices, oh! tout de suite, elle lui donnerait son corps en vendanges, elle saurait lui ouvrir une existence heureuse. Quelle créature elle était devenue!... Eût-on jamais imaginé qu'une demoiselle Baldy, élevée au sévère couvent de Coulobres, pût respirer la fange de Paris jusqu'à en être empoisonnée? Elle s'enrageait de ne pouvoir à son gré parader sur les boulevards, recevoir du monde, en des soirées de gala. Mais, à force de souffrances, ces ambitions d'enfant gâtée lui passeraient peu à peu. Et plus tard, là-bas, dans l'herbe et le soleil, on oublierait cet enfer de Paris.

Aubert, sur une telle espérance, se ranima. Fanfaron, il se mit à siffler; il se leva, sautilla puérilement autour de sa chaise.

En ce moment, Suzanne et sa mère arrivaient, propres, luisantes comme des cygnes au sortir de l'eau. Aubert s'avança, pour les narguer, les poings aux hanches.

— J'ai envie de vous suivre, dit-il.

— Avec ton pantalon court et ta veste effilochée!... Lève le couvert.

— Non, par exemple. Paria, mais pas domestique... Allons, partez... Bonne chance.

Il monta chez lui, dans sa chambre de bonne, tandis qu'elles s'esquivaient, abandonnant le couvert sur la nappe, dont les miettes de pain attiraient aux vitres les oiseaux. La rue, avec son fracas de rivière aux écluses lâchées, surprit les deux femmes. Quatre omnibus de l'Odéon effleurèrent leurs manteaux, sans qu'elles eussent l'audace d'adresser au conducteur le moindre signe.

Au Luxembourg, près de la fontaine Médicis, père Puech et sa fille les attendaient depuis une heure. Suzanne et Claire, en caquetant, s'examinèrent à la dérobée leurs toilettes. Suzanne avait beau multiplier

ses recherches de coquetterie, elle trouvait Claire toujours mieux parée, et d'un rien, d'une aigrette hardie au chapeau, d'une épingle d'or au col, d'un menu bouquet piqué au corsage.

Au Sénat, dans la froide salle d'attente, ils médirent un peu, pour passer le temps. Ils médirent d'Estelle qui menait la vie à l'américaine, fréquentant les journaux en garçon, et d'Abel qu'on se flattait néanmoins d'avoir embarqué dans l'arche d'une veuve.

Sur le haut de l'escalier à rampe de fer, Galinier apparut enfin, plus grand qu'à l'ordinaire, en sa redingote, son gilet blanc à giletière d'or. Il descendit, rose et guilleret, les mains tendues.

— Vous assisterez un moment à nos délibérations, dit-il sur un ton de sacristain dans son église. Ensuite, nous visiterons le palais.

— Oui, oui...

Suzanne, à qui vraiment il semblait rajeuni, lui tapotait sur le bras avec effusion, pendant que Puech, développant en éventail sa barbe magistrale, s'étonnait des couloirs étouffants, des noirs escaliers de clocher, des vestiaires, où des gens à tournure de magistrats ou de chanoines allaient et venaient pêle-mêle sans se connaître. Quelle mine grave et recuillie affectaient, parmi tant de confusion, les huissiers eux-mêmes ! Galinier, dans la pénombre d'un couloir, retint Suzanne seule une seconde, vit ses yeux fixes et troublants. Elle souriait. Il n'osa, dans sa prudence, de peur d'être entendu de quelque journaliste caché, lui dire un mot d'amour.

Dès que ses amis furent installés aux tribunes, Galinier s'échappa. Cependant, la coupole tant prônée à Coulobres resplendissait au-dessus de leurs têtes. Autour d'eux, des dames endimanchées, des notables de village, n'osaient bouger, la bouche ouverte, les mains sur les genoux.

Quelques sénateurs çà et là sommeillaient sur leurs banquettes de velours rouge; d'autres écrivaient ardemment sur leurs pupitres; d'autres encore, dans l'intervalle des travées, échangeaient des commérages en souriant. La plupart étaient couronnés de neige; et, le crâne poli, ils semblaient tous vieux. A la tribune, un orateur congestionné pérorait d'une voix fluette.

Mère Baldy, parce qu'elle ne comprenait rien, ne put s'empêcher, malgré tout son respect, de bâiller à plusieurs reprises.

— Je n'aperçois pas Galinier, observa Puech. On doit le retenir dans quelque commission. Il travaille, celui-là.

Il n'y avait à leurs yeux que Galinier, le grand homme de l'Hérault. Socialiste en paroles, celui-là s'était laissé griser, en même temps que ses concitoyens, par le romanesque des doctrines les plus révolutionnaires. Au fond, dans son bon sens de petit rentier pratique, il n'admettait pas que la Révolution pût se faire; il comprenait que tant de paysans enracinés sur leur lopin de terre, tant de bourgeois, d'employés, d'ouvriers même, possesseurs de quelque bien, ne consentiraient jamais au bouleversement d'une société où chacun détient une part, si minime qu'elle soit, du patrimoine commun, et où du moins chacun garde l'espérance divine de posséder un jour. Mais la parole pour Galinier était tout : quand il avait longuement discouru, son esprit était satisfait. On le trouvait très fort, à Coulobres, plus avancé que ses rivaux, et c'est pourquoi, afin de se donner de l'importance, on l'avait élu. Situation commode : Galinier, au Parlement, ne faisait rien. Pour excuser sa faiblesse, il alléguait la haute et fière indépendance où ses collègues le laissaient.

Des deux autres sénateurs du département, on ne savait pas grand'chose, sinon qu'on les avait élus en

récompense des luttes acharnées qu'ils avaient, leur vie durant, soutenues pour des mots. L'un était horriblement décrépit : plus courbé qu'un chêne par la tempête, il se soignait dans sa chambre de rhumatisant, rue du Cardinal-Lemoine ou de préférence dans son jardin de Béziers, au soleil du Languedoc; l'autre, encore solide, courait la prétentaine dans la banlieue de Paris, mangeant et buvant, ainsi que dans les bastides et les grangeots de Montpellier...

Soudain, dans l'hémicycle, Galinier apparut, solennel. Il salua de la main ses amis, avant de gravir les degrés de la Montagne. Ceux-ci lui répondirent en inclinant la tête, et la séance présenta enfin quelque intérêt. Galinier, sur son banc solitaire, semblait écouter gravement la discussion, ses joues roses entre ses doigts.

Il ne songeait en réalité qu'à Suzanne. Pourrait-il tout à l'heure lui dire en secret son dévouement généreux? Il soupçonnait depuis des mois que ses compatriotes de la rue de Provence flottaient sur des épaves; il savait, d'autre part, que la jeune femme voulait à tout prix vivre dans la capitale. Donc, qu'un petit rentier lui assurât les moyens d'une existence aisée, elle se donnerait toute à son bienfaiteur. Mais quels moyens? Ne serait-elle pas trop exigeante? Galinier réfléchissait, hésitant un peu, craignant de se tromper sur les apparences légères de Suzanne. Il devait pourtant s'entendre clairement avec elle. Alors, impatient de la voir tout proche, de lui parler, il se leva de son siège, et fit aux camarades le signe de le rejoindre hors de la salle.

Suzanne sentit qu'une heure décisive était venue : son cœur palpitait de désirs et à la fois d'appréhensions; ses pieds frémissaient en marchant vers le péché, qui l'attirait comme un abîme. Par des couloirs luxueux, on retrouva Galinier dans la salle des Pas-

Perdus, où murmurait une rumeur de salon. Là, les politiciens de tous les partis se confondaient gaiement, tels qu'en récréation au collège les élèves de toutes les classes. Galinier conduisait mère Baldy à son bras, et il affectait d'abord envers elle, autant par fatuité que par stratagème de séducteur, des galanteries de jeune homme. Afin de plaire à Suzanne, il parla de l'entreprise qui les passionnait tous, dans leur envie d'argent.

— Vous savez que ça marche, la *Pomme d'amour*. Plus je creuse cette affaire, plus j'y découvre une mine d'or. Les souscriptions commencent à me parvenir... J'organiserai une tournée de conférences dans notre Languedoc.

— On pourrait, par reconnaissance, répondit Suzanne, baptiser notre association : la *Tomate Galinier!...*

— Non... Une fois l'affaire lancée, je me retire... Oh! ma réélection, peu m'importe!... Voyez-vous, moi qui sors du peuple, je serais trop honoré de le servir dans le rang, en simple soldat. On m'a imposé ce mandat de sénateur. Autrement, je n'aspire plus qu'au repos.

— Non! Non!... Il faut que vous représentiez notre pays, vous un honnête homme, un fils du peuple!... D'ailleurs, sans vous, que deviendrait la *Pomme d'amour,* voyons!...

— Oh! je me sacrifierai encore, sans doute... Mais qu'il ferait meilleur errer le long de notre rivière, sous les ombrages de nos ormes et de nos frênes!

La tête haute, les yeux troublés par la vision des collines semées d'olivettes, il désigna le ciel dont la lumière limpide emplissait les fenêtres. Et il imaginait une promenade, seul avec Suzanne, parmi les roseaux de leur province, tandis que le chant des cigales couvrirait le bruit de ses paroles caressantes. Suzanne l'interrompit au milieu de son rêve :

— Si vous quittiez Paris, nous ne partagerions plus avec vous ces rares heures d'intimité.

— C'est vrai, c'est vrai!... répondit-il en lui pressant le bras.

Plus il la sentait conquise, plus il s'éprenait d'elle, si bien qu'il soupçonna la mère de complicité. Comment Paris avait-il pu corrompre si vite ces deux femmes qui, là-bas, à Coulobres, n'adressaient la parole qu'aux gens de bien, aux notables?

Puech, un peu en arrière, expliquait à sa fille la couleur politique de quelques sénateurs qu'il se vantait, souvent à tort, de reconnaître. Chacun de ceux-ci se retournait, à sa voix profonde; les huissiers, cravatés de blanc, l'épiaient de travers. Nul n'osait le réprimander, à cause de sa demoiselle dont la beauté gracieuse et robuste provoquait chez les plus indifférents une admiration mêlée de tendresse.

Galinier amena les dames Baldy dans un coin, sur une banquette de velours. Là, le tapis était plus épais que le sable de la plage, à Cette. On subissait, sans savoir, l'heureuse influence des fresques de Delacroix, leur chaude poésie de vie et de couleur. Tout au fond, dans une pénombre de chapelle, où des glaces formaient par leurs lueurs et leurs reflets de fantastiques horizons, le comptoir de marbre de la buvette réunissait, autour de ses bocaux, des sénateurs qui, tout en plaisantant, abandonnaient leurs airs de complot et de bataille.

Père Puech et Claire vinrent s'asseoir sur la banquette de velours, doucement, avec une sorte de mélancolie. L'émotion était trop forte, de se trouver ainsi au milieu des tribuns, des anciens ou futurs ministres qui sont l'honneur de la France. Il fallait se reposer. Et, tout bas, de même que sur la place d'un village, ils se mirent à bavarder, médisant de nouveau, sans se lasser, des gens de Coulobres qui n'avaient pas su

se créer une destinée à Paris, et aussi un peu de ce nigaud d'Aubert qui composait un opéra. Galinier, cependant, se rapprochait de Suzanne; il sentait le frôlement de ses genoux sous la robe, et parfois s'appuyait, comme par mégarde, sur son épaule, avec délices.

Claire, ennuyée de tout ce monde sournois qui bourdonnait dans un décor d'administration trop riche, donna le signal du départ. Il lui tardait de voir des jardins, des hommes jeunes, les choses fraîches du printemps. Son père, une fois dehors, toisa les passants avec l'importance d'un seigneur, ennobli par ses rentes, qui a passé deux heures dans un palais du Gouvernement. Quant aux dames Baldy, elles s'épanouissaient sur le trottoir : Suzanne frémissant d'espérances merveilleuses; la mère rassurée dans sa fortune par l'amitié du sénateur.

A travers le Luxembourg, au jour pâle du ciel, ils se promenèrent ensemble, le temps de jouir de leur gloire. Des étudiants, des femmes aux yeux hardis, se hâtaient sous les arbres.

Tout à coup, au détour d'une allée, ils aperçurent Estelle au bras d'Abel. Les deux amants, préoccupés d'eux seuls, ne voyaient personne à l'entour, sous les feuillages sombres.

— Ouais! leur cria Puech. Vous rêvez!... On dirait des farauds au bord de notre rivière, le dimanche!...

Abel et Estelle, en rougissant un peu, s'avancèrent avec des salutations et des révérences, qui faisaient rire les étudiants au passage. Mais des roulements de tambour annoncèrent bientôt la fermeture des portes. On alla tous en famille, d'une volée, accompagner à l'omnibus de l'Odéon les dames Baldy.

Néanmoins, en route, la mère de Suzanne interrogea Estelle :

— Petit Pierre, où l'as-tu laissé?

— Oh! il est très bien... avec le petit de la concierge, dans la loge. Ils vont à la même école.

— Pauvre petit! murmura Claire qui, dans son expérience de Parisienne un peu romanesque, pressentait quelque malheur. Avec quel entrain tu recommences ta vie, Estelle!

— Oui, parbleu!... Abel m'apporte le renouveau.

— Quand donc votre mariage?

— Dans un, deux mois, nous ne savons... Enfin, je suis heureuse... Et vous, Claire?

Estelle n'osa achever sa pensée. Mais chacun, sauf père Puech qui était un peu lourd d'intelligence quelquefois, saisit l'allusion au mariage de Claire et de Hugues, auquel on songeait de temps à autre, comme à un lointain paysage plein de poésie. Claire tressaillait de la joie que les amis lui fussent favorables. Elle dit, avec sa timidité d'enfant, et pour endormir les soupçons du père, qu'elle craignait toujours :

— Je ne puis encore que regarder vivre les autres, et je suis si heureuse de leur bonheur!

L'omnibus s'ébranlait. On se serra les mains une dernière fois.

Pendant que père Puech et sa fille attendaient l'omnibus Grenelle-Bastille, Abel avec Estelle s'esquivèrent, le long du jardin. Dans l'ombre plus touffue des feuillages, la jolie veuve s'abandonna, confiante, au bras de celui qu'elle croyait son sauveur. Il la soulevait du sol avec allégresse, pour l'exciter à l'amour davantage et déjà la posséder.

— C'est vrai, alors, que nous pouvons être mariés dans un mois, Estelle?

— Oui, certes... Et nous bâtirons un nid très haut, toujours plus haut, vers le ciel.

— Le ciel de Paris.

Il s'enivrait des bontés de sa fée merveilleuse. Pourtant, au fond de son bonheur, une pensée l'inquié-

tait : la pensée de petit Pierre, qu'il n'osait point nommer.

Ils marchaient d'un pas languissant, dans l'obscurité, sur la place de l'Observatoire presque déserte, lorsque tout à coup un petit garçon heurta Estelle, en courant. Elle poussa un cri d'effroi ; Abel eut un geste de fureur. Mais, voyant un enfant de l'âge de Pierre, Estelle arrêta la main de son homme.

— Laisse-le... Il a dû se faire à lui-même plus de mal qu'à moi.

Abel gronda une seconde, en entraînant avec autorité la femme. Insouciante, portée par son amour aux indulgences les meilleures, elle attribua son mouvement d'humeur au dépit qu'il éprouvait de n'avoir pas su la protéger à temps. Hélas ! elle se trompait. Pour le troubadour besoigneux de Coulobres, la rencontre du petit inconnu, à cette heure d'ombre, n'était-elle point comme l'apparition de Pierre, venant à l'improviste le contrarier en son rêve de sécurité et de bien-être ?

V

L'ex-avocat Boubal, congédié du notariat de la rue des Batignolles à cause de sa paresse, ne subsistait que de copies qu'il confectionnait dans une officine pauvre, quai de l'Hôtel-de-Ville. Toujours solennel, le visage orné de favoris grisonnants, il portait une redingote sans tache qu'avaient limée la pluie et le soleil.

A midi, les doigts crispés par son labeur, il remit sur son gros nez les lunettes noires qui ne le quittaient pas dans la rue, et s'en alla, bien à l'aise, aussi content qu'un rentier de village à travers ses campagnes, humer l'odeur de la Seine. Il ne possédait plus dans sa poche que quelques sous. Pourquoi ne pousserait-il

pas jusque chez père Puech, de l'autre côté de l'eau, afin de lui emprunter au moins une fois? Le malheur, c'est que père Puech serrait son moindre argent avec avarice. Une tentative, en tous cas, ne coûtait rien.

Boubal donc, après avoir franchi la chaussée, examina les quais de la Seine, où père Puech, qui était pêcheur, descendait quelquefois.

Le ciel souriait, frissonnant d'une brise encore fraîche, sur la plaine bleue du fleuve, sur les hôtels du grand siècle qui dans l'île Saint-Louis semblent sommeiller. Là, dans ce décor de petite ville, entre le pont Sully et le pont Marie, des péniches reposent, sous le feuillage des arbres, en flottille fatiguée par de longs voyages. Sur la rive gauche, des chalands et des gabarres, la plupart recouverts de tentes rapiécées, dégagent des bruits de battoirs, de bavardages, de pierres roulées. Les mouches et les hirondelles, remplis de voyageurs, traversent de temps à autre ce paysage de province, en amont, de l'autre côté de la passerelle noire de l'Estacade, et en aval, sur le bras droit qui entoure la cité.

Boubal respirait avec joie l'âme robuste et chantante du fleuve. Il voyait, au-dessous de lui, les gens qui s'empressaient aux débarcadères, et des pêcheurs agenouillés au bord de l'eau, d'autres assis dans des nacelles. Enfin, il reconnut, à sa barbe jaunâtre, à ses galoches, à son chapeau de paille, père Puech immobile. Dare-dare il courut le rejoindre.

— Hé bien, ça mord?

— Té! Té!... Par exemple, l'avocat, c'est toi!... Que viens-tu faire ici?

— Tu comprends, mon notaire est parti en emportant sa caisse.

— Dieu! c'est le jour des malheurs...

— Comment!... Tu peux être malheureux, toi?...

— Mais oui!

Puech se releva, morne, accablé plus que de raison. A la vérité, il ne se consolait pas, depuis la veille, de ses déceptions à propos du mariage de Claire : il avait besoin de se soulager par des confidences auprès du premier venu. Et tout en remontant vers le quai, sa ligne sur l'épaule, il parla :

— Avec ces commerçants, vois-tu, on ne sait jamais si leur fortune est solide. Alingry, le père de Hugues, tout le monde le croyait riche?... Hé bien, il s'est laissé prendre à Coulobres dans des trafics de contrebande. Ces rats-de-cave vont, selon l'usage, lui faire payer en une fois toutes les histoires du passé... Une amende de cent mille francs, mon ami !...

— Bigre !... Le voilà ruiné !... Quel maladroit !

— Viendra-t-il encore à Paris, celui-là? Mais son fils ne pourra pas le tirer d'affaire, ni même l'aider à vivre. Car Hugues gagne trop peu; et puis, il fait la noce... Hé, oui, ça t'étonne de m'entendre raisonner de la sorte. C'est que j'enrage !... Je voyais une opulence, et patatra !... Misère !... Et Hugues qui ne songe qu'à s'amuser !...

Puech frappait de ses galoches avec fureur, en marchant le long du parapet, sur le pont Marie. Une inquiétude le tourmentait depuis des heures, et plus vive maintenant qu'il sentait auprès de lui le compatriote déchu, dont la misère lui faisait peur.

Ce soir lundi, Hugues venait, comme chaque semaine, dîner au quai d'Anjou. Et père Puech se demandait, sans pouvoir résoudre la question, s'il était bien de son intérêt de rompre sans retard avec le jeune homme. S'il ne brisait pas toutes relations, s'il laissait l'amourette des enfants se développer devant le monde, il courait le risque d'enfermer sa fille dans la ruine de la maison de vins de Coulobres. D'autre part, là-bas, Alingry, avec ses ruses de commerçant, en soudoyant par exemple les rats-de-cave, pouvait parvenir à arran-

ger son procès. Et alors, si père Puech s'était brouillé trop vite avec son vieil ami, il aurait perdu pour sa fille une fortune qui depuis longtemps lui faisait ouvrir les les yeux.

— Quoi!... lui dit Boubal, ce sont les revers d'Alingry qui te font beaucoup souffrir?... On voit que tu n'as jamais souffert ni du froid ni de la faim. Ça, oui, c'est de la souffrance.

— Tu ne peux pas me comprendre.

Ils pénétraient sous la voûte de l'hôtel seigneurial. Puech, alarmé que l'autre le poursuivît de son pas de mendiant, s'arrêta au seuil de l'escalier.

— Enfin, que me veux-tu, l'avocat?

L'avocat, devinant les rudesses de l'avare, fit le grand, le monsieur qui ne sait point prier.

— Je t'accompagnais par affection, afin de te consoler, répondit-il. Allons, ne t'inquiète pas pour des imaginations. Alingry ne se laissera pas tuer par la régie... Adieu.

Boubal partit, famélique, l'âme chargée de haine et de ténèbres. Il résolut, par malice, d'aller, cet après-midi même, au ministère de l'Extérieur, informer Hugues des dispositions de Puech. Quel plaisir de se venger, en fomentant des querelles dans la maison de l'ex-cuisinier pourvu de rentes!

Puech remontait chez lui d'un pas lourd, avec une tristesse qui lui causait aux tempes une rumeur d'orage. Jusqu'à présent, il avait caché à Claire sa douleur. La crainte d'avoir avec elle une explication, de la brusquer dans son petit cœur de demoiselle, augmentait ses perplexités. Saurait-il dissimuler encore, attendre patiemment des nouvelles meilleures?

Claire accourut embrasser son père, dès qu'elle entendit la porte de l'entrée se refermer.

— Quel beau jour de printemps! dit-elle. Nous irons nous promener, n'est-ce pas?

— Oui... Aujourd'hui, le goujon n'a pas voulu mordre.

— Hé bien, une autre fois tu seras plus heureux.

Elle disparut dans la cuisine, accorte, en tablier de toile blanche et pantoufles. Puech dressa le couvert. Tandis que la demoiselle fredonnait une chanson, il se chagrinait davantage, en songeant au coup de foudre qui la frapperait bientôt. Si, dès maintenant, sans préambule, il maudissait les Alingry, Claire n'aurait-elle pas, dans une passion de sacrifice romanesque, la fantaisie de leur pardonner? Consentirait-elle à se détacher de Hugues, qui n'était, après tout, qu'un paresseux et un jouisseur? Puech ne voyait à présent le jeune homme que menacé des pires malheurs, couvert de vices. La nouvelle de la débâcle d'Alingry était trop précise pour qu'il pût en douter : il l'avait reçue, la veille, par une lettre de son ami l'hôtelier de Coulobres qui, lui expédiant chaque mois les denrées spéciales au pays, le tenait au courant de tous les commérages.

Claire apporta la soupe fumante.

— A table!... A table!...

Ils s'assirent, l'un en face de l'autre, dans la lueur du soleil qui faisait étinceler les cristaux et les porcelaines. L'appartement, égayé par un grand ciel, semblait, avec son médiocre confort de province, au milieu de Paris, un logis solitaire, oublié dans les champs. Et la solitude prenait doucement les sens, faisait des pensées heureuses. On entendait parfois, au loin, des cornes de tramways, de longs cris rauques de remorqueurs.

Claire allait et venait de la table à la cuisine, jolie soubrette aux boucles d'or, les poignets nus. Dans l'ardeur de sa besogne, ses pommettes étaient rouges et ses lèvres humides.

— Tu sais, dit-elle, nous devons aller au Jardin des Plantes voir le lion du Soudan.

— C'est vrai.

— Nous raconterons notre promenade à Hugues, pour le taquiner. Lui qui n'aime pas les bêtes fauves...

— Crois-tu qu'il viendra, ce soir?

— Pourquoi pas ?...

— Est-ce que l'on sait jamais avec ces étourneaux d'aujourd'hui!... Celui-là surtout, maintenant!...

— Quoi!... Que lui est-il arrivé?

Puech, en réfléchissant, regardait le ciel qui pâlissait à travers les rideaux. Ah ! il avait longtemps rêvé pour les jeunes époux une vaste maison de vins à Coulobres, une succursale à Paris et dans les grandes villes de France. Maintenant, tous ses projets étaient impossibles.

Claire mangeait à peine, ayant aux lèvres le nom chéri de Hugues, qu'elle n'osait prononcer.

— Tiens! dit brusquement Puech, en posant ses poings sur la table. Il faut que je dise tout. Hugues est malheureux.

— Tu vois bien que j'avais deviné!... Quel est donc ce malheur?

— Son père a perdu toute sa fortune.

— Ah !... Sa fortune?...

Claire se dérida tout à coup. Elle qui redoutait toujours de Hugues quelque grave péché, le renvoi du ministère peut-être, ouvrit des yeux étonnés et joyeux. Le malheur de l'argent ne pouvait pas être, pour elle.

Un sentiment de défiance passait dans le foyer, jusqu'alors si paisible. Néanmoins, dans le désarroi de leurs âmes, père Puech et sa fille eurent la conscience que l'heure était sonnée de dire, à la lumière du soleil, le secret puéril et adorable du mariage.

— Parleras-tu ce soir à Hugues? demanda Claire.

— Ma foi, je suis embarrassé... S'il est honnête, et qu'il sache le désastre de son père, il comprendra que sa situation chez nous ne peut plus rester la même...

— Pourquoi?... A-t-il failli à l'honneur?... Les affaires de son père peuvent-elles le concerner?

— Si je le chasse, continua père Puech sans se laisser troubler, quel scandale ce sera!...

— Alors?

— Tiens, puisque tu me provoques, je vais m'expliquer... Oui, Claire, je voulais te donner à la famille Alingry, à ma ville de Coulobres, où je te voyais déjà la plus enviée des dames, au milieu de ces braves gens qui ont connu ton père cuisinier bien modeste. Je faisais des rêves : ils ne sont plus de mon âge. Hugues est un ami; qu'il reste notre ami, voilà tout. Souhaitons-lui de la chance.

— Je ne sais, mon père, répondit la jeune fille avec une sorte de solennité, si tes rêves de m'envoyer vivre dans ta ville de Coulobres m'eussent beaucoup convenu. Mais, puisque je dois à mon tour te déclarer mes sentiments, sache, dans le cas où tu ne l'aurais jamais soupçonné, que par le cœur et la pensée je me suis donnée à Hugues.

— Sotte!... Sans pudeur!... Oses-tu parler ainsi! Qui te demande ça?...

— Le moment est venu, tu l'as dit, de nous expliquer : je m'explique. Et souviens-toi toujours de ce que je te déclare une fois pour toutes : je suis, je ne serai qu'à Hugues...

— Impertinente!... A moi! A moi, oser parler ainsi!... Si ta mère était là, elle te renierait!... Je t'ai trop gâtée, tu entends!...

— Si quelqu'un t'ordonnait de ne plus m'aimer, le pourrais-tu?

— Ce n'est pas la même chose!...

Il remua ses épaules avec brutalité. Puis, tout bas, comme pour ne pas, en sa superstition ombrageuse, éveiller les esprits du Mal qui s'insinuent autour des hommes, il dit :

— D'ailleurs, puisque nous n'avons jamais prononcé entre Hugues Alingry et nous le plus petit mot de ce mariage, nous pouvons très bien ne pas nous brouiller avec lui. Cela vaudra mieux pour tout et pour tous... Les compatriotes s'imagineraient un tas d'histoires !...

— Voilà ! Toujours la peur des compatriotes !... la préoccupation de votre province et de ses commérages !... Vous habiteriez Paris pendant mille ans que vous n'entendriez jamais sa voix noble et fine. Vous resterez toujours de Coulobres !...

— *Pécaïré !*... Nous avons bien raison. Tu sais que les fous et les menteurs sont en majorité dans ce sacré Paris. Nous sommes de braves gens, nous autres...

Claire préféra se taire, par respect, et aussi par ruse. Une fois que le couvert fut levé, l'appartement rangé, elle refusa sèchement de sortir. Père Puech la sermonna de nouveau, avec une sévérité qu'il croyait nécessaire, pour la dompter. Alors, sans insister, n'aimant pas se compromettre en vaines paroles, Claire épingla son chapeau et se ganta, fièrement dressée dans sa taille forte et harmonieuse.

La Seine étalait ses larges ondes au soleil. De la Halle aux Vins s'exhalait une odeur de celliers, qui rappelait à père Puech les magasins de Coulobres, sa plaine grasse de raisins, ses coteaux bruissants de charrois de vendanges. Il marchait, glorieux auprès de sa fille, dont la beauté faisait se détourner les passants. Quel dommage ce serait de la donner à un paresseux, à un fils de ruiné, qui n'était bon que pour une Parisienne !

Claire aimait ce Jardin des Plantes, où tout enfant elle avait ouvert ses yeux ravis et son âme fragile aux lueurs de l'espace, aux parfums des verdures et de la terre. C'est là, en effet, qu'elle venait avec sa mère, ancienne servante, têtue et propre, dans des allées

préférées, chercher un peu d'air, oublier le fracas des rues, jouer avec des enfants qui étaient étonnées comme elle par la grandeur du ciel et le visage changeant des plantes. C'est là seulement qu'elle connut un peu la nature.

Aujourd'hui, elle s'efforçait de ne pas penser à ses tristesses, de jouir sincèrement de la vie, ainsi qu'autrefois, dans ce jardin que le printemps faisait sourire. Des enfants amusés, un menu peuple badaud, le long des grilles, sous les ombrages, provoquaient cependant une émotion de paix et d'insouciance. Père Puech ne cessait de bavarder, s'excitant à l'allégresse : peine perdue. Claire, bouche close, ne lui savait aucun gré de ses efforts de tendresse et de gaieté. Bientôt elle s'ennuya parmi ces gens simples, qui riaient des bêtes stupides dans leurs cages.

Ils s'en retournèrent. Claire s'empressait vers l'appartement familier où elle comptait ranimer ses espérances. Elle prépara le dîner avec soin, à cause de Hugues : à mesure que le moment de revoir le jeune homme approchait, elle se sentait allégée de son chagrin. Tandis que son père allumait la lampe, qui était aussi coquette qu'une poupée sous son abat-jour, elle eut dans son être comme un frémissement de ruisseau très doux.

A l'heure coutumière, le timbre sonna. Père Puech courut ouvrir, en affectant une bonhomie paternelle.

— Bonsoir, monsieur Puech, salua Hugues, qui s'efforçait également de garder son assurance. Comment allez-vous ? Comment va Claire ?

— Bien, très bien, mon enfant... Et toi, quoi de neuf ? As-tu de bonnes nouvelles de Coulobres ?

Hugues avait appris, par une lettre reçue le matin même, la détresse de ses parents ; il savait, en outre, par les racontars effrontés de Boubal, les dispositions de l'avare. Mais le caractère, grâce à Dieu, ne lui

manquait point. Devant les épreuves que la vie brusquement jetait sous ses pas, sa nature d'enfant prodigue se modifiait, depuis ce matin, comme par miracle. La conscience de sa probité et de sa force se révélait à lui-même, plus ardente qu'il n'eût soupçonné.

Dans cet appartement où il avait connu des heures adorables, auprès de Claire, il souffrit d'abord, malgré son courage, de l'humiliation d'être pauvre. Il craignit que père Puech, en sa rudesse de retraité présomptueux, ne s'arrogeât le droit de le traiter de haut ou d'injurier ses parents.

Ils s'étaient assis de part et d'autre de la cheminée. Ils causaient des choses de leur Languedoc, ensuite de la *Pomme d'amour*, sur le sort de laquelle Puech était parfois tenté d'aventurer de l'argent.

Claire remuait à peine dans sa cuisine : elle écoutait, anxieuse, l'écho de leurs paroles. Son père aurait-il, en présence du jeune homme, un sentiment de pitié? Soudain, elle les entendit rire. Un flot de joie la souleva par tout le corps, et, telle qu'un grillon qui sort de la luzerne pour folâtrer à la clarté du chemin, elle apparut, accorte en son tablier de soubrette et ses pantoufles.

Hugues se leva : ils se serrèrent les mains avec une effusion mal réprimée.

Mais un silence s'établissait, confus, d'une tristesse étrange.

— Peut-être, observa Claire, disiez-vous quelque chose qu'une demoiselle ne doit pas savoir?...

Rieuse, elle s'en fut.

Et les deux hommes demeurèrent embarrassés, dans une méfiance réciproque. Hugues pouvait-il, de son propre mouvement, provoquer la discussion de ses malheurs?... Père Puech, de son côté, espérait se lancer avec plus de hardiesse, quand il aurait un peu mangé, dans l'intimité du repas.

— A table !... A table !...

La jolie voix de Claire résonnait encore. On était heureux rien que de l'entendre.

A table, elle parla du Jardin des Plantes, des bêtes fauves dont le jeune homme, par une sensibilité venue d'un sentiment profond de la Beauté, blâmait qu'on mît leur captivité en spectacle devant les simples de la foule. Puech profitait de ses occupations de gourmand, de ses petites manies de cuisinier pour ne pas dire grand'chose. Seulement, au dessert, il posa ses poings sur le bord de la table, et, regardant Hugues bien en face, parla :

— Une minute : soyons sérieux. J'ai appris une nouvelle qui me brise le cœur, mon cher ami... une nouvelle de Coulobres...

Hugues répondit froidement :

— Je sais. Mon père est peut-être ruiné.

Claire haleta d'émotion, ses grands yeux noirs étincelèrent aux lueurs de la lampe. Quelle méchanceté allait proférer son père?

— Mon ami, nous ne pourrons pas aller à Coulobres, cet été. Nos projets ne sont plus... A qui la faute? Qu'irions-nous faire là-bas?

— De quels projets parlez-vous? interrompit Hugues, non sans colère.

— Tu me comprends. Claire aussi me comprend... Tu sais bien que nous aurions résolu la chose, là-bas. C'est bizarre de causer comme ça, avec si peu d'aisance... Mais nous ne sommes pas de Paris, nous autres... Nous ne sommes pas malhonnêtes, ni roués. Voyons, aujourd'hui, à cette époque d'argent, il faut que la condition de deux fiancés soit égale.

Les deux fiancés, ainsi que père Puech avait dit, se regardèrent en silence, déconcertés d'abord, et radieux, une seconde, au milieu de leur peine, que ce mot de fiançailles eût été enfin prononcé.

— Tu sais, Hugues, que je suis franc. Le malheur qui te frappe nous atteint tous à la fois... Je ne veux pas que ma fille s'engage dans un chemin de misère... Dans ton intérêt aussi...

— Oh! moi... Je sais ce que j'ai à faire désormais.

Puis, excédé des protestations amicales du bonhomme qui étalait sans vergogne son égoïsme, Hugues déposa sa serviette sur la nappe, avec un air de dignité, et recula sa chaise.

— Que faites-vous? s'écria Claire aussitôt alarmée. Ne partez pas, je vous supplie.

Elle le retenait par la manche, suivait son mouvement de fuite, indifférente à la stupeur de son père. Hugues sentit, alors, par quels liens du cœur il était uni à cette jeune femme. Et il resta, fier de se sacrifier en quelque sorte, gardant pour des épreuves pires sa volonté.

— Oui, dit-il, je reste : cela vaut mieux... Si je partais, je ne reviendrais plus.

— Allons, mon fils, pas de tragédie!... C'est l'existence qui veut tout ça. Ce n'est pas moi. Voyons, raisonne : jamais pareille tuile ne m'est tombée sur la tête. Je suis plus malheureux que toi, je t'en réponds.

Père Puech exagérait son air penaud, afin d'inspirer la compassion. L'essentiel, pour lui, était de détruire dès maintenant toute possibilité de mariage, sans chasser de son foyer le fils des Alingry. On ne sait jamais, avec les compatriotes, si leurs commérages ne nuiront pas à une demoiselle, ni, d'autre part, si des gens, accablés momentanément par l'infortune, ne se relèveront pas quelque jour.

— Je dois dire, reprit-il, que ton père aurait dû me prévenir... Voyons, ça n'arrive pas tout d'un coup, la débâcle!...

— Mon père aurait dû vous prévenir?... Je ne comprends pas.

— Bon! voilà que tu vas te fâcher!...

Hugues s'accoudait lourdement sur la table, honteux, pour ses parents et pour lui-même, d'être accueilli ce soir comme par charité chez les bons amis d'autrefois. Mais Claire le toucha au bras furtivement, avec tendresse : il se détourna, le visage apaisé. Tandis que père Puech marchait, déblatérant sur un ton de désolation généreuse à propos des têtes sans cervelle de Coulobres, il regarda la jeune femme qui tendait son front vers lui, et murmurait très vite :

— Je suis à toi, Hugues... Nous aurons raison par tous les moyens... Par tous les moyens, quoi qu'il arrive.

Père Puech, si tranquille d'ordinaire, s'indignait en gesticulant :

— Par exemple, cette année que j'aurais crue si favorable ne s'annonce pas bien. Sapristi! Que de misères!... Et vous en verrez d'autres!... Ces innocents de Coulobres ont tué mon rêve!... Que faire sans argent sur la terre?... Oh! c'est fini! fini! fini!...

Il se rasseyait, le sang aux pommettes, la barbe secouée par l'orage, lorsque le timbre, accompagné d'un éclat de rire, sonna. Claire courut ouvrir.

En un froufrou de sa robe, une allégresse de moineau battant des ailes, Estelle se présenta, suivie du violoneux Abel Bonnaric qu'embarrassait un pardessus trop neuf. Beaux tous deux, dans l'aurore de leur amour, ils apportaient le charme de leur félicité. Estelle, dont les dents luisaient, mouillées et blanches, dit, après s'être inclinée :

— Nous venons vous annoncer officiellement notre mariage, monsieur et mademoiselle Puech... A vous aussi, monsieur Hugues, puisque nous avons l'avantage de vous rencontrer. A vrai dire, nous nous doutions un peu de vous voir ici.

Hugues et ses hôtes avaient, en leur souplesse de

méridionaux, recouvré le plus grand sang-froid. Claire demanda :

— A quelle époque ce mariage?

— Dans un mois. Vous serez des nôtres... Ce jour-là, nous brûlons toutes nos économies.

— Diable! fit père Puech, qui disposait des verres de liqueur sur un plateau.

On trinqua, par-dessus la table, au bonheur des futurs époux. Ce fut, autour de la lampe, un de ces gentils caquetages de compliments et de souhaits, où les plus hardis en apparence gardent, au fond du cœur, leurs secrets. Ce fut pareil à une de ces veillées improvisées de petite ville de province, le dimanche, où les garçons avec les filles se mêlent un moment. Estelle, ainsi qu'une fleur au soleil, attirait les regards : svelte, dégourdie, elle frétillait sur sa chaise, et les reflets d'or de ses cheveux, le duvet rose de son long visage, l'azur très pâle de ses yeux, lui donnaient, ce soir, une grâce de bohème perverse et puérile. Chacun, auprès d'elle, se sentait réchauffé.

— Il faut que je me sauve, dit-elle. Pierre nous attend chez ce brave concierge de la rue Campagne-Première.

— Déjà! fit Claire.

— Déjà! répéta Hugues, affligé de partir aussi.

Abel arrangeait avec beaucoup de soin sur les épaules rondes d'Estelle son manteau bordé de fourrure. Après de nouveaux compliments et des embrassades, l'on se sépara.

— A lundi, Hugues! dit père Puech, qui ne voulait pas être brouillé.

Claire serra la main du jeune homme, dans l'ombre du vestibule. Elle se pencha légèrement vers lui : il sentit son souffle tiède sur ses lèvres, sur son front, que contractaient ensemble la douleur d'une rancune et l'émoi heureux de la volonté.

Au dehors, la nuit était froide, imprégnée des émanations du fleuve, dans le silence de l'île, et toute étoilée là-haut, par-dessus la buée rouge que dégage Paris. Estelle marchait, onduleuse et câline, au bras d'Abel : celui-ci, dans la noblesse de sa joie, ne semblait plus rien avoir de vulgaire.

VI

Cet après-midi, Galinier, qui, au lieu de se rendre directement au Sénat, se donnait depuis quelque temps des airs de courir dans Paris l'école buissonnière, allait sortir de son paisible appartement de la rue des Ecoles, lorsque Boubal vint le déranger.

— Que veux-tu, voyons, marquis?... Quelle invention as-tu à me soumettre?

— Mon pauvre ami, ne te moque pas. Les notaires ne veulent plus m'employer. Tu sais que les Parisiens n'aiment pas les gens du Midi. Il faut pourtant que je vive.

Galinier s'inquiétait, en agitant sa tête blanche et rose, des obsessions de ce vieil avocat, qui serait capable, s'il l'écoutait, de lui faire manquer son rendez-vous d'amour. Pour s'en débarrasser, il plongea sa main dans le gilet, et mit sur la table une pièce de cinq francs.

— Accepte toujours ça. Ce n'est pas le Pérou, je sais bien!... On fait ce qu'on peut. Nous causerons plus tard.

— Oh!... Qui te demande l'aumône? Je venais simplement m'informer de notre entreprise de la *Pomme d'amour*. Est-ce que je la gérerai bientôt?

— Justement, je vais m'en occuper, chez les Baldy. Ne te fais donc pas de mauvais sang. A la Pente-

côte, nous commencerons les travaux. Tâche de vivre jusque-là.

Galinier souriait, avec sa malice de paysan que l'instruction fortifiait dans ses ruses. Tandis que l'avocat empochait de ses doigts crochus la pièce de cinq francs, il se leva, rapide, son portefeuille sous le bras :

— Viens. Tu m'accompagneras jusqu'à la place Saint-Michel.

En chemin, pour se venger de sa misère, Boubal médit du prochain, des camarades abominables qui avaient de l'argent et jouissaient de la vie.

— Quel égoïste, ce Puech !... Ah ! il ne tardera guère à être puni.

— Puni ! ... Par toi ? Qu'a-t-il commis de grave ?

— Quoi !... tu ne sais pas que les Alingry sont ruinés !

— Si. C'est même dommage pour notre entreprise. Grâce à eux, nous aurions eu plus d'argent.

— Puech ne veut plus de Hugues pour sa fille. Mais, voilà ; Hugues ne retourne plus quai d'Anjou, et il sait bien ce qu'il fait... Claire, folle de désespoir, menace son père de la révolte.

— Un joli brin de fille ! murmura le sénateur sur un ton d'importance. On voit qu'elle sort de notre race, cette brune aux fermes épaules.

— J'ajoute que je souhaite la victoire des amoureux. Et même, par ma foi, je les aiderai à vaincre.

— Comment ça ?... Non, tiens, je ne veux rien savoir. Arrière, les scandales ! C'est qu'ils pourraient rejaillir sur la *Pomme d'amour*, sur moi-même, sur mon nom respecté, entends-tu ?... Je suis un enfant du peuple, oui, je m'en vante. C'est pourquoi toute ma noblesse...

— Oui, oui, je sais.

— J'irai chez père Puech arranger cette affaire.

Galinier s'effrayait, au moindre accident, de perdre parmi ses semblables la sympathie qui constituait son unique élément de force et de gloire. Courtisan du peuple, qu'au fond il méprisait, Galinier tremblait, en son âme légère, chaque fois qu'il entrevoyait autour de lui une ombre, un signe de désordre et d'hostilité.

Place Saint-Michel, il serra prestement la main de Boubal, qui battait avec sa canne la mesure sur le pavé, et, les jambes fluettes, se hissa dans l'omnibus.

C'était un jour gris. Les brumes, le long des murailles, sur les chaussées, mettaient une estompe de rêve, où les passants confondus semblaient sautiller en un trot de marionnettes. Dans l'omnibus, qui était aussi trempé que s'il fût sorti du gué d'une rivière, les voyageurs, pour se réchauffer, se serraient les uns contre les autres. Galinier épiait, auprès de lui, sous sa voilette, les lèvres rouges d'une femme odorante et mûre, ses yeux presque effarés par quelque souci d'argent ou de luxure : il vit la chair soyeuse de son cou, dans une sorte de nuit très douce. Tandis qu'il l'effleurait de son coude, qu'il la frôlait de son genou, il sentit croître en ses sens le désir du péché, lui qui depuis quelques jours se préparait à posséder Suzanne.

Suzanne l'attendait seule dans son salon, rue de Provence.

Georges BEAUME.

(A suivre.)

VERS LE TCHAD

(LA MISSION FOUREAU-LAMY)

Le but essentiel de la mission Foureau-Lamy était la traversée du Sahara, entreprise que, dix-sept ans auparavant, avait tentée le colonel Flatters et qui avait eu une fin si tragique. Après bien des vicissitudes et grâce à l'appui moral et matériel d'hommes généreux, la mission saharienne était constituée vers le milieu de l'année 1898. Elle poursuivait un autre but, celui-ci subordonné aux circonstances : c'était de donner la main, à travers le Sahara, à deux autres missions parties du Sénégal et du Congo, « la mission Afrique centrale » et « la mission du Chari », pour aller établir notre influence sur les territoires qui nous étaient dévolus.

Vers le milieu du mois d'octobre 1898, la mission était réunie à Ouargla, procédant à la constitution de son énorme convoi. Elle comprenait :

M. Foureau, chef de la mission;

M. Dorian, député de la Loire, chargé de mission par M. le ministre du commerce;

M. Villatte, aide de M. Foureau (1).

L'escorte, sous les ordres du commandant Lamy, se composait de 220 hommes du 1er régiment de tirailleurs algériens, 50 hommes de la compagnie des tirailleurs sahariens, et 13 hommes du 3e régiment de spahis algé-

(1) M. du Passage, envoyé par le Muséum de Paris, fut obligé de quitter la mission à Timacinine.

riens, commandés par M. le capitaine Reibell et MM. les lieutenants Rondeney, Métois, Verlet-Hanus, Britsch, de Chambrun, Oudjari (1); MM. les docteurs Fournial et Haller, médecins de l'armée. — Quelques Chambâas accompagnaient la mission.

C'est donc d'Ouargla que partit la mission et c'est là que commence le Journal de route de M. le docteur Haller que *la Revue* publie sous ce titre *Vers le Tchad.*

(*N. D. L. R.*)

— —

16 octobre 1898. — De plus en plus j'espère en notre mission. Son but est scientifique, ses intentions sont pacifiques, mais son allure imposante la fera respecter. — Elle a donc toutes les chances de réussir chez ces nomades barbares dont la loyauté mise en proverbe, chez nous, par certaines gens, prête le flanc à la controverse. Je demeure sceptique, pour ma part, et demande à voir. — Hier soir, est arrivé Abdennobi, marabout des Iphoghas que j'ai vu à El-Oued, il y a deux ans, quelque temps après l'assassinat du malheureux Morès. J'ai toujours gardé la conviction que certaines de ses ouailles avaient participé au massacre. — Ouargla n'est pas un séjour bien séduisant. Les ruines berbères, l'ancienne oasis mozabite ravagée par les Turcs il y a six cents ans, dit-on, ne m'enchantent point. La fièvre de l'inconnu me tient. Je voudrais partir.

23 octobre, camp de Tarfaïa. — Nous avons quitté Ouargla hier à 3 heures (la 5e et la 3e sections), et sommes allés camper à une heure de là. C'était le commencement du démarrage. Au départ, un de mes mehara (2), superbement harnaché, ma foi, m'attendait.

(1) M. le lieutenant de Thézillat rejoignit la mission à In-Azaoua, et, par ordre du commandant, l'accompagna.

(2) *Mehari*, chameau de course, au pluriel *mehara*.

Cet animal avait l'air inquiet. Je ne l'étais pas moins et n'avais pas tout à fait tort. Du premier coup, le dossier de ma « rallah (1) » a craqué. C'est grande merveille que je ne sois pas dégringolé. Mes débuts de méhariste sont modestes. Drôle de monture aussi! On est là, juché comme un singe sur un perchoir. Si, de cette hauteur, on n'a pas le vertige, — mon Dieu, ce ne serait pas un si grand miracle! — on peut avoir une crainte raisonnable de se rompre le cou. J'avais d'autant moins le droit d'être tout à fait tranquille que, dans le siège de ma selle, entraient seuls les bouts de mes ischions, ce qui m'obligeait à faire des prodiges d'équilibre pour rester dans le plan vertical. Aussi, dès l'annonce de ce craquement sinistre, j'ai fait béréquer mon chameau (ce qui signifie faire baisser sa monture). Ma gloire de méhariste a déjà reçu un accroc. — A Tarfaïa, 1re, 2e et 4e sections nous rejoignent et nous ne devons plus nous séparer.

24 octobre, Hassi-Smihri. — Vingt-six kilomètres de méhari! Oh! mes jambes! Enfin, nous sommes arrivés à Hassi-Smihri, ainsi nommé, je me demande pourquoi, puisqu'ici il n'y a pas de puits (2). Nous buvons, depuis deux jours, de l'eau de guerbas (3), et de guerbas goudronnées à neuf, s'il vous plaît! Le liquide qui en sort, et qui a la prétention d'être de l'eau, a une couleur chocolat. C'est du goudron dilué! La soupe et le café ont un petit arome norvégien qui n'est point fait pour réjouir nos palais; mais bah! j'aime à croire que nous en verrons bien d'autres! — Abdennobi, le marabout de la tribu des Iphoghas, est arrivé aujourd'hui. Je suis bien curieux de savoir comment ce gaillard-là se conduira : j'avoue que si on ne lui donne que ma con-

(1) Rallah, selle de mehari.
(2) Hassi, en langue arabe, puits.
(3) Guerbas, outres faites d'une peau de chèvre.

fiance à porter, le bât lui sera léger! Enfin, attendons.— La santé du détachement ne laisse pas aussi que de me donner des inquiétudes. Nous avons eu déjà pas mal d'accès de fièvre, chez de vieux paludéens. Il est vrai que les hommes et surtout les caporaux font un très dur métier. La marche, le déchargement, les services de garde, le jour pour les chameaux au pâturage, la nuit pour le camp, autant de travaux exténuants. Nous serons obligés de faire de très fréquentes haltes. La disposition actuelle du camp me paraît des plus heureuses. Les bagages forment deux enceintes concentriques dont l'intérieur est le parc des chameaux, pour la nuit. Dans les rues qui courent entre les lignes de bagages, les faisceaux et les tentes; celles des officiers aux coins. Une section forme le côté nord, une le côté est, une autre le côté ouest et deux le côté sud.

25 octobre, Mjeira. — Quatre heures de marche seulement : une vraie promenade. Le puits de Mjeira a été remis en état ces temps derniers par les soins du bureau arabe d'Ouargla. On a abreuvé nos précieux chameaux, et nous, nous avons continué à boire notre solution de goudron. — Ce matin, je me suis régalé d'impressions sahariennes. Au moment où la première section quittait le camp de Smihri, le soleil pointait au-dessus de l'horizon. Il semblait être à la portée de la main : on aurait voulu le cueillir. Nos chameaux resplendissaient; ils étaient d'or, ils étaient de pourpre, ils étaient beaux : des milliers de pattes longues et sèches s'agitaient méthodiquement dans la lumière infinie. Pourquoi ai-je songé à tant d'autres levers de soleil contemplés en tant d'autres lieux? Pourquoi ai-je songé à la France? Déjà! Me voilà pensant au pays comme un conscrit breton qui larmoie à la fenêtre de sa caserne parce qu'il a vu une coiffe de son village passer dans la rue! — Les Chambâas sont par-

tis à la chasse avec M. Foureau. Une gazelle serait la bienvenue, car nous mangeons depuis quinze jours de la viande de chameau. Le pain est fini. Voilà une friandise que nous ne savourerons pas avant deux ans, du moins selon toute vraisemblance.

29 octobre, camp des Slassel-Dahnoun. — Le 27 octobre nous avons campé à El-Mera, le 28 à Gour-Retmaïa et, aujourd'hui, nous parcourons une bonne partie des Slassel-Dahnoun. Trente-huit kilomètres en neuf heures de route. Ces Slassel sont constituées par de grandes plaines beaucoup plus longues que larges, dirigées de l'est à l'ouest et séparées les unes des autres par des dunes, ce qui en rend la traversée pénible, surtout pour les animaux. Hier, affirmation d'un diagnostic de pneumonie chez le caporal d'infirmerie. Un pneumonique à chameau! Si le malheureux guérit, il pourra se vanter d'avoir mis de la persévérance à vivre et je serais bien capable alors de croire à la médecine. — Nous sommes en pleine monotonie. C'est bien le lieu de dire ici : « Plus ça change, plus c'est la même chose. » Le paysage qu'on traverse ne vous donne qu'une impression : celle du « déjà vu ». L'esprit se lasse dans cette longue monotonie et il se suspend aux infiniment petits détails du monde extérieur. A chaque instant, j'ai la tentation de parler de la façon dont mon voisin se mouche ou de noter la grimace que fait mon chameau quand il pousse son assourdissant beuglement. On s'intéresse à tout : à l'aspect du sable qui vole, à son humidité, à sa sécheresse, à sa finesse, à son épaisseur; on accroche son attention à un rayon de soleil, à un reflet de la lune. Il semblerait qu'on vient d'éclore à la vie et qu'on « découvre » les astres du ciel pour la première fois. On retombe dans l'ingénuité.

31 octobre, Aïn-Taïba. — Pendant la marche, pour

secouer la lourde monotonie, j'ai contemplé longuement la horde des mille chameaux. Le troupeau a été divisé en sections, chacune de quatre escouades. Chaque chameau porte au cou un collier désignant sa section et un gland désignant son escouade. L'ordre le plus parfait règne dans chaque section, pendant la route. A chaque instant, on s'attendrait presque à voir nos bossus porteurs se mettre à marcher au pas, en partant du pied gauche. Nos chameaux pourraient-ils donc se militariser? Il est permis d'en douter. Le chameau est le type de la nonchalance parfaite. Si vraiment il n'avait pas l'air si bête, on pourrait dire qu'il s'avance avec majesté. Il faut qu'il marche lentement pour marcher longtemps, qu'il broute de-ci, de-là, sans être poussé, et qu'il soit conduit par des gens qui aient assez de patience et de nonchalance eux-mêmes pour se laisser conduire par leurs animaux. Les indigènes et les chameaux sont cousins, sont frères, ou bien alors, à force de se fréquenter, ils ont fini par se ressembler. Même caractère chez les deux. Ils ont été faits l'un pour l'autre. Le chameau a-t-il été créé pour l'indigène ou l'indigène pour le chameau? Je livre cette question aux âpres controverses des savants! — Ces considérations sur le chameau, je les agitais dans ma tête, ce matin, tandis que nous nous engagions dans les dunes d'Aïn-Taïba. Ces amas de sable ont quelque chose d'imposant. Rien de la montagne, évidemment. Les plus hautes ont 100 ou 150 mètres de hauteur, mais leur masse est si tourmentée, si houleuse que la vieille comparaison, ensevelie depuis si longtemps dans ma mémoire, ressuscite aussitôt : c'est une mer de sable, une mer figée tout à coup dans sa colère! Une autre image serait peut-être plus fraîche, mais serait assurément moins exacte, moins saharienne. — Nous avons cheminé pendant quatre heures, au milieu de ces hautes vagues, exécutant des ascensions et des descentes dont les chameaux

devaient ressentir les effets, d'une façon plutôt convaincante, sur leur pauvre dos. Au sortir d'un défilé, nous sommes tombés sur Aïn-Taïba. Nous avons contemplé là un paysage étrange. A nos pieds, une espèce de cratère dont les parois de sable s'inclinent à moins de 45°, et, au fond, une grande nappe d'eau noire, entourée d'une couronne de roseaux plus noirs encore, avec trois palmiers brûlés et rabougris. Ce fond noir sous ce soleil clair a un air sinistre qui, chez nous, l'eût certainement fait appeler « le trou de l'enfer » ou le « trou du diable ». La profondeur de ce cratère est de 60 à 70 mètres, environ, et la nappe d'eau ne tarit pas; ce qui fait croire, de prime abord, à un puits artésien. L'eau est mauvaise, impropre à la consommation, tellement elle est nitreuse. L'endroit était tout indiqué pour qu'une légende vînt y gîter. Elle existe et voici la sombre histoire que racontent les indigènes sur le puits d'Aïn-Taïba :

« Il y avait une fois — non pas un beau jeune homme et une belle jeune fille (pour ma part, je le regrette sincèrement) — mais deux voyageurs qui, se trouvant de passage à Aïn-Taïba, se reposaient près d'une source aujourd'hui tarie, sur une dune qui occupait l'emplacement du puits actuel. Or, l'un d'eux avait commis quelque atroce forfait que l'histoire ne dit pas et les remords lui tenaillaient l'âme. Il eut bientôt le pressentiment qu'il mourrait à Aïn-Taïba. Il s'en ouvrit à son camarade et le supplia de s'en aller. Celui-ci ne voulut pas abandonner son ami. Le ciel dépêcha alors au grand coupable la pensée d'envoyer son compagnon querir les chameaux qui pâturaient dans les environs. A peine celui-ci s'était-il éloigné que la dune s'effondrait avec un bruit sinistre, engloutissant le pécheur avec tous les remords qui tenaient garnison dans sa conscience. »

C'est ainsi que s'est formé le cratère au fond duquel

se trouve la source actuelle. Aussi, ne doit-on pas s'étonner si la vue de ce trou sombre, dans ce sombre décor, vous donne comme un frisson tragique! — Pour abreuver les chameaux, on les conduit cinq par cinq au fond du cratère, par un chemin en spirale, ce qui fait de cette opération une interminable corvée. Je ne sais si elle finira aujourd'hui. Elle a duré, hier soir, jusqu'à minuit, et, tandis qu'elle s'effectuait, les vingt Chambâas qui sont les compagnons habituels de M. Foureau envoient vers Allah leur prière ardente, sur une mélopée qui n'est pas sans charme. Deux fois par jour, quand nous sommes en station, ils se livrent à leur dévot exercice. J'aime à croire qu'ils prient pour le succès de la mission et qu'ils veulent, à toute force, mettre Allah de notre côté.

4 novembre, Aïn-Taïba. — On parle de trois ou quatre jours de repos forcé pour laisser les chameaux manger un peu. Les pâturages sont plutôt maigres, mais après, il n'y a plus rien du tout : nos bêtes sont donc, relativement à ce qui les attend, dans l'abondance. Le sirocco souffle depuis hier. Les dunes fument à qui mieux mieux. Ah! si ce vent nous apportait du moins la pluie, quelle joie! Mais il n'y faut pas compter. C'est un événement que la pluie dans le Sahara, c'est quelque chose comme un miracle. Ces bons Chambâas, qui doivent avoir l'oreille d'Allah, feraient bien de lui demander l'aumône d'un peu de pluie. Le ciel est couvert de nuages, l'air est gris de sable. Tout, par ce temps, revêt un aspect triste. Nos âmes prennent les couleurs du temps. C'est tout noir au dedans de nous. Il faut du soleil dans la dune pour transfigurer le paysage et illuminer les âmes. — Le capitaine Pein est arrivé ce matin avec une trentaine de cavaliers et un convoi de chameaux. Il nous rattrapera en route. Les cinquante spahis sahariens qu'il doit amener à Timacinine

nous seront certainement d'un grand appui moral pour plus tard. Les bons Touaregs sauront par qui nous sommes accompagnés et ils réfléchiront peut-être avant de nous approcher de trop près.

5 novembre, Feidj-el-Beida. — Ce matin, à quatre heures, nous quittons Aïn-Taïba, par un froid intense. On parle, dans nos climats, d'écarts brusques de température. Le Sahara, à ce point de vue, n'a rien à envier à la France. Après la traversée du massif des dunes qui n'a pas duré moins de deux heures et a éparpillé la colonne sur plus de six kilomètres, nous sommes tombés dans un petit feidj à terrain dur, où nous nous sommes fait une fête de marcher à pied. Nous ne sommes arrivés à l'étape qu'à une heure et demie de l'après-midi.

6 novembre, Gassi-er-Ghessal. — Les étapes s'allongent. Ce matin, 38 kilomètres. Hier, tout le monde paraissait éteint au repas du soir. Pour ma part, j'ai réintégré mon domicile pour essayer de dormir avant une heure du matin. Ouf!

7 novembre, Gassi-el-Adhama. — C'est dans le Sahara, comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort. Aujourd'hui, 42 kilomètres 500! Nous sommes arrivés à midi, après avoir traversé une légère dune et pénétré dans le Gassi-el-Adhama. La route nous a été assez pénible, tourmentés que nous étions par une envie irrésistible de dormir. Les heures que nous consacrons au sommeil sont, en effet, fort réduites, et dame Nature réclame : il faudra bien pourtant qu'elle en prenne son parti! La contrée traversée est toujours la même. Toujours cette longue plaine caillouteuse semée de loin en loin de quelques touffes de had ou de nsi, avec des mirages aux deux bouts. Quel phénomène bizarre et merveilleux que ces déformations d'objets!

8 novembre, Teniet-el-Begra. — A neuf heures du matin, j'ai tout à coup aperçu le camp à moitié formé... Nous marchions depuis trois heures du matin dans le Gassi-el-Adhama. Cette région se distingue de la précédente par l'absence absolue de végétation. Un des officiers de la mission m'a parlé, ce matin, des Touaregs Hoggars. Il compte sur une frottée sérieuse à leur administrer. Ils considéreront l'honneur comme satisfait et se soumettront. Il me semble à moi que cet officier pourrait bien se bercer d'illusions. Si les Touaregs ne peuvent nous empêcher de passer, — et ils ne le peuvent qu'en empoisonnant nos puits, — ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de vider, pour ainsi dire, notre route, de ne pas nous voir, et quand nous aurons fini, le résultat de notre mission sera aussi négatif que possible. Mais seront-ils assez malins pour adopter cette politique? Je ne le crois pas. Ils voudront nous embêter et ils auront la grosse raclée qu'ils m'ont tout l'air de chercher, que nous tenons prête, qui est faite pour eux comme un gant pour la main. Quant à se soumettre ensuite, cela me paraît bien improbable. Si on peut prendre quelques chefs, nous aurons peut-être un peu plus d'action, et encore! Même après la frottée que nous leur réservons, je ne m'imagine pas bien quel sera le résultat positif de notre passage chez eux, à part celui de leur montrer que la France passe où elle veut, quand elle veut, comme elle veut, si elle consent à en prendre les moyens. Cette leçon leur arrivera un peu tard, depuis dix-huit ans que Flatters et ses compagnons dorment sur le sable du Sahara. L'importance politique de notre mission sera surtout marquée au sud de cette région, dans le Kanem, mais de ce pays je ne me fais aucune idée!

9 novembre, entrée du Teniet-Chadi. — Ce matin, étape de 44 kilomètres. Nos chameaux continuent à se

bien comporter malgré le manque d'eau et la rareté du pâturage. Dans ce long gassi parcouru ce matin, pas un brin d'herbe. Des cailloux et une chaîne de dunes de chaque côté. En revanche, des mirages à n'en plus finir, de merveilleux mirages qui tiennent mes yeux en alerte perpétuelle et ne laissent pas sommeiller mon admiration. Les levers et les couchers de soleil m'enchantent. A El-Oued déjà, j'avais contemplé de tels spectacles : ils sont plus beaux ici. Cette lumière du sud, si intense, si dure, a, au lever du soleil, une légèreté, une douceur de caresse. La scène change à tout instant. Des couleurs à peine teintées d'une aquarelle légère semblent flotter sur l'horizon qu'elles effleurent seulement, et ces lumineuses chatoyances, infinies dans leurs variétés, se mêlent, se confondent, s'éclaircissant ou s'obscurcissant tour à tour. Elles forcent une ombre, en pâlissent une autre et dessinent peu à peu les ondulations du sable, jusqu'à ce qu'un rayon éclatant jaillisse derrière la crête d'une dune et embrase l'étendue qu'il couvre de poussière d'or. Splendeurs trop vite évanouies! — Nous avons été rejoints ici par le capitaine Pein, ses cent vingt méharistes, et par le lieutenant de spahis de Thézillat venu d'El-Goléa avec cinquante de ses hommes pour occuper Timacinine. Il paraîtrait que des gens d'In-Salah nous attendent à El-Bioth. Amis ou ennemis? Nous le saurons bientôt.

10 novembre, El-Bioth. — Le camp a été levé au clair de lune, vers quatre heures du matin, et nous nous sommes engagés dans un petit feidj aussi caillouteux et désolé que le précédent. Là aussi j'ai contemplé un lever de soleil, mais dans un décor tout autre qu'hier. Le ciel avait, ce matin, de nombreux nuages, légers du côté du soleil, sombres et lourds à l'occident. Depuis le jaune qui va devenir de l'or, jusqu'au violet où l'on devine encore le rouge, — ce rouge indescriptible,

puisque pas un instant il ne ressemble à lui-même, — toutes les teintes, je dirai les plus sensuelles, s'étaient donné rendez-vous. Le soleil s'est montré au moment où nous atteignions la dune. Nous avons été payés de nos peines par le spectacle que nous avions sous les yeux. Le Sahara est le pays des illusions. J'ai eu ce matin, au milieu de ces dunes, l'illusion de voir la mer. C'était bien là l'étendue infinie, le miroitement du soleil sur la mer et les mille étincellements de la lumière qui court sur la vague. J'ai dû me souvenir que j'étais en plein Sahara qui n'est, si j'en crois mon professeur, — que Dieu bénisse ! — qu'un océan de sable. Cette métaphore me harcèle depuis mon entrée dans le désert. Pour un homme, qui ne connaissait le Sahara que par l'atlas de M. Foncin, j'avoue que mon professeur de géographie n'était pas trop mal inspiré par son imagination : « Un océan de sable ! » Après tout, il y a des métaphores plus bêtes !

11 novembre, El-Bioth. — Un peu à l'est de notre camp, se trouve une petite cuvette au fond de laquelle, si on creuse le sable à un mètre environ, on trouve l'eau. C'est le puits d'El-Bioth. L'eau y est claire, d'aspect avenant, mais horriblement saumâtre. A côté, quelques palmiers étendent au soleil leurs branches vertes et serrées. Ils sont tout jeunes encore et ont un air de force et de santé qui contraste avec les souvenirs qu'ils rappellent. Ils ont poussé là de quelques noyaux de dattes que l'infortuné colonel Flatters y avait plantés en 1880, à sa première mission. Ils ont grandi avec la belle indifférence, l'impassibilité que met la nature dans toutes ses œuvres, sans se soucier de ce que nous devenons, nous, les « rois de la création » ! Les rois de la création ! Encore une expression aimée de mon professeur. Faut-il donc venir en plein Sahara pour suer ses souvenirs de collège ? — Nous n'avons vu personne ici.

Un chameau abandonné et les traces d'un homme indiquent cependant le passage récent de nomades; mais de gens d'In-Salah, point. — Je crie au miracle. Le caporal Mohamed va beaucoup mieux. Je rêve aussitôt d'apporter la révolution dans les traitements de la pneumonie. Je vais marquer : « Pneumonique : tous les jours quarante kilomètres dans le désert, cure d'altitude à dos de chameau (médication tonique et spécifique) (1). »

12 novembre, El-Bioth. — Au milieu de la nuit dernière, mon ordonnance introduisait la tête dans ma tente et j'entendais comme dans un rêve les mots : « Aux armes! » qu'il prononçait à voix basse. Je fus un bon moment sans m'expliquer la situation, mais mon nègre devenait pressant : « La sentinelle, il a crié aux armes, répétait-il; lève-toi. » Je me tirai de mon lit, passai un pantalon et sautai sur mon revolver. Tout le monde était déjà à son poste. Les hommes attendaient, l'arme au pied. Les baïonnettes brillaient légèrement dans l'obscurité de la nuit. Pas un mot, pas un cri. Un silence tragique planait sur le camp. On sentait une force tranquille et sûre d'elle-même qui n'attendait qu'un signal pour éclater. . . . . Dix minutes après, le commandant faisait sonner la breloque et chacun d'aller se coucher. On eut bientôt l'explication de cette alerte burlesque qui, somme toute, fut pour nous une répétition. Une sentinelle avait fait feu sur un chameau qu'elle avait cru monté et qui n'avait pas voulu s'arrêter à ses injonctions (ce qu'on comprend sans peine). — Le service de sûreté de nuit, composé de petits postes, à soixante mètres du camp, et qui forment une ceinture de sentinelles autour de nous, est renforcé, à partir d'ici, par le service de ronde. Sept

(1) Le caporal Mohamed, après deux années d'Afrique, est rentré en France avec la mission, tout reluisant de santé.

gradés par section doivent faire, à tour de rôle, une ronde perpétuelle. La surprise me paraît difficile.

13 novembre. — Hier soir, M. Foureau, au moyen d'un élégant graphophone, nous a donné une audition musicale. Toutes sortes d'airs, une trentaine environ, nous ont, pendant deux heures, transportés en plein Paris. C'est un régal sans banalité que M. Foureau nous a procuré là. Entendre de l'opéra français à El-Bioth! S'il se trouve, parmi nous, des amateurs de « sensations rares », ils ont dû se pourlécher. — Le capitaine Pein, le lieutenant de Thézillat et les spahis sahariens sont partis, ce matin, pour Timacinine. On nous a annoncé que nous quittions demain El-Bioth pour la même destination. C'est à Timacinine surtout que va commencer notre voyage ou plutôt notre exploration, car, à partir d'Aïn-el-Hadjadj, le chemin que nous suivrons est, je crois, tout à fait inconnu.

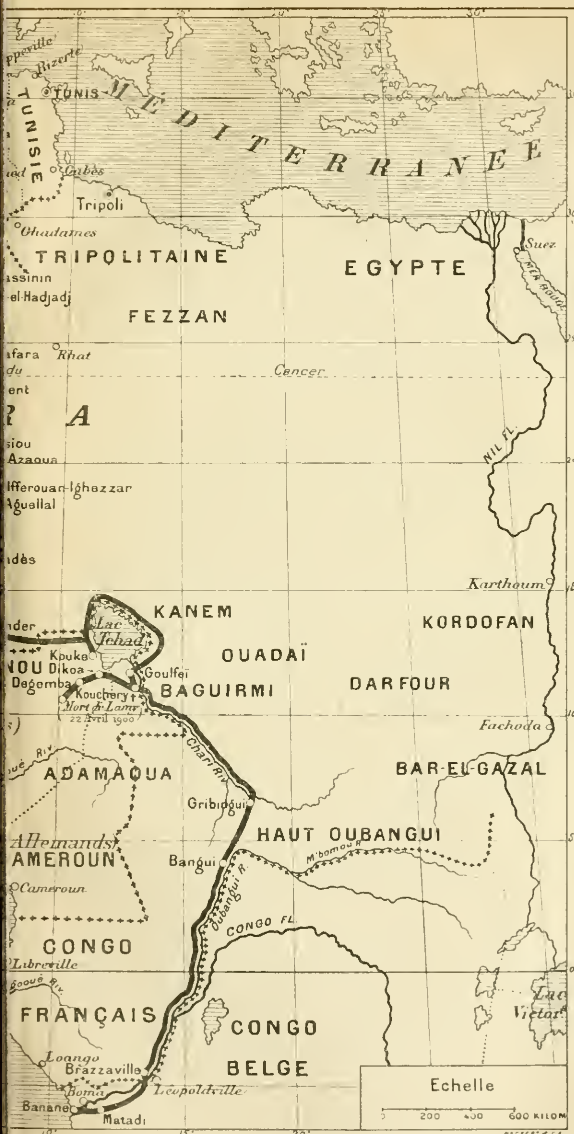
15 novembre, estuaire de l'oued Tarfa. — Nous avons quitté El-Bioth ce matin à six heures. Après quelques dunes nous sommes arrivés sur un terrain où les phénomènes d'érosion si fameux abondent. Des plateaux se terminant par des falaises, et toute la plaine hérissée de mamelons surplombés d'une touffe de tarfa (1), donnent au pays un aspect nouveau et tout à fait spécial.

16 novembre, Chabet-Taguentarine. — L'aspect du pays change, pour ainsi dire, tous les jours. Ce matin, nous avons traversé un plateau immense au milieu duquel on avait l'horizon de la pleine mer. Le sol dur couvert de cailloux noirs, sans une seule touffe d'herbe

(1) Tarfa, petit arbuste.



OCÉAN ATLANTIQUE
Gibraltar
Tanger
Oran
ALGER
I. Madère
Fez
MAROC
Laghouat
Ghardaïa
El Goléa
Iles Canaries
Ténériffe
GOURARA
TOUAT
In-Salah
TIDIKELT
RIO DE ORO
Tropique
S A H
Cap Blanc
Tombouctou
Sénégal fl.
SÉNÉGAL
St. Louis
C. Vert
Dakar
Bakel
Kayes
SOUDAN FRANÇAIS
GAMBIE
Bammako
Say
GUINÉE PORTSE
FOUTA DJALON
GUINÉE FRANÇSE
Konakry
SIERRA LEONE
Free Town
LIBERIA
Monrovia
CÔTE DE L'IVOIRE
CÔTE DE L'OR
TOGO
DAHOMEY
Accra
Kotonou
Cap des Palmes
GOLFE DE GUIN
Equateur
MISSION
FOUREAU-LAMY
1898-1899-1900
Itinéraire
J. DRUILLET Del d'Après le Dr HALLER (de la Mission)



Bizerte
TUNIS
TUNISIE
MÉDITERRANÉE
Gabès
Tripoli
Ghadamès
TRIPOLITAINE
EGYPTE
Suez
MER ROUGE
FEZZAN
Rhat
Cancer
A
NIL FL.
Karthoum
KANEM
KORDOFAN
Lac Tchad
Kouke
Dikoa
Degomba
Goulfeï
OUADAÏ
BAGUIRMI
DARFOUR
Kouchery
Mort de Lamy 22 Avril 1900
Fachoda
Chari Riv.
ADAMAOUA
BAR-EL-GAZAL
Gribingui
HAUT OUBANGUI
M'bomou R.
Allemands
AMEROUN
Bangui
Oubangui R.
Cameroun
CONGO FL.
CONGO
Libreville
FRANÇAIS
CONGO
BELGE
Lac Victoria
Loango
Brazzaville
Boma
Léopoldville
Banane
Matadi
Echelle
200
400
600 KILOM

même sèche, donne au pays un air de désolation qui fait naître un sentiment pénible de solitude, de néant, que je n'avais pas encore ressenti dans aucune autre partie du désert. A la fin de l'étape, beau spectacle dans ce cadre d'horreurs. Brusquement, le plateau s'affaisse en formant une falaise à pic et on se trouve comme au confluent des lits de plusieurs torrents desséchés. Cet Hamada morne et désolé que nous traversons me fait songer aux jours de la préhistoire : il évoque des idées de mort. Ici, le bled (1) est un grand cadavre, ou plutôt un grand squelette qui s'est durci, qui s'est momifié sous l'implacable soleil qui l'a tué.

18 novembre, Timacinine. — Départ ce matin à six heures moins le quart. Après vingt-cinq kilomètres de route, nous sommes arrivés à quatre heures. Nous marchâmes d'abord sur un terrain en tout semblable à celui d'hier, puis nous atteignîmes une nouvelle descente dans le lit d'un ancien torrent. Le plateau se termine brusquement, mais ici il y a un aspect vraiment merveilleux. Les éboulements successifs qui ont fait cette falaise ont superposé, dans un ordre presque symétrique, des séries de corniches figurant des moulures, les plus ingénieuses, les plus variées qui soient. Elles sont faites d'argile rouge ou d'un beau vert mélangé à du calcaire blanc, à des couches de gypse éclatant, et mêlent leurs couleurs au soleil. Ces moulures enserrent entre elles des arborescences qui s'enchevêtrent : on croirait voir les hiéroglyphes de quelque grandiose monument d'Egypte enluminé par une main experte. Il est d'un effet magique, cet entassement de corniches. Elles ont une sorte de majesté, s'élevant ainsi à l'entrée d'une plaine immense où le mirage met de vastes nappes d'eau éblouissantes. La plaine traversée, au détour

(1) Bled, en arabe, pays.

d'une dune, Timacinine nous apparaît. Un puits et quelques palmiers, — pas plus de vingt, certainement, — avec une kouba (1) blanchie à la chaux, voilà Timacinine. Tout autour, le sable, l'éternel sable! Il faut aller à huit kilomètres pour trouver le pâturage.

26 novembre, Ano-Aridji. — Ce matin, à cinq heures et demie, nous quittions Timacinine. On peut considérer que notre mission est véritablement commencée. Nous entrons dans le pays dangereux et peut-être verrons-nous bientôt quelques-uns de ces invisibles Touaregs. Nous sommes 370 hommes à l'heure actuelle. — Au moment du départ, le nègre gardien de la zaouïa (2) a envoyé, d'une voix qui m'a semblé bien plus claire que les jours précédents, sa prière journalière vers l'Orient. Il m'a paru qu'un rire roulait dans sa gorge, rire de joie assurément. Le bonhomme nous avait vus et il criait son bonheur à Allah.

27 novembre, Tête de l'Ano-Aridji. — Le feidj d'hier traversé, nous avons repris la dune couverte de gras pâturages de had. Journée monotone. Le pauvre caporal Receveur, malade depuis quelques jours, va de plus en plus mal. Il montre un grand courage. Le premier adversaire qu'il trouve sur sa route, c'est la mort, et il la voit venir en brave.

29 novembre, Tebalbalet. — A neuf heures, ce matin, nous sortions de la dune et trouvions devant nous une grande plaine noire de petits cailloux. A droite, une chaîne de montagnes noires aussi et d'une aridité dont rien ne peut donner l'idée. De loin en loin, quelques coulées de sable y jettent une teinte grise qui ajoute encore à leur aspect sauvage. Tout concourt à accen-

(1) Kouba, petit temple musulman.
(2) Zaouïa, habitation du marabout.

tuer ce caractère, tout, jusqu'aux quelques gommiers qui, de loin en loin, mettent une tache plus foncée encore que l'ensemble du paysage. Ils sont là, comme tout honteux de montrer dans cette immense désolation leurs rameaux épineux, leurs feuilles microscopiques. Nous n'arrivons au puits qu'à une heure de l'après-midi. La deuxième section nous rejoint à trois heures seulement. Elle a été retardée par le caporal Receveur, qui a eu plusieurs syncopes en route. A l'arrivée, il n'a plus sa connaissance. C'est l'agonie. Il meurt le soir à sept heures. Pauvre garçon! Il portait en lui de belles espérances. Peut-être en eût-il égrené beaucoup le long du chemin, mais peut-être en eût-il réalisé quelques-unes, s'il nous eût suivis sur les routes inconnues où la France va cheminer pendant des mois. Au seuil de ces régions énigmatiques où nous nous engageons, la mort qui aime l'imprévu est venue changer brusquement l'itinéraire du jeune homme : elle l'a emporté dans le grand mystère d'où aucun explorateur n'est jamais revenu. Ah! qu'il est insatiable, ce Sahara! Pourvu qu'il ne soit pas trop vorace! J'ai peur pour d'autres.

30 novembre, Tebalbalet. — Ce matin, nous avons enterré le caporal Receveur près du puits de Tebalbalet. Triste cérémonie que sa très grande simplicité rendait plus triste encore. On a couché dans sa tombe une croix de bois qui, autrement, eût été promptement jetée au feu par les nomades. La fosse comblée, le commandant y a fait semer de nombreuses graines des gommiers d'alentour. Un petit bosquet abritera bientôt cet enfant d'une famille française enseveli là avec tous ses beaux rêves. Sa jeune ambition se serait-elle rassasiée d'une telle conquête : un trou dans l'immensité du désert et un bouquet d'arbustes qu'agitera l'haleine brûlante du sirocco?

3 décembre, Aïn-el-Hadjadj. — Nous voici parvenus aux limites du pays connu. En quittant Timacinine, le commandant avait chargé le capitaine Pein de nous envoyer de ses gens dont quelques-uns connaissent le pays et qui doivent arriver demain ou après-demain. Parmi eux, se trouve Cheik-ben-Boudjema, qui accompagnait le colonel Flatters dans sa seconde mission. On n'a pu établir sa culpabilité, encore qu'il soit très probable qu'il ait trahi. Il vivait tranquille à Ouargla. Le voilà de nouveau guide d'une mission française. Comment se conduira-t-il? Il y a fort à parier qu'il se comportera bien, car il se doutera qu'on a l'œil ouvert sur lui. Sur l'observation que je lui faisais hier qu'on ne pouvait pas avoir confiance dans ce brigand, le commandant me disait : « Soyez tranquille, il sera toujours au bout de mon revolver. » Il est bien évident qu'il le devine et qu'il se mettra tout seul du plomb dans la tête par peur du plomb du voisin qui est assurément plus redoutable. Le cheik des Bénitours d'Ouargla a proposé de nous amener un convoi de ravitaillement à Bir-el-Gharama, proposition acceptée avec enthousiasme. On lui a fait une commande de farine et de dattes, pour cent vingt ou cent trente jours, qu'il nous amènera avec une garde du capitaine Pein. Son envoyé à Ouargla mettra neuf jours pour le voyage et prétend nous rattraper à quatre cents kilomètres d'ici. Rien de plus heureux ne pouvait nous arriver, et puis, il me semble que c'est le commencement des communications établies du nord au sud. Ont-elles de l'avenir? Il est difficile de le prévoir. En tout cas, pour nous, c'est parfait.

7 décembre, Aïn-el-Hadjadj. — Le commandant fait des randonnées à droite et à gauche. Il a envoyé un de nos sokrars, Miloud, en reconnaissance dans le sud. Hier soir, ce bonhomme rentrait porteur de bonnes

nouvelles et ramenait des otages. Je dis bien : des otages, trois excellents Touaregs qu'il a habilement amenés au camp. Pour dire vrai, il a été puissamment aidé par une carabine Lebel dont il est détenteur et qui a vigoureusement pesé sur les délibérations de nos hôtes. Le sokrar leur a promis la paix et des récompenses, et les a fait marcher devant sa cartouche. L'éloquence, quand elle est appuyée d'une bonne carabine, sait trouver le chemin des cœurs. Les Touaregs — un vieux et deux jeunes gens — ont le visage caché et sont aussi crasseusement nus que peut l'exiger la couleur locale. A leur arrivée, ils me parurent stupéfiés par la peur. Ils sont campés avec leurs femmes à trente-cinq kilomètres environ d'ici. Ils étaient occupés à chasser tranquillement le mouflon quand ils ont été dérangés par ce brave Miloud. Près de leur campement, se trouvent, paraît-il, une source abondante et de beaux pâturages. Quelle joie! Le cœur du commandant, si pitoyable aux peines de nos pauvres animaux, était en liesse. Enfin, nous avons rencontré des indigènes, des Touaregs; des vrais! Première découverte de la mission : le Touareg (1) n'est pas un mythe. Nos invités (au sens un peu large du mot) sont, il est vrai, du menu fretin; mais enfin ils ont les stigmates de la race, ils parlent touareg! Il faudra se résigner à ne plus échanger ses impressions avec les indigènes. Il y a bien ici quelques nègres qui ont quelque intelligence de cette langue, mais, pour mon compte, j'ignore le touareg presque aussi complètement que si je l'avais appris, comme langue vivante, pour l'examen du baccalauréat! Il m'a paru, toutefois, à n'en juger que par les signes extérieurs, que les impressions de nos hôtes n'étaient point du genre gai. Le vieux a voulu se détacher pour

(1) Il faudrait dire Targui au singulier, et Touareg au pluriel. De même Chambi et Chambâa.

aller prévenir sa femme de sa mésaventure; mais le commandant l'a assuré que nous irions tous en chœur le reconduire, lui et ses compagnons. Le bon Touareg a-t-il été sensible comme il convenait à cet excès d'honneur? Je n'en suis pas très sûr. Le commandant poussa même la courtoisie jusqu'à préposer à leur garde deux spahis qu'il rendit « responsables ». Si tous les indigènes que nous avons convoqués manquent à l'appel, nos prisonniers — non, pardon! — nos invités pourront peut-être nous servir de guides pendant un certain temps. — Voilà donc une grande date dans notre voyage! Dans quelque cinquante ans, — peut-être moins, mais il est si doux de s'illusionner! — quand, pour la millième fois, nous raconterons notre voyage à nos petits-enfants, nous dirons, en style de navigateur : « Le 6 décembre 1898, au soir, auprès du puits Aïn-el-Hadjadj, nous rentrions les premiers Touaregs. C'était, etc., etc. »

8 décembre, Oued-Samen. Nous sommes partis, ce matin, au jour, dans la direction sud-sud-est. Pas contents du tout, nos trois Touaregs! Hier, ils parlaient de chèvres à vendre. Aujourd'hui, à les entendre, il n'y aurait plus rien du côté de leurs tentes, ni eau, ni pâturages. Les chèvres à vendre n'existent pas. Ils aimeraient mieux se faire couper le cou que de nous vendre un poil de leurs animaux. On ne tient aucun compte de leurs affirmations : elles sont, pour nous, comme si elles n'étaient pas. Et ils s'en vont cheminant avec leur escorte d'honneur de deux spahis. Ils doivent commencer à trouver que notre courtoisie de civilisés devient encombrante. Ce matin, je suis allé à la source annoncée par Miloud. Elle est située à environ six kilomètres du camp, au pied de la montagne, dans une anfractuosité du premier plan. Elle donne une eau claire, très bonne, mais, hélas! peu abondante! Oh! la jolie vallée verdoyante et fraîche qu'on découvre au

tournant d'un rocher! Une végétation de joncs immenses et de diverses autres plantes la couvre tout entière. Après les mornes aridités que nous venons de traverser, c'est une joie de voir un petit filet d'eau courir allégrement sur le gravier en miroitant au soleil. Paysage d'idylle qui a comme un charme infini de douceur qui vous invite aux pensées aimables, aux rêves de bonheur. Si l'on est rassasié d'impressions gracieuses, on n'a qu'à lever les yeux et le spectacle est grandiose. Deux pics très élevés sont postés là, des deux côtés de la vallée, comme deux sentinelles qui en gardent l'intimité, et, au fond, la montagne apparaît ravinée en tous sens comme la figure d'un vieillard qui a beaucoup pleuré.

11 décembre, bivouac de Rinemali. — Après avoir traversé une véritable forêt de tamarix éthel, nous sommes arrivés en un endroit très vert où poussait l'asphodèle. Tout près du camp, nous sommes tombés sur une centaine d'ânes qui, pris pour des onagres, ont été tirés par M... et manqués comme de simples lièvres. Ces ânes appartiennent à des Touaregs campés dans cet endroit, mais qui avaient détalé. — Une anecdote encore, une scène drôle mais qui eût pu être tragique. — Mon ami Fournial est en chasse. Il voit un buisson remuer. Il épaule. Il tire. Rien ne part. La capsule est mauvaise! Le buisson remue toujours. On s'approche : deux enfants (de trois ou quatre ans) sont là qui nous regardent ébahis. Ceux-là, du moins, ne sont pas voilés, mais bien tels qu'ils sortirent du ventre de leur mère. Nous leur sourions, mais ils ne comprennent pas le sourire d'Europe. Ils restent graves. L'un d'eux esquisse une moue. Evidemment il nous compare à son papa et la comparaison n'est point à notre avantage. Je ne suis pas très sûr qu'ils nous aient pris pour des êtres humains. Ces bons Touaregs, qui ont emporté tous

leurs bagages, ont laissé là les mioches comme trop encombrants. Ils repasseront! Doux pays! — Fournial se remet peu à peu de son émoi.

14 décembre, Rinemali. — Nos «invités» se sont décidés à nous vendre des moutons et des chèvres, mais, cette fois, contre de la monnaie : trois chèvres laitières à 10 francs pièce et vingt autres à 5 fr. 50; de plus, six moutons. Ces derniers, dits «moutons touaregs», ont un aspect tout particulier. Leur poil ressemble beaucoup à celui de la chèvre, un peu plus frisé, cependant. Ils sont de petite taille et ne payent pas de mine, mais leurs côtelettes sont exquises, et comme on les savoure, après deux mois de chameau!

16 décembre. — Depuis hier matin, nous sommes dans la montagne, et quelle montagne! Au dernier camp, nous étions à 800 mètres d'altitude. Aujourd'hui, nous sommes à 980 mètres! Depuis deux jours, nous marchons d'escaliers en escaliers et sommes arrivés sur un long plateau rocailleux bordé de tous côtés par des montagnes abruptes et sauvages. Autour de nous, c'est la mort dans son inexprimable horreur, c'est le néant ou bien c'est le chemin qui y conduit.

19 décembre. — Comment décrire cette marche en corniche à la file indienne de nos mille chameaux, au milieu de précipices auprès desquels ceux dont je parlais, l'autre jour, ne sont que d'innocentes crevasses! Je crois que des hommes et des animaux capables de faire ce tour de force nous mèneraient au bout du monde. Le pic, la pioche, la dynamite, on s'est servi de toutes ces armes contre cette nature hostile, mais nous ne faisions qu'égratigner les rochers monstrueux autour desquels nous serpentions. De 650 mètres d'altitude à Rinemali, nous sommes montés à 1,350 au camp du 17 décembre, en trois étapes. Le couronnement de

cette ascension a été la dernière étape, celle d'hier. A nos pieds, le plateau tombait brusquement dans un ravin ou plutôt dans un gouffre qu'on aurait dit sans fond et qui, jusqu'à la vallée de sable s'ouvrant devant nous, offrait de tous côtés de gigantesques éboulements. D'autres montagnes s'élevaient très hautes, fermant l'horizon, et leurs flancs tourmentés semblaient porter les masses profondes de noires forêts. Dans ce décor abrupt et grandiose, mon attention était captivée par de minuscules points noirs qui se mouvaient lentement sous mes yeux : c'était la théorie sans fin de nos chameaux qui se déroulait, comme un long ruban, aux flancs de l'abîme. Nos hommes les poussaient, pour ainsi dire, de rochers en rochers, au-dessus de vertigineux précipices. Je les admirai, ces braves soldats. Dans cette éternelle stérilité, au milieu de cette nature en révolte qui semble avoir la haine de l'homme, ils étaient, eux, l'intelligence qui veille et qui guide, la volonté qui lutte, la belle énergie qui dompte le danger. Ils apportaient l'enchantement de la vie sur cette terre de désolation et de mort.

22 décembre, Tighammar. — Nous sommes arrivés à Tighammar après une marche de vingt-huit kilomètres à l'ouest. Tous les jours derniers, il a gelé; une fois même le thermomètre est descendu jusqu'à 3 1/2 au-dessous de zéro. Aujourd'hui, le temps est couvert, le soleil boude. Nous grelottons. — Un certain nombre de Touaregs se trouvent campés dans les environs du puits. La vallée est couverte de traces de chèvres, moutons, ânes, chameaux. Malheureusement, messieurs les Touaregs se refusent à toute interview. Ils se dérobent. On a donné l'ordre de les laisser prendre de l'eau à leur guise. Quelques-uns se sont montrés, mais n'ont pas adressé une parole à qui que ce soit : ils ont, ma foi, l'air de nous dédaigner! Comme le soleil se cou-

chait, une femme touareg est venue puiser de l'eau. Elle était vêtue de pièces de cotonnade bleue qui flottaient au vent : sa tête était recouverte d'une sorte de voile qui s'arrêtait au front et dont les extrémités retombaient sur les épaules. J'ai songé à la Rebecca de la Genèse, la fille des grands pasteurs, et je comptais bien qu'un Isaac paraîtrait, qui viendrait lui demander à boire. Hélas! Rebecca est repartie seule : Isaac est resté sous sa tente!

26 décembre, Tighammar. — Ces jours derniers, de nombreux vols de chameaux ont été commis par les Touaregs. Ils commençaient même à devenir inquiétants. Le commandant leur a fait savoir quelle était la situation du capitaine Pein derrière nous, leur promettant une bonne razzia si les chameaux ne rentraient pas. Le soir même, la majeure partie de ces animaux étaient retrouvés.

28 décembre. — Nous grelottons toujours. Nous avons eu, la nuit dernière, 5°,8 au-dessous de zéro et de la belle glace sur tous les récipients d'eau. Et dire que ceux en France qui s'intéressent à nous s'apitoient peut-être sur nos souffrances « à cause du terrible soleil d'Afrique » ! Il y a pas mal de gens qui se représentent la terre d'Afrique comme une immense lèchefrite sur laquelle les Européens rissolent et le jour, et la nuit. Dans cette région que nous parcourons, que le vent vienne du nord ou du sud, de l'est ou de l'ouest, il est toujours glacial. Je soupire après la chaleur. J'ai, du reste, bien peur d'être servi avant peu au delà de mes souhaits! — Nous sommes partis hier de Tighammar. Après une heure de marche, nous nous sommes engagés dans un oued (1) sablonneux très resserré,

(1) Rivière.

large de cinquante mètres environ et bordé de deux falaises à pic qui allaient en s'élevant. Pendant vingt-cinq kilomètres, nous en avons suivi les détours sinueux. La roche friable était rongée, déchiquetée dans tous les sens, et avait, presque à chaque pas que nous faisions, un aspect toujours nouveau et toujours étrange. D'énormes blocs de pierre, accumulés et maçonnés régulièrement en assises successives, donnent l'illusion de châteaux moyenâgeux.

Le bord supérieur de la falaise dentelée à l'infini porte des créneaux. Des petites tourelles de toutes formes laissent, entre elles, les vides des mâchicoulis. Avec une imagination un peu exubérante et folle, on pourrait s'attendre à voir une belle châtelaine apparaître tout à coup, et nous jeter la bienvenue du haut des créneaux. Mais il fait si froid! L'imagination ne s'échauffe pas et nous ne voyons pas paraître la belle châtelaine de nos rêves!

2 janvier 1899, Atafara. — L'année 1899, commencée hier, marquera vraisemblablement dans notre existence. Je la salue avec confiance et en toute sérénité. Mais que nous réserve ce cortège de trois cent soixante-quatre jours que nous allons égrener sur le chemin du mystère? Joies ou douleurs? Gloire ou trépas? C'est le secret du destin. En tout cas, cette année commence froidement. Le thermomètre, tous les jours, nous annonce des 8 et même des 10 degrés au-dessous de zéro. — La route, depuis le camp de Tihodaït, a présenté un aspect nouveau et tout à fait merveilleux. Les éboulements et l'érosion du temps, de l'eau, etc., ont formé des «gourds» (1) innombrables. C'est le renouvellement de ce que j'avais noté à l'étape

(1) Gourds, sortes de cônes qui témoignent de l'érosion du temps.

précédente, mais sur un plus vaste plan et avec de plus grandioses proportions. On eût cru approcher d'une ville immense hérissée de tours, de cathédrales dentelées, de gigantesques cheminées sur de gigantesques ruines de vieux châteaux forts : un chaos d'altières et fantasques architectures qui se découpaient en lignes brusques sur l'horizon, une cité de rêve poussée, par enchantement, dans les solitudes désolées. Nous frissonnons d'admiration... et aussi de froid, car le thermomètre baisse toujours.

8 janvier, Ici. — Ce matin, on a tué un chacal qui avait eu l'imprudence de venir rôder à quelques centaines de mètres du camp, attiré par un chameau crevé dont il convoitait de faire son régal. L'animal était gros. Nous en avons mangé aujourd'hui. Odeur violente et tout à fait spéciale. Ma main tremblait en portant les morceaux à ma bouche. Pour un peu, je me serais bouché le nez. Ah! vive le chameau, que j'ai tant méprisé!

9 janvier, Tinadouin. — A quelques kilomètres d'Ici, nous avons passé la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique. Nous descendons maintenant un affluent de l'oued Tidjidjet qui coule vers l'Aïr, bassin de l'Atlantique.

14 janvier, Adjou. — Ce matin, on s'est aperçu au camp d'Irogha qu'un nègre de la section de Rondeney manquait à l'appel. Il a déserté avec armes et bagages. Deux Chambâas et un tirailleur ont été envoyés en arrière pour reprendre ses traces et le ramener mort ou vif. Hélas! ils sont rentrés bredouilles! Pourtant, l'appât des cent francs que le commandant leur avait promis a dû stimuler leurs recherches. Un officier apprend que plusieurs de ses nègres ont eux aussi l'intention de

s'évader. Le nègre d'El-Hadj serait, paraît-il, dans le complot. Cette perspective est inquiétante. Ces nègres détiennent des armes et cent vingt cartouches. Si un jour nous recevions des balles Lebel à travers le corps, ce serait là une façon de rentrer dans notre bien dont l'idée ne nous enchante point.

17 janvier, puits de Taharbit. Tadent. — Dix jours de halte à Tadent pendant lesquels M. Foureau et le commandant font un pieux pèlerinage à El-Gharama (1), aux lieux où fut massacrée, en 1881, la mission Flatters. El-Gharama est distant de Tadent de 150 kilomètres. Nos chefs et leur escorte sont revenus après cinq jours, rapportant divers objets trouvés sur le lieu du massacre : un morceau de semelle de chaussure européenne, des débris d'os calcinés, des cheveux, un humérus droit portant, sur la tubérosité de la tête, la trace d'une blessure par arme piquante ou tranchante, l'extrémité supérieure d'un tibia. C'est bien « le je ne sais quoi de Bossuet, qui n'a de nom dans aucune langue » ! Voilà donc ce qui reste, après vingt années, de ces braves qui voulaient une France plus grande et plus rayonnante et qui sont morts pour leur idée ! Tristes reliques des héros dont la mémoire doit vivifier notre énergie, à nous qui voulons accomplir l'œuvre qu'ils ont ébauchée !

28 janvier, Abaraoual. — Commencement du véritable désert. Triste plaine sablonneuse toujours bordée de rochers.

29 janvier, Irellouan. — Ce matin, l'horizon s'est ouvert brusquement et nous voyageons au milieu d'une plaine immense aussi plate que le pays de Beauce, mais

(1) Le véritable nom est Tadjenout.

dont l'extrême détresse défie toute peinture. Levés à trois heures, nous sommes partis au point du jour et nous nous sommes arrêtés au soleil couchant. On donne alors de maigres brindilles du drine (1) récolté à Adjou à nos pauvres chameaux qui commencent à fondre. Trente sont restés en route aujourd'hui.

30 janvier, Idje-Foumouten. — Même pays et même marche qu'hier. La route est jalonnée de carcasses de chameaux dont la vue augmente encore la désolation ambiante. Nous rencontrons un squelette humain couché à côté de trois squelettes de chameaux. Quel drame poignant évoque ce tableau! Je voudrais connaître l'énigme qui plane sur ce charnier! Mon imagination entre en campagne. D'où venait ce fils de l'homme dont les ossements gisent là? Où allait-il? Quel ennemi, la faim, la soif, la démoralisante lassitude, l'a poussé à se coucher là à côté de ses bêtes pour y attendre la délivrance? N'y avait-il pas là-bas, sous la tente ou sous la hutte, d'autres êtres qui pensaient à l'errant, qui, tous les jours, se tournaient vers le désert pour savoir s'il leur rendrait celui qu'ils aimaient? Et pourquoi celui-là n'eût-il pas été aimé? Est-ce que les bêtes n'aiment pas leurs petits? Est-ce qu'on ne pleure pas sous tous les soleils? Le mystère est impénétrable, mais le navrant spectacle, que ces squelettes étendus là dans ce désert de mort! Plus on avance, plus la tristesse des choses éternellement inertes qu'on traverse entre en nous et nous oppresse. Quelle tristesse! Je ne l'ai connue qu'ici : elle vous arrive de l'horizon sans limites, par delà la ligne indécise que vos yeux perçoivent; elle vous met au cœur une angoisse qui ne trouve pas sa cause, et dans l'esprit une sorte d'hébétude morne qu'on ne cherche même pas à expli-

(1) Plante de la famille des graminées.

quer. Ce n'est pas la mélancolie, — car la mélancolie a sa douceur, — c'est la tristesse du néant, que la raison ne comprend pas. On ne sait point si on a des peines, mais on voudrait être consolé. Pour secouer le songe d'horreur, on regarde devant soi la file des chameaux qui, sur la vaste plaine semée d'ossuaires, cheminent de leur pas dolent et, avec l'indéfectible résignation des bêtes, s'enfoncent dans le mystère et dans la mort. Et quand le sirocco se lève, c'est une immense lamentation dans l'espace, c'est le désert qui pleure perfidement sur ses victimes et crie sa malédiction à toute vie qui passe!

31 janvier, Tindjahel. — Ce soir, on donne des dattes aux chameaux. Ils tombent comme des mouches et ceux qui restent debout vont à une allure désespérante. Les hommes dorment en marchant.

1er février, 8 kilomètres nord d'Assiou. — La nuit dernière, alerte au camp. Un coup de feu, vers une heure du matin. C'est un malheureux tirailleur qui n'a pas eu le cœur de supporter cette fatigue extrême et qui se suicide en se tirant un coup de sa carabine dans le dos. On l'enterre sans appareil pour que sa lâcheté soit plus éclatante aux yeux de ses camarades.

2 février, In-Azaoua. — Enfin, nous sommes au puits!... Le lieutenant de Thézillat nous a rejoints. Son retour a été tourmenté. A cent kilomètres d'In-Azaoua, le détachement manqua d'eau à la suite d'un accident arrivé à plusieurs guerbas. Un méhariste envoyé en avant, après cent kilomètres dans sa journée, vint demander de l'eau au puits d'In-Azaoua, ce qui n'empêcha pas le convoi de rester deux jours sans boire. On ouvrait la panse des chameaux crevés pour avoir l'eau qui y était restée! Enfin, de Thézillat et ses

hommes sont arrivés! Je suis allé avec le lieutenant rejoindre le commandant parti au pâturage depuis la veille, à trente kilomètres du puits. Nous sommes restés là cinq jours avec un terrible vent de sable. — La provision d'eau épuisée, nous sommes retournés à In-Azaoua où le commandant avait fait construire une redoute en pierres non maçonnées. Les pertes considérables de chameaux que nous avions faites et l'état assez précaire de ceux qui nous restaient ne nous permettaient pas, en effet, d'enlever tout notre convoi et on se résignait difficilement à en abandonner une partie. Aussi, le commandant a-t-il résolu de laisser une garde à In-Azaoua avec une partie du matériel, d'aller avec le reste jusqu'au premier village de l'Aïr, de tâcher d'y trouver des chameaux et de revenir prendre tout ce qu'on a laissé ici. C'est Rondeney qui est désigné avec cinquante-huit hommes. M. Foureau est convaincu de la possibilité de louer des chameaux dans l'Aïr.

P. HALLER.

(A suivre.)

LA VIE DE SANATORIUM

Des milliers de malades à l'étranger, des centaines en France vivent aujourd'hui dans les sanatoria d'une vie bizarre et spéciale. Cette vie tient à la fois de l'hôpital, du couvent et de la caserne. Instituées vers 1854 par un obscur praticien de Silésie, Brehmer, ces règles curieuses d'existence impriment à l'organisme des modifications radicales et profondes. Après tant de siècles d'efforts et de recherches, elles restent ce qu'on a trouvé de mieux pour combattre la tuberculose.

I

L'idée géniale de Brehmer fut de se rapprocher autant que possible de l'existence naturelle. « Seul sait guérir les hommes, disait-il, le médecin qui a étudié la nature. » Et, dans une formule un peu plus brutale, d'autres n'ont pas craint de parler franchement de retour vers l'animalité primitive.

Vivre à l'air, jour et nuit, manger le plus, et le plus souvent possible, dormir beaucoup, éviter les fatigues, les tracas, les soucis et même les lectures trop passionnantes, c'est bien là un programme de vie en apparence purement animale.

Le premier point de ce programme, l'aération per-

manente, souleva, quand Brehmer le proposa, une opposition passionnée. La crainte du froid régnait alors en médecine. La règle pour les tuberculeux en était aux chambres bien chaudes et soigneusement calfeutrées. On s'en tenait encore pour eux au vieil aphorisme d'Hippocrate : « vivre au coin du feu. » Brehmer proposait non seulement de les faire sortir à l'air tous les jours et par tous les temps; il proposait de plus de laisser leurs fenêtres ouvertes la nuit. Ce qui devait arriver arriva. Le novateur imprudent fut simplement regardé comme fou. Sans des amitiés puissantes, sans la sympathie qu'inspiraient malgré tout son ardente conviction et son désintéressement incontestable, Brehmer serait allé terminer dans un asile d'aliénés ses recherches sur la vie naturelle et sur l'aération continue.

Son raisonnement pourtant était très juste. L'homme ne diffère guère anatomiquement des animaux. Comme eux il est fait pour vivre continuellement à l'air et braver les intempéries. La vie civilisée, s'écartant de ces conditions organiques, est la principale cause de maladies. Le manque d'air pur, la respiration d'un air confiné, rerespiré, souillé, voilà l'origine de la plupart des tuberculoses. Pour les guérir, il faut gorger les malades d'air, les ramener à une existence la plus simple et la plus rustique.

L'expérience donna raison à cette théorie. Le premier effet de cette cure d'air permanente est une accoutumance prodigieuse aux intempéries. A Tonsaasen, en Norvège, il n'est pas rare de voir les tuberculeux acclimatés prolonger leur repos en plein air des heures entières par 25° au-dessous de zéro. Cette accoutumance est telle qu'on l'a expliquée — très scientifiquement — par un retour d'atavisme. L'homme civilisé retrouverait en quelques jours, à l'égard du grand air et du froid, la belle indifférence de ses ancêtres de l'âge de pierre, à l'époque où ils chassaient tout le jour et dor-

maient, mal abrités, la nuit, dans un creux de rocher.

Un second effet non moins précieux est l'augmentation extraordinaire de l'appétit. L'air vif aidant, l'émulation venant s'ajouter, les malades arrivent à consommer des rations quotidiennes qui feraient reculer les sujets les plus robustes et les mieux portants. En Suisse, à l'excellent sanatorium du Schwendi, le règlement initial avait prévu six repas par jour, chiffre déjà respectable. Mais on n'avait pas compté avec l'influence apéritive de l'air vierge et glacé de la montagne. Des collations spéciales intermédiaires durent être permises pour les plus affamés. La permission fut donnée d'ailleurs avec plaisir, la cuisine dans un sanatorium étant regardée comme la véritable pharmacie.

Quand ce bel appétit du début vient à languir, dix procédés ingénieux interviennent pour le réveiller. Tels sont les aliments n'exigeant aucun effort de mastication : lait, hachis, viande crue, purées, crèmes, etc. Tels sont les aliments très nourrissants sous le minimum de volume : œufs, huîtres, gelée de viande, fromages. Telle est aussi l'habitude d'offrir à chaque repas un plat de viande froide et un plat de viande chaude. Certains malades mangeront avec plaisir le premier qui dédaigneraient le second et inversement. Tel est enfin l'usage de donner chaque semaine deux ou trois repas plus choisis avec mets d'extra coupant la monotonie du régime. Plus la dépense mensuelle de nourriture augmente et plus un bon médecin de sanatorium témoigne sa joyeuse satisfaction.

Cette suralimentation se combine avec un repos physique et moral complet. L'exercice ne comporte guère que de courtes promenades et quelques jeux peu animés. Pour la nuit, les malades doivent se coucher tôt et se lever tard, faire presque le tour du cadran. Sur les douze heures de jour, ils en passent bien quatre — les plus utilement employées — au réfectoire. La vi-

site médicale du matin et du soir, les prises de température, les bains fréquents, prennent encore une bonne partie du temps sans fatigue. Les quelques heures qui restent se passent de préférence doucement étendus sur des chaises longues sous les galeries de cure. Certains malades, outre le sommeil de la nuit, prennent l'habitude d'une longue sieste après chaque repas. Ce sont ceux-là qui profitent le mieux de la cure. Tout en continuant à s'alimenter, ils réduisent en effet leur usure physiologique au minimum, comme le fait un animal hibernant.

Cette existence monotone, et toujours pareille, s'écoule, fait surprenant, sans trop d'ennui. Les jours, rythmés par une série d'événements réguliers, repas, visites médicales, etc., passent en réalité très vite. La grande émotion quotidienne est l'arrivée du facteur. Encore les familles sont-elles prévenues d'éviter autant que possible aux malades toutes les nouvelles mauvaises et tracassantes. Le grand jour de la semaine est celui de la pesée hebdomadaire des malades. Normalement, ceux-ci doivent augmenter de poids d'une semaine à l'autre, fait qui se comprend avec leur genre d'existence. Toute diminution marquée indique quelque complication. Par contre, celui qui a réalisé l'accroissement de poids le plus considérable en tire une vanité bien légitime. Jusqu'ici le record est tenu à Angicourt (1) par un malade ayant gagné dans ses sept jours 2 kilogrammes 800.

II

Voilà pour le côté physique et visible du sanatorium. Il semble à première vue difficile d'imaginer une exis-

(1) Sur le sanatorium d'Angicourt, voir, dans *la Revue* du 29 décembre 1900, les photographies et la notice de *l'Instantané*.

tence plus exclusivement matérielle. Et pourtant, dans la rapide accoutumance à cette vie si monotone, dans son acceptation presque joyeuse, existe autre chose que de la torpeur et de l'engourdissement. Au-dessus de ces préoccupations terre-à-terre de la cure d'air, des sommeils prolongés, de la suralimentation, plane un élément moral et presque mystique qu'il faut bien connaître pour comprendre entièrement les sanatoria.

Brehmer, leur premier fondateur, fut en réalité un prophète et un apôtre. La religion qu'il proclamait n'était pas nouvelle. Elle constituait plutôt un retour vers la vieille religion païenne. Comme les anciens, Brehmer plaçait toute sa confiance dans la nature qui guérit et qui console. Il adressait son appel aux éternels dieux de la santé et de la vie :

Dieux des sources, dieux des forêts, dieux de l'azur.

Certaines fêtes des sanatoria rappellent encore étrangement les fêtes du paganisme. Elle suivent avant tout le changement des saisons et le cycle de l'année. Noël vient marquer l'époque où les jours sont au plus bas, mais où va commencer le réveil. La Saint-Jean d'été marque le moment des pleines journées de dix-huit heures, la période de l'année presque sans nuit. Et l'événement qui fait le plus causer, qui donne au printemps le plus d'émotion, est l'arrivée de la première hirondelle.

Fait intéressant à rappeler, dans cet appel à la nature qui guérit, Brehmer eut en France au siècle dernier un précurseur. Dans *la Nouvelle Héloïse,* Jean-Jacques Rousseau expose assez longuement les avantages qu'il y aurait à construire des hôpitaux, pour les maladies de langueur, en pleine campagne.

A l'influence incontestable de cette vie, toute faite de calme et de placidité, s'ajoute un autre facteur moral puissant, l'espérance de la guérison. L'homme, au fond,

ne vit guère que d'espoir. Il oublie volontiers le présent un peu triste pour l'avenir rêvé. Les esprits tendus vers tous les beaux projets d'activité qui seront réalisés à la sortie, en pleine santé, du sanatorium, ne sentent pas l'ennui des heures interminables de repos et la monotonie des jours. C'est le grand sujet de conversation des malades : tout ce qu'ils doivent faire une fois guéris.

Ce côté moral, presque religieux, est en réalité une caractéristique importante de la méthode de Brehmer. Un sanatorium se rapproche plus d'un couvent que d'un simple hôpital. Il faut obtenir l'obédience volontaire aux règles hygiéniques nécessaires pour tous. Il faut imposer le moins possible les sévérités brutales du règlement.

Une lacune d'Angicourt frappe vivement les nombreux médecins étrangers qui viennent visiter le sanatorium. Elle passe au contraire généralement inaperçue des visiteurs français. Cette différence d'impression est curieuse à noter, car elle montre bien la part qu'a, en dehors de notre pays, l'élément religieux dans les sanatoria. Tous les médecins étrangers, après la visite d'ensemble d'Angicourt, après avoir critiqué par places et approuvé par d'autres, font la même remarque surprise : « Comment ! vous n'avez pas de chapelle ! »

Peu à peu, la doctrine sanatorienne a pris les allures d'une véritable religion. Les détails d'organisation sont devenus immuables et stricts, indiscutés comme un dogme. Et, comme toute religion, la religion sanatorienne a ses hérétiques et ses excommuniés. Angicourt, par exemple, n'a pas, sur quelques points, trouvé grâce aux yeux du catéchisme orthodoxe et des fervents purs. Il faut sourire un peu de ces exagérations, mais il faut aussi admirer l'intensité de foi qu'elles supposent. Sans cette conviction profonde, la jeune école sanatorienne de France n'aurait pas accompli son effort, si personnel et si remarquable, de ces dernières années.

Elle n'aurait pas réalisé ses belles créations, ses œuvres antituberculeuses, indépendantes de tout concours et de toute attache officiels. Fait admirable et rare en notre pays que ce puissant et énergique réveil de l'initiative privée.

Angicourt, malgré les excommunications multiples et les critiques parfois un peu passionnées dont il a été l'objet, doit certainement réussir. A côté d'écarts de doctrine, plus apparents que graves, il réalise tout au moins l'élément fondamental de la méthode sanatorienne : le grand air et la pleine campagne. Les divinités des bois chères à Brehmer le protégeront peut-être contre les exorcismes. Et, par un incontestable sourire de la fortune, Angicourt a eu l'heureuse chance de trouver dès ses débuts un autre facteur de succès très appréciable... un excellent cuisinier.

Dr A.-F. PLICQUE.

DEUX PHILOSOPHES[1]

Isos n'aimait que son élève Dunamos. Au temps de sa jeunesse, la beauté des femmes l'avait touché : leur grâce frappait alors son cœur, qui vibrait pour elles de sentiments purs comme un son de cloche, mais aussi fugitifs; et il ne s'était uni à aucune, pour ne point, disait-il, se dégoûter de toutes. Il ajoutait : « Les êtres humains sont sur la terre comme des pierres friables et inégales remplissant jusqu'au bord un chariot qui suit indéfiniment une route abrupte : elles s'entre-choquent dans les cahots, s'émiettent, deviennent poussière. Séparées, ou éloignées les unes des autres, elles ne se briseraient point. Parmi les corps inertes, il est difficile d'en trouver deux s'ajustant étroitement, et les hommes supposent que dans leur société, si nombreuse, si hétérogène, il est possible de faire que des êtres différents s'adaptent sans heurt au gré de leur caprice! »

(1) Alexandre Swietochowski, auteur dramatique et romancier psychologue, appartient au parti progressiste de la jeune Pologne. Docteur en philosophie, il publie, à Varsovie, un journal littéraire à tendances très avancées. Ses œuvres, surtout celles qu'il a écrites pour le théâtre, sont très goûtées en Pologne; ce sont généralement des trilogies. Le conte philosophique ci-dessus est extrait d'un volume de nouvelles, intitulé *Tragi-Comédie de la vérité.*

Aussi, quoiqu'il sympathisât avec tout le genre humain, Isos n'avait de relations bien suivies avec personne. Il mit à part le seul Dunamos et le chérit. C'était une faiblesse qu'il expliquait ainsi au jeune homme lui-même : « Tu ne peux pas tisser un fil qui soit partout d'égale épaisseur, tu ne peux pas produire un son tintant jusqu'à la fin avec la même force; l'homme ne peut pas créer une harmonie sans défaut; tu es la fleur de ma vie sentimentale, mais l'ivraie de ma philosophie. »

Et tandis qu'ils cultivaient ensemble la vigne, Isos s'efforçait de greffer cette philosophie dans l'âme de Dunamos. Il avait adopté celui-ci, petit orphelin voué à une mort probable, sans prévoir que l'enfant trouvé pénétrerait dans son cœur comme le termite dans le bois de chêne et détruirait un jour l'équilibre de sentiment où il se complaisait. Dunamos, récompensant mal cette tutelle volontairement indifférente, sut faire naître chez le philosophe un attachement profond, presque paternel. Dunamos n'était pas seulement beau, aimable, bon; son esprit possédait toutes les richesses, toutes les générosités. En vain Isos avait-il pendant vingt ans gardé son élève près de lui, et essayé d'introduire ses idées dans ce jeune cerveau en tâchant qu'elles s'y déposassent sans alliage de passion, tels des cristaux d'un sel pur. Dunamos les fondait au feu d'une ardente sensibilité. Chaque mot du vieillard était un morceau de glace, chaque parole de l'adolescent un charbon rouge. Celui-là s'appliquait à tout comprendre et à tout admettre, celui-ci ne pouvait qu'aimer ou haïr.

Chaque fois que l'occasion s'en présentait, durant le labeur quotidien, ou bien au cours de longues promenades, Isos cherchait à calmer l'enthousiasme de son pupille, mais l'ivresse de vie qui emportait le jeune homme allait toujours croissant.

Un jour, ils cueillaient tous les deux le raisin dans

la vigne, et selon leur habitude discutaient paisiblement sur les conceptions différentes que l'homme se fait du monde. « Si l'amour, disait le vieillard, pouvait être une reconnaissance, et la haine une vengeance, la philosophie ne les désavouerait point. Mais comment témoigner reconnaissance ou haine à ce qui existe sans mérite et sans crime ? Que la femme soit belle ou laide, le juge honnête ou prévaricateur, l'ami traître ou fidèle, cela résulte-t-il de leurs bonnes ou mauvaises résolutions ? Point. La nature ainsi les créa et leur a ordonné de vivre tels quels. Pourquoi ne chérit-on pas le raisin utile et savoureux, pourquoi ne blâme-t-on pas la belladone vénéneuse ?

— L'homme le fait, répliqua Dunamos; il aime et cultive le raisin qu'il récolte précieusement, il méprise la belladone qu'il arrache et détruit. Et toi, mon père, tu fais comme tout le monde !

— Parce que je suis encore un peu borné, reprit le philosophe souriant; ma tête est comme un pot fêlé dans lequel on peut faire cuire quelque chose, mais qui laisse échapper une partie du jus. D'ailleurs, mon enfant, je m'aperçois que la seule argumentation ne suffit pas à te vaincre. Sans doute j'ai trop peu d'esprit pour le partager entre nous deux; et le cercle de vie où se déroule notre existence est trop petit pour t'ouvrir des horizons plus larges que mes discours. Pars, va courir le monde, examine-le avec attention, puis reviens sous mon toit. Peut-être alors nos âmes se refléteront-elles.

— Oh ! je vois que je commence à te peser, tu veux te débarrasser de moi. Dis-le franchement !

— Ne cherche pas d'arrière-pensée sous les mots, mon fils. Depuis longtemps je me reproche de te retenir auprès de moi. Il me semble que je souffle dans une flûte pour en tirer une mélodie que je ne sais pas jouer. Nous verrons de quelle façon le monde ac-

cordera l'instrument. Va, je t'ai préparé de l'argent pour une année entière.

Dunamos partit. Il visita la Grèce et ses colonies asiatiques; il contemplait les hommes et fréquentait les philosophes. Puis, lorsqu'il eut moissonné une ample récolte d'expériences et de faits, attiré par le fil qui attachait son cœur à celui de son père adoptif, il revint près de ce dernier.

Isos l'accueillit avec une joie émue. Ils coulèrent vite, les mois pendant lesquels Dunamos, comme on tisse une tapisserie brin à brin, retraça pour Isos chaque événement de son voyage. Lorsqu'il en eut terminé le tableau, Isos lui demanda :

— A présent, aimes-tu ou hais-tu encore les hommes ?

— Certes, et plus que jamais, mon père, car j'ai rencontré plus de types différents dignes d'amour ou de haine. Aux uns je sacrifierais ma vie; et je ne voudrais pas seulement donner la corde qui devrait servir à pendre les autres !

Le vieillard baissa la tête avec mélancolie, attristé non seulement par le dépit de voir son espérance trompée, mais aussi par un doute sur la valeur de cette philosophie à laquelle ni lui, ni le monde n'avaient pu convertir son élève. Aurait-il vécu dans l'erreur ? Une sagesse plus profonde illuminait-elle le cerveau de l'adolescent ?... Non. Les convictions d'indifférence glacée du maître ne voulaient point céder devant la jeune force. Après un instant de silence, il demanda :

— Lequel des philosophes t'a paru ressembler le plus aux dieux ?

— Platon, reprit avec feu Dunamos; il ne devine pas la vérité, il la révèle. Chaque mot de lui est une étoile dans les ténèbres !

— Mais les simples paysans font peu de cas de lui; ils le méprisent parce qu'il ne sait pas leur amener la

pluie... Penses-tu, Dunamos, que la statue d'Athéné puisse servir d'enclume ?

— Comment ? Elle se briserait au premier coup de marteau !

— C'est aussi mon avis. Mais, dis-moi, as-tu rencontré beaucoup d'amis sur ta route ?

— Je puis, en vérité, donner ce nom à quelques-uns. Par-dessus tous les autres, Nîkon d'Ephèse m'a touché par son noble dévouement et je ne céderai à personne la place qu'il occupe dans mon cœur !

— Qu'a-t-il donc fait pour toi ?

— Je pourrais parler longuement de tous les services qu'il m'a rendus; je n'en citerai qu'un : lorsque je tombai si gravement malade, Nîkon abandonna sa clientèle, et ne sortit de chez moi que lorsqu'il me vit complètement rétabli par ses soins.

— Il avait réellement quitté tous ses autres malades ?

— Tous !

— N'as-tu pas cherché à savoir ce qu'on a pensé de lui pour cette façon d'agir ?

— Peut-être fut-il appelé stupide. Que m'importe ! Il est mon bienfaiteur.

— En effet. Mais, Dunamos, tu ne m'as parlé d'aucune femme; n'en est-il point qui ait troublé ton cœur ?

— Une fausse honte, avoua Dunamos rougissant, m'empêcha de te faire cette confidence... J'ai aimé une belle jeune fille de Milet... Elle est si belle, que, lorsqu'elle vient mouiller ses pieds nus dans la mer, les vagues de la surface se pressent pour refléter son image et l'apporter aux vagues profondes qui ne peuvent la voir. Elle est si bonne...

— Je n'en doute pas... Mais n'as-tu trouvé aucun homme dont l'opinion sur elle soit différente ?

— Je la vois ainsi.

— As-tu réfléchi que tu es peut-être seul à la voir

ainsi, qu'elle n'est point si parfaite pour d'autres, que peut-être même certains la critiquent fort ?

— Je ne le pense pas. Qu'importe, d'ailleurs ? mon sentiment me suffit et je n'éprouve pas le besoin d'en vérifier la justesse en le comparant à celui des autres.

— C'est raisonnable. Pourtant, si quelqu'un considérait cette jeune fille comme laide et acariâtre, pourrais-tu appeler celui-là injuste ?

— Assurément !

— Alors, si quelqu'un n'a pas les mêmes yeux, oreilles, nerfs, goûts, désirs que toi, il est un méchant ?

— Ah ! mon père, tu me tends des pièges de sophiste !

— Non, cher garçon, je ne cherche point à éblouir ton esprit. Mais je voudrais trouver le chemin que nous pourrions suivre ensemble.

— Tu conviendras pourtant, père, qu'il y a des femmes généralement considérées comme bonnes et belles. De même qu'il y en a d'autres que tout le monde trouve laides et mauvaises. Aux premières appartient Lota !

— Je te crois. Cependant, dis-moi, si l'on présentait ta Lota à un enfant privé du sein maternel, crois-tu qu'il serait enchanté d'elle ?

— Mais elle est vierge !

— Alors un enfant au sein lui préférera la plus laide nourrice ?

— Qui le niera ?

— Pas moi... Ne m'as-tu point fait part de l'extrême indignation où te jeta la conduite d'un chef spartiate qui tramait avec les Perses un complot contre la Patrie ?

— Le misérable ! les corbeaux qui mangeront de sa chair mourront empoisonnés !

— Es-tu sûr qu'il n'aurait pas été un consciencieux et vigilant gardeur de chèvres ?

— Celui qui est né traître le restera toujours !

— Ainsi, lorsque tu vois que tu ne peux puiser de l'eau avec un tamis, tu le brises comme inutile, même pour passer la farine ?

— Cela est tout autre chose. Mais il y a des hommes, père, qui sont lâches dans toutes leurs actions !

— Je vois comme toi la différence, Dunamos. Seulement considère que l'homme, en créant les outils, a montré distinctement leur emploi ; tous sont nécessaires. Les hommes, eux, sont créés par la nature, qui n'explique pas à quoi ils peuvent servir. Alors, quelques-uns seulement, devinés dans leurs aptitudes et que le sort n'égara point, nous paraissent intelligents et justes. Si nous connaissions nos fins naturelles...

—Nous étranglerions les assassins au berceau !

— La société a été plus prudente dans le domaine des choses que toi dans celui des hommes, enfant. Elle n'a pas détruit à jamais les plantes dont les fruits avaient empoisonné quelques individus, et elle cherche à deviner s'ils peuvent contenir un remède.

Dunamos, irrité, garda le silence. Puis, s'étant dominé, il questionna :

— Cher père, à quelle vérité me conduis-tu par ces détours ?

— Ni seul, ni avec moi, tu n'en atteindras une, tant que ta pensée sera enchaînée par la colère. La passion est une fumée, elle étouffe et n'éclaire point. Est-ce que Platon ne t'a rien dit là-dessus ?

— Oh ! si. Mais lui...

— Il nous est supérieur à tous, je le sais. Cependant la goutte d'eau est de l'eau, de même que la rivière : un simple jardinier comme moi entrevoit un peu de la vérité sans avoir le coup d'œil de Platon qui l'embrasse toute, — et c'est toujours la vérité. Sois patient un moment encore, mon fils. Bientôt je cesserai de te taquiner. Réponds-moi avec calme. Si tu apportais des

outils à des Barbares qui n'en connaîtraient point l'usage, penses-tu que ces hommes devineraient d'un coup à quoi sert une étrille, ou le burin d'un sculpteur ?

— Je ne le pense pas.

— Ne pourrait-il arriver qu'ils aient l'idée de fixer le burin au bout d'une perche pour en faire une lance et l'employer ainsi à la guerre contre leurs ennemis ?

— Cela pourrait arriver.

— Ainsi cet instrument, avec lequel nous immortalisons la figure humaine, servirait aux mains des barbares à détruire l'homme vivant ?

— Sans doute.

— Il me semble qu'aussi follement se comporte le commun des hommes. Ils aiment ceux d'entre eux dont ils ont reconnu l'utilité et haïssent les malheureux dont ils n'ont pas compris la raison d'être. Dans les deux cas ils ont tort, et dans le dernier ils sont injustes.

Dumanos réfléchit sur ces paroles. Le vieillard, le fixant avec tendresse, poursuivit :

— Ne consentirais-tu point, mon fils, à cette conclusion, que tout homme est un coffre-fort renfermant des bijoux précieux, et qu'il a besoin qu'un autre homme devine son secret, ouvre la serrure, et montre les joyaux ? Les hommes de bien ou de valeur sont ceux dont beaucoup d'entre nous possèdent la clef, les indignes ceux pour lesquels personne n'en a trouvé.

— Bien, mon père, s'écria Dunamos, en se jetant au cou d'Isos. Alors je tâcherai de ne plus haïr !... mais n'exige pas que je cesse d'aimer !

—Je ne puis exiger cela, murmura le vieillard ému, parce que moi-même... je t'aime.

ALEXANDRE SWIETOCHOWSKI.

(*Traduit du polonais* par le Dr Gabrielle de MAJEWSKA et V. PUTHOD.)

POÉSIES

LE VOYAGE

Le vent me conviait; la mer était fleurie,
Et, comme elle, ma nef était pleine de fleurs;
Au large, l'oriflamme, étendant ses couleurs,
Semblait montrer du doigt quelque heureuse patrie.

J'ai vogué; j'ai souffert mainte et mainte avarie;
Mes étendards déteints pendent trempés de pleurs;
Sous les noirs ouragans que soufflent les douleurs
La guirlande enroulée au rostre s'est flétrie.

La violette, hélas! ne rit plus sur les flots;
Glauque, la lame cingle avec de longs sanglots
Ma barque aux flancs meurtris que sa fureur ravage;

Je cherche l'archipel fortuné sans rien voir;
Oh! qui m'annoncera le jour et le rivage
Où le Port éternel attend mon désespoir!

LE RÉVEIL DES AMES

A l'heure où, s'effaçant devant la paix du soir,
Les soins du jour, plaisirs, tourments, gloire, infamie,
Suspendent leurs rumeurs sur la ville endormie,
Je dresse mes pensers dans le silence noir.

Je vois, tel qu'un marin qui s'accoude au bossoir
Pour contempler le ciel pendant une accalmie,
Se peupler lentement la solitude amie
D'astres dont les rayons resplendissent d'espoir.

Chacun, dès qu'il paraît, m'éclaire d'un sourire;
Il caresse mon cœur d'un regard; il soupire,
Et semble murmurer : « Ne me connais-tu pas? »

Je les reconnais tous! Ces fraternelles flammes
Sont les esprits de ceux qui dorment ici-bas,
Car le sommeil des corps est le réveil des âmes.

MAURICE OLIVAINT.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : *La Fille de Tabarin.* — OPÉRA-POPULAIRE : *Charlotte Corday.*

LES CONCERTS : A Nancy : Les programmes de M. Guy Ropartz. — Concerts du Châtelet : Concerto pour piano de M. A. Geloso. — Concerts Lamoureux : Une symphonie de M. F. Weingartner. — Ouverture du *Roi Lear* de M. Augustin Savard. — Concert de la Société nationale de musique.

Deux nouveautés le mois dernier au théâtre; et, par une rencontre étrange, il se trouve que je ne puis engager ceux de mes lecteurs qui ne les ont point vues à aller les voir. Je n'ai été convié ni à la répétition générale, ni à la première, ni à la seconde, non plus qu'à aucune des représentations suivantes de *la Fille de Tabarin.* Je n'ai reçu ni le livret ni la partition de l'ouvrage de MM. Sardou, Paul Ferrier et Pierné. Je n'en puis donc rien dire. Quant à *Charlotte Corday*, c'est tout autre chose : l'Opéra-Populaire qui, très louablement, avait essayé de représenter une pièce inédite, a, par malheur, fermé ses portes sur cette tentative de décentralisation. Après quelques soirées, le drame lyrique de M. Alexandre Georges a sombré dans le désastre de l'entreprise. Je m'excuse de n'en pouvoir faire, de la sorte, qu'un compte rendu nécrologique. J'eusse préféré que l'Opéra-Populaire vécût, puisque, au moment où il succombait, il tentait de rendre service à un composi-

teur vivant. Cette fin, du moins, vaut qu'on lui donne un souvenir.

Ce n'est pas que l'interruption des exécutions de *Charlotte Corday* prive le public d'un ouvrage de caractère bien neuf ou bien hardi : on peut cependant regretter pour M. Alexandre Georges, dont la partition avait reçu un très bon accueil et qui, sans doute, voyait avec joie son œuvre enfin admise au théâtre, qu'il ait dû si vite se résigner à un silence, duquel il avait eu probablement grand'peine à sortir.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans le détail du livret imaginé par Armand Silvestre : il suffira de connaître la donnée de chaque acte pour imaginer le parti que le librettiste a su tirer d'un sujet aussi peu musical que celui qu'il avait choisi. Le prologue met en scène Marat haranguant les sans-culottes dans l'auberge du Paon : déclamations sanguinaires, vociférations de l'assistance, triomphe de l'orateur, et, brochant sur le tout, surprenante chanson à boire entonnée par le rédacteur de *l'Ami du peuple*. Au premier acte, qui se passe à Caen, chez la marquise de Bretteville, Charlotte Corday, mise en présence de Barbaroux, poursuivi par la populace, apprend de lui les événements terribles qui se passent à Paris, et forme le dessein de délivrer la France du plus cruel des terroristes. Barbaroux lui nomme Marat. Le second acte nous fait assister aux hésitations de Charlotte, à ses retours sur le passé, tandis qu'elle regarde, au Palais-Royal, les jeux des enfants et écoute leurs chansons. Mais ces regrets s'effacent quand des crieurs de journaux envahissent le jardin, vendant *l'Ami du peuple*. Une nouvelle rencontre avec Barbaroux, pour qui Charlotte a conçu une sorte d'adoration mystique, achève de rendre à son âme toute sa force. Barbaroux veut frapper à sa place. Elle refuse et l'acte suivant nous la montre accomplissant son projet. Les deux derniers tableaux nous conduisent dans la prison où celle qu'on a nommée « l'ange de l'assassinat » rêve au passé, faiblit et pleure, pour se ressaisir, le bourreau survenu, et marcher d'un pas ferme vers l'échafaud où nous la voyons monter en héroïne.

Cette page d'histoire pourrait peut-être former le sujet d'un drame en prose. Mise en vers et chantée, elle n'a plus de réalité historique qu'au point de vue des costumes et des décors; le faible intérêt qu'elle excite est en raison du conflit qui se produit sans cesse entre le langage généralisateur de la musique et l'évocation des faits sur lesquels le drame est édifié. Il n'est pas plus possible à un opéra de mettre en scène *précisément* Charlotte Corday que Caserio ou Luccheni. Les menues contingences de l'époque où elle agit s'imposent trop à nous et les circonstances qui la déterminent sont trop dépendantes de l'esprit critique pour qu'on puisse faire de cette figure une héroïne lyrique. Sans parler du peu de convenance musicale de tels caractères, dont l'humanité revêt la forme négative de la passion politique, il est malaisé de faire d'un personnage de la Révolution un de ces types de sens universel comme la musique en doit seuls admettre. Judith, Harmodius, peuvent, à la rigueur, se présenter à nous comme des héros humains. Ils semblent incarner toute Justice aux prises avec toute Tyrannie. L'histoire moderne n'autorise pas de telles apothéoses : en tout cas, la musique ne saurait y concourir.

M. Alexandre Georges a passé sur ces inconvénients : le livret d'Armand Silvestre lui sembla sans doute dramatique; comment ne l'eût-il pas été, bâti sur un tel sujet? — Il n'en aperçut point la mince musicalité. Aussi sa partition vaut-elle surtout par les épisodes à côté et par les scènes dans lesquelles le librettiste a fait la part des conventions lyriques, au détriment de la logique des faits. Prise en soi, cette musique révèle un tempérament dramatique que la vulgarité même n'effraye pas quand elle correspond à l'expression juste. Les qualités d'invention en sont moins appréciables. Le prologue, comme, en général, toutes les scènes mouvementées et populaires de l'ouvrage, est traité avec énergie, non sans excès de vacarme instrumental, et les déclamations de Marat ne manquent pas de vigueur. Le premier acte renferme de jolies pages de sentiment tendre, comme, par exemple, le *cantabile* de Mme de

Bretteville : « Que dans la chambre où tu reposes. » Le second, le meilleur, se distingue par beaucoup d'animation et d'aisance; la façon dont le compositeur sait exprimer les mouvements de foules, rondes d'enfants, retraite au loin, *Carmagnole*, etc..., en unifiant leurs rythmes divers par une ligne mélodique maîtresse, mérite d'être signalée. Les dernières scènes du drame ont la couleur tragique qui convient, sans que, cependant, le musicien ait pu directement triompher des obstacles que son poème lui présentait, pour les raisons que j'ai dites. M. Alexandre Georges semble mériter mieux qu'un tel livret et que le sort dont la mauvaise chance a poursuivi son œuvre. Cette première épreuve lui a été assez favorable pour nous donner à croire qu'en d'autres circonstances, il ferait davantage et mieux.

Durant sa brève existence, la *Charlotte Corday* de l'Opéra-Populaire fut très convenablement interprétée par une troupe renfermant d'excellents éléments, par des chœurs peu nombreux, mais agissants et bien stylés, par un orchestre suffisamment souple; bref, avec un ensemble de moyens qu'il est regrettable de voir détruit. Parmi les artistes chargés des rôles principaux, il faut mettre à part Mme Georgette Leblanc, de qui les aptitudes exceptionnelles de tragédienne se sont imposées, cette fois, aux plus incrédules, et pour qui ces soirées furent autant de triomphes. Des sentiments tendres ou contenus à l'extrême exaltation, Mme Georgette Leblanc sut exprimer les plus subtiles nuances de son rôle avec une maîtrise parfaite. Sa voix, courageusement travaillée, a beaucoup gagné en ampleur et en homogénéité et, sans que la chanteuse cède jamais, en elle, à la tragédienne, c'est-à-dire sans que la préoccupation de l'effet vocal prime, dans son chant, le souci de la vérité dramatique, la créatrice de *Charlotte Corday* n'en fait pas moins preuve d'habileté technique et n'en obtient pas moins de remarquables résultats. Ses défauts, d'ailleurs, et ceci suffirait à expliquer l'ascendant qu'elle exerce, sont aussi expressifs que ses qualités. Signe certain d'une vraie nature d'artiste. M. Cazeneuve, qui chantait Barbaroux, est bien connu du public

des concerts Colonne. Il possède une jolie voix dont il se sert aussi bien que son physique le sert mal. On ne peut tout avoir. A nommer aussi, parmi les artistes du défunt Opéra-Populaire qui prirent part à l'exécution de l'ouvrage de M. Alexandre Georges, Mmes Silvain et Dulac, M. Bénédict, et M. Dangès, un farouche Marat.

Le compte rendu d'*Astarté* m'a fait sacrifier, le mois dernier, celui des concerts. Je le joindrai donc à celui du présent mois, quoiqu'il soit par lui-même assez chargé. Ce n'est pas que nous ayons beaucoup de nouveautés en fait de musique symphonique. Comme toujours, la musique dramatique tient une large place dans les préoccupations des chefs d'orchestre soucieux d'attirer le public. Depuis deux mois M. Colonne a fait exécuter un acte de *Tristan* et un important fragment de *Fervaal ;* M. Chevillard nous a donné un acte de *Siegfried ;* le Conservatoire a joué un acte d'*Armide*. Voici bien du drame. Qu'avons-nous en regard, en fait de musique de concert ? Un concerto de M. Geloso, une symphonie de M. Weingartner, une ouverture de M. Savard. C'est peu, pour deux mois de travail. Il est vrai que M. Weingartner a joué, pour la première fois aux concerts Lamoureux, la symphonie en *ut* de Schubert et un concerto de Haendel; que M. Chevillard a repris le *Faust* de Liszt et que le Conservatoire a rejoué la symphonie de Franck. Mais, outre que ce ne sont pas là des nouveautés, la composition des programmes reste monotone en raison du choix restreint d'ouvrages sur lequel le répertoire est basé depuis vingt ans. Son plus grand défaut est de n'obéir point à un plan suivi qui permettrait de suivre toutes les séances avec un égal intérêt.

Je reviens précisément de Nancy où le directeur des concerts du Conservatoire, M. J.-Guy Ropartz, organise une série de séances, consacrées à la symphonie française contemporaine, pour l'une desquelles il m'avait fait l'honneur de me convoquer; je crois l'occasion bonne de mettre sous les yeux de nos lecteurs les programmes élaborés par M. Ropartz. Ils pourront ainsi se

rendre compte de ce que l'on peut faire de musique sans avoir recours aux ouvrages de théâtre et cette lecture pourra motiver plus d'une intéressante comparaison. Il est vrai que les concerts de Nancy n'ont lieu que tous les quinze jours. Mais les ressources dont l'entreprise provinciale dispose n'égalent pas celles de la capitale et le nombre plus restreint de concerts n'implique pas qu'on doive dépenser à les préparer une moins grande somme de travail; au contraire.

M. Ropartz, en même temps qu'un aperçu de la symphonie française contemporaine, a projeté de faire, par des exécutions, l'histoire de l'ouverture. M. Henri Lichtenberger, professeur à la faculté des lettres de Nancy, l'a secondé par des conférences faites au Conservatoire et destinées à renseigner complètement les auditeurs sur l'évolution de cette forme musicale importante. Voici les beaux programmes par lesquels est accompli ce double projet :

Premier Concert. — Histoire de l'ouverture : *Orfeo* (Mnoteverde), *Armide* (Lully), *la Rosaura* (Scarlatti); *Concerto* en *sol mineur* pour hautbois et orchestre (Haendel), la *Procession nocturne* (Rabaud), *Prométhée* (n° 5) (Beethoven), Symphouie en *ut mineur* (C. Saint-Saëns).

Deuxième Concert. — Histoire de l'ouverture : *Dardanus* (Rameau), *le Messie* (Haendel), Ouverture en *si mineur* (J.-S. Bach); *Actus Tragicus* (J.-S. Bach), *O Pieux Amour*, chœur à trois voix (H. Schütz), *le Déluge* (C. Saint Saëns).

Troisième Concert. — Histoire de l'ouverture : *Iphigénie en Aulide* (Gluck), *Don Juan* (Mozart); *Concerto* pour violon (Beethoven), *les Eolides* (C. Franck), Fantaisie sur des thèmes russes (Rimsky-Korsakow), Symphonie en *sol mineur* (E Lalo).

Quatrième Concert. — Histoire de l'ouverture : *Egmont* et *Léonore* (n° 3) (Beethoven); *Concerto* pour violon (Saint-Saëns), Symphonie pour orchestre et piano (V. d'Indy), *Romance* pour violon (G. Hüe), *Marche hongroise* (Berlioz).

Cinquième Concert. — Histoire de l'ouverture : *Freischütz* (Weber), *le Carnaval romain* (Berlioz), *Manfred* (Schumann); *Concerto* pour violoncelle (Lalo), *Pavane* (G. Fauré), *Lied*

pour violoncelle (V. d'Indy), Symphonie en *ré mineur* (C. Franck).

Sixième Concert. — *Requiem* (G. Fauré), Symphonie en *si bémol* (E. Chausson), Cantate « *Wachet auf* » (J.-S. Bach(.

... J'arrête là cette nomenclature en m'excusant de sa sécheresse. Telle qu'elle est, elle me paraît plus éloquente que tous les commentaires qu'on en pourrait faire. Il est impossible de n'être pas frappé de l'esprit de suite, de la logique, de la haute raison artistique qui ont présidé à l'élaboration de tels programmes. Dans les concerts suivants, M. Ropartz, poursuivant sa tâche, a fait entendre à son public sa symphonie sur un choral breton, la troisième symphonie de M. Albéric Magnard, et en dernier lieu celle du signataire de ces lignes. Il poursuit en même temps son histoire de l'ouverture qu'il terminera par une exécution de la trilogie de *Wallenstein*, de M. d'Indy, le jour même où, pour couronner sa saison, il fera exécuter la *Symphonie* avec chœurs de Beethoven. Si l'on ajoute à cela que M. Ropartz s'assure le concours d'artistes comme Eugène Ysaye et Edouard Risler; que le premier a joué cette année, à Nancy, le *Concerto* de violon, le second, le *Concerto* de piano en *mi bémol* de Beethoven, on conviendra que les Nancéens n'ont pas grand'chose à envier aux Parisiens.

C'est pourtant aux Parisiens qu'il me faut revenir et aux concerts de Paris que le théâtre m'a fait négliger. Commençons par les nouveautés, puisque, malgré tout, il y en a quelques-unes. La première en date est le *concerto* de piano de M. Albert Geloso, exécuté par l'auteur chez M. Colonne. C'est une œuvre qui fait valoir le virtuose, sans trop de sacrifices aux arpèges et aux gammes. Elle ne se distingue pas par des qualités d'invention très saillantes et l'instrumentation en est parfois plus bruyante qu'il ne conviendrait aux idées qu'elle développe. Mais l'*andante* m'en a paru ingénieux et d'un sentiment sincère, et l'effet brillant du finale peut servir de justification au succès qui récompensa le jeune pianiste-compositeur.

La Symphonie de M. Weingartner, que le distingué chef d'orchestre dirigea lui-même aux Concerts Lamoureux, produit l'impression déconcertante d'une composition de dilettante, admirablement informé de toutes les recettes de l'art d'écrire, mais dépourvu d'individualité appréciable. M. Weingartner, aussi doué qu'on puisse l'être d'intelligence musicale, et possesseur de qualités d'interprète magnifiques, est, à coup sûr, moins bien partagé sous le rapport du tempérament créateur. Du moins sa musique ne traduit-elle que des impressions élégantes et superficielles, qui forment un contraste étrange avec celles que M. Weingartner, chef d'orchestre, sait produire au moyen des œuvres qu'il aime, et que sa direction nerveuse et passionnée fait pénétrer parfois jusqu'en leurs plus secrètes profondeurs. Contraste étonnant, en vérité, et bien fait pour surprendre ceux qui ne savent pas que le génie inventif ne relève que de l'inconscience; que l'intelligence, toute-puissante dans le domaine de la critique, l'instinct de l'interprète même, si puissant soit-il, n'ont rien de commun avec la force élémentaire qui fait de l'artiste l'instrument de son art et le témoin de son œuvre. Si M. Weingartner juge la sienne avec la clairvoyance qu'il déploie en ses appréciations sur les symphonistes postérieurs à Beethoven et qu'il se critique avec autant de sincérité qu'il critique tel de ses confrères, nul doute que son sens aiguisé des caractères spécifiques du grand art ne le rende plus sévère pour lui-même que nous ne le saurions être. Malgré le brillant de la facture et certaines qualités de vivacité rythmique, sa symphonie reste fort en arrière de la plus faible symphonie de Brahms, comme invention et comme expression. A moins que nous ne nous méprenions du tout au tout et que les compositeurs allemands aient décidément une autre manière que la nôtre d'admirer leurs grands maîtres et de tenter de les continuer. En ce cas, il faudrait avouer que l'interprétation qu'ils nous en offrent comme chefs d'orchestre est bien faite pour nous donner le change.

La dernière œuvre inédite que j'aie entendue aux

concerts du dimanche est une ouverture écrite par M. Augustin Savard pour servir de préface symphonique au *Roi Lear* de Shakespeare. Il y avait longtemps déjà que M. Savard n'avait rien écrit de nouveau en fait de musique d'orchestre. Sa nouvelle composition fait regretter qu'il ait cru devoir garder si longtemps le silence. Construite sur deux thèmes principaux, attribués l'un au roi Lear, l'autre à Cordélia, et qui se distinguent tous deux par l'ampleur de leur ligne et la franchise de leurs contours, son ouverture est une page de coloris puissant et d'expression virile. On y reconnaît la marque d'un talent nourri de la substance des grands maîtres et, néanmoins, affranchi déjà de leur influence directe. Le plan seul de la composition de M. Savard révèle un défaut d'équilibre, au moins quant à la bonne ordonnance de la structure musicale. L'ouverture conclut de façon trop brève pour porter l'impression qu'elle devrait produire à son plus haut point d'intensité. La surprise causée par cette péroraison brusquée, qui peut, d'ailleurs, se justifier poétiquement, nuit sensiblement à l'ouvrage. Pas au point cependant de faire méconnaître tout ce qu'il contient de force juvénile, de charme et de mélancolie. J'ai pour ma part infiniment apprécié ces saines et rares qualités, et l'on doit remercier M. Chevillard d'avoir fait connaître au public le nom de M. Savard.

Au lieu de décrire une fois de plus les beautés du troisième acte de *Siegfried* exécuté aux Concerts Lamoureux avec le succès qu'on devine, ou de vous entretenir des magnificences de la dernière scène de *Fervaal*, dont M. Colonne a ainsi rappelé l'existence à M. Albert Carré, je préfère, pour conclure, vous dire quelques mots du dernier concert de la Société nationale où l'on entendit, dirigée par M. Vincent d'Indy, une symphonie pleine d'intérêt due à un compositeur jusqu'à présent peu connu. M. Wittkowsky, auteur de cette œuvre importante, met à profit les loisirs que lui laisse l'état militaire pour écrire de la musique et, comme on le voit, il ne s'attaque pas aux besognes les plus faciles. Pour un coup d'essai, sa symphonie m'ap-

paraît pleine de belles promesses. Le thème breton qui lui sert de motif fondamental ne s'accorde pas très bien, il est vrai, avec le caractère plutôt brillant et tumultueux de cette composition. Mais les déductions qu'en tire M. Wittkowsky sont pleines, néanmoins, d'expression et d'ingéniosité, et le début du mouvement lent se distingue par une réelle beauté. J'ajoute que cette symphonie est instrumentée avec habileté et *sonne* à merveille.

Au même concert figuraient une intéressante *Fantaisie* de M. Marcel Labey, un tout jeune homme, déjà en possession d'une grande habileté de facture; des mélodies françaises et danoises parmi lesquelles le beau *Testament* de M. H. Duparc, récemment instrumenté, et un *Menuet*, d'un agréable tour archaïque, de M. Marcel Levallois.

Paul DUKAS.

CHRONIQUE

Comédie française : *Patrie!* — Porte-Saint-Martin : *Quo Vadis?* — Gymnase : *Les Amants de Sazy,* pièce en trois actes de M. Romain Coolus. — Vaudeville : *La Pente douce,* comédie en quatre actes de M. Fernand Vandérem. — La politique : la loi sur les associations. — Les vacances du Parlement. — Les grèves de Montceau et de Marseille. — *Ver novum.* — Les premières fleurs. — Le renouveau parisien. — L'Hippique et les Salons.

La reprise de *Patrie!* à la Comédie française a été considérée comme un événement dramatique de grande importance. C'est là le résultat d'une illusion dont il serait injuste que le drame portât la peine. L'incendie du théâtre, les impatiences de M. Sardou, la longueur des répétitions, les remises de la première représentation, tout avait concouru à créer cette illusion et l'avait si bien créée qu'il semblait qu'on allât assister à la révélation d'une œuvre nouvelle et que le talent de l'auteur y dût subir une décisive épreuve. Au fond, il s'agissait d'un drame joué en 1869, que la Comédie française, Alexandre Dumas étant mort, et pour s'attacher une grande « marque » dramatique, admettait chez elle après trente ans de stage au boulevard. Malgré la critique et divers contretemps, il y a, croirait-on, brillamment réussi, et c'est justice.

Cet ouvrage, que l'affiche présente complaisamment comme un drame historique, est l'exemplaire achevé de la pièce bien faite, adroitement agencée, construite entièrement de l'extérieur et pour l'extérieur, toute en détails matériels ingénieux et amusants; c'est le type de la pièce de métier; vue ainsi, elle prend comme un air abstrait; elle paraît un appareil démontable destiné à la démonstration, bourrée comme elle l'est de « situations » et si visiblement et si simplement compliquée de trucs et de ficelles. Pour un professeur d'art drama-

tique, elle serait un excellent sujet de leçons; par elle, il expliquerait à ses élèves tout ce qu'il faut savoir et ne point montrer, tout ce qu'il faut avoir appris pour l'oublier, et tout ce que cette science peut ajouter d'aisance, de sûreté et d'ampleur à des dons supérieurs.

Vous connaissez le point de départ de *Patrie!* M. Sardou l'a exposé ainsi dans une note : « Un homme conspire. Il est arrêté. Prouver son alibi : on le prouve. Il a été vu chez lui toute la nuit de la conspiration. Il a fait ceci, cela, et c'est prouvé par des voisins, des amis. On le relâche. Seul avec sa femme. Donc, cette nuit-là, un amant était avec sa femme. Quel amant? S'il confirme le dire, il accepte son déshonneur; s'il dément, il le dévoile. Tourment. L'amant est de la conspiration. » M. Sardou placera ensuite ce mari trompé entre son désir de vengeance et une idée supérieure, telle que l'amour de la patrie; de ces données et de ce conflit auquel correspondent chez la femme les sentiments les plus passionnés de haine et d'amour, naîtra tout le drame que M. Sardou se préoccupe alors d'encadrer dans un décor qui lui donne sa pleine force théâtrale. Ce sera les Flandres sous la domination espagnole, vers 1570. Et le drame est ainsi tellement serré et noué qu'il s'astreint tout naturellement à la règle des trois unités, les divers endroits de Bruxelles où il se joue suffisant pour l'unité de lieu qui ne peut être que relative.

En dépit de l'affiche, n'y cherchez pas la peinture d'une époque; l'aventure ne se recommande d'aucune conséquence importante dans la lutte engagée par les Flandres contre l'Espagnol; le patriotisme et la foi religieuse ne s'y expriment, de loin en loin, que par des traits généraux et qui ne s'accordent pas d'une façon autrement caractérisée avec le moment et l'endroit. Vous n'y trouverez pas davantage une étude de caractères; une critique ingénieuse en a pourtant relevé quelque indice dans le personnage de Dolorès et s'est complue à le développer; c'est un jeu d'adresse un peu paradoxal. Fille de basse extraction, Espagnole, catholique, jeune, ardente, Dolorès est la femme, épousée par amour, d'un gentilhomme flamand, le comte de Rysoor,

un barbon assez triste, qui s'est rallié à la Réforme et conspire contre l'Espagne; son âge, sa mine austère et l'air d'absence que doivent lui donner, dans son ménage, ses occupations politiques, ajoutés aux raisons qui sont propres à Dolorès, dispensent son cas de tout commentaire psychologique : il va de soi. Où il apparaît bien du reste, si l'on y pense, que l'auteur ne s'est embarrassé d'aucune intention d'analyste, c'est dans la figure de Karloo; il faut le prendre comme l'ami tendrement aimé du comte de Rysoor et l'amant adoré de Dolorès et ne point chercher, comme on dit, à savoir pourquoi; cette bonne fortune lui est échue sans que rien puisse, à la réflexion et par ce qu'on voit de lui, justifier cette double faveur; la seule grâce de l'auteur, pour la commodité du drame, la lui accorde.

Mais il ne faut pas chicaner là-dessus. M. Sardou a pris de l'histoire ce qui était nécessaire à son drame et s'en est autorisé pour le qualifier d'historique. Il n'a jamais donné à croire qu'il voulût étudier un cas psychologique ou des complications amoureuses. Tout simplement il a fait un drame et sa seule ambition est d'intéresser par des situations et par ce qu'on appelle des coups de théâtre. Or, ces coups de théâtre, il est bien certain que M. Sardou les a réussis, et l'on ne peut donc contester qu'il ait rempli son dessein qui était d'intéresser par là.

Comment Rysoor apprend que sa femme a un amant et comment cette circonstance le sauve; comment Dolorès, pour sauver son amant, trahit son mari et comment elle perd en même temps son amant; comment Rysoor découvre que Karloo est l'amant de Dolorès, et comment il pardonne au jeune homme; le serment qu'il exige de Karloo contre le traître inconnu qui les a vendus au duc d'Albe, sa mort, toutes ces péripéties, vous les connaissez, et vous savez encore que Karloo, fidèle à son serment, tue Dolorès quand il connaît enfin qu'elle a livré Rysoor et les conjurés et se tue ensuite. La décoration que la Comédie française a donnée à ce drame connu est fort belle; l'interprétation en est excellente, sous cette réserve, qu'il faut souvent faire à

la Comédie française, que certains acteurs y jouent trop pour eux et ne jouent pas « dans la pièce » comme ils le devraient. M. Mounet-Sully donne une grande allure au comte de Rysoor; M. Paul Mounet est un très beau duc d'Albe et M. Albert Lambert fils un sympathique et vibrant Karloo; M. Le Bargy est plus La Trémouille qu'il ne convient et ne se rend pas compte qu'au moins en 1869 ce La Trémouille, tout gentilhomme qu'il fût, était surtout le loustic français chargé d'égayer les petites places et d'exciter leur chauvinisme. Mlle Brandès, à qui a succédé Mlle Delvair, faisait Dolorès.

Tout le bruit fait autour de *Quo Vadis* devait bien tenter un entrepreneur dramatique et susciter l'idée de continuer au théâtre ce succès de librairie. Il ne fallait sans doute que transformer en pièce ce roman polonais et néronien. M. Emile Moreau s'en chargea pour la Porte-Saint-Martin. Des indiscrétions savantes, ou seulement habiles, ou qui se crurent telles, vantèrent les merveilles de la mise en scène, les tableaux de l'orgie et du cirque, le talent des interprètes et ce génie de M. H. Sienkiewicz qu'allait enfin illustrer pour les foules l'éclatante lumière du théâtre. Un si grand tapage ne pouvait aboutir qu'à une déception; d'avance trop célébrée, la mise en scène parut pauvre; ainsi dépourvu de l'intérêt de spectacle qu'on escomptait, le drame ne se suffisait plus, et l'interprétation d'ailleurs le soutenait mal. Il arriva que de cette façon l'œuvre de M. Sienkiewicz évoqua le souvenir de *la Martyre* de M. Jean Richepin et ne lui parut pas supérieure.

Je ne fais que signaler au Gymnase les représentations des *Amants de Sazy* où triomphe Mme Andrée Mégard, sans y pouvoir insister ici, et au Vaudeville celles de *la Pente douce*, qui sembla même un peu lente, œuvre distinguée et délicate d'ailleurs de M. Fernand Vandérem.

Le Parlement vient de se donner six semaines de vacances. La Chambre ne s'est pas séparée sans avoir voté la loi sur les associations, mais dans un texte qui ne ressemble plus guère au projet initial du gouverne-

ment et qu'à son tour le Sénat va modifier. N'en doutez pas, pourtant : l'esprit d'iniquité et d'intolérance qui a inspiré la loi subsiste; elle reste un appel à la discorde et à la haine et un élément de trouble pour le pays. D'autre part, les grèves continuent à Montceau et à Marseille; la Chambre a gardé sur ces graves sujets une discrétion tout à fait remarquable. Supposez au pouvoir un ministère progressiste; la semaine n'eût pas compté assez de jours pour les questions et interpellations des socialistes, la tribune n'eût pas cessé de retentir de leurs cris, ils auraient à journée faite voué les ministres à l'exécration du peuple. Mais ce n'est plus ainsi qu'ils font leur journée; sous un gouvernement ami ils connaissent enfin que le silence est d'or; ils sont les muets du sérail.

Et cependant, à travers les sottises et les folies des hommes, les saisons suivent leur cours; le printemps commence à se préparer. Mais qu'il est lent à s'éveiller, ce jeune dieu! D'aigres bourrasques le retardent; le froid, la neige même arrêtent encore sa marche paresseuse; Paris, qui pour lui d'habitude se décore d'une grâce si séduisante, s'étonne et s'impatiente de ne le pas voir venir. Aux champs, malgré les frimas, les signes qui l'annoncent n'ont pourtant pas manqué de paraître; dans les taillis sans feuilles, aux pentes des ruisseaux, après la blanche clochette du perce-neige frappée à ses six pointes d'une petite tache verte, les claudinettes sont sorties de terre pour les bouquets des Rameaux, étoiles d'or pâle fleuries d'un profond calice d'or. D'ailleurs, sur les quais de la Seine, il faut bien que ce soit aussi le printemps, puisque le concours hippique est ouvert et que les jurys des salons commencent à fonctionner. Hippique et salons ont enfin retrouvé les Champs-Elysées, mais non plus la bourgeoise et commode hospitalité du Palais de l'Industrie. Ils se logent comme ils peuvent au Grand Palais, et se plaignent. Heureusement on s'accommode à tout; il n'y faut qu'un peu de temps; l'habitude sera vite prise.

30 mars. CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2109

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 20 Le n° : 10 centimes 13 Avril 1901



239. — LE VICE-AMIRAL DE CUVERVILLE

Sénateur du Finistère

Cliché de Paul Boyer. Gravure de Rousset.

LE SALON DE PEINTURE DE 1901



240. — LE JURY EXAMINANT LES ŒUVRES DES ARTISTES

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



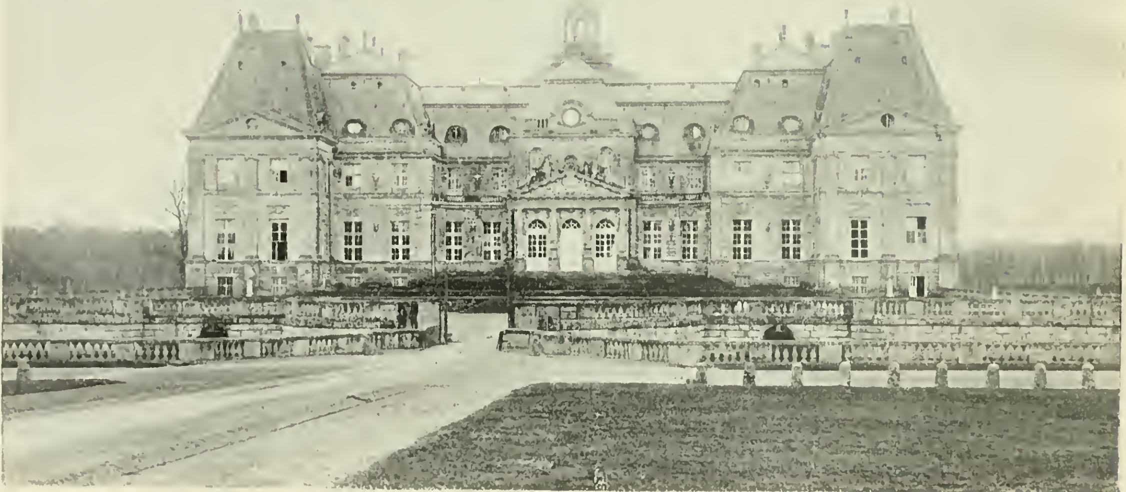
241. — Mme MARIE DRONSART

Gr. de Rousset.



242. — LE DOCTEUR HALLER
de la mission Foureau-Lamy

Cl. de Bogaert. Gr. de Mulot, Krièger et Cie.



243. — LE CHATEAU DE VAUX-LE-VICOMTE
(Seine-et-Marne)

Cl. de Moreau frères. Gr. de Rousset.



244. — LE CHATEAU DE VAUX-LE-VICOMTE
(Seine-et-Marne)

Cl. de Moreau frères. Gr. de Rousset.



245. — S. A. R. LE DUC DE GÊNES
Commandant l'escadre italienne

Cl. de Schemboche, à Turin. Gr. de Ruckert.

246. — « LA SICILE », CUIRASSÉ ITALIEN

247. — « LE LEPANTO », CUIRASSÉ ITALIEN

Cl. de Bar et Giletta. Gr. de Bourdon et Keilhauer.

248. — « LA FOUDRE », CROISEUR PORTE-TORPILLEURS FRANÇAIS

249. — « LE SAINT-LOUIS », CUIRASSÉ FRANÇAIS

Cl. de X...

Gr. de Rousset.

250. — « LE DANDOLO », CUIRASSÉ ITALIEN

251. — « L'URANIE », CROISEUR-TORPILLEUR ITALIEN

Cl. C. de J...

Gr. de Bourdon et Keilhauër.

252. — « LE LINOIS », CROISEUR DE 3[e] CLASSE FRANÇAIS

253. — TORPILLEUR DE HAUTE MER FRANÇAIS

Gr. de Rousset.



254. — Mlle BIGNON
de l'Athénée
dans *Pour être aimée*

Cl. de Nadar. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.

NOS GRAVURES

239. — **Le vice-amiral de Cuverville, sénateur du Finistere.** — L'amiral de Cuverville, qui se présentait comme républicain catholique, vient d'être élu sénateur du Finistère en remplacement du général Lambert, décédé le 10 janvier dernier. En même temps qu'un savant et un écrivain technique de grande valeur, c'est un de nos marins les plus estimés qui a derrière lui une longue et glorieuse carrière. Dans les hautes fonctions qu'il remplit au ministère de la marine, successivement inspecteur général et chef d'état-major général, il se montra un réformateur hardi et éclairé; on n'a pas oublié ses démêlés avec les bureaux de la marine et sa démission par laquelle il les termina non sans quelque éclat.

Né en 1834 dans les Côtes-du-Nord, Jules-Marie-Armand Cavelier de Cuverville était nommé aspirant le 1er août 1852. Il fit la campagne de Crimée : grièvement blessé devant Sébastopol, il recevait pour récompense de sa belle conduite, en 1854, les galons d'enseigne, en 1855, la croix de la Légion d'honneur. A peine rentré en France, on l'envoya tenir campagne au Sénégal. Au moment de la guerre de 1870, il était capitaine de frégate et aide de camp de l'amiral Gueydon, commandant l'escadre de la mer du Nord. Il accompagna l'amiral nommé gouverneur de l'Algérie, puis fut successivement attaché naval à Londres, commandant du cuirassé *Suffren* qui représenta la marine française aux fêtes du centenaire de Yorktown, membre du conseil des travaux de la marine, commandant de la division navale de l'Atlantique-Sud.

En 1888, M. de Cuverville recevait les étoiles de contre-amiral; d'abord major de la flotte à Brest, il fut investi en 1890 du commandement en chef de la division navale de l'Atlantique-Nord. C'est en cette qualité qu'embarqué sur la *Naïade*, il dirigea l'expédition du Dahomey et signa le traité par lequel Behanzin reconnaissait à la France la possession de Kotonou et promettait de respecter le protectorat de Porto-Novo. Peu après cette brillante campagne, l'amiral de Cuverville recevait la troisième étoile; il commanda successivement les deux escadres de la Méditerranée.

Inspecteur général de la marine en septembre 1897, M. Lockroy, ministre de la marine, l'appelait en 1898 aux fonctions de chef d'état-major général de la marine. C'est en avril 1899 qu'il donnait sa démission à la suite du décret concernant les points d'appui de la flotte aux colonies; la limite d'âge l'atteignait bientôt après.

240. — **A la Société des Artistes français. — Le jury de peinture présidé par M. Henner.**

241. — **Mme Marie Dronsart.** — On annonce la mort de Mme Marie Dronsart qui fut une « essayiste » distinguée et à qui la littérature de revue peut rendre justement hommage. Elle s'occupa avec autorité, dans diverses publications périodiques, de critique littéraire et de critique historique. Son éducation première, sa forte érudition et son jugement solide l'avaient préparée à ce rôle difficile. Un long séjour en Angleterre où elle avait cultivé la langue et la littérature de ce pays lui permit de faire paraître une série de *Portraits d'Outre-Manche,* couronnés par l'Académie française, et une *Biographie de Gladstone* où elle se révéla comme un écrivain de mérite. Elle publia aussi *la Vie et l'Œuvre de Bismarck* (1890) qui fut, pendant plusieurs années, le meilleur livre français sur le chancelier allemand, et l'est peut-être resté. Des traductions d'ouvrages anglais et italiens et de nombreux articles de littérature et d'histoire la firent apprécier d'un public d'élite. *La Revue hebdomadaire* publie dans son fascicule du 13 avril une nouvelle de M. Gilbert Parker, l'auteur canadien anglais, traduite par elle. Mme Marie Dronsart se délassait dans ces légers travaux, où la guidait toujours un goût très sûr, d'occupations plus importantes qui lui avaient acquis dans le monde littéraire une place enviable et méritée.

242. — **La mission Foureau-Lamy. — Le docteur Haller.** — *La Revue hebdomadaire* a commencé le 6 avril la publication, sous le titre de *Vers le Tchad*, du journal de route de M. le docteur P. Haller, membre de la mission Foureau-Lamy, en l'accompagnant d'une excellente carte dressée par M. Haller.

On sait que la mission, réunie à Ouargla vers le milieu du mois d'octobre 1898, comprenait M. Foureau, chef de la mission (voir *l'Instantané* de novembre 1899), M. Dorian, député, MM. Villatte et du Passage, et une escorte militaire, forte de 220 hommes, sous les ordres du commandant Lamy (voir *l'Ins-*

tantané de novembre 1899). Les autres officiers étaient le capitaine Reibell, les lieutenants Rondeney, Métois, Verlet-Hanus, Britsch, de Chambrun, de Thézillat, Oudjari, et les docteurs Fournial et Haller.

M. P. Haller est né en Lorraine, à Lutzelbourg, en 1869. Il fit ses études de médecine à Nancy, puis à l'école du service de Santé de Lyon et enfin au Val-de-Grâce. Après trois ans d'Algérie, il fut désigné en 1898 pour accompagner la mission Foureau-Lamy. Au cours de la mission, il eut le douloureux honneur de recevoir le dernier soupir du commandant Lamy, mort dans ses bras, frappé d'une balle, le 22 avril 1900. Lui-même fut, quelques jours après, gravement atteint et eut la cuisse gauche brisée par une balle, au combat de Degemba, voici bientôt un an. Il a dû subir, à son arrivée au Val-de-Grâce, une très pénible opération qui le tiendra encore à l'hôpital pendant de longs jours. M. Haller est chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie et titulaire de la médaille coloniale avec agrafe d'or.

243, 244. — **Le château de Vaux-le-Vicomte,** en Seine-et-Marne, dans la commune de Maincy, à quatre kilomètres de Melun, fut bâti en 1653 par le surintendant Fouquet qui y dépensa dix-huit millions et qui y reçut Louis XIV en 1661. Le plan avait été tracé par Levau, les jardins dessinés par Le Nôtre, les panneaux et les plafonds décorés par Le Brun et Mignard. Après la disgrâce de Fouquet, ce domaine fut acquis par Villars, puis il passa dans la maison de Choiseul-Praslin. Il appartient maintenant à M. Sommier.

245 à 253. — **Les fêtes de Toulon. — Le duc de Gênes.** — S. A. R. le duc de Gênes, commandant l'escadre italienne qui est venue à Toulon saluer le président de la République française et rendre la visite faite par une escadre française aux souverains d'Italie lors de leur voyage en Sardaigne, est chargé par Victor-Emmanuel III de remettre au président le collier de l'Annonciade qui est la plus haute distinction que puisse conférer le roi d'Italie. Le prince Thomas, duc de Gênes, est né en 1854; il est le frère de la reine-mère Marguerite et l'oncle du roi. Il est amiral dans la marine italienne et dans la marine allemande.

Nous donnons, à l'occasion des fêtes de Toulon, des photographies de quelques-uns des vaisseaux qui composent l'escadre italienne, le **Lepanto**, vaisseau-amiral, la **Sicilia**, le **Dan-**

dolo et l'**Urania**, et du **Saint-Louis**, du **Linois**, de la **Foudre**, et d'un torpilleur de haute mer.

La *Foudre* est un navire long de 116 mètres, déplaçant 6,090 tonneaux, destiné à transporter des torpilleurs de faible tonnage; de puissants appareils hydrauliques en assurent l'embarquement et le débarquement rapides. Il conduit donc jusqu'au lieu du combat les torpilleurs qu'il porte à son bord et, lorsque le moment où ils doivent agir est venu, il les met à l'eau sans qu'ils aient touché à leurs approvisionnements, qui sont forcément réduits, et sans que leurs équipages aient subi la moindre fatigue inutile avant l'action.

La *Foudre* n'a comme protecteur qu'un pont cuirassé épais de 90 millimètres; ses machines d'une force de 20,000 chevaux lui impriment une vitesse de 20 nœuds. Son armement consiste en huit canons de 10 centimètres à tir rapide, quatre de 65 et quatre de 37, plus quatre tubes lance-torpilles. Le nombre de torpilleurs qui peuvent être embarqués est de dix. L'équipage est de 410 hommes.

Le *Linois* est un croiseur de troisième classe du type *Forbin* modifié, construit en 1894; sa longueur est de 98 mètres; il déplace 2,275 tonneaux. Un pont légèrement blindé (40 millimètres d'épaisseur) abrite ses parties vitales, et ses plus gros canons (quatre pièces de 14 centimètres à tir rapide) sont abrités dans deux tourelles dont les parois d'acier ont 100 millimètres d'épaisseur. L'armement comprend en outre deux canons de 10 centimètres, dix de 47 et 37, quatre revolvers de 37, plus quatre tubes lance-torpilles.

Les machines sont d'une force de 6,600 chevaux et la vitesse de 20 nœuds. L'équipage est de 410 hommes.

Le *Saint-Louis* est un puissant cuirassé moderne, un des plus beaux de notre flotte, récemment entré en service. Il déplace 11,275 tonneaux. Sa cuirasse, en acier durci, a 40 centimètres dans sa partie la plus épaisse. L'armement se compose de quatre canons de 305, montés par paires dans deux tourelles cuirassées (une à l'avant, l'autre à l'arrière), dix canons de 138 millimètres à tir rapide, vingt de 47, quatre de 37, et de canons-revolvers.

La force des machines est de 14,500 chevaux et la vitesse au tirage forcé de 18 nœuds. L'équipage est de 630 hommes. — A.

254. — **Théâtre de l'Athénée. — Mlle Bignon** dans *Pour être aimée*, la pièce de MM. Xanrof et Michel Carré.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 2139.

LE VENT DANS LES MOULINS

(Suite)

IX

La terre tourna dans l'or. Les champs l'un après l'autre tombèrent sous la faucille comme des chevelures de petites nonnes. Tout le monde était dans les campagnes dès la pointe du jour. On n'aurait plus trouvé dans les maisons que les petits enfants mangeant leur tartine près des poules, et les aïeules, une banne entre les genoux, pelant des pommes de terre en rond. Les vieux hommes, eux, traînaient leurs sabots jusque contre la haie et demeuraient de longues heures à regarder les piqueurs marcher toujours plus avant vers l'horizon. Et ils ne parlaient pas, avec une chose très douce en eux, comme le silence d'une mare sous le frisselis des arbres. Il faisait un temps de bénédiction.

Quelquefois, dans l'après-midi, Piet Baezen venait prendre Dries et ensemble ils allaient vers les champs. Il disait que le prix du pain bientôt baisserait. Il aimait parler de son four et de sa farine, comme un homme simple dont c'est le métier. L'été, d'ailleurs, il n'était jamais en train d'écrire. La terre lui paraissait trop gaie pour ses petites histoires tristes. Son âme de Fla-

mand ne s'éveillait qu'à l'arrière-saison, quand il commence à tomber une pluie fine comme de la charpie sur les chemins. Tous deux s'appuyaient contre un arbre et regardaient longtemps, du côté de la poussière blonde qui tourbillonnait au-dessus des moissonneurs. On ne voyait que leurs têtes rouges de soleil par-dessus les seigles, entrés de tout leur corps dans le champ, et ils avaient l'air de ramer dans un fleuve. La pierre toujours battait les faucilles.

Puis le soleil descendait, toute la campagne s'empourprait. Les moyettes ressemblaient à des rondes de petites filles tournoyant à ras du sol. Dries çà et là disait une parole aux hommes. Il commençait à parler un peu comme le grand Flanders. « La terre libre! La terre au paysan! Plus d'impôts! » Ils secouaient la tête en riant : ils gagnaient à présent de bons salaires et les fermiers les abreuvaient de genièvre.

Tous deux finissaient par aller s'asseoir au bord de la rivière : quelquefois Baezen apportait ses lignes avec lui. Des îlots roses lentement dérivaient au fil des petites nuées reflétées dans l'eau. « Voilà, disait le fils du boulanger, c'est trop beau; on ne se sent plus vivre. S'il pouvait pleuvoir un peu après la moisson! » L'odeur chaude des seigles, montant des champs, lui rappelait le pain qui lève au four. Ils ne partaient qu'à la nuit tombée. Un héron avec un cri rauque passait. L'angélus tintait aux paroisses. Les fermes résonnaient de rires et de vaisselles. Ils croisaient en chemin le vieux petit pêcheur d'anguilles qui arrivait s'installer pour la nuit dans sa barque. Celui-là aussi aurait voulu de la pluie. Près des barrières les petits vachers faisaient claquer leurs longs fouets à nœuds.

Baezen une dernière fois arriva vers la fin de la moisson. Tout le monde n'avait pas la même idée que le petit pêcheur d'anguilles et lui. Les fermiers étaient heureux; tout le temps de la lune on avait pu couper

le seigle sans craindre l'orage. Il roulait de pleines charges d'or dans la campagne. Quand les charrettes enfilaient les petits chemins sous les arbres, des pailles restaient accrochées aux basses branches, comme les touffes de laine des moutons le long des haies. A ras des champs, du pauvre monde glanait, courbé en deux, raclant les dures éteules, tous à la file, femmes et enfants, leur gerbe de fétus sous le bras. Des familles de meules échelonnées par rang de taille près des fermes, avec une petite au bout comme un dernier-né, commençaient à monter. Un soleil roux tapait dessus, les baignait d'or et de pourpre, tandis qu'à l'arrière une ombre lilas s'étendait dans un frisson léger de l'air. Il n'y avait plus çà et là, par-dessus la plaine nue, couleur de cendre mauve, que l'argent vert des carrés d'avoine ondulant d'un remous à peine sensible sous la bouche claire du vent.

Dries, ce jour-là, se sentait une grande joie au cœur. Il chantait et riait le long des petites sentes filant entre les champs. La veille, il avait revu Mamie; ils étaient restés un peu de temps, la main dans la main; les enfants jouaient autour de la vache sous les pommiers. Maris, quand il était venu, l'avait appelé doucement par son nom. Et maintenant c'était toute la vie des Flandres qui palpitait au soleil, dans une gloire vermeille, dans une gaieté sonore de kermesse. Le rire jutait à la bouche des filles. Elles s'en revenaient par bandes, le fauchet sur l'épaule, leurs jambes à nu sous leurs courtes jupes. Une sève puissante gonflait les gars, l'infatigable sève amoureuse de la race. Quelquefois tous ensemble menaient une ronde autour des dernières charrettes, chantant la vieille chanson du moissonneur :

Mangerons-nous ce soir du riz au lait ?
Boirons-nous ce soir la rasade de bière fraîche ?
Nous avons faim et soif comme le champ.

Dries croyait sentir battre dans sa poitrine le cœur de la terre. A chaque pas il se retournait pour regarder la campagne, les meules, les glaneuses, les charrois lourds dans les ors fluides de l'après-midi. Un fumet de vie humaine s'évaporait du large, la sueur des milliers de vies qui avaient peiné d'un si large amour pour la terre; et l'arome virulent des seigles aussi sentait l'amour.

Dries, les narines frémissantes, aspirait l'espace et toute l'humanité obscure des hameaux. Jamais encore il n'avait éprouvé une telle sensation subtile et forte. La terre et les hommes qui vivaient de la vie de la terre lui apparaissaient une même substance éternelle, douée d'une âme commune indestructible. Il lui sembla qu'il était sur le point de voir clair au fond de lui. A l'égal du moissonneur et du calvanier, il aurait voulu faire quelque chose de grand, dans une soif de sacrifice et de fraternité. Ceux-là, sans avoir été aux écoles, par la simple vertu du travail, lui semblaient plus près des buts de la vie que les riches et les oisifs. Il serra vigoureusement la main de Baezen et il avait les yeux mouillés.

— Ami, dit-il, le champ a fini de travailler et à leur tour ils accomplissent le saint devoir. Dieu était avec le grain qui germait comme il est avec l'épi gonflé. Maintenant Dieu est avec eux comme il sera avec le vent qui fera tourner le moulin et avec la farine que le moulin moudra. Dieu est avec tout ce qui travaille. Quand ils auront fini, on portera le grain à la meule et ensuite avec la farine c'est vous qui ferez le beau pain doré. Mais moi qui n'ai rien fait, est-ce que je pourrai dire que j'ai mérité de manger le pain?

Le fils du boulanger le considéra avec un regard attendri et il ne trouvait rien à répondre. Les personnages de ses contes aussi à peine savaient parler : ils étaient secoués jusqu'aux os par la vie et ils disaient

toujours des choses qui étaient sans rapport avec la force de leur émotion ou, comme lui maintenant, ils ne disaient rien. Peut-être Baezen donnait raison à son ami de se sentir un homme inutile parmi tous les autres qui œuvrent à la sueur de leur front. Mais il n'éprouva pas le besoin d'exprimer à cet égard une opinion. Et à son tour il lui serrait les mains de toutes ses forces, les yeux humides, en hochant énergiquement la tête. Un brin de paille qu'il mordillait fiévreusement dansait avec une petite ombre sur ses joues. C'était là un bon moment pour tous deux.

Ils virent un attelage dans un champ. Les chevaux, robustes et bruns, de la belle race des Flandres, luisaient comme du bronze sous l'émouchette. Debout au haut de la charrette, un homme constamment piquait à la pointe de la fourche des bottelées qu'il passait à un des deux varlets grimpés sur la meule. Le calvanier ensuite les rangeait symétriquement, les épis au centre, et toujours la meule montait, ronde et égale sur tous ses bords, comme les pots du vieux Potje, le tourneur de la potière. C'était Kobe Moors, qu'on appelait Cafara, un homme déjà âgé et orgueilleux de son métier. On aurait pu mesurer ses meules avec un compas, tant la circonférence en était exacte aussi bien en bas qu'en haut. Quelquefois il laissait glisser un fil à plomb et, penché par-dessus le vide avec sa grosse tête de chat à favoris, il regardait au pied de la meule. Celui-là non plus ne parlait jamais. Quand il crachait de là-haut, il semblait cracher par-dessus toute la terre. Il n'était pas moins habile, l'arc entre les poings. L'autre mois, il avait été, pour la dixième fois, couronné roi du tir à la perche. Dries n'avait pu abattre que deux fois le coq.

— Hé! notre roi, dit-il, irez-vous concourir le dernier dimanche du mois à la ville?

Cafara cala la gerbe qu'un des varlets venait de lui passer, lança un jet de salive au loin, et puis, sans dire

oui ni non, insinua qu'il y avait peut-être des couverts d'argent à gagner. Dries, lui, était certain qu'il irait; et avec son gros rire de bon garçon il disait :

— Allez! c'est une affaire faite. Les six couverts iront rejoindre dans l'armoire tous ceux que vous avez gagnés déjà.

Maintenant Cafara ne disait plus un mot : personne jamais n'avait connu le fond de ses pensées.

Ils marchèrent un peu de temps sous les arbres, dans le soir qui tombait. En tous sens les éteules, aux rayons obliques du couchant, reluisaient comme des éclats de miroir. Une dernière chaleur fumait dans l'ombre mauve. Il n'y avait pas un souffle de vent. Un paysan, très grand sur le ciel, là-bas arpentait son lopin, poussant devant lui le bœuf qui tirait la charrue. « La moisson est faite, et c'est déjà le labour; aucune heure n'est perdue pour la terre, » pensait Dries. Et, du côté des fermes, ils entendaient venir des rires et des chants après que la dernière charrette était rentrée, comme si à présent il n'y avait plus à s'inquiéter de l'hiver. C'était la joie d'un soir en Flandre, autour des pots de bière, comme dans les vieux tableaux. Chez les Baezen, dans la chambre d'honneur, une peinture était accrochée au mur, un vrai sujet d'admiration pour les connaissances en visite. De francs lurons y faisaient bombance dans une cour de ferme : c'était le fermier lui-même qui, une grande cruche à la main, leur versait à boire. Près des roues de la charrette comble de pailles, deux hommes se soulageaient diversement. Le père Baezen affirmait que la toile était de Teniers et il l'avait payée dix francs dans une vente. Piet Baezen préférablement goûtait la drôlerie mordante et grave de Pierre Breughel. Il laissait un peu tomber les coins de sa bouche par dédain, quand il parlait du seigneur Teniers dans son pays de Brabant.

Ils arrivèrent ainsi devant la petite ferme où Dries

Abeels, sous les pommiers en fleur, avait chanté avec la jeune mère la chanson de mai. La charrette était dételée près de la grange. Les pigeons à petit vol descendaient du toit et picoraient dans les gerbes, blancs comme des Saint-Esprit. Tout le monde tenait dans les mains des écuelles de riz au lait et en raclait le fond avec des cuillères d'étain. L'enfant aussi, assis sur une botte de paille près du chat, mangeait dans une petite écuelle. Et constamment la fraîche paysanne allait de la cuisine à la cour, apportait des écuelles pleines entre ses bras nus.

Il y avait bien là dix grandes bouches qui jamais ne se fermaient. Le riz descendait en boule, gonflait les cous. L'un à côté de l'autre, tous, debout, s'empâtaient comme des dindons. Il arrivait que les plus gavés demeuraient, un instant, la cuillère à la main, avec des yeux comme des billes au bord des joues, à demi étranglés par la bouillie qui ne passait pas. Alors ils allaient vers le grand pommier : une tonne de bière y était exhaussée sur des cales. Ils lampaient un bon coup ; et tout de suite après ils recommençaient à piffrer. Le vieux chien tirait sur sa chaîne avec des abois enroués. « Ces gens-là s'amusent mieux qu'à la cour, chez le roi, » pensait Dries. Quelquefois un des hommes levait les bras et criait :

— Qui nous en donnera à crever ?

A l'unisson, les autres répondaient :

— Le nôtre.

Et l'homme reprenait :

— Lequel est le meilleur fermier du pays ?

Encore une fois ils criaient ensemble :

— Le nôtre.

C'était la coutume de louer ainsi le maître de la ferme. Et il y avait là encore trois filles sanguines de vingt ans, les aisselles fumantes, à l'étroit dans leur corsage.

— N'en aurons-nous pas une petite part, baesine? plaisanta Dries de l'autre côté de la haie.

Le rire de la savoureuse jeune femme s'ouvrit comme un frais cœur de pomme, avec les petits pépins blancs des dents sur deux rangs. Elle alla prendre sur la table de la cuisine deux larges écuelles et à leur tour ils plongeaient la cuillère dans le riz figé. Les hommes les regardaient avec des yeux de côté, inquiets de la concurrence.

— C'est comme de la lune battue avec des jaunes d'œufs, s'écriait Dries en roulant les yeux.

Alors tous se mettaient à rire. Le mélancolique Piet ne s'était jamais autant amusé. Et encore une fois, comme l'autre jour, Dries regardait l'enfant et disait :

— Tant que la mère Flandre pourra compter sur des garçons comme celui-là...

D'une bouche sucrée ils léchaient leur cuillère. Piet Baezen aimait les grosses femmes : il aurait bien voulu baiser celle-ci au cœur de ses larges joues. Les pigeons étaient remontés sur le toit; l'enfant s'était endormi, le nez dans son écuelle, et à présent, une nuit bleue floconnait. La lampe de derrière les vitres projetait des jets roses sur l'herbe.

En s'en allant, ils longèrent des meules. La lune, à son premier quartier, les éclairait d'un côté : par l'autre côté elles plongeaient dans l'ombre étoilée des campagnes. Et ils sentaient palpiter la chaleur de la terre dans leurs grands cônes roses. Le paysan était toujours dans son champ, poussant droit le bœuf à travers les sillons.

X

La fumée du train se dispersa en flocons violets pardessus la campagne. Le curé était sûr que Dries avait

pris le train : il l'avait vu se pencher à la portière de la voiture. Il ouvrit son bréviaire et se mit à longer le fossé qui bordait les prairies. Chacun de ses pas laissait dans la poussière la trace d'un vrai pied de grenadier. Quelquefois il passait des petites filles : elles s'arrêtaient, croisaient les mains en avançant le front et demandaient la bénédiction. Le curé du pouce écrasait un signe de croix. Il n'était pas tout à fait neuf heures : l'ombre déjà brûlait sous les arbres.

Le chemin bientôt obliqua. Le curé tourna avec les arbres, fit une corne à la page de son bréviaire et passa le petit pont, devant la maison des Abeels. La barrière était ouverte; il s'engagea dans l'allée bordée d'arbres fruitiers. Il aspirait fortement l'odeur des résédas et des balsamines. C'était une vieille maison déjà : un haut toit d'ardoises, capuchonné de lucarnes en saillie, surplombait l'étage ajouré de fenêtres à croisillons de pierre. Des abricotiers en espalier arboraient le pignon du côté du levant. On disait que l'habitation autrefois avait fait partie des dépendances d'une abbaye rasée par les Jacobins.

Quand le curé fut près de la maison, il toussa un bon coup pour avertir qu'il y avait là quelqu'un; et en même temps il frappait du pied au seuil du vestibule. Ce bruit léger se perdit dans le silence frais qui s'épanchait de l'escalier. Il alla regarder par la fenêtre de la cuisine : la cuisine aussi était vide comme les chambres; mais des voix vinrent du potager, de l'autre côté de la maison. Il aperçut la bonne Mme Abeels qui, un fichu de cotonnette par-dessus son bonnet de tulle à ruché, faisait sa promenade matinale entre les parcs de carottes, de pois et d'oignons. La vieille servante, accroupie au milieu des salades, d'un coup de serfouette remuait la terre et faisait la chasse aux vers.

Josine Barthe s'était mariée à un âge où déjà il était question dans la famille de lui assurer une maturité

résignée dans un des Béguinages de la contrée. Elle avait toujours été une personne simple et un peu morose, à bandeaux lissés le long des tempes, les mains rejointes du bout des doigts sur l'estomac. Abeels, son mari, tout de suite avait pris un grand pouvoir sur elle. Quand le marchand de lin grondait dans la maison, Josine endossait sa mante et partait pour l'église. C'était une douce créature de souffrance, avec un petit jardin de patience soumise dans le cœur. Une lumière au bas de ses yeux ressemblait à une eau claire de larmes et elle parlait faiblement, d'un filet de voix, comme l'égouttis d'une chantepleure. L'époux parti pour le cimetière, elle avait connu enfin une vie coite et menue, trottant à pattes de souris de la maison au jardin, tous les soirs au salut, avec une sieste d'une heure sur le bord d'une chaise pour couper la longueur de l'après-midi. Elle ne passait pas un jour sans redouter un malheur; elle priait Dieu de la rappeler à lui avant que le malheur arrivât. Aussitôt que, dans la clarté du jardin, elle eut aperçu la tache noire de la soutane, elle se sentit doucement s'évanouir.

— Notre curé, est-il survenu quelque chose?

Le prêtre, avec deux doigts de la main, soulevait sa barrette, l'air bon enfant, écrasant de ses larges semelles l'allée fraîchement ratissée, entre les deux rangées d'œillets de Chine.

— C'est moi, chère dame Abeels. Je passais. La porte était ouverte.

Elle se rassura. Les paupières abaissées sur la petite lumière humide des yeux, elle croisait les mains et disait :

— Votre bénédiction, monsieur le curé.

Il avait un effleurement machinal du bout du pouce par-dessus les bandeaux plats, inclinés devant lui. Il ne disait pas tout de suite ce qui l'amenait, regardant du côté de la vieille Annah avec défiance. Et il allait,

repoussant de ses puissantes rotules le drap de sa robe, une main dans la ceinture, s'épongeant de l'autre la nuque avec un mouchoir où saint Pierre reniait le Christ.

— Chaleur, ma chère dame! Le bon Dieu, hé! hé! ferait bien de nous envoyer un peu de pluie à présent que les blés sont rentrés. Il n'y a plus d'herbe dans les prairies.

Il parlait rondement, d'une voix mouillée, pouffant à chaque mot dans ses joues luisantes, éraillées par le rasoir. Il semblait toujours souffler sur une odeur de pourriture et de péché. Josine Abeels à petits pas le suivait, la tête penchée vers la terre, ses deux mains rejointes sur l'estomac. Il parut s'intéresser au potager, vanta les choux qui commençaient à rondir, déclara que dans le jardin de la cure les oignons avaient leurs trois paletots, ce qui était signe de fortes gelées pour l'hiver. Il aspira aussi l'arome nerveux des sarriettes, des thyms et de l'estragon. Un vol d'abeilles tournoyait autour des flox à l'odeur de miel. Des papillons citron se posaient sur les bouillons blancs, les grandes mauves et les alisium au goût d'anis. Son ombre corpulente faisait un trou noir par-dessus les gypsophiles, les dames d'onze heures, le cœur d'or des marguerites.

— C'est très bien, ma chère dame. Au moins on ne voit pas chez vous les affreux pavots qui sont l'engeance des jardins. Quand une fois la mauvaise graine s'est mise en terre, c'est une affaire de l'extirper.

Il avait cueilli trois fraises au bord du chemin et les roulait sur sa langue, avec une succion légère de sa grosse bouche gourmande, planté sur ses larges pieds écartés, dans la frisure d'ombre tombée d'un poirier d'Angoulême. Une fine salive lubrifiait les coins de sa bouche. Maintenant il se sentait au cœur de son sujet, résolu avec prudence.

— Je puis vous dire cela à vous, la plus digne et

l'une de mes plus chères paroissiennes, fit-il. Si tout le monde prenait exemple sur vos vertus, on n'aurait pas à déplorer que la semence funeste étouffe les bonnes plantes.

Il tournait à demi la tête, regardait de côté la vieille Annah, à deux genoux dans les salades. A présent il baissait la voix.

— J'ai toujours aimé votre fils. J'avais mis mes espérances en lui. Mais le mauvais vent a soufflé. Votre enfant, ma chère dame, s'est ligué avec les ennemis de l'Eglise.

La petite salive ne coulait plus : il avait fini de savourer le suc aigrelet des petites fraises et un pli dur serrait les coins de sa bouche. Avec l'autorité d'un pasteur, faisant retomber sur les maternités indolentes une part de la faute des enfants, il enfla la voix comme au prône.

— Dries a renié la vieille foi de ses pères. Dries a perdu son âme de chrétien...

Ses joues oscillèrent; le double menton fut agité d'une violente secousse comme une terrine de gélatine quand il passe un chariot.

— On l'a vu récemment encore, avec ce démon de Filanders, prêchant la révolte des consciences. Notre village jusqu'à présent avait été épargné de la contagion et ils sont en train de le pervertir. Les sauterelles vont s'abattre sur notre terre flamande. C'est grand'pitié.

La barrette chavirée sur la tempe gauche, il tamponnait fiévreusement sa nuque avec son mouchoir. Josine Abeels, toute petite sous la colère du prêtre, comme si le Seigneur même avait parlé par sa voix, penchait plus bas ses bandeaux plats, regardait tomber à ses pieds le malheur toujours attendu et qui enfin éclatait. Sa tête dans son bonnet à ruché remuait, d'un tremblement de petite feuille de peuplier. La lumière

mouillée du bord de ses yeux longuement pleurait sur ses joues. Et elle ne trouvait rien à dire, si humble, auprès de cet homme qui tenait les clefs du ciel et de l'enfer dans ses mains. Son Dries! Elle avait reporté sur lui un peu de l'affection soumise qu'elle avait eue pour son mari. Jamais elle ne lui demandait compte de sa vie au dehors; lui, de son côté, ne croyait pas devoir inquiéter l'ignorance tranquille de cette simple femme.

— Et penser, ma chère dame (il la regardait comme de la hauteur de sa chaire), que Dries est le fils de l'honnête M. Abeels, de son vivant fabricien de notre église, membre de la confrérie de la Passion des Œuvres de miséricorde! C'est pour vous parler de cela que je suis entré. C'est le devoir du bon pasteur de veiller sur ses ouailles, les galeuses comme les autres. J'ai cru devoir vous avertir afin que, par persuasion, vous tâchiez de le ramener dans les voies du juste.

Il avait dit cela à propos de tant d'autres que les mots venaient s'enfiler d'eux-mêmes. Il aurait pu parler ainsi pendant des heures. Et de nouveau tous deux s'étaient remis à marcher. Josine Abeels trottinait à l'ombre du curé, avec ses petits pas qu'elle semait l'un devant l'autre comme des grains de rosaire.

— Dieu! Dieu! Seigneur Dieu! disait-elle.

De nouveau ils se trouvèrent devant les plants de fraisiers. Le curé, cette fois encore, se baissa, cueillit deux fraises et les laissa fondre sur sa langue. Et il ne semblait plus si courroucé, avec ce jus frais dans la bouche.

— Un peu de fumier de cheval, ma chère dame, dit-il. Elles ont un peu perdu de leur goût.

— Ah! Dieu! Dieu! Seigneur Dieu! soupirait la bonne femme.

Après tout, il avait fait son devoir, comme il disait. Le reste était affaire entre le ciel et la créature.

De son large pas égal qui écrasait les pierrailles, il reprit le chemin de la barrière. Tous les résédas et les balsamines pour le saluer expirèrent leur petite âme odoreuse comme les fleurs d'un jardin théologique. Au bout de l'allée, il toucha légèrement du doigt sa barrette : elle ne tenait que par le bord, dans la rainure de l'oreille. Et il s'en allait droit et tranquille, avec son mystère de prêtre, comme si rien ne s'était passé dans la maison. Mme Abeels, près de la porte, le regardait rouvrir son bréviaire à la page marquée d'une corne et s'éloigner en lisant, sa nuque lie-de-vin au soleil. Et enfin le chemin tournait.

XI

Dries, ce jour-là, ne rentra qu'à la nuit. A midi, il avait dîné avec le grand Flanders à *la Noble Rose*, une auberge où dételaient les carrioles des marchands. Il restait juste deux places à la table, il avait fallu se serrer un peu. On avait mangé trois plats de veau, diversement accommodés. Ils avaient redemandé ensuite deux fois du poulet. A la tarte, le clair vin de Tours perla dans les verres.

Le démocrate était content : il rentrait d'une tournée dans les grandes villes; les coopératives du parti s'étendaient. Les campagnes seules étaient lentes à marcher. Et il riait gaiement d'une histoire qui lui était arrivée l'autre semaine. Des gens l'avaient attendu sur le chemin, dans un village où il tenait assemblée : on l'eût lardé à la pointe des fourches si des partisans ne lui avaient fait la conduite dans la nuit. Comme il parlait haut, la table écoutait, une vraie table de jour de marché, avec, autour de la nappe maculée et grasse, des fermiers qui nouaient d'un gros nœud leur serviette dans le dos et des marchands de bestiaux qui se

curaient les molaires à la pointe des couteaux. Les filles de la maison, en tablier blanc, les joues enflammées au feu des cuisines, avançaient les plats entre les dos. Quand elles étaient au bout de la table, du côte des fenêtres, la lumière du dehors mettait des fils d'or à leurs nuques blondes. C'était une distraction, pendant qu'elles changeaient les assiettes, de regarder le petit pêcheur au long de la rivière et la chasse à courre escaladant la colline dans le grand paysage à l'huile, qui décorait la salle. Un commis des accises, pensionné, le plus ancien client de l'auberge, disait qu'il aurait regardé cela le restant de ses jours avec le même intérêt. On n'apercevait plus que la moitié des cornes du cerf, à cause de la patère qui s'accrochait à cet endroit. De là une tradition plaisante chez les habitués. Chaque fois qu'il venait un hôte nouveau, on se poussait le coude en observant s'il pendrait son chapeau par-dessus les cornes du cerf.

Un des marchands, après la tarte, commença à tourner le dos à Flanders et quelquefois lui jetait un regard de côté, par-dessus son épaule. Celui-là, épais d'encolure, des poings comme des marteaux, aurait eu vite fait de renverser la table sur les convives, s'il avait voulu. Mais un des fermiers, le dernier quartier de tarte englouti, venait serrer la main à Dries : c'était une ancienne connaissance du temps où celui-ci allait acheter du lin dans le pays. Deux autres arrivèrent ensuite, des fermiers des petites fermes à trois lieues de la ville. Flanders leur disait que la terre un jour serait au paysan, la libre terre de Flandre. Ils en restaient remués au fond d'eux-mêmes, d'un amour tenace pour le sol qu'ils labouraient.

Le marchand cria :

— Qu'ils passent seulement par chez nous. On leur en fera manger, de la terre flamande.

Dries se dressa, la main à sa chaise. Un sang de

révolte lui moussait aux narines et, une seconde, il se tint là, bandé dans sa jeune force, devant le colosse. Flanders doucement haussa les épaules et le tira par la manche de son veston. Son assurance tranquille encore une fois impressionnait les gens qui étaient là.

Dans l'après-midi, Piet Baezen vint les retrouver dans un des cafés de la place. Ils jouèrent une partie de smoosejas. Baezen attendait toujours la pluie pour se remettre au travail, attristé d'une peine lourde à cause du soleil. Tout le monde, d'ailleurs, dans ce pays d'herbages, se plaignait de l'été comme d'une calamité. Des processions commençaient à pèleriner vers les petites chapelles de Notre-Dame, Notre-Dame de la mi-récolte, Notre-Dame sur la branche, Notre-Dame des bonnes odeurs, qui étaient des vierges propitiatoires. Dries aussi sentait devenir malade son âme d'homme du bord des eaux, et on avait continuellement soif.

Ils entraient dans un café et puis dans un autre. Quelquefois on tirait la table sur le trottoir pour respirer l'air de la rue. Des ouvriers, des gens des petits métiers, reconnaissant Flanders, venaient lui serrer la main. On lampait des verres. Avec le minime salaire que lui rapportaient ses articles dans *le Sillon*, il aimait payer des tournées, sans compter. Il était redevenu le garçon expansif et simple, vivant largement de la vie du pauvre monde pour lequel il luttait. Les petites maisons, dans le silence de la rue, avaient l'air étonné, derrière leurs vitres. Généralement, après le marché qui finissait à midi, la ville retombait à une quiétude un peu plate.

Ils revinrent prendre ensemble un dernier verre sur la place, devant l'hôtel de ville, un édifice du quinzième siècle, orfévri comme un châsse.

— Mane Vos, hei? s'écriait joyeusement le démocrate.

Et il allait secouer la main d'un petit homme nerveux et brusque, assis à l'une des trois tables de la terrasse, sous le tendelet.

— Flanders!

C'étaient de chauds adversaires dans les meetings. Chacun combattait, pour une idée différente, aux avant-postes de son parti. Mais, dans la rue, ils se retrouvaient tous deux fils d'une même terre. Dries Abeels, au contraire, toujours s'était senti presque de la colère contre ce Mane Vos, l'orateur caustique et violent des socialistes sans Dieu. Et il était là, à présent, le regardant timidement avec un sentiment nouveau, comme un vrai petit paysan obscur des campagnes devant un homme que les multitudes acclamaient. Mane Vos à peine prenait attention à lui. Il disait à Flanders qu'il était venu voir un ami malade. L'expression de son visage, aux lèvres serrées sous une courte moustache, était agressive et exaltée.

Dédaigneusement il montra les figures de pierre debout sous le dais ajouré des niches. C'était l'antique armorial des Flandres, la lignée des comtes qui fidèlement avaient tenu dans leurs mains le pouvoir.

— Quand nous serons les maîtres, dit-il en riant, nous ferons sauter tous ces vieux magots.

Encore une fois l'ancien levain fermenta chez Dries. Il attendait ce que Flanders allait lui répondre, pensant : « Flanders va lui donner son atout. » Le démocrate maintenant aussi regardait l'antique édifice, symbole de la puissance d'une race. Et après un instant, secouant les épaules, il disait :

— Voyez-vous, Mane Vos, le difficile serait de mettre une autre chose à la place. Ce n'est pas encore vous autres qui ferez cela.

Vos rejetait sa tête en arrière, d'un mouvement qui le campait en lutteur devant les assemblées. Une vibration nerveuse courait sous sa peau. Subitement il

se retrouvait l'homme d'attaque, avec l'âme des foules en lui.

— Nous bâtirons des maisons de fer pour le peuple, des palais indestructibles comme lui, dit-il.

Sa voix sonnait aussi comme du métal.

Le front à pans têtus de Flanders alors balança, et il était debout devant Vos, sans violence, toute sa vieille foi farouche et tendre remontée dans ses prunelles claires.

— Le fer! Voilà, oui, le fer sera toujours assez bon pour des âmes qui ont désappris la foi et la beauté. C'est là encore une des choses qui nous séparent. Nous sommes, nous, de la race qui aimait prier dans de belles églises et qui allait au combat avec des armes ciselées. Il n'y aura jamais assez de nobles images pour glorifier notre cité idéale.

— Le peuple ne se nourrit pas d'images. Assurons-lui d'abord du pain et des droits. Plus tard, quand nous aurons édifié la société nouvelle, nous penserons à la décoration. Le socialisme est une affaire de science et non pas de sentiment.

— Vous ne changerez jamais la petite chose divine qui est au fond de l'humanité.

C'étaient les beaux seigneurs d'autrefois, les anciens maîtres du monde, avec leurs globes et leurs épées entre les mains, qui devaient s'amuser là-haut dans leurs niches. Il y avait, autour des tables, des bourgeois buvant de la bière fraîche et qui entendaient aussi parler de cela pour la première fois de leur vie. Ceux-là n'auraient pu prendre parti dans la querelle : ils buvaient un petit coup de bière, recommençaient à fumer leur pipe, et ils n'étaient pas étonnés, avec des visages gras et tranquilles. Baezen, lui, aurait bien dit son mot, mais il ne parlait bien qu'avec lui-même pendant qu'il enfournait ou défournait son pain. Sa poitrine doucement levait en écoutant Flanders. Dries

songeait : « Kokx est heureux de n'avoir pas à penser à toutes ces choses. » Et il était tout à coup avec les vaches du bon maître dans la grande prairie bordée de saules, sous les nuages de pluie. Un petit vent ensuite fit tourner le moulin : il ne pensa plus qu'à la vache blanche pâturant au verger de Mamie, près de la rivière.

Vos maintenant racontait une histoire du temps où il travaillait dans une filature. Le père avait été tué par une explosion de chaudière : il était resté seul avec sa mère infirme et une sœur en bas âge, les nourrissant de son pauvre salaire. Il avait imaginé de ramasser, le soir, après sa journée de travail, du crottin à la rue. Il en remplissait des bannettes qu'il vendait aux bourgeois, amateurs de jardinage. C'est ainsi qu'il trouvait moyen de s'acheter des tomes dépareillés à l'étalage des fripiers. On n'aurait pas dit que c'était le même homme qui si tendrement parlait de ses jours d'enfance. Tous les quarts d'heure le carillon secouait sa fine pluie de petites notes.

Oui, c'était là une bonne journée. Dries était rentré chez lui par le dernier train, la tête légèrement chaude. La maison dormait.

XII

Josine Abeels, toute la journée, tourna sur elle-même, ses mains croisées à la poitrine, avec un léger tremblement de tête sous son grand bonnet. A l'heure du souper, une omelette aux herbes parfuma la table; mais elle refusa de manger et toujours poussait de petits soupirs. Dries riait, disant qu'il voyait des bulles se gonfler au-dessus d'elle comme là où passe un poisson dans la rivière. Alors elle pleura doucement entre ses mains, sans bruit.

Il ne venait plus qu'un peu de jour par la fenêtre ouverte sur le jardin. Tous les moustiques dansaient sous le plafond en jouant du tambourin. L'ombre sentait la poire mûre. C'était chez eux l'habitude de n'allumer la lampe à la soirée qu'à partir de la mi-septembre. La vieille Annah, dans la cuisine, écurait la vaisselle près de l'évier. Elle entendit tout à coup pleurer madame Abeels comme une petite enfant. C'était une peine si muette dans le soir qu'elle faisait penser aux bouches fermées des statues. Debout devant elle, Dries, distrait, oubliait de tirer sur sa pipe. Il disait :

— Mère, qu'y a-t-il, voyons ?

La bonne servante se mit à souffler dans ses joues, et de son évier enfin elle criait :

— Ce n'est pas moi qui devrais vous l'apprendre, mais le curé est venu. A présent, qu'elle dise le reste !

C'est ainsi que Dries connut sa perdition. Les cloches des paroisses commençaient à sonner le couvre-feu : on croyait entendre tinter le clair cristal des étoiles dans le beau soir de Flandre. C'était l'heure où son père, avant de l'envoyer au lit dans le petit réduit sous le toit, lui faisait réciter sa leçon de catéchisme. Chaque fois que la mémoire lui manquait, le marchand de lin avec force lui pinçait l'oreille. L'enfant ne cessait pas de tenir les yeux fixés sur la main paternelle. Ensuite il joignait les doigts, il disait la prière du soir ; et la main qui lui avait fait mal le bénissait d'un signe de croix bourru entre les tempes. On pouvait dire de lui qu'il avait été élevé saintement.

Une figure se leva, vacillante, mi-effacée. Il ne vit plus le coriace trafiquant, si rude aux pauvres gens. Un homme simplement lui donnait le jour et ensuite lui faisait une petite âme chrétienne à genoux devant le mystère du monde. C'est à son père qu'il devait la foi avec laquelle il mourrait un jour, la foi simple de l'homme de la terre. Il sentit battre filialement son

cœur à petits coups. Il avait pris les mains de Josine Abeels dans ses mains et lui disait tendrement :

— Votre enfant n'a pas changé.

La dernière cloche mourut. Annah fermait les volets sur la nuit de la maison. Et il mena lui-même sa mère vers son lit, la soutenant sous les bras, délivrée, presque heureuse.

— Bénédiction, maman !

— Bénédiction, fils !

Il s'enfermait ensuite dans sa chambre : elle s'ajourait sur le potager. En se penchant un peu, il voyait les grandes ailes immobiles du moulin. Le clocher d'ardoises scintillait comme un chandelier de métal pardessus les toits des maisons. Les saules faisaient un léger brouillard bleu au bord de la rivière. Il demeura longtemps à sa fenêtre, regardant trembler dans la nuit chaude les petites veilleuses des étoiles. Une odeur fraîche de pois de senteur montait du jardin. Le relent puissant des carrés de choux fermentait. Il n'aurait pu dire pourquoi il pleurait.

Il dormit tard. Josine Abeels au matin allait au jardin et avec le râteau grattait la trace des pas du curé sur le chemin. Doucement il lui prenait le râteau des mains et à son tour avec soin se mettait à ratisser. Tous ces pas à la file dans le jardin, c'était comme un larron nocturne venu pour violer la paix de la maison. Sa conscience d'homme libre s'agita, son râteau grattait les allées avec colère. Quand il eut fini, il considéra longtemps les marguerites, les flox, les romarins, la grande famille unie des bonnes herbes et des fleurs, confondant leurs aromes comme des pensées fraternelles. Les abeilles volaient de l'une à l'autre et elles ne disaient pas de mal du thym à la sarriette ni des roses aux balsamines. Le jardin et les abeilles vivaient en paix dans une action de grâce à la nature. Le merle venait jusque sous les arbres becqueter les

cerises tombées. Un vent léger passa et il allait pardessus la haie vive voir tourner le moulin. Un bourdonnement de voix d'enfants venait de l'école. Il entendit Goliath taper sur la bigorne. Sur le toit de la maison le capucin gonflait son jabot. Il songea qu'encore une fois la femelle avait donné ses œufs. C'était elle à présent qui relayait le mâle sur le nid.

Dans l'après-midi, il alla fumer une pipe du côté de l'église. Si le curé était sorti de la cure, il lui aurait dit son fait. Et il ne quittait pas de l'œil les petits rideaux blancs le long des vitres. Des croix dépassaient le mur du cimetière, d'humbles croix de bois comme des bras ouverts vers la résurrection. Celle du marchand de lin était en fer, au bout d'une des petites allées. Une fois l'an, le jour des Morts, sa mère et lui arrivaient prier devant le tertre. Dries avait de bonnes raisons pour se le rappeler : ce jour-là, selon la coutume de Flandre, Annah faisait sauter les crêpes à la poêle.

Il éteignit sa pipe et à petits pas pénétra dans le champ. Quelquefois il devait marcher sur des levées de terre; personne ne savait plus qui était enterré dessous. Des grillons agitaient leurs petites cymbales d'or dans l'herbe sèche. Il regardait fixement les houpes de ouate des pissenlits au pied de la croix paternelle. Il ne pouvait plus chasser l'idée que l'argent du marchand de lin n'avait pas toujours été honnêtement gagné, bien qu'il communiât toutes les semaines et qu'il fût membre de plusieurs confréries. Il l'aperçut tout à coup sous le drap de lit, au fond de sa bière, lui tirant la langue avec une laide grimace. Sa mère aussi toutes les nuits l'entendait marcher dans la maison : il ouvrait les armoires et ensuite il laissait pendre sa langue.

Dries repassa devant la cure. Avec des yeux irrités il regardait bouger un des petits rideaux blancs : mais le curé ni le vicaire ne se montrèrent. Et il prenait un

petit sentier qui menait à la rivière. Alors seulement il se rappela que sa mère l'avait chargé de recouvrer une créance. Partout on labourait dans la campagne; le bœuf ou le cheval tirait; le paysan, derrière, la main au mancheron de la charrue, à grands pas fendait le champ. De nouveau il fut avec les humbles, avec les petites gens, suant là leur vie. Quelquefois l'un ou l'autre venait derrière la haie, demandait où on en était avec la question des fermages ou avec les droits sur la chasse. Et il leur montrait le moulin dans la campagne. Il disait comme Maris :

— Le vent est dans la main de Dieu! Il faut attendre qu'il passe.

Après tout, il lui semblait juste de souffrir un peu à son tour pour tant d'autres qui sans trêve souffraient sur les calvaires. N'avait-il pas à expier les sécurités et les joies trop constantes de sa vie? Qu'est-ce qu'il avait fait pour être le fils du marchand de lin? Tant d'autres auraient voulu l'être à sa place. Il cassait les mottes du bout de son bâton, soupirait, fumait une pipe. C'était toujours une chose qui ne voulait pas sortir de sa tête. Il croyait qu'elle allait venir enfin et puis cela disparaissait comme les petites soufflettes de nuages au ciel. Çà et là il s'arrêtait à écouter l'alouette là-haut filant sa claire petite chanson dans le soleil.

Une maigre femme âgée menait pâturer sa vache sur la diguette, en tricotant. A chaque pas que faisait la bête, elle mettait un sabot devant l'autre. Elle en avait ainsi pour des heures à la suivre. La maison n'était pas loin, une pauvre maison enterrée dans un repli, sous un noyer. Dries avait la quittance dans sa poche : c'était une petite dette que le mari de la femme autrefois avait contractée envers Josine Abeels. Il y avait six ans qu'elle envoyait inutilement Dries présenter le reçu.

La femme, aussitôt qu'elle l'eut vu porter la main à

la poche de son veston, se mit à pleurer; et il restait là à présent, les doigts sur le papier, n'osant plus le tirer de sa poche. Elle avait perdu sa moutonne au dernier mai; elle n'avait pas été heureuse non plus avec son cochon. L'autan, en outre, à Noël, lui avait emporté la moitié de son toit. Sa bouche sans lèvres grimaçait jusqu'aux oreilles. Un râle d'asthme battait sa poitrine creuse. Entre chaque lamentation elle pointait sur lui des yeux froids, durs comme des clous, oubliant tout à coup de pleurer.

Dries la tenait pour une fine mouche, jouant son jeu de misère en vraie dame de comédie. Il n'aurait eu qu'à tirer son papier en disant :

— Il y a là cent francs que vous allez me payer ou on vous enverra l'huissier.

Et il se taisait, un peu honteux, lui, un homme gras qui ne travaillait pas, à côté de cette vieille mère usée comme la mort. « Maman n'en mangera pas une bouchée de moins pour cela, » se dit-il. Et il ôtait sa main de sa poche.

Il remonta le chemin. Derrière lui le râle avait cessé et à petits pas de ses longues jambes la femme tranquillement continuait à marcher près de sa vache.

XIII

La fête des petits vachers s'était bien passée. Ils étaient plus de cent qui étaient venus, la nuit avant le dimanche de l'Assomption, sur les chaussées, avec leur fouet, un fouet dont la corde aurait fait six fois le tour de leur corps. Tout dépendait du tressage : la corde près du manche était épaisse d'un pouce, avec de gros nœuds, et finissait en queue de rat. Il y avait surtout un art d'effiler la mèche. Depuis un mois, dans le soir des campagnes, ils s'exerçaient. La difficulté

dans la vie n'est pas seulement de jouer du cornet à piston. Celui qui n'a pas entendu djacken (faire claquer les fouets) ne connaît pas la Flandre avec ses troupeaux et ses vachers jusqu'au fond des horizons.

De village à village, cette nuit-là, ils s'étaient échelonnés sur les grand'routes. Personne n'aurait pu dire lequel avait commencé et tout d'une fois, par longues traînées, c'était parti. Le vacher plantait fortement ses pieds en terre, et puis, à larges tours de bras, il faisait claquer le fouet, tournant sur ses reins à chaque coup, comme on jette le filet à la rivière. Il tournait à droite, il tournait à gauche, lançant le fouet à la volée, sans s'arrêter, toujours plus fort, autant qu'il pouvait. Les autres répondaient dans les villages. Les chevaux au vert dans les vergers venaient voir par-dessus la haie : ils repartaient ensuite en s'éparant, avec des bonds de côté. Tous les chiens hurlaient. Et il faisait une nuit d'orage, chaude et lourde, éclatée d'éclairs en zigzags, comme des coups de fouet aussi.

C'était si heureux pour le fils du marchand de lin de ne rien faire encore une fois ! Il s'était levé en chantant, joyeux d'assister au premier passage des vaches. En se bousculant elles tournèrent la haie du verger, enfilèrent le chemin couvert en pente vers la rivière. De dessus la haie, on voyait les cornes touffues comme un bois s'abaisser à mesure. Les petits vachers à présent doublaient les coups, triquaient dans le tas à la volée. Les côtes sous le fouet comme des douves sonnaient creux. Dries Abeels grimpa sur l'accotement, de l'autre côté du chemin, et il était dans le verger de Krekels : on l'appelait communément le Héron à cause de son habitude de se percher sur une jambe. Il dut courir pour arriver en même temps que le troupeau à la berge. L'air s'emplissait de la clameur des vachers sur l'autre rive, des cris de la fille debout dans la barque, des mugissements du troupeau. « Si Kokx voyait cela ! »

pensait-il en jouissant de cette scène sauvage, cinglée par les lanières de soleil à travers les pommiers. Il y avait un peu de temps qu'il n'était allé chez le vieux maître.

Les vaches tout à coup s'arrêtaient au bas de la berge. De leurs mufles tendus elles cornaient. Toutes avec leurs prunelles brumeuses regardaient la large nappe ocellée de remous. Le Héron venait à côté de la grande Lee, sa fille, et l'aidait à maintenir la barque, arc-boutés tous deux sur leurs gaffes. Celles qui déjà, l'autre année, avaient passé l'eau enfin se laissaient couler jusqu'au poitrail. Elles demeuraient là un petit temps ensuite à laper la rivière; le brouillard matinal irisait leur poil comme des satins. Et puis, de toute leur masse, avec un tonnerre mou, elles se jetaient à la nage. Aussitôt les vachers à coups de poing et à coups de fouet fonçaient sur les autres qui à leur tour plongeaient. Une ombre bleu-paon tombait des arbres et coupait la coulée glauque.

A la file, les énormes bêtes traversaient, soufflant, renâclant, rejetant l'eau par les naseaux. Elles dépassèrent la zone d'ombre; leurs cornes et leurs prunelles fendirent la lumière légère. D'une ondulation puissante, la Lys jusqu'à ses bords remontait.

La barque à présent passait les petits vachers; le Héron et la grande Lee se courbaient sur les ferrets, tâchant de longer la nage des bêtes. Une des génisses toujours pointait sur l'arrière de l'embarcation. Une autre se mit à tourner. Tout le monde criait dans la barque; on tapait entre les cornes. Il était arrivé que des vaches se noyaient. Mais l'homme était prudent; il y avait près de trente ans qu'il faisait le métier moyennant un salaire à forfait convenu avec les fermiers.

Une à une les vaches atterrirent. D'abord le cou sortait, puis l'échine, les flancs et les pis, tout ruisse-

lants d'eau vermeille, comme des mottes de beurre. Et tout de suite elles levaient la queue, les jarrets écartés. Le vieux petit pêcheur était ennuyé ce jour-là, les anguilles, à cause du courant troublé, restant enfouies au fond. Il avait beau remonter et descendre le filet : depuis le matin, il ne sentait aucune touche.

Dries, assis dans le verger, fumait à petites fois sa pipe, heureux, les yeux clairs. Les troupeaux arrivaient de partout. Quand le dernier eut passé, il entra à son tour dans la barque avec les vachers. Et ensuite il se mettait à marcher au soleil, dans la prairie. Elle longeait la rivière et s'étendait, coupée de fossés d'irrigation, jusqu'à la diguette qui bordait les bois. Les vaches y pâturaient toute la fin de l'été, passant et repassant l'eau trois fois le jour. L'herbe malheureusement, cette année, tardait à repousser, grillée par une saison sans pluie.

Dries longtemps s'amusa à regarder courir les lièvres. Il en compta une fois plus de vingt. Ils filaient d'une longueur de chevaux de course, et soudain s'asseyaient sur les reins, leurs oreilles tournant comme les ailes du moulin à vent. Une chaleur fluide tremblait par-dessus la grasse tache laiteuse des vaches. Les petits vachers étaient couchés sur le ventre en rond et battaient les figures d'un vieux jeu de cartes graisseux. Il y en avait un, près de l'échalier, qui nasillait des *oremus*. Des criquets strettaient, sautaient haut comme des puces. C'était une si grande paix qu'on croyait que les bêtes avaient une âme.

Dans le grand silence il vint le long de la rivière quelqu'un qui chantait. Dries posa la main sur ses yeux et reconnut Gide Keukelaer, le fils du cordier. Il savait bien pourquoi Gide arrivait par la prairie. A la lisière du bois, vers la gauche, il y avait une petite maison sous les arbres et dans cette maison une jolie fille fraîche qui vivait avec sa grand'mère aveugle. Et

celle-là on l'appelait Roose Smets. Ils avaient échangé des promesses à la dernière Saint-Martin.

Gide quelquefois cessait de chanter et cueillait une touffe de spirée ou d'iris bleus; et il portait son bouquet sous le bras, contre sa poitrine. Ensuite la petite chanson montait de nouveau, une chanson de Maris, douce comme le vent d'été dans les roseaux.

Si j'étais petit clair de lune,
Je passerais par la vitre de ta fenêtre;
Je mettrais un petit baiser sucré
Sur ta petite bouche rose,
Ma Roose.

Il ne voyait pas Dries au bord du fossé, fondu dans la vapeur de soleil qui bouillait sur la prairie.

— Falderi! cria une voix.

Alors il reconnut l'ami loyal pour lequel il se serait saigné la veine; et tous deux allaient l'un au-devant de l'autre.

— Ach! Dries aimé! disait Gide. Un merle ce matin sûrement a fait son nid en moi.

Il louchait comme un diable, enflait les joues, tirait la langue et commençait à rire. Ensuite il lui prenait tendrement la main et lui confiait que ce même matin de l'Assomption, il y avait dix-neuf ans, sa Roose avait pour la première fois poussé son petit cri d'enfant. L'autre dimanche, il était allé à la ville lui acheter un petit cadeau, et il frappait sur sa poche. On n'aurait pas dit que c'était le même garçon qui tout à l'heure grimaçait si drôlement.

Ils traversèrent la prairie, marchant à petits pas, chacun suivant son idée. Les lièvres à une petite distance les regardaient passer, droits sur leur derrière. En flocons légers la vapeur remontait. Ils longèrent un peu de temps une avenue plantée de platanes. Puis Gide poussa la barrière d'un verger. Et ils entendaient

dans la maison la chanson du *Coucou*. C'était aussi une vieille chanson de Flandre que les jeunes filles de tout temps avaient chantée.

> Je venais dernièrement par la prairie, Coucou !
> Je trouvais le rossignol d'un côté, Coucou !
> Le Rossignol chantait de son mieux, Coucou !
> Le Coucou cria de son nid
> Coucou, Coucou, Coucou.

Chaque fois que revenait le cri du coucou, tous deux riaient et ils s'étaient avancés jusque près de la porte. La voix de Roose coulait au cœur de l'amoureux garçon comme une fraîche fontaine.

> Tandis que cet oiseau chantait Coucou,
> J'entendis une voix qui mieux chantait, Coucou !
> Une douce voix qui chantait si finement !
> Cela semblait être une bête de Vénus.
> Coucou, Coucou, Coucou.

La chanson un instant s'arrêtait. Ils entendirent un pas à petits coups de talons battre dans l'escalier comme le tictac d'une horloge. Le cœur de Gide Keukelaer battait plus fort. Et de nouveau, après un petit temps, le coucou chantait, mais cette fois dans le potager, de l'autre côté de la maison.

> Un couple chantait là avec plaisir, Coucou !
> Et Cupidon jouait sur sa lyre, Coucou !
> Il jouait et chantait un menuet.
> Le coucou aussi appelait toujours
> Coucou, Coucou, Coucou.

Cupidon, cet enfant terrible, prenait une flèche à son carquois et tuait le coucou dans son nid. Ils écoutaient finir la chanson avec un petit froid au cœur, comme s'ils ne l'avaient jamais entendue auparavant.

Le coucou mourut alors dans la prairie, Coucou!
Et dans le nid il restait un œuf, Coucou!
Et il en sortait dans l'année
Un petit beau comme son père.
Coucou, Coucou, Coucou.

La voix encore une fois chantait dans la chambre, près de la porte ouverte; et à présent Gide coulait sa tête jusqu'au bord du linteau et reprenait le refrain.

— Gide! s'écria Roose en battant des mains.

Alors il entrait en dansant, comme Cupido, un menuet de sa façon. Elle riait, un tremblement de fossettes dans ses belles joues de grosse rose mousseuse. C'était comme si tous les petits canards riaient dans la rivière. Mais voilà que, de l'autre côté de la porte, le coucou pour la seconde fois chantait.

— Est-ce que la flèche ne l'aurait pas encore mis bas qu'il se remet à chanter? s'étonnait Keukelaer avec une ingénuité bien jouée.

Roose fit un pas.

— O Dieu! on dirait notre Dries Abeels!

Les petits canards riaient.

La grand'mère était assise près de la fenêtre, toute droite dans sa cahière basse, avec son grand visage d'aveugle où la peau à petits plis s'était refermée sur ses yeux. Une banne entre les genoux, elle pelait avec le couteau des pommes de terre. Celles-ci tournaient sous ses doigts et à mesure la pelure se déroulait comme la frisure d'un copeau. Toujours elle tenait la tête haute et semblait regarder du côté de la porte. C'était l'heure où dans toutes les fermes il y a une bonne âme simple qui fait ce qu'elle faisait là elle-même, avec ses yeux morts. Et Barbara Smets avait près d'elle, à la portée de ses mains, un bâton avec lequel elle se guidait à travers la maison.

— Oui, dit-elle comme si elle pouvait les voir, c'est bien là Gide Keukelaer. Et voilà aussi mynheer Abeels.

Elle parlait avec entrain et pourtant son visage demeurait immobile, cousu dans ses petites rides.

Dries à son tour entra dans la chambre, une petite chambre fraîche, carrelée de dalles bleues usées, sous un plafond bas à grosses poutres en saillie, brunies à la fumée. Dans l'âtre bouillait la marmite. Sur le manteau de la cheminée, garni d'une cotonnette tuyautée, il y avait une image de la Vierge sous verre, entre deux chandeliers de cuivre. Ça sentait bon le lard, les choux et les cendres froides dans la maison.

— Rooseke, disait Gide, j'étais venu pour vous dire une petite chose. Venez un peu par ici, s'il vous plaît.

Ils s'en allèrent vers le verger et il lui mettait dans les bras la gerbe de fleurs qu'il avait cachée derrière un arbre. Un papillon s'était posé dessus et volait de la joue de la fille à la joue du garçon. Ensuite elle sentit qu'il lui glissait une petite boîte dans les mains. Il lui disait d'une voix de miel :

— Voilà, cœur sucré, c'est aujourd'hui que vous avez dix-neuf ans. J'ai pensé que ceci aussi vous ferait plaisir.

Elle ouvrit la boîte et elle demeurait, les paupières battantes, faisant jouer un fin collier aux mailles d'argent entre ses doigts. Il y avait une année déjà qu'elle désirait ce collier.

— Ach! Gide! mon cher amant!

Elle ne trouvait pas autre chose à dire, tenant toujours le collier dans ses mains comme elle eût tenu le cœur même de son ami. Et puis, tout d'une fois, c'était de nouveau comme si tous les petits canards se mettaient à rire dans la rivière. Gide Keukelaer, avec un frôlement des doigts à son menton, lui attachait le collier au cou. Timidement il disait :

— Est-ce que je ne pourrai pas vous embrasser une toute petite fois pour la peine, Rooseke?

Dries était assis près de la porte, causant avec Bar-

bara. Il ouït un grésillement léger comme le jus d'une pomme où mordent les dents. Il soupira : il aurait bien voulu aussi mordre aux joues de celle qui là-bas vivait dans une petite maison fraîche près d'un verger. Les troupeaux meuglaient sous le soleil roux, cherchant l'ombre des lisières. Des querelles de moineaux s'ébrouaient dans les pommiers. Dries ne prenait plus attention à ce que lui disait la vieille femme. C'était dans cette maison, comme dans toute la campagne, un vrai paisible dimanche d'Assomption.

Roose et Gide s'attardèrent dans le verger un peu plus de temps qu'il n'en faut pour un baiser. Une chose très douce les tenait l'un près de l'autre, silencieux et graves, dans l'éclat de rire du jardin. Eux seuls ne riaient plus, et Gide lui avait pris les mains. On croyait qu'ils se marieraient au printemps prochain.

— Ma Roose! disait-il.

— Mon Gide! disait-elle.

Ils auraient dit cela jusqu'au soir et ils ne parlaient pas d'autre chose.

L'aïeule finit de peler les pommes de terre. Elle déposa la banne à terre, prit son bâton, et elle s'avançait jusqu'à la porte, regardant devant elle, avec son visage rigide, du côté du soleil. Elle avait perdu son fils, le père de Roose; un autre fils aussi était mort; et la bru à son tour s'en était allée. Il n'était resté qu'elle et la fillette. Ses yeux fermés toujours semblaient regarder la route par laquelle les autres étaient partis.

— Mé! cria Roose. Tâchez un peu de voir le beau collier que quelqu'un vient là de me donner.

Du bout des doigts elle lui faisait palper les fines mailles d'argent à son cou. Sous la grande main crevassée comme la terre, elle eut l'air d'une petite fiancée venue pour la bénédiction. Les petits canards encore une fois follement riaient dans la rivière. On n'aurait pu dire à quoi pensait Barbara en touchant le

collier. Défunt Smets aussi, une fois, lui avait noué un collier d'argent au cou et un peu de temps après, le jour des accordailles, il était arrivé avec la bague. A présent elle portait deux anneaux usés au même doigt. Une ondée de soleil comme d'une pommelle d'arrosoir filtrait des pommiers, à petites gouttes d'or bruinait sur son bonnet. Elle faisait une grande ombre noire sur le mur. Dans le silence on entendait battre le pendule de l'horloge comme le cœur de la maison. Un petit pâtre là-bas si joliment jouait de son flûtiau, près de ses vaches.

Maintenant il n'y avait plus assez d'air dans le verger pour Dries Abeels. Sa vie lui montait à la gorge : il regardait avec des yeux mouillés les poules et le ciel entre les pommiers; et il souffrait d'un mal très doux, sans cause. Il alluma une dernière pipe et s'en alla. En repassant par la prairie, il murmurait :

— Flandres! pays des belles filles amoureuses et fidèles! Beauté du monde!

CAMILLE LEMONNIER.

(A suivre.)

VERS LE TCHAD

(MISSION FOUREAU-LAMY*)

(Suite)

---

16 février 1899, Dzininaou. — Nous sommes au pays de l'imprévu. Après les régions mortes, la nature cherche à regagner le terrain perdu. Voilà que la vie nous guette au tournant d'une montagne et, au moment où l'on s'y attend le moins, la végétation nous éclate entre les jambes. Après avoir traversé un pays aussi morne et aride que ceux déjà parcourus, nous sommes arrivés dans un oued tout couvert de végétation. Avec ses gommiers verts, il prend un air de plantureux verger qui nous séduit aussitôt. C'est la vallée de Dzininaou (doux nom!) qui se continue jusqu'ici. Nous sommes à quelques kilomètres du puits de Tarhazit où l'on doit abreuver. — Après avoir franchi un petit col, on arrive dans la vallée de Tarhazit. Là, notre admiration tombe en arrêt. Ceux qui, en fait de désert, ne connaissent que la plaine Saint-Denis, ne sauront jamais quelle joie c'est, après quatre mois de Sahara, de revoir un arbre, de se baigner le regard dans les vertes frondaisons. Elle est vraiment belle, cette vallée de Tarhazit! L'oued au large lit qui la traverse n'a pas une goutte d'eau, je veux bien, mais il ne faut pas être exigeant.

* Voir la carte publiée dans *la Revue* du 6 avril 1901.

Nous sommes en Afrique où le soleil vous boit une rivière comme un cocher lampe son absinthe. Mais quel décor sur ses rives! De nombreux arbres de toutes tailles et d'essences différentes bordent l'oued. Avec leurs feuillages divers souvent réunis par de longues lianes aux rameaux filants, ils offrent une belle gamme de vert qui enchante nos yeux. Ce n'est point une végétation tumultueuse, débridée, mais, au contraire, très calme, qui paraît comme apprêtée et assagie par l'industrie de l'homme. Un vrai parc de grande ville française! Pour un peu, on s'attendrait à trouver, à l'ombre des hauts gommiers qui s'arrondissent en dôme, le classique banc vert où chaque jour vient s'asseoir le notaire retraité, et à voir errer sous le couvert des arbres le troupeau des nourrices nonchalantes qui trimballent une progéniture cossue. Après avoir cueilli des fleurs (oui, des fleurs!), il nous fallut quitter ce jardin du désert et, comme c'était l'heure du déjeuner, nous en aller savourer des escalopes de chameau. — Le haut de la vallée se rétrécit de plus en plus. Fini, le parc. La végétation devient rabougrie et on tombe dans une gorge sauvage, presque sinistre, au fond de laquelle se trouve, comme en un cul-de-sac, le puits de Tarhazit. C'est là que, tout le long du jour, nos hommes conduisent les pauvres chameaux.

20 février. — Le commandant envoie une lettre au khébir (1) du village d'Ighezzar, où le mot paix revient à chaque pas. Que va-t-il se passer?

23 février, Tarenouin. — Horrible route. Nous campons à une quinzaine de kilomètres du village d'où sont revenus les envoyés du commandant.

24 février, Ighezzar. — L'arrivée au village d'Ighez-

(1) Chef.

zar a été, je trouve, très impressionnante. Après avoir traversé une véritable forêt de karonkas (1) et suivi un large rideau de palmiers qui fermaient l'horizon, au détour d'une roche nous sont apparus, tout à coup, une vingtaine de Touaregs. Ils venaient au-devant de nous, conduits par Si-Ahmed, le neveu d'Abdennobi, qui était parti le matin un peu avant nous. Le khébir du village est un vieillard de haute taille qui s'avance, délibérément, la lance haute, vers le commandant, et le salue en touareg en lui tendant la main. Ce mouvement est aussitôt imité par ses sujets. Ils sont tous voilés, comme doit l'être tout bon Targui (2); mais quelques uns portent — spectacle nouveau pour moi — un vêtement soudanien, espèce de gandoura (3) bleue à broderies blanches. Cet accueil n'a rien de bien grandiose, mais j'en ai ressenti une impression très vive. La solitude dans laquelle nous avons si longtemps vécu est pour beaucoup dans cette émotion. Depuis si longtemps, pendant les marches sans fin, nous causions du jour où il nous serait donné de voir quelqu'un! Pour tout dire aussi, cet Aïr est entouré d'un tel mystère, si peu d'Européens ont approché ces redoutables Kel-Oui, que cette brusque rencontre avait, en plus de l'attrait des choses nouvelles, celui qui viendrait de la réalisation, sous nos yeux, d'un conte enchanté. Le charme, peut-être, ne se prolongerait pas, mais je le subissais, sans arrière-pensée. La sympathie, la cordialité dont s'était paré ce premier accueil, me paraissait de bon présage, et la présence parmi les Touaregs d'un commerçant tripolitain, dont le teint blanc tranchait avec leur couleur bronzée, me donnait l'illusion d'arriver en pays ami, où tout le monde aspirait à nous voir. Tout autre est la réalité, mais le charme tient bon tout de même.

(1) Karonka, gros arbuste à fleurs violettes.
(2) Singulier de Touareg.
(3) Ample chemise.

La seule préoccupation de nos chefs, dès l'arrivée, était la question de location de chameaux, pour rechercher Rondeney et aussi pour continuer notre route. Je crois notre troupeau incapable de nous mener plus loin, même en abandonnant de nombreuses charges. Aussi, afin de ne pas déprécier l'argent, avait-on payé le prêt des tirailleurs en papier, pour les empêcher d'acheter à des prix exorbitants. Le commandant lui-même refusait toute offre de marché. A chacune des demandes innombrables de l'indigène, quémandeur de profession et par atavisme, il était invariablement répondu : « Ah ! ce que tu demandes là est à In-Azaoua ; il le faut d'abord aller chercher ! » Pour qualifier nos procédés à leur égard, il n'y a qu'un terme bien adéquat : « nous leur montions des bateaux. » Enormes, mais nécessaires bateaux ! Donc, pas de dons d'arrivée. Le khébir lui-même n'a rien reçu, ce dont il a été fort marri, ayant escompté de nombreux et importants cadeaux. Dès que le camp fut installé, l'éternel abreuvage commença. Les puits sont nombreux et peu profonds, huit à neuf mètres environ. Les propriétaires pensaient bien les louer, leurs puits : on les fait promptement démarrer de leurs prétentions. Des chameaux qui portent des soldats français doivent boire gratis ! Ces propriétaires demandent, à cor et à cri, de la cotonnade. La réponse est prête. La cotonnade ! mais elle est à In-Azaoua, c'est une affaire sûre ! Est-ce qu'ils n'ont pas bientôt fini de quêter ! — Tous nos chameaux furent abreuvés dans l'après-midi. Le soir, grand kabar avec El-Hadj-Mohammed et un tas d'autres pouilleux. La question de location de chameaux fut entamée : il y en aurait, paraît-il. Le khébir semble farci de bonnes intentions. Un moment même, le voilà qui prend une grande colère contre ceux de ses administrés qui osaient réclamer le prix de la location des puits. Il était beau dans son indignation, notre khébir ; il s'en-

flammait, il allait devenir sublime! Vieux cabotin, va! Toute cette grandeur d'âme était intéressée : l'attente des étrennes, qui apprivoise les concierges eux-mêmes, avait donné à ce vieux birbe un cœur d'affilié à la Société protectrice des animaux! Le lendemain, comme la pluie de cadeaux ne tombait pas, les chameaux n'existaient plus. Ils s'étaient donc volatilisés? Du tout! Ils étaient tous par là-bas, dans le Damerghou, qui pâturaient bien tranquillement. Extraordinaire! Mais nous étions sans chameaux et nous nous voyions campés à perpétuité! Le *deus ex machina* de la situation est Tegouman, chef de la tribu des Kel-Fadés, qui, au milieu du jour, arrive dans un splendide burnous d'un vert éclatant. Ce cher Fadé semble avoir bonne allure et serait, paraît-il, une espèce de brave homme. Il se charge de rassembler les quatre cents chameaux nécessaires moyennant 6 thalers par quintal de charge à porter d'In-Azaoua à Ighezzar. Le nez du khébir El-Hadj-Mohammed s'allonge aussitôt démesurément. Le lendemain matin, il fait prévenir le chef de la mission de l'intention désastreuse qu'aurait Tégouman de voler les charges à lui confiées. Bonne âme! Cette petite lutte est, au fond, très amusante et servira certainement nos intérêts. C'est l'espoir d'un gros gain, c'est leur cupidité qui ne connaît pas les scrupules qui les fait agir. Il s'agit de les entortiller et de pêcher nos chameaux dans leurs eaux troubles. Pour le moment, en tout cas, le commandant a fait savoir que tant qu'il n'aurait pas ses chameaux, aucune caravane ne boirait au puits d'In-Azaoua sans sa permission. Cette mesure les tracasse fort et un caravanier venait implorer l'autorisation nécessaire : la menace a donc porté. — Les journées se passent en des palabres (1) interminables. Tégouman doit, en ce moment, réunir ses chameaux et

(1) Conciliabules.

nous attendons dans un doux *farniente*. Le thème des palabres varie peu : les chameaux, le pays, renseignements sur tout, sur la valeur des denrées et de l'argent. L'estivage à Agadez n'est plus à l'ordre du jour, les ressources de cette ville paraissant insuffisantes. Nous pousserons probablement jusqu'à Zinder, où Cazemajou a été massacré au mois d'août dernier. Notre arrivée si peu de temps après le crime fera son petit effet. Les Touaregs viennent maintenant très nombreux au camp. Une sorte de marché a été ouvert, mais les échanges restent difficiles. Ce sont surtout les dattes qui les attirent et contre lesquelles ils offrent du lait, du fromage, des chevaux. Ils vendraient leur âme pour un panier de dattes; mais le diable lui-même en voudrait-il, de leur âme? Le commandant a acheté quelques moutons et un bœuf : 10 francs les beaux moutons, 30 francs le bœuf. C'est grand dommage qu'Ighezzar soit si loin du chemin de fer; ce serait vraiment « le petit trou pas cher » tant rêvé! Exquis, du reste, ce bœuf!

Iférouan, Ighezzar, Zeloufiet, tels sont les noms de la vallée et des villages qu'on trouve sans interruption, sur une longueur de douze kilomètres environ. Le village d'Ighezzar se compose d'une cinquantaine de gourbis (1) semés sur une assez grande étendue et représentant environ trois cents habitants. Ces gourbis sont faits avec de la paille d'orge reliée par des feuilles de palmier. Toit de paille et de terre. Ils ont une forme ronde avec deux portes opposées qui sont de paille également. Autour de la hutte, les indigènes élèvent une palissade avec des troncs de callotropis (2) et des nattes de paille, laissant ainsi, à l'intérieur, une

(1) Cases.
(2) Nom scientifique du karonka.

petite cour où se trouve un abri pour les animaux, toujours surmonté d'une espèce de grenier pour le fourrage. Ce qui frappe, tout d'abord, en un tel pays, ce qui est la note assez inattendue, c'est l'extrême propreté avec laquelle ces gourbis sont entretenus. On croirait toujours que la cour vient d'être nettoyée par une ménagère diligente, et la régularité des paillassons qui forment les parois donne à toute habitation un aspect heureux, un petit air de bien-être, presque de coquetterie. Quelques gourbis sont construits en terre : ce sont les maisons, ce sont les villas. Les grands seuls en possèdent. Ces masses carrées de terre rappellent trop les villages nègres d'Algérie pour qu'elles puissent intéresser notre curiosité : à vrai dire, elles déparent les chaumières pittoresques qui les avoisinent. — Entre ces habitations, disséminées dans toute la vallée, de grosses touffes d'abisga (1) au feuillage vert clair feraient croire à un pays d'abondance. Les jardins sont cependant peu nombreux. C'est à peine s'il pleut dans la région et, pour faire pousser les fleurs et les fruits, il faut arroser avec l'eau des puits à la façon des Mozabites. Aussi les champs d'orge plantée grain par grain le long des séguias (2) sont assez maigres. Avec l'orge, quelques piments, du tabac, des carottes, de rares tomates sont les seules productions. Ce qui distingue l'indigène, le Targui, de l'Européen, c'est une malheureuse disposition à se trouver fatigué avant le travail. De grands palmiers ferment la vallée, au sud, mais ils n'ont d'eau que ce que le ciel veut bien leur en envoyer; aussi donnent-ils rarement des fruits, mais leur présence là, avec l'aspect général du pays, laisse croire qu'avec du travail et un peu de perspicacité on pourrait créer ici une oasis d'un beau rapport.

(1) Arbre du pays.

(2) Petites rigoles pour l'arrosage.

4 mars. — Départ pour le pâturage à trente kilomètres d'Ighezzar, avec le capitaine Reibell, Verlet et Métois. Pendant six jours, interminables parties de whist sous les gommiers. Chasse à la gazelle. Hélas! cette distraction a eu une fin tragique. Un tirailleur et le sokrar Miloud ont été assassinés. Par qui? On l'ignore. Est-ce le commencement de la guerre? — Nous sommes rentrés hier du pâturage et je le regrette, car il fait très chaud ici.

11 mars. — Le soir, El-Hadj-Mohammed s'entretenait agréablement avec le commandant et le capitaine, quand arrive un indigène qui s'approche du khébir et lui parle à l'oreille. El-Hadj-Mohammed se lève brusquement et part sans mot dire. Cette sortie paraît étrange, mais on ne se préoccupe de rien. On dîne le plus tranquillement du monde. On se dispose à se coucher, quand un envoyé du khébir vient annoncer au commandant une attaque pour la nuit. « Surtout, dit-il, ne dors pas. » — Nos préparatifs de défense ne sont pas longs à faire, puisque, depuis longtemps, nous attendons une affaire. Tous les hommes sont à leur poste de combat, le fusil chargé, et on s'endort, sous la garde vigilante des petits postes. Ceux-ci, à plusieurs reprises, voient dans l'obscurité des ombres ramper jusque vers la haie qui entoure le camp : on ne bronche pas, car on n'a qu'une crainte, c'est que les bonshommes ne viennent pas, reculant au dernier moment. On n'est pas allé les chercher, mais puisqu'ils veulent à toute force une frottée, on la leur donnera! Cela calmera les autres qui seraient tentés de nous envoyer leurs javelots. Un homme prévenu en vaut dix dans ce pays!

On entendait au village des cris, des bruits de toutes sortes, mais qui semblaient n'avoir rien de bien hostile. L'attente fut longue. Bientôt le jour commence à

poindre et nous croyons que la partie est remise... Au moment où le clairon sonne le réveil, le bruit et les cris qui avaient, toute la nuit, percé le silence, augmentent soudain d'intensité. Au bout d'un instant, nous commençons à voir, au milieu des touffes d'abisga, des méharas et des piétons qui courent vers notre camp. Eh quoi! ce sont ces malheureux qui nous attaquent? — On les laisse approcher jusqu'à une centaine de mètres de nous, on commande : feu! et une grêle de plomb les arrête net. Sept sont tués, une cinquantaine sont blessés. C'est le sauve-qui-peut de tous les côtés, et, au bout de cinq minutes, il ne reste plus un seul des quatre cents razzieurs. Après cette fuite, nous ramassons vingt-quatre méharas, une trentaine de rallah, des sabres, des boucliers, des lances, une foule d'objets disparates, djebiras, amulettes, etc..., un magasin de bric-à-brac! — Nous recueillons aussi un prisonnier, bonhomme qui faisait le mort, et que, véritablement, la peur a rendu plus mort que vif. De ma vie je n'ai vu couleur semblable à celle qu'a sa figure ravagée par l'épouvante : le jaune, le gris, le vert s'y disputent la place et font le mélange le plus grimaçant qu'il soit possible d'imaginer.

Les assaillants (!!) avaient tiré deux coups de fusil. Le 12 mars 1899, j'ai donc reçu le baptême du feu! Baptême pour rire! mais c'est un avertissement que nous avons donné là aux brigands et, dans l'occurrence, ils se souviendront. C'est la première fois que les Touaregs reçoivent la «pile» française. Aussi devons-nous compter sur une longue renommée de force et de puissance. Jusqu'ici, ils se croyaient très forts, invincibles. L'infortuné colonel Flatters, tant d'autres, malgré leur audace et leur bravoure, n'avaient pu mater leur suffisance imbécile!

13 mars. — Hier soir, El-Hadj-Mohammed vint

faire au camp une grande démonstration de joie. Il avait, ma foi, l'air sincère! Il faut se défier! — Le matin, les gens du village avaient abandonné leurs cases et fui dans la montagne. Toute la journée le village fut abandonné. Rien n'était plus triste que cette solitude. Au coucher du soleil seulement, on les vit redescendre de la montagne et réintégrer leur domicile.

15 mars. — Demain, une partie de la colonne fait machine en arrière et retourne à In-Azaoua pour chercher le lieutenant Rondeney. Le détachement que j'accompagne sera sous les ordres du commandant Lamy.

8 avril. — Ouf! Nous voilà rentrés et reposés! Le 6 avril, au matin, après vingt-trois jours de route, nous étions revenus à Ighezzar. Cette longue excursion a été très pénible, la plus fatigante, assurément, de toutes les marches que nous avons faites depuis notre départ de Biskra. Nous emportions comme bagages quelques couvertures et, pour dormir, nous avons plus d'une fois trouvé la pierre un peu dure. Puis la chaleur, dans la première partie de la route, atteignait 40 degrés, les dépassait même souvent. Notre troupeau de chameaux était dans un état plus que précaire; il nous fallait prendre pour eux des précautions quasi maternelles, les traiter avec des égards presque tendres. Aussi le réveil sonnait-il en général vers dix ou onze heures du soir. Nous arrivions à l'étape peu après le lever du soleil, de façon à laisser nos animaux pâturer le plus longtemps possible. Comme avec la chaleur que nous endurions, tout sommeil nous était interdit pendant le jour, cet exercice physiologique fut, pendant une semaine, biffé de mon existence. Le pire, c'est que cette privation de sommeil ne permettait pas la marche à méhari. Je n'étais pas plutôt perché sur ma rallah, que je commençais à dormir, risquant toutes les mi-

nutes de me rompre le cou. J'étais bientôt obligé de descendre pour me tenir éveillé. Aux personnes que tourmente la cruelle insomnie, on pourrait recommander la promenade à chameau : le balancement harmonieux du corps qui se produit là-dessus vous endort aussi sûrement que la lecture d'un traité d'économie politique ou d'un bouquin de philosophie allemande. Si seulement nos esprits n'avaient pas été hantés des préoccupations, graves d'ailleurs, qui défrayaient toutes nos conversations! Les chameaux fondaient comme cire. Cinq cents étaient partis d'Ighezzar; quatre cents seulement — bien qu'ils marchassent sans charge — arrivaient à In-Azaoua. Aussi, quand nous vîmes le joli carré de bagages que Rondeney, prévenu la veille par El-Hadj, avait préparé, ce fut de la terreur. Le moyen d'enlever un tel poids, même avec de bons chameaux? Il fallut se résigner et le sacrifice commença. Cent charges de dattes, une trentaine de charges de ballots d'étoffe, à peu près la totalité des cartouches de chasse, plusieurs paniers de bougies et d'allumettes, la malheureuse caisse du muséum, la caisse du phonographe, une dizaine de charges de viande de conserve ont nourri un brasier monstre qui a flambé le jour et la nuit. Navrant! navrant! Ces approvisionnements préparés avec tant de soins, apportés là avec tant de peines, il nous fallait en faire du feu parce que ces ganaches n'avaient pas voulu nous donner de chameaux. — Vers onze heures du soir, le réveil sonnait et nous reprenions cette route d'In-Azaoua, hélas! trop connue, et dont les aspects, qui n'étaient pas nouveaux pour nous, ne nous rappelaient que des souvenirs de souffrance et de tristesse. Trente-huit chameaux restaient sur le flanc à la première étape. A la seconde, un nouveau sacrifice s'imposa : les ballots d'étoffe, les perles, les faucilles de M. Dorian alimentèrent un nouveau brasier. Nous y lancions des fusées et des flam-

beaux pour débarrasser ainsi deux charges de plus de l'artillerie. Il faisait à cette étape une indescriptible tempête de sable dont l'horreur s'ajoutait encore à notre perplexité, à notre consternation. Enfin nous arrivons à Tarhazit où nous séjournons vingt-quatre heures. Là, le commandant a encore allégé le convoi de dix-huit charges qu'on a cachées dans les rochers avec l'espoir que nous aurions peut-être l'occasion de les revenir chercher, le pâturage étant à peu près suffisant entre Tarhazit et Ighezzar.

C'est avec une allégresse que je ne cherchais même pas à dissimuler que j'ai revu les palmiers d'Ighezzar et la forêt de karonkas. M. Foureau, M. Dorian, le capitaine et les spahis étaient venus au-devant de nous, à une assez grande distance. Le très aimable M. Dorian avait eu, ce jour-là, une intuition de génie : il avait songé à nous apporter de la galette et un petit fromage touareg sur lequel je me suis jeté avec une voracité de canard. — Nous avons trouvé Ighezzar dans la paix. Le marché du camp a repris et les gens du village viennent y vendre les grains qu'ils ont déjà récoltés dans leurs jardins. Tous les matins, un bonhomme nous apporte, à de Chambrun et à moi, moyennant un sbili de 0 fr. 50, un litre de lait. Je le déguste avec un plaisir qui touche de près à la gourmandise, bien qu'il soit aigre et fortement arrosé. C'est merveilleux comme, d'un litre de lait, ces « barbares » savent en tirer deux et même trois ! On ne fait pas mieux à Paris.

Le sultan d'Agadez a envoyé son vizir en ambassade. Il promet des chameaux qu'il livrerait dans un mois. Que faut-il en croire ? Le commandant lui a écrit, lui exposant que, s'il est vrai, comme il le prétend, qu'il soit le chef du pays et qu'il soit animé de bonnes dispositions à notre égard, il nous fera rendre les fusils de nos hommes assassinés et nous procurera des chameaux, etc. La lettre ajoute d'ailleurs que s'il ne faisait

pas ce que nous lui demandons, nous le ferions nous-mêmes. Quel accueil le sultan fera-t-il à ce billet doux ?

1er mai. — La construction d'un gourbi, puis le sommeil sous ce gourbi, telles ont été depuis le 8 avril nos principales occupations. La température a beaucoup monté et le thermomètre a enregistré des maxima de 43 et 44 degrés, mais les nuits sont fraîches. — On attend toujours les chameaux que doit fournir le sultan d'Agadez. Les gens du village viennent toujours vendre qui leur lait, qui leurs oignons, qui des galettes de mauvaise farine. Les imbéciles qui sont venus nous attaquer ne reparaissent pas. Il paraît que la leçon a été dure et que ces chenapans vivent dans une crainte de nous qui sera, espérons-le, le commencement de la sagesse.

Le commandant Lamy, Rondeney, Métois et moi, avec deux cents hommes et vingt jours de vivres, nous partions, un beau jour, pour une destination inconnue (de moi, du moins). Après quatre petites étapes, nous arrivions au puits d'Oumeret, situé dans une large vallée bordée de hauts gommiers. Le camp fut établi à côté du puits et adossé à un piton élevé de vingt-cinq à trente mètres, tout à fait isolé et qui formait un véritable bastion. Une zeriba (1) épaisse l'entourait et en faisait un solide engin de défense. Le troisième jour, vers onze heures, pendant que nous finissions de déjeuner, la sentinelle placée sur le roc qui domine le camp signala la présence de quelques méharistes dans la direction nord-ouest, à deux kilomètres à peine. Nous escaladons le petit monticule et voyons, à la lunette, une soixantaine de méharistes qui palabraient. Au départ d'Ighezzar, le commandant avait eu vent

(1) Zeriba, enceinte faite de branches d'arbre.

d'un rhezzou (1) d'Aïthoren (2) (Taïtocq) d'Ahnet qui, annoncé depuis quelques jours, devait venger la mort de quelques-uns d'entre eux razziés ou tués, l'année dernière, par les Kel-Fadés; on pouvait donc supposer en face de qui nous étions. Nous fûmes, du reste, vite fixés, car deux d'entre eux arrivèrent en ambassadeurs à notre camp. Ils venaient nous proposer de faire cause commune avec eux, sachant que nous avions été attaqués par les Kels susdits, et de tomber ensemble sur leur repaire. Tel fut, du moins, le motif avoué de leur ambassade dont ils profitèrent surtout pour reconnaître le camp et se rendre compte de notre force. Le commandant leur répondit que ces dissensions entre tribus ne le regardaient pas : « Que les chefs viennent ici, dit-il, et on pourra s'entendre. » Sur ce, les deux ambassadeurs partirent. Le commandant était perplexe. Cet homme, énergique et brave entre tous, pousse très loin le scrupule. Il se doutait bien que, s'il n'attaquait pas, ce serait lui qui serait attaqué, mais il se crut obligé à plus d'honnêteté qu'il ne convenait avec ces brigands. Des pourparlers étaient engagés; il attendit la venue des grands chefs demandée aux ambassadeurs. Du haut du rocher qui domine le camp nous suivions les mouvements du rhezzou, tâchant de deviner les intentions dans les moindres signes. Les ambassadeurs les rejoignirent bientôt. Quand ils furent réunis, un palabre commença qui dura une dizaine de minutes. Au bout de ce temps, leurs intentions s'affirmèrent et nous apparurent avec une clarté aveuglante. Toute la colonne, sabre au clair, prit la direction du camp : nous étions attaqués! Aussitôt le commandant envoie Rondeney et soixante-dix hommes occuper la crête située au nord du camp, de l'autre côté de

(1) Rhezzou, troupes de nomades partis en guerre.
(2) Tribu de Touaregs.

l'oued. Arrivés au confluent de l'oued, ils repalabrèrent de nouveau à cinq cents mètres environ de nous; ils étaient en partie cachés par de nombreux gommiers. Après un moment, ils prirent une nouvelle direction dans le sud-ouest. Pourquoi ce brusque changement? Il s'explique aisément. Mes gaillards, qui n'étaient qu'une soixantaine, ont aperçu Rondeney et ses hommes sur la crête, et leur nombre, qu'ils ne soupçonnaient pas auparavant, les a tenus en respect. Quand les ambassadeurs étaient venus au camp, tous les hommes à peu près étaient couchés dans les abris plus ou moins précaires qu'on y construisit; et comme le commandant, avec une prudence qu'on ne saurait trop louer, leur affirmait que nous n'étions qu'une vingtaine, ils avaient palabré sur des données fausses. La vue de Rondeney et de ses soixante-dix hommes fut pour eux une révélation qui arrêta net leur élan. — Cette alerte exceptée, le séjour à Oumeret s'est passé dans un *farniente* idéal à rendre jaloux un *lazzarone* napolitain. Entre les heures de sommeil, on se fatigue à regretter d'être éveillé! Au camp, ce sont des bavardages sans fin et sans lien. La commère qui sommeille en chacun de nous s'agite. C'est le thé de Mme Gibou dans les pâturages de l'Aïr. C'est une loge de portière dans le Sahara. Presque toujours, c'est C... qui tient, je n'ose pas dire le dé, mais le robinet de la conversation. Il s'entend du reste à brider notre attention et nous fait oublier que nous sommes éveillés; mais il y a des alertes. L'un de nous tire de sa poche son carnet de poésies intimes et nous menace de le lire. Une angoisse nous prend, et comme il faut que « la politesse française » soit tenace chez nous pour nous empêcher de nous jeter dans la brousse! — Demain, départ pour Ighezzar. Oh! tant mieux! Oui, tant mieux! Elle est pourtant belle dans les livres, la vie des peuples pasteurs!

28 mai, Aguellal. — A notre retour à Ighezzar, la situation n'avait pas changé. Le vieux El-Hadj-Mohammed, soit mauvaise volonté, soit réellement qu'il n'ait pas de chameaux, soit que les propriétaires aient la résolution bien fixe de ne pas nous en louer, ne nous en amène aucun. Or, il nous reste du grain pour les chevaux pour quatre ou cinq jours à peine et une dizaine de jours de vivres pour nous. D'autre part, les gens du village n'apportent plus rien au marché, et pour cause. Leurs maigres récoltes ou approvisionnements ont été drainés par nous. Ainsi donc, après trois mois et demi d'efforts diplomatiques, nous n'étions pas plus avancés qu'au premier jour, ou plutôt, nous l'étions moins, puisque nos vivres étaient devenus plus rares! Il était donc urgent de partir, mais il nous fallait des chameaux à tout prix; et puisque trois mois de pourparlers, de promesses, de cadeaux n'avaient abouti à rien, il ne nous restait plus qu'un moyen de ne pas blanchir le désert de nos carcasses : c'était d'en aller voler et, une fois en possession des chameaux, de nous entendre avec les propriétaires pour le payement. Voilà dans quel but, le 2 mai, deux cent cinquante hommes partaient avec le commandant dans la direction d'Aouderas. Ils emportaient avec eux le strict nécessaire. — Après deux étapes, nous sommes arrivés à Aguellal. C'est un petit village d'une quarantaine de cases, joliment situé au pied de hautes montagnes, à l'entrée d'une large vallée couverte de gommiers très verts. Le lendemain, on partait pour la première harca (1) et on ramenait près d'une centaine de chamelles ou chamillons, à peu près autant de bourriquots et quelques bœufs. Cette razzia s'exécutait dans un petit village à une vingtaine de kilomètres au sud. Pendant ce temps, on faisait main basse sur tous les

(1) Expédition à mains armée.

animaux qu'on rencontrait ici. Deux jours après, le commandant repartait pour la montagne où les gens d'Aguellal s'étaient réfugiés et ramenait un troupeau de chèvres. Une troisième harca, dans l'ouest, a peu rapporté, mais nous sommes néanmoins en possession d'une soixantaine de chameaux pouvant porter, de deux cents bourriquots et d'une cinquantaine de bœufs. Le commandant part, ce soir, pour Ighezzar, afin de chercher les camarades et tout le matériel possible. On brûlera le reste : le procédé est connu.

Aouderas, 12 juillet. — Je reprends mon carnet abandonné depuis le 28 mai. Quel hiatus dans mes notes! La paresse, l'agitation, la précipitation des événements, — la première de ces raisons, surtout! — voilà ce qui a produit ce prodige, du reste attendu! Comme mon cher P... me connaissait bien, quand il me faisait promettre d'écrire au jour le jour, tout en m'affirmant qu'il était sceptique et que mes belles résolutions ne tiendraient pas! J'avoue que moi-même je n'étais pas très sûr d'être fidèle à mes résolutions, mais je promettais avec acharnement.

A Ighezzar, le commandant a sacrifié tout ce que nos faibles moyens ne nous permettaient pas d'emporter. Pendant deux jours, on prépara le démarrage et il est aisé de deviner comment, par l'incendie méthodique. La viande de conserve d'abord, la plupart des ballots d'étoffe, les perles et toute la pacotille alimentèrent un brasier permanent. Après ce travail fébrile de deux jours, le commandant donna le soir l'ordre du démarrage. Il paraît que ce fut fantastique. Les chamelles prises dans les rhezzous d'Aguellal, et non dressées au portage, commencèrent une ronde folle terminée par un « béréquage » final dont on ne pouvait venir à bout. Les bourriquots, chargés chacun de deux caisses de cartouches, et du ballot individuel des

hommes, se couchèrent à l'envi, si bien qu'après plus d'une heure de travail, la tête de la colonne se trouvait à environ huit cents mètres du camp où était rivée la gauche par le poids de tout son bagage. On s'arrête et un nouveau brasier s'allume, où, cette fois, les ballots des hommes vont, l'un après l'autre, se joindre. Après les ballots et les paniers, le sucre et le café — l'approvisionnement sacré! — sont fortement entamés : malgré tous les sacrifices, la marche du lendemain semble encore impossible. Cinquante kilomètres sans eau, et, pour ainsi dire, pas d'animaux pour en porter! Les hommes boivent de leur urine. D'autres ouvrent les panses de quelques chameaux à moitié crevés pour y trouver de l'eau. La tête de la colonne arrive à Aguellal le surlendemain à sept heures du matin, la gauche vers onze heures, après avoir semé nombre de charges sur sa route. Enfin, en dépit de tout, de la mauvaise chance et des mauvaises gens, nous sommes réunis. Nous sommes heureux. La joie règne au camp.

Depuis quelques jours nous étions prévenus que le tambour de la guerre avait réuni dans les environs un rhezzou considérable qui évoluait tout autour de nous, n'attendant que le moment propice pour se jeter sur nous. D'autre part, le commandant croyait savoir que de nombreux troupeaux se trouvaient réunis à une soixantaine de kilomètres, dans la vallée de Talhac. Nous n'avions pas à reculer. La harca fut résolue. Le 13 juillet, à quatre heures du soir, le commandant partait avec cent cinquante hommes et tous les chameaux disponibles, emportant six jours de vivres. Je faisais partie de l'expédition. Nous avions pour guide un indigène d'Aguellal, tiré je ne sais d'où. Le malheureux, qui ne connaissait pas la route et n'osait pas l'avouer, nous fit tourner sur nous-mêmes. Sur l'observation qu'on lui en faisait, il perdit complètement la tête et confessa qu'il n'y était plus du tout. Nous étions, à ce moment-là,

dans une véritable mer de rochers et le demi-tour par une nuit noire fut une opération plutôt ardue. Vers trois heures du matin, nous sortions de cet inextricable fouillis et retrouvions un oued assez large. Notre guide s'enfonçait de plus en plus dans un morne abrutissement. Il fallut s'arrêter en attendant le jour. On avait vu plusieurs feux-signaux en avant de nous, dans la montagne, et nous ne pouvions, en pleine nuit, continuer cette marche à l'aventure.

Dès la pointe du jour, le café pris, on se remet en route, et, vers sept heures du matin, nous arrivons à un oued à bords escarpés où l'eau avait coulé et où le passage était assez difficile. Le commandant était en tête de la colonne, marchant très lentement pour laisser à la gauche le temps de serrer. Quand le dernier chameau eut traversé l'oued, le commandant s'engagea dans un défilé qui s'ouvrait devant nous. Nous marchions, dans cet endroit rétréci entre deux collines, à une allure très calme. Au moment où la gauche de la colonne, qui était en arrière, à cent cinquante mètres de nous, allait entrer dans le défilé, des cris retentirent, qui venait de notre arrière-garde : « Les Touaregs! les Touaregs! » Nous sautons aussitôt de méhari et nous nous portons avec le commandant vers le point menacé, sur le flanc de la colline. Nous voyons alors dans la plaine, devant nous, des groupes de méharistes, d'hommes à cheval qui s'agitent pêle-mêle et grouillent dans tous les sens. Un de ces groupes est à une centaine de mètres de nous et prend l'offensive. J'entends des balles siffler. On exécute des feux de salve et c'est, aussitôt, un sauve-qui-peut général chez les Touaregs : c'est une fuite éperdue, c'est une évaporation. Quels crétins! Supposaient-ils donc que nous n'étions armés que de parapluies? Métois reçoit l'ordre de continuer la poursuite. A part quelques erratiques auxquels on distribue généreusement des coups de fusil, nous ne voyons rien.

J'apprends alors ce qui s'est passé à l'arrière-garde. Nous avions eu un tué et cinq blessés!... L'arrière-garde commandée par Rondeney était occupée à pousser les derniers chameaux. Le caporal Biotet et le sergent Ducros fermaient la marche, à quatre ou cinq pas en arrière. Tout à coup, à trente mètres au plus, les Touaregs débouchent des arbres au galop de leurs chevaux et au plus grand trot de leurs méharis, sans que personne les entende. Comme toujours, leur attaque fut foudroyante et, malgré tout le sang-froid dont fit preuve Rondeney en rassemblant sa section sous une grêle de lances et sous cette poussée de charge, vingt-quatre seulement des leurs restèrent sur le champ. Ils tournèrent rapidement bride, repassant sur le malheureux sergent Ducros qui avait été renversé par un coup de lance reçu à l'épaule. Le caporal Biotet avait eu la tête fracassée de plusieurs coups de sabre et quatre autres soldats avaient des blessures de lances, peu graves heureusement. Nous payions cher notre succès, si les Touaregs étaient en fuite! On peut évaluer leur nombre à cinq ou six cents, dont une centaine d'hommes à cheval. De quarante à cinquante ont été comptés morts sur le champ de bataille, ce qui porte à croire que cent cinquante à deux cents ont été blessés. Je ne pense pourtant pas que cette raclée que nous leur avons administrée au combat de Guetra soit suffisante pour leur donner la leçon décisive! Il me semble qu'ils doivent considérer comme un succès le fait d'avoir pu nous approcher.

Vers neuf heures, nous repartions et, à onze heures, après un défilé terrible, nous faisions la sieste. Pendant ce temps, je pansai les blessés et on incinéra le corps de ce malheureux caporal Biotet pour ne pas laisser trace de notre perte, si, par bonheur, ceux qui l'avaient tué étaient parmi les vingt-quatre morts, à l'endroit de l'attaque.

A trois heures et demie du soir, nous nous remettions en marche dans la vallée de Talhac. Au puits où nous devions trouver tant d'animaux, néant. Promptement, une forte zeriba, une tranche de bœuf, un café et, bonsoir, les Touaregs! nous allons dormir. Nous avions 70 kilomètres environ dans les jambes! Excellent hypnotique qu'on devrait prescrire aux petites dames agitées que tourmente l'insomnie. Mais le cher docteur y pensera-t-il?

Le lendemain, on captura quelques bœufs qui se métamorphosèrent en biftecks exquis, puis, le matin du septième jour, après une longue randonnée infructueuse du reste et un nouvel incendie, nous rentrions à Aguellal. — Hélas! nous étions toujours logés à la même enseigne! Beaucoup de charges et très peu de chameaux! Le départ s'imposait pourtant. Après bien des hésitations, le commandant Lamy donna l'ordre du démarrage. Donc, le 25 juin au matin, nous marchions dans la direction « sud du monde ». Partis à une heure et demie du matin, nous arrivâmes à midi au puits d'Ano-Acheren. Pendant cette première étape, plusieurs animaux, tant chameaux que bourriquots, étaient restés en arrière. Un nouveau sacrifice était nécessaire. On enterra quatre-vingts caisses de cartouches, soit quarante mille environ.

A partir d'Ano-Acheren, le pays nous était tout à fait inconnu. Nous étions sans guide et dans l'impossibilité d'emporter plus de deux guerbas par section : pas même un litre d'eau par homme! Heureusement le ciel était pour nous. Le soir de cette première étape, un formidable orage éclate et nous inonde : nous ressemblons à une meute de chiens qui vient de passer une rivière. Nous avons bon espoir de trouver de l'eau. Aussi, le lendemain et les jours qui suivent, sommes-nous en liesse : de l'eau partout! — Le cinquième jour, les choses se gâtent. Dans la matinée, vers sept heures du

matin, nous découvrons une rivière, une vraie, une rivière où il y a de l'eau! Comme le pâturage était maigre, le commandant continua la marche et on s'engagea dans la montagne, puis sur un plateau rocheux. Quelques femmes que nous traînions avec nous et qui prétendaient connaître la route affirmaient qu'il devait y avoir de l'eau dans l'est. On fit un « à-gauche », mais ce fut peine perdue. Bientôt il fallut prendre le parti de remonter dans le nord vers l'oued où coulait cette eau de bénédiction. Il faisait chaud et nous avions grand'soif. Vers une heure de l'après-midi, nous arrivions à la rivière : plus une goutte d'eau! En six heures le soleil avait tout bu. Le monstre! On creusa dans le lit encore humide de l'oued à cinquante ou quatre-vingts centimètres : on en tira une boue liquide que nous baptisâmes eau et nous bûmes gloutonnement cette solution de vase. — Dès l'arrivée, le commandant était parti avec quelques spahis pour remonter le lit de l'oued dans l'espoir de rencontrer quelque r'dir (1) propice. Au bout d'une heure et demie environ, comme ils rentraient sans avoir rencontré d'eau, ils aperçurent à quelque distance du camp deux Touaregs vigies surpris dans l'exercice de leurs fonctions. Après une course de cinq à six cents mètres, ceux-ci ne voulant pas s'arrêter aux sommations qu'on leur adressait, le commandant se décida à alourdir leur élan avec du plomb.

Les femmes qui nous suivaient, interrogées par leurs amis nègres de la cinquième section, indiquaient un point d'eau dans l'est. Le lendemain, nous prenions cette direction. Nous suivions un oued magnifique dont le lit était couvert de traces fraîches de chameaux. Un troupeau considérable était passé là peut-être deux heures avant nous. Notre malechance était grande, mais

(1) R'dir, flaque d'eau.

une surprise nous attendait. Vers huit heures, nous tombâmes sur un des blessés de la veille qu'on chargea aussitôt sur un bourriquot. Le point d'eau n'existait pas et — je crie merveille! — ce fut ce malheureux, bien endommagé pourtant, qui nous sauva de la soif. Il devint notre guide et fit comme s'il était très content de nous. A partir de là, les tâtonnements de la route finirent et, après quatre petites étapes, grâce aux r'dirs heureux, nous arrivions le 6 juillet à Aouderas.

Aouderas est un petit village, peut-être d'une centaine de cases, situé sur les bords d'un large oued, avec quelques jardins de palmiers disséminés sur une assez grande étendue. Dans ce pays, quand on voit poindre une tête de palmier, on est toujours charmé, on a comme des attendrissements; mais quelle végétation étriquée dans cet Aouderas! Les ressources y sont infiniment bien au-dessous de nos besoins. — A l'avant-dernière étape, le commandant avait envoyé plusieurs lettres à différents individus vaguement chefs de tribu et, en particulier, au chef du village d'Aouderas, en les assurant de nos sentiments d'amitié et leur affirmant que nous étions gens de paix. Le lendemain, comme nous campions à quelques kilomètres du village, quelques pouilleux, la plupart d'anciennes connaissances d'Ighezzar, vinrent nous voir. Ils nous racontèrent qu'au reçu de nos lettres, les gens d'Aouderas arrêtèrent la récolte des dattes qu'ils faisaient avant leur maturité, dans la crainte de notre arrivée, et que, rassurés par nos promesses de paix, ils n'avaient pas abandonné leur village. Ce n'étaient que d'odieux racontars. Nous avons fait notre entrée en musique, mais seuls quelques nègres misérables en furent témoins. Les chefs et les gens considérables avaient détalé et on ne les a pas revus.

On établit le camp sur un mamelon, près de l'oued, et on attendit les événements. Le lendemain, cinq

cents kilogrammes de bechena (1) nous étaient envoyés par un chef kel-oui avec une lettre bourrée de paroles de paix. Puis arriva un vizir du sultan d'Agadez. Il venait, de la part de son maître, nous conseiller fortement de ne pas aller à Agadez. Il étayait ce conseil d'arguments variés : « La route était coupée, des gens qui nous voulaient du mal nous guettaient; il nous enverrait des vivres à Aouderas, en attendant que les caravanes fussent remontées du Damerghou et qu'il nous fût possible d'avoir des chameaux. » Il n'était que trop évident que le bonhomme avait une peur sérieuse de nous voir arriver. Il nous aimait beaucoup, mais à distance, estimant sans doute qu'il n'avait rien à gagner à nous contempler de trop près.

14 juillet. — Un Quatorze Juillet dans l'Aïr! En France, les gens qui se plaignent de la banalité, du convenu, du « déjà vu » de cette fête nationale, devraient bien venir ici pour célébrer la prise de la Bastille! Ils y ramasseraient peut-être quelques impressions neuves. Et d'abord point de discours de sous-préfet, point d'allocution de M. le maire, dont la bedaine tricolore eût assurément donné à la fête un cachet de majesté trop officielle; point de guirlandes, de lanternes vénitiennes. Nous avons eu mieux : revue, coups de canon, feux de salve. Ah! cette revue! Je n'oublierai jamais ce tableau! Il y a dans Victor Hugo, parmi des milliers et des milliers d'autres, une antithèse audacieuse que j'ai retenue, je me demande pourquoi. Le grand poète nous parle de « torchons radieux ». L'opposition paraît un peu vive. Elle eût semblé faible à qui nous eût contemplés aujourd'hui. La belle lumière d'Aïr nous revêtait d'une antithèse : tous nous portions des torchons radieux à la revue du Quatorze Juillet.

(1) Bechena, sorte de mil.

Officiers et soldats étaient habillés de trous. Les guenilles nous pendaient aux jambes et les bouts des nombreuses ficelles qui faisaient de leur mieux pour recoudre les plaies de nos vêtements pendaient de tous côtés. Les soldats étaient admirables de crânerie sous leurs loques. Pendant la revue, j'en avise trois, voisins de rang. A deux d'entre eux il manque une jambe au pantalon dont le fond n'est plus qu'à l'état de souvenir. Le troisième, lui, porte un fond indemne, mais son pantalon n'a plus aucune jambe. Les malheureux! Il leur faudrait se syndiquer tous les trois pour arriver à faire un pantalon complet... et encore la ficelle devient rare! Heureusement, il n'y avait pas là de demoiselles anglaises pour se scandaliser. Ah! comme les «schoking» eussent sifflé à travers les longues dents! Le soleil d'Aïr jetait sa splendeur sur nos dentelles : nous étions superbes!

L'après-midi on institue des jeux; Fournial s'improvise chef d'orchestre et nous assistons à un grand concert. La plus franche cordialité... Je m'arrête et vais me coucher. Voilà que je dégringole dans le style pour banquets d'anciens camarades!

P. HALLER.

(A suivre.)

LES

ROBINSONS DE PARIS

(Suite)

Les affaires n'allaient pas chez les Baldy. Les huissiers commençaient à connaître leur porte, ainsi que les fournisseurs rogues et faméliques, qui injurient sans pitié les femmes. Aussi, afin d'éviter ces tourments de bêtes traquées, Suzanne et sa mère couraient sans motif la ville, stationnaient dans les squares, erraient dans les musées et dans les magasins. Elles ne comptaient plus, pour échapper à la détresse, que sur la *Pomme d'amour* de M. Galinier. Quant à retourner à Coulobres, jamais !... Jamais un tel déshonneur, qui s'attacherait jusqu'à la fin des siècles au nom des Baldy !...

Suzanne, à la vérité, était plus obstinée que sa mère. A quelles infamies, jalouse qu'elle était de devenir une Parisienne reflétant l'esprit et la mode de Paris, ne descendrait pas progressivement cette femme éprise, dans tout l'éclat de sa beauté, de vivre librement et de jouir? Elle s'efforçait d'exécrer son mari, rustre stupide, qui ne comptait, pour assurer leur commun salut, que sur son domaine pierreux de l'Hérault. Aux yeux de Suzanne, Aubert n'était plus qu'un homme d'essence inférieure, beau musicien comme un pâtre, paresseux

comme un maître d'école, qu'elle avait épousé par convenance là-bas, dans leur pays de traditions bornées. Aubert n'existait pas; il se mettait lui-même hors la famille des Baldy.

Donc, sans remords, elle allait vers Galinier, le seigneur de Coulobres. Pourtant, ce qui déconcertait sa raison, aussi menue qu'un grain de mil, c'était la défiance de sa mère. Entre elles, depuis l'autre soir, la pensée de l'adultère se levait souvent. Maman Baldy surveillait Suzanne sans mot dire, avec la même anxiété qu'autrefois, lorsque l'enfant était malade, et qu'elle venait, la nuit, l'entendre dormir dans son lit, écouter les battements de son cœur. A peine, de temps à autre, faisait-elle allusion aux épouses déloyales que la Destinée immanquablement châtie. D'ailleurs, si Aubert apprenait le crime, ou seulement la pensée du crime, ne faudrait-il pas renoncer à Paris? N'aurait-il pas le droit de clamer partout des malédictions, et de chasser vers Coulobres les deux créatures sans ressources?

Vraiment, mère Baldy tremblait. Avec quel démon de passage sa pauvre fille mal mariée irait-elle donc se compromettre? Déjà, du fond de sa religiosité un peu superstitieuse, elle entrevoyait un enfer éternel réservé à Suzanne, qui pour elle était toujours une enfant. La misère, sans doute, causait tout le mal. Aussi, pressait-elle Aubert de croire à la *Pomme d'amour*, de joindre les revenus de son domaine aux dons de Galinier, leur dieu généreux en ce temps d'épreuves. Hélas! comment eût-elle soupçonné de péché le sénateur correct, le bourgeois vénéré par tout le Languedoc?...

Maintenant, dans le salon silencieux, ils étaient seuls, Galinier et Suzanne. Ses boucles d'or aux oreilles, son bracelet d'or au poignet, la jeune femme restait debout, presque étonnée, désirable. Tout à

l'heure, ne s'était-elle point trop flattée, en assurant à sa mère qu'elle obtiendrait un emprunt du sénateur? Elle hésitait au moment suprême d'agir selon ses tentations, de se jeter dans l'irréparable. D'abord, serait-elle assez jolie, assez aimable pour captiver un tel personnage? Oserait-elle, avec ses prétentions de Parisienne et de bourgeoise, parler d'inquiétudes d'argent, révéler une pauvreté laide et presque déshonorante?

Galinier, peu accoutumé aux conquêtes mondaines, hésitait également. Il craignait de paraître sot, provincial; il avait peur, une dernière fois, pour sa considération et pour sa sécurité de représentant du peuple. Par contenance, il s'essuyait les lèvres, repliait avec soin son mouchoir parfumé de violette. Mais la convoitise d'amour avait depuis trop longtemps travaillé son corps. Elle se ranima dans lui, comme du feu qui couve dans le foin d'une grange. Il se dressa soudain, avec une prestance alerte.

A cette hardiesse, Suzanne sentit passer en son être la flamme pareille du désir, et des fraîcheurs subites qui lui redonnaient du courage. S'efforçant à sourire, elle toucha sur la table le portefeuille de Galinier, bourré de paperasses, et dit :

— Nous allons parler de notre affaire, n'est-ce pas, mon cher sénateur?

— Oui, si vous voulez.

Elle s'était assise à table, la taille un peu raide, les jambes étroitement enveloppées de sa robe. Il s'avança doucement, se pencha par-dessus son épaule, vers les papiers qu'elle retirait à mesure. Il respirait ses cheveux abondants, la chair brune de ses oreilles fines, de ses joues frémissantes. Suzanne ne bougeait plus, dans une sorte de sommeil.

La défaillance de la femme le troubla : un peu à l'écart, il s'assit à table, dans un second fauteuil. Tout

le mal de l'être remuait en eux. Ils se regardèrent, confus, elle recouvrant d'instinct son bras qui s'était trop dépouillé de la manche de laine; lui tout surpris de sa propre réserve et de ses maladresses.

Soudain, au-dessus d'eux, la petite flûte d'Aubert tirelira gaiement, telle qu'un moineau dans la brume. Ils tressaillirent, étrangement, sans effroi : ensuite, ils sourirent avec indulgence, pour ce nigaud qui sifflait, en plein Paris, la pastourelle du berger errant par les montagnes.

— Celui-là est heureux, murmura Galinier.

— Oui... Mais, ne compte-t-il pas nous ramener en province?... Par son flegme et par sa bêtise, puisqu'il faut bravement appeler les choses par leur nom, il nous rend malheureuses, ma mère et moi, je vous assure.

— Je le pense bien... Et ma foi, vous avez raison de revendiquer votre indépendance. Les femmes ont autant de droits que les hommes, dans notre société de liberté et de justice... Aubert ne vous comprendra jamais. Il n'est pas fait pour vivre à Paris.

— O Paris!... Cette lumière qui égaie les visages et enivre l'esprit!... Ce vent d'intelligence qui sans cesse renouvelle l'âme de la foule!...

Galinier, en s'insinuant, se pencha de nouveau. Il parla, sur un ton de prière grave et de compassion :

— Vous méritez d'être heureuse, vous. Quelle honte, pour votre mari, que vous puissiez connaître la souffrance! Vous méritez d'être comprise, Suzanne... et d être aimée.

Il s'insinuait toujours. Ayant rapproché son fauteuil, il ravit tout à coup la main tiède de Suzanne, qui essayait en vain de se soustraire. La main de Galinier fut plus forte : Suzanne ne résista plus; elle sentit qu'il fallait que le mal s'accomplît.

La limite du passé, de son âge de paix et d'inno-

cence, était franchie désormais. Suzanne irait fatalement, pour son bien-être et pour sa vanité, cueillir dans le mal tous les fruits dont l'amertume même lui paraissait agréable, au moins tant que la faute n'était pas consommée. Elle tremblait, pourtant. Galinier serra plus fort cette main faible, comme s'il eût voulu conduire une enfant par les chemins, selon sa volonté d'opulent seigneur.

— Suzanne, ne vous alarmez point. Je ferai, moi qui suis seul dans la vie, tous les sacrifices pour vous plaire... Ah! depuis combien de temps je souhaitais cette minute divine!...

Il l'enveloppait de ses bras, la suppliait avec une humilité fervente, et l'amour le rendait séduisant, presque beau, à son âge. Il admirait tout proche la femme jeune, son visage brillant de santé, ses yeux noirs où étincelait la flamme de l'orgueil.

— Pourquoi, Suzanne, ne pas vous confier à moi?

Elle épia, un moment d'attention, vers la porte, et dit ensuite, résolue :

— Je ne veux plus mentir... Tenez, vous entendez mon mari là-haut : chaque jour, il me raille ainsi, avec ses gaietés d'imbécile... C'est avant six mois qu'il compte nous ramener à Coulobres.

— C'est impossible.

— Non, ce n'est pas impossible, Aubert le sait bien. Ne refuse-t-il pas avec obstination de contribuer à nos dépenses?... A parler franc, il faut des ressources pour tenir à Paris notre rang. Moi, je préférerais mourir que de retourner ruinée dans notre Languedoc, enchaînée au sort d'un nigaud.

A l'émotion de la détresse redoutable, toute pensée du mal, une minute, se dissipa. Un sentiment de bonté pénétra dans le cœur de l'un et de l'autre. Suzanne était douce, languissante; il l'adorait, s'efforçant de l'aimer avec sincérité, de communier avec elle dans sa misère.

— Suzanne, murmura-t-il, laissez-moi vous aimer. Ne rougissez pas, si je vous parle des choses d'argent... Aucune vilenie ne peut exister entre nous, n'est-ce pas ?

— Je suis malheureuse...

— Disposez de tout ce que je puis dans le monde. C'est une faveur que je vous demande, pour moi... M'aimez-vous?

Il portait timidement à sa bouche la main de Suzanne. Elle leva son visage, et lentement répondit :

— Je souffre trop pour n'avoir pas la volonté de me délivrer de mes souffrances.

Le silence régna dans l'énorme maison remplie de locataires. Le petit salon était isolé, loin des êtres d'habitude, dans la pénombre énervante des brumes.

— A présent, Suzanne, oubliez auprès de moi vos inquiétudes... Tenez, occupons-nous de ces papiers. Il ne faudrait pas qu'on s'aperçût que nous n'avons rien fait.

Pour la distraire, il saisit son portefeuille, dispersa quelques paperasses sur la table, avec des façons de galantin qui joue, en sautillant sur le fauteuil. Mais il ne songeait lui-même qu'aux soucis de Suzanne qu'il semblait, par hauteur d'âme, avoir dédaignés. Il voulait, en lui offrant un secours, se l'attacher tout de suite par une amorce sûre.

Alors, comme par mégarde, il retira d'une enveloppe un billet de cinq cents francs, mal plié entre ses doigts, et l'offrit d'un geste prompt.

— Permettez-moi, dit-il, d'agir en ami véritable... Personne n'est à l'abri de l'adversité. Mme Baldy voudra donc bien consentir, je pense, à m'emprunter cette faible somme.

— Hélas!... Je vous remercie.

Suzanne reçut le billet tranquillement, avec une telle aisance, que le sénateur fut déconcerté une seconde.

Habile au mensonge, il continua de sourire. Tandis que la volupté d'avoir conquis la femme par l'argent le baignait dans tout son corps, il expliqua avec lucidité, ses papiers sous les yeux, les plans et les devis de l'entreprise :

— Nous louerons une boutique rue du Quatre-Septembre. Nous organiserons une vaste réclame, avec des annonces dans les journaux, des affiches coloriées, des voitures... Le succès est certain pour l'hiver.

— Boubal sera donc gérant?

— Naturellement. Un ancien avocat!... Il connaît tous les tours et toutes les chicanes... N'avez-vous pas confiance en lui?

— Heu... Il aime la vie large... Les fredaines de son passé...

— Elles nous garantissent sa probité. Car il a connu la pire indigence. Une fois qu'il en sera sorti, il se gardera d'y retomber... Par exemple, Aubert, votre mari, pourrait être placier.

— Oh! mon cher ami, placier!... Que dirait-on à Coulobres?

— Pourtant, nous vous réservons le fauteuil de caissière, Suzanne?

— Caissière, oui, j'y consens : je serai chez moi, à mon bureau... Les clients viendront à moi; je serai leur égale. Tandis que, pour mon mari, ce métier de solliciteur, non, ne peut pas lui convenir, à cause de moi... Ah! qu'il me tarde de m'assurer mon indépendance!...

Elle, qui ambitionnait d'éblouir les amis de Coulobres par son train de vie mondaine, songea, les yeux vers la fenêtre, à ce magasin d'où l'or et les billets de banque ruisselleraient bientôt. Elle songeait, dans un abandon de tout l'être : sa langue rouge parfois caressait ses lèvres, ses paupières molles couvraient à demi ses prunelles. Galinier la contemplait patiemment, et

elle jouissait davantage de la douceur de son rêve.

— Je vous aime, Suzanne... murmura-t-il.

Il se mit à genoux sur le tapis, passionné et naïf, comme à vingt ans. Il baisait les mains de la femme, appuyait son front sur ses genoux, lorsque, dans les brumes, là-haut, tirelira la flûte railleuse d'Aubert.

Tout à coup, mère Baldy, qui avait dans la cuisine terminé son ménage, apparut sur la porte.

Elle s'arrêta, muette, blême de stupeur et de colère. Suzanne la regardait fixement. Puis, ne pouvant supporter le regard de la brave femme outragée dans sa loyauté profonde et ses croyances maternelles, elle laissa tomber sa tête entre ses bras, sur la table, et resta inerte, soumise non sans courage à la fatalité.

Galinier, cependant, s'était relevé, tout penaud, soufflant d'une grande fatigue : assis au bord du fauteuil, il entassait d'une main fiévreuse ses paperasses, les plans, les devis, pêle-mêle, dans son portefeuille.

Mère Baldy, du pas lourd de ses pantoufles, s'avança vers Suzanne en balançant les bras.

— Malheureuse! gémissait-elle. Malheureuse!...

Elle ne savait pas dire autre chose. Ses joues grasses, ses lèvres tremblaient. Elle eût voulu, par des protestations indignées, racheter sa fille aux yeux de cet homme qui, malgré tout, paraissait redoutable, rien que par son importance de sénateur, par l'autorité de son âge.

Celui-ci toussotait au creux de ses mains, dans son désarroi, et aussi peut-être pour ne pas entendre la flûte railleuse, qui gazouillait là-haut furieusement.

— Malheureuse!...

Suzanne serrait entre ses doigts le billet de banque, qu'elle avait honte de montrer à sa mère.

Galinier s'était éloigné avec précaution vers la porte, son portefeuille sous le bras. Sûr qu'il était maintenant

de se sauver à peu de frais, il prenait un air de défi. Qu'avait-il à craindre, après tout? Suzanne ne lui avait-elle pas confessé sa détresse au milieu de Paris, ses tourments d'épouse? Si mère Baldy affichait tant de scrupules, n'était-ce point, par hasard, pour obtenir davantage de leur opulent protecteur?

Elle protestait, balbutiant :

— Monsieur... Nous qui sommes du même pays... Vous qui nous connaissez...

Le front altier, il répliqua :

— Ne me maudissez pas trop, madame.

— Je maudis ma fille.

— Vous avez tort, madame. Quant à moi, je compatis à ses souffrances, aux vôtres. Je ne vous veux que du bien. Et croyez que nul ne croira jamais que le sénateur Galinier ait pu tenter le mal... Voulez-vous que vos amis vous abandonnent ?

Elle comprit de quel isolement affreux il la menaçait. Si elle le chassait, ne dénoncerait-il pas, pour se venger, et par sa rupture même, en quel état de misère on périclitait rue de Provence? Mère Baldy se désola :

— Mon Dieu!... Que sommes-nous venus faire à Paris?...

— Y vivre, avec tant de Français intelligents. C'est à vous d'accepter la vie de Paris.

— Monsieur!...

— Ne me jugez pas avec trop de hâte, je vous prie. Il y a dans la destinée des choses fatales, qui se font en dehors de nous... Ma volonté est la meilleure, je vous jure.

— Vous allez nous mépriser, monsieur.

— Pourquoi, madame ?... Vraiment, vous êtes bien sévère envers vous-même.

— Oh ! vous aurez raison... Paris ! Paris !... Que le diable l'emporte, Paris, comme dit Aubert !...

Suzanne, à ces mots, sanglota, si charmante en sa robe de printemps, qui moulait son dos courbé et ses hanches arrondies.

Soudain, le timbre de l'entrée sonna.

Ils s'effrayèrent aussitôt tous les trois, confondus en un sentiment de pitié étrange. Ils se souvinrent du joueur de flûte, qui, dans la vision du malheur, cessait d'être un objet ridicule.

Le timbre sonna une seconde fois, avec impatience. Mère Baldy, qui se composait aisément un visage placide, s'en fut ouvrir.

Alors, Galinier et Suzanne se regardèrent avec tendresse, satisfaits d'avoir eu le courage de ne pas demander pardon tout à l'heure, à la révélation de leur péché, et d'être restés en quelque sorte fidèles l'un à l'autre. Ils étaient émus aussi des rumeurs de colère qu'on entendait dans le vestibule, et que Suzanne depuis un mois connaissait trop.

C'était un fournisseur apportant sa note. Mère Baldy implorait quelques jours de répit. Le marchand, las d'avoir tant de fois accordé de longs délais, battit la porte avec rage : il descendit quatre à quatre raconter, dans la loge du concierge, qu'il allait de ce pas chez un huissier.

Mère Baldy rentra dans le salon avec un tel accablement qu'elle ne put dissimuler son chagrin. Galinier eut d'autant plus d'assurance. Un sentiment de charité fraternelle, devant mère Baldy, souleva doucement son cœur. Et, tout glorieux du bien qu'il pouvait faire, il prit congé sans cérémonie, en inclinant son visage rose aux cheveux d'argent.

Un silence régna entre les deux femmes, cruel, frémissant d'hostilité, de peur...

Suzanne n'avait pas quitté la table. Le menton appuyé sur ses mains qui chiffonnaient le billet de banque, elle regardait le jour gris de la rue, écoutait les bruits

de la ville, pareils aux grondements de la mer qui roule tant d'épaves.

Maman Baldy s'était reposée sur le canapé, dans un coin d'ombre. Des pensées orageuses agitaient son esprit : tantôt elle se résignait à un surcroît d'épreuves, et, rejetant sur son gendre niais la responsabilité d'un scandale, mettait en Galinier son espérance ; tantôt, farouche bourgeoise des Cévennes, outragée dans son orgueil, elle se décidait à chasser de chez elle, s'il le fallait, le trop puissant sénateur que les châtiments de la pauvreté ou de la médisance ne pouvaient atteindre. Elle entrevit même, une seconde, la possibilité de retourner là-bas, à Coulobres, si l'opprobre de nouveau l'atteignait d'un flot brusque.

Elle n'osait élever la voix, craignant de rencontrer chez Suzanne une résistance à ses reproches et à ses conseils. Celle-ci s'énervait également, dans le silence prolongé : elle sentait, derrière elle, le regard fixe de sa mère, la pensée de malédiction pour un crime après tout imaginaire, puisqu'il n'existait vraiment que depuis la minute récente où il avait été révélé. Pour échapper au remords qui lui venait des regards mauvais de sa mère, elle se détourna.

Mais, le billet de banque entre les doigts, elle n'eut la force de se lever ni de parler.

Sa mère enfin s'avança, les mains jointes, en remuant sa grosse tête rouge.

— Suzanne, dit-elle, qu'as-tu fait?...

— Rien du tout... C'est toi qui as des imaginations...

— Je t'ai trop aimée, ma pauvre fille, j'ai toujours toléré tes fantaisies : tu crois que toutes les choses te sont permises. Que faisais-tu là?... Ce Galinier te baisait les mains.

— Ah!... Ma foi, c'est possible, puisque tu le dis. Je ne sentais rien. Je suis si malheureuse...

— Prends garde : cet homme, quand il aurait abusé

de toi, s'en irait le chapeau sur la tête, aussi fier que devant... Toi, tu serais déshonorée à jamais.

— Je te comprends, ma bonne mère; n'insiste pas. Et, mon Dieu, parlons sans détour, puisque l'adversité nous pousse dans une impasse... Tout ce que tu me diras de vil ou de cruel, je le mérite peut-être. Je m'y attendais... Peu m'importe. La vie d'abord, la morale ensuite. Je rachèterai mes torts, si des torts il y a, par mes sacrifices.

— Des sacrifices?

— Oui... Je suis jeune.

— C'est abominable!

— Non! Je rachèterai mes torts, en apportant ici les moyens d'existence qui vont nous manquer. D'ailleurs, bien que nous n'ayons plus le pouvoir de nous faire respecter, comment sais-tu que je me laisserai entraîner jusqu'à l'adultère?

— Hé!... Tout à l'heure, quand je suis entrée, vous n'étiez pas dans une attitude convenable.

— J'en ai assez d'être à la merci d'un mari paresseux!... Ce paysan qui m'a donné son nom, je le hais, il ne m'inspire que le mal.

Suzanne avait redressé son front. Résolument elle se leva, la bouche sensuelle.

— Nous deux, ma mère, il nous faut vivre.

— Non par le crime... le crime d'adultère, châtié par les hommes, maudit par la religion. On l'expie tôt ou tard, ma fille.

— Notre pauvreté n'est-elle pas une expiation déjà? Tiens! en attendant, nous pourrons payer ce fournisseur qui t'injuriait tout à l'heure, et nous pourrons manger pendant un mois. Tiens!...

Suzanne ouvrit sa main : le billet de banque chiffonné tressaillit comme une feuille morte, voleta sur le tapis, mollement.

A cette vue, la mère comprit. Elle recula d'horreur,

repoussant les mains impures de Suzanne, qui semblaient implorer.

— Il t'a donc achetée, cet homme! Tu ne vaux que ça, ma fille!...

— Je ne suis pas encore tout à fait une esclave pour me vendre. Nous inspirons la pitié, voilà tout, et je ne puis rien à cela : je me tue de te le faire entendre.

— J'avoue qu'en effet, plus tu essaies d'expliquer tes allures, moins je les comprends. Tu vas droit à l'abîme et tu te récries quand je te montre cet abîme où tu nous perdras tous. Mais!... c'est moi qui commande ici, entends-tu? Si l'infamie te plaît, pas à moi!... Nous vendrons nos meubles, nos bijoux, nos titres de rentes plutôt que de faillir à l'honneur!... Nous irons nous loger dans un faubourg, avec les ouvriers!...

— Ce sera du propre. Que pensera-t-on des dames Baldy à Coulobres?...

— Ce qu'on voudra!... Nous allons tout de suite renvoyer à ce monsieur son billet de banque sous enveloppe, sans un mot.

— Non!

— Si! Tout de suite!

— Non!...

— Je suis ici chez moi!... Je ne veux pas que cet argent me salisse plus longtemps. Ah! aujourd'hui, les gens de ta génération, vous n'avez point de conscience!... Mais enfin, si ton mari n'a pas le goût du grand monde, il est honnête!...

— Il devrait l'être moins, prouver un peu d'intelligence et de virilité. Du reste, laissons cet homme : il existe à peine. Voyons, toi, que feras-tu à Paris, sans ressources?

— Rien... Je m'en retournerai à Coulobres.

—Moi, jamais!... Je suis disposée à tout souffrir, à tout tenter, pourvu que je ne revoie pas ce pays de fourbes et de nigauds!...

Tandis que Suzanne se réfugiait dans un coin du canapé, la mère ramassait, sur le tapis, avec répugnance, le billet de banque et le glissait dans une enveloppe.

— Je t'excuse, dit-elle, parce que la misère trouble le cœur et la tête... Allons, je vais m'habiller, j'irai jeter ça à la poste.

Et, sans prêter attention à l'humeur maussade de sa fille, qui se rencoignait vers le mur, dans l'ombre bienfaisante, elle sortit.

Suzanne, une fois seule, regarda sombrement la table où tout à l'heure elle serrait entre ses doigts son argent merveilleux. Le remords ne touchait pas son âme, tant elle nourrissait de dédain envers sa mère, qui jugeait toujours les choses avec sa pauvre raison de femme de Coulobres. Galinier se fâcherait-il contre Suzanne du renvoi de l'argent? Non, sans doute, s'il comprenait d'où venait l'offense. Seulement, saurait-elle, de son côté, persévérer dans ses résolutions d'indépendance, vivre selon son inspiration?

Elle observa, par le cadre de la fenêtre, le jour brumeux où la voix de Paris montait, murmurant ses tentations de plaisir éternelles. Là-haut, dans la chambre de bonne, la flûte railleuse d'Aubert recommençait ses gazouillis et ses roulades; mère Baldy descendait précipitamment l'escalier pour aller à la poste.

— Quels imbéciles! gronda Suzanne.

VII

Estelle et Abel, mariés depuis quinze jours, formaient un ménage exemplaire, dont on parlait avec envie dans la vaste maison pleine d'ouvriers, rue Campagne-Première, où Estelle, par un sentiment de pitié envers les douleurs de son passé, par un étrange

besoin de sauvegarder sa tendresse envers petit Pierre, avait voulu fidèlement rester. On les voyait toujours ensemble, les deux époux, lui sa canne ou son parapluie à la main, elle son cartable de dessinateur sous le bras.

Sous prétexte de protéger sa femme, Abel l'accompagnait dans les journaux et les librairies. La vérité, c'est qu'il avait là des occasions de baguenauder par les rues, de boire dans les cafés et de fumer de gros cigares. Il ne faisait rien, sinon de balayer, frotter, épousseter l'appartement, avec sa minutie de sous-officier coquet, et de s'en aller parfois, quand le soir était venu, dans les petites boutiques du quartier, aux provisions de bouche et de ménage. Si de temps à autre il prenait son violon, c'était pour se distraire. Estelle, après avoir connu un employé de banque grossier, était ravie de posséder un artiste doublé d'un amoureux.

Une ombre contraria bientôt leur félicité.

Petit Pierre regardait toujours Abel de mauvaise humeur. Pour l'enfant, cet homme était l'étranger qui lui volait sa place au foyer, et qui déjà lui avait pris le cœur de sa mère. Estelle avait beau lui donner des sous, lui permettre de jouer dans la loge avec le fils du concierge; Abel avait beau le cajoler, en papa indulgent, le féliciter de ses progrès à l'école et lui apprendre sur le violon les chansons du Languedoc, petit Pierre se renfermait dans le silence. Il observait sournoisement, à table, dans l'atelier, cet inconnu qui embrassait souvent les mains blanches de sa mère, et qui parfois, dans un accès de folie, lui mordait le cou, sans qu'elle sût, l'insouciante, faire autre chose que de rire à grand gosier.

Ce soir, comme petit Pierre tardait à rentrer, les deux époux s'impatientèrent : Estelle uniquement alarmée pour son fils, Abel furieux d'être troublé dans son appétit.

Le dîner refroidissait, sur la table heureuse avec sa nappe étincelante, sa lampe à colonne dorée, ses verres neufs de cristal. Bonnaric, déjà installé, maugréa contre ce diable d'enfant, qui se moquait de son oncle et de sa mère.

— Attends, fit Estelle. Je vais le prendre.

— Toi, aller dans une loge, et là-bas, si loin, à l'entrée de la cour!... Je ne veux pas. Tenons notre rang, s'il vous plaît.

— Bah! Nous ne sommes plus à Coulobres, où chacun redoute les commérages de son voisin.

— Bien. J'accorde que tu as raison. Mais allons-nous manger froid, manquer ce bon dîner?... Veux-tu être la domestique de ce petit?

— Pas du tout... Je suis sa mère. Attends-moi une minute.

— Je te dis que j'ai faim. Voyons : à qui veux-tu plaire, à moi ou à ce mal élevé?

— Oh! mon enfant un mal élevé!... S'il se doutait de la peine que nous avons!...

— Hum!... Il s'en doute si bien qu'il cherche, je parie, à nous exciter, toi et moi, l'un contre l'autre... Oui, parfaitement!... Espièglerie, je veux le croire, puisque tu l'assures. Mais des parents moins commodes lui tireraient les oreilles.

Estelle se tut, s'efforçant de ne pas montrer son inquiétude. Elle éprouva, une seconde, à l'égard de son enfant, une sorte de méfiance : elle se souvint du père brutal, auquel petit Pierre ressemblerait peut-être. Pourtant, elle savait qu'il était innocent et, au fond de son âme, elle l'excusait.

— Abel, laisse-moi donc aller le prendre. Il oublie l'heure, en jouant.

— Il sait bien qu'il fait mal, ce gamin qui m'épie toujours de travers.

— Est-ce que vraiment tu n'aimerais pas petit

Pierre?... Mais, alors, que deviendrais-je entre vous deux?

— C'est justement ce que je me demande. C'est à toi de le savoir.

— Ah! mon Dieu!...

— *Té!*... En soupirant, tu n'entends pas ton petit qui remonte... Nous verrons si tu le corrigeras.

Tandis qu'Abel trépignait, la serviette sur les genoux, Estelle courut ouvrir. Elle secoua son enfant par le bras aussi fort qu'elle put, en l'accablant de reproches. Le petit semblait ne pas l'entendre du tout, ni souffrir de ses rudesses. Il regardait longuement, avec des yeux fiers, cet étranger qu'il redoutait depuis le premier jour. Sa mère le poussait à table, l'asseyait sur sa chaise.

— Allons, dépêchons-nous!... Tu n'étais pas si effronté autrefois!

— Moi, je suis toujours le même.

— Si tu continues, je te corrigerai!...

— De quoi?...

Par amour-propre, par un sentiment de dignité orgueilleuse, petit Pierre se contint de pleurer. Tout le long du repas, il demeura sage et résigné, sans affectation. Il se consolait par le souvenir du bien que lui faisait sa mère, quand ils étaient seuls.

Estelle fut toute aux soins de son mari. Mais celui-ci ne se déridait guère. Il ne s'occupait que de manger et de boire, bien qu'il frissonnât de volupté chaque fois que la femme le touchait à l'improviste, sans le vouloir.

— Demain, jeudi, nous allons rue de Provence, dit-elle. Nous déjeunerons de bonne heure.

— Moi, fit Pierre spontanément, je ne viendrai pas.

— Et où donc iras-tu? Est-ce que tu ne veux plus accompagner ta mère dans le monde?...

— Je jouerai ici avec mon camarade.

— Qui donc l'avait interrogé, ce petit bonhomme? gronda Abel. Nous en ferons un concierge, vois-tu.

Estelle, comme si elle n'eût pas compris l'arrière-pensée des deux êtres qu'elle aimait et qui évitaient de se trouver ensemble, s'écria d'un air enjoué, ses blonds cheveux et ses joues roses brillant à la clarté de la lampe :

— Nous rencontrerons chez les Baldy tous nos intimes. On fera de la musique; on écoutera l'opéra d'Aubert; on terminera probablement l'affaire de cette *Pomme d'amour* du fameux Galinier, que le marquis Boubal, avec ses grimaces de vieux singe affamé, croquera d'une passe-muscade. C'est qu'il a, depuis longtemps, le ventre à l'espagnole, notre marquis. Pour tromper la faim, il déjeune d'un oignon, fume des cigarettes, et le soir mange des châtaignes bouillies.

— Et Hugues Alingry, crois-tu que nous le rencontrerons? demanda Abel qui, dans sa jalousie de fils de pauvres, souhaitait hypocritement la ruine des notables de son pays.

— Ce n'est pas l'humeur passagère de Puech qui empêcherait Hugues de venir, je suppose. Ils viendront tous. Aucun ne veut paraître défaillir devant les camarades.

— Claire en tient pour son faraud. Une jolie fille, sais-tu! Brune comme un raisin, robuste comme un cep de dix ans, odorante comme un acacia en fleur.

Abel vantait, par malice, les charmes d'une autre femme devant son épouse. Il gesticulait, négligeant à dessein l'attention de l'enfant, qu'il semblait vouloir corrompre par ses libertinages. Il passa dans la chambre. Après avoir allumé les bougies vertes du piano, il préluda joyeusement sur son violon.

— Je veux me coucher, dit l'enfant, dès qu'il fut seul avec sa mère.

Chaque soir, on dressait la couchette du petit Pierre

dans l'atelier, à la place du piano qu'on avait transporté dans la chambre, où les deux époux, dans leur intimité close, s'amusaient mieux à chanter ensemble, à se dire, au son caressant de la musique, leurs désirs encore intacts et pareils. Ce soir, pendant qu'Estelle aidait son enfant à se déshabiller, elle le baisait aux bras, aux épaules, dans le dos, à mesure qu'elle découvrait sa nudité fraîche. Et le petit embrassait sa mère à pleins bras, contre sa poitrine haletante.

— Mère, moi je t'aime...

— Oui, dors, sois sage.

— Je suis sage.

— Pas toujours..

— Si... Pour toi.

Petit Pierre se tourna vers le mur afin de ne pas pleurer.

Estelle entra dans la chambre avec précaution, sur la pointe des pieds : s'offrant d'une allure indolente, elle s'approcha de son mari, le baisa au front de ses lèvres mouillées encore du baiser de l'enfant. Abel tressaillit à peine, les yeux noyés dans la douceur de sa musique monotone, qui empêchait Pierre de dormir.

Estelle n'eut pas le courage de l'interrompre. Cet homme, par moments, la déconcertait. Une fois, ils se regardèrent avec une sorte d'étonnement : que faisaient-ils là, tous les deux? Quelle force absurde et fatale, puisqu'ils se connaissaient imparfaitement, les avait réunis si vite ? Sous leur fenêtre, dans la nuit qui était couronnée d'étoiles, frémissait l'âme du bosquet mystérieuse...

Le lendemain, ils arrivèrent les premiers au cinquième étage de la rue de Provence, chez les Baldy, à la minute précise où le pensionnaire gras, content d'être repu, secouait les mies de pain de son veston sur le palier.

Ces Baldy témoignaient toujours d'un entrain admi-

rable. Leur salon, aujourd'hui battu, brossé, ciré, sentait la violette. Ne fallait-il pas imposer respect et confiance? Galinier, en outre, devait venir, le puissant Galinier, dont on espérait quelque miracle. Pas une seconde, il n'avait eu l'intention de s'offenser du retour de son billet de banque. A quoi bon provoquer publiquement une rupture? A quoi bon s'exposer à perdre Suzanne? Ils étaient obligés de se taire, tous les trois, par intérêt, pour ne pas déchoir dans la considération de leur prochain.

Mère Baldy, en attendant, se flattait d'avoir, en femme de cœur et d'expérience, donné à un sénateur une leçon de savoir-vivre. Elle n'avait, avec Suzanne, qu'une crainte, c'est que les compatriotes pussent deviner autour d'elles une gêne, l'embarras d'un remords. Mais les nouveaux mariés de la rue Campagne-Première avaient trop à s'occuper d'eux-mêmes, à paraître beaux devant le monde. Se fussent-ils, d'ailleurs, permis d'observer avec la moindre malignité des bourgeois si distingués à Coulobres?

Le brave Aubert, loin de soupçonner une infamie dans son ménage, profitait de cette réception du jeudi pour vivre un peu, pour jouir de Suzanne.

Il vint nonchalamment s'asseoir auprès d'elle sur le canapé, en frôlant son genou, en respirant le fin duvet de sa nuque. Suzanne s'efforçait de ne point le sentir en elle, au delà de son épiderme. Elle examinait avec langueur le chapeau de paille d'Estelle garni de coquelicots, les gants de soie qu'elle déboutonnait, la chatoyante robe gris perle qui seyait si bien à son teint d'épi mûr.

Mère Baldy, qui avait sur un plateau de cuir bouilli apporté les tasses de porcelaine, dit, en versant le café :

— Et petit Pierre, pourquoi ne l'avez-vous pas amené?

— Heu... Le voyage est si fatigant, de l'Observatoire aux boulevards !

— Vous avez encore laissé cet enfant chez la concierge, je parie ?

— Il se plaît dans une loge, ricana Abel.

Le malaise d'Estelle déconcerta étrangement. Les dames Baldy, en commères de province, toujours à l'affût d'un scandale, eurent l'intuition que le troubadour, leur protégé, n'aimait pas l'enfant du mort. Et la vision des querelles intestines d'un autre foyer les détourna un moment de leurs propres ennuis.

Le timbre sonna. Ce fut Boubal, surnommé le Marquis, à Coulobres, à cause de ses élégances de gentleman et de ses prousses de gourmet. Pauvre Marquis ! Ce matin, il avait déjeuné d'un morceau de pain et d'une tablette de chocolat.

Il apparut d'un pas superbe, droit dans son ancienne redingote, ayant avec ses favoris grisâtres et ses lunettes noires un air de patriarche aveugle. On lui poussa un fauteuil : Boubal s'épongea largement la face, de ce geste solennel dont il se servait jadis au tribunal de commerce, avant de prendre la parole. Il entreprit, en effet, avec une verve de ménagère de Coulobres bavardant sur sa porte, la question des Alingry ruinés :

— Ces négociants vont venir ici, dit-on, chercher fortune. Je ne les blâme pas de lâcher le pays : au contraire. Seulement, puisque les voilà vaincus par le sort, les bonnes gens de chez nous leur tomberaient dessus tous à la fois.

— Que mangeront-ils dans cette grande ville, où chacun ne s'intéresse avec raison qu'à soi-même et n'a pas le temps de s'apitoyer sur son voisin ? s'écria Aubert dans un courroux. Est-ce qu'ils mangeront des pierres ?

— Ils travailleront, parbleu !... fit ce paresseux de troubadour.

— Il y a quelqu'un, poursuivit l'avocat, qui pourrait leur venir en aide : c'est père Puech.

— Très juste ! opina mère Baldy.

— Et c'est lui qui s'écartera d'eux, parce qu'il est égoïste. Celui-là causera d'abord, par son avarice, son propre malheur, ensuite le malheur de beaucoup de monde. Oui, sa fille, cette demoiselle qui semble si réservée...

— Hé bien, quoi?

— Chut!... Père Puech sera forcé de lui donner Hugues... Je le sais, moi.

Le vieux messager d'amour souriait entre ses favoris, de sa bouche charnue. On l'admirait qu'il connût tant de choses. Soutenu par la complaisance des camarades, il acheva d'un élan ses confidences :

— A Paris, les demoiselles sont romanesques. N'ayant pas à redouter le qu'en dira-t-on d'une petite ville, elles se lancent bravement dans les aventures et font parfois des coups de tête... J'avoue qu'il est difficile de blâmer Claire. Elle aime...

— Je ne la blâme pas non plus, fit Suzanne.

— Ni moi non plus, fit Estelle.

— Père Puech se gardera bien de se brouiller avec les Alingry, pour n'être pas à Coulobres accusé de trahir l'amitié de ses amis en leurs jours d'épreuve. Il prétend, d'une part, que son devoir est de préserver sa fille de la contagion du malheur. D'autre part, il redoute que l'amour de Claire, s'il surexcitait sa fille en la privant de la société de Hugues, ne devienne une maladie dont il prévoit des conséquences désastreuses. Si Hugues retournait quai d'Anjou en bon frère, la rupture des tacites promesses de mariage s'accomplirait sans secousse, et les garçons à marier pourraient se présenter sans crainte à la demoiselle désormais libre. Mais père Puech ne comprend pas, dans son égoïsme, que les autres aussi ont des intérêts et qu'ils y veillent...

— Les autres ont mille fois raison, interrompit fébrilement Suzanne.

— Vous comprenez : Hugues n'accepte pas la diplomatie de Puech. Jouant le tout ou rien, il s'abstient de reparaître quai d'Anjou, afin d'exaspérer Claire dans son amour et de l'obliger à choisir définitivement entre la brouille ou le mariage. Dame!... l'abstention imprévue de Hugues ne fait pas l'affaire de Puech, qui brûle de le sermonner... Aussi, notre Puech viendra sûrement ici aujourd'hui.

Le timbre sonna : un petit coup discret. Suzanne, croyant reconnaître la main distinguée de Galinier, tressaillit, en son être jeune, d'appréhension et d'orgueil à la fois.

Boubal discourait toujours, montrant sa langue humide, froissant par mégarde ses manchettes de carton glacé. Il ne s'arrêta qu'à l'apparition de père Puech, qui soufflait d'avoir gravi les cinq étages, et qui, tout en saluant, cherchait Hugues d'un regard rapide.

Claire avait une grâce nouvelle, de mélancolie et de rêve. Son teint rose et chaud de brune contrastait avec le teint mat de Suzanne. Elle dépassait du front toutes les femmes, même Estelle, dont les cheveux blonds semblaient absorber la lumière fine de mai. On lui serrait la main avec une affection compatissante.

Son père s'étant assis sur le canapé, à droite de la porte, auprès de Boubal, elle lui tourna le dos, afin d'échapper à son observation. C'est qu'elle était également venue chez les Baldy dans l'espoir d'y rencontrer Hugues, et tremblante, privée de conseils et de secours, elle souffrait de refouler devant le monde ses sentiments et ses pensées. Même, aurait-elle la force d'adresser à Hugues des reproches, qui peut-être l'éloigneraient davantage? Depuis qu'elle ne le voyait plus, son esprit allait en désarroi. Hugues l'aimait-il réelle-

ment? Pourquoi l'abandonnait-il ainsi, sans essayer de vaincre père Puech? Il s'était retiré bien vite, avec une fatuité de provincial, avec une rancune qui décevait Claire en ses admirations d'amoureuse. Peut-être était-il lié depuis longtemps à une autre femme, plus habile et plus belle. Cependant, si Hugues montait aujourd'hui chez les Baldy, où il savait, par Boubal, que Claire devait se rendre, c'est qu'il espérait renouer amitié, et chercher avec elle un moyen de salut.

Viendrait-il? Elle consultait à chaque instant la pendule, guettait instinctivement la porte, au risque d'être surprise dans sa pensée.

L'allégresse des nouveaux mariés, la faconde de Boubal, les coquetteries de Suzanne, l'agaçaient autant que les regards sournois de son père, qu'elle finissait par mépriser quelquefois. Elle dédaignait, en sa délicatesse de Parisienne, tous ces êtres qui parlaient avec emphase d'honneur et de fortune.

Suzanne, avec une bienveillance de grande sœur, l'interrogea doucement, à mi-voix :

— A quoi pensez-vous, Clairette?

— A rien...

— Ne rougissez donc pas. Vous avez quelque chose. Voyons, racontez-moi...

Claire se dérobait, malaisément. L'amertume de son cœur lui montait aux lèvres. Elle se disposait à se soulager de sa peine en la confessant, lorsque père Puech, à qui les ennuis donnaient une sagacité particulière, redressa son buste, au bord du canapé.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il. Claire!... Suzanne!... Que racontez-vous?

Il affectait une rudesse familière. Mais, à l'éclat de ses gros yeux, à la crispation de ses doigts, on devinait son agitation.

Chacun se tut, interloqué. Suzanne, néanmoins, se félicita qu'une femme eût, comme elle, un de ces

secrets du cœur qu'on ne peut avouer, surtout à ses parents.

Aubert, qui ne s'émouvait point des histoires de femmes, profita du répit des conversations pour manifester sa présence. Et s'avançant de son pas tranquille, posant, par manière de défi et d'autorité, son poing velu sur l'épaule de Suzanne, il dit :

— Nous allons, en attendant le sénateur, nous amuser... Nous allons faire de la musique.

— Celui-là ne pense qu'à la musique, maugréa Boubal.

Aubert s'installa au piano. Abel retira son violon de la boîte fatiguée, qu'il ne trimballait plus à travers Paris. On entendit, pendant que les deux musiciens accordaient leurs instruments, les pantoufles de mère Baldy allant et venant dans le vestibule. L'arrivée de Galinier lui donnait du souci, à la bonne dame, et surtout la visite toujours possible de quelque fournisseur réclamant ses comptes.

Piano et violon partirent ensemble, en un bruit d'orage. C'étaient, de nouveau, les danses du carnaval, à Coulobres.

Alors, en ce jour de brumes, au milieu du grand Paris qui grondait, les camarades eurent peu à peu la vision de leur petit pays ensoleillé, de l'Hérault sinueux fuyant sous les roseaux, parmi les collines ornées de vignobles. Ils revirent, au fond de leurs souvenirs, la petite ville en liesse, les jours de carnaval, ses rues frétillantes qu'embaume l'odeur des gâteaux à l'huile, sa place Saint-Jean remplie de masques, sous les platanes séculaires. Et ils fredonnèrent en chœur les airs bien-aimés du Languedoc. Puis, bientôt, chantant à voix haute, ils remuèrent les pieds, s'agitèrent de tout leur corps, frappèrent le parquet en cadence, pour imiter le pas de la farandole.

Claire les considérait avec stupéfaction.

Lorsque, à l'improviste, Hugues et Galinier, qui s'étaient rencontrés à la porte de la rue, entrèrent, ce fut un désarroi. Tous s'empressèrent pêle-mêle, riant toujours, saluant avec force cérémonies. Galinier se laissait gravement débarrasser de sa canne et de son chapeau. Hugues, désireux de prouver qu'il n'était pas ruiné encore, conservait ses gants neufs, ouvrait sa jaquette de printemps sur un gilet de piqué blanc, où brillait la chaîne d'or de sa mère.

Mère Baldy resta une minute bouche bée, les mains sur le ventre, devant le sénateur et Suzanne, qui se regardaient avec l'innocence la plus pure. Pour les oublier, elle rejoignit Hugues dans un coin, et, s'asseyant tout proche, elle lui tapota les joues d'une caresse maternelle.

— Hé bien, petit, tu as bien fait de venir. Il faut te distraire... Dans ce Paris, vois-tu, on n'a pas de meilleurs camarades que ses compatriotes; nous t'aimons bien ici.

— Je vous remercie, répondit simplement Hugues, qui redoutait les indiscrétions.

Mère Baldy, sans insister, s'éloigna.

La musique recommençait, d'ailleurs, les danses du bal et de la farandole.

Hugues, isolé dans son coin, pouvait épier à l'aise les gestes de père Puech, surtout observer Claire qui lui tournait le dos. Il l'aimait, Claire, d'un amour d'autant plus ardent qu'il était depuis quelques semaines privé de la voir, et de sentir en lui l'émotion des promesses qu'ils échangeaient naguère chaque lundi. Il admirait sa taille harmonieuse, sa noire chevelure lustrée, la peau rose et brune de son cou. Il savait, par une voix mystérieuse de la conscience et de l'instinct, qu'elle se donnerait à lui, fatalement. Il se réjouissait, avec une sorte de pudeur, de la retrouver fraîche, la plus belle des femmes qu'il eût désirées.

Cependant, Suzanne avait remplacé son mari au piano. Car Aubert jouait maintenant de la flûte, et dodelinant de la tête, les joues contractées par l'effort, les paupières mouillées, il soufflait avec furie ; Abel, son mouchoir tassé sous l'épaule de la redingote, maniait l'archet d'une main sûre, le petit doigt en l'air, en faisant mille grâces. Tous les camarades, assis ou debout, écoutaient leur musique de Coulobres dans un ravissement, et quelques-uns battaient du pied la mesure.

Seul, Boubal, les bras croisés, se demandait d'un front anxieux si le sénateur avait enfin apporté dans sa poche le traité de la *Pomme d'amour*. Il lui tardait d'avoir un emploi sûr, grassement rétribué. N'était-ce point ridicule, pour un ancien avocat, d'emprunter ses repas à droite et à gauche, et de tirer ses ressources des messages d'amour qu'il transmettait de Hugues à Claire ?

Dès que la musique cessa, ils s'exclamèrent tous, en un tumulte de félicitations et de bravos. Les dames Baldy apprêtèrent sur la table des friandises, des verres, une bouteille de muscat de Lunel. Et, dans le salon trop exigu, les jeunes et les vieux se confondirent joyeusement.

Père Puech, brusquant les choses, s'élança vers Hugues, qui, toujours dans son coin, songeait avec mélancolie. Il le secoua un peu, comme un arbre malade, et le gronda :

— Hé bien, on ne te voit plus quai d'Anjou? Tu reviendras, je pense, lundi prochain?

— Heu... Ma foi...

— Sommes-nous brouillés ?

— Ma foi... mes parents n'ont plus le sou.

— Alors, ça ne va pas mieux là-bas, leurs affaires?

— C'est encore pire que je n'avais imaginé.

— Ah!... Ce n'est pas de ma faute.

— Qui diantre vous accuse!... On dirait que ce désastre vous inquiète plus que moi!...

— Oui, je l'avoue, et je suis heureux que tu me comprennes. Voir nos rêves se briser sottement!... Que veux-tu : contre la loi du malheur, il n'y a rien à faire. Nos conditions sont rompues, puisque ton père ne peut tenir ses engagements.

— Les engagements de quoi?

— Bon ! voilà que tu te fâches!... Quand tu auras plus d'expérience, mon garçon... Enfin, que veux-tu? tu es toujours notre ami, on t'attend toujours quai d'Anjou. Si tu rompais nos relations, les compatriotes croiraient que j'ai offensé ton père, et ça me gênerait beaucoup.

Hugues, devant un tel cynisme, ne put s'empêcher de ricaner. Puis, sur un ton de fierté hautaine, il répliqua :

— Dès que mon père aura négocié ses affaires, et ce sera peut-être long, il viendra à Paris avec ma mère. Vous savez qu'il ne se laisse pas facilement abattre. Lui et moi, nous lutterons ensemble, dans notre patrie nouvelle, pour reconquérir le rang social qui a toujours été le nôtre... Quand le bonheur nous reviendra, il ne sera que plus doux.

— Ça, c'est le hasard, l'inconnu...

— Pas du tout; je ne parle pas du hasard. Je parle du travail, des ressources et de la sécurité qu'il procure. Mais je ne veux pas plaider en faveur de mon père qui n'a nullement besoin de pitié...

— Bon, bon!... Claire, non plus, ne peut se fier au hasard. Reviendras-tu chez nous?

— Hé bien, non!... On dirait que je n'ai pas d'amour-propre.

— Allons donc! Ça te fera du bien de venir chez moi. Pauvre!... A qui confierais-tu tes peines, sinon à un vieux retraité qui n'envie personne?... En outre, tu

es le camarade de Claire!... Elle ne peut pas se passer brusquement de toi, et tu l'estimes. La maison n'est rien sans toi, le lundi!

Claire qui, dans le voisinage, avait saisi quelques mots de leur entretien, s'approcha d'eux. Les camarades, de même que s'ils se fussent concertés pour laisser père Puech taquiner librement le fils des Alingry, s'étaient groupés devant le canapé, autour du sénateur.

Celui-ci, dans les rêves de la richesse commune, exposait avec magnificence, pour la dernière fois, les plans de l'entreprise. Boubal et Suzanne le pressaient de questions; Abel et Estelle souriaient de plaisir en se caressant les doigts, tandis qu'Aubert, les joues rouges des efforts de la musique, montrait ses dents blanches, sans oser se moquer.

Père Puech s'était arrêté de parler en voyant sa fille s'avancer vers lui, auprès de la fenêtre. Hugues se roidit avec orgueil : il s'efforça de ne pas défaillir devant la femme adorable, dont la vue faisait trembler son cœur comme un oiseau. Il eut, rien qu'à la sentir contre lui, un frisson d'espérance. Qu'avait-elle à lui dire de précieux, et que tout le monde pût entendre?... Ruse de jeune fille sans doute qui, pour mieux tromper son père, affichait une grande docilité.

— Sommes-nous donc fâchés, Hugues? demanda-t-elle. Si vous ne revenez plus chez nous, vos parents croiront que nous vous avons offensé.

Hugues comprit, à l'ingénuité de sa voix, au sourire de ses yeux, qu'elle l'engageait à feindre, à opposer aux rudesses de son père la souplesse et la patience. Il parut alors, pour lui plaire, en galant homme, hésiter maintenant. Puis, passant une main sur son front, il dit :

— Hé bien, je reviendrai quai d'Anjou, Claire. Les malheurs de ma famille me troublent; il faut me par-

donner mes accès de mauvaise humeur... Ne dois-je pas me souvenir des bontés que votre père et vous avez toujours eues pour moi?

— Oh! si peu de chose... Du reste, vous en avez eu autant pour nous. Nous ne nous devons rien les uns aux autres.

— Je suis de ceux qui n'oublient rien.

Claire tressaillit, à ces mots, dans sa tendresse. Un flot de sang empourpra son visage, à la pensée que son père, toujours présent et muet, pouvait soudain pénétrer leurs mensonges. Bah! père Puech ne sentait rien que ses satisfactions d'égoïste paysan. Il se promettait bien, d'ailleurs, pourvu qu'on ne songeât plus au mariage, de surveiller ces deux innocents, lui que les soucis de l'âme n'importunaient guère.

Mais, dans le coin opposé du salon, s'élevait une tempête de protestations et de rires. On voyait s'agiter les bras de Boubal, ses manchettes de carton, ses longues mains jaunâtres au-dessus du brave Aubert, qui s'obstinait sans emportement, malgré les assurances de l'avocat et du sénateur, malgré surtout les indignations de sa femme, à nier le succès de la *Pomme d'amour*. Père Puech, alors, marcha vers tout ce bruit d'un pas paisible, en caressant sa barbe avec une telle béatitude que ses amis le plaisantèrent.

Les deux amoureux, à l'écart, près de la fenêtre, profitaient bien vite de leur minute de liberté, les mains unies.

— Claire, je reviendrai donc chez vous?

— Oui.

— Nos conditions secrètes restent les mêmes?

— Oui.

— J'ai manqué de politesse tout à l'heure envers votre père, je l'avoue.

— D'habileté aussi.

— Je croyais que vous m'aviez abandonné...

— Hugues!... Jamais...

Ils ne surent pas échanger d'autres paroles. Ils éprouvèrent, à la sensation du projet de révolte auquel ils étaient résolus, une félicité sans bornes qui, de même que le soleil rayonnant sur une terre vierge et riche, réchauffa leur âme. Pourtant, les voix d'Aubert et de Boubal s'étant apaisées, ils revinrent à l'impression des choses indifférentes, qui se faisaient autour d'eux. Et, par prudence, ils se séparèrent.

Galinier, en ce moment-là, retirait de sa poche une feuille de papier timbré. Il lut, en toussotant, avec un effort qui ridait à peine la peau délicate de son visage, l'acte formel d'association. Un appoint de vingt mille francs, dont un versement de dix mille effectué par Galinier lui-même, était assuré au début de l'entreprise; on louait le magasin déjà choisi, près de la Bourse; à Coulobres, quelques maraîchers avaient transformé en champs de tomates des luzernes et des vignobles.

Le sénateur interrompait de temps à autre sa lecture, pour observer, de ses yeux luisants comme des pièces d'or à la lumière, la jeune dame de céans qui, toujours maniérée, hochait la tête en signe d'approbation.

— Demain, conclut-il, j'irai chez le notaire.

— Quel naufrage j'aperçois à l'horizon!... ricana Aubert. Je ne donnerais pas un liard de ces vingt mille francs!...

Suzanne ne put, devant tout le monde, contenir son mépris :

— Il lui faudrait une blouse et des sabots, à ce pâtre!

On se mit à rire. Galinier, dédaignant de répondre, haussait les épaules, pour exprimer que ce pauvre provincial ne comptait pas du tout. Il boutonna sa redingote et prit congé.

On leva la séance. Boubal ébouriffait ses favoris

d'une main onctueuse. Mère Baldy, dans le désordre du départ, était prise d'une telle allégresse, d'un tel désir de fortune, qu'elle oubliait de surveiller Suzanne. Au milieu du salon, Aubert demeurait aussi impassible qu'un bœuf, avec ses épaules énormes, dans un mutisme sournois.

Dans la pénombre du soir, les femmes paraissaient plus séduisantes. Les adieux et les embrassades n'en finissaient plus, sur le palier. Tout l'escalier en retentit, jusque dans la loge, où la concierge gronda.

Enfin, les dames Baldy rentrèrent chez elles.

Au seuil du salon, elles s'arrêtèrent, ébahies. Qu'arrivait-il?... Aubert, soulevant les pans de son habit étroit, gambabait en un rigodon de carnaval autour de la table encombrée de friandises et de verres.

— Qu'as-tu, mon enfant? lui demanda la mère, qui tâchait de l'amadouer.

Aubert souffla, un moment de repos, et répondit :

— Je suis enchanté que votre affaire des tomates se réalise. Ça durera l'hiver, le temps de manger vingt ou trente mille francs. Après quoi, n'ayant plus ni sou ni maille, nous retournerons au soleil de Coulobres.

Et le drôle recommença de valser autour de la table son rigodon, les pans de l'habit en l'air, pareil à un de ces Italiens qui jadis, dans les villes du Languedoc, dansaient avec leurs marmottes au milieu de la rue.

Suzanne s'était assise sur le canapé, à la place chaude du sénateur. Son teint mat échauffé par la colère, elle maugréa entre ses dents :

— Tu ne sauteras pas toujours, espèce de rustre...

Mère Baldy, à ces mots, regarda éperdument sa fille qui, dans l'ombre du soir, revêtait une beauté redoutable.

Georges BEAUME.

(A suivre.)

L'ALLIANCE ANGLAISE

ET

L'ENTENTE CORDIALE DEPUIS 1815

Les Anglais à qui il faut pardonner, depuis qu'ils sont partis en guerre, d'être de méchante humeur, ont fait grand tapage, il y a quelque temps, à propos de quelques dessins, œuvres d'artistes français, où la feue reine Victoria paraissait en mauvaise posture devant le président de la république transvaalienne. Ces dessins sans doute blâmables, par l'inconvenance d'offenser une femme dont l'âge et la dignité commandaient le respect, n'étaient pourtant que légères représailles aux lourdes injures qui nous ont été prodiguées par ses sujets après notre reculade à Fachoda; alors qu'à Londres on a vu, sur les planches des *music-halls*, le drapeau tricolore foulé aux pieds, et des figurants vêtus de l'uniforme français traités, aux applaudissements du public, comme des pitres de foire. Le jour de la condamnation de Dreyfus, conclusion d'une affaire qui ne les regardait pas, nos rogues voisins ont débridé leur malveillance jusqu'à injurier, voire assommer les Français dans les rues de Londres.

Assurément les sentiments qu'ont éveillés en France les mésaventures anglaises dans la guerre sud-africaine n'ont rien de la compassion; mais nous avons honoré le courage des soldats britanniques, et cette justice ne leur a été rendue nulle part en Europe, où l'on a partout célébré les succès des Boers, avec des applaudissements accompagnés de réflexions injurieuses pour leurs adversaires. C'est que l'Angleterre s'est trop

obstinément mise en dehors de la famille européenne, c'est qu'elle a trop peu demandé à la justice et à l'humanité les succès de sa politique. Les hommes qui savent s'élever au-dessus des rancunes de peuple à peuple qu'elle a tant excitées et tant justifiées savent que la nation anglaise fait dédaigneusement passer partout, avant tout, la morgue de sa puissance et l'intérêt de ses marchands. La nécessité où elle se trouve aujourd'hui montre que son génie a été trop vanté, et l'on souhaite qu'enfin la fortune dégonfle son insupportable orgueil; mais c'est encore en France que ce vœu universel a été le plus discrètement exprimé, et pourtant c'est contre nous que les Anglais paraissent le plus irrités. S'enveloppant dans une dignité morne devant les railleries russes et allemandes, ils réservent toute leur colère pour les Français, et affectent de vouloir demander à eux seuls raison des blessures que d'autres ont faites à leur amour-propre. Dans cette distinction dont nous sommes l'objet, on retrouve la haine invétérée de l'ennemie, à qui tout est prétexte pour chercher querelle à la France lorsqu'elle ne peut lui faire pis.

Au temps d'Elisabeth et d'Henri IV, lorsque la communauté d'intérêts unissait notre pays à l'Angleterre contre Philippe II, un ambassadeur français écrivait de Londres : « L'ancienne inimitié des Anglais contre la France ne peut être si bien éteinte que tous ne portent envie à notre bien, tenant ce vieux mot entre eux, que quand la France a été en guerre ils ont été en repos ; et au contraire la paix de France leur est nuisible. » Ce sentiment est toujours invariable outre-Manche ; qu'on y soit ennemis déclarés, ou alliés par intérêt, des Français, le but, le souci constant en terre britannique est de leur nuire le plus possible. A trois siècles de distance, le prince Henri d'Orléans constatait cette invariable politique au cours de ses lointaines explorations, et il écrivait récemment : « Partout nous avons vu et nous voyons les attaques venir directement ou indirectement de l'Angleterre. » Partout c'est le même antagonisme. Les concessions que nous avons trop souvent consenties pour le fléchir n'ont fait que

redoubler l'arrogance anglaise; on l'a bien vu après la piteuse évacuation de Fachoda. Appelée sagesse, réserve avisée, cette politique de renoncements ne nous a pas donné les avantages qu'on s'en promettait. L'expérience du système d'humilité a été d'autant plus concluante que le gouvernement a pu l'outrer sans qu'aucune protestation nationale la vînt contrarier. L'obéissance à la hautaine sommation d'évacuer Fachoda n'a pas même échauffé la presse française; cettte cruelle humiliation l'a laissée calme, et, sauf quelques journaux, elle en a paru plus surprise que révoltée.

Si nous avons eu de l'humeur, ce n'a été qu'à la façon de Sosie, qui, battu par Mercure quoique ami de tout le monde, lui reproche d'abuser de sa force et de son courage; sur quoi Mercure bâtonne de plus belle le pauvre homme. Mis en goût par notre patience, les Anglais ont aussi redoublé de rodomontades et de menaces depuis que Marchand et ses compagnons ont été désavoués, et peut-être auraient-ils poussé plus loin à notre égard la similitude avec les procédés du dieu des marchands, si le président Kruger n'était venu apporter quelques distractions à leurs desseins sur nous. Ces desseins étaient de se saisir de nos colonies après avoir déclaré à notre république une guerre dont ils escomptaient le succès.

Aux Français que la lutte dans le Sud-Africain laisserait indifférents, ou qui croiraient à la modération de l'Angleterre au lendemain du triomphe qu'elle obtiendra peut-être par le nombre de ses soldats, il est bon de rappeler l'histoire, et ce que nous a coûté, je ne dis pas l'antagonisme, mais l'alliance avec elle. Bornée au cours du siècle écoulé, cette histoire suffira pour les édifier. Depuis la chute de Napoléon, l'entente avec l'Angleterre, *l'entente cordiale*, comme on l'appelait, a été le système politique de tous nos gouvernements successifs, monarchies ou républiques. Afin de maintenir cette entente, ils ont outré parfois les complaisances sans jamais pouvoir fléchir les haineux préjugés et la tenace malveillance des Anglais. Après la guerre à coups de canon, ceux-ci n'ont cherché dans la paix

qu'un autre moyen de continuer la lutte. Nos embarras et nos difficultés ont été partout leur œuvre, dont le but est de nous tenir en continuelle inquiétude. En pleine alliance, *whigs* et *tories* ont toujours préféré l'affaiblissement de la France au concours efficace qu'ils auraient obtenu de sa prospérité.

Au lendemain de Waterloo, une entente avec la nation triomphante par notre défaite signifiait résignation à la mauvaise fortune, renoncement à toute initiative extérieure, parti pris de demeurer paisibles dans nos frontières rétrécies, sans regrets d'être déchus de la grandeur. Talleyrand fut le négociateur de cette alliance, où d'ailleurs les procédés des Anglais ne nous attiraient pas. Quoiqu'en ramassant sa couronne, Louis XVIII eût déclaré qu'après Dieu il la devait au prince régent d'Angleterre, ainsi lui reconnaissant un droit de souveraineté morale sur l'héritage de Louis XIV et de Napoléon; quoique Wellington fût créé par lui maréchal de France, les vainqueurs de Waterloo aggravèrent les conditions du traité de Paris, et entrèrent dans le projet prussien, qui nous rayait de la carte d'Europe; projet que seule fit échouer la puissante bonne volonté du tsar Alexandre.

Mais c'est article de foi, dans le Royaume-Uni, qu'à l'Anglais, être de race supérieure, il appartient de régenter le monde en maître qui n'a rien à respecter que lui-même, et dans les limites qu'il fixe lui-même. Sa morale politique n'est pas pour les autres, qui doivent se gouverner comme il l'entend.

Après que les traités de 1815 eurent scellé notre déchéance, les ministres anglais se donnèrent mission d'être les geôliers de la France emprisonnée dans son territoire amoindri, et d'ameuter l'Europe contre elle au moindre de ses mouvements. Lorsque Louis XVIII eut résolu d'intervenir en Espagne, où la fidélité de Chateaubriand espérait trouver quelque occasion de faire oublier Waterloo, Canning fit à ce projet une opposition qui ne fut pas loin d'aller jusqu'à la guerre. Il ne pouvait admettre que les Français cessassent d'être en tutelle, et pussent, dans une expédi-

tion heureuse, se relever de leurs récents désastres.

L'envoi de troupes françaises en Morée suscita de nouveaux ombrages, dont Charles X ne tint aucun compte. L'expédition d'Alger rompit encore une fois l'entente. En vain le ministre Polignac déclara que dans cette entreprise le roi ne poursuivait que la destruction définitive de la piraterie et le triomphe d'intérêts communs à toute la chrétienté; en vain il fit aux Anglais la proposition de s'associer à notre œuvre; ceux-ci refusèrent, s'obstinant à n'y voir que le réveil d'esprit d'ambition et de conquête naturel à la France. Le langage de leur ambassadeur à Paris fut un jour si arrogant que le roi lui riposta : « Monsieur, tout ce que je puis faire pour votre gouvernement, c'est de n'avoir pas écouté ce que je viens d'entendre. » Le ministre de la marine fut bien plus explicite. « L'expédition, dit-il à lord Stuart, est résolue, elle se fera. — Vous croyez donc qu'on ne s'y opposera pas, répliqua l'ambassadeur. — Qui donc l'oserait ? — Nous, les premiers ! — Milord, repartit d'Haussez, la France fera ce qu'elle voudra sans souffrir de contrôle ni d'opposition, et, sauf le langage diplomatique qui est affaire du ministre des affaires étrangères, je vous déclare que nous nous f... de l'Angleterre. » Le colonel Marchand et ses compagnons ont vraisemblablement regretté que les traditions de M. d'Haussez fussent perdues dans nos ministères.

Quelles clameurs à l'annonce que Charles X entendait garder sa conquête, et ne tiendrait aucun compte de l'invitation de l'abandonner que lui avait adressée le cabinet anglais ! Wellington déclara que jamais, ni sous la république ni sous l'empire, l'Angleterre n'avait eu autant à se plaindre de la France.

Le carrosse qui, au mois d'août 1830, conduisait Charles X à l'exil, emportait avec lui toutes nos espérances de relèvement extérieur. Les suspicions qui avaient survécu aux luttes contre l'empire se réveillant autour de nous, pour la nouvelle monarchie il n'y eut en Europe d'alliance possible qu'avec la Grande-Bretagne; alliance où, comme toujours, la part de celle-ci

allait être une suzeraineté sans devoirs, et la part de la France une vassalité à peine déguisée. Talleyrand fut encore chargé de négocier cette entente. En 1815, il avait été à Vienne l'instrument de Metternich ; il se fit à Londres celui de Palmerston, l'aidant à établir, à arranger contre nous la neutralité du nouveau royaume de Belgique, dont la couronne fut donnée à Léopold de Saxe-Cobourg, ennemi de la France par tradition et par intérêt.

Lord Palmerston, qui fut tant qu'il vécut le véritable interprète de la politique extérieure anglaise, aimait sincèrement la liberté, souhaitant son avènement dans le monde ; il s'éleva toujours contre toute injustice que son pays ne commettait pas. Quoique ministre d'un peuple de marchands, il ne redoutait pas la guerre, estimant, comme il le dit un jour à lord Aberdeen, pacifique quand même, qu'il y a des choses plus précieuses que la paix, et plus malheureuses que la guerre. A l'entendre, le but et le moyen de la politique anglaise devaient être une étroite amitié entre la France et l'Angleterre ; cependant, s'il apercevait dans une affaire même inoffensive l'ingérence de la France, c'était pour lui comme la *muleta* rouge qui provoque la fureur du taureau. De son humeur contre nous, un médecin eût dit que c'était une diathèse, une maladie chronique dont les accès faisaient de lui un provocateur. « La manière dont il entendait la grandeur de son pays comportait toujours quelque chose de triste et d'humiliant pour le nôtre (1). » Ce rôle d'hostilité persistante, dont aucune circonstance ne put jamais adoucir ni le fond ni la forme, fut tenu par lui dans toutes les affaires traitées avec Louis-Philippe.

La Belgique a été française, elle l'a été longtemps ; ce n'était pas seulement un terrain sur lequel ont passé nos armées allant à la victoire, c'était une possession française unie à la France. En 1830, après avoir rompu avec la Hollande, elle sentit remuer en elle ses regrets, ses souvenirs, ses sympathies ; et la première Assemblée

(1) Guizot.

du nouveau royaume offrit la couronne au duc de Nemours, fils du roi des Français. Mais Palmerston, dans sa prévoyante haine, avait fait décider par la conférence de Londres, où siégeait la France, qu'aucun prince de famille régnant en Europe ne pourrait être appelé au trône de Belgique. Pour plus de sûreté, il exigea le refus du père à la candidature de son fils, « sinon, écrit-il à Talleyrand, ce sera la guerre. » Fort de ce désintéressement, Louis-Philippe accorde aux Belges, qui le demandent, un secours de 50,000 hommes contre les Hollandais redevenus agressifs. Le ministère anglais, qui n'avait pas eu le temps de s'opposer à cet acte de vigueur, s'en vengea par des précautions minutieuses pour régler les mouvements et le séjour des troupes françaises en Belgique. Après la prise d'Anvers, un commissaire anglais fut envoyé pour presser leur retour en France; au moindre retard, c'était la guerre.

Talleyrand aurait voulu quelque chose qui dorât au moins ce qu'on faisait avaler à notre pays; il demanda discrètement Luxembourg, et, sur le refus de Palmerston, se rabattit à obtenir Philippeville et Marienbourg. « Nous ne vous donnerons pas même un pré et une vigne, » répondit le cabinet anglais.

En Espagne et en Portugal, don Carlos et don Miguel, revendiquant chacun la couronne au nom de la coutume salique qui n'a jamais fait loi au delà des Pyrénées, virent leurs prétentions appuyées par les absolutistes et les cours du nord, tandis que les libéraux et gouvernements constitutionnels se prononçaient pour Isabelle et Maria. Cette communauté de vues avec les ministres anglais parut à Talleyrand une occasion de donner un peu d'assiette à l'entente cordiale si cahotée depuis 1830; il proposa à Palmerston une alliance défensive contre les puissances opposées à la politique anglo-française dans la péninsule. L'Anglais ne daigna pas même répondre à cette ouverture, et offrit à l'Espagne et au Portugal une alliance à trois dont nous serions exclus.

La question d'Espagne, dont l'influence sur nos destinées a été tragique il y a trente ans, s'ouvrit entre

l'Angleterre et nous par ce mauvais procédé. Il convient de rappeler quelle importance cette question a eue de tout temps pour nos intérêts. Tout en consacrant la séparation entière des couronnes de France et d'Espagne, le traité d'Utrecht reconnaissait que l'union des deux pays, l'influence du gouvernement français sur celui de Madrid, est le plus pressant besoin de notre politique; besoin de tous les temps, proclamé tel par tous les artisans de notre prospérité, souverains ou ministres. L'Angleterre n'a au contraire, en Espagne, aucun intérêt qui puisse être mis un instant en balance avec les nôtres, et pourtant tous ses hommes d'Etat sont acquis au programme que Robert Peel énonça un jour en ces termes : « Résister à l'influence française en Espagne doit être le principal et le plus constant effort de l'Angleterre. » Un article secret des traités de 1815 interdisait à l'Espagne de renouveler avec nous le pacte de famille. Palmerston en a donné la raison : « C'était pour servir de contrepoids à la France et sauver par là la Belgique et les provinces rhénanes. » L'ingérence anglaise dans la péninsule, où ne l'appelait aucun intérêt commun aux deux pays, ne servait donc que l'hostilité érigée en principe contre nous par les traités de 1815. Au midi, l'Espagne devait être le boulet entravant les pieds de la France, comme la Belgique l'était au nord. Le rôle attribué à ce nouveau royaume, on nous l'avait déguisé sous le nom de neutralité; mais il n'y avait pas moyen de voiler sous un prétexte plausible celui qu'on réservait à l'Espagne. Fût-il représenté par un Talleyrand, un gouvernement français quel qu'il fût était contraint d'y défendre notre influence avec autant de sollicitude que l'Angleterre en apportait à l'attaquer.

Louis-Philippe n'y manqua pas. Avisé du traité à trois, il se plaignit; sur quoi Palmerston lui offrit d'y adhérer, mais en posture de subalterne. C'était trop; Talleyrand reçut l'ordre d'exiger que la France fût contractante au même titre que l'Angleterre. Après maintes difficultés il l'obtint, et l'alliance devint quadruple; toutefois, notre situation n'y fut pas égale à

celle des Anglais. Ils pouvaient sur-le-champ coopérer avec leurs flottes aux opérations des armées espagnoles et portugaises, tandis que le roi des Français s'engageait à n'agir qu'après s'être concerté avec ses augustes alliés. Palmerston eut l'art de faire passer cet arrangement comme témoignage de son bon vouloir pour la France.

Tant que Talleyrand borna sa mission à signer les volontés de Palmerston, son ambassade ne lui donna que des satisfactions; mais dès que le cabinet des Tuileries, las des concessions, lui imposa une autre attitude, il n'éprouva plus que des dégoûts. Le ministre anglais alla même jusqu'à se départir envers lui des égards dont son âge, ses grandes façons, ses dignités lui avaient fait une habitude et un besoin. L'homme en fut plus profondément blessé que le représentant de la France ne l'avait été des griefs qu'elle avait reçus, et, quoique les nombreux mépris subis au cours de sa longue vie eussent émoussé sa susceptibilité, il quitta Londres mécontent des Anglais et désabusé de leur alliance.

Tels étaient aussi les sentiments de Louis-Philippe, qui déclarait avec tristesse à l'ambassadeur prussien n'avoir trouvé en Angleterre qu'exigences et soupçons. Il n'était pas au bout de ses déboires. La reine Isabelle, ne pouvant en finir avec les carlistes, avait sollicité l'intervention armée de ses alliés. Thiers et Palmerston furent d'avis tantôt de l'accorder, tantôt de la refuser; mais toujours sans accord et se contredisant. Le roi, qui n'en voulait pas, finit par imposer sa volonté! Le mariage avec la reine Victoria du prince Albert de Saxe-Cobourg, Allemand, ennemi de la France, fortifia encore Palmerston dans son hostilité contre elle. Elle se donna de nouveau carrière, en 1840, dans la question d'Egypte. Nous soutenions alors Méhémet-Ali, pacha de ce pays. Ce fut assez pour que l'Angleterre le combattît. Afin d'être la plus forte, elle réveilla en Europe ce qui restait de haines accumulées contre nous durant le premier Empire, et en obtint une convention dont nous étions exclus, par laquelle Méhémet était sommé,

sous peine de déchéance, de renoncer à tout ce qu'il tenait de ses victoires. Sans plus attendre, la flotte anglaise bombarda Beyrouth. Ainsi nous devions à nos alliés d'outre-Manche d'être acculés à une résignation humiliante, ou à une guerre inégale contre l'Europe coalisée. Restait la question d'honneur, qui, il y a soixante ans, était considérée chez nous comme le premier des intérêts. Nous avions subi plus qu'un dédain de notre amitié, reçu un affront vainement atténué d'ailleurs par les hypocrites déclarations de Palmerston et des autres signataires du traité. La France d'alors se cabra sous l'outrage; les passions patriotiques s'y allumèrent; on chanta par les rues *la Marseillaise* et « Jamais, jamais en France l'Anglais ne régnera »; cependant que des milliers de volontaires accouraient remplir les cadres des régiments nouvellement créés. Lorsque Louis-Philippe crut nécessaire d'accepter les exigences de la coalition, le pays, qui se croyait humilié, n'en prit pas son parti, demeura irrité contre le gouvernement, et frémit sous la douche de prudence jetée par lui sur ses ardeurs. Les ministres trouvaient du moins dans ces manifestations un appui contre les arrogances britanniques : aux Anglais qui avaient vu dans un jour de désastre comment tombaient nos soldats, les fils de ces glorieux morts se montraient prêts à les venger.

Aussi bien le chauvinisme national s'était exalté lorsque les cendres de Napoléon, rendues à la France, arrivèrent à Paris le 15 décembre 1840. Le froid était excessif ce jour-là; insensible pourtant à ses rigueurs, la foule emplissait depuis le matin les avenues par où devait passer le cortège. Tout à coup un grand cri s'élève, semblable à une clameur de l'océan : « Le voilà ! » Aussitôt toutes les têtes se découvrent et une immense acclamation monte vers le ciel. Elle saluait encore une fois l'homme qui avait franchi le Rhin comme César, les Alpes comme Charlemagne, abaissé les Pyrénées comme Louis XIV; le prestigieux conquérant qui de Cadix à Moscou avait mené les Français par les capitales de l'Europe, et les avait rassasiés

de gloire. Nombreux encore étaient à cette époque, avocats de sa mémoire, les vieux soldats vainqueurs par lui, vaincus une fois en lui. Devant leurs glorieuses cicatrices on oubliait, comme ils faisaient eux-mêmes, les misères dont les avait nourris la gloire, les flots de sang qu'elle avait coûté, et le deuil de deux invasions; car sur la France d'alors, non encore acoquinée au soin des intérêts matériels, les calculs de prudence, de raison, de bien-être, parlaient moins haut que ce qui exaltait son imagination et son cœur. Sur notre attitude après Fachoda, on peut mesurer le profond changement apporté par un demi-siècle dans le tempérament national; le gouvernement, les Chambres ont assisté silencieux à cette humiliation; personne n'y a parlé de ce qui touchait aux racines de la patrie; nulle protestation sérieuse ne s'est élevée du sein de la nation. En quelle lymphe a été changé le vieux sang gaulois, qui se reconnaissait à de nobles courroux?

Les parades belliqueuses de M. Thiers pendant son court ministère eurent deux conséquences principales : la première fut l'adoption par les Chambres du projet des fortifications qui, en 1870, permirent de prolonger pendant cinq mois le siège de Paris, où sans elles les Prussiens seraient entrés dès le 17 septembre; la seconde, plus lointaine, se fit sentir dans la révolution qui, en 1848, renversa le trône de Louis-Philippe. « Après les incidents de la politique extérieure, la nation, dit Tocqueville, resta irritée contre le prince qui la gouvernait, se croyant à tort ou à raison profondément humiliée, déchue du rang qu'elle doit tenir en Europe, et prête aux résolutions désespérées que de pareilles impressions font naître chez un peuple orgueilleux, irritable et inquiet comme le nôtre. » Après que la crise eut été conjurée, M. Guizot s'appliqua à renouer avec l'Angleterre l'ancienne amitié rompue; mais ce public français qui n'oubliait pas aussi aisément que lui, jugeant l'alliance anglaise humiliante et fatale à la France, fit à son gouvernement un grief de tout ce qu'il tenta pour la maintenir. Quant aux Anglais, notre résignation et les prévenances de M. Guizot ne

les trompèrent pas sur les véritables sentiments qu'en France on professait pour eux. Ils crurent avec raison que l'amertume et le mécontentement y survivraient aux circonstances temporaires qui les avaient créés, et leur haine traditionnelle s'accrut en proportion de nos justes rancunes. Etranges travers du cœur humain : est-il donc plus facile de pardonner à ses ennemis qu'à ses victimes? On dirait que l'injustice oblige; elle est comme une chaîne que les Anglais traînent, fort légèrement, il est vrai, mais sans cesse.

La confiance sans laquelle il ne pouvait y avoir d'entente réelle n'existait plus; aussi des deux côtés éclatèrent des dispositions malveillantes, aigries chaque jour par de nouveaux conflits, et l'alliance ne chemina désormais que péniblement cahotée. Les mutuelles rancunes se manifestèrent en France à propos du droit de visite, et en Angleterre à l'occasion d'une tentative française d'union douanière avec la Belgique. Afin d'atteindre et de supprimer l'odieux trafic de la traite des noirs, la France et l'Angleterre avaient de concert établi un droit de visite réciproque sur les bâtiments suspects rencontrés en mer. Une nouvelle convention, cette fois générale, et pouvant s'ajuster à toutes les marines européennes, fut proposée par M. Guizot après entente avec Londres. Il n'y avait là qu'une précaution mieux prise contre la traite, rien qui pût donner matière à un dissentiment; à une autre époque, on l'eût adoptée sans objection. Mais on était en garde contre les Anglais; on craignit à la Chambre que le droit de visite ne fût traduit par eux en vexations contre le commerce français, et M. Guizot ne put le faire accepter.

La revanche ne se fit pas attendre de l'autre côté du détroit. Nous avions négocié une union douanière avec la Belgique; le cabinet britannique la présenta comme une atteinte à la neutralité, à l'indépendance garanties par les traités de la Belgique, et, secrètement aidé par le roi Léopold, fit échouer la tentative française.

En 1840, l'amiral Dupetit-Thouars avait voulu nous annexer un îlot de l'Océanie; il fut désavoué par notre gouvernement qui se rabattit au protectorat. Les mis-

sionnaires anglicans qui, sous couleur de propagandistes religieux, sont partout commis voyageurs de la politique britannique, trouvèrent que c'était encore trop, et harcelèrent ce protectorat de leur sournoise hostilité. Las des menées de l'un d'eux, Pritchard, plus irritant que les autres, un officier de marine le fit saisir, emprisonner pendant quatre jours, puis expédier en Angleterre. A un procédé aussi sommaire, réparation était équitablement due; mais elle fut demandée au parlement anglais en termes injurieux et blessants, ce qui n'empêcha pas M. Guizot, estimant que nous étions dans notre tort, de l'accorder sous forme d'indemnité pécuniaire, et la France fut quitte de sa gloire pour trente mille francs une fois payés. On ne peut se figurer aujourd'hui la fureur que cet acte souleva contre lui; on l'appela le ministre de l'étranger, on le traîna dans la boue, et les députés ministériels furent désignés au mépris public sous le nom de pritchardistes.

Un instant dépassés en injustice, les Anglais reprirent bientôt leur avance coutumière. La protection accordée à Abd-el-Kader par le sultan du Maroc nous contraignit de lui faire la guerre. Ses ports, Mogador et Tanger, furent bombardés par le prince de Joinville, et ses nombreuses troupes battues, dispersées à Isly par la petite armée du maréchal Bugeaud; victoire qui, soit dit en passant, démontre une fois de plus que la puissance d'une armée est faite par le talent de ses chefs et par la qualité morale de ses soldats, beaucoup plus que par leur nombre.

Comme toujours, nos succès mécontentèrent les Anglais qui, pour donner prétexte à leur mauvaise humeur, feignirent de croire au dessein de pousser ces succès jusqu'à la conquête du Maroc. Lord Aberdeen s'empressa d'avertir M. Guizot que tout établissement définitif de la France dans l'empire marocain entraînerait l'Angleterre à des représailles; sur quoi, nous contentant d'une paix bâclée, les troupes françaises évacuèrent rapidement le terrain conquis, sans y laisser trace de leurs pas. Après ce sacrifice de notre dignité, Louis-Philippe et la reine Victoria échangèrent des

visites avec force compliments et protestations d'amitié; mais ce renouveau d'entente cordiale, encore moins durable que les autres, disparut dans l'orage des mariages espagnols.

Entre la France et l'Angleterre, l'antagonisme était, en Espagne, plus profond qu'ailleurs; d'autres dissentiment les en avaient distraites, mais, après les affaires Pritchard et du Maroc, elle devint le champ clos où se poursuivit la lutte entre les deux rivales. La régente Christine, chassée par une révolution antifrançaise, avait été rappelée en mars 1844 par Narvaez, notre ami. Le débat fut alors porté sur le choix du mari de la jeune reine, sa fille. Le duc d'Aumale, l'un des fils de Louis-Philippe, était le candidat de la cour de Madrid; mais cette préférence se heurta au *veto* absolu de l'Angleterre, voulant imposer un Cobourg. Ce prince allemand eût joué au midi le rôle que Léopold remplissait en Belgique; Louis-Philippe le sentit, et se déclara résolument contre le projet anglais. Après divers pourparlers, il céda sur le choix d'un prince français, mais l'histoire lui conseilla de ne pas tolérer que le trône d'Espagne fût partagé par un prince allemand. On s'arrêta aux Tuileries à exiger que le mari de la reine fût un des Bourbons descendant de Philippe V, et M. Guizot en informa les puissances européennes. Après tiraillements, ce compromis fut accepté en Angleterre; mais Palmerston, étant revenu au pouvoir, s'appliqua aussitôt à le rompre. Il prétendit obtenir pour l'Allemand la reine ou l'infante sa sœur, et principalement les enlever toutes deux au duc de Montpensier, frère puîné du duc d'Aumale récemment uni à une princesse des Deux-Siciles. L'accord devenait dès lors impossible et, comme en 1840, nous étions placés entre une rupture et une humiliation. Mais une maladresse de Palmerston, puis la ferme habileté de notre ambassadeur à Madrid, nous tirèrent de ce mauvais pas. Le 8 août, il parvint à obtenir de la cour d'Espagne le mariage de la reine avec le duc de Cadix, et celui du duc de Montpensier avec l'infante. C'était enfin contre l'Angleterre la revanche de quinze années d'effacement

et de concessions consentis par des ministres de la paix à tout prix. Aussi bien, dans l'état où était l'esprit public depuis le bombardement de Beyrouth, aucun gouvenement n'aurait pu résister à l'indignation causée par la tolérance d'une troisième préfecture anglaise en Espagne, sous la royauté d'un troisième Cobourg.

L'exaspération de Palmerston, attisée par le prince consort, inventeur de la candidature Cobourg, égala sa déconvenue, et, s'il en avait eu le pouvoir, la redite « ce sera la guerre », dont il rebattait nos oreilles depuis 1830, serait devenue « c'est la guerre ». Mais, aux tentatives d'échauffer de sa colère les cabinets européens, ceux-ci restèrent froids, et ses collègues l'empêchèrent de provoquer par un outrage direct un conflit avec nous. Cependant l'Angleterre partagea bientôt tout entière les sentiments de son ministre ; désormais ce fut le conflit perpétuel en Grèce, en Italie, en Suisse, en Espagne, dans l'Amérique du Sud, sur tous les points du globe où nos intérêts se rencontraient, et il remplit les dernières années du règne de Louis-Philippe. On a accusé Palmerston d'avoir mis la main à la révolution de Février comme revanche du déboire de sa politique antifrançaise. Cela n'est pas probable ; le noble lord était au demeurant un homme d'esprit ; la révolution de Février, c'est la bêtise humaine qui l'a faite.

Devenu empereur, Napoléon III confirma l'alliance qu'il avait, depuis l'élection du 10 décembre, ébauchée avec l'Angleterre. Durant son règne, elle lui fut comme un dogme politique ; il la croyait nécessaire au développement de la civilisation, et, par un sentiment superstitieux, y attachait la durée de sa dynastie. En vain l'histoire de notre pays lui montrait le royaume d'outre-Manche comme l'ennemi héréditaire, l'implacable rival avec lequel les traités n'ont jamais compté que pour des trêves sous qui la haine séculaire couvait toujours. L'Angleterre avait abattu son oncle, le plus redoutable des adversaires ; vu tomber Charles X et Louis-Philippe, lorsqu'ils s'étaient séparés d'elle ; c'est donc qu'il n'y avait point de salut hors de son alliance, et

que son inimitié était mortelle. Malgré les froissements, les mauvais procédés, les lassitudes qui remplirent de continuels dégoûts ses relations avec les divers cabinets anglais, Napoléon III ne put jamais se résoudre à une rupture définitive. Cette politique persistante l'a éloigné de la Russie qui, en maintes circonstances, s'est pourtant montrée de la plus loyale et de la plus utile assistance; ç'a été la faute capitale de son règne.

Décidé à rompre s'il se pouvait les traités conclus contre la France en 1815, féru de l'indépendance et de l'unité de l'Italie, Napoléon III avait à chercher par où il pourrait introduire le coin qui ferait éclater la vieille Sainte-Alliance; la question des lieux saints vint le servir fort à propos. L'empereur de Russie s'y échauffa de telle façon que le débat, dépassant une querelle de moines en terre sainte, prit les proportions d'un débat touchant aux intérêts de l'équilibre européen; les passions, les soupçons de l'Angleterre, que la grande puissance du nord inquiète, s'éveillèrent, et l'empereur en profita très habilement pour amener la guerre que les troupes françaises et britanniques allèrent porter aux Russes en 1854. Le rôle des Anglais, dans cette campagne de deux années, n'ajouta rien à leur gloire militaire. Les soldats y firent preuve de leurs qualités ordinaires, bravoure et ténacité, mais aucune action de guerre ne leur réussit sans notre aide. Aux bords de l'Alma, ils n'étaient pas venus à bout des Russes, lorsque ceux-ci durent reculer devant nos bataillons. A Balaklava, à Inkermann, nous les avions sauvés de la défaite, et, le jour de l'assaut final, leurs régiments ne purent prendre pied sur les remparts de Sébastopol. L'orgueil de nos alliés en fut blessé; ils ne nous pardonnèrent pas de nous avoir vus les premiers sur le champ de bataille, et pénétrer plus avant qu'eux dans les rangs ennemis. La camaraderie qui naît si vite entre hommes courant les mêmes dangers ne fut jamais cordiale entre les deux armées réunies en Tauride. La mauvaise humeur du cabinet britannique fut visible pendant les négociations pour la paix; il était mécontent qu'elle n'amoindrît pas assez

les vaincus, et inquiet des flatteries, des attentions que nous prodiguaient les Russes, ainsi que de notre complaisance à les accepter. L'empereur ne pourrait-il pas être tenté de se jeter dans les bras qu'on lui ouvrait? Loin de chercher à le retenir par de bons procédés, les Anglais furent pour lui déplaisants, altiers, cassants; ce qu'ils sont trop aisément dès qu'on ne se plie pas à leurs prétentions. Malheureusement ils ne rebutèrent pas Napoléon III, qui crut devoir à l'honneur de ne jamais se séparer d'eux.

La rancune anglaise ne se traduisit d'abord que par de mesquines taquineries, mais alla jusqu'à l'insulte après l'attentat d'Orsini. Lorsqu'on sut d'où venaient les assassins d : l'empereur, l'ambassadeur français avait, en termes fort modérés, demandé que l'hospitalité de l'Angleterre ne pût assurer à des assassins une impunité dangereuse pour la sécurité des nations et des souverains ses alliés. Mais, avec le texte de cette demande, le *Journal officiel* publia plusieurs adresses de colonels français, adresses exprimant une indignation dont les termes n'étaient pas assez mesurés; sur quoi les Anglais s'échauffèrent. Un soir, vingt mille personnes se réunirent dans *Hyde-Park*, aux cris : « A bas les Français! » Palmerston, suspect d'écouter les réclamations de la France, fut remplacé par un ministre résolu à ne pas les entendre; c'était, à bref délai, la rupture avec nous. Mais, cette fois encore, l'empereur, qui n'en voulait à aucun prix, offrit la réconciliation, et la Grande-Bretagne, dont l'armée était presque en entier dans les Indes révoltées, se prêta volontiers à un raccommodement; toutefois le souverain français eut encore une amertume à dévorer : quoique convaincu de complicité avec Orsini, le docteur Bernard fut acquitté par un tribunal anglais, au milieu des applaudissements et avec toutes sortes de démonstrations inconvenantes.

Lorsque, après la guerre de Crimée, l'empereur conspira contre l'Autriche, en faveur de l'Italie, il ne trouva en Angleterre qu'une opposition déclarée à ses projets. Durant la campagne de 1859, les succès de nos

armes provoquèrent à Londres des manifestations haineuses; mais lorsque Nice et la Savoie nous furent données pour prix du sang versé en Lombardie, ce fut chez nos voisins un déchaînement contre la France; ils n'auraient pas été plus exaspérés si on leur eût appris qu'une escadre française bloquait la Tamise. L'empereur fut traité dans la presse d'outre-Manche comme l'avait été Louis-Philippe après les mariages espagnols, et la reine Victoria s'échauffa jusqu'à écrire à lord Russell : « Nous avons été dupés. Le retour à l'alliance anglaise, à la paix, à la fraternité commerciale, n'était qu'autant de masques pour cacher à l'Europe une politique de spoliation. C'est le perturbateur (Napoléon III) contre lequel il faut organiser une croisade en règle. »

Une forme pratique manquait à cette haine; mais l'Europe ne paraissait pas disposée à partir en guerre pour nous arracher Nice et la Savoie, aventure que le cabinet anglais ne voulait pas courir seul. Il se servit alors de la Suisse dont ses intrigues firent une ingrate, oublieuse de la constante bonne volonté de l'empereur. La Prusse et l'Autriche furent aussi sollicitées de prendre parti contre nous; mais l'intervention russe coupa court à toutes ces intrigues. L'empereur, attristé et pourtant point corrigé par cette infatigable haine de l'Angleterre, s'opiniâtra à son alliance, tout en exprimant le regret que les préjugés d'un autre temps la gâtassent toujours comme ces mauvaises herbes qui repoussent sans cesse, quoi que fassent herse et charrue pour les déraciner. Toutes les chimères de la confédération italienne, rêvée par Napoléon III, tout ce qu'il attendait pour la France de sa glorieuse campagne se dissipa ou tourna contre nous, sous l'effet persévérant de l'inimitié anglaise. Quelques années après Solferino et Magenta, les Italiens étaient devenus nos ennemis; et l'empereur, contraint d'accepter le renversement de la monarchie napolitaine, de garder le pape à Rome après avoir souffert qu'on le dépouillât de ses Etats, passait en Europe, non sans quelque apparence, pour un politique sans foi.

La campagne de Chine, dont les frais, sinon les périls (car il n'y en eut point), furent partagés par les deux nations, ne profita qu'aux Anglais. Harcelé par leur impatience de voir rappeler nos troupes envoyées en Syrie, l'empereur les fit revenir avant même que le résultat de cette expédition fût confirmé. Dans la question des duchés, la France réclama en vain leur appui; mais ils applaudirent aux sympathies qui nous aliénèrent la Russie, lorsque l'empereur se déclara pour les insurgés polonais. Ce fut pour nos bons amis une douceur de voir s'amonceler les nuages qui, depuis la campagne du Mexique jusqu'à la tempête finale, obscurcirent le ciel impérial. La chute du souverain qui avait tant sacrifié à l'Angleterre n'y provoqua aucun regret.

La troisième république, imitant en cela les gouvernements qui l'avaient précédée, s'engagea à son tour dans l'ornière de l'entente cordiale; comme eux, elle fut ingrate envers la Russie qui, en 1875, nous sauva pourtant d'une nouvelle invasion. Nos alliés d'aujourd'hui nous trouvèrent devant eux, à la suite des Anglais, avec les puissances européennes qui, en 1878, barrèrent aux troupes victorieuses du tsar le chemin qu'elles s'étaient ouvert vers Constantinople. Quand la politique de Bismarck nous poussa aux entreprises coloniales qui détournaient nos regards de l'Alsace-Lorraine, les contacts et les conflits avec l'Angleterre devinrent encore plus nombreux. Pour nous faire accepter l'occupation de l'Egypte, elle nous permit d'étendre notre influence sur les sables du désert et les marais tropicaux; mais lorsque l'audacieuse initiative de nos officiers vint à bout de les explorer, et de pousser jusqu'aux terres que se sont adjugées les Anglais, on sait comment ils furent désavoués et contraints de baisser pavillon devant le drapeau britannique. Ce bilan de ce que nous a rapporté depuis 1815 l'alliance anglaise devrait suffire, ce semble, pour décourager à tout jamais ses prôneurs.

De toutes les questions où nous sommes en conflit avec la Grande-Bretagne, celle qui s'agite en Afrique

est la plus importante à ses yeux : là se prépare un avenir dont elle veut se rendre maîtresse, persuadée qu'elle y trouvera non pas seulement le maintien, mais l'accroissement de sa fortune. Pour l'Angleterre, c'est peu de se maintenir; elle est obligée de croître. L'ambition et l'orgueil lui ont créé des besoins qui s'augmentent à mesure qu'il lui est donné de les assouvir. Il lui faut de nouveaux peuples, de nouveaux mondes à dévorer. L'Afrique est une des proies qu'elle se réserve : elle rêve d'y recommencer l'Inde, dont la Russie sera tôt ou tard maîtresse; mais, dans cette Afrique, elle rencontre l'Allemagne, puissance qu'elle redoute et ménage, puis la France qui lui paraît négligeable. A quoi ne contredit pas la politique pratiquée depuis vingt ans par la république. Cette république a senti qu'elle pourrait périr par la guerre; elle se sauve d'elle dans les obéissances à l'étranger, puis charge ses publicistes de prouver que la honte est de l'industrie, l'ignominie du crédit; et les prétextes ne leur manquent pas. Inférieurs en forces maritimes, diminués de tous les agrandissements de nos voisins, affaiblis par les révolutions et toujours replongés dans le trouble quand nous nous croyons près d'en sortir, nous laissons facilement argumenter contre les lointaines entreprises. Qu'allons-nous faire là-bas? Nous n'avons ni l'esprit ni les moyens du grand négoce, nous sommes essentiellement continentaux, restons sur le continent... Qui ne sent que ces raisons demeurent vaines, et que l'âme française, avec quelque résignation qu'elle les écoute, en est profondément blessée? Nous ne pouvons oublier tant de colonies françaises, œuvres de courage et de sagesse de nos pères, que la force étrangère, profitant de nos divisions, nous a seule arrachées. Descendre paisiblement au dernier rang des puissances maritimes et commerciales, la France ne l'accepterait pas, parce qu'un instinct secret lui crierait qu'elle est faite pour une autre place, un autre rôle. Ce sentiment de juste amour-propre, et encore mieux d'honneur, la presse de ne pas rester inactive dans les transformations prochaines de l'Afrique et de l'Asie.

Aussi bien la population cesse de s'accroître sur le vieux sol de France, tandis qu'elle devient chaque jour plus nombreuse en Russie, en Allemagne et en Angleterre, et si un grand changement politique et moral ne se produit pas dans notre pays, il risque d'être submergé par cette marée qui monte autour de lui. Une seule chance reste de nous maintenir en quantité appréciable sur le globe, et cette chance suprême est en Algérie, terre féconde qui par la nature de son sol convient excellemment à une nation d'agriculteurs, assez près de la mère-patrie pour que le Français qui n'aime pas à perdre de vue son clocher ne s'y regarde pas comme exilé. Elle est par son rapprochement, par la configuration de ses côtes, facile à défendre, et possède tout ce qu'il faut pour devenir la dernière ressource contre notre déchéance dans le monde futur.

Une administration intelligente, respectueuse des mœurs, des usages, des croyances des Arabes, tenant compte du sang que sans marchander ils ont versé pour nous sur les champs de bataille, pourrait gagner leur cœur, et peu à peu les mêler aux colons de sang européen. De cette fusion naîtrait en Algérie une race semblable à celle qui peuple le sud de l'Espagne, race fière, brave, qui ferait une armée coloniale capable de rendre les Anglais aimables et courtois. Acheter leur bon vouloir par des concessions est une chimère dont notre histoire aurait dû nous guérir. La paix à tout prix, la platitude érigée en système nous dégrade dans l'esprit de nos rivaux, et bientôt, si la France n'y met ordre, elle ne comptera plus dans le monde nouveau qui déjà projette sur nous son ombre, et dans lequel vivront nos petits-fils.

Général baron REBILLOT.

LE

PASSAGE DU CYGNE BLANC

NOUVELLE CANADIENNE

— Pourquoi ne vient-elle pas, mon père ?

L'homme secoua la tête et plongea ses doigts dans la peau de loup qui couvrait l'enfant, mais il ne répondit pas.

— Elle viendrait si elle savait que je suis blessé, n'est-ce pas ?

Le père fit un signe affirmatif et se retourna vers la porte avec agitation, comme s'il attendait quelqu'un. Son regard était trouble et sa pipe éteinte, bien qu'il fît semblant de fumer.

— Si le chat sauvage m'avait tué, elle aurait eu du chagrin au retour, n'est-ce pas ?

Cette fois encore, il n'y eut pour toute réponse qu'un geste, le langage de l'homme primitif, mais le corps frissonna légèrement et la main rude chercha la place du genou de l'enfant dans la fourrure. Il toucha tendrement le petit membre et cependant l'enfant tressaillit.

— Aïe ! Ça fait mal ! Cette peau de loup est trop lourde, ne le croyez-vous pas, père ?

Avec une douce maladresse, l'homme souleva la fourrure, la replia en arrière et découvrit lentement le genou. La jambe n'était plus qu'un os recouvert de peau, mais le genou était gonflé par l'inflammation. Le père le baigna avec de l'eau mélangée de vinaigre et d'herbes aromatiques, puis il en fit autant pour l'épaule après avoir abaissé la chemise de peau de

daim. L'épaule et le genou portaient les marques des dents d'un gros chat sauvage et sur le corps se voyaient de longues égratignures rouges.

L'homme secoua tristement la tête et recouvrit le petit corps meurtri, mais cette fois avec une peau tannée de caribou.

La flamme du grand feu de bois colorait les murs et le plancher d'une lueur veloutée rouge et noire, et la grosse bouillotte en fer, achetée à la Compagnie au fort du Sacrement, soufflait d'énormes jets de vapeur.

— Père, dit le petit garçon, le visage à ce moment contracté par la douleur, ça me fait tant de mal par tout le corps, de temps en temps!

Les doigts du père caressèrent la jambe, juste au-dessous du genou.

— Père, reprit tout à coup l'enfant, qu'est-ce que ça signifie quand on entend chanter un oiseau au milieu de la nuit?

L'homme des forêts abaissa un regard anxieux sur son fils.

— Ça ne signifie rien, Dominique. Il n'existe pas sur ces hauteurs du Labrador d'oiseaux qui chantent la nuit. Il n'y en a que dans les pays chauds où sont les rossignols. *Bien sûr* (1).

L'enfant dit, avec une expression pensive, rêveuse, réfléchie :

— Eh bien, alors, je suppose que c'était un rossignol; il chantait autrement que tous ceux que j'ai jamais entendus.

L'inquiétude du regard paternel s'accentua.

— Comment donc chantait-il, Dominique?

— Il vous faisait frissonner. On désirait qu'il continuât et on l'aurait volontiers fait taire. C'était joli, mais on sentait comme si quelque chose allait se briser en soi.

— Quand l'as-tu entendu, mon fils?

— Deux fois la nuit dernière et... et une autre fois dimanche, à ce que je crois. Je ne sais pas trop, car il

(1) Les mots en italique sont en français dans le texte.

n'y a pas eu de dimanche ici, depuis que mère est partie, n'est-il pas vrai ?

— Peut-être bien.

Les veines battaient comme des cordes vivantes dans la gorge et sur les tempes de l'homme.

— C'était juste comme lorsque le Père Corraine venait ici, quand mère célébrait le dimanche, n'est-ce pas, père ?

L'homme ne répondit pas, mais son front s'assombrit et ses lèvres se serrèrent, comme s'il éprouvait une douleur physique. Il se leva et se mit à marcher par la chambre. Depuis plusieurs semaines, il entendait les mêmes paroles étranges prononcées par son fils blessé qu'il croyait mourant et il lui devenait de plus en plus difficile de les supporter. A neuf ans, le petit garçon n'était, dans sa manière de parler, qu'un simple enfant, mais parfois ses pensées étaient grandes et profondes. Il était le seul enfant blanc à trois cents lieues à la ronde. La vie solitaire des montagnes et des prairies, si austère en hiver, si doucement, si calmement joyeuse en été, la conversation de ses aînés, entendue près des feux de campement et sur la route des chasseurs, quand, bébé encore, on le suspendait, dans une couverture, à quelque branche d'arbre ou à la proue d'une pirogue, et plus que tout, les soins d'une mère bonne et aimante, quoique d'humeur vive, tout cela l'avait développé au delà de son âge. Chaque jour il avait été, pendant bien des heures, seul avec les oiseaux, les écureuils et les bêtes sauvages, et quelque chose de l'instinct et du flair pénétrant du monde animal était entré dans son corps et dans son cerveau, de telle sorte qu'il sentait ce qu'il ne pouvait pas comprendre.

Il vit qu'il avait peiné son père et il en fut troublé. Une pensée lui vint.

— Père, dit-il, *montrez-le-moi.*

Un sourire s'efforça d'éclore sur le visage du trappeur lorsqu'il se tourna vers le mur et en détacha la peau d'un renard argenté.

Il la tint pendant un instant étendue sur la paume de sa main, la contempla d'un air d'intérêt et de satisfac-

tion, puis la déposa dans les mains de l'enfant, et son sourire s'épanouit quand il vit le visage ardent et pâle se plonger dans la douce fourrure.

— *Bien, bien!* ! dit-il involontairement.

— *Bon! bon!* dit la voix du garçonnet assourdie par la belle toison.

Il parlait la langue de sa mère, Française d'origine, avec un mélange de sang indien.

Ils étaient là tous deux, l'homme à demi agenouillé sur le lit bas et caressant la fourrure bien doucement, bien doucement. Pour bien comprendre l'orgueil avec lequel le trappeur des forêts et son fils âgé de neuf ans admiraient ce petit trophée de la chasse, il faut savoir que le renard argenté est la proie la plus précieuse du Nord, et celui-là représentait un exploit de l'enfant.

Pendant une absence de son père, il avait vu le renard se glisser près de la maison. La joie du chasseur s'empara de lui, guida sa vue au moment où il appuyait sur le rebord de la fenêtre le canon du fusil de son père, et le renard devint sa proie.

Maintenant il passait son doigt à la place de la balle, et un petit rire de triomphe modeste lui échappait. Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles ils étudièrent, manièrent, admirèrent la jolie dépouille : le chasseur fier de son fils, le fils animé de cette passion primitive qui fait infliger la souffrance pour posséder une chose belle. Et en même temps leur sensation, leur admiration était douce et tendre. Peut-être la tendresse, comme la passion sauvage de l'animal, entre-t-elle dans le sang du chasseur et met-elle en lui la bonté exquise que l'on voit dans le lion caressant ses petits ou dans les tigres qui se jouent sur les sables du désert. L'enfant avait vu son père tuer un élan magnifique, puis tomber à genoux près de sa victime expirante et la baiser sur le cou par pur amour de sa beauté. La mort n'est pas une insulte, c'est la loi du monde primitif... la guerre et l'amour dans la guerre.

Ils restèrent longtemps sans parler ; chacun préoccupé à sa manière : l'enfant, plein de songeries étranges

à demi païennes, à demi angéliques; l'homme, errant dans cette atmosphère sauvage, romanesque, superstitieuse qui appartient au Nord et au Nord seul.

Enfin le petit garçon se recoucha sur l'oreiller, le doigt toujours sur la place de la balle.

Ses yeux se fermèrent et il parut être sur le point de s'endormir, mais bientôt il rouvrit les yeux et murmura :

— Je n'ai pas dit mes prières, je crois ?.

Le père secoua la tête avec une sorte de rude confusion.

— Je peux prier tout haut, si je le désire, n'est-ce pas, père ?

— Sans aucun doute, Dominique.

Il parut un peu mal à l'aise.

— J'oublie souvent, reprit l'enfant, mais il y en a une que je sais bien, car je l'ai récitée quand l'oiseau chantait. Elle n'est pas dans le livre que le Père Corraine a envoyé à maman par Pappine le courrier ; c'en est une qu'elle a tirée de sa propre tête et qu'elle m'a apprise. Je ferais peut-être bien de la dire ?

— Peut-être, si tu le désires.

La voix était voilée.

L'enfant commença :

« *O bon Jésus*, qui êtes mort pour nous sauver de nos péchés et pour nous conduire à votre royaume où il n'y a ni froid, ni faim, ni soif, et où personne n'a peur, écoutez votre enfant... Quand les grands vents et les pluies descendent des montagnes, ne permettez pas que l'inondation nous engloutisse, que les bois nous écrasent, que les neiges nous recouvrent; ne permettez pas que les feux des prairies nous brûlent. Empêchez les bêtes sauvages de nous tuer pendant notre sommeil et donnez-nous de bons cœurs afin que nous ne les fassions pas mourir par colère. »

Son doigt se crispa involontairement sur la trace de la balle et il s'arrêta un instant.

« Ne permettez pas que nous soyons perdus, ô Sauveur miséricordieux ! »

Il y eut une nouvelle pause ; les yeux de l'enfant s'ouvrirent tout grands et il dit :

— Père, croyez-vous que mère soit perdue ?

Un long et lourd soupir sortit haletant de la poitrine du père.

— Peut-être, répondit-il ; peut-être.

Les yeux de Dominique se refermèrent.

Il reprit :

— Je vais ajouter quelque chose :

« Si mère est perdue, ramenez-la vers nous, car tout va mal sans elle. »

Après un nouvel arrêt, il continua la prière telle qu'elle lui avait été enseignée.

« Apprenez-nous à vous entendre quand vous nous appelez ; que la Vierge bénie et tous les saints intercèdent souvent pour nous. O Christ ! Ecoutez-nous ! Seigneur, ayez pitié de nous ! Christ, ayez pitié de nous ! *Amen !* »

Il fit le signe de la croix et ajouta :

— Maintenant, je crois que je vais dormir.

L'homme resta longtemps assis, regardant le visage pâle et brillant, les veines bleues si douloureusement sombres sur les tempes et le front, la ferme petite main, blanche maintenant, brune comme une noisette quelques semaines auparavant. Plus il regardait, plus profonde devenait la douleur de son cœur.

Sa femme était partie, il ne savait pas où ; son enfant se mourait, et pour toutes ces peines il n'avait pas de consolation dans l'âme. Il avait toujours eu cette sorte d'imagination mystique inséparable de la nature du Nord, mais non cette croyance religieuse qui dompte la crainte naturelle et élève l'âme de l'homme en ennoblissant sa vie. En ce moment la pensée s'imposait à lui que son enfant était plus sage, plus éclairé, plus en sûreté que lui. Sa vie s'était écoulée dans les vastes solitudes, ses actes avaient été violents, ses habitudes rudes et dures ; une jeunesse d'épreuves, de dangers, d'endurance, presque sauvage, lui avait fait un tempérament à demi barbare qui pouvait frapper dans la colère et un instant après caresser à mort.

Quand il avait épousé la douce Lucette Barlond, sa religion ne dépassait guère l'idée du Grand Manitou

et une croyance à peu près égale au chasseur Rouge des monts Kismash et à ces voix qu'on entendra appeler dans la nuit, jusqu'à ce que le temps de leur sommeil soit passé et qu'elles ressuscitent pour reconquérir le Nord !

Le Père Corraine lui-même, qui marchait dans les voies de son divin Maître, n'avait jamais pu lui inspirer une foi plus définie. Sa femme avait d'abord essayé, souffrant, mais aimant. Parfois le sauvage qui était en lui s'était dressé contre la petite créature, simplement parce que la tyrannie barbare subsistait en lui, torture suivie d'un baiser passionné. Mais où aurait-elle puisé la philosophie qui lui aurait fait comprendre la cause de tout cela ?

Et quand elle s'était enfuie de leur chaumière en un jour d'amère douleur, pendant qu'il rugissait contre elle des paroles terribles, c'est que ses nerfs n'avaient pu supporter les menaces de mort par les bêtes fauves (dont il ignorait même l'existence), parce que tant de violence l'avait rendue folle. Elle était sortie en courant de la maison, et elle avait couru, couru, couru, et n'était jamais revenue. Il y avait de cela des semaines, et depuis, pas un mot, pas un signe de vie.

L'homme réfléchissait à tout cela, lentement, obscurément. C'était une nature plus accessible aux choses vues qu'aux choses dites et son esprit s'éveillait lourdement. Il voyait cette croix de sa vie, comme on aperçoit un visage humain dans la lueur diffuse d'un grand feu. Il était agité, mais se contenait par un puissant effort, dans la crainte de troubler le repos du dormeur. Ses yeux semblaient s'enfoncer toujours davantage sous ses sourcils en broussaille.

Les grosses bûches brûlaient brillamment dans la cheminée et un crucifix de cuivre, suspendu au-dessus de la tête de l'enfant, renvoyait de temps à autre de petits éclairs ; ce qui attira le regard du trappeur.

Peu à peu surgit en lui un vague espoir que, d'une manière indéfinie, ce symbole lui porterait bonheur ; ce fut sa façon de s'exprimer à lui-même sa pensée. Il avait senti cela, et quelque chose de plus, pendant que

Dominique priait. C'était en quelque sorte la première prière qu'il eût vraiment entendue, qui fût parvenue jusqu'à son cœur, qui eût ouvert les grandes écluses de sa nature et permis à la lumière divine de l'inonder. Si, cependant! Il y en avait une autre : celle que Lucette avait faite le jour de leur mariage ; ce jour-là, un respect extraordinaire et timide avait traversé son ardent amour pour elle.

Les heures passaient. Tout à coup, sans aucun geste ni mouvement, les yeux de l'enfant s'ouvrirent tout grands et pleins d'une lueur étrange, intense.

— Père, dit-il lentement et comme en rêve, quand on entend un cor sonner doucement dans la nuit, est-ce un appel du chasseur Rouge?

— Peut-être. Pourquoi, Dominique?

Il était décidé à ne pas contrarier l'enfant, bien qu'il lui causât de douloureux pressentiments. Il avait été témoin de ces divagations chez des hommes et des femmes... et ils étaient morts!

— J'en ai entendu sonner un tout à l'heure et le son semblait flotter au-dessus de ma tête. Peut-être appelle-t-il quelqu'un qui s'est perdu?

— Peut-être.

— Et j'ai entendu une voix qui chantait. Ce n'était pas un oiseau, ce soir.

— Il n'y avait pas de voix, Dominique.

— Mais si! Mais si!

Il y avait quelque chose de beau dans la certitude grave et courtoise de l'enfant

— Je me suis éveillé et vous étiez assis là, pensant ; j'ai refermé les yeux et j'ai entendu la voix. Je me rappelle l'air et les paroles.

— Quelles étaient les paroles?

Malgré lui, le chasseur se sentait impressionné.

— J'ai entendu mère les chanter, ou quelque chose d'à peu près semblable. Qu'est-ce que cela signifie quand on entend une voix comme ça, père?

— Je ne sais pas. Qui avait appris la chanson à ta mère?

— Oh! je l'ignore. Je suppose qu'elle l'avait faite

elle-même... elle et Dieu. Ecoutez! La voici encore! Ne l'entendez-vous pas, petit père?

— Non, Dominique, c'est la bouillotte qui chante.

— Une bouillotte n'est pas une voix.

Il s'arrêta un instant, puis ajouta en hésitant :

— J'ai vu un cygne blanc s'envoler par la porte au-dessus de votre épaule, quand vous êtes entré ce soir.

— Non, non, Dominique ; c'était un flocon de neige que le vent faisait voler au-dessus de mon épaule.

— Mais il m'a regardé de ses deux yeux brillants.

— C'étaient deux étoiles qui brillaient, mon fils.

— Comment les étoiles pourraient-elles briller pendant que la neige tombe, mon père?

— Ce n'était qu'une neige légère que le vent soufflait et les étoiles brillaient au-dessus, Dominique.

La voix de l'homme était anxieuse et sans conviction, ses yeux pleins d'épouvante. La légende du « Cygne blanc » s'appliquait au départ d'une âme humaine. Le cygne était entré ; sortirait-il seul? Il toucha la main de l'enfant, elle était brûlante de fièvre ; il tâta le pouls, il battait très vite ; il examina le visage, il brillait d'une lueur ardente.

Quelque chose s'émut en lui et passa comme une vague jusqu'au plus profond de son être. Dans sa douleur, il avait touché le vêtement du Maître des âmes! Comme si une voix l'eût appelé, il se leva tout à coup et, avec une humilité subite, aveugle, il alluma deux bougies, les plaça sur une planche dans un coin où se trouvait une statuette, en porcelaine, de la Vierge, ainsi qu'il avait vu faire à sa femme. Ensuite il prit une petite branche d'épine fraîche, qu'il détacha d'un rameau au-dessus de la cheminée, et la posa près des bougies. Un instant après, il s'approcha de la tête du lit de l'enfant. Solennellement, il toucha les pieds du Christ du bout de ses doigts et les porta jusqu'à ses lèvres avec un respect indescriptible. Peu après, debout et les yeux fixés sur l'image du cricifix, il dit d'une voix tremblante :

— *Pardon, bon Jésus! Sauvez mon enfant! ne me laissez pas seul!*

L'enfant leva ses yeux extraordinairement alourdis et dit :

— *Amen... Bon Jésus! Encore! Encore, mon père.*

L'enfant dormait. Le père resta pendant quelque temps debout près du lit, et enfin se détourna lentement pour aller près du feu.

Dehors, deux formes approchaient de la chaumière, un homme et une femme ; tout d'abord, on aurait pu prendre l'homme pour une femme, grâce à sa longue robe noire, à sa figure rasée et aux boucles blanches qui tombaient sur son cou.

— Prenez patience, ma fille, dit-il. N'entrez pas avant que je vous appelle, mais restez près de la porte, si vous désirez tout entendre.

Il leva la main comme pour la bénir, s'approcha de la porte, entra et la referma vivement, pas assez vite pourtant pour que la femme ne pût apercevoir le père et le fils. Dans ses yeux brillait le divin regard de la maternité.

— La paix soit sur cette maison! dit le prêtre doucement en s'éloignant de la porte.

Le père tressaillit et se tourna craintivement vers lui, comme s'il avait vu un esprit.

— *Monsieur le curé!* s'écria-t-il en français, avec un accent beaucoup moins bon que celui du prêtre et de son propre fils.

Il était Anglais et avait appris le français de sa femme.

L'œil vif du prêtre avait aperçu les bougies allumées sur le petit autel et remarqué le changement pénible du chasseur.

— Où sont la femme et l'enfant, Bagott? demanda-t-il, en regardant autour de lui. Ah! voici l'enfant!

Il s'approcha du lit et ajouta tout bas :

— Dominique est malade?

Bagott fit un signe affirmatif et dit :

— Un chat sauvage, et puis la fièvre, Père Corraine.

Le prêtre tâta le pouls doucement, plus doucement qu'on ne s'y serait attendu de la part d'un homme qui avait vécu plus de quarante ans parmi des sauvages, qui avait travaillé et souffert pour l'amour de Dieu, comme

peu sont appelés à souffrir. Puis, avec un regard scrutateur, il murmura très bas, mais très distinctement :

— Et votre femme, Bagott?

— Elle n'est pas ici, monsieur.

La voix était basse et sombre.

— Où est-elle, Bagott?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois?

— Il y a quatre semaines, monsieur.

— C'était en septembre; nous sommes en octobre. Dans les *ranches*, on donne la liberté au bétail pendant l'hiver; on le laisse errer sur les plaines, ne sachant pas où il va, mais certain de son retour au printemps. Mais une femme! Une épouse! C'est bien différent. Bagott, vous avez été rude et dur, vous êtes resté éloigné de votre Dieu, mais je croyais que vous aimiez votre femme et votre enfant.

Le trappeur serra les poings et une lueur mauvaise s'alluma dans ses yeux, puis le regard tranquille et bon du prêtre calma la tempête qui bouillonnait dans ses veines.

Le Père Corraine s'assit sur la couche de l'enfant et prit doucement dans sa main la main enfiévrée du petit malade.

— Restez où vous êtes, Bagott, dit-il, précisément où vous êtes, et contez-moi votre peine. Pourquoi votre femme n'est-elle pas ici? Dites-moi tout loyalement, au nom du Christ.

A ces mots, il éleva un grand crucifix en fer qui pendait sur sa poitrine.

Bagott s'assit sur un banc près de la cheminée; la lumière se jouait sur son visage énergique et bronzé, ses yeux brillaient comme deux charbons sous ses épais sourcils. Après un moment d'hésitation, il commença :

— Je ne sais pas comment c'est venu. J'avais perdu un lot de peaux, volées sur la rivière de l'Enfant du Péché. Probablement *elle* était nerveuse et un peu en colère ; elle a toujours été plus vive et plus subite dans ses colères que moi. Je posai ma poire à poudre et mon flacon de whisky là-haut.

Il montrait le petit autel où, pour le moment, brûlaient les deux bougies. Les yeux bons et graves du prêtre ne changèrent pas du tout d'expression, mais on pouvait y lire qu'il comprenait tout, avant qu'on le lui eût conté.

Bagott continua :

— Je ne remarquai pas qu'elle avait mis des fleurs là. Elle dit quelque chose de mordant, le visage tout colère et agressif, jeta les choses par terre, m'appela un païen, un méchant hérétique, et je conviens maintenant qu'elle en avait peut-être le droit. Mais je me fâchai à mon tour, car le vol de ces peaux m'irritait profondément. Je dis quelque chose d'assez dur et fis un geste comme si j'allais la briser en deux! Comme ceci, avec mes mains levées, voyez-vous?

Avec une simplicité singulière, il répéta son geste sauvage en laissant échapper un grognement d'animal. Puis il regarda le prêtre avec la franchise absolue d'un enfant.

— Oui, voilà ce que vous avez *fait*, et qu'avez-vous *dit d'assez raide?*

Il y eut une légère hésitation, puis vint la réponse.

— Je dis qu'il y avait assez de poudre répandue par terre pour tuer tous les prêtres du ciel.

Le visage du prêtre s'enflamma, ses lèvres se serrèrent, mais, un instant après, il redevint calme et dit :

— Comme ceci vous sera jeté à la face un jour, Bagott! Continuez. Quoi encore?

La sueur commençait à perler sur le visage de Bagott et il parla d'une voix basse et entrecoupée, comme s'il eût porté un poids lourd sur ses épaules.

— Alors je dis... quelque chose... d'insultant pour... pour la Vierge.

— Blasphémateur! s'écria le prêtre, d'une voix sévère, le visage pâli.

Et il approcha le crucifix de ses lèvres.

— Vous avez dit cela à la mère de votre enfant! Quelle honte! Continuez.

— Elle porta vivement ses mains à ses oreilles, poussa un cri d'horreur, sortit de la maison en courant

et descendit la colline. J'allai à la porte, la suivis des yeux aussi longtemps que je pus la voir et attendis qu'elle revînt; mais elle ne revint jamais! J'ai cherché, cherché, mais je ne peux pas la trouver.

Alors, saisi d'une pensée subite, il s'écria :

— Savez-vous quelque chose d'elle, Père Corraine?

Le prêtre parut ne pas entendre la question. Se tournant vers l'enfant plongé dans un profond sommeil, il le regarda fixement et bientôt il parla.

— Depuis que je vous ai uni à Lucette Barlond, vous vous êtes mis entre elle et son devoir, Bagott. Comme je me rappelle bien ce premier jour, lorsque vous vous êtes agenouillés devant moi! Y eut-il jamais plus charmante et meilleure jeune fille, avec ses yeux d'or, son visage frais comme le printemps et son cœur si pur! Rien ne l'avait gâtée. On ne peut pas gâter de telles femmes; Dieu est dans leur cœur. Mais vous! Que vous importait à vous? Un jour vous l'adoriez et le lendemain vous n'étiez plus qu'un sauvage! Et elle, toujours si douce, si douce! Et quant à sa religion, à la foi de son enfant, elle a lutté, elle a prié, elle a souffert pour l'une et pour l'autre. Vous pensiez n'en avoir pas besoin; vous aviez trop de bonheur que vous ne méritiez pas. Mais elle, avec tout ce qu'une femme souffre, comment peut-elle supporter la vie... et l'homme... sans Dieu? C'est impossible. Et vous, vous pensiez que vous et vos quelques superstitions deviez lui suffire. Ah! pauvre niais! Il fallait qu'elle vous adorât! Est-ce assez égoïste, assez petit de la part d'un homme qui sait dans son cœur combien Dieu est grand? Vous ne l'aimiez pas!

— Si, par le ciel qui est au-dessus de nous! Si! répondit Bagott, se levant à moitié.

— Ah! par le ciel, non, vous ne l'aimiez pas, ni l'enfant non plus. Car l'amour vrai n'est pas égoïste; il est patient, et s'il existe chez le plus fort, il protège le plus faible; mais c'était votre femme qui était dévouée, patiente et qui vous aimait. Chaque fois qu'elle disait un *Ave*, elle pensait à vous; elle pensait à vous quand elle remerciait le bon Dieu. On vous connaît

bien dans le ciel, Bagott, grâce à votre femme. Avez-vous jamais prié depuis que je vous ai mariés ?

— Oui.

— Quand ?

— Il y a environ une heure.

De nouveau le prêtre regarda les bougies allumées. Il reprit :

— Vous m'avez demandé si je savais quelque chose de votre femme. Ecoutez et soyez patient. Il y a trois semaines, je campais sur les plaines de Sundust. Un matin, comme j'allumais le feu hors de ma tente avec mon jeune Indien Cree, je vis sur la crête d'un vallonnement, du côté de l'aurore, paraître une bande d'Indiens. Je ne pouvais pas les bien distinguer. Je hissai mon petit pavillon sur la tente et ils s'approchèrent vivement. Je ne connaissais pas la tribu ; ils venaient de la baie d'Hudson. Ils parlaient le dialect chinook, que je comprends. Quand ils approchèrent, je vis qu'il y avait une femme parmi eux.

Bagott se pencha vers lui, tout son corps frémissant, tous ses muscles tendus.

— Une femme ! dit-il, respirant avec peine ; ma femme ?

— Votre femme.

— Vite ! Vite ! Continuez ! Oh ! continuez, monsieur, bon Père Corraine.

— Elle tomba à mes pieds, me suppliant de la sauver... Je l'écartai de la main.

La sueur coulait au front de Bagott ; il laissa échapper un rugissement sourd et parut vouloir s'élancer comme un lion sur sa proie.

— Vous n'avez pas voulu ! Vous n'avez pas voulu la sauver ? Lâche !

Les mots sortaient hachés de ses lèvres.

Le prêtre leva la main pour arrêter sa violence.

— Taisez-vous ! Elle s'éloigna de moi, disant que Dieu et les hommes l'abandonnaient... Nous déjeunâmes, le chef et moi. Après, quand le chef eut bien mangé et fut de bonne humeur, je lui demandai où il l'avait rencontrée. Il me répondit qu'il l'avait trouvée sur

les prairies. Elle s'était égarée. Je lui dis que je voulais l'acheter. Il répliqua qu'un prêtre n'avait pas le soin d'une femme. Je lui dis que je désirais la rendre à son mari. — Non; il l'avait trouvée; elle était à lui et il l'épouserait dès qu'ils arriveraient au grand campement de sa tribu. Je fus patient. Il ne fallait pas le mettre en colère. J'écrivis sur une feuille d'écorce les objets que je lui donnerais pour la racheter; je lui signerais un billet à ordre sur la Compagnie, au fort du Péché, pour du plomb, des couvertures, des verroteries. Il refusa.

Le prêtre s'arrêta. Le visage de Bagott ruisselait; son corps s'était raidi, mais les veines de son cou se gonflaient.

— Pour l'amour de Dieu, continuez, dit-il d'une voix rauque.

— Oui, pour l'amour de Dieu! Je n'ai pas d'argent, je suis pauvre, mais la Compagnie fait toujours honneur à ma signature, car je paie quelquefois, avec l'aide du Christ. Eh bien, j'ajoutai différentes choses sur la liste : une selle, une carabine, de la flanelle! Mais non, il ne voulait pas. J'allongeai encore la liste. Dieu sait que c'était un compte lourd; je serai appauvri pour dix ans. Pour sauver votre femme, John Bagott, votre femme que vous aviez chassée de votre porte par vos blasphèmes et vos railleries contre moi et mes pareils... J'offris tout cela et dis enfin que je ne pouvais offrir davantage. Quelques instants après, il répéta en branlant la tête qu'il voulait épouser cette femme. Je ne savais plus quoi ajouter. Je lui dis : « C'est une blanche et les blancs n'auront de repos que lorsqu'ils vous auront tués tous, si vous faites cela. La Compagnie vous traquera. » Alors il répondit : « Il faudra que les blancs m'attrapent et me combattent avant de me tuer... » Que faire?

Bagott s'approcha du prêtre et se pencha vers lui d'un air sauvage.

— Vous l'avez laissée en leur pouvoir, et vous avez des mains d'homme!

— Chut! lui fut-il répondu avec calme. J'étais seul et ils étaient vingt.

— Où était votre Dieu, alors? Pourquoi ne vous aidait-il pas?

— Son Dieu et le mien était avec moi.

Les yeux de Bagott flamboyèrent.

— Pourquoi n'avez-vous pas offert du rhum? Ils auraient tout fait pour du rhum, pour un, deux, cinq, dix tonnelets de rhum!

Tout son corps frémissait dans sa surexcitation, mais sa voix ne s'élevait pas au-dessus d'un murmure rauque.

— Vous oubliez, reprit le Père, que c'est contre la loi et qu'en qualité de prêtre j'ai prêté serment de ne pas donner de rhum aux Indiens.

— Un serment! Un serment! Fils de Dieu! Qu'est-ce qu'un serment quand il s'agit d'une femme... de ma femme?

Son désespoir et sa rage faisaient mal à voir.

— Charger mon âme d'un parjure! offrir du rhum! Manquer à mon serment en présence des ennemis de mon Dieu et de son Eglise! Qu'avez-vous fait pour moi, John Bagott, qui vous donne le droit de me demander cela?

— Lâche! s'écria-t-il avec désespoir et un mouvement menaçant. Le Christ lui-même aurait manqué à un serment pour la sauver.

Les yeux doux et graves du prêtre rencontrèrent le regard furieux du trappeur et calmèrent de nouveau la tempête près d'éclater.

— Qui suis-je pour donner des leçons à mon Maître? dit-il avec solennité et beaucoup de noblesse. Que donneriez-vous au Christ, Bagott, s'il avait sauvé votre femme?

L'homme tremblait, si profonde était sa douleur, et les larmes coulaient de ses yeux, car subitement une émotion nouvelle l'avait envahi, subjugué.

— Je donnerais... je donnerais... je donnerais vingt ans de ma vie! s'écria-t-il.

Le prêtre se leva et sembla grandir dans sa majesté simple. Elevant le crucifix de fer, il dit :

— A genoux, John Bagott, et jurez!

Il y avait quelque chose d'inspiré, d'imposant dans la voix et dans l'attitude.

Bagott, saisi d'un nouvel espoir, s'agenouilla et répéta ses paroles.

Le prêtre se tourna vers la porte et appela :

— Lucette!

L'enfant entendit, s'éveilla et s'assit sur son lit tout à coup.

— Mère! Mère! cria-t-il, comme la porte s'ouvrait.

Le mère se jeta dans les bras de son mari, riant et pleurant à la fois, et un instant après elle prodiguait sa tendresse inquiète à son enfant.

Le Père Corraine, se tournant alors en face de l'homme, dit avec une exaltation émue :

— John Bagott, au nom du Christ, j'exige vingt années de votre vie, vingt années d'amour et d'obéissance à Dieu! J'ai manqué à mon serment, j'ai chargé mon âme d'un parjure, j'ai racheté votre femme avec dix tonnelets de rhum!

Le grand et robuste trappeur tomba à genoux et saisit la main du prêtre pour la baiser.

— Non! Non! Ceci, dit le Père Corraine.

Et il approcha le crucifix de fer des lèvres du trappeur.

La voix claire de Dominique résonna dans la chambre :

— Oh! Mère, j'ai vu le cygne blanc s'envoler par la porte, quand vous êtes entrée.

— Mon chéri, mon chéri, il n'y avait pas de cygne blanc.

Et, serrant d'un geste protecteur l'enfant contre sa poitrine, elle murmura un *Ave*.

— Que la paix soit sur cette maison! dit la voix profonde du prêtre.

Et la paix régna, car l'enfant *vécut* et l'homme a aimé et tenu son serment jusqu'à ce jour.

Quant aux visions du petit malade, qui peut savoir de quelles façons diverses Dieu parle aux enfants des hommes?

Gilbert PARKER.

(*Traduit de l'anglais par* Mme Marie DRONSART.)

LES LIVRES ET LES MOEURS

ROMANCIERS

D'après une minutieuse statistique dressée par M. Richardson, bibliothécaire de l'Université de Princeton, l'Angleterre tient aujourd'hui le record de la librairie. Ensuite viennent les Etats-Unis et l'Allemagne. Cependant celle-ci, l'an dernier, n'a pas publié moins de vingt-deux mille volumes. La France ne vient qu'en quatrième rang. Mais n'y voyons pas un désavantage : déjà nous sommes débordés sous le flot montant des livres. N'envions pas nos voisins d'outre-Rhin ni d'outre-Manche. Laissons même cette supériorité à nos autres voisins plus éloignés qui sont de l'autre côté de l'eau, — c'est l'Atlantique, que je veux dire. Car, en matière de librairie, la qualité seule importe. Seulement, cette qualité se maintient-elle véritablement chez nous? J'aimerais répondre affirmativement à cette question, et je n'ose. Chaque semaine nous apporte un nouveau contingent d'ouvrages de tous genres, et l'on se demande si tant et tant de volumes méritaient d'être publiés. Les éditeurs se plaignent que les livres ne se vendent pas, et sans cesse ils en inondent le marché. La baisse des prix, les besoins croissants de la vie, conduisent les auteurs à une surproduction hâtive et délayée. La vocation littéraire est devenue la profes-

sion d'homme de lettres qui travaille à la confection et sur mesure.

Que veut-on que fasse un malheureux critique littéraire en face de plusieurs milliers de volumes annuels? A moins de transformer ses chroniques en une sèche bibliographie, il ne peut suffire à sa tâche. Il n'a pas même le temps matériel de tout lire. Et d'ailleurs, s'il lisait tout, dans quel piteux état d'esprit ne manquerait-il pas de tomber, puisqu'il n'y a certainement pas un bon ouvrage sur dix et peut-être sur cent? Pourtant, comme il est consciencieux, il craint d'omettre de jeunes auteurs dont la valeur inconnue méritait d'être signalée. C'est surtout le roman qui lui inspire une certaine méfiance. On publie beaucoup de romans, beaucoup trop, du bon, du mauvais, et du pire. Hélas! du pire surtout, car afin de satisfaire les goûts difficiles d'un public blasé, on lui sert des aventures pimentées dont l'obscénité n'a trop souvent pour égale que la stupidité. Le silence convient à ce genre de littérature. Oui, le roman donne beaucoup de tablature au critique...

Ma table en est encombrée. «Ils sont trop,» vraiment. J'en ai lu jusqu'à satiété. Je serais injuste, si je n'ajoutais que cette lecture m'a procuré aussi du plaisir. Voici donc mon opinion sur une vingtaine de romans, dont aucun ne manque d'intérêt. J'ai laissé dans l'ombre mes mauvaises lectures.

I

A tout seigneur tout honneur. M. André Theuriet publie coup sur coup deux romans charmants et pleins d'émotion : *Illusions fauchées* (1) et *la Petite Dernière* (2). Le public a toujours fait bon accueil aux ré-

(1) *Illusions fauchées*, par André Theuriet. (Lethielleux, édit.)
(2) *La Petite Dernière*, par le même. (Per Lamm, édit.)

cits francs, sains et parfumés de M. André Theuriet, et le public, cette fois du moins, a raison. La poésie de la nature, la séduction vivante des forêts et des eaux, sont leur merveilleuse parure, plus encore que le développement des caractères et l'observation des mœurs. En sorte que le décor nous enchante et demeure dans notre mémoire comme le souvenir d'un ami. Les bois de l'Argonne et les lacs de Savoie sont pour nous, grâce au romancier, peuplés de ces divinités antiques qui symbolisaient la beauté éparse de la terre.

Les lecteurs de *la Revue hebdomadaire* reconnaîtront *Ludivine* dans *Illusions fauchées*. Le titre seul est changé. Ils ont déjà aimé sans aucun doute ce court récit d'une douleur si vraie, douleur faite de ces désenchantements que ne manque pas d'apporter la vie. L'amour d'une jeune fille pour un jeune homme indigne, le brisement de cet amour et la consolation de la prière et de la charité, quel sujet tout ensemble plus simple et plus impressionnant! M. André Theuriet n'a pas oublié que les environs de Paris ont un charme spécial pour un peintre de la nature; il nous décrit avec une grâce pittoresque le cours endormi de la Bièvre, et les soirs de juin qui fleurent l'odeur des foins coupés et les soirs d'octobre où les bois prennent des teintes d'or, et les nuits d'été transparentes et voilées.

La Petite Dernière est un roman moins ému et plus mouvementé. La nature n'y est pas oubliée : là, ce sont des descriptions de la Bretagne et de la mer. Mais la Bretagne silencieuse et pleine de mystère et la mer brumeuse qui baigne ses rivages ont inspiré tant de pages sonores et éblouissantes ou recueillies et pensives qu'il est toujours dangereux de les chanter après Chateaubriand, Lamennais, Brizeux, Renan ou M. Pierre Loti. M. Theuriet n'a point voulu entrer en rivalité avec de pareils maîtres; il n'a pas accordé au paysage la place qu'il lui donne généralement avec prodigalité

dans ses romans. Il se contente de quelques traits nets et précis, agréables mais sans profondeur. En revanche, il nous présente un plus grand nombre de personnages que d'habitude, et il leur prête des états d'âme agités et violents. *La Petite Dernière* est un roman de mœurs, et un bon roman de mœurs. Cette petite dernière, qui s'appelle Paulette, est la fille de M. Pontal, professeur d'histoire, et de madame, sorte de bas bleu qui fait des conférences sur le féminisme et l'amour libre. M. et Mme Pontal ont trois filles dont les deux aînées mettent en pratique les théories de leur mère, ce qui naturellement stupéfie celle-ci, car rien n'étonne autant les rénovateurs sociaux que l'application de leurs nouveautés dans leur propre maison; rien non plus ne les ennuie davantage. La petite dernière ressemble un peu à *l'Aînée* de M. Jules Lemaître. Elle se sacrifie, ou plutôt on la sacrifie au bien de la maison, mais il se trouve que ce sacrifice lui apportera le bonheur. Il consiste à épouser un vieux commandant de vaisseau. On nous fait des amoureux bien âgés maintenant. Je signale entre toutes l'excellente scène de comédie où la famille Pontal livre contre Paulette le dernier assaut destiné à enlever son consentement à un mariage qui satisfera tout le monde, excepté la pauvre petite. C'est de la bonne observation, cruelle sans le chercher et malheureusement trop exacte.

II

Voici tout un groupe de romanciers que l'on pourrait appeler le groupe des modérés. Ils observent la vie avec circonspection, et en tirent des tableaux choisis d'une grâce vertueuse et optimiste. Ils se rapprochent en somme des romanciers anglais qui sont préoccupés des lectures de famille, et veillent avec un soin jaloux sur ce qui doit passer de la réalité dans leurs livres. Dans

cette manière on peut écrire des chefs-d'œuvre : M. Ludovic Halévy, M. René Bazin nous en offrent des exemples.

C'est à l'imitation de M. Ludovic Halévy que s'en est tenu M. Léon de Tinseau dans son dernier roman *Au Coin d'une dot* (1). On y reconnaît vaguement l'histoire de la riche Américaine à qui tout le monde fait la cour et qui finit par épouser celui qui l'aime, non pour sa fortune, mais pour elle-même. Monsieur l'abbé Constantin, voilà encore un mariage qui appelle votre ministère ! Ainsi la vertu est récompensée, car ces belles héroïnes ne sont pas ruinées lorsqu'elles épousent, et l'amour couronné pourra couler des jours confortables. L'auteur de *Sur le Seuil* et de *Ma Cousine Pot-au-Feu* a rarement été aussi mal inspiré. Il faisait le bonheur des jeunes filles avides de lire ; va-t-il donc trahir une aussi charmante clientèle ?

M. Ernest Daudet, avec *l'Héritage des Kerlouan* (2), nous donne sous la forme d'une autobiographie un récit passionné et délicat où nous retrouvons ce mouvement et cette érudition dont il sait orner ses romans et spécialement ses romans historiques. — Mme Octave Feuillet, dans *la Jeunesse d'une marquise* (3), nous montre qu'elle a bien lu les ouvrages de son mari, et qu'elle aime comme lui la distinction et l'élégance. Seulement, sous cette distinction et cette élégance un peu conventionnelles, Octave Feuillet cachait une connaissance sérieuse des âmes et quelquefois une force et une ardeur merveilleuses. — *Rénovation* (4), du comte Wodzinski, a le mérite de nous présenter des études du

(1) *Au Coin d'une dot*, par Léon DE TINSEAU. (Calmann-Lévy, édit.)

(2) *L'Héritage des Kerlouan*, par Ernest DAUDET. (Plon, édit.)

(3) *La Jeunesse d'une marquise*, par Mme Octave FEUILLET. (Calmann-Lévy, édit.)

(4) *Rénovation*, par le comte WODZINSKI. (Plon, édit.)

monde allemand et du monde polonais qui sont originales aux yeux d'un lecteur français.

M. René Fath, l'auteur de *Mariage américain*, et M. Henri Ardel, l'heureux auteur de tant d'ouvrages aimés du public, ont publié dans *la Revue hebdomadaire*, le premier, *la Rançon du bonheur* (1), et le second, *la Faute d'autrui* (2), qui, aujourd'hui, voient le jour de la librairie. Je me contente de rappeler la netteté des caractères et les descriptions de Picardie que mes lecteurs ont pu apprécier dans *la Rançon du bonheur*, et ce pathétique discret et si poignant, qui est la marque de M. Henri Ardel, et qui n'a jamais été plus émouvant que dans *la Faute d'autrui*, ouvrage plus hardi que les autres romans de l'écrivain.

III

Dans la collection *pour les jeunes filles*, où ont paru de bons romans sincères comme *Roberte*, de M. Léon Barracand, et *Similia*, de M. Jean Blaize, M. Charles Foley publie aujourd'hui *le Roi des neiges* (3). M. Charles Foley renouvelle un genre mi-historique, mi-romanesque, qui a fait la gloire de Paul Féval. C'est un éloge que j'entends faire : le Paul Féval du *Loup blanc* et de *la Garde noire*, des *Contes de Bretagne* et de *la Fée des grèves*, m'est demeuré cher pour les émotions dramatiques qu'il m'a procurées; il a sa séduction très personnelle qui réside dans la vivacité du récit et dans une sorte de poésie mystérieuse et ingénue. Avec moins d'ingénuité, M. Charles Foley aurait en partage les mêmes dons. Déjà dans *Morgane* il les avait révélés. Mais *le Roi des neiges* est supérieur à *Morgane*.

(1) *La Rançon du bonheur*, par René FATH. (Plon, édit.)
(2) *La Faute d'autrui*, par Henri ARDEL. (Plon, édit.)
(3) *Le Roi des neiges*, par Charles FOLEY. (Armand Colin, édit.)

Ce roman se passe en Norvège, vers le milieu du seizième siècle, au temps de la domination danoise. Le roi de Danemark, Christian II, a envahi les sept îles Snorra, et a fait massacrer le roi et la famille royale, excepté le petit prince Herald, héritier de la couronne, qu'il a fait emporter dans une forteresse en Norvège. Mais la sœur du petit prince, Wœlia, a réussi à échapper au massacre. Elle délivrera le jeune roi au prix d'héroïques efforts et le ramènera, triomphante, aux îles Snorra. Des paysages du Nord, des légendes et cette poésie spéciale aux tristes pays de neige donnent à cette aventure dramatique un attrait romanesque et touchant.

Le Roi du Klondike (1) peut être rangé parmi les romans d'aventures. Son auteur, M. Auzias-Turenne, est déjà connu pour des récits de voyage dans l'ouest américain et au Klondike. Il s'essaie dans le roman et nous peint avec assez de verve la vie des spéculateurs de New-York et la cupidité des chercheurs d'or. Mais ne pourrait-il donc apprendre à écrire? Peut-être est-il plus souvent à cheval qu'assis à un bureau : c'est meilleur pour l'hygiène, et l'on ne saurait trop l'en louer. Mais s'il veut continuer à écrire des romans, il faudra bien qu'il se décide à faire quelques devoirs de style.

IV

Quelques romans parisiens, maintenant. C'est un genre qui sévit toujours, et avec fureur. L'activité de MM. Rosny est extraordinaire. Elle ne se ralentit jamais. Elle les conduit aujourd'hui à aborder le roman mondain. *Le Chemin d'amour* (2) est un spécimen de

(1) *Le Roi du Klondike,* par Raymond Auzias-Turenne. (Calmann-Lévy, édit.)

(2) *Le Chemin d'amour*, par J.-H. Rosny. (Ollendorff, édit.)

leur nouvelle manière. On y découvre que l'observation moderne n'a point altéré leur romantisme et leur panthéisme. Ils aiment à résumer la nature dans une femme. Contemplez l'héroïne du *Chemin d'amour* à travers leurs phrases chatoyantes : « Son teint passait par les plus étonnantes métamorphoses. Diaphane ou d'une blancheur lactée, soudain couvert comme un ciel d'orage, puis lumineux, couleur de nacre, puis rose comme un très lointain crépuscule, et gris aussi, d'un gris voluptueux et charmant, d'une douceur touchante. Les yeux encore plus extraordinaires, emplis de tout l'éclat des océans, des fleuves et des ciels. Glauques ou couleur d'émeraude, ardoise ou améthyste, on y voyait les agitations de l'âme la plus mobile et la plus sensitive. Ils palpitaient comme des flots, ou, immobiles, regardaient fixement d'une façon étrange, lointaine et presque épouvantée. Cent lumières s'y mariaient, comme des étoiles parmi les nuées, et l'on souffrait de les voir, tellement ils figuraient de joies impossibles, d'aventures prodigieuses, de splendeurs fugitives. » C'est avec cet échauffement lyrique que les Rosny étudient la vie mondaine. Ils la transposent légèrement. Des conversations étranges, elliptiques, des portraits trop rapides (comme ce « joli juif russe, crépu, violâtre, bas sur jambes et plus vif qu'une mésange ») donnent à ce nouveau roman une allure un peu singulière. Je regrette le temps de *Vamireh* et des *Profondeurs de Kyamo*, le temps où les romanciers nous peignaient avec tant de puissance les âges primitifs et la terre adolescente.

On sait que Willy a conduit à Paris la jeune Claudine que nous avions vue à l'école de Montigny (1). C'était l'école laïque, on s'en souvient, — et quelle école! Ce fut miracle si Claudine en sortit sans être absolument pervertie; elle dut ce miracle à sa nature

(1) *Claudine à Paris*, par WILLY. (Ollendorff, édit.)

saine et bien équilibrée qui lui permit de contempler des spectacles plutôt dépourvus de moralité sans en rien prendre que du rire, un bon rire sonore et satirique. La jeune fille a maintenant dix-sept ans. Son vieux savant de père — j'allais dire son vieux fou — l'a emmenée à Paris, afin d'y corriger les épreuves d'un livre sur la malacologie du Fresnois. Inutile d'ajouter qu'il ne s'occupe absolument pas de sa fille. Celle-ci, qui est curieuse, assistera à des choses, apprendra des histoires, frôlera des aventures, connaîtra des affaires, — non, vraiment, je n'en puis dire plus long. Tout cela finit par un mariage. Mais par quels petits chemins vous fait passer Willy! Il faut toute sa verve pour sauver l'audace de certains tableaux. Certes, je ne conseillerai pas aux jeunes filles de suivre, pour atteindre le bonheur, les voies obliques et hardies de Claudine. « Il y a une fatalité sur les honnêtes filles, » nous assure l'auteur. Il le faut bien; sans quoi, la pauvre Claudine... C'est égal, si elle est honnête, celle-là, on ne peut pas dire qu'elle soit ignorante. Si elle a la santé pour garde du corps, elle en sait plus long qu'un corps de garde. Ceci pour flatter les manies de *l'Ouvreuse du Cirque d'Eté.*

Dans *Petites Ames* (1), M. Paul Acker fait un mélange assez piquant de raillerie et de sentimentalité. Ce livre non plus n'est pas destiné aux jeunes filles. Il est un peu encombré de littérature : son héros, M. de Graffin, a beaucoup lu. — M. Albert Cim consacre ses romans à de grandes études sociales : *Emancipées*, *Demoiselles à marier* nous montraient déjà la crise du mariage et les dangers du féminisme. *Bas Bleus* (2), son nouveau livre, est d'une actualité saisissante. Malheureusement ces ouvrages sont touffus et confus. *L'Un ou l'Autre* (3), de M. Henry-C. Moreau, me donnera

(1) *Petites Ames*, par Paul Acker. (Simonis Empis, édit.)
(2) *Bas Bleus*, par Albert Cim. (Flammarion, édit.)
(3) *L'Un ou l'Autre*, par Henry-C. Moreau. (Plon, édit.)

l'occasion, dans une prochaine chronique, d'étudier le féminisme.

Dans quelle catégorie de romans placer *Mon Amie*, de M. Jacques des Gachons? Je suis assez embarrassé. Au fait, c'est du roman psychologique. Entre parenthèses, est-ce le portrait de l'*amie* qui est sur la couverture? Si c'est l'amie, elle devait singulièrement pousser au platonisme. Ah! non, par exemple, elle n'est pas belle, l'amie! et quelle vilaine grimace elle fait en fermant les yeux! L'originalité de ce petit livre, qui est écrit sous forme d'autobiographie, réside dans un optimisme tranquille, dans une simplicité *bon enfant*, et dans une ingénuité de romance populaire. Tout cela fait un mélange un peu fade, mais très digestif. Voici l'optimisme tranquille : « Chacun organise à la guise de son naturel un pays d'Utopie. Dans le mien, l'Etat, milliardaire bienveillant, au lieu de nommer des fonctionnaires à l'assistance publique, nommerait des distributeurs de Bonté. On confierait à ces privilégiés de grosses sommes dont ils auraient la libre gérance. Ils feraient leurs rapports au ministre de la Bienfaisance. Les meilleurs « distributeurs » seraient, au bout de quelques années d'épreuves, élus membres d'une sorte d'académie du Bien qui deviendrait comme le foyer officiel de la justice intelligente... » Ça détonne un peu dans notre époque haletante et oppressée, ces rêves de berger d'Arcadie. Veut-on maintenant l'ingénuité de romance populaire? Ecoutez ce qu'inspire de réflexions neuves et hardies à notre romancier ce seul mot : la jeune fille. « Songez à tout ce que ce terme contient de mystère, de charme, de grandeur. La jeune fille, c'est l'être fragile d'où sortira la femme, puis la mère. L'humanité tout entière bat dans cette poitrine. C'est le vase précieux d'où débordera l'amour et qui créera le bonheur pour le présent et tout l'avenir, par delà même votre vie et la sienne. Il faut respecter la jeune

fille. C'est un culte qu'il convient de préconiser. Il faut croire en elle. Là est le salut. » Mais ce roman est plaisant néanmoins par sa bonhomie même, et réjouit le lecteur bien mieux que tant d'ouvrages prétentieux.

V

M. Georges Beaume publie presque en même temps deux romans, *Sainte-Nitouche* (1) et *Pauline ou les Amours d'une fille de ferme* (2). Il met dans ses ouvrages un tel amour de la nature et de si charmantes descriptions qu'ils en sont tout parfumés. A vrai dire, *Pauline* avait un peu besoin de cette séduction du décor, car les amours de cette belle fille sont un peu grossières. Mais c'est une fille de ferme. A la campagne, on ne fait pas beaucoup de psychologie. Quelles jolies couleurs emploie M. Georges Beaume pour nous peindre les Pyrénées ! — *Pauline* se passait dans un milieu rustique, *Sainte-Nitouche* se passe dans un milieu ouvrier. Le romancier excelle à l'analyse de ces milieux aux sentiments simples et dépourvus de complication.

Nous avons passé en revue des romans de toutes sortes. Il serait bien étonnant que le roman exotique ne fût pas représenté. Voici *Schmâm-ha* (3), roman algérien de M. Guy de Téramond : c'est une terrible aventure d'adultère, où une petite Arabe inconsciente joue le rôle de grand justicier. Ce drame sanguinaire ne manque ni de mouvement ni de couleur; une volupté lourde s'en dégage.

(1) *Sainte-Nitouche*, par Georges Beaume. (Flammarion, édit.)

(2) *Pauline ou les Amours d'une fille de ferme*, par Georges Beaume. (Per Lamm, édit.)

(3) *Schmâm-ha*, par Guy de Téramond. (Simonis Empis, édit.)

VI

Et, tandis que les romans pleuvent dans les boutiques de nos libraires, on continue de nous traduire avec frénésie les romans étrangers. Chaque jour nous amène la découverte de quelque génie éloigné. La plus récente est celle de Maxime Gorki, un jeune Russe de trente ans, qui a fait à peu près tous les métiers avant de parvenir à la littérature, laquelle, ainsi que chacun sait, est le dernier de tous. Dans *Thomas Gordeieff* (1) il nous peint les mœurs des riches marchands qui trafiquent sur la Volga; *les Vagabonds* (2) est un roman plus original et plus vigoureux.

Un jour ou l'autre, j'espère bien étudier l'œuvre extraordinaire du romancier anglais Thomas Hardy, l'auteur de *Jude l'obscur*. Je me contente de signaler aujourd'hui la traduction de *Barbara* (3), merveilleuse étude des ravages inconscients de la coquetterie.

A deux reprises, j'ai étudié le talent véhément et nerveux de Rudyard Kipling. *L'Homme qui voulut être roi* (4) est une nouvelle preuve de cette force éclatante et jeune qui resplendit dans les ouvrages du conteur; quelques-unes de ces histoires hindoues sont effrayantes comme de l'Edgar Poë : ainsi *l'Etrange Chevauchée* et *la Marque de la tête*.

(1) *Thomas Gordeieff*, par Maxime GORKI. (Calmann-Lévy, édit.)
(2) *Les Vagabonds*, par le même. (*Mercure de France*, édit.)
(3) *Barbara*, par Thomas HARDY. (*Mercure de France*, édit.)
(4) *L'Homme qui voulut être roi*, par Rudyard KIPLING. (*Mercure de France*, édit.)

HENRY BORDEAUX.

CHRONIQUE

Cazin. — Un musée du paysage français. — Terre de France. — Corot. — Crépuscules du matin et crépuscules du soir. — Auguste Pointelin. — De la mer du Nord à la Méditerranée. — Égilie. — Les fouilles sous-marines de Cérigotto. — Le bateau de Caligula. — Au fond du lac de Nemi. — Une idée de la *Chronique des Arts*.

Cazin est mort. Il est mort doucement. Il était allé demander à l'heureuse lumière du Midi le bienfait d'une joie tranquille; il repose maintenant dans un petit cimetière du Var; les pompes officielles n'ont pas accompagné son corps; sa tombe n'a pas retenti d'hommages sonores et de discours. Douce mort, un jour de printemps, loin du bruit! Cet artiste à qui nous devons tant de tendres et profondes émotions, au moment qu'il nous quitte, semble y ajouter encore une émotion de la même qualité. Les narcisses et les jacinthes du Lavandou, les violettes de Bormes bercent de leur parfum son dernier sommeil, et c'est là sa récompense.

Qui, sinon Corot, par des moyens aussi simples, parla mieux au cœur que ce peintre? Ce n'est pas mon affaire de le mesurer et de le classer parmi ses pairs et ses émules; mais ces mots qu'il dit au cœur, si je les entends, puis-je ne pas essayer de les transmettre? De

quel charme subtil ne sut-il pas imprégner ses paysages? Avec quel regard d'une grave douceur il a considéré la nature! Quelle vision réfléchie, quel choix juste et amoureux, montrent ses humbles images du pays de France, et quelle harmonie! Dans ce musée du paysage français et des paysages de France que rêvait Paul Mantz et dont sans doute M. André Michel reprendra quelque jour l'idée puisqu'il l'a promis, Cazin tiendra l'une des premières places. Ces crépuscules du Nord qui meurent dans une lumière ouatée et fine ou dans des ciels de perle rose; ces bords de ville tant de fois vus, le soir tombant, aux banlieues même de Paris; la tristesse délicate de ces routes solitaires, de ces entrées de hameau; l'humble lampe derrière la vitre d'une maison basse, qui peut préciser avec des mots l'insaisissable, l'insinuante poésie de ces tableaux et de cet art nuancé pieusement incliné vers la nature?... De cette heure crépusculaire, si émouvante, un autre peintre nous reste, amant d'une nature plus énergique et plus sauvage que celle que choisit et aima Cazin; c'est Auguste Pointelin que je veux nommer, poète comme lui et fils comme lui de notre Corot.

Cazin était né en 1841, dans un petit village du Pas-de-Calais. Il reçut à Paris l'enseignement de Lecoq de Boisbaudran, fut un moment professeur de dessin à Londres, au musée de South Kensington, et de retour à Paris se fit connaître par des tableaux dont il tirait le sujet des livres saints, mais où le paysage tenait une place importante ; de cette période date *Agar et Ismaël*, qui est au musée du Luxembourg. Mais après *Judith sortant de Béthulie*, du Salon de 1883, le paysage semble le prendre tout entier, et il n'embarrasse plus d'aucun prétexte historique le poème qu'il chante en l'honneur du ciel et de la terre de France où s'écoula sa tranquille et laborieuse vie d'artiste, des ri-

vages de la mer du Nord où il naquit aux bords de la Méditerranée qui enchantèrent son dernier regard.

*
* *

Egilie est une des pierres de ce gué qui prend sur la mer hellénique la forme d'un collier sur la poitrine d'une femme et qui du Péloponèse, par Cythère, la Crète, Carpathos et Rhodes, menait le prudent voyageur aux côtes de l'Asie Mineure. Egilie est sur la route aussi des vaisseaux qui vont d'Athènes en Sicile ou dans un port de la Grande Grèce. Le navigateur voit avec effroi ses blancs rochers émerger de l'azur des eaux. Elle s'élève entre Cythère et la Crète, et les vents qui soufflent sur la mer d'Ionie y rencontrent ceux qui viennent de la mer Egée. Or, Cythère aujourd'hui s'appelle Cérigo; les pêcheurs d'éponges ne connaissent plus Egilie, mais Cérigotto. En 1802, les sculptures du Parthénon arrachées par lord Elgin aux parois du temple disparurent dans les flots près de Cérigo. Le sauvetage dura deux ans. Voici vingt siècles, un bateau, qui sans doute allait en Italie, chargé de butin, poussé par le vent, fit naufrage en vue d'Egilie, et la mer vient de rendre enfin ce trésor enfoui depuis deux mille ans, des statues de marbre que l'eau a rongées et creusées, des figures de bronze rouillées, mais qui se sont mieux gardées de la morsure saline. Les plongeurs ont jusqu'à présent retiré quatre corps de marbre et quatre bronzes. D'autres dorment encore dans le sable. Ils reverront bientôt la lumière du jour. Heureux naufrage qui a sauvé ces divines effigies de l'outrage des hommes, de leur barbarie et de leur cupidité!

Sur ces fouilles sous-marines, la *Chronique des Arts* donne d'intéressants détails. Elle rappelle en même temps que près de Rome, sur un lac entouré de forêts, où se mirait jadis un temple dédié à Diane, le lac de

Nemi, le bateau de plaisance de l'empereur Caligula s'emplit d'eau et coula au fond. Il y est encore. « Pour relever le vaisseau de Nemi, il faudrait trois cent mille francs, que personne n'a encore offerts au gouvernement italien. Mais les plongeurs ont réussi à détacher et à ramener sur le rivage d'admirables bronzes d'art qui faisaient partie de la décoration du navire impérial; ces morceaux de choix ont été déposés en 1895 dans la villa du prince Orsini, à Genzano, en même temps que des débris du gréement, des fragments de mosaïque, d'émail, de porphyre, de serpentine, etc., dont les salles du yacht étaient décorées. On remarqua, lors de ces recherches, que les bronzes retirés de l'eau après dix-huit siècles étaient admirablement conservés. » Il existe encore au fond du lac de Nemi deux autres navires romains qui ont été aperçus par les plongeurs, mais dont les archéologues ne se sont pas encore occupés. La *Chronique* ajoute que si les possesseurs actuels de yachts voulaient bien se cotiser à cet effet, il y aurait là, pour un *yachting-club*, une admirable fouille sous-marine à faire, sur le plus beau lac et dans le plus glorieux paysage du monde.

CLAYEURES.

6 avril.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2139

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 21 Le n° : 10 centimes 20 Avril 1901

LE VOYAGE PRESIDENTIEL DANS LE MIDI



255. — M. LOUBET DÉCORANT LE COLONEL D'ARTILLERIE FAURE

(Nice)

Cliché de Bouët. Gravure de Rousset.



256. — REMISE DU DRAPEAU AUX CHASSEURS ALPINS PAR LE GÉNÉRAL CAZE

(Place Masséna, Nice)

Cl. de Bouët. Gr. de Rousset.



257. — ARRIVÉE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A LA GARE DE NICE

Cl. de Bouët. Gr. de Rousset.



258. — RÉUNION ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES — LE BUREAU

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Rousset.



259. — RÉUNION ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES — LES SOCIÉTAIRES

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Rousset



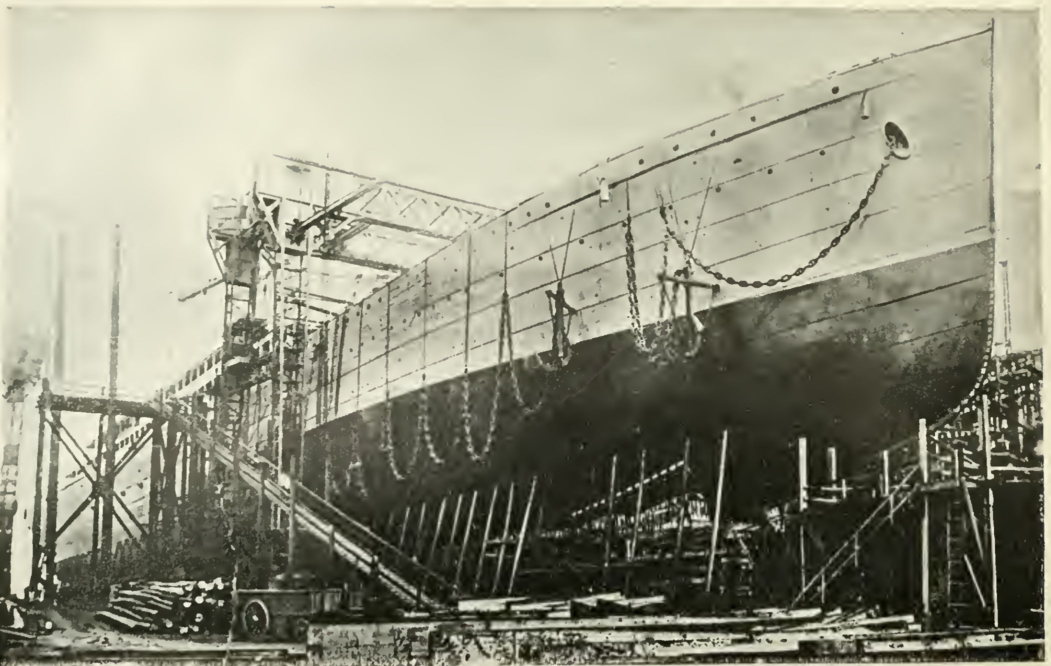
260. — LA FOIRE A LA FERRAILLE

Cl. de Paul Géniaux. Gr. de Mulot, Krúger et Cie.



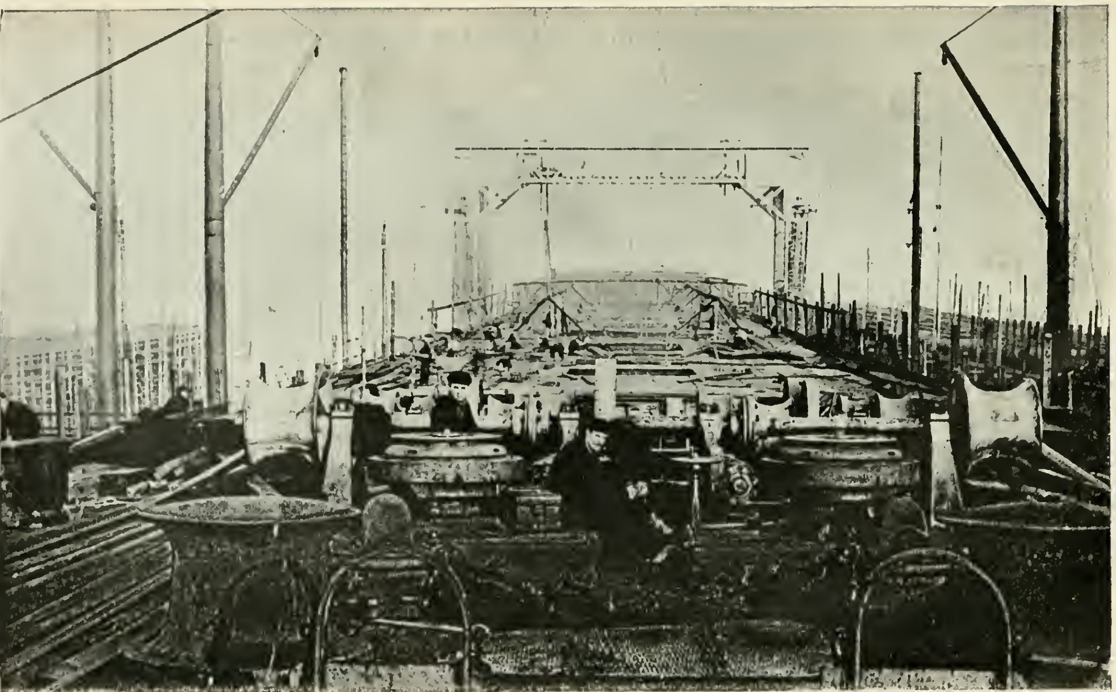
261. — LA FOIRE A LA FERRAILLE

Cl. de Paul Céniaux. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



262. — LE PLUS GRAND NAVIRE DU MONDE : « LE CELTIC »
de la White Star Line

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Rousset.



263. — LE PONT DU « CELTIC » AVANT LE LANCEMENT

Cl. de Gribayédoff, Gr. de Rousset,



264. — UNE FÊTE A CHO-LON (COCHINCHINE)

Obtenu avec jumelle stéréo-panoramique Mackenstein. Gr. de Rousset.



265. — UNE FÊTE A CHO-LON (COCHINCHINE)

Obtenu avec jumelle stéréo-panoramique Mackenstein. Gr. de Rousset.



266. — STATUES DES EMPEREURS DE CHINE, PRÈS DE PÉKIN

UNE INNOVATION

Les vues stéréoscopiques de « l'Instantané »

L'Instantané commence aujourd'hui la publication d'une série de **vues stéréoscopiques**. C'est une expérience qu'il tente dans l'espoir d'être agréable au public de plus en plus étendu qui s'intéresse à lui. Le sort de cette expérience dépend donc de l'accueil qui lui sera fait. Il nous est du moins permis de penser que cet accueil sera favorable et que l'approbation du public sera la récompense de nos efforts.

Dans ce fascicule du 20 avril, *l'Instantané* présente deux vues stéréoscopiques ayant pour sujet une fête à Cho-lon, en Cochinchine. Regardées au moyen du stéréoscope, ces photogravures, par le relief et la perspective qu'il leur donne, prennent un aspect des plus curieux et, sous la réserve des couleurs et du mouvement, rendent la nature avec une vérité saisissante.

On évitera, pour regarder ces images, une lumière trop vive. Il convient aussi de cligner légèrement les yeux pour atténuer le « grain » de la gravure. Dans le cas où il y aurait des points blancs sur ces vues, il faudrait les faire disparaître à l'aide d'un crayon Conté très fin, ou plutôt encore avec un peu d'encre de Chine additionnée d'eau suivant le ton.

Ces vues peuvent être collées sur carton ; on emploierait alors un peu de colle de pâte ; il importe ensuite de les bien laisser sécher avant de s'en servir.

Pour faciliter l'examen de ces vues, nous mettons à la disposition de nos lecteurs, au prix de 2 fr. 25 pris dans nos bureaux ou de 3 francs franco de port et d'emballage, un stéréoscope muni de deux verres de 30 × 32 centimètres, — ainsi que d'une poignée pliante permettant de regarder ces images dans « l'Instantané » sans les découper.

Ces vues sont montées à l'écartement de 75 millimètres. Ceux

de nos lecteurs qui possèdent des stéréoscopes à lentilles dont l'écartement est de 65 millimètres devront découper les gravures et les coller sur bristol, en supprimant 5 millimètres (un demi-centimètre) du côté où elles sont accolées. Il est très important dans ce cas de ne pas intervertir, en les rajustant, l'ordre dans lequel elles étaient placées; autrement le relief disparaîtrait. Il convient donc de les numéroter avant de les découper.

Adresser les demandes de stéréoscopes à MM. Plon-Nourrit et Cie (service de *l'Instantané*), 8, rue Garancière, Paris — 6e.

NOS GRAVURES

---

255 à 257. — **Le president de la Republique à Nice.** — Le président de la République, accompagné du ministre des affaires étrangères et du général ministre de la guerre (les ministres de la marine, du commerce, des travaux publics, de l'agriculture, l'ayant devancé dans le Midi), a quitté Paris le 7 avril pour un voyage à Nice et à Toulon. Ce déplacement officiel, qui a été marqué par la visite d'une escadre italienne, commandée par le duc de Gênes, dans le port de Toulon, a pris fin le 11 avril.

Le président, en arrivant à Nice le 8 avril, était attendu à la gare par le général Metzinger, commandant le 15e corps d'armée; le vice-amiral de Maigret, commandant l'escadre de la Méditerranée; le maire et le conseil municipal de Nice; le général gouverneur de Nice, et le général Caze, commandant la 29e division. C'est dans la cour de la gare, devant un détachement du 7e chasseurs avec le drapeau, que le président a remis les décorations, en commençant par la rosette d'officier de la Légion d'honneur au colonel d'artillerie Faure.

A l'occasion du voyage du président de la République, le drapeau des chasseurs avait été transporté de Vincennes à Nice et présenté aux chasseurs de Nice. C'est la cérémonie de cette présentation du drapeau que représente notre gravure.

258, 259. — **L'assemblée annuelle de la société des gens de lettres** s'est tenue récemment sous la présidence de M. Paul Hervieu, président de la société, qu'on reconnaîtra dans

la première gravure, ainsi que M. Chincholle, comme on reconnaîtra dans la seconde Mmes Gyp, Daniel Lesueur, etc.

260, 261. — **La foire à la ferraille.** — La fin du Carême ramène tous les ans la foire aux pains d'épice, la foire à la ferraille et la foire aux jambons. C'est une habitude immémoriale qui, chaque printemps, porte les Parisiens vers la place de la Nation et les quartiers voisins, où se tiennent ces foires spéciales et d'un pittoresque si particulier.

262, 263. — **Le « Celtic ».** — On vient de lancer, en Angleterre, le vaisseau du plus fort tonnage qui existe. Le *Celtic*, construit pour la White Star Line, a, en effet, un tonnage de 20,880 tonnes, alors que le *Great Eastern*, qui vient après lui, atteint 18,915 tonnes. La longueur du *Celtic* est de plus de 232 mètres (l'*Oceanic* le dépasse de très peu); sa largeur est de 25 mètres, inférieure à celle du *Great Eastern*, et sa hauteur dépasse 16 mètres, égale à celle de l'*Oceanic*.

264, 265. — **Les vues stéréoscopiques de « l'Instantané ». — Une fête à Cho-lon (Cochinchine).**

266. — **En Chine. — Statues des empereurs de Chine, près de Pekin.**

PRIX DES ABONNEMENTS

1° à L'INSTANTANE

	SIX MOIS	UN AN
FRANCE...............	3 50	6 »
UNION POSTALE........	4 50	8 »

Prix du numéro : 10 *centimes.*

2° à LA REVUE HEBDOMADAIRE

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
PARIS................	5 25	9 50	18 »
DÉPARTEMENTS	5 75	10 50	20 »
UNION POSTALE.........	7 »	13 »	25 »

Prix du numéro : 50 *centimes.*

LA REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIERA PROCHAINEMENT

LE GESTE

PAR

PAUL BOURGET

ET

LE SIÈGE DE STRASBOURG

PAR

Paul et Victor MARGUERITTE

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 2157.

LE VENT
DANS LES MOULINS

(Suite)

XIV

Le petit bœuf donnait le dernier coup de collier dans le champ. La terre était rose et légère là où il avait tiré la herse, tout fumant dans le soir clair. Et puis à grands pas le paysan s'en allait devant lui, ouvrant les mains et revenant. C'était le temps des navets, la graine à la volée pleuvait. Si seulement il avait pu pleuvoir pendant une semaine! On regardait toujours du côté de la mer. Quelquefois il faisait un ciel doucement gris et plat, avec si peu de vent que les moulins ne tournaient plus et qu'il fallait haler les bateaux.

Les petits fermiers qui rouissaient leur lin non plus n'étaient pas heureux : les mares partout tarissaient. Ce n'était plus comme au bon temps. Josine Abeels, avec son petit dodelinement de tête sous son bonnet à ruchés, se remit à parler des premières années de son mariage. Le lin alors était une des richesses du pays : tout le monde avait son champ qui donnait de la belle toile pour les lits d'amour et les suaires. Les tisserands à leur métier ne chômaient pas. Ensuite il était venu des bateaux d'Amérique.

Annah, avec deux femmes du village, commença la grande lessive. Toute la maison odora l'écume des savonnées. A trois elles buandaient jusqu'à la nuit, chacune devant son trépied, au frais de l'ombre sous le hêtre rouge près de la cuisine. Le linge de table, cette richesse des Abeels, herbait dans la prairie du voisin; la toile blanche à reflets bleus semblait avoir trempé dans des bains de lune. En travers du potager pendaient les chemises, bras ouverts.

Un matin arrivait la repasseuse : on entendait les coups sourds des fers qu'avec ses bras nus, dans la chaleur rouge de la cuisine, elle écrasait sur l'amidon gras. Puis Josine Abeels, par tas symétriques, s'occupa de ranger le linge au fond des armoires. Une senteur saine d'herbes et de réséda séché se volatilisait de la chambre. Et tout en empilant, Josine constamment parlait des marchands de lin qui autrefois faisaient de bons coups. Maintenant il n'était plus question du lin qu'à l'époque où on portait la main à son nez, à cause de la puanteur du rouissage. Elle venait des villages en amont de la rivière où l'industrie du lin précairement vivotait encore. Entre la fenaison et la coupe des blés, on finissait de tirer la plante avec la racine. Une fois la semence enlevée, les bottelées, en des cages à claire-voie, étaient coulées à l'eau, sous des charges de pierres. Pendant cinq semaines le textile macérait; on remontait ensuite les cages. Il n'y avait jamais assez de bras pour ce dur ouvrage.

Flanders, fidèle à son plan, était parti faire campagne chez les ouvriers du lin. Mais encore une fois l'autorité s'était liguée avec les gros fermiers : on l'avait traqué de territoire en territoire. Dries savait qu'il allait tenter un dernier coup. Un matin il passa chez Goliath et chez le fils du cordier, disant :

— Ça sera pour demain.

Le ferrant n'était pas fâché de savoir où on en était. Ils se joignirent à la gare, tous trois en blouse bleue et la trique dans les mains, comme des marchands de bœufs. Ils débarquèrent dans un village, d'un large pas abattirent une heure de route à travers champs. De

l'ouest soufflait un vent bourru qui avait l'odeur du lin pourri. Le démocrate les attendait au bord de la rivière avec un bateau. C'était une idée à lui, ce marché passé avec un batelier qui descendait la Lys. Le bateau se mettrait en marche vers midi : personne ne pouvait l'empêcher de tenir meeting au fil de l'eau.

Ils errèrent un peu de temps sur la berge, regardant travailler dans les cages : les hommes, jambes nues, piétinaient le lin visqueux, enfonçaient dans une bourbe gluante. Chaque fois qu'ils retiraient les moellons, la cage remontait : l'eau tout autour bouillonnait, grasse et croupie comme le jus des purots. Des gaz à la surface crevaient en vésicules, des putritions huileuses dérivaient par larges plaques, puant la charogne et les résidus humains. Depuis des semaines ils respiraient cet air empoisonné, combattant la nausée par des rasades de genièvre. Et d'autres hommes sur la rive à mesure étendaient sécher les gerbes qu'ils leur passaient. Les quatre amis ne finissaient pas de fumer des pipes.

— Peuh! Ils l'ont toujours fait ainsi, disait Dries tranquillement, en vrai fils de marchand de lin.

Goliath non plus n'était pas facile à attendrir, sous la poudre de limaille incrustée dans sa peau coriace de tape-dur. Flanders disait avec pitié :

— Ce sont là pourtant des hommes comme vous et moi.

Dries, ce jour-là, n'était pas en train d'avoir une âme. Le temps était trop clair, ce temps de vent et de soleil qui met aux yeux des miroirs de joie. C'était les jours de pluie qu'il se sentait le mieux un homme. Il y a toujours un peu le regret des ciels gris dans l'œil d'un Flamand.

Midi sonna aux paroisses et ils se dépêchèrent de retourner vers le bateau. Flanders le premier grimpait à bord. Gide donnait un coup de barre. Le batelier, s'étant passé l'attelle autour du corps, se mettait à tirer d'une force de cheval. Goliath pesait sur la gaffe, enfoncée dans la berge.

Il y eut un grand mouvement sur la rive : tout un

peuple misérable remontait de la rivière, avec la peste du lin sur les os. Les ouvriers, en mangeant leur chanteau de pain, se massèrent en petite foule. Il était venu aussi des femmes et des enfants. Quand la rafale soufflait, l'horrible odeur montait plus âcre de leurs loques humides. Des vieux silencieux roulaient des yeux de fièvre dans des faces plaquées de croûtes d'ordures. Les jeunes hommes, eux, avec leur sang de vie au cœur, s'amusaient comme à une frairie. Tout d'une fois les têtes en tas se retournèrent vers le garde champêtre qui arrivait par les champs, les boutons de cuivre de sa tunique reluisant sous les tapées de bleu cru du ciel, entre deux nuages. Une bordée de fronde passa, la gaieté ameutée des hommes de Flandre devant les maîtres.

Tous, en files serrées, ensuite s'avancèrent le long de la berge tandis que le bateau gagnait le milieu de la rivière. Un grand silence maintenant s'étendait. Flanders, tête nue, debout sur le pont, faisait face à la rive et parlait, de sa voix enflammée d'apôtre. Il se sentait dans un de ses bons jours, avec ce vent rude qui lui secouait les idées dans la tête et toute la vaste campagne blonde à perte de vue devant lui, bornée au loin par des clochers. Il dit l'insuffisance des salaires, la condition humiliée des travailleurs devant les patrons, l'inutilité de leur servage qui ne leur garantissait pas même une vieillesse à l'abri du besoin. Il plaçait là encore une fois son « vieux Lion de Flandre ». Sur la berge le batelier lentement halait, cassé en deux, donnant un coup de collier à chaque pas, ses sabots dans la main. Toujours on entendait ronfler le timbre cuivré du tribun par-dessus la marche à pieds mous de la foule dans la terre grasse de rouissure. Elle allait avec le bateau et avec le vent vers quelque chose qu'on ne savait pas et qu'il leur montrait avec la main en leur parlant du temps heureux où le sol serait à tout le monde. Les vieux alors tendaient le cou et avec leurs yeux blancs regardaient vers le bas du ciel. Les moulins entre eux se faisaient des signes. Eux aussi, du haut de leurs buttes rondes, regardaient du côté où

allait ce peuple misérable. Ils étaient plus élevés que les clochers des paroisses.

Toutes les fois que Flanders parlait des oppresseurs, les têtes en ricanant se retournaient vers le garde champêtre s'avançant à petits pas. Les gros fermiers, les mauvais patrons qui s'engraissent en payant des salaires de famine aussi recevaient leur paquet. C'était bon d'entendre les huées et les sifflets partir en tempête. Flanders, les mâchoires en avant, ses terribles mâchoires de boule-dogue, fonçait d'un geste en coup de poing. Constamment il faisait du vent.

Il arrivait que le bateau par moments dérivait vers le bord. Dries pesait sur le gouvernail, Goliath poussait avec la gaffe et une seconde le batelier cessait de tirer. Le garde champêtre aurait bien voulu intervenir dans ces moments, mais, sitôt que le bateau stoppait, Flanders cessait de parler. Et puis le batelier de toutes ses forces pesait sur la corde, la gabare de nouveau glissait, les larges poumons du démocrate soufflaient.

Du fond des campagnes, voyant là-bas s'avancer ce fourmillement noir, on accourait. Des gens emboîtaient le pas au batelier, sur le chemin de halage. C'étaient des ouvriers, des mercenaires comme ceux de l'autre rive, qui travaillaient aux cages. Les fermiers seuls se tenaient cois : un silence sournois pesait sur les fermes au long de l'eau.

Gide Keukelaer tout à coup tendit le cou : il avait cru voir le guet de deux hommes derrière une haute meule, à une cinquantaine de mètres en avant du bateau. Les yeux fixes, il regardait lentement se rapprocher le cône roux baigné de lumière. Flanders maintenant, pour finir, tâchait de ramasser son simple auditoire dans un grand mouvement. Les interpellant directement, il leur demanda si toujours ils accepteraient de crever comme des chiens à la niche. Une clameur s'enfla d'une rive à l'autre. Ils levaient les poings et criaient : « Non non ! » face au bateau. Le batelier seul semblait n'avoir rien entendu, la corde en travers du corps, et donnait des coups de collier réguliers, sans s'arrêter.

— Eh bien! s'écriait-il, venez à notre parti. Jurez d'être avec nous, qui sommes pauvres comme vous, et de nous soutenir dans nos luttes pour faire de vous des hommes libres, dignes des grands Flamands vos aïeux. Saint Paul a dit : « Celui qui ne travaille pas n'a pas le droit de manger. » Il a dit aussi : « Celui qui croit qu'il est né pour lui seul ne mérite pas d'être né. » Nous sommes tous frères, nous sommes tous enfants de Christ. Il faut changer l'ancienne société où la peine, la famine et la mort sont du côté de ceux qui travaillent, où le bien-être et la sécurité sont du côté de ceux qui ne travaillent pas. Il faut assurer au travailleur une part des bénéfices que son labeur fait réaliser aux patrons. Il faut qu'il puisse compter sur une pension de retraite pour sa vieillesse... Le jour où nous serons au pouvoir...

C'était déjà comme s'ils y étaient eux-mêmes, avec du pain et de la bière sur la table, et de la musique de violon le dimanche. Le batelier se disait qu'après tout il pourrait bien y trouver son compte aussi. Il ne tirait plus que d'une épaule, l'autre avec son oreille gauche tournée vers ce garçon qui pouvait parler si longtemps sans cracher. Dries se répétait à lui-même : « Celui qui ne travaille pas n'a pas le droit de manger. »

On passa devant la meule. Elle était ronde comme une paysanne endimanchée dans son large tour de jupes; d'autres meules, moins grandes, à l'entour se groupaient comme une famille. Elles joignaient un champ de betteraves aux grosses tiges lie-de-vin. Un peu plus loin s'espaçaient les pommiers noueux d'un vieux verger. Dans les coups de vent, toutes les feuilles des betteraves se retroussaient, les pommiers étaient secoués comme des ballons tirant sur l'amarre. Gide, devant les formes brouillées de ce paysage qui constamment bougeait, n'était plus aussi sûr d'avoir vu se cacher deux hommes derrière la meule.

Une pierre soudain siffla, passa comme une balle.

— Jurons tous ensemble... disait Flanders.

Et puis il tournoyait sur lui-même avec sa phrase coupée au ras des dents et, avant de s'abattre, il avait

seulement le temps de porter la main à sa nuque, battue d'un choc terrible. La foule, d'une poussée énorme, descendit la berge, entra à mi-jambes dans la rivière, criant vers l'autre rive. Le batelier s'arrêtait de haler, tirant de toute sa force le bateau à lui pour remonter à bord. Et personne n'avait rien vu; on ne savait que cela, c'est qu'un homme qui l'instant d'avant parlait dans toute la force de la vie, à présent était là saignant comme un bœuf. Gide seul apercevait distinctement deux hommes qui, de meule en meule, fuyaient dans la direction du verger. D'un saut à pieds joints, il touchait terre et se mettait à courir. Ils étaient bien vingt qui jouaient des jambes derrière lui. De l'autre côté de l'eau, les ouvriers criaient : « Tue! tue! » avec de grands gestes par-dessus la rivière.

Goliath, livide sous son cuir brûlé aux feux de la forge, tenait Flanders soulevé contre son genou. Son bon cœur de géant lui sautait des yeux en larmes lourdes comme de l'étain fondu : il était aussi plombier à l'occasion. Et il penchait sa massive tête crépue sur le front inanimé, appelant doucement Flanders comme un fils. De moment en moment le batelier allait puiser une écuelle d'eau fraîche dans la soute. Dries, agenouillé près de Goliath, ne cessait pas de laver la plaie. La pierre, un caillou effilé, avait troué le bas de la nuque. Une petite mare rouge gluait sur le plancher. C'était le premier sang versé pour la cause.

Les mains de Dries tremblaient si fort qu'il était obligé quelquefois de s'arrêter. Goliath alors prenait le mouchoir et, avec ses doigts rugueux, à son tour tamponnait. Personne ne pensait à aller chercher le médecin. D'ailleurs, il habitait à plus d'une lieue; la mort souvent arrivait avant lui. On entendit se perdre très loin les cris des hommes qui, avec Gide Keukelaer, donnaient la chasse aux bandits. Mais ceux-ci avaient de l'avance : ils purent gagner un petit bois de sapins par delà le verger.

Flanders poussa un grand soupir et il soulevait à demi les paupières par-dessus des yeux morts. Une partie des ouvriers, chassés par l'heure, étaient repartis

pour le travail. Les autres demeuraient plantés sur la berge, les mains dans les poches, regardant toujours du côté de la campagne. Ceux-là ne parlaient plus, retombés à la passivité triste de leur vie. Dries prit les mains du tribun dans les siennes et il sanglotait.

— C'est nous, ami... Nous sommes là près de vous.

Flanders les regarda l'un après l'autre; la vie lui revenait à travers un reste de nuage. Il prononça d'abord des paroles sans suite, parlant du lin, des beffrois, de la belle terre de Flandre. Le vent sous lui secouait le bateau. Maintenant aussi la vie rentrait en Dries Abeels, une onde violente de sang et de colère. Ses narines battaient, quelque chose le poussait à faire une chose qu'il ne savait pas. Et une seconde, il tourna sur lui-même, poussant un souffle de taureau. Tout à coup il ramassait le mouchoir qui avait servi à laver la plaie ; il le trempait dans les éclaboussures rouges. Et, avec le claquement de ce linge sanglant au-dessus de sa tête, il se dressait devant les ouvriers.

— Amis, cria-t-il, notre sainte cause vient de recevoir le baptême du sang. Il nous manquait un drapeau. Le voilà. Il est taché du sang d'un frère. Tout à l'heure, c'étaient nos idées que nous défendions. A présent c'est notre vie. Eh bien! je le lève devant Dieu, ce drapeau. Je le prie d'accepter le sang qui est dessus comme un sacrifice à notre foi.

C'était la première fois qu'il parlait devant une foule : il était étonné de trouver aussi facilement les mots. Un jour il avait joué le rôle du grand duc de Bourgogne avec les compagnons de la Chambre de rhétorique. De l'avis unanime, il avait eu vraiment le geste et la voix d'un roi. Le journal avait même publié à cette occasion un article judicieux où le rédacteur énonçait cette particularité, qu'au fond de tout Flamand il existe un acteur et un orateur. Dries, avec son drapeau rouge dans les mains, gonflait la voix comme un roi qui appelle ses vassaux à la guerre.

Une clameur monta de la berge. Les vieux hommes tremblaient de tous leurs membres; les jeunes hurlaient : « Vivat Flanders! Vivat Abeels! » Il n'aurait eu

qu'à sauter du bateau pour les mener brûler les granges. Goliath frappait son poing dans l'air en poussant des mugissements de bête blessée. Flanders lui-même était secoué par son grand cri de douleur et de fraternité : il avait pris sa tête à deux mains et pleurait. Le batelier à part lui songeait qu'il aurait pu demander un franc de plus pour la location de son bateau.

Les ouvriers s'en allèrent : on les voyait courir à travers la campagne, du côté des cages. Sur l'autre rive revenait Gide Keukelaer : il avait battu le bois de sapins inutilement. Il y avait un peu de temps que le garde champêtre prudemment était reparti. Le batelier offrit de hisser la voile et de les mener avec son bateau un bout de chemin. Ils descendirent la rivière pendant près d'une heure. Le vent de la mer les poussait, soufflait sur eux l'odeur fétide du lin. Quelquefois la Lys était toute bleue, avec un frisson froid, sous la clarté crue du ciel. Ensuite des nuages lourds passaient ; l'eau prenait des tons de peau d'anguille. Ils voguaient dans la sérénité des grands paysages de la fin de l'été.

Flanders n'éprouvait plus qu'un mal sourd dans la tête. La force de la vie de nouveau l'avait repris : il disait qu'il était prêt à recommencer. Quand sa bouche se tirait avec une grimace de douleur, Dries savait ce que c'était et lui lavait la plaie. Et puis il voulut descendre, marcher devant lui dans la sensation chaude du vent. Les moulins tournaient ; les femmes commençaient à sarcler les navets; dans les granges les fléaux battaient. C'était doux au cœur comme le goût du pain frais. Tous trois sur un rang, à petits pas, ils prenaient un sentier puis un autre, doucement assourdis par le ronflement du vent dans les arbres. Ils cessaient souvent de parler. Ils arrivèrent à la lisière d'un bois de chênes. La plaine s'étendait devant eux, toute rose avec le dessin léger du hersage comme la laine courte d'un tapis. Le soleil dès cinq heures de l'après-midi, entre deux blocs de nuage, éclairait les meules. Le sol à leur pied se mouvait dans l'ombre. Flanders se

coucha dans le chaud duvet de la meule qui était le plus près du bois. Il ne souffrait plus, il n'éprouvait plus qu'un brisement las et il était heureux, avec l'odeur fraîche de la terre autour de lui.

— Terre de Flandre, soupira-t-il, douce terre de Flandre! On voudrait mourir pour toi!

Tous disaient cela. En caressant du plat de ses mains les longs cheveux d'or des foins, il s'endormit. Jusqu'à l'angélus, ils veillèrent sur son sommeil comme pendant une trêve d'armes. Le vent était tombé. Les moustiques faisaient de petites danses en rond autour des meules. Dries tout de même n'était pas fâché d'avoir si bien parlé.

XV

Et puis il pleuvait.

Un matin, Annah criait du bas de l'escalier :

— C'est la pluie, Dieu soit loué!

Elle annonçait cela comme une joie pour le monde. On entendait, dans la maison sourde, les talons de Mme Abeels courir lourdement vers la fenêtre. Elle écartait le rideau et à son tour disait :

— Dieu soit loué! C'est la pluie!

Dries ce jour-là avait décidé d'aller chez les Maris. A son tour il se jeta à bas de son lit, ouvrit la fenêtre, et à peine il pouvait voir le clocher de l'église dans les fins réseaux qui accrochaient une toile d'araignée aux pans du ciel. Les feuilles collaient aux arbres comme des draps après la lessive. Un évent d'encens humide doucement fraîchissait le jardin. Il lui parut qu'il revivait comme le pré, comme les champs de navets. Même le gros merle, en s'ébrouant et sautillant dans le potager, avait une joie ivre et mouillée. Les pinsons aussi se gargarisaient avec la douce pluie. Il pensa aux vaches de Kokx dans la grande prairie grise. Celles-là auraient été contentes. Sa poitrine se gonflait d'air jeune.

— Ah! ah! cria-t-il joyeusement dans l'escalier, c'est enfin la pluie!

Une petite buée brune s'effumait de la cafetière dans la salle à manger. Sur la toile cirée il n'y avait qu'une tasse. Josine Abeels avait gardé l'habitude de déjeuner seule avec Annah à la cuisine : c'était une vraie femme de Flandre qui connaissait ses devoirs. Comme elle l'avait fait du temps du marchand de lin, elle continuait à servir le fils en humble servante dévouée, sa petite tête de côté sous le bonnet comme une sainte femme. Dries descendit et tout de suite demanda si le journal n'était pas encore arrivé. Annah, en train de tisonner son poêle, répondit que sans doute le facteur encore une fois s'était attardé dans un des cabarets de la place. Son cœur sautait à l'idée qu'il pourrait y avoir un article sur lui. Il traversa le jardin, alla jusqu'au petit pont. Un parapluie vert s'avançait sous les arbres, tout clair d'eau.

— Eh bien, tout de même, voilà la pluie, disait gaiement le facteur.

Et il tirait le journal de dessous un tas de lettres et de paquets. Dries était étonné qu'il ne lui parlât pas de la grande nouvelle. Il oublia de refermer la clôture, repartit en sautant à travers les petites flaques. Mme Abeels achevait de verser le café dans le bol à fleurs bleues. Elle l'opalisa ensuite d'un nuage de lait et agita le sucre avec la cuiller. Six tartines finement beurrées s'empilaient sur l'assiette à côté du bol. Dries très vite détacha la bande. Ses yeux sautaient de colonne en colonne sans rien découvrir. Il croyait qu'il y avait là un peu de mauvaise foi de la part du rédacteur. C'était curieux comme en ce moment il avait cessé tout à fait de penser à la blessure de Flanders.

Des bubelettes bouillonnèrent au fond de la vapeur brûlante; l'arome nerveux chatouillait la narine de Dries; et à petites fois il trempait son pain dans le bol. Mais il ne put dépasser la quatrième tartine. Il regardait du côté des vitres toutes mates, brouillées d'eau. Josine Abeels tournait autour de la table, lui reversait du café chaud.

Il alla fumer une pipe au pigeonnier. Le beau temps était cause qu'il avait un peu négligé ses boulins. Les pigeons étaient à la maison. A cause de la pluie, la petite herse de fer ne battait pas comme les autres matins. C'est qu'il pleuvait vraiment! L'eau glougloutait dans la gouttière avec un petit hoquet à mesure qu'elle s'épanchait dans la tine. Et il demeurait là, à croupetons, regardant les mâles caracouler en piétinant autour des femelles. Il avait cédé à Baezen ses capucins : il ne voulait plus garder que des ménages de pigeons voyageurs. Au moins on a la chance de gagner des prix.

Au bord des cases, les petits de la dernière couvée, leur chair grenue à nu sous le duvet, constamment ouvraient des becs jaunes en pépiant vers la mère. Un jeune mâle d'une couvée antérieure commençait à gonfler son jabot et tâchait de se coupler avec une des petites femelles. Dries s'était promis de les donner à Mamie quand à leur tour, comme les parents, ils se seraient mis en ménage. Par moments un des pigeons allait jusqu'à la planchette; il regardait en haut, en bas, et se dépêchait de rentrer.

— Neuf heures! Déjà! compta le garçon.

Les neufs coups tombaient de l'église avec un son mouillé. Il prit son parapluie, troussa le bord de son pantalon et, d'un bon pas de route, il se mettait à marcher. L'ondée tombait, lustrale, sur les haies, les toits, les vergers. Un ciel pâle flottait par-dessus les verts avivés, peints à neuf. Il faisait doucement gris et frais après la grande souffrance de la terre qui avait rôti tout l'été. On avait bon au cœur d'aller les pieds humides le long des petits fossés. Les enfants jouaient autour des petites maisons à vitres noires. Kokx n'avait jamais lustré d'aussi fines soies que celles des vaches dans la prairie. Elles ressemblaient à des touffes de fleurs claires, heureuses, avec des pis lavés et des cornes vernies. Le vieux petit pêcheur aussi était content, en rond comme l'escargot dans sa barque : le picotement de la pluie faisait remonter l'anguille comme une amorce vivante. Il n'y avait que le vent qui ne voulait pas être mouillé et se cachait quelque part.

Le moulin sur sa butte regardait au loin s'il n'allait pas bientôt recommencer à souffler. Le meunier était appuyé contre la porte et sifflait un air mélancolique.

— Voilà enfin la pluie, cria Dries en passant.

Mais celui-là ne disait rien : il ressemblait, perché en haut de son échelle, à un gros oiseau qui attend le vent pour repartir. Dries riait.

Il longea des haies de verger; à chaque épine tremblait une perle brillante; les poules étaient roulées en pelote sous le toit des hangars. Les petits canards, au contraire, par files se dandinaient du côté des mares. Comme la pluie faisait sortir les vers, leurs becs sans fin claquaient, fouillant devant eux sous l'herbe. Les petits jardins, avec leurs yeux de tournesols et de roses trémières, regardaient. Les bruits étaient assoupis, lointains. Il venait des fermes un bruit mou et humide comme si on battait du linge à la rivière. Et au bas du ciel des rouets toujours dévidaient les fils de pluie; la campagne étendait des toiles pâlement grises jusqu'à l'horizon. Quelquefois une châtaigne tombait hors de sa bogue.

Dries était content avec le crépitement des gouttes d'eau sur son parapluie. Quand il accrochait une branche sous les arbres, une petite averse tambourinait. Et il humait fortement l'arome cru des herbages. La terre à gorgées buvait; il écoutait grésiller la pluie aux artérioles comme une salive au bout d'une bouche amoureuse. Il traversa un petit bois de chêneaux. Les feuilles reluisaient. Chaque goutte qui crépitait faisait un trou dans le sable. Des lapins se lavaient les oreilles. Un homme était là, déversant un tombereau de gravats dans le chemin défoncé d'ornières.

— Bonne pluie! dit-il.

— Ah! ah! ah! Voilà, oui, c'est qu'il pleut à présent, répondit Dries.

Il sentait le safran et le champignon dans le bois. Dries s'agenouilla, cueillit des cèpes qu'à mesure il mettait dans son mouchoir. Il se rappelait que Mamie une fois lui avait parlé de son goût pour les champignons. Et puis de nouveau il prenait par des sentiers à travers

champs ou longeait les files de peupliers. Au bout de chaque chemin il rencontrait la pluie. Elle criblait le duvet des mares, agitait la fermentation des purins. Elle tissait des résilles d'argent autour des petites Vierges des carrefours. Les gouttières avec un hoquet se vidaient dans les puits, débordaient en clapotis le long des murs moussus. Les cabus tout à coup se mettaient à fleurer terriblement.

Dries ne pensait plus au journal ni au bateau. Il était pris de quelque chose de tendre et de frais, avec un cœur mouillé en lui comme la terre. C'était si mélancoliquement doux et monotone, la pluie qui faisait rire les autres! Elle lui chuchotait si mystérieusement des choses d'autrefois avec une voix un peu enrouée qu'elle seule avait! Elle était si vieille elle-même! Aussi loin qu'il pouvait voir, des jeunes hommes comme lui allaient par les petits chemins, écoutant ses tintins de clochettes d'argent sur les feuilles. Elle bavardait avec la haie, avec le poteau à l'angle de la chaussée, avec le pommier perclus tout seul dans le champ. Le toit lui parlait des couvées d'enfants. Quand le vent s'en mêlait, elle arrivait en carillonnant comme les grelots du postillon. Dries à présent était un autre homme, sensible et replié sur lui-même. Si un pauvre chemineau avait passé, un de ces vieux qui s'en vont, leur canapsa au dos, en s'appuyant sur un bâton comme chez Breughel, il aurait pris plaisir à lui serrer la main.

Au tournant, il tomba sur le marchand de parapluies. C'était un visage jovial qu'on était toujours sûr de rencontrer quand les petites lances commençaient à rayer l'air. Il quittait son échoppe sitôt que le ciel se brouillait et poussait par les rues son cri aigu : « Parapluie! parapluie! » comme un oiseau de gros temps. Le marchand allait, courbé sous la charge, sa boutique accrochée à son dos dans une couverture de toile cirée. Et il tenait déployée au-dessus de lui la circonférence d'un alpaga armaturé de baleines puissantes comme des contreforts.

— Dieu soit loué! dit-il, voilà la bonne pluie! la douce pluie! Voilà la pluie!

Celui-là savait bien pourquoi il le disait. Il poussa une barrière, traversa le verger et il cognait à la porte d'une ferme, raclant longuement ses semelles au torquet de paille en travers du seuil. Son cri faisait tomber la pluie plus fort. Le fléau dans une grange voisine à coups rythmés semblait battre la mesure. C'étaient des amis à Dries Abeels. Il entra avec le marchand; mais personne n'arrivait à son appel. Enfin ils entendirent des jurons du côté de l'étable. « Nonndédié! » constamment criait le fermier. Ils l'aperçurent qui, avec la fermière, la servante et la fille de la maison, cherchait à faire avaler une anguille à la vache. Deux déjà avaient passé, la troisième toujours retombait sur la paille. C'est la coutume dans le pays de faire avaler trois anguilles vivantes pour exciter les vaches froides avant de les faire taureler. Le marchand en riant disait une chose grasse; Dries curieusement regardait l'air stupide de la vache; et tout de même à la fin le frétillement de l'anguille descendait.

Dries un peu de temps quitta les sentiers pour suivre la chaussée. C'était un vendredi, jour de marché dans les petites villes. Les fermiers, partis à pointe d'aube, déjà rentraient, secoués sur les bancs de leurs carrioles. Des groins de porcelets roses se crispaient à ras des pailles, entre leurs pieds. Il passait des cabriolets attelés de chevaux jaunes, avec des secouées de rires et de graisses de femmes au ressac des ressorts sous l'abaisse de la capote givrée de coulures de pluie. Celles-là avaient bu un coup de trop dans les cafiots de la place. C'étaient aussi les marchands coquetiers assis en travers de leurs paniers de volailles, dans leurs charrettes emportées par de grands molosses roux. L'attelage roulait d'un train d'ouragan, langues pendantes, dans un fracas de roues et d'abois. Les mercelots, avec leurs tréteaux et leurs bâches, ne repartaient que l'après-midi. Quelquefois on entendait le coup de cornet du marchand de moules tirant sur la bricole à côté du vieux chien famélique. Des files de sarraus et de petits châles en triangle dans le dos s'écoulaient le long des bermes. « Cette fois, c'est bien la pluie! » disait l'un.

« Dieu soit béni, c'est la pluie! » répondait l'autre.

Ils n'en auraient pas parlé plus joyeusement s'il était tombé des napoléons d'or. Chacun pensait à son champ, à la prairie que le soleil d'été avait grillée, aux navets qui tardaient à rondir. Dries disait comme eux. Çà et là il entrait s'humecter d'un coup d'alcool au cabaret, flambait une pipette et repartait, une chaleur au cœur. Dehors toujours du monde s'écoulait, sous les parapluies ronds comme des ballons. Dries ne savait pas pourquoi à présent il songeait aux pâtres de la Nativité. « Ça a dû être ainsi quand ils sont allés voir la crèche dans la nuit de Noël, » pensait-il.

Tout ce que Dries Abeels ne vit pas! Une ménagerie passa, deux lourds chariots où il venait, derrière les barreaux des cages, la rouge face poilue d'un lion et le masque humain d'une hyène. Un dromadaire, avec sa bosse pelée et son cou d'énorme dindon, ensuite s'avançait à pas cérémonieux. Jusqu'au soir les chiens hurlèrent. Les vaches reniflaient l'odeur sauvage et meuglaient. Il vit aussi trottiner entre deux gendarmes à cheval un pauvre homme qui avait volé un pain chez le boulanger. « Après tout, pensa-t-il, si c'est comme dit saint Paul, celui-là peut-être non plus n'avait pas le droit de manger. » Il était plus tranquille ensuite.

A midi, les enfants sortirent de l'école, leurs petits dos en boule sous la pluie, comme des hérissons. Il y en avait de rougeauds et de dodus qui croquaient des châtaignes. Il y avait des petits à minces peaux bleues qui déjà regardaient devant eux, avec des yeux malades de ne rien voir. C'était la graine des paysans, l'humanité des labours qui se lèverait au jour de justice et brandirait les faux. Dries pensa cela exactement et en lui le refrain chantait, le kling klang de l'acier fauchant les races, abattant les moissons humaines.

Dries leur jeta une poignée de monnaie. Il se rappelait le temps où un sou le mettait lui-même en joie. C'était une chose extraordinaire ce qu'on pouvait avoir de boules de gomme et de bâtons en sucre pour un sou à la boutique de la vieille Mietje Suikerbolle.

La sonnette constamment tintelait à la porte en lattis, comme si tous les enfants de chœur étaient venus avec leur carillon. Dans chaque hameau, il y a ainsi une petite boutique qui le soir, derrière ses bocaux de sucreries et de macarons, s'éclaire d'un lumignon fumeux. Et une bonne femme au visage d'aïeule, après avoir fait glisser le sou dans le tiroir, donne une petite tape légère sur la joue des marmots en les appelant « petits cœurs de beurre », ou « petits anges du paradis ».

Un pas après un pas, toujours marchant, il aperçut enfin la maison de Maris. Le toit de tuiles rouges, du fond de la campagne rayée par les hachures de la pluie, semblait venir à lui à chaque coup de talon qu'il enfonçait dans la terre spongieuse. Son cœur battait comme un tambour. Il avait passé à la crosse de son parapluie sa cueillette de champignons; il n'était plus aussi sûr que Mamie prendrait plaisir à cette humble offrande. Il commença bientôt à croiser d'humbles silhouettes de misère qui toutes arrivaient par l'autre bout du chemin, tapant leur bâton devant elles. Et il reconnaissait les pauvres du vendredi qui, de ferme en ferme, s'en vont grabeler, le bissac rempli pour la semaine. La plupart étaient de très vieux pèlerins ayant cheminé par tous les pays de la terre, si minables, avec leurs longues faces maigres, qu'ils ressemblaient à des Christs de grand'route, après la flagellation. Tout le champ pendait à leurs lourds pieds las, enflés par les marches. Là où ils passaient, la terre avait des trous comme des plaies : goutte à goutte ensuite elles se changeaient en petites mares. Aucun d'eux ne disait à Dries en passant que c'était là une joyeuse pluie.

Il suivit à rebours leurs grands pas dans le sol détrempé comme des pas de procession autour des chapelles. La barrière chez les Maris était ouverte. Il coupa par le verger, tourna l'angle de la maison. Près de la porte de la cuisine, un aveugle mené par un petit garçon mangeait une écuelle de soupe. Maintenant il savait pourquoi il y avait tant de trous dans le chemin. L'un après l'autre, ils arrivaient de toutes les roses du vent comme des mouettes chassées par l'autan. Ils

étaient assurés de trouver, ce jour-là, dans la bonne maison la soupe chaude et le denier du voyageur. C'était, tous les vendredis, le même défilé de bribeux cognant à l'huis leur bâton et marmottant des *Pater*. Mamie et les petits, dès la piquette du jour, allaient cueillir les choux, les poireaux et les navets dans le potager. Le chaudron ensuite mitonnait sur le feu; une buée odorante s'évaporait, faisait les vitres mates. Mamie jamais n'avait fini de remplir les écuelles.

— Dries Abeels! disait-elle, rouge de saisissement et de plaisir, s'arrêtant de tourner dans le chaudron, la cuiller à pot entre les doigts.

Il mettait égoutter son parapluie contre la porte, frottait longuement ses semelles au paillasson, et en riant, il la regardait, arrêté sur le seuil. Il avait oublié qu'il lui apportait des champignons frais. Jooske, assise sur une petite chaise dans l'âtre, jouait avec sa poupée. Elle avait levé la tête en l'entendant venir, n'avait rien dit comme si lui aussi eût été un des pauvres pour qui bouillait le chaudron, et à présent elle continuait à bercer sa poupée malade avec une câlinerie maternelle.

— Voilà, Mamie, il pleut, fit-il. C'est du bon temps pour les navets.

Il fit un pas, s'arrêta près du poêle; et l'aveugle à présent passait l'écuelle vide à l'enfant qui la posait sur le coin de la table. Aussitôt, avec sa grosse voix de chantre, il se mettait à dévider son chapelet d'*oremus*. Les syllabes ronflaient, traînantes et basses comme un vent de Toussaint. On entendit son bâton qui tâtonnait le long des pavés de la cour; il tourna l'angle de la maison, tiré par l'enfant, les trous de ses yeux en l'air. Sa voix s'enflait à mesure qu'il s'éloignait sur le chemin.

— Hé! fit Mamie en levant le doigt. Petit-pois-dans-sa-cosse m'a appris quelque chose.

Elle parlait là comme aurait parlé un des enfants. Petit-pois-dans-sa-cosse était un esprit familier des jardins qui était toujours averti de ce qui se passait au loin. Dries rentra la tête dans ses épaules. « Aia, pensa-

t-il, Mamie déjà aura lu l'affaire dans le journal ou bien quelqu'un sera venu. » Il ne savait pas comment elle prendrait la chose et la regardait de côté, avec un rire un peu gêné, sans bruit. Ce garçon simple regretta presque dans ce moment de n'être plus l'obscur fils du marchand de lin qui ne faisait pas encore parler de lui. Comme elle agitait toujours le doigt gentiment en se tournant de son côté, il haussa humblement les épaules.

— Voilà, dit-il, c'est venu comme ça. Je n'y pensais pas la minute d'avant. Ils étaient tous là criant et Flanders avait reçu le coup.

Il paraissait plutôt s'excuser d'avoir été l'homme qui tout à coup se révèle valeureusement à un peuple. Mais Mamie secouait la tête :

— Allez, dit-elle, il est bien inutile d'inventer des histoires. Tout le monde sait bien ce qu'il en est. Pendant que les abeilles faisaient leur miel dans les sarrasins, vous avez dormi tout un jour sous l'arbre au bord de l'eau. Voilà un beau métier !

Il en riait maintenant aussi fort qu'elle.

— Ah ! Ah ! Nous avons fait là, Dolf Barthe et moi, un bon somme, c'est vrai.

Elle le tenait d'un homme du village qui le tenait du fermier à qui appartenait la prairie.

Quelquefois, quand le soleil leur cuisait trop vivement la peau, ils se reculaient vers l'ombre et puis ils se remettaient à dormir. On était arrivé les regarder par-dessus les haies. Il y avait là tout de même un sujet de petite honte pour Dries : elle ne lui aurait pas autrement reproché de n'être bon à rien. Un feu lui brûlait l'oreille.

— C'est que, dit-il humblement, on n'est pas toujours en train.

Il souffrait dans son amour-propre qu'elle ne lui eût rien dit de l'affaire du bateau. Il avait conscience à présent d'avoir fait là une chose qu'aucun autre homme des villages n'aurait faite. Il y en a qui labourent et qui sèment, il y en a qui battent l'enclume ou tapent avec des marteaux sur des clous. Lui, il jetait la graine

de vie dans les âmes. Si seulement il s'était senti le courage de parler ainsi à Mamie, elle ne se serait plus moquée de son sommeil sous l'arbre. Il ouvrit la bouche, mais elle cessa de le regarder et un silence tomba.

Heureusement un pauvre venait par le verger, un pauvre replet et poupin comme un ours nourri de miel. Il béguetait son *Pater* tout d'une haleine sans comprendre et ensuite il recommença jusqu'à ce que Mamie lui eût rempli une écuelle. Presque aussitôt après, trois autres à la file dépassèrent la barrière : le plus vieux tirait ses avantages d'un goître qui le débordait, enflé et bleu comme une vessie. A trois, ils faisaient un bourdonnement de mouches autour d'un pot de crème. Mamie, sans un geste d'impatience, plongeait la cuillère dans le chaudron et, écuelle par écuelle, les servait, un nimbe de vapeur en brouillard à ses frisures, droite et rose devant le feu dans sa jupe de tiretaine et son caraco de flanelle rouge. Aucun d'eux n'aurait pu dire si elle était aussi belle que Dries le pensait : leurs yeux ardents et magnétiques louchaient vers le geste dont elle leur versait la soupe odorante. C'était leurs propres yeux qui semblaient mariner dans le bouillon gras. Un filet de salive leur bavait des coins de la bouche. Et puis, une voix après l'autre s'étranglait dans le glouglou de la déglutition. L'épaisse garbure à mesure leur enflait le cou, tombait dans leurs estomacs du bruit d'une pierre roulant aux pentes d'un puits. Le plus jeune toujours, à travers les trous d'un chancre qui lui avait mangé le nez, renâclait. Il aurait pu jouer la Mort ou la Peste ou la Famine qui sont trois des personnages du mystère de la Vie et de la Mort de Notre-Seigneur à la procession de Furnes. Une odeur de loques sûries tièdement resuait.

Dries Abeels n'éprouvait pas de gêne à se taire. Il s'était assis au chaud de l'âtre; le grand pot de fonte doucement lui cuisait les genoux. Une langue écarlate parfois léchait le dessous de la marmite et, dans le jour bas de la cuisine, lui rosissait une de ses joues d'un rose de porc frais grésillant sur le gril. Lui aussi re-

gardait les mains de Mamie faire avec la cuillère de jolis gestes dans l'air. Et il avait mis sous sa chaise le mouchoir avec les champignons.

Peut-être la jolie fille espérait qu'il lui aurait dit cette fois quelque chose, elle ne savait au juste quelle chose. Lui d'un côté et elle de l'autre, c'eût été une bonne occasion de se parler sans être obligés de se regarder face à face. La pluie qui brouillait les vitres d'ailleurs ternissait à point la clarté comme quand on baisse la lampe, pour n'être pas trop en lumière. Et ils étaient là tout seuls, très loin du monde, avec cette Jooske dorlotant sa poupée et les trois pauvres raclant de la cuiller leurs écuelles. Dehors, la gargouille avec un hoquet se déversait dans la tine. Les choux bouillaient, gonflaient, soulevaient de leurs soufflures le couvercle du chaudron. Il faisait si grand silence que la voix des gens dans la prairie sur l'autre berge paraissait toute proche. Et un bruit de rames battait l'eau.

— Pâ est parti avec la barque du voisin, dit tout à coup Mamie. Il donnait quelquefois un coup de rame et puis il se tenait immobile sous son parapluie. La barque doucement allait. Il n'a pas dû dépasser les roseaux, au tournant.

Elle s'avançait jusqu'au seuil et regardait du côté de la rivière, dans la pluie qui vergetait le paysage. C'était si joliment mélancolique, la buée où les rives se fondaient, avec quelques arbres pâles pour tout horizon et la coulée d'étain froid de l'eau, criblée par le picotis des myriades de gouttes de pluie. Dries pensait à l'autre jour de l'été où un petit vent de soleil poussait le sabot de Poppie.

— Le voilà! fit Mamie; je le vois sous le parapluie. Il écoute tomber l'eau dans la rivière et il ne rame plus. C'est une si tendre musique pour lui, n'est-il pas vrai?

Les pauvres déposèrent leurs écuelles sur le coin de la table. Celui qui portait son goître comme une musette à son cou, à présent considérait Mamie de côté, avec un étrange feu de luxure. Il marmottait son *Pater* d'une voix de crécelle; les deux autres ronflaient

comme des bassons. Enfin ils partirent. Dries s'était levé de sa chaise et regardait dans les yeux de Mamie ce qu'elle-même regardait. Il sut ainsi que Maris encore une fois donnait un petit coup de rame et allait un peu plus loin. Il était si bien dans la chaleur du poêle, il n'aurait plus eu le courage d'aller se mouiller à la porte. Mamie rentra et ses cheveux étaient parfilés de freluches brillantes.

— Oh! dit-elle, quand il a une idée, il n'y a pas moyen de l'en faire démordre... Il parlait toujours de la pluie comme d'une grande joie. Et la voilà enfin. Personne n'aurait pu l'empêcher de s'en aller un peu avec la barque.

Elle soupira, les yeux tournés vers le gris de l'ondée. Sa bouche dont les coins remontaient quand elle riait, avec une bulle de salive aux commissures, avait pris un pli grave comme la bouche des nonnettes sous leur cape blanche. Cette Mamie aimée, au nom déjà presque maternel, était la petite maman qui couvait sous son aile la famille. Il y avait une nuance de maternité jusque dans sa passion filiale pour ce vieil enfant de Maris, perdu parmi ses ombres. Depuis un peu de temps, il parlait constamment de la mère partie, comme si elle était encore là dans les chambres. Il l'appelait à demi-voix longtemps : Kathi! Kathi! et puis il s'asseyait devant le petit orgue; c'était comme une musique dans une église.

Une fois, pendant qu'il jouait, Joose Engel, le poète qui lui avait fait les vers de presque toutes ses chansons, était entré sur la pointe des pieds. C'était un des rares amis du passé qui venaient encore. L'âme du doux musicien planait, volait à travers la Flandre; tous les petits enfants avaient aux lèvres des bribes de son cœur comme l'abeille se gonfle avec les sucs distillés par le soleil : c'était naturel de chanter les chansons de Maris, comme la vache broute le pré, comme il vient des fleurs d'iris au bord de l'eau. Le vent qui passait dans les moulins chantait une chanson que tout le monde reconnaissait, que seul Maris avait pu noter. Le petit ruisseau avec ses petits canards, le va-et-vient

de la navette sur le métier du tisserand, le cri du héron dans le soir, c'était encore comme si on entendait ses chansons. Cependant si peu de gens parlaient encore de Maris, il semblait mort depuis si longtemps, lui dont la chanson vivait, éternelle !

Joose Engel était assis dans un coin : il avait longtemps écouté et puis il s'était mis à pleurer dans sa grande barbe grise. Maris doucement était venu à lui, ils s'étaient tenus embrassés comme les fils d'une même mère.

Joose Engel disait :

— Maris n'a jamais rien composé de plus beau. C'est l'hymne de l'Amour à travers la Mort. Il faut qu'un jour la Flandre entende à genoux ce testament, je dis, de son génie.

C'était un vrai Flamand, ce Joose Engel, avec ses mots sonores. Sa paupière tout de suite s'humectait de s'écouter vibrer avec emphase. Quand il frappait de son poing sa poitrine, il croyait que toute la patrie en tressaillait. Il demanda à Maris de recommencer. Le musicien alors se mettait à rire et avec les poings plaquait, en travers du clavier, un tapage lourd, comme au temps où il était carillonneur au Beffroi de Bruges. Et ensuite il regardait fixement le poète, disait :

— Il y avait là des rats par centaines. Ils montaient du bas de la tour et ils arrivaient mettre leur petit museau pointu au bord de l'escalier.

Mamie avait un mouvement résigné des épaules en contant cette histoire. Il faut bien accepter la vie comme elle nous vient, disait sa petite tête blonde sur le côté. Dries pensait aux moulins qui, les jours de gros temps, tournent au vent hagard et ne se cassent pas. Dehors maintenant la pluie tombait, d'une chute lente de larmes. Dries avait été pris au cœur par le mot de Joose Engel. C'était comme s'il l'eût tenu d'Engel lui-même. Ses paupières humides clignotèrent. On entendait là-bas grincer l'aviron dans le trôlet.

Des pas tout à coup descendirent l'escalier. Une voix crait :

— Qui c'est, dis, Mamie, qui parle avec toi ?

La porte s'ouvrait : Poppie était là, son livre de lecture à la main. Les jours de mauvais temps, les enfants n'allaient pas à l'école, trop éloignée, et Mamie leur donnait la leçon. Lotje à son tour dégringola l'escalier; ensemble ils venaient regarder Dries curieusement sous le nez. Poppie riait et disait à Lotje :

— Est-ce qu'il dira quelque chose aujourd'hui?

Ils savaient bien que chaque fois que Dries arrivait, il y avait toujours une chose qu'il voulait dire; et il s'en allait comme il était venu, sans l'avoir dite. Entre eux ils s'amusaient à un jeu où Poppie, malin déjà comme un acteur, imitait le bon garçon tournant son chapeau dans les mains et traînant sur les mots : — « Bonjour, Mamie; j'étais venu pour vous dire... »

Mamie elle-même était obligée d'en rire.

Lotje, avec ses yeux fous sous ses mèches en frisures de copeaux, tout à coup se jetait sur Dries, le battait de ses poings en boule, criant :

— Eh bien! si tu es venu pour cela, il faut le dire à nous aussi.

Jooske profitait du désarroi général pour secouer avec une rage froide sa poupée comme un sac de loto. A chaque secousse elle disait : « Méchante poupée! Vilaine poupée! » sans vouloir dire ce que sa poupée lui avait fait. Et puis cette Jooske sauvage apercevait le mouchoir aux champignons sous la chaise :

— Oh! vois donc, Mamie, ce qu'il nous a apporté!

C'était une vraie scène de comédie.

Dries dut bien avouer qu'il avait perdu cela de vue. Il défit les nœuds et les champignons roulaient sur la table parmi les écuelles.

— Ils étaient tout frais de pluie quand j'ai passé dans le bois, lui dit-il.

— C'est comme il dit, s'écriait Mamie en aspirant l'arome humide; il les a cueillis tout mouillés de pluie : ils sont frais comme s'ils sortaient de la terre!

Et elle se tournait vers lui, un joli feu rose au battement des narines. Dries était plus heureux que si elle l'avait félicité pour l'affaire du bateau. Ses paroles dégelèrent : il ne cessait pas de parler du bois, de la

pluie qui grésillait, des feuilles qui avaient une collerette de fines gouttes claires, tandis qu'il se tenait à genoux, tirant délicatement les champignons. Alors il était véritablement éloquent; on croyait voir tomber la pluie. Mamie qui, à la pointe du couteau, tout de suite s'était mise à racler la peau tendre des champignons, s'arrêtait pour le regarder.

— Eh bien, dit-elle en riant, vous les mangerez avec nous. Toi, Jooske, emplis le poêlon d'eau fraîche. Toi, Poppie, tisonne et charge le feu. A présent que les pauvres ont fini de passer, nous avons le temps de penser à nous. Petite Lotje, tu mettras la nappe, celle à carreaux bleus et blancs. Bonté du ciel! qui a changé de place le panier aux œufs? Voyons, qui a pris un œuf dans le panier? Allez, je savais bien le compte; il y en avait seize et c'est le plus gros qui manque. Poppie, sois franc, c'est toi qui as chipé le gros œuf de la poule noire.

— Oh! fit Dries humblement en montrant les cèpes, laissez-moi en peler aussi quelques-uns.

Puis baissant la voix :

— Mamie, je passerais ma vie comme cela à regarder courir vos petits doigts.

Avec son canif il se mettait à gratter les champignons. Alors elle envoyait ce petit fripon de Poppie chez le voisin, le maître de la barque. Elle l'avait vu pêcher la veille : sûrement il avait du poisson frais dans son banneau.

— Demande-lui de quoi faire une friture. Ah! en revenant, préviens Pâ que nous l'attendons. Maintenant, Jooske, passe-moi la poêle.

Elle y mettait rissoler une noix de beurre qui aussitôt chuintait, sifflait, grésillait comme de la neige au soleil. Puis elle cassait les œufs; les moyeux coulaient en rond, dorés et lourds dans le fritement de la poêle. Elle les battait ensuite en fricassée avec les petits cônes des cèpes. Dries, en écoutant crever les soufflettes, se rappelait les siestes de la bonne Mme Abeels, droite sur sa chaise, les joues gonflées et dégonflées dans un petit claquement mou. Avec le ronflement de

l'horloge au fond de sa gaine et le bruit clair des assiettes que Lotje rangeait sur la nappe, dans la chambre voisine, c'était une musique qui lui faisait le cœur chaud.

Des sabots sonnèrent dans la cour. Il vit devant lui le grand visage extatique de Maris, tendu au bout de son cou. Les yeux, sous les sourcils hauts, regardaient par delà la terre, brouillés comme les vitres sous la pluie. Il passa sans le remarquer, marchant et se mouvant en dehors de la vie. Un silence triste à présent tombait des murs. Mamie allait lui toucher le bras.

— Pâ, c'est Dries Abeels qui nous a apporté des champignons.

— Dries Abeels! ah! oui.

Un sourire, une lumière pâle le dérida. Il lui serra la main, en pleine connaissance. Ce fut presque joyeusement qu'il disait :

— Voilà le vrai temps de Flandre revenu, Dries Abeels! Il pleut sur les petits villages. Les gens vont se serrer près du feu. La barque doucement me poussait vers la mer.

Il disait avec une autre voix :

— La mer... la mer. Elle arrivera d'une fois et passera sur les petits villages. Ami Dries, nous n'y serons plus alors.

Mamie fit glisser la fricassée sur un plat d'étain, noir comme de l'argent vieux. Elle l'apportait ensuite fumant sur la nappe, parfumée d'un arome léger de romarin. Derrière elle venait Jooske avec le pain et le pot de bière. Dans la cuisine on entendait la chanson des petits poissons frissant dans le beurre.

Dries goûta un attendrissement tiède quand, allant et venant, Mamie maternellement passa une veste de molleton chaud au vieux maître en remplacement de celle qu'il avait mouillée à la pluie. «Ah! Dieu, pensait-il, si un jour elle pouvait faire cela pour moi!» Il donnait de furieux coups de fourchette aux champignons.

Maris était retombé au silence, mangeant à petites bouchées, puis roulant des boulettes de pain sous son

doigt, les yeux perdus du côté de la rivière. Encore une fois la maison était triste. Poppie, tout à coup, comme un ambassadeur annonçait les poissons. Mamie, toute rosée à la chaleur du feu, servait la légère et croustillante friture à la chair blanche, aux peaux d'or et de rubis. Alors seulement elle prenait place à la table; toute la chambre de nouveau riait, les poissons croquaient sous les dents comme de la galette. Dries songeait qu'il aurait mangé ainsi jusqu'à la nuit.

L'antique armoire à rinceaux le regardait amicalement, de la même amitié qu'elle avait pour la famille. Dans l'âtre profond, un vieil âtre de campagne peint en rouge, il y avait toujours la petite chaise où Mamie enfant s'asseyait et qui ensuite avait servi à asseoir les autres. On aurait cru que la mère, la tendre Kathi, allait descendre et venir occuper la chaise longue qui était sous la grande palme d'or accrochée au mur. Chaque fois qu'il pénétrait dans la chambre, Dries longtemps regardait la palme, symbole de fête et de gloire, déteint par le temps. Un jour tout un peuple était venu, les mains emplies de gerbes fraîches cueillies aux prairies. Mille bouches acclamaient le simple et filial génie qui avait chanté la Flandre. De vieux hommes, de tendres enfants arrivaient avec les iris en fleurs du bord des rivières. Des jeunes filles avaient moissonné les pâturages le long du tourmenteux Escaut. Même les douves fleuries par l'été, les berges des humbles ruisseaux avaient été dépouillées et parfumèrent l'heure communiale. Et là-haut le carillon jouait, le bourdon de la cathédrale ronflait. Des chœurs de fillettes et de garçons, comme pour une Assomption, avaient chanté sur les estrades, porté vers les cieux la joie des idylles et les gracieux cantiques. La ville ce jour-là donnait à l'élu de son amour la palme d'or. Kathi, la joyeuse jeune femme, vivait encore en ce temps. Et puis, trois ans après, la mort passait dans la maison, on emportait un matin la maman dans sa bière. Maris pour jamais gardait au front l'empreinte de la main d'ombre. Le pays apprenait avec stupeur que l'âme des Flandres avait cessé de chanter.

C'était une si lamentable chose à présent, cette palme sur le mur! Dries songea que si elle avait été verte, elle aurait pu figurer dans un tableau de martyre. L'idée ensuite ricocha : il en vint à penser à Flanders, blessé d'un coup de pierre.

— Mamie, dit-il, est-ce que vous n'avez pas entendu parler d'un bateau sur la Lys?

— Oh! fit Mamie, il passe tant de bateaux sur la rivière.

— C'est que moi aussi j'étais là avec Flanders, reprit-il à mi-voix.

Il donna un coup de dents, croqua la tête d'un petit gardon, et il n'osait plus la regarder en face. Il aurait été fier si, après l'avoir écouté raconter cette dramatique histoire par le détail, elle s'était écriée :

— Dries, vous êtes un vrai homme de Flandre.

Mais voilà que Lotje soudain renversait sa bière sur la belle nappe à carreaux bleus et blancs. Mamie était obligée de tamponner avec sa serviette; et le bateau déjà était loin. «Après tout, songea Dries en regardant la palme d'or, que peut importer cela dans la maison où règne ce signe laborieux?» Et il était de nouveau le fils obscur du marchand de lin.

Maris lentement quitta la table et s'en vint regarder la rivière à travers les vitres. Ensuite il s'asseyait devant le petit orgue. Mamie aussitôt appuyait son doigt à ses lèvres pour faire taire les enfants. Et on n'entendait d'abord qu'une musique assez confuse, comme un prélude d'oiseau mal éveillé dans le matin du bois. Le maître se tenait penché en arrière, les bras allongés vers le clavier. Tout en frappant les touches, il semblait prêter l'oreille au petit bruit de grésil que la pluie faisait contre les vitres. Peut-être aussi il continuait à regarder la rivière à travers les longues mailles grises de la brouée.

Un chant fluide, aérien monta, une mélodie qui venait d'aussi loin que la pluie. Ce n'était rien que de petites notes lentes et continues et elles tombaient vraiment comme de la pluie quand on sent qu'il va pleuvoir longtemps. Alors les choses profondes qui

dormaient dans le cœur remontaient. On était sur la route, longeant les petits fossés sous les saules qui pleurent, ou bien, un soir de novembre, on pénétrait dans une ville et au bout de la rue passait un corbillard aux lanternes allumées. Ou bien on pensait à un frère qui était parti pour les Indes, à une jeune fille dont personne ne se souvenait plus, à un petit chien qui aboyait toujours les après-midi où il allait faire de l'orage. C'était une si tendre, une si évocative musique, un chant comme doit désirer en entendre une âme convalescente, un chant qui faisait du bien en faisant doucement pleurer. Mon Dieu! il était permis de se figurer cela, quoique peut-être Maris ne songeât qu'à son voisin le pêcheur qui depuis le matin remontait et descendait ses filets. Peut-être il ne songeait à rien, comme la rivière qui coule, et comme la pluie qui tombe.

Toujours les petites notes faisaient à la mélancolique chanson un accompagnement de gouttes d'eau tintantes jusqu'au moment où il n'en restait plus qu'une qui, après un peu de temps, finissait à son tour par tomber. Mamie, en écoutant son père, avait bien les yeux de la douce musique. Elle penchait la tête comme une petite sainte Cécile et regardait tomber l'ondée sur la rivière. Doucement l'orgue se tut; on n'entendait plus que le grattement de la pluie aux vitres comme un petit oiseau qui veut entrer. Maris avait laissé tomber les bras et demeurait devant le clavier, inerte, cassé en deux, tout à coup vieilli de dix ans. Comme il y avait une glace devant l'orgue, Dries lui voyait deux larmes lourdes aux yeux. Qui aurait pu dire pourquoi pleurait Maris? Mamie à pas de silence alla vers lui, appuya un baiser sur son haut front clair, et il la regardait les yeux lointains, perdu dans sa brumeuse folie. Ensuite il passa la main sur ses tempes. Il ne disait que cela, très bas :

— Il pleut!... il pleut!

Et ce simple mot, après ce qu'il venait de jouer, avait un sens qu'aucune autre parole n'aurait pu exprimer. On était sûr à présent que c'était bien le songe

de la pluie qu'on avait entendu. Dries à l'infini voyait s'effiler de la charpie sur tous les petits toits de chaumes, sur les meules des champs, sur le chemineau qui va par la grand'route, sur la vache qu'une vieille femme, un sac autour de la tête, mène pâturer au long du chemin, sous les peupliers.

Maris ensuite secouait la tête :

— Le fils des Flandres n'a pas fini de chanter sa chanson...

— Maître, dit Dries, est-ce qu'un pauvre garçon comme moi peut vous serrer la main ?

Lui qui parlait aux foules, il ne trouvait pas autre chose à dire. Quand il sentit dans la sienne la main de Maris, il sanglota comme un enfant. Un petit poisson était resté sur son assiette.

La pluie maintenant venait regarder par les vitres. Le bon Maris raconta une histoire de son jeune âge. Une fois il était parti en mer avec des pêcheurs : il avait passé dix jours sur le bateau. Toutes les nuits les sirènes chantaient. Il aurait voulu descendre avec elles dans leur palais d'émeraudes.

Mamie ne se rappelait pas lui avoir jamais entendu conter cette histoire. Elle souriait de la beauté du conte. Tous religieusement se taisaient. Le soir tomba plus tôt que les autres jours. Dries était bien forcé de penser au retour ; sur le seuil, il prenait la main de Mamie et disait :

— Mamie ! j'étais venu pour vous dire quelque chose, mais c'est encore une fois trop tard. Il vaut mieux attendre un autre moment.

Il était honteux de se sentir un si pauvre homme.

Il traversa le verger et ensuite il restait là un peu de temps, planté sur ses pieds, regardant s'éclairer la lampe derrière les vitres de la cuisine, comme le feu léger d'une petite lanterne devant une chapelle de Sainte-Vierge.

CAMILLE LEMONNIER.

(A suivre.)

VERS LE TCHAD

(LA MISSION FOUREAU-LAMY *)

(Suite)

---

15 juillet 1900. — Ce matin, on annonce un retard dans l'arrivée de la caravane d'Agadez. Le commandant Lamy donne l'ordre de se préparer à partir pour demain. Si elle n'arrive pas dans la soirée, nous levons le camp demain et en route *vià* Agadez!

16 juillet. — Ce matin est arrivée la fameuse caravane de bechna envoyée par le sultan d'Agadez. Elle comptait une centaine de bourriquots, environ cinq mille zeccas (1) de grains. C'est un envoi important qui nous prouve qu'Agadez peut offrir des ressources et que la route n'est pas coupée, que le sultan a une peur énorme de nous voir paraître et qu'on peut avoir quelque espérance d'avoir des chameaux. Le commandant lui écrit de nouveau pour le remercier de son envoi et lui dire que nous n'attendions plus qu'une cinquantaine de bœufs et une centaine de chameaux pour nous remettre en route et quitter son pays.

18 juillet. — Nous sommes dans l'expectative à laquelle mettra fin l'arrivée des cent chameaux tant

* Voir la carte publiée dans *la Revue* du 6 avril 1901.

(1) Zecca, mesure valant environ deux litres.

désirés. A en croire quelques racontars, l'Anastafidet, chef des Kel-Oui nomades, vigie aux r'dirs du désert, aurait parlé! Les caravanes d'Aïr seraient remontées et se trouveraient en ce moment au point d'eau qui précède la région désertique (trois jours sans eau). M. Foureau estime que ces caravanes comptent de huit à dix mille chameaux!

Ce matin, un épais brouillard dans la montagne, avec 80 à l'hygromètre, nous a prouvé que la pluie était tombée en abondance à la suite d'un gros orage. Qu'elle continue à faire son devoir, la pluie, et nous sommes sauvés! — Les menaces d'orage ont donné, au camp, le signal d'une scène plutôt drôle qui se renouvelle toujours en pareille occasion : le premier coup de tonnerre ne s'était pas fait entendre que, vite, nous démolissions la toiture de notre maison, en prévision de la pluie. C'est qu'en effet les bâches manquent et celles de notre toit nous servent à abriter nos bagages. Nous, nos burnous nous préservent de l'humidité, ou plutôt ils doivent nous en préserver : l'intention est réputée pour le fait. Et quelles habitudes sont tenues en grand honneur ici! On fait la nique aux usages que nous ont légués de longs atavismes. On prend la vie à rebours tout simplement. Toute la journée, on reste pieds nus, et le soir, pour se coucher, on a ses chaussures. Si, pour rester dans cette note de singularité, on ne met pas son pantalon à l'envers, la raison en est simple : c'est qu'on est en chemise tout le long du jour. Le plus pur sans-culottisme règne alors parmi nous, mais le soir, en revanche, on s'habille entièrement pour se coucher. Ce n'est pas uniquement par goût pour l'originalité des mœurs que nous nous comportons ainsi, mais bien surtout parce qu'il faut être prêt en cas d'alerte et parce qu'aussi les nuits sont fraîches. Quelle différence avec le sud-algérien où la continuité de la chaleur, le jour et la nuit, nous rendait si pénible le séjour à El-Oued!

23 juillet. — Le départ est annoncé pour demain. Nous sommes, en effet, à notre dernier jour de viande. Donc, nous marchons sur Agadez. Tant mieux ! Comme nous aurions regretté plus tard de ne pas y être allés ! Non pas certes que je m'attende à trouver là une espèce de Capoue avec délices variées, mais Agadez, que diable ! est la capitale de l'Aïr ! Autrement, nous ressemblerions par trop à un troupeau de Peaux-Rouges qui, venus en Europe exclusivement pour connaître la France, omettraient de visiter Paris ! Une fois là, il est fort probable que nous n'en partirons plus avant qu'on vienne nous chercher. Souhaitons d'y pouvoir vivre même chichement. Nous aurons ainsi tout loisir pour fouiller les bibliothèques (!!!) d'Agadez et y étudier les indigènes, à condition, bien entendu, que ces derniers n'aient pas filé dans la montagne, rapides comme le chamois.

24 juillet. — Départ à minuit pour Agadez, sans guide, Harkhedou devant nous rejoindre dans l'après-midi avec quelques bourriquots. — Vers deux heures, arrive le fameux Raïhaut, brigand de son état. Il remorque deux nègres et monte un superbe cheval noir sur lequel il a vraiment l'air crâne avec sa longue lance qu'il tient si majestueusement. Il ouvre la bouche et c'est un flot d'histoires. Sont-elles vraies ? Sont-elles fausses ? On ne sait, mais il importe de se défier. Ce Raïhaut me paraît trop poli pour être honnête. Il est malaisé de découvrir le mobile qui le fait s'occuper de nous avec tant de sollicitude. L'avenir nous l'apprendra peut-être. Moi, je trouve qu'il nous aime trop. — Il raconte, il raconte, il raconte toujours. On lui avait dit, paraît-il, que M. Foureau, le capitaine, de Thézillat et dix hommes avaient été tués et le commandant blessé. Comme ils y vont ! Ces grands guerriers que nous n'avons vus que de dos jusqu'ici, tant ils aiment les

caresses de nos balles, ont la victoire facile! Il y a du tarasconais chez les Touaregs. Tartarin serait-il dans l'Aïr? — Toujours d'après Raïhaut, vingt amrades (1) auraient été tués, dont trois très influents, valant à eux seuls tous les Touaregs qui, c'est vrai, ne valent rien. — Pour le moment, ils sont tous dispersés, la route d'Agadez est libre et l'honnête brigand s'obstine à prétendre que, là-bas, nous pourrons nous procurer des chameaux. Hélas! nous avons trop de bonnes raisons de nous défier de sa seigneurie pour lui faire crédit de notre confiance!

26 juillet. — Partis hier à deux heures et demie, nous arrivons aujourd'hui, après une seule étape, sur un plateau caillouteux où le chemin bien tracé est très facile. Les guides, Raïhaut et Harkhedou, nous annoncent que la route mauvaise est finie jusqu'à Agadez. Ce n'est vraiment pas dommage! Il se trouve qu'ils n'ont pas menti. Bientôt, en effet, nous tombions dans un oued couvert de la plus opulente végétation. Des clartés d'incendie brillaient à l'orient qu'elles embrasaient : c'était le soleil qui s'annonçait. Il apparut bientôt, émergeant derrière le plateau, nous éclaboussa de sa flamme et illumina le plus glorieux décor que nous eussions encore contemplé : un vrai jardin des tropiques peuplé de plantes géantes, d'arbres étranges comme sait les créer la nature en folie. Rois de ce domaine, altiers et robustes, les palmiers doumes montaient droit vers le soleil, étendant au loin leurs larges feuilles toujours grisées de lumière et jamais rassasiées. C'eût été pour nous un enchantement que de camper là parmi les vertes splendeurs qui s'étalaient autour de nous; mais il nous fallait aller de l'avant, vers les puits, vers Agadez! — Le soir, un violent orage tourna autour de

(1) Amrades, chefs.

nous en nous épargnant presque; mais voilà qu'une heure après, l'oued, large, en cet endroit, d'une soixantaine de mètres, coulait à pleins bords! Une rivière était née : le soleil n'avait plus qu'à la boire!

27 juillet. — Départ à minuit. Les Touaregs doivent, moins encore que les Arabes, avoir la notion des distances. Nos guides nous avaient raconté que l'étape jusqu'à Agadez était moins longue que celle de la veille. Comme nous devions nous arrêter à quelques kilomètres de la ville, nous comptions sur une vingtaine de kilomètres encore avant d'atteindre l'étape. Ils affirmaient, avec une superbe assurance, que nous arriverions au lever du soleil. Les gredins! A neuf heures, nous étions encore assez éloignés du puits où ils voulaient nous mener. Heureusement un r'dir heureux nous permit de stopper après avoir fait trente et un kilomètres. Il était temps!... On monte le camp et, quelques instants après, j'apprends qu'on découvre Agadez d'un petit monticule voisin. Mes jambes ont beau réclamer, j'escalade le petit mamelon. A l'extrémité d'un long plateau, à quelque huit ou dix kilomètres, j'aperçois dans la brume le haut minaret de la mosquée et une grande partie de la ville. Aussitôt c'est en moi une violente poussée d'allégresse. Cette capitale de l'Aïr! Depuis si longtemps son nom revient dans nos entretiens et dans nos pensées! L'espérance d'y voir finir nos inquiétudes sur notre situation précaire me gagne et, dans un mouvement d'enthousiasme, je salue Agadez.

Dans la soirée, le vizir du sultan, celui-là même qui était déjà venu nous voir à Aouderas, nous amène une diffa (1) offerte par son maître : deux bœufs, un mouton et deux sacs de bechna qui furent immédiatement distribués dans les sections. On avait tué deux ânes

(1) Diffa, cadeau d'aliments, en signe de bienvenue.

pour la soupe du soir, et comme on l'a méprisée, la viande d'âne!

28 juillet. — Partis à trois heures moins le quart, nous arrivons à Agadez à cinq heures et demie. Sur les conseils de Raïhaut, le commandant campe à environ huit cents mètres de la ville, près d'un puits abondant. De là on découvre à peu près tout le bled! Ah! ce n'est plus l'impression heureuse ressentie hier! Ici, les images de mort vous hantent, vous obsèdent. Agadez apparaît comme un grand cadavre desséché par le soleil d'Aïr. Pas un cri, pas un bruit, pas même un de ces mille bruissements qui décèlent une agglomération d'hommes, n'arrive à nos oreilles. La mort, toujours la mort! Autour de nous, toujours, le silence des tombeaux!

Dans la matinée, cependant, les abords du camp s'animent. Des Touaregs viennent offrir des marchandises à des prix invraisemblables. Une consigne sévère est donnée : défense absolue d'acheter quoi que ce soit. Le capitaine seul doit le faire en bloc pour toute la mission afin d'abaisser les prix; mais les Touaregs tiennent bon. C'est à grand'peine que l'on parvient à se procurer quelques chèvres et des moutons à des prix à peu près raisonnables. — Le soir, le vizir vient au camp et annonce la visite du sultan pour le lendemain. Stupéfaction. Et le protocole? Mais il abdique, ce sultan! Cette humilité pourrait bien voisiner, dans son âme, avec un sentiment moins noble, peu avantageusement connu en France sous le nom de « frousse ». — Nouvelles rumeurs : une colonne française serait à Zinder. Un individu d'Agadez aurait vu, de ses yeux vu, des soldats français. Ah! puisse-t-il dire vrai! Ce serait la forte joie. — Nos approvisionnements sont épuisés. Notre menu tourne à la monotonie la plus écœurante. Le matin, bechna; à midi, bechna; et le

soir, pour changer, bechna : le tout arrosé de mauvaise humeur. J'ai faim comme un poète qui cherche un éditeur. Des visions de Potel et Chabot me hantent et mes convoitises n'ont pas de limites. Mon imagination se livre à des débauches de succulences, mais, par jalousie, mon estomac proteste. Il voudrait être de la fête, lui !

29 juillet. — Ce matin, grand émoi au camp; le sultan est venu nous faire visite : on lui a rendu tous les honneurs dus à sa dignité d'empereur et roi des pouilleux. On l'a reçu sous le marabout (1) où trois sièges drapés de splendides burnous attendaient M. Foureau, le commandant et M. Dorian. Rien d'extraordinairement impressionnant dans ce kabar. Ce monarque ressemble à ses sujets qui ressemblent à des bandits écumeurs du désert — ce qu'ils sont. Pas de majesté pour un sou : un air de chien qu'on va fouetter. Il nous oblige à douter de la propreté de sa royale personne : vraisemblablement il ignore le *tub*. Ce pasteur de peuples sème autour de lui des odeurs tenaces. Pendant l'entrevue, il ne paraît guère préoccupé que d'une seule chose, mais qui l'absorbe : il fait la guerre à ses poux. Il ravage ses guenilles, il pique à droite, il pique à gauche, il se gratte. Parfois il est sombre : il vient d'en laisser échapper un ! Parfois sa face mâchurée s'illumine : tel un éclair dans un ciel noir d'orage. C'est que cette fois il en tient un ! Comme il le serre ! Mais il va l'étouffer ! Grâce, ô grand monarque, grâce pour ceux qui restent ! Ah ! bien oui ! Le voilà qui continue, qui se regratte, qui repique : c'est un massacre. — Dans l'entretien, le même mot revient toujours : la paix, la paix, la paix. On en a mis partout, mais puisque tout le monde l'aime ! On promet

(1) Grande tente.

des chameaux et le sultan assure nos chefs qu'ils n'auront pas à souffrir de la faim. Bonne parole qui retentit jusqu'au fond de notre estomac, à peu près vide du reste. La visite finie, on accompagne Sa pouilleuse Majesté jusqu'à la ville avec cent hommes. Qui avait l'air penaud? c'était notre sultan! Evidemment il n'avait qu'une peur au monde, c'était de nous voir entrer dans sa bonne ville. Mais on connaît son protocole! Bien que soldats d'une république, nous avions une trop grande révérence envers la dignité royale pour le laisser revenir seul dans sa maison comme un bourgeois qui sort du café, sa manille faite. Il protesta : « C'était trop d'honneur qu'on lui voulait faire. Un petit bout de conduite, il ne demandait pas mieux, mais l'escorter jusqu'à son palais, non vraiment, c'était trop de dérangement! » Et nous de répondre : « Du dérangement! mais il n'y pensait pas! Nous irions jusqu'au bout! C'était un plaisir! » Nous y allâmes. Jusqu'au palais, les protestations du sultan furent étouffées sous nos respects. Il possède une maison superbe, à deux étages au-dessus du rez-de-chaussée et en très bon état de conservation. J'imagine qu'en y rentrant, le sultan dut pousser un « ouf! » très convaincu. La vérité, c'est que nous voulions voir la ville et nous l'avons vue.

Une mosquée dont le minaret a quelque allure; des maisons basses, comme aplaties sur le sol, qui sont semées sans ordre sur une très longue étendue, celles-ci délabrées, celles-là robustes encore; des ruelles à peine ébauchées qui se glissent à travers ces maisons; des mares stagnantes, des dépôts d'immondices, de vrais cloaques posés à travers ces ruelles et, sur cet amas de choses laides ou puantes, le silence des sépulcres, c'est Agadez-la-Sainte. Nous l'avons traversée en deux sens et sommes rentrés au camp par le chemin des écoliers.

Le marché reste toujours le même. Les Agadéziens apportent un échantillon de toutes leurs denrées pour

tâter le terrain et nous font naturellement des prix déshonnêtes. Et nous n'avons plus de bechna pour demain! Le soir, une dizaine de Rhatis ou de Touatiens, qui se disent marchands «établis» à Agadez, arrivent au camp. C'est d'eux que vient tout le mal, car ils font maintenir les prix donnés. Au moment de leur venue, le commandant était en train de pointer les canons sur Agadez. Cet essai d'intimidation n'a pas eu l'air de les émouvoir plus que de raison. Un grand kabar eut lieu où le mot «poudre» revint à tout instant, mais ils s'obstinèrent et s'en allèrent sans qu'on eût pu s'entendre. Ah! pendards! Quel plaisir on aurait à secouer vos guenilles et à troubler vos poux dans leur quiétude éternelle!

31 juillet. — Ce matin, nous sommes allés, en grande pompe, rendre visite au sultan. La ville, pour la circonstance, était sortie de sa léthargie. Une certaine agitation régnait par les ruelles que les indigènes encombraient. Nous entrâmes, clairons en tête, dans la grande cour qui précède la demeure du sultan : là, le commandant fit rendre les honneurs au drapeau. L'ébahissement des assistants fut grand. Le maître était là, effondré sur quelques nattes. Une centaine de Touaregs, la lance à la main et piquée en terre, se tenaient accroupis autour de lui, dans un pêle-mêle pittoresque. Tout ce joli monde était déguenillé. Ce ramassis de ministres sentait la crasse et le linge sale. La cour de ce grand roi, c'est la Cour des Miracles! L'entrevue fut de courte durée. Toujours les salamalecs, toujours l'assurance de la paix, toujours les promesses de chameaux. Puis, clairons en tête, on traversa toute la ville et on rentra au camp. — Quelques moments après notre retour, on amenait trois charges de bechna. — Dans la soirée, arrivent aux oreilles du commandant les bruits d'un rezzou évoluant aux alen-

tours d'Agadez. On redouble de surveillance, on se souvient que Harkhedou avait eu peur de quelque «affaire» tout le long de notre promenade dans Agadez.

Toute la nuit on entend grand train en ville, mais le jour vient sans que rien apparaisse. La guerre sainte serait-elle décommandée? Le matin, le marché s'établit autour du camp et nous remarquons une assez grande affluence de Touaregs. Le capitaine seul achète, de façon à établir des prix acceptables, puis on distribue entre les sections gourasas (1), kemarias (2), poules et pigeons achetés en assez grande quantité. Le prix des poules varie entre 0 fr. 75 et 1 fr. 25, celui des pigeons entre 0 fr. 10 et 0 fr. 50. On achète des fromages, des œufs de pintade... oui, des œufs de pintade... Je ne désespère pas de voir les Touaregs nous apporter des truffes qu'ils auront trouvées eux-mêmes dans la brousse. Au déjeuner, nous savourons un œuf à la coque tout à fait cuit à point et, le soir, deux œufs sur le plat. Décidément, ça tourne à l'orgie!

2 août. — Le sultan, hier, avait fait prier le commandant de venir lui parler chez lui, sans le déploiement de force des jours précédents. On ne voulut pas être en reste de courtoisie avec ce puissant seigneur. On lui répondit qu'on était fier de son invitation, qu'on serait heureux d'y répondre, que, même, le commandant irait seul, mais qu'une malheureuse question d'étiquette empêchait un homme de son rang de sortir sans une escorte d'une centaine de soldats. Dans la nuit, le sultan demandait à remettre l'entrevue sous un prétexte vague. Quelle idée s'était logée sous le crâne du sul-

(1) Petites galettes.
(2) Petits fromages.

tan? Où voulait-il en venir? Un piège peut-être! Mais alors, quel nez il a dû faire, l'empereur des pouilleux!

6 août. — La vie est calme et monotone au camp d'Agadez. Marché et pâturage, c'est à peu près nos seules occupations et nos seules distractions. Le rapport annonce le départ probable pour après-demain.

8 août. — Ce Raïhaut est une énigme. Aujourd'hui il razzie quatorze bœufs qu'il nous amène au pâturage. Le soir, cohue de Touaregs réclamant leurs bœufs. Ils paraissaient très excités, parlaient avec frénésie, et le nom de Raïhaut revenait souvent dans leurs discours. Et cependant ce Raïhaut est un des leurs : il vit au milieu d'eux. Leurs poux se connaissent et se marient chaque jour. Ont-ils une peur extrême de lui, ou bien est-ce là un des actes d'une longue et subtile comédie que ce vaurien jouerait vis-à-vis de nous? Nous le saurons peut-être. En tous cas, il nous accompagne au Damerghou, ainsi que Harkhedou. — Sept chameaux et vingt-cinq bourriquots avec un millier de kilogrammes de bechna nous arrivent de la part du sultan. Nous lui demandions cent chameaux, il nous en envoie sept! — Ce soir, on annonce que le départ est reporté à après-demain.

9 août. — Ce matin, le capitaine, qui causait au marché avec plusieurs Touaregs, voit arriver deux femmes très blanches. Il s'extasie, il crie au prodige. Ses interlocuteurs lui disent alors qu'il y a beaucoup de Touaregs blancs, qui étaient surtout nomades; que ceux que nous voyons étaient bien des Touaregs, des vrais, mais très mêlés de sang nègre. — « Mais alors, dit le capitaine, pourquoi votre sultan est-il noir? — Noir! notre sultan! s'exclamèrent-ils. Ah! par exemple! mais il est très blanc! » Le capitaine déclare ne plus rien com-

prendre. « Mais, s'écrie-t-il, le bonhomme qui est venu ici, votre sultan? — Oh! répondirent les Touaregs, ce n'est pas le sultan, c'est un de ses ministres! »

Le capitaine rapporta le fait à nos chefs qui envoyèrent un ultimatum au sultan, lui disant que s'il n'était pas venu, avant cinq heures du soir, faire des excuses, on se mettrait en demeure de bombarder et de raser son palais. Vers quatre heures, on entend la nouba (1) et on voit arriver le sultan entouré d'une assez grosse escorte de Touaregs, la lance au poing. On prie ces beaux gentilshommes de la cour sultanesque de s'arrêter à la porte du camp où pénètrent seuls le monarque et quelques notables. Est-ce bien cette fois le nommé Mohammed-El-Bakri, sultan de son état? En tout cas, il n'est pas blanc et son épiderme ne diffère pas de celui du faux sultan. J'observe toutefois qu'il a l'air plus « décoratif » que son vizir et qu'il méprise moins l'hygiène que ses ministres et ses sujets. C'est peut-être pour cette raison qu'on l'a élu. La timbale au plus propre! Le commandant commence par lui dire que M. Foureau, le chef de la mission, n'était pas content de sa conduite. Sa Majesté baragouine quelques mots qu'on veut bien prendre pour des excuses : son ministre ou lui, c'était tout comme; du reste, c'était l'habitude du pays, etc., etc. Quand fut terminé le royal bafouillage, on en vint aussitôt à la signature du traité. Le sultan s'engage à protéger tout Français venant dans ses Etats, de Tadent à Zinder : il demande des armes et des instructeurs pour se faire une armée. — Le commandant et cent cinquante hommes le reconduisirent à son palais, et, là, notre chef eut une inspiration que je trouve heureuse. Mettant à profit l'infériorité morale assez marquée dans laquelle cette histoire avait mis le sultan, le commandant lui demande de

(1) Nouba, musique arabe.

hisser le drapeau français sur sa maison en signe d'amitié. Ce fut fait, et c'est ainsi que nos couleurs ont flotté sur Agadez-la-Sainte, capitale de l'Aïr!

10 août. — Ce matin, départ à deux heures et demie. Nous arrivons à neuf heures au puits de Tébalac. Hélas! on n'y avait pas pris une guerba d'eau qu'il se trouvait à sec et, à l'heure où j'écris, — deux heures de l'après-midi, — on n'a pas encore pu retirer assez d'eau, quart par quart, pour faire le café de l'arrivée. — A trois heures, de gros nuages s'amoncellent dans le nord-est. Enfin c'est l'orage! Deux coups de tonnerre l'annoncent. Le voilà! Il arrive. Nous la tenons, cette fois, cette eau tant convoitée! Nous tendons rapidement nos bâches pour en faire des citernes. Tout est prêt. S'élève alors une vaste bourrasque, un nuage de sable qui obscurcit la lumière et nous passe en hurlant sur le dos. L'orage est fini. Nous regardons le ciel : aussi bleu que les rideaux d'une chambre de jeune fille! Nos bâches sont remplies de sable. Un beau sable, ma foi, doré et luisant, tel qu'on en met dans les bocaux de poissons rouges. Il fait soif, et, pour nous désaltérer, nous absorbons des tranches de bœuf grillées au feu. Cette méthode pour calmer la soif est nouvelle, mais je ne la vanterai pas.

11 août. — Le guide annonçait pour aujourd'hui un grand puits distant de vingt-cinq kilomètres environ. On part donc à minuit avec deux quarts d'eau environ dans les bidons, et quelle eau! Pendant la nuit, j'en avais fait tomber quelques gouttes sur mon pantalon, et, au jour, je me suis passé l'inspection pour voir où j'étais blessé : je prenais ces taches d'eau pour du sang! Nous continuons à marcher dans une plaine immense, complètement aride. Le soleil nous montre à l'horizon une falaise et le guide nous dit que le puits est près de

cette montagne. Mais l'étape s'allonge, la chaleur devient très forte et notre soif ardente. A dix heures environ, les hommes commencent à s'arrêter. Les gradés ne les tiennent plus et plusieurs se couchent. La colonne prend un allongement de huit à dix kilomètres. Je marche, je marche, et, à midi, je rejoins la tête qui était arrêtée au point d'eau; mais, hélas! les puits sont à sec! Nous étions bien trahis et victimes d'un épouvantable complot. Nous étions couchés à l'ombre trop claire de quelques gommiers. L'angoisse nous serrait le cœur. Depuis deux heures déjà nous ne pouvions avaler notre salive et nous souffrions beaucoup. Le commandant s'attendait à une attaque et, bien qu'il ne le dît pas, nous voyions qu'il considérait la partie comme perdue : nous allions tous mourir de soif! A ce moment-là, j'ai eu la sensation de la fin tout près, tout près. La mort était là, certaine. Il nous fallait attendre qu'elle voulût bien nous prendre à l'heure marquée qui était proche. Il eût été déraisonnable de garder même un vague espoir : nous n'en avions plus aucun. Nous étions en plein désert, loin de tout puits, loin de tout salut. Plus de soixante-dix kilomètres nous séparaient d'Agadez et, tenter un retour, c'était rétrograder pour mourir plus vite. Plus de cent cinquante de nos hommes restaient couchés sur la route que nous venions de parcourir : les autres, abattus, presque sans vie, gisaient là autour de nous, attendant ils ne savaient quoi, les Touaregs, la mort, la fin de tout. Si les nomades arrivaient, ce n'était pas un combat, mais une boucherie; pas un de nos hommes ne se fût levé pour se défendre.

A tout hasard, le commandant avait envoyé les Chambâas errer dans les alentours, pour voir si, par quelque prodige, bien invraisemblable du reste, ils ne trouveraient pas une larme d'eau. Pauvre espoir! Tout à coup on entend des coups de feu. C'est le signal convenu annonçant l'eau! Les Chambâas viennent de

trouver un r'dir dans la falaise. On se relève et on reprend la marche; mais plusieurs restent là, n'ayant plus la force de faire cet effort. Nous remontons le lit d'un oued encaissé et, au bout d'une vingtaine de minutes, nous arrivons à l'eau tant convoitée. On se précipite avidement là-dessus, on se gorge. C'est une cohue sans nom. Les soldats se ruent sur le petit r'dir, se battant les uns les autres, craignant de voir le r'dir desséché avant qu'ils n'aient bu. Les officiers sont obligés d'en appeler à leurs poings pour les séparer et ramener du calme. Hélas! on se rend bien compte que nos souffrances ne sont qu'interrompues pour un court instant. Le r'dir sera bientôt vide.

Nous étions assis à l'ombre d'un rocher, de Chambrun, Fournial et moi, tâchant de nous dissimuler de notre mieux notre angoisse, quand le commandant nous annonça qu'il venait de trouver un tilmas (1) donnant de l'eau en abondance. Une nouvelle joie, un nouvel espoir et encore une nouvelle désillusion : ce tilmas donne de l'eau à peine pour les hommes! Enfin on remplit quelques guerbas qu'on charge sur des chameaux et on retourne en arrière distribuer de l'eau aux traînards assoiffés. Tout l'après-midi ils rentrent un par un, tous plus ou moins malades, quelques-uns plus près de la mort que de la vie. Cent cinquante hommes étaient restés en arrière, mais, par un véritable miracle, un seul manquait à l'appel le soir. On ne savait trop quel jugement porter sur la conduite de notre guide. Trahissait-il? C'était lui qui avait guidé les Chambâas dans la recherche du r'dir. D'autre part, il restait au milieu de nous, alors qu'il aurait pu s'échapper très facilement. Nous étions perplexes.

12 août. — Le guide, parti depuis le matin, rentre

(1) Tilmas, nappe d'eau souterraine.

en disant qu'un gros r'dir se trouve un peu plus loin. On emmène les animaux, et à trois quarts d'heure de marche, en effet, on trouve dans une crevasse de la falaise un r'dir qui contient de l'eau en abondance. On ne peut plus décemment douter du guide. Je lui fais, en mon for intérieur, amende honorable, car enfin je le prenais bien sincèrement pour le dernier des chenapans. Dans la nuit, un affreux malheur nous consterne tous. Une sentinelle du petit poste est approchée par quatre rôdeurs sur lesquels elle tire, au lieu de tenter de s'en emparer. Ce coup de feu donne l'alarme et les hommes, énervés par les souffrances des jours précédents, s'affolent. Les femmes qui nous accompagnent poussent des cris d'angoisse, à ce point que je crois le camp envahi par les Touaregs. De tous côtés partent des coups de feu et un homme de la première section est tué d'une balle entrée au creux épigastrique. Pour comble de malheur, tous nos bœufs s'étaient échappés.

13 août. — Notre guide nous conduit dans la direction sud, puis vers l'est, et enfin nous inclinons vers le nord. Le commandant s'inquiète. Il interroge le guide qui prétend être sur le chemin et montre dans le sud la direction d'Agadez. Plus de doute : un guide qui se trompe, avec assurance, de 180 degrés dans sa direction, est un guide qui trahit. On l'attache aussitôt et c'est encore plus d'honneur qu'il n'en mérite. Nous reprenons nos traces vers le r'dir. Arrivés à quelques kilomètres de notre camp, on stoppe. El-Hadj part en embuscade avec quelques hommes pour tenter de prendre les indigènes qui ne peuvent manquer de nous suivre. Vers huit heures, en effet, alors que nous avions rejoint notre camp, ils rentrent amenant avec eux trois bonshommes et... trois méharas. Ces pouilleux nous affirment que nous ne sommes pas sur la route. On se résout à les

prendre comme guides pour poursuivre la marche en avant. — On fait une nouvelle cache et on ne conserve plus que dix charges de cartouches par section. Deux paniers médicaux sont encore laissés. Comme bagages, nous n'aurons bientôt plus à porter que des regrets : bientôt, nos seuls moyens de défense seront ceux des jolies femmes : des larmes et des soupirs. C'est très insuffisant dans ces régions encanaillées. Dans l'après-midi, deux nouveaux Touaregs sont pris par une embuscade.

15 août. — Le chemin du Damerghou se trouve, dit le guide, dans notre ouest, direction que nous prenons aussitôt. Après neuf kilomètres, on rencontre un petit megbed (1) très mal tracé. Le guide prend alors la direction sud et, vers neuf heures, assure qu'on est arrivé près du puits; mais il demande à attendre le jour pour le trouver. On bérèque et on dort.

16 août. — Au petit jour, on reprend la marche pour aller à ce puits qui devait être tout près. A sept heures et demie, on ne l'a pas encore trouvé. Les guides interrogés séparément se contredisent. Nous sommes de nouveau égarés!... Le commandant ordonne le demi-tour et nous reprenons la direction du r'dir funeste. Nous avons beau protester et nous débattre comme des forcenés; nous sommes pris dans un étau dont les mâchoires ne veulent pas se desserrer. Et cependant nous sommes si près du but! On arrive vers minuit à ce r'dir maudit.

17 août. — Cette fois, l'hésitation n'est plus de mise : il faut retourner à Agadez, car si nous avons de l'eau, nous manquons de vivres. Nous sommes victimes d'un complot monté de main de maître. Les renseignements

(1) Sentier.

fournis sur la route sont tous faux. Il n'y a pas d'eau tous les jours, comme on nous l'avait certifié. Perdus par ce guide qui en avait reçu la mission au milieu de ce Sahara, nous devions tous infailliblement périr. Le coup était habilement préparé et devait réussir, si le guide eût été plus malin et si, au lieu de prendre la direction nord, il eût simplement incliné à droite ou à gauche. Il supposait que, pendant la nuit, nous ne nous apercevrions de rien : il voulait nous mener loin des points d'eau et, en nous forçant à faire ce cercle, nous mettre dans l'impossibilité de retrouver la direction d'Agadez. — Ce n'était pas plus difficile que cela, mais le bonhomme avait compté sans ses hôtes. Le lendemain il payait de la vie sa traîtrise. L'énorme baluchon que portait son bourriquot avait une composition tout à fait hétérogène et qui en donnait long à penser. Tous ses mezoueds (1) étaient remplis de sable et de paille. Il est malaisé de deviner les arrière-pensées du forban, mais, qu'on interprète comme on voudra la bizarre composition de son bagage, on y découvre l'intention très nette de tromper, de donner le change. — Ce qui me stupéfie, ce qui est simplement prodigieux, c'est leur entente à Agadez pour nous faire tomber dans le piège, pour nous persuader que nous aurions de l'eau tous les jours, pour nous faire partir après nous avoir fourni quelques animaux, ce qui nous eût permis d'effectuer la traversée à la condition de trouver puits ou r'dir tous les jours sur notre route. Mais, hélas ! l'eau manque dans cette région où le Sahara a repris tous ses droits. Nous retournons à Agadez avec l'intention très ferme de changer de politique; le plan est maintenant d'y arriver le plus tôt possible, de tomber sur la ville et de tâcher de s'emparer des notables les plus considérables pour essayer d'en obtenir rançon. — On

(1) Mezoueds, sacs en cuir.

part à cinq heures du soir pour refaire en sens inverse la terrible étape de la soif.

18 août. — Les quarante-cinq kilomètres parcourus cette nuit ont été pénibles, mais effectués à peu près à souhait. Départ à cinq heures après un terrible ouragan de sable.

19 août. — Vers le milieu de la marche, on trouve de nombreux laissés d'eau qui permettent d'abreuver, en une demi-heure, tous les animaux. Bizarre pays, en vérité. A quelques kilomètres de là, il y a peu de jours, nous étions frôlés par la mort parce que l'eau manquait. Aujourd'hui, nous nous demandons si nous pourrons continuer la route, parce qu'il y a trop d'eau. — A minuit on arrive en vue d'Agadez où l'on entend un formidable vacarme. Le tambour bat, sans interruption. El-Hadj, envoyé en éclaireur, rapporte que les Touaregs réunis en deux groupes gesticulent et crient à s'assourdir. C'est leur façon de discuter, dans ce pays! Le commandant, comme il en avait l'intention, ne va pas au camp pour remiser les animaux : on bérèque sur place. — Au petit jour, on recharge et on avance à pas comptés, ne sachant pas au juste ce qu'on allait faire. On apercevait des indigènes un peu partout en ville. Les cris de la nuit avaient repris. Enfin un bonhomme s'avance vers nous. C'est un marchand rhatien qui vient nous apporter les salamalecs du sultan. Il nous demande, de la part du souverain, de rentrer à notre camp où nous aurons tout ce qu'il nous plaira de demander : bon souper, bon gîte et le reste. On s'y rend. Nous n'avons plus rien à manger pour ce matin. On immole deux chameaux. Dans l'après-midi, le sultan daigne nous envoyer deux charges de bechna et on tue un nouveau chameau.

20 août. — Pendant la nuit, on entend de nombreux

cris d'animaux, et, le matin, les Chambâas constatent les traces de plus de cent méharas qui sont sortis de la ville. — Dans la matinée arrive le vizir chargé de bonnes paroles, ce qui est bien, et suivi de sacs de bechna, ce qui est mieux encore.

21 août. — Le marché semble reprendre un peu, mais très faible. On envoie encore une fois un ultimatum au sultan. Une heure après, arrive un serkin (1) visiblement apeuré. On calme ses terreurs. On lui fait comprendre, de nouveau, qu'il nous faut absolument partir et qu'il doit nous en fournir les moyens. Le commandant Lamy lui explique la situation des prisonniers qui sont condamnés à mort et qui ont offert des chameaux de rançon. Il ajoute qu'il veut bien être conciliant et que, si on lui amène cent chameaux en location, il mettra les prisonniers en liberté. Cette promesse a tout l'air de séduire le serkin qui annonce qu'il va dépêcher un émissaire dans sa tribu, campée je ne sais où. Que sortira-t-il de ces négociations ?

. . . .

26 septembre, Agadez, toujours. — Les palabres ont succédé aux palabres, les promesses aux menaces, les jours au jours, et nous sommes dans la même situation ! Oh ! cette Agadez ! Voilà plus d'un mois que nous sommes ici à attendre tous les jours qu'il soit l'heure de se coucher, parce qu'enfin, lorsqu'on dort, on ne pense plus aux chameaux, ni aux bourriquots, ni aux Touaregs et à leurs astuces. Cette villégiature n'a vraiment rien de folâtre. Je m'exaspère les méninges à découvrir un moyen original de m'ennuyer. Ah ! bien oui ! C'est ici la ville de l'ennui morne et plat. Posée au milieu d'une immense plaine sablonneuse où poussent des

(1) Ministre.

gommiers de toutes espèces, Agadez se montre à peine aux yeux qui la regardent du dehors; elle s'aplatit sur le sol, elle rampe, elle a honte d'être. Cette ville n'a pas d'âme; la vie ne circule pas dans ses étroites ruelles, toujours désertes, bordées de murs en ruines ou de maisons rigoureusement closes qui semblent celer quelque énigme sombre. Ces maisons sont toutes bâties en boue agglomérée, avec des murs larges à la base : ils vont en s'amincissant vers le haut et sont chargés d'ornements de terre qui affectent la forme de pyramides. L'indigène, toujours méfiant, répugne à toute promiscuité avec l'étranger. Si, d'aventure, on rencontre un des habitants, il s'enfuit, il rase les murs, sans même détourner la tête pour vous voir, et il disparaît dans l'une des maisons mystérieuses.

Et pourtant Agadez est un lieu de transactions commerciales nombreuses dont le marché, aux mains des Tripolitains et des Rhadamésiens, est assez important. Mais tous les échanges se font sans bruit, comme en cachette, le plus souvent la nuit. Il ne faut point paraître riche et ne pas porter envie au voisin, toujours prêt à partager avec vous en prenant même la part du lion. Ah! oui! doux pays! Mais où est Forain? — Si l'on veut être juste, toutefois, envers Agadez, il faut signaler sa mosquée dont le haut minaret a bien quelque allure, dans l'affaissement général des autres constructions. Il s'élève à l'extrémité de la ville qu'il domine non sans fierté, mais, avec sa couleur jaune et l'aspect revêche que lui donnent les poutres de sa charpente hérissant ses faces, il communique à toute la mosquée un air fort peu accueillant. Nous y avons pourtant pénétré, dans ce sanctuaire, et j'en ai rapporté une déception que je ne crois pas avoir mentionnée alors. C'était pendant notre premier séjour à Agadez. Nous venions de quitter le palais du sultan et nous entrions à la mosquée pour y faire don d'une chamelle

destinée aux pauvres de la zaouïa. Je m'attendais à trouver dans cette capitale de l'Aïr une mosquée qui ne fût pas un fac-similé de toutes celles que j'avais rencontrées jusqu'alors. Son minaret qui, vraiment, ne manque pas de prestige, me laissait croire que je pourrais admirer enfin une œuvre architecturale autochtone. Je fus amplement déçu. C'était l'éternelle mosquée, vide et froide, soutenue par des piliers de bois, au sol couvert de maigres nattes : rien d'inattendu, rien que de déjà vu. Je m'étonnai d'abord, mais une minute de réflexion me remit vite de toute stupéfaction. Avec son dogme brutal qui nie le libre arbitre et la liberté des actes, le mahométisme brise toute originalité : il anéantit la personnalité humaine. Dans l'Islam, il n'y a plus d'individus,, plus de peuples, plus de races; il n'y a que des « croyants » esclaves aveugles du destin; sa sombre doctrine uniformise toutes les âmes. Aussi le mahométisme n'a-t-il pas d'architecture religieuse. La mosquée, temple d'Allah, est un type unique dans tous les temps et dans tous les pays : le génie de la race, du pays, l'art plastique de l'époque, écrasés sous la dure loi du Prophète, n'ont pu rien innover, rien créer en architecture religieuse. Dans le christianisme, pas un siècle qui n'ait son architecture; pas une architecture qui n'ait son œuvre maîtresse, laquelle en synthétise les caractères originaux. Les églises ne sont pas bâties sur un type unique : elles ne cherchent pas à se ressembler les unes aux autres. Notre-Dame de Paris n'est pas Saint-Pierre de Rome, qui n'est pas Saint-Jean de Latran. Les églises d'Espagne ne sont point celles d'Allemagne. Seule l'idée immuable met l'unité dans cette infinie variété de conceptions architecturales. L'islamisme a été d'une désolante stérilité artistique dans l'édification de ses temples. Avec son paradis que l'imagination lascive du Prophète a aménagé comme une maison de joie pour vieux messieurs, il éteint dans les

âmes tout grand idéal d'au delà, tarissant ainsi la plus abondante source d'inspiration religieuse. La mosquée, du reste, n'a pas, chez le musulman, l'importance qu'a l'église chez le chrétien. C'est un lieu de réunion bâti sur le vide, où, à des heures fixes, le marabout clame quelques invocations. Le seul temple qui soit digne d'Allah, c'est le grand désert; seule l'âpre voix du sirocco peut célébrer dignement la puissance de sa haine et ses éternels ressentiments. Le mahométisme est une religion de vengeance, de tristesse et de mort, une religion de laideur. — Je m'abandonnais à ces réflexions tandis que nous quittions la mosquée et que nous nous mettions en marche pour rentrer au camp. Agadez-la-Sainte s'était ensevelie dans son mystère. Les notes vives des clairons déchiraient le silence et le pas des soldats résonnait en cadence sur la terre durcie. C'était la dernière heure du jour. Rouge et porté par une houle de flammes qui courait à l'occident, le soleil tombait sur l'horizon, pareil à une hostie géante trempée dans le sang.

27 septembre, Agadez. — L'indiscrétion d'un nègre désireux d'un pourboire nous apprend l'existence d'une véritable Normandie dans nos environs, naturellement du côté opposé à celui où nous avaient envoyés ces excellents khébirs agadéziens. On y conduit les chameaux, sans désemparer, mais les pauvres bêtes sont exténuées. Leur estomac renâcle devant les plantureux herbages et ils continuent à déserter un à un le pâturage de la vie. Notre maigre troupeau, déjà réduit à vingt-cinq têtes, se clairsème de jour en jour. — Une vie régulière s'est établie au camp. Les préoccupations de l'estomac deviennent prépondérantes. On achète, au petit marché, des gourosas (1), des ca-

(1) Petites galettes.

caouettes (1), quelques mauvaises dattes sèches, des haricots, des oignons, quelques rares poulets ou pigeons, le tout à des prix excessifs. Le menu de nos *popotes* n'est donc pas trop spartiate : aussi, comme l'estomac est en liesse, nous devenons loquaces, voire éloquents. Nous popotons, nous popotons, et le reste du temps nous nous ennuyons en regardant Agadez qui ne s'éveille pas.

3 octobre. — Dans les kabars et ailleurs, à des signes manifestes, on sentait la lassitude chez les gens d'Agadez qui voudraient bien se débarrasser de nous, mais pas en nous donnant des chameaux. — Nos prisonniers d'Iraien s'ennuyaient sans doute chez nous. Une nuit, deux d'entre eux se sont évadés. Il n'en restait plus qu'un, le plus considérable, il est vrai, et pour lequel on réclamait cent chameaux de rançon. — Quelques jours après, une nouvelle nous parvenait qui nous transportait tous d'allégresse. Notre chef recevait une lettre de Zinder qui est occupé par une mission française. On nous annonça que cinq cents hommes et trois lieutenants s'étaient emparés de Zinder; qu'un des officiers allait à Say, avec trois cents hommes, chercher un convoi de ravitaillement; qu'enfin nous trouverions à Zinder des approvisionnements et un point d'appui. Point d'appui, pourquoi? Mystère! Peu importe. Zinder était occupé par des Français (2)! On tira des fusées en signe de joie.

Le dernier jour accordé pour la rançon du prisonnier était arrivé. Les notables de la ville étaient venus le soir, et on kabarait sur les chameaux, sans succès du reste. Le commandant, dans le but d'intimider les conseillers municipaux (1) », donna l'ordre de conduire

(1) Arachides.

(2) Le commandant Lamy, pour différentes raisons, avait jugé utile de ne pas nous dire ce qui s'était passé.

le prisonnier au poteau. Pendant le trajet, les Kebars venaient à composition et promettaient trente chameaux pour le lendemain. On courut et on arriva à temps pour sauver le bonhomme. Le lendemain, trente chameaux nous étaient amenés : il leur en reste donc cent soixante-dix à livrer. — Les délais accordés sont vite dépassés et pas de nouveaux chameaux! On joue alors d'une autre corde. On fait occuper tous les puits et on prive la ville d'eau. Cette mesure, qui paraît les gêner fort, est ordonnée par le commandant. Je l'admire de jour en jour davantage, le commandant Lamy, et ma confiance en lui est absolue. C'est un soldat, c'est un chef. Il a pour le danger le dédain d'un gros banquier pour un mendiant. Il sait prévoir, il sait prévenir, il sait ordonner : sa froide ténacité lasse l'obstacle. C'est une volonté intelligente et brave. — Hier, les notables sont venus, porteurs de promesses : dix chameaux doivent arriver aujourd'hui, dix vendredi prochain et cinquante le vendredi suivant, sous peine d'une nouvelle suppression d'eau. La verrons-nous donc enfin tomber sur nous, cette avalanche de chameaux que nous demandons depuis huit mois? Nous avons de l'espoir. De toute évidence, nous les gênons et les taquinons énormément : ils feront leur possible pour nous livrer les bêtes. — Dix-huit négresses esclaves vivent maintenant chez nous; plusieurs sont arrivées avec les entraves aux pieds. Les Agadéziens les attachent en ville de peur qu'elles ne s'évadent! De voir qu'elles se sont enfuies, de savoir qu'elles sont chez nous, voilà qui doit singulièrement les tracasser. Tant mieux! plus ils seront tracassés, plus vite nous aurons nos chameaux!

8 octobre. — La suppression de l'eau nous a procuré d'abord sept chameaux, puis dix, puis hier trois. Demain, il doit en arriver vingt, et vendredi prochain,

vingt autres, sous peine de voir la suppression de l'eau organisée plus rigoureusement encore.

14 octobre, samedi. — Les notables de la ville sont venus demander un petit sursis pour les quarante chameaux et ont promis qu'ils seraient là lundi. Ils ont même juré sur le Coran. Oh! alors! Douze chameaux ont déjà été livrés, ce qui porte à soixante-quinze le nombre des chameaux reçus. Encore trente-cinq et c'est le départ. On s'y prépare avec frénésie et force tours d'imagination pour suppléer à tout ce qui nous manque. On fait des guerbas avec les chèvres du troupeau, des bâts de bourriquots avec les moutons, des aredjes et des haouias (1) avec tout ce qu'on trouve (nos dernières bâches y passent), des sacs avec des nattes. Bref, on exerce au camp tous les métiers de la vie nomade. Ce matin, notre chef a de nouveau écrit au sultan pour lui rappeler sa parole. Le sultan a répondu qu'il tiendrait sa parole donnée sur le Coran. Ah! fichtre!

15 octobre, Agadez. — C'est aujourd'hui le dernier jour de délai pour la livraison des chameaux, mais ils n'arrivent pas en dépit de toutes les promesses faites sur le Coran; aussi, le soir à huit heures, on réoccupe les puits. Il reste sept chameaux à fournir. On ne pouvait pourtant pas aller les réclamer sur l'air des *Lampions!*

16 octobre. — Au lever du jour, on apprend au camp une nouvelle réjouissante. Un officier qui était allé occuper le puits du pâturage a ramassé là vingt chameaux venus pour y boire pendant la nuit. C'est un de ces coups de chance comme nous en avons eu déjà quelques-uns au cours de cette mission. Pas un cepen-

(1) Aredjes, haouias, formes de bât de chameau.

dant ne m'avait mis au cœur tant de joie. C'est la fin de ce séjour si long dans ce pays si triste et si peu hospitalier : c'est le train pour Paris en passant par Zinder, avec arrêt au Tchad. Le départ est décidé pour demain.

17 octobre. — A quatre heures vingt-cinq du soir, nous quittons le camp d'Agadez pour la deuxième fois. Le serkin Eryma et un choix varié de pouilleux notables viennent présenter à notre chef les adieux du sultan. On amène le drapeau au milieu de l'émotion générale et le commandement d'en avant est donné. Là colonne s'ébranle dans la direction de la ville à l'ouest de laquelle nous passons. Le tout-Agadez est aux portes. Les murs et les maisons sont couverts de ces bons Touaregs : les uns nous regardent partir, impassibles et dignes dans leurs guenilles; les autres nous souhaitent bon voyage. C'est bon! c'est bon! Comme si nous ne savions pas, mes braves amis, que vous n'aviez tous qu'un désir : celui de nous occire avec vos lances ou de nous laisser bien tranquillement crever de faim! Voilà trois mois que nous sommes chez vous : nous n'emportons de là que beaucoup de mauvais souvenirs et aussi beaucoup de poux : qu'ils retombent sur vous, sur vos enfants et sur tous ceux qui naîtront d'eux! — Il manquait encore deux chameaux pour le rachat du prisonnier qui avait été, l'autre jour, envoyé au poteau et qu'on avait sauvé de la fusillade. Le commandant ne voulait pas lâcher son otage avant d'avoir les deux chameaux. On les amena à quelque distance de la ville et on annonça au prisonnier qu'il était libre. Je m'attendais à un débordement de joie, à des démonstrations éperdues de gratitude de la part de ce condamné à mort à qui on faisait cadeau de la vie et qui avait passé si près du poteau. Je fus déçu. Un remerciement sec et banal; le remerciement de la femme de ménage à qui l'on donne un panier de poires

trop mûres! Faites donc des cadeaux! Le commandant estime que nous avons une étape de quatre-vingts à quatre-vingt-dix kilomètres à franchir pour atteindre le puits d'Abellama. — Milly le vizir nous accompagne avec deux guides et quelques nègres envoyés par les propriétaires des chameaux.

19 octobre, Abellama. — Après avoir franchi quatre-vingt-six kilomètres en trente et une heures, dont vingt-deux heures de marche, nous sommes arrivés hier à Abellama. Rarement ou plutôt jamais je n'ai éprouvé un tel soulagement d'être parvenu au point d'eau. Ma joie était celle de deux cents soldats exténués qui ne marchaient que par un effort de volonté absolument admirable. Cette première étape, après le long repos d'Agadez, où nous nous étions amollis en de relatives délices, a été tout simplement terrible. C'était pitié de voir les hommes se traîner sur leurs pauvres jambes, haletants de fatigue et toujours courageux. Aussi, quand le clairon sonna le *halte-là*, ce fut, dans toute la colonne, un grand soupir de soulagement. La plupart des femmes n'avaient pu nous suivre et s'étaient égrenées sur le chemin : celles qui avaient tenu bon jusqu'au bout étaient en pitoyable état. Dès l'arrivée, je cours au puits : une pierre lancée au fond rend un son qui me fait tressaillir d'aise : nous avons beaucoup d'eau!

20 octobre. — Toutes les femmes rejoignent la mission ce matin, toutes plus mortes que vives. Le commandant leur propose de les laisser au puits avec du bechna et un chameau, de façon qu'elles puissent attendre le passage d'une caravane qui se chargera d'elles. Mais elles refusent : elles veulent essayer de nous suivre. On part à trois heures du soir, pour s'arrêter à dix heures et demie.

21 octobre. — A une heure et demie, on se remet en marche jusqu'à six heures et demie du matin. La fatigue est grande, mais on la supporte plus gaillardement que pendant la première étape. On fait la soupe et, à trois heures, départ. Le pays change d'aspect. C'est un long plateau couvert d'arbres absolument secs : un vrai paysage d'hiver éclairé par un soleil de messidor. Des nuées de sauterelles couvrent les arbres et font, à notre approche, un bruit de tous les diables. Elles se sauvent de tous côtés, formant d'énormes nuages qui obscurcissent vraiment la lumière. Ce sont de grosses sauterelles du même genre que celles d'Algérie, mais noires, mais hideuses.

22 octobre. — Nous arrivons au puits de Timbellaga après cinquante-six kilomètres de route. Ce puits nous réservait une surprise délicate : l'eau en était salée et sentait le rat crevé ! Nous aurions eu mauvaise grâce à faire les dégoûtés : personne n'était là pour nous plaindre ! Il nous fallut faire quarante kilomètres avant d'arriver au puits de Tadalaka.

24 octobre. — Le commandant décide que le départ aura lieu en deux échelons et cette mesure est très sage. A midi et demi, les 4e, 5e, 8e sections prennent les devants sous la conduite du commandant. J'accompagne la 1re section. A six heures on stoppe pour attendre que la lune daigne montrer à l'horizon sa bonne grosse figure. Enfin, elle se risque à se faire voir vers onze heures et demie et on part aussitôt. Le pays change tout à fait d'aspect ; il se mamelonne et se couvre de grands arbres verts parmi lesquels vit un nombreux gibier, antilopes, gazelles, sangliers, lièvres, girafes, bœufs. Après un seul arrêt, on arrive à six heures au puits de Ketiasko. Nous venions d'offrir à nos jambes une récréation assez violente : soixante-quinze kilomètres !

26 octobre, Ketiasko. — Le capitaine nous rejoint dans l'après-midi. El-Hadj a tué un sanglier dont il nous offre un beau morceau. On ne fait aucun embarras pour l'accepter.

27 octobre. — On part à une heure moins le quart du matin, et, au jour, nous sommes émerveillés de nous trouver dans un tout autre pays : un véritable paysage de France! C'est une vaste contrée mamelonnée. Des bouquets d'arbres poussent dans les dépressions du terrain où ils font des taches vertes d'un frais coloris. Des champs d'un jaune pâle s'abritent à l'ombre de ces bosquets et nous rappellent la campagne de France chargée de ses moissons. Hélas! ici les moissons sont représentées par l'horrible «penisetum (1)» qui nous martyrise. Il s'insinue partout, cet affreux karendjia; il vous saute aux jambes, il ne vous lâche plus, il veut votre mort. On dit que le Damerghou est couvert de cette graminée. Cette perspective est réjouissante. — Vers huit heures du matin, le guide quitte le grand chemin tracé depuis Agadez pour aller dans l'est de plus en plus, jusqu'au nord-est. Le commandant s'émeut, le guide se trouble. On fait attacher notre vizir que surveillent deux spahis et nous repiquons dans le sud-ouest. A dix heures, on rencontre un petit oued où se trouve un tilmas et où deux Touaregs étaient occupés à remplir leurs guerbas. On les interroge et ils nous apprennent que nous sommes tout près du premier village. Vers trois heures, nous l'apercevons sur notre gauche. — C'est heureux pour le vizir! C'est, paraît-il, le village nègre type, dont nous verrons le modèle reproduit jusqu'à la côte. Il est fait d'une réunion de cases en paille, groupées par carrés, serrées les unes contre les autres, et que séparent des ruelles; le tout,

(1) Karendjia ou « penisetum », petite graminée hérissée de piquants.

entouré d'une zeriba solide. Chaque case est construite sur le même type : des paillons formant les murs et la couverture, un toit pointu presque toujours surmonté d'un fétiche, œuf d'autruche, corne, etc. La propreté m'y paraît tenue en grand mépris. Ah! nous sommes loin des jolies cases en paillons d'Ighezzar! Quelques nègres sortent de ce village pour venir nous saluer. Ces gaillards-là ont l'air tout à fait rassurés et la plus parfaite sérénité se lit sur leur visage, qu'elle n'embellit pas, du reste. Bientôt, un autre village sur notre droite, puis un autre, puis quinze autres! De plusieurs d'entre eux, arrivent de grands diables de nègres nous apportant qui des baquets d'eau, qui des poules, qui du pain de bechna dont ils viennent faire cadeau à notre chef. Sont-ils assez gentils! Pour un peu, on les embrasserait, et pourtant!... — A la tombée de la nuit, arrivent deux neveux d'Anastafidet accompagnés de Milly. Ils viennent nous souhaiter la bienvenue et apportent des cadeaux, des cadeaux, encore des cadeaux. C'est le paradis des concierges, ici! — Les deux neveux nous apprennent que cinquante chameaux sont venus au-devant de nous, il y a quelque temps; que le calme et la paix règnent. Ainsi soit-il! Ils se chargent de faire parvenir une lettre au lieutenant commandant le poste de Zinder à qui le commandant demande différentes choses. Ils nous affirment que le puits de Gangara, entouré de nombreux et gros villages, se trouve à quatre ou cinq kilomètres plus loin et que c'est là qu'il faut aller camper.

28 octobre. — Au petit jour, on part pour Gangara où nous arrivons après une heure et demie de marche. Nous y sommes reçus par de grandes démonstrations de joie. Là, nous nous reposons de nos courses folles. Quelle joie de voyager enfin dans une région habitée, d'échapper à la grande solitude du désert dont le

« charme infini » (oui, j'ai lu cela dans un livre sur je ne sais quoi, écrit par je ne sais qui!), dont le charme infini, dis-je, devient, au bout de quatorze mois, la plus déprimante des sensations! Les bons nègres apportent encore des bécharas (1). On fait quelques marchés, de poules en particulier. Nous séjournons vingt-quatre heures dans ce Gangara enchanteur.

31 octobre 1900, Dambiri. — Après avoir campé hier à Sebankafi, gros village d'un millier de cases au moins, nous marchons aujourd'hui, de trois heures du matin à huit heures, pour arriver à Dambiri où de nombreux puits fournissent très peu d'eau. Nous apprenons là les nouvelles venues pendant la nuit de Zinder. Le lieutenant Joalland est parti pour le Tchad avec cent cinquante fusils, laissant cent hommes et un sergent à Zinder. Les capitaines Voulet et Chanoine sont morts, ainsi que le lieutenant-colonel Klobb. Dans quelles circonstances? On ne nous le dit pas, mais nous les supposons tragiques. Nous apprenons aussi la mort de Félix Faure et son remplacement par M. Loubet (février 1899).

2 novembre. — Nous partons de Bakimara à deux heures et demie, n'ayant plus que cinq à six heures de marche avant d'arriver à Zinder. On fait halte au puits de Bellamari où la vue d'un plantureux jardin enchante nos yeux. A sept heures et demie, on se remet en marche, laissant à droite et à gauche des villages semés au milieu des plantations de bechna qui s'étendent à l'infini. De nombreux cavaliers sillonnent la plaine dans tous les sens : ils viennent, auprès de nous, faire des salamalecs. Nous marchions le regard tendu vers l'avant, quand, vers neuf heures et demie, au sommet d'une petite colline, apparaissent deux points rouges qui grossissent rapidement. Ce sont deux spahis soudanais qui

(1) Cadeaux.

viennent annoncer au chef de la mission l'arrivée du détachement et du sultan de Zinder. Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, nous voyons, en effet, au fond de la plaine, une masse noire de gens à pied et à cheval, rangée en demi-cercle. De cette colonne se détachent bientôt le sergent Bouthel et un sergent indigène. Puis, par petits groupes, le sultan d'abord, les notables et autres habitants de Zinder ensuite, viennent, au galop de leurs chevaux, saluer le commandant. On reprend la marche et on atteint l'endroit où était rangé, drapeau au vent, le détachement de tirailleurs soudanais. Les clairons saluent ce cher drapeau. Tous nous sommes émus. Ce sont deux tronçons de la France qui se rejoignent sous le ciel d'Afrique. C'est la bien-aimée patrie qui s'avance au-devant de nous avec ses trois couleurs. Mon regard tombe alors sur l'aspect qu'a notre petite troupe, à moitié nue, sans chaussures, n'ayant plus rien de l'aspect militaire. Quelle somme d'efforts, de privations, d'angoisses, révèle cette tenue de gueux! Quelle sensation exquise et forte on éprouve en songeant que toutes ces difficultés, toutes ces souffrances, on les laissait derrière soi! — Nous continuons à marcher et, vers dix heures et demie, nous arrivons au village de Zinguo, à quelques centaines de mètres de la ville de Zinder. C'est là que le sergent Bouthel nous a établi un camp. Superbe, ma foi, ce camp! Depuis bien longtemps, nous n'étions plus habitués à tant de confort, à tant de faste. D'excellents gourbis pour les hommes et les officiers nous y attendaient. Nous n'avions qu'à emménager : opération rendue très facile par le peu d'encombrement de nos meubles. Nous n'avions que notre personne à caser et les quelques haillons qui y étaient, tant bien que mal, accrochés. Après le couvert, le dîner. Au milieu du camp étaient rangées de grandes gamelles en bois du pays qui contenaient toutes

sortes de plats : bechna sous toutes ses formes, kous-kous arabes délicieux, un tas de friandises au miel, de gâteaux, et, chose admirable, de véritables beignets d'Alsace! Il n'y manquait que la carte du menu et une petite botte de cure-dents! C'était la Terre Promise après les oignons et les chameaux d'Egypte! Un dieu nous avait fait ces beaux loisirs gastronomiques. Son nom? Il est écrit en caractères indélébiles dans notre cœur et dans notre estomac. Il s'appelle Mallem Yaro et c'est, tout bonnement, le dieu de l'abondance, un brave homme de dieu auquel, pour un rien, on élèverait des autels. Ce Mallem Yaro est une façon de Crésus touareg. C'est un commerçant, ou plutôt c'est le commerçant de la ville. Il est horriblement riche. Il ne cache pas la joie que lui cause l'occupation française. Il voit là l'occasion d'arrondir encore sa fortune par les fournitures qu'il est appelé à faire. Et puis, il n'ignore pas que cette occupation fait renaître l'ordre, et l'ordre, c'est de l'argent pour Mallem Yaro! Deux fois par jour, la longue théorie de ses esclaves nous apporte le pain quotidien, sous toutes formes de bechna, kous-kous, lait, miel, beurre, dattes, amandes, etc., etc. Quelle chance pour nous que la France ait eu dans ses relations un homme si magnifique! — A trois ou quatre cents mètres de nous, sur un petit monticule dominant la ville de Zinder, sont installés les tirailleurs soudanais, dans une redoute encore inachevée. Tout en haut flotte le drapeau français et, au pied du monticule, le marché a repris. Nous nous demandions, l'autre jour, à la suite de quels événements ces tirailleurs étaient arrivés ici. Hélas! nous eussions préféré l'ignorer toujours! Quel épouvantable drame! Le récit des tragiques vicissitudes de la mission Voulet-Chanoine nous frappa de réelle stupeur. Notre consternation ne peut se décrire.

P. HALLER.

(A suivre.)

LES

ROBINSONS DE PARIS

(Suite)

VIII

Abel avait négligé le café et la promenade durant les premiers mois de son mariage. Mais ses coutumes vulgaires de vieux garçon de province le reprenaient déjà. N'avait-il pas, dans un cabaret de l'avenue du Maine, passé la nuit à boire et à jouer l'argent d'Estelle!...

Il ne gagnait pas un sou, se bornant à affirmer qu'un chef d'orchestre avait promis de l'engager dans son théâtre, au mois d'octobre. Jusque-là, il prendrait des vacances, il ferait la fête. Qui donc pouvait lui commander, puisque, de par la loi, il était le maître dans sa maison? On eût dit qu'en humiliant sa compagne, il croyait se grandir. Il ignorait, d'ailleurs, qu'on pût souffrir autrement que de privations matérielles et de tortures physiques. Il ne regardait jamais dans l'âme d'autrui, ayant si peu d'âme lui-même, n'étant qu'un animal coquet, fier de sa force musculaire qu'inconsciemment il s'imaginait égale, sinon supérieure, aux vertus de l'esprit et du cœur.

Cette nuit, il était rentré si tard qu'il avait trouvé Estelle couchée.

Il s'éternisait au lit, ce matin, comme un rentier,

s'amusant à jouir de la lumière de mai qui faisait étinceler la nue et des murmures du bosquet touffu qui sous la fenêtre remuait ses feuillages. A l'heure du déjeuner, il se levait à peine. Pourquoi donc se fût-il gêné? Estelle, pour éviter les discussions qui la dérangeaient dans son travail, lui assurait une vie de gâteries et de paresse. Pierre lui-même, devinant avec l'instinct de son âge les alarmes de sa mère, s'apprivoisait. L'enfant semblait, en se rapprochant de cet homme, essayer de l'améliorer, autant qu'il s'améliorait soi-même.

Mais, loin d'accepter les prévenances de l'enfant, Abel les repoussait, et le pauvre petit s'en allait de lui chaque fois morfondu, tandis que la mère s'alarmait davantage. Celle-ci se disait seulement, dans la bonté de sa jeunesse, que son mari perdrait à mesure les habitudes de dissipation contractées en un temps de misère, et que la communion des âmes au foyer s'accomplirait fatalement.

Abel, l'estomac creusé par sa longue veille au cabaret, attendait le moment de passer à table, avec d'autant plus d'impatience que petit Pierre ne revenait pas de l'école. Finalement, il s'assit devant son couvert et, bourru, joua du couteau sur son verre.

— Je parie que son maître l'a puni, tu verras!...

— Souviens-toi, Abel, que nous étions souvent punis à l'école, nous autres. Et nos parents nous pardonnaient toujours.

— On nous élevait mal... Nous étions en province.

— Non... Nos parents, ajouta Estelle après une hésitation, nos parents nous aimaient.

— Après tout, nous avons tort de nous occuper de Pierre. Il tient trop de place chez nous!...

— Comment!... Pierre tient trop de place?

— Parbleu!...

— Allons, il vaut mieux ne pas insister. La mauvaise humeur te passera, à force d'être heureux ici.

Estelle s'esquiva vers la cuisine. De là, elle guettait le pas bien connu de son enfant, dans l'escalier.

Elle craignait cet homme, aujourd'hui : elle tremblait

qu'il ne provoquât une querelle, peut-être irréparable. L'enfant ne rentrait pas. Alors, ayant servi la soupe à l'ail du pays, elle prit sa place d'habitude.

Tandis qu'Abel l'observait, si charmante en son tablier de ménagère, sa serviette nouée au cou, elle crut qu'il s'attendrissait.

— Si, tout de même, gémit-elle, un accident lui est arrivé ?

— Bah ! vous avez toujours peur, les femmes !... On nous préviendrait, je pense.

— Ah, mon Dieu, que t'a-t-il donc fait, cet enfant ?

— Et moi, que lui ai-je fait ?

— Il est si gentil avec toi !...

— Justement, je n'aime pas ses mignardises. Tu verras, il va nous conter une histoire fabuleuse. Il n'a jamais tort avec toi, ce gamin.

On entendit l'enfant frapper la porte d'un pied timide. Il entra tout désolé, les joues rouges d'avoir pleuré, tout frémissant sous son long tablier de lustrine. Il leva aussitôt ses mains tachées d'encre.

— Mère, supplia-t-il, ne me gronde pas. C'est un camarade qui m'a jeté du sable et des cailloux.

— Parbleu ! s'écria Abel. Qu'est-ce que je vous disais ? Ce n'est jamais lui qui a commencé. Allons, sèche tes larmes de crocodile, monsieur Pierre, et assieds-toi.

— Vous n'auriez pas dû m'attendre, puisque la soupe est servie.

— Hé !... C'est ta mère qui te gâte !...

Pierre, devant les yeux mauvais de l'homme, baissa la tête. Docile, s'efforçant de ne faire aucun bruit, il mangea la soupe. Estelle le couvait des yeux, l'admirait en ses moindres gestes, quand il se penchait, quand il portait la cuiller à sa bouche.

Robuste et presque brun, Pierre représentait la race de là-bas, qui se nourrit de bon vin et de bonne chère. Son front était large, favorable au sillon douloureux de la pensée ; la vigueur accentuée de sa mâchoire indiquait une volonté âpre. Les traits de son visage étaient certes empreints de la finesse de sa mère ; mais ses

yeux dorés s'assombrissaient parfois ou pétillaient d'intelligence, à chacune de ses émotions, qui étaient très vives.

Estelle avait, selon la mode du pays, apprêté une cervelle de veau en minces beignets à l'huile, dont Abel était friand. Aussi, parut-il s'apaiser, en savourant sa gourmandise. Un parfum de miel et de terre humide entrait, dans le soleil, par la fenêtre ouverte. On entendait le chant des oiseaux cachés parmi les feuillages, la rumeur lointaine de la ville roulant ses ondes innombrables. Une clarté douce rayonnait du visage d'Estelle.

— Allons, dit-elle, prenez ces derniers beignets, vous deux.

Abel, avec un geste d'ogre, s'empara de tous les beignets, tandis que l'enfant, penaud, son assiette à la main, rougissait de sa déconvenue. L'homme, pourtant, eut-il un remords? Voulut-il se rendre aimable, afin d'obtenir quelque faveur d'Estelle? Il partagea spontanément un de ses beignets, dont il offrit la plus grosse part à Pierre. Celui-ci, d'abord sur le point de refuser, accepta par bonté envers sa mère.

Abel, mis en gaieté par le déjeuner copieux, mangeait, buvait sans cesse. Il eut le désir de jouir davantage. Pourquoi, cet après-midi, n'irait-on pas en promenade, au hasard des rues, vers les camarades qui flânent chez eux, rue de Provence ou quai d'Anjou?

Estelle épiait avec inquiétude l'humeur si changeante de son mari. Elle sentait qu'il n'aimait que soi-même, qu'il était voué au mal. Aurait-elle donc à gravir un calvaire nouveau, cent fois plus douloureux que celui de son premier mariage, puisqu'elle souffrait aussi pour son enfant?... Et, malgré tout, elle l'aimait, cet homme sans scrupule, dont la caresse, dès qu'il voulait, l'animait d'une vie heureuse.

Lui, inconscient de sa lâcheté, sûr de plaire toujours, ne soupçonnait pas qu'un sentiment de méfiance naissait entre eux. Beau, suffisant, il essuya ses lèvres, plia flegmatiquement sa serviette. Puis, sans accorder un regard à la femme qui embrassait son enfant prêt à

repartir pour l'école, il se réfugia dans l'atelier, où les guêpes du bois étaient venues bourdonner, en suivant les rayons du soleil.

Le silence régna quelques minutes. Estelle rangeait son ménage à la hâte, en tâchant de se faire oublier.

Mais, bientôt, de son pas de chatte amoureuse, elle pénétra dans l'atelier.

Abel s'était accoudé à la fenêtre : sa tête robuste baignant parmi la lumière, il se rappelait avec délices son pays natal, la petite ville de Coulobres, où, aux heures brûlantes du jour, l'on s'engourdit, de même que les plantes, dans une volupté.

— Abel...

Il parut ne pas entendre. La prière de la femme, dont il avait à peine senti l'approche, ne le fit point tressaillir. Elle s'appuya sur son épaule, enveloppa sa taille d'un enlacement jaloux.

— Hé bien, lui dit-elle, veux-tu que nous sortions? Cela t'amuserait, je gage, d'aller surprendre nos amis au magasin de la *Pomme d'amour?*

— Crois-tu qu'on les y rencontre?

— Mais oui. Je suis sûre qu'ils y passent toutes leurs journées, à faire les architectes. Viens-tu?

— D'abord, tu me presses trop... Tu pèses.

— Toi qui me portais si aisément dans tes bras, les premiers jours!...

— C'est vrai, je suis fort. Mais, aujourd'hui, je suis un peu fatigué... Tu sais bien, cette nuit...

Elle lui prit la tête entre ses mains, et, avec une ferveur dont il aurait dû frissonner jusqu'au fond de l'âme, elle lui demanda :

— M'aimes-tu?

— En voilà des idées!... Veux-tu que nous partions?

Ils s'habillèrent, non sans coquetterie : Abel en complet bleu et souliers jaunes, des boutons de nacre à la chemise; Estelle en robe grise à manches bouffantes, et coiffée du grand chapeau de paille, dont l'aile fauve dorait ses paupières, ses joues couleur de rose. C'était encore une journée de perdue. Mais, bah! il fallait se divertir. Ensuite, on travaillerait mieux.

— As-tu pris de l'argent? demanda Abel, dans la cour.

— Oui. Seulement, je te propose d'aller à pied. Il fait si beau et si pur!

Et ils s'en allèrent bras à bras, à travers Paris qui sentait bon le printemps. Dans les rues, dans les jardins, la Ville menait un bruit d'école joyeuse. C'était un paysage merveilleux, pourtant réel, chaque jour renouvelé, ces hautes façades qu'effleuraient de blonds rayons, légers comme des ailes, ces lointains que réchauffait, entre des branches chargées de feuilles, l'azur profond des nues.

Estelle, au penchant du boulevard Saint-Michel, sautillait ainsi qu'un oiseau, serrée contre son mari dont elle observait de temps à autre les yeux clairs, la moustache dorée que, pour se faire valoir, il retroussait avec élégance. Vraiment, Estelle était à lui, à mesure qu'ils s'éloignaient de petit Pierre. Ils se noyaient complaisamment dans les flots de la foule, et, sans se rendre compte du miracle, jouissaient, en leurs sens de provinciaux, des trésors de vie et d'art qu'offre aux moindres passants la Ville féconde. Abel, sans souci du lendemain, marchait du même pas alerte qu'il eût conduit à la fête d'un village la femme qui devait, selon toute justice, le servir.

Sur le trottoir de la rue du Quatre-Septembre, devant le magasin de la *Pomme d'amour,* Boubal expliquait avec exubérance, sa redingote ouverte, quelle façade opulente en couleurs et en réclame il entendait organiser. Les dames Baldy, appuyées sur leurs ombrelles, l'écoutaient dévotement. Plus en arrière, très réservés, père Puech et sa fille.

Puech était venu juger par soi-même si l'entreprise présentait des garanties sérieuses de réussite. Claire, la bouche entr'ouverte, feignait de s'intéresser à cette boutique quelconque, où des ouvriers narquois grattaient les auvents et nettoyaient les glaces. Mais le chagrin ridait durement son front, sous les cheveux noirs : elle brûlait d'interroger en cachette Boubal, le messager d'amour qui depuis quelques semaines se relâchait.

Hugues était-il franchement résolu à la sauver, malgré tous les périls? N'ayant pu lundi soir, sous la surveillance de son père, lui parler de leurs projets d'émancipation, elle comprenait qu'ils ne pourraient plus jamais se concerter de vive voix. Elle s'impatientait de savoir que l'heure était sonnée de s'unir à Hugues, de se livrer au destin, dans l'essor de sa probité et de son courage.

Une lettre cachée dans sa main, elle s'insinuait vers Boubal. Celui-ci, devinant les angoisses de la demoiselle, ne se détournait même pas. C'est qu'il avait de quoi manger maintenant. Même, ne dénoncerait-il pas, au besoin, pour sa sécurité personnelle, et dans leur propre intérêt, ces jeunes fous qu'exaspérait l'amour?... Il s'abritait avec prudence, tout en pérorant, derrière les dames Baldy qui suaient un peu dans leurs robes de soie.

Par bonheur, les époux Bonnaric vinrent le sauver. Ceux-ci débouchaient, en effet, de la rue Vivienne, bras dessus bras dessous.

Le plaisir de se rencontrer en plein Paris éclata bruyamment chez les uns et les autres, en salutations et en embrassades.

Père Puech, cependant, caressait sa barbe avec une gravité de patriarche.

— Ouais!... Où allez-vous, vous autres? demanda-t-il aux nouveaux venus.

— Hé! répondit Estelle, nous venons voir l'installation du magasin. C'est très joli, de très bon goût... Nos compliments, monsieur l'avocat. D'ailleurs, vous savez faire les choses, vous qui habitiez dans la ville de Coulobres un vrai palais, et dans la campagne une grangette dont on apercevait de loin le toit rouge et les balcons verts.

Boubal, son faux-col plus raide que d'habitude, se rengorgeait en tirant ses manchettes. Mais il allongea un de ses bras sur les épaules d'Abel qui, chaque fois, se trouvait flatté des familiarités du bourgeois cossu de son pays, et, la bouche épaisse, il expliqua les décorations projetées :

— Voici. Nous inscrirons sur l'enseigne la *Pomme d'amour* en lettres d'or, si grosses qu'on pourra les lire à un kilomètre de distance. Sur les portants bruns, couleur de labour, nous montrerons notre tomate en ses multiples manifestations : la plante qui lève, puis qui s'enroule autour des roseaux, la fleur blanche, le fruit dans sa splendeur de pourpre... Cette fois, par exemple, si nous ne faisons pas sensation, c'est que Paris est diablement difficile... Mais entrez donc, Messieurs et Mesdames...

Les camarades, bouleversés par les convictions de Boubal, le suivirent sans mot dire, au milieu du magasin. Là, les poings sur les hanches, grandi par l'élan de son orgueil, il poursuivit :

— Nous placerons, en face de l'entrée, un comptoir d'ébène, pourvu de balances de dimensions diverses. A droite, le bureau de la caisse, où vous siégerez, madame Aubert...

— Ah! ah!... je serai toujours en toilette!.. s'écria celle-ci, secouée dans son rêve.

— A gauche, mon petit bureau où j'écrirai la correspondance. Et jusqu'au plafond, des étagères que nous garnirons de nos bocaux.... Puis, un lustre en cuivre... Ensuite... Je ne sais plus... Ah, si!... Sur les glaces de la devanture, on va peindre quelques sites de notre province, l'église de Coulobres, par exemple, la halle, le vieux château. Il faudra bien que Paris l'avale, notre Languedoc.

Les camarades se taisaient, recueillis, ne sachant point d'éloges assez beaux. Possédés toujours par l'âme de leur province, ils ne s'inquiétaient pas d'assurer à Paris leur destinée, mais prétendaient uniquement imposer à la capitale la gloire de Coulobres. En cette minute, l'espoir de la fortune les grisait tous ensemble, même maman Baldy qui oubliait le désordre moral de Suzanne, même père Puech dont le cœur semblait à l'ordinaire plus dur que le roc.

Des badauds, s'étant agglomérés sur le trottoir, au seuil de la porte, plaisantaient ces gens immobiles qui, dans cette boutique vide, avaient l'air d'attendre un

miracle. Les ouvriers, en sifflotant une chanson des rues, s'interrompaient de gratter les portants de la devanture, pour contempler à l'aise les trois jeunes femmes de la *Pomme d'amour*.

— Dites-moi, Boubal, pourquoi ne quitteriez-vous pas vos lunettes? demanda brusquement père Puech, qui n'avait pas du tout le sens des convenances. Ça ne vous rajeunit guère, des lunettes noires : vous n'en mettiez jamais à Coulobres.

Boubal tressaillit, puis se pelotonna, les épaules courbées, se composa une grimace bourrue, comme en ses premiers mois de séjour à Paris, où, menacé encore de la persécution de ses créanciers, il se grimait un peu, s'arrangeait un masque, afin de dépister la police. Mais aujourd'hui, ses dettes, ses détournements d'avocat, n'était-ce point de l'histoire ancienne? Comment ses compagnons pouvaient-ils s'en souvenir? Père Puech ne s'en souvenait pas plus que les autres. Il éprouvait simplement le besoin de parler, d'afficher son importance.

— Oui, voyons, l'avocat : vous étiez si coquet sans lunettes!...

— Ah! que voulez-vous!... Mes yeux sont fatigués. D'ailleurs, on a l'habitude, à Paris, de me voir en lunettes.

Boubal marchait de long en large, avec agitation. Abel profita de cet instant de désarroi pour fuir, en prétextant une course urgente.

— Estelle, j'ai oublié mon porte-monnaie, tu sais bien... Je dois acheter pour mon violon...

Estelle rougit du mensonge de son maître, qui affectait maintenant beaucoup d'humilité. Et la douleur, avec sa vertu merveilleuse, l'éclaira soudain. Elle comprit, dans une intelligence profonde, que cet homme vivrait d'elle éternellement, de ses ressources et de son cœur. Elle comprit enfin qu'ils représentaient deux races incompatibles : elle, vouée au travail, loyale et bonne; lui, sans foi ni loi, ne s'occupant, dans sa sensualité basse, que du plaisir de son corps, comme une bête.

Néanmoins, elle fut assez forte, retenue par un sentiment de pudeur, pour cacher ses alarmes et sa honte. Ayant le don si aisé de plaire, elle retira de sa poche le porte-monnaie, et dit :

— Quand rentreras-tu, Abel ?

— Chez nous, avant sept heures.

Estelle s'efforçait de sourire.

Le porte-monnaie renfermait un louis de vingt francs, Abel le savait. C'était le dernier argent, il le savait aussi, le trésor précieux qui devait assurer la sécurité dans leur maison, jusqu'au surlendemain.

Abel s'esquiva, tel qu'un valet en escapade, disparut parmi la foule qu'égayait le soleil, le long des vitrines. Ses compatriotes, pour le suivre des yeux, s'étaient rassemblés sur la porte.

Seul, Boubal s'amusait à ramasser à coups de pied dans un coin du magasin des copeaux et des menus gravats, à palper les murs sonores comme des coffres-forts. Claire d'un élan glissa jusqu'à lui, le tira par la manche. Mais le messager besoigneux de naguère se récusa, aujourd'hui.

— Impossible, mademoiselle... J'ai vraiment trop d'ouvrage.

Et, sans façon, il laissa la demoiselle plantée au milieu du magasin.

Claire eut peur. Les choses lui parurent tourbillonner confusément, l'emporter loin de ces gens grotesques, parmi lesquels se complaisait son père. Comme Estelle tout à l'heure, elle comprit, par la vertu de sa douleur, toute leur misère, leur vulgarité. A cause de la laideur qu'ils projetaient sur elle, un frémissement de colère anima sa raison. Elle réfléchit, une seconde : elle se demanda pourquoi ces déracinés roulaient ainsi éternellement au milieu de Paris, sans boussole, tandis que d'autres provinciaux avaient su soumettre et fixer la destinée : c'est que ceux-ci étaient guidés par une volonté précise et ardente.

Hugues saurait-il se dépouiller de l'âme mesquine de sa province, se purifier à la haute flamme de Paris?... Elle le souhaitait passionnément. N'était-il pas venu

à Paris par goût, dans une inspiration spontanée, au risque de vivre isolé parmi la foule des hommes, qui est plus indifférente à l'homme que la nature?

Père Puech, en se détournant, aperçut sa fille en extase. Elle semblait, immobile, considérer à travers les glaces, dans le ciel bleu, une image bien-aimée.

— Tu rêves, Claire!... Allons, viens. Partons pour notre quai d'Anjou.

Ils sortirent. Estelle, un peu effarée, épiant à droite et à gauche, les accompagna jusqu'à la Bourse, au bureau d'omnibus.

Les dames Baldy avaient à causer avec Boubal de leurs ennuis. L'avocat, qui désormais mangeait à sa faim, prenait des allures de petit-maître. Galinier, avant son départ pour le Languedoc, lui avait remis une avance sur les fonds de l'entreprise, non par générosité pure, mais, puisqu'en même temps il lui avait laissé entendre ses tendresses envers Suzanne, pour acheter sa discrétion, son assistance en cette affaire d'amour. Galinier amoureux, cela prêtait à rire. Enfin, on commet des folies à tout âge.

Ce qui tracassait Boubal, c'était l'envie des sommes folles que la jeune ensorceleuse se disposait à dévorer, et qu'il aurait de moins à toucher, pour le magasin, sinon pour soi-même. La mère Baldy était-elle de complicité dans l'adultère? On ne l'eût pas dit, ma foi, à l'humeur farouche dont elle exprimait ses doléances :

— Nous sommes étonnées, disait-elle, du silence de Galinier à notre égard. Il se faisait fort, par l'intervention de nos parents de là-bas, de décider Aubert à vendre son domaine. Il devait, en attendant le mois d'octobre, c'est-à-dire l'ouverture de votre commerce où Suzanne sera caissière, nous envoyer un prêt de quelques mille francs. Or, nous ne recevons rien. Qu'est-ce que cela signifie?

— Je n'en sais rien du tout, *pécaïré!* répliqua Boubal qui, les mains sur le ventre, se méfiait d'un méchant tour des deux femmes.

— Vous correspondez régulièrement avec le sénateur? interrogea Suzanne. Hé bien, rappelez-lui nos

conventions. Dites-lui que nous nous en souvenons, nous autres, et que c'est à lui d'agir le premier : rien que ça.

Mère Baldy, qui devenait ombrageuse, crut saisir dans les paroles de sa fille une malice, l'allusion au péché.

— Tais-toi, Suzanne! s'écria-t-elle. Après tout, si on nous laisse souffrir, nous retournerons là-bas. Aubert a bien raison.

— Non, ma mère. Moi, jamais!... Je me débrouillerai toute seule, à Paris.

— Allons, fit Boubal sur un ton protecteur. Je ne doute pas de la bonne foi de notre Galinier : je vais lui écrire. Il a tant d'occupations avec ses électeurs qu'il a pu vous négliger.

— Qu'il réponde sans retard.

Et mère Baldy, ayant soulevé sa robe, entraîna Suzanne à petits pas rapides.

Dans la rumeur de la foule, la jovialité d'habitude revint bientôt aux deux femmes, et aussi la conscience naïve qu'on les considérait dans les rues de la Capitale avec autant de respect qu'à Coulobres. Mais, des passants, rue de Richelieu, les ayant cahotées sans vergogne, elles se troublèrent tout à coup. Elles souffrirent dans leur orgueil blessé. Mère Baldy gronda, en voyant passer, à demi couchées sur les coussins d'un landau, deux mondaines richement parées. Puis, elle défia brutalement sa fille :

— J'aime mieux mourir de faim que de vivre de l'argent de ton péché! Tu entends!...

— Tu raisonnes toujours avec tes préjugés de provinciale.

— Est-il possible que tu aies changé si vite, toi que j'ai si tendrement élevée, toi dont les braves gens de chez nous vantaient la distinction!... Voyons, si ton mari n'approuve pas l'entreprise de Galinier, il est honnête, au moins. Tu sais bien qu'il nous aime.

— D'une étrange façon... en exigeant que sa femme se soumette à ses idées de rustre. C'est un fainéant, un mulet têtu, qui ne comprend pas les richesses que Paris offre aux audacieux.

— C'est toi qui ne comprends pas sa modestie. Vois-tu, pour captiver les hommes, il faut les caresser, les séduire un peu chaque jour, et non pas les brusquer... D'abord...

— Hé bien, qu'as-tu?

— D'abord, y crois-tu beaucoup à la *Pomme d'amour?*

Suzanne, à ces mots, trembla. Est-ce que l'incrédulité d'Aubert, et sa sottise, gagneraient déjà maman Baldy?

— Moi!... poursuivit celle-ci, je ne sais plus si je dois y croire, depuis que Boubal montre tant d'empire, lui qui là-bas a gâché, par inepte gourmandise, sa situation d'agréé au Tribunal de Commerce. Ce Galinier aussi... Quelle est son arrière-pensée? Il fait le bon apôtre, le socialiste, l'homme des pauvres, et il a de la fortune!... Hum! Hum!... Tiens! regarde ce finaud de Puech, qui diffère toujours sa participation au syndicat... J'ai peur que nous ne devions reconnaître, un beau matin, que ton mari avait raison.

— Retourner là-bas? C'est toi qui en parles!... Toi qui voulais aussi conquérir Paris et pénétrer dans le grand monde!...

— Des rêves!... Des imaginations dont on se grise en province, quand on digère l'hiver, au soleil de nos promenades, ou l'été, sous les ombrages de l'Hérault... D'ailleurs, je redoute pour toi la corruption de Paris. Nous n'en respirons que la boue, le fumier. Té! dans la foule, nous ne savons même pas marcher. Tout le monde me bouscule.

Suzanne, redevenue légère, insouciante, éclata de rire, en ouvrant ses lèvres mouillées. Des hommes s'effaçaient galamment, pour mieux voir la jeune femme au passage, pour effleurer sa taille, saisir une seconde le détail de son corps.

Après avoir franchi la chaussée du boulevard, elles gagnaient la rue Drouot, lorsqu'elles aperçurent Estelle marchant avec précaution sur le trottoir encombré. Estelle semblait attendre quelqu'un, son mari sans doute, son troubadour qui jouait le louis de vingt francs

au fond d'une brasserie. Elle épiait pour la seconde fois les terrasses des cafés, d'où les consommateurs, en observant sa silhouette, la dévisageaient, hardis et fats. Elle le voulait de nouveau, son maître, avec d'autant plus d'âpreté qu'il lui échappait.

Pauvre Estelle!... Les dames Baldy s'apitoyèrent un moment sur son sort. C'est elles, pourtant, qui l'avaient mariée, rejetée dans l'enfer. Et, pour ne pas trop souffrir du remords, vite, vite, elles se détournèrent et disparurent.

IX

Père Puech, toujours préoccupé de son argent, et ne soupçonnant pas, dans sa présomption, que des enfants pussent le tromper, se croyait bien tranquille. Très prudents, en effet, Claire et Hugues montraient sans affectation une innocence fraternelle qui ravissait le bonhomme. Le lundi soir, Hugues ne manquait plus de se rendre quai d'Anjou. Là, on se divertissait à médire des compatriotes. Ces commérages flattaient le parvenu, parce qu'ils lui permettaient, en usant de sévérité envers ses semblables, de se hausser en sa propre estime.

Cependant, Claire et Hugues, dans la douleur de leur amour contrarié, étaient devenus, au fond d'eux-mêmes, amers et tristes. Les lettres qu'ils échangeaient, en tremblant, sous la table, renfermaient un parfum délicieux qui les irritait davantage, le parfum de l'illusion et du rêve. Issus de paysans tenaces l'un et l'autre, ils étaient résolus, pour réaliser leur union, à aller jusqu'à la brutalité.

Claire, par un besoin de sacrifice agréable à son âge, se faisait gloire de tenter le destin avec l'homme que le malheur avait, à ses yeux, rendu sacré. Elle se donnerait à lui de tout son être, sans fausse honte, selon la volonté de la nature. Pure et courageuse, elle ne pouvait accomplir, connaître que le bien. Elle pen-

sait à Hugues toujours. Elle voyait, dans un avenir prochain, la vie de travail et de sagesse, illuminée de poésie, qu'ils se créeraient ensemble au milieu de la Ville : et cette vision, en la réconfortant, éloignait son cœur de la vie présente. Son père la choquait de plus en plus, par ses préjugés, par ses prétentions d'égoïste vieillissant. Il demeurait le maître sans âme, contre lequel il est beau et légitime de s'insurger.

Hugues avait déménagé, sans prévenir personne, de la rue Miromesnil à l'avenue du Maine, de l'autre côté de l'eau, dans un quartier très différent de paysage et de coutumes. Là, dans une vaste chambre qu'il avait modestement meublée, il attendait l'apparition merveilleuse de son amie. Quand donc pourrait-il sans témoins jouir de sa présence et l'aimer chez eux? Comme elle enchanterait, ennoblirait sa vie!

Les plaisirs de la rue lui répugnaient, depuis la déchéance des siens à Coulobres, déchéance qu'il jugeait imméritée. Il repoussait avec horreur la pensée que la misère pût atteindre la femme qui allait se confier à lui. Brave maintenant, il se flattait de pouvoir, uniquement par ses efforts, éclairer le libre foyer où ils devaient ensemble, avec patience et harmonie, ne fût-ce que pour justifier leur témérité, improviser un ménage. S'il remerciait Claire d'avoir mis en lui sa foi, s'il l'adorait pour la générosité de son âme, il la chérissait aussi dans les charmes de son corps. Il admirait sa grande taille, le galbe opulent de ses hanches, sa peau brune au grain de soie, qui parfois, sous un duvet léger, étincelait comme une rose. Il connaissait par le détail son visage éclatant d'énergie, le front bien découvert, les grands yeux noirs, le nez droit aux narines frémissantes, les lèvres charnues qui exprimaient la joie sensuelle et la franchise. Il imaginait les noires ondulations de ses cheveux, qu'il voyait, avec les yeux de son désir, se dérouler abondamment sur un corps souple. Par quel miracle pouvait-il, lui, être aimé de Claire?

Car il se croyait indigne d'elle, à mesure qu'il la connaissait mieux. Plus petit, tout nerfs et muscles,

il avait une vivacité de mouvements et d'expressions, qu'il s'efforçait, parfois en vain, de contenir. Son visage un peu long gardait du paysan des Cévennes les pommettes aiguës, la mâchoire solide, dont une barbe courte enveloppait la rudesse. Bien qu'une ride précoce coupât son front d'une tempe à l'autre, il répandait une séduction de jeunesse bonne et de virilité. Ses yeux noirs, sous d'épais sourcils, avaient tour à tour le don de la caresse et de la domination. C'est qu'il provenait, tout entier, de cette race sobre du Midi qui résiste au feu du soleil, dans les campagnes pétries de cailloux, gonflées de vignes sans arbres.

Mais Hugues songeait si peu à soi-même. Il lui tardait de ravir Claire à l'égoïste, qui ne considérait le bonheur qu'à travers son argent. L'heure de la révolte était marquée au lendemain des fêtes de la Pentecôte, vers le milieu de juin...

... Ce mardi soir, Puech lisait son journal, près de la fenêtre. La lueur dorée du ciel s'épanouissait sur les eaux grondantes de la Seine, sur les quais déserts où dans une ombre les marronniers, en lignes infinies, confondaient leurs feuillages. Père Puech, stupéfait de voir sa fille vêtue d'un costume de ville, le chapeau sur la tête, s'écria :

— Où vas-tu donc?

— Je vais acheter un quart de beurre, répondit Claire posément.

— Tu es attifée, par ma foi!... Pour aller dans le voisinage, sapristi, tu exagères.

Et il se mit à rire, en maître aisément satisfait. Pour lui, l'autorité paternelle était une institution auguste, qui contribuait, pour la plus grande part, à la conservation du bien dans la société, à l'établissement du beau. Nul, sans compromettre l'ordre universel des choses, ne devait y porter atteinte.

Claire sortit sans ajouter un mot, emportant dans un regard suprême l'image de ce logement familier où elle avait grandi, où si souvent elle s'était émue au souvenir de sa mère.

Au dehors, cette image autrefois adorée se dissipa,

dans le crépuscule. Claire s'étonna d'avoir tant d'assurance, une volonté plus forte que ses appréhensions, au seuil de l'inconnu que la pauvreté, devant les pas d'une femme, sème d'embûches, dans une ville sans bornes, bruyante comme l'enfer. Elle quittait en quelque sorte une terre triste, glacée, où les choses mêmes lui étaient devenues hostiles, où ne pouvait fleurir pour elle aucun renouveau. Elle ne reverrait plus jamais, sinon sans être accompagnée de Hugues, ainsi qu'une épouse, son père qui maintenant lui semblait si loin, au fond de quelque province maudite.

Ayant, dans la rue, à la pensée de Hugues, le souci de plaire, elle boutonnait ses gants neufs qu'elle avait dissimulés tout à l'heure. La fraîcheur du soir, l'allégresse des rues bavardes, ranimaient à mesure son énergie.

Hugues l'attendait à Notre-Dame, presque sous le porche, dans l'ombre. Dès qu'il l'aperçut, il se leva. Il lui saisit la main, d'un geste avide.

— Vous voilà! lui dit-il.

— Oui, je suis à vous, répondit-elle simplement.

Instinctive, elle lui donna le bras.

Ils partirent d'un pas harmonieux, ayant l'illusion de gagner, à travers des quartiers vivants et jeunes, une cité hospitalière, un refuge imprégné d'innocence et de félicité, où le remords ne gronderait jamais. Par le boulevard Saint-Michel, ils eurent pleinement conscience d'être libres enfin, de se confondre en la joie d'un monde sans préjugés et sans hypocrisie.

Le voile du soir descendait doucement sur la Ville, en faisant frémir des feuillages et çà et là tourbillonner la poussière. Le Luxembourg n'était pas encore fermé. Ils y entrèrent, attirés vers la bonne nature par le parfum des arbres et des fleurs, par les mystères de vie et de rêve que le crépuscule provoque sous les branches. Un large pan de ciel jeta sur eux sa clarté divine, dès qu'ils eurent atteint la rampe de la terrasse : dans l'allée déserte qui monte à l'Observatoire, ils entendirent l'écho de leurs pas, se crurent seuls, chez eux. Mais ils allaient d'instinct sous les ombrages profonds,

et, baignés de la fraîcheur des verdures, de la paix souriante de toutes les choses, ils se sentaient vraiment dans une sécurité parfaite, comme renouvelés de corps et d'âme, très heureux.

Claire se dressait, fière, posant avec confiance son bras sur celui du jeune homme. Celui-ci n'osait, dans un émoi de pudeur, lui parler ni la serrer trop fort. Jamais il n'avait si bien compris la gravité que prenait, devant sa conscience, l'acte de révolte où il engageait la femme avec lui.

Hors du jardin, Hugues voulut rompre le silence qui les importunait un peu. Il demanda :

— Nous allons dîner, voulez-vous ?

— Oui, je veux bien.

Des ouvriers se détournaient avec sympathie vers le jeune couple qui marchait d'un pas alerte, le visage tendu. Des tramways roulaient avec bruit, en sonnant de leurs cornes ; de lourds camions vides rentraient au fond de leurs faubourgs.

Ils marchaient indifférents au fracas de la rue, jouissant d'eux-mêmes, de l'intimité absolue qui les surprenait encore. Ils ne savaient pas se tutoyer. Il leur faudrait, néanmoins, commencer bientôt, tout de suite, ne serait-ce que pour dissimuler l'équivoque de leurs apparences.

Ils s'assirent, près de la gare Montparnasse, à un petit restaurant, devant la porte. Les rumeurs du faubourg s'amortissaient, à cette heure tiède, dans la pénombre frissonnante. Autour des tables, sous les lampes, des employés aux allures bourgeoises, de fins ouvriers, bavardaient très haut, avec emphase.

Claire et Hugues parlaient bas, se penchaient l'un vers l'autre, attentifs aux joyeusetés de leurs voisins. L'insouciance des autres, des inconnus, les soutenait dans leur courage.

— Claire, nous irons chez les Bonnaric, n'est-ce pas ? Ils sont là, tout près.

— Ce sera imprudent. Nous allons nous vendre bien vite. Oserai-je, ce soir, me présenter devant le mari d'Estelle ?...

— Quel mal commettons-nous ?

— C'est vrai, aucun!... répondit Claire qui se défendait, elle aussi, contre la menace toujours soudaine du remords ou de la crainte. Il faut bravement affronter la médisance. D'ailleurs, les Bonnaric n'ont pas de préjugés, j'espère... Des artistes !...

Très amusés de se servir à leur guise, ils trouvaient bon, ainsi que des étudiants en escapade, le petit repas du restaurant.

Plus tard, lorsque père Puech aurait pardonné, avec quel plaisir on se rappellerait l'aventure!

Mais des frissons de froid passaient sur le boulevard, dans la poussière, où les voitures roulaient en un bruit plus distinct.

— Veux-tu que nous partions, Claire?... demanda Hugues brusquement.

— Oui, partons.

Claire, les yeux baissés, rougit un peu devant le monde. Ce tutoiement, bien que prévu, lui causait un frémissement de honte mêlé d'une joie exquise.

Le ciel était parsemé d'étoiles. Dans les nuages de l'ombre, au loin, parmi les arbres, les maisons massives formaient des visions de forêts. Hugues serrait contre son cœur le bras de Claire, avec une sensualité dont il avait peine à se défendre. Il leur semblait déjà avoir gagné victoire, puisqu'ils osaient ainsi aller ensemble chez des camarades.

La vérité, au contraire, c'est que, sur le point de rendre irréparable leur révolte, ils tremblaient encore, en un sentiment de pudeur qui venait de leur éducation bourgeoise. Par un accord tacite, ils différaient le moment de se retirer dans leur refuge pauvre, de se retrouver face à face, isolés au milieu des ténèbres de la grande ville, dans une chambre que Hugues lui-même connaissait mal.

— Les Bonnaric, dit-il, vont être stupéfaits. Nous les dérangerons peut-être.

— Peut-être ne les rencontrerons-nous pas, répondit Claire.

Elle n'aurait pas voulu maintenant rebrousser che-

min. Elle désirait de tout son cœur rencontrer leurs amis, afin de gagner chez eux une heure d'attente, afin de puiser une énergie nouvelle auprès du couple que l'amour avait uni.

L'énorme maison d'ouvriers, rue Campagne-Première, reposait dans son calme d'usine close, quelques-unes de ses étroites fenêtres éclairées, çà et là. Claire sonna doucement. Puis, après un long silence, Hugues insista.

La porte s'ouvrit enfin, comme à regret. A la brusque lueur de la lampe, ils virent Estelle bouleversée, les joues dévorées par les larmes. Ils hésitèrent sur le seuil, si confus qu'ils oubliaient l'étrangeté de leur visite. Estelle, également déconcertée, non de voir ensemble Hugues et Claire si tard, mais d'être par des compatriotes surprise au milieu de son malheur, n'avait pu réprimer un mouvement d'ennui.

— C'est vous! dit-elle, en s'efforçant de sourire. Entrez.

Ils la suivirent dans l'atelier, où l'abat-jour de la lampe abaissait au-dessous des visages le rayonnement de la lumière. Petit Pierre, étendu dans sa couchette, contre le mur de la chambre, regarda patiemment, sans bouger, les deux bons amis qui venaient, par miracle, assister sa mère.

— Pierre est déjà couché? dit Hugues.

— Oui... Nous sommes seuls, soupira Estelle qui s'asseyait sur son tabouret de travail, tandis qu'auprès d'elle, les nouveaux venus prenaient place dans les fauteuils avec des airs fort empruntés.

— Où est Abel? demanda Hugues.

— Hélas! nous l'attendons depuis hier soir. Ah!... quelle nuit affreuse nous avons passée! Quelle nuit, peut-être pire encore, nous est réservée!...

— Qu'y a-t-il donc?

— Rien. La lâcheté de cet homme, voilà tout. A quoi bon raconter mes misères? Je les cache, pour qu'on ne se moque pas de moi.

Claire qui estimait, songeant à soi dans une sorte de solidarité féminine, ne mériter non plus ni raillerie ni blâme, s'écria :

— Personne ne se moquerait de vous, Estelle. Vous êtes si franche et si vaillante!

— Peu importe à mon mari, dans tous les cas.

Petit Pierre regardait humblement les deux bons amis, montrait à peine ses mains languissantes au bord des draps. Comprenait-il qu'on ne pouvait pas, en sa présence, parler des malheurs des grandes personnes? Il restait éveillé, attentif aux moindres gestes. Quelquefois il souriait, tâchant d'exprimer par sa résignation même qu'il avait la force de souffrir aussi, et que, dans leur souffrance commune, il aimait sa mère davantage. Ses yeux ardents, creusés par la fatigue, dans le visage pâle que la douleur de penser, à son âge, avait amaigri, étincelaient à la lueur de la lampe, qui baignait ses cheveux noirs. L'on voyait sous les draps son corps sensible frissonner quelquefois.

— Je ne me cache plus, dit-elle, de pleurer devant Pierre. Il voit trop se désagréger chaque jour autour de nous ma vie, mon travail, mes ambitions, tout ce qui, dans ma pauvreté, constituait le bien et le bonheur... Et moi qui lui reprochais ses malices d'enfant, sa répulsion envers cet homme!... Hélas! il avait trop raison de se méfier. Bien avant moi, dès le premier jour, il a vu l'indignité du maître que je m'imposais.

— Abel est donc fou!... s'écria Hugues. Lui qui devrait vous remercier et vous bénir!... Ne se doute-t-il pas que, par son désordre, il compromet vos ressources et risque de troubler en vous, Estelle, la verve du labeur!... La fortune imprévue que vous lui avez donnée l'aura grisé, voyez-vous... Il s'assagira, j'en suis sûr, ne fût-ce tout d'abord que par intérêt.

— Détrompez-vous. Il a la paresse dans le sang. C'est pour jouir, jouir uniquement des sens, avec une animalité fanfaronne, qu'il est venu à tous hasards, dans cette foire de Paris où l'on s'amuse. Il croit ici, comme là-bas, en ses charmes de joli garçon. Il ne se corrigera jamais.

— Ne désespérez pas ainsi, Estelle, dit Claire. Abel ne tardera pas à rentrer. Pardonnez-lui... Seulement, ne le gâtez plus.

— J'ai longtemps raisonné de la sorte, ma petite Claire. J'ai essayé contre lui les réprimandes les plus douces, les menaces les plus furieuses. Il n'entend pas le langage de la raison et de l'honneur. Il n'a pas d'âme. Ne s'imagine-t-il pas, étant l'époux présomptueux et beau, que je suis, de par le mariage, condamnée, moi, sa petite voisine de Coulobres, à entretenir dans Paris ses prouesses de provincial?

— Alors, il ne travaille pas? demanda Hugues.

— Non, il me berce toujours de promesses et de mensonges... D'ailleurs, il ne croit pas avoir besoin de travailler. Je travaille, et je dois m'honorer de travailler pour lui, qui est le seigneur : n'est-il pas persuadé que tout lui appartient ici, les meubles, l'argent, ainsi que moi-même? Il faut le soigner comme un roi... Oh! mon Dieu, je me résignerais de bonne grâce à le nourrir et à le dorloter, s'il n'était pas brutal.

Claire et Hugues se félicitaient, malgré eux, en leur égoïsme, d'être préservés de calamités pareilles.

— Cet homme va venir, gémit Estelle. Il va venir, je le sens... j'ai peur... Et dans quel état nous reviendra-t-il!... J'ai peur de lui, non pour moi, certes, mais pour mon petit Pierre, qu'il ne cesse de torturer... Mon petit Pierre!...

Elle s'agenouilla auprès de l'enfant qui, les yeux grands ouverts, tendit aussitôt ses bras vers la jolie tête blonde aux cheveux en désordre. Et se complaisant à s'humilier devant lui, à lui demander pour ainsi dire pardon de l'avoir rudoyé quelquefois, elle le couvrit de baisers, l'étreignit de toutes ses forces, contre son cœur.

— Tu es à moi, mon petit!... Tu es à moi toujours.

— Mère!... dit l'enfant, que suffoquaient à la fois l'émotion de voir sa mère se tourmenter et le plaisir d'en être aimé.

Claire s'inclinait vers Hugues en frissonnant d'une terreur.

Ils se rapprochèrent doucement l'un de l'autre, troublés par tant de tristesses. La vertu des serments

d'amour, qu'échangent entre elles les créatures humaines, est-elle donc aussi fragile que la beauté du ciel, où l'orage, après des jours de lumière sereine, éclate brusquement? Ils s'aimaient, pourtant, Hugues et Claire, de corps et d'âme. Ils croyaient inaltérable la pureté de leurs promesses. Ils se regardèrent une seconde, avec l'orgueil de pouvoir toujours, malgré les pires privations, résister ensemble, par la seule force du cœur, aux épreuves.

Leurs mains passionnées s'unirent, dans un élan de confiance, qui les rendit plus forts et résolus.

La paix régna quelques minutes, charmante de tendresse. Tandis qu'Estelle, sans se lasser, baisait le visage de Pierre, son front têtu, ses lèvres qui déjà savaient dire des paroles de consolation, Pierre s'amusait à relever les cheveux parfumés de sa mère, et sur ses joues brûlantes il séchait des larmes qui coulaient encore.

— Mère, je ne serai pas malheureux, si je vois que tu ne te désoles plus. Sois donc heureuse, ne souffre pas.

— Pauvre petit !... Il croit qu'il me suffit d'entendre sa prière, pour que je ne souffre plus.

Elle s'était relevée. Elle rangea sa robe de travail aux amples ondulations, rajusta d'un geste gracieux sa chevelure qui toujours s'échappait de-ci de-là. Puis, comme ses yeux pâles se portaient avec une sorte de pudeur sur l'ami de Claire, celui-ci eut pareillement, dans sa charité fraternelle, un sentiment de réserve et de gêne. Il se troublait de voir que le malheur humiliât une femme, devant lui.

— Pardonnez-nous, dit-il, de vous avoir dérangée.

— C'est la Providence, au contraire, qui vous a envoyés. Restez, restez...

— Hé bien, nous restons quelques instants pour vous plaire.

— Pourtant, voyons, je suis égoïste, je vous ennuie... Enfants que vous êtes, laissez-moi vous interroger sur le but de votre visite à cette heure?

— Êtes-vous bien étonnée de nous voir ensemble? dit Hugues.

— Mon Dieu... oui et non... Mais, père Puech, que va-t-il devenir?

— C'est lui qui, par sa dureté, nous a poussés à la révolte. Une révolte apparente, d'ailleurs. Car nous obéissons à notre conscience, qui est droite... N'est-ce pas, Claire?

— Hugues a raison, répondit Claire. Advienne que pourra maintenant!

— Aimez-vous donc, et qu'il soit fait à la volonté de Dieu. Les peines physiques ne sont rien : les bêtes les subissent mieux que nous. Aimez-vous. Que vos deux âmes s'accordent, et vous vaincrez toutes les résistances, et vous jouirez de la vie.

Honteuse de souffrir, d'être offensée, ainsi qu'une femme vieille et laide, par l'abandon d'un homme, Estelle enferma une seconde le visage entre ses mains qui, à la lueur de la lampe, parurent dorées. Ensuite, avec sa gaieté d'habitude, cigale avide de chansons, elle se divertit un moment de voir ses jeunes amis se jeter avec tant de bravoure et d'espérance dans la lutte de la vie.

Pierre, ayant clos ses yeux, feignait de dormir, pour tranquilliser sa mère.

— Laissons-le reposer, dit-elle. Passons à la salle à manger.

— C'est qu'il nous faut partir, murmura Hugues.

— Restons une minute encore, dit Claire.

Elle tremblait de tout son être chaste, à la pensée qu'elle allait bientôt se trouver seule avec son bien-aimé, dans une chambre inconnue. Ils s'assirent à la petite table ronde, que recouvrait une toile cirée.

Estelle, qui allait et venait d'un pas précautionneux, versa de la chartreuse dans des verres.

— Voyons, il faut boire à votre santé, dit-elle. Ne craignez pas de m'importuner. Non, si vous me quittiez, j'aurais trop peur.

On trinqua sans bruit, en souriant, à la façon naïve de Coulobres; mais, de même que si le bonheur eût été interdit à cette heure chez Estelle, ils se turent tous les trois. Dans la nuit profonde, ils songèrent aux

deux êtres qui, malgré tout, leur tenaient le plus au cœur : Abel le troubadour, père Puech l'avare, souffrant l'un et l'autre peut-être, eux aussi, mais de remords ou de colère.

Soudain, résonna dans l'escalier un pas lourd, qu'Estelle, dans une épouvante, reconnut aussitôt.

— C'est lui !...

Tandis que, pour ouvrir, elle s'élançait vers la porte, Claire et Hugues, frémissant comme sous la menace du Destin, se tinrent debout, à l'écart, dans un coin d'ombre.

Et ils virent, dans un rayon de lumière, la face blême et meurtrie de l'homme qui entrait, les mains aux poches.

— C'est moi, grondait-il.

Apercevant aussitôt les deux intrus dans l'ombre, il tressaillit. La fatigue, la honte, le faisaient tituber. Il marcha vers la table, se laissa choir sur une chaise. La tête entre les mains, il gémit, pour se faire plaindre :

— Mon Dieu ! mon Dieu !... En voilà une vie !... Je n'en puis plus.

— D'ou viens-tu ?

Estelle, saisie de compassion envers cet homme qu'entraînait au ruisseau le tourbillon de Paris, s'approcha lentement. Elle lui mit une main sur l'épaule, et d'une voix basse, afin que petit Pierre ne pût entendre, elle le gourmanda :

— Te voilà crotteux et déchiré... Voyons, d'où viens-tu ?

— Ah ! ne m'en parle pas. Je me suis laissé entraîner par des camarades qui m'ont promis de me recommander à un compatriote du chef d'orchestre de Cluny... De café en café, nous avons échoué, boulevard Voltaire, au café du Languedoc, où les habitués dorment sur les banquettes...

— Et où l'on joue ?

— Oui... Et j'ai attendu la nuit pour rentrer à la maison.

— Alors, tu comprends que tu commets le mal ?

— Quoi !... Le mal !... Quel mal ?... Je n'osais pas

traverser les rues ainsi mal accoutré, voilà tout!... D'abord, tu m'agaces, avec tes explications!... ajouta-t-il sur un ton de dépit, et pour imposer son autorité devant Claire et Hugues. Suis-je chez moi, oui ou non? Est-ce que tu n'es pas contente d'avoir un homme? Qui t'aurait épousée, toi, une veuve chargée de famille?

Le chapeau rejeté sur la nuque, la moustache touffue, Abel claqua de sa langue pâteuse avec un rictus de dédain, frappa la table de ses poings. Devant la confusion d'Estelle, il s'enhardissait déjà : car celle-ci se penchait vers lui sans mot dire, combattue, au fond de son âme faible, par la pitié et par la colère, devant les deux enfants qui ne la quittaient pas des yeux.

— Eloigne cette lampe!... commanda Abel. Suis-je une bête curieuse, que l'on montre à la foire, sous des lanternes?

La clarté pénétrait trop vivement son visage et l'embarrassait, comme si elle eût pu atteindre à la région mauvaise de ses pensées.

Estelle éloigna la lampe, docilement. Puis, ayant dressé le couvert, elle servit un reste du repas, la bouteille de vin, la carafe de cristal où l'eau scintillait de grains d'or.

Abel mangea sans retenue. Tout lui paraissait délicieux, comme s'il eût apprécié pour la première fois, après sa longue privation, quelle récompense d'efforts et de sagesse le pain et le vin représentent.

— Asseyez-vous, dit Estelle à Claire et à Hugues, qui se tenaient toujours à l'écart, contre le mur.

Alors, Abel, tout réjoui d'avoir contenté sa faim, interpella bravement les amoureux, non sans fatuité :

— C'est vrai, vous étiez là... Que devenez-vous donc ensemble?

Sans répondre, sans bouger, ils l'observèrent. Hugues dédaigna d'expliquer à ce drôle l'aventure d'amour, dont la vertu merveilleuse ne l'aurait point touché.

— Vous ne répondez pas, les enfants!... Est-ce que je vous fais peur?... Ah, parbleu, je ne suis pas de votre condition sociale, moi, le fils d'un ouvrier!...

Claire s'encourageait à rester là, à protéger en quelque sorte Estelle de sa présence. Mais elle éprouvait devant son mari un malaise croissant, une répugnance des sens et du cœur. Elle pressa la main de Hugues, en murmurant :

— Partons...

— Vous partez! fit Estelle. Abel, dis, ils nous quittent...

— Hé!... Laisse-les libres d'aller s'amuser!... Je les approuve, moi. C'est la jeunesse qui fait des siennes.

Hugues, qui déjà était parvenu au seuil de la porte entr'ouverte, se détourna brusquement, et sur un ton de mépris que, malgré la désolation d'Estelle, il ne put contenir, s'écria :

— Abel, tes plaisanteries de cabaret m'outragent!... Tais-toi... Peux-tu comprendre que l'amour est une chose sainte, et que nul ne doit la blasphémer?

— Je ne peux rien comprendre, moi. Je suis le fils d'un boulanger.

— L'envie te crève, comme tes pareils, les petits gueux sans âme de notre pays. Tu seras toujours le baguenaudeur de nos ruelles de province, le joli garçon qui profite de la faiblesse des femmes.

— Tu es jeune, allons. Père Puech te pardonnera. Moi aussi...

Claire, avec une obstination qui était douce au jeune homme, l'entraînait hors de ce logis que hantait le malheur. Elle tremblait. Les prières d'Estelle ne la touchaient plus guère, dans ses craintes d'une bataille. Ne songeant qu'à elle-même, à Hugues, elle entendait seulement la voix railleuse d'Abel, qui mangeait toujours, à table.

— Adieu, pauvre Estelle!...

— Adieu, ma petite Claire!...

Les deux femmes s'embrassèrent à plusieurs reprises, sur le palier.

A cette heure, dans l'escalier, il n'y avait plus de lumière : les amoureux descendirent d'un pas confus, en s'appuyant au mur. Ils parlaient tout bas; il leur

semblait descendre en un puits d'ombre, où un souffle d'orage leur glaçait le cœur.

Estelle était revenue s'asseoir sur sa chaise, à table. Bien qu'elle s'efforçât de montrer un courage paisible, elle redoutait cet homme qui, maintenant, la considérait avec patience. La clarté tiède de la lampe éclairait leurs fronts penchés. Ils écoutèrent un moment, sous la fenêtre, le murmure des arbres et des buissons qui jouissent de leur vie sauvage, dans la nuit; et là, tout proche, dans l'atelier, la respiration de l'enfant qui dormait de fatigue.

Abel but avec gourmandise un plein verre d'eau, l'eau pure qui apaisa la fièvre de son corps. Puis, ayant reposé sa tête entre ses mains, il éprouva, à cause du désordre de ses vêtements et de la laideur de son visage meurtri, une sensation d'humilité, que la femme, une fois de plus disposée à la clémence, prit pour du repentir.

Elle sourit; joignant les mains sur la table, elle s'insinua :

— Moi, dit-elle, qui avais rêvé d'être heureuse avec toi!...

— Hé bien, pourquoi ne le serions-nous pas?

— Pourquoi!... Tu es donc aussi inconscient que les enfants? Tu commettrais, sans t'en douter, je le crois du moins, les pires cruautés. Ah! si tu voulais travailler, rien qu'un peu, ou même ici, près de moi, faire de la musique avec ton violon...

— Comme Aubert avec sa flûte....

— Oui, au lieu de t'en aller avec des sots de province gaspiller l'argent qui me coûte tant de peine à gagner!...

— Bah! une escapade de temps à autre!... Ça rafraîchit le tempérament, ça excite la jalousie!...

Abel lissait avec soin ses moustaches, ses sourcils, ses cheveux sur le front. Ses prétentions de bellâtre lui revenaient, devant les timidités d'Estelle, dont il sentait le désir d'amour. Il avait aussi, après ses deux jours de vagabondage, le goût de la femme, qui était meilleure, puisqu'elle n'appartenait qu'à lui.

Ils gardaient ainsi le silence avec une sorte de volupté, Estelle surprise de n'avoir plus, en présence de son mari, ses résolutions de vengeance; Abel digérant à l'aise, songeant aux plaisirs que le mariage lui avait apportés. Pour lui, le passé, l'avenir, n'existaient pas plus que pour les bêtes qui, dans les bois, recherchent leur pâture au moment de la faim; l'heure présente seule existait. Il ne se souvenait même plus déjà des amoureux de tout à l'heure, qu'allait guetter la misère.

Il s'étira, les jambes étalées, en un bien-être de tout son corps; puis, il étendit ses bras robustes vers la femme, qu'il voyait étincelante et frêle comme une gerbe de blé.

— Ma pauvre Estelle, soupira-t-il, je t'aime bien. Je te fais inquiéter de temps à autre. Pardonne-moi. Ne doute pas que je t'aime.

— Comment puis-je le savoir?

— Viens là, près de moi. Écoute...

Estelle, ayant hésité une seconde, s'approcha davantage. D'un geste brutal, il s'empara de ses mains qu'elle avait séparées, et les baisa, en frémissant de convoitise.

— Dis-moi que tu ne m'en veux plus, reprit-il. D'abord, pourquoi souffrir? Pourquoi ne pas passer gaiement la vie?

— Il faut la gagner, en travaillant, la vie. Toi, tu négliges jusqu'à la musique, qui était ta grande passion, à Coulobres. Tu ne sais seulement plus où se trouve ton violon.

— C'est vrai, j'ai tort. Tu comprends, j'ai toujours vingt ans, moi. Ne t'en plains pas, puisque tu me préfères ainsi.

— Moi!...

— Ma foi, oui; nous sommes de joyeux compagnons, tu ne t'ennuies pas avec moi.

Il lui pressa les joues en riant, pour la faire taire, et la baisa au front avec une bonté sage. Estelle, près de ses yeux et de ses lèvres, ne pouvait plus se défendre de croire en lui.

— Tu verras, je saurai à l'automne retrouver mon violon, pour aller au théâtre.

— A l'automne!...

— Ma foi, quand tu voudras!... Ce n'est pas difficile, le travail! Nous gagnerons de l'argent, n'aie pas peur...

— Toi, de l'argent?...

— Hé! tu en doutes?

— Non... non...

Il l'étreignait, en ce moment de sincérité, avec la ferveur de ses imaginations d'artiste qui veut conquérir Paris. Elle était là, soumise et languissante, en sa grâce de fée : il regardait avec ravissement ses blonds cheveux baignés de lumière, ses joues animées, sa bouche entr'ouverte, rouge, au parfum de fruit mûr qui éclate au soleil. Elle était heureuse, malgré tout, enfant autrefois privée de caresses, toujours docile à la volonté d'un maître.

— Ah! si tu réfléchissais un peu! dit-elle.

— J'ai beaucoup réfléchi ces jours passés... Tu comprends, ce Paris vous fait perdre les idées. J'y suis encore trop neuf...

Doucement, elle se leva. Après avoir ôté le couvert, rangé la pièce, elle prit la lampe et s'avança dans l'atelier.

— Tu dois avoir besoin de repos, dit-elle.

— Je t'assure que oui. Pourtant, je suis robuste.

Petit Pierre se remuait dans sa couchette. Pour ne pas inquiéter sa mère, il feignit de dormir, tourné vers la cloison de la chambre. Bientôt, dans l'ombre revenue, il écouta, les yeux grands ouverts, la voix croissante de l'homme qui paraissait gronder.

GEORGES BEAUME.

(A suivre.)

LES DERNIERS JOURS DU VIEUX PARIS

L'ENCLOS ET L'ÉGLISE

DE

SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE

Au carrefour formé derrière Saint-Séverin par la rue Saint-Jacques et la rue Galande, on trouve encore une puante ruelle qui vient rejoindre la rue de la Bûcherie derrière les anciens bâtiments de l'Hôtel-Dieu. C'est la rue Saint-Julien-le-Pauvre. Au moyen âge, elle limitait l'enclos même de Saint-Julien, dont les trois autres côtés étaient formés par la rue de la Bûcherie, la rue Galande et la rue du Fouarre, et qui contenait outre l'église, seule restée debout, la chapelle de Saint-Blaive et Saint-Louis, des écoles et des hôtelleries nombreuses. La rue du Fouarre ou du Feurre a été presque entièrement détruite lors du percement de la rue Lagrange. La rue Galande, où quelques maisons des seizième et dix-septième siècles se voient encore, a disparu en grande partie cet hiver dans le tracé d'une voie neuve qui s'appellera, dit-on, la rue de Dante, et sa dernière enseigne d'autrefois, le bas-relief naïf de l'Hospitalier passant le Christ, qui orna si longtemps la maison de l'Ymaige Saint-Julien, ira bientôt rejoindre les fragments lamentables des démolitions et des fouilles dans les petites salles du musée Carnavalet. Rue de la Bûcherie enfin, les constructions miséreuses de la Maternité attendent à

leur tour la pioche et les travaux d'embellissement dont la municipalité se fait gloire. Il ne restera guère ainsi que l'église, tapie au fond de la cour de l'Hôpital. Elle lui servit longtemps de chapelle, et, de la porte charretière toujours grande ouverte, on la peut voir, toute basse et comme aplatie entre les masures géantes qui l'entourent, étendant là son bas-côté nord et son abside, cependant que dans la ruelle Saint-Julien elle s'ouvre sur une impasse honteuse d'abandon, de gravats et d'ordures.



Saint-Julien-le-Pauvre est une des plus vieilles églises de Paris. On la trouve mentionnée au sixième siècle. Grégoire de Tours en parle comme d'une basilique, et Saint-Séverin, aujourd'hui paroissiale, lui servait de baptistère. Toutefois, on ignore à quel saint Julien la basilique fut d'abord dédiée. C'est un cas assez fréquent, semble-t-il, car Saint-Séverin, de même, a plusieurs patrons ; les églises, d'ailleurs, changeaient facilement de vocable en ces anciennes époques, et il suffit de rappeler Sainte-Geneviève, qui fut primitivement sous l'invocation des saints Pierre et Paul; Saint-Germain-des-Prés, qui a remplacé Saint-Vincent. Pour l'église Saint-Julien, on a cité le martyr Julien de Brioude; saint Julien, évêque du Mans, serviteur des pauvres, appelé aussi le Confesseur; enfin saint Julien l'Hospitalier, celui-là même dont la légende a été écrite par Flaubert, et contient les plus belles pages, peut-être, qui soient dans la langue française. — Selon qu'il appert des textes, Grégoire de Tours croyait l'église consacrée à saint Julien de Brioude, dont il raconte la vie (1), et la *Biographie générale,* publiée par Didot, reprenant le témoignage de l'évêque, nous apprend que l'édifice s'appelait aussi Saint Julien-le-Vieux; des reliques du martyr auraient même

(1) *Livre deuxième des « Miracles »*. — « Me trouvant à Paris où je logeais dans la basilique de Saint-Julien martyr. » (*Hist. ecclésiastique des Francs*, IX, c. VI.)

été conservées derrière l'autel (1). D'autres parlèrent pour saint Julien du Mans; enfin pour saint Julien l'Hospitalier, et il semble que la tradition du moyen âge soit surtout dans ce dernier sens. Saint Julien, de même que saint Martin de Tours, en effet, avait le patronage des voyageurs. Dans le nord de la France, il existe encore, dit-on, sur les routes, d'anciennes petites chapelles des pèlerins ou des voyageurs, qui sont vouées à saint Julien dont elles recèlent l'effigie. Il faut remarquer, de plus, qu'un certain nombre de documents et d'anciennes nomenclatures des « moustiers et églises de Paris » montrent les bâtiments de la basilique comme servant d'hospice ou de logis aux étrangers, aux pèlerins, aux voyageurs pauvres. Saint Julien « hébergeait les chrétiens »; il « a gardé de mort maint compagnon (2) ». Au moyen âge, d'ailleurs, l'enclos ne fut qu'hôtelleries et « escolles », et le bas-relief qui existe encore au n° 42 de la rue Galande, s'il ne fit jamais partie de la décoration de l'église, comme le démontra M. Mareuse à la Société des Antiquaires de France (3), vient quand même à l'appui de la tradition, car il ne représente point le martyr de Brioude, mais saint Julien l'Hospitalier, passant avec sa femme un pèlerin, dont le chef auréolé indique le Christ, selon la légende. — On en peut conclure, vraisemblablement, que saint Julien martyr est devenu, dans la version populaire, l'Hospitalier de Gustave Flaubert. M. Huysmans, qui cite une prière des Bollandistes, où l'on demande à Julien, « le pieux martyr », d'intercéder pour avoir un gîte convenable, pense de même

(1) Cf. le résumé de J. Viatte : *L'Église Saint-Julien-le-Pauvre de Paris;* Armand Le Brun : *L'Église Saint-Julien-le-Pauvre,* et en général, pour tout ce qui concerne l'église et le quartier : *Topographie historique du vieux Paris; région centrale de l'Université.*

(2) Bordier, *les Églises et Monastères de Paris*, 1856.

(3) Décembre 1898. Le musée de Cluny possède depuis longtemps un moulage de ce bas-relief attribué au quinzième siècle. — N° 200 de l'ancien catalogue. — Il fut plusieurs fois question de le détacher du mur et de le transporter à Carnavalet; actuellement, au reste, il est recouvert par une enseigne en dos d'âne et absolument invisible.

qu'il y a eu confusion « entre les deux célicoles dont on a mélangé les vies » ; mais il est bien certain que, dans la pensée du moyen âge, l'église et son enclos appartenaient surtout à saint Julien l'Hospitalier.



L'an 886, sous le règne lamentable de Charles le Chauve, les Normands ayant pillé et ruiné tout ce côté de Paris, l'église qui se trouvait proche du Petit-Pont, qu'ils assiégèrent avec fureur, fut détruite en même temps que Saint-Séverin. Les abbayes de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-des-Prés sur la rive gauche; de Saint-Laurent, de Saint-Martin et de Saint-Germain-le-Rond, — depuis Saint-Germain-l'Auxerrois — sur la rive droite, avaient eu le même sort. Sans doute on l'avait relevée quand, en 1031, sur la réclamation de l'évêque de Paris, Imbert (1), Henri Ier, qui la détenait avec Saint-Séverin comme une ancienne fondation des rois ses prédécesseurs, la restitua par charte authentique « avec appendition de sceau », mais à l'expresse condition qu'un clerc, nommé Giraud, aurait la jouissance totale de ses revenus. Au douzième siècle, elle appartenait en commende à Etienne de Vitry et à Hugues de Monteler. Etienne de Vitry donna la moitié de l'église qu'il possédait aux moines de Longpont, et peu après Hugues de Monteler leur abandonna le reste. Les moines la reconstruisirent, et Saint-Julien-le-Pauvre devint la chapelle d'un prieuré. Du cloître, qui contenait jusqu'à cinquante religieux, il ne reste aucun vestige; il était situé sans doute sur l'emplacement de la cour actuelle de la Maternité (2), et les quelques renseignements

(1) L'évêque Imbert Husselin de Vergy (1030-1060). Vicomte G. d'Avenel, *les Évêques et Archevêques de Paris.*

(2) Le cloître était situé soit au nord, soit au sud de la nef; au sud plus fréquemment et quand la disposition du terrain le permettait, car il recevait ainsi le soleil, tandis qu'au nord, il était dans l'ombre de l'église. On peut citer, au nord, les cloîtres de Saint-Père de Chartres, de Saint-Aignan d'Orléans, du Mont-Saint-Mi-

que l'on possède sur ses habitants concernent surtout d'interminables procès dont l'intérêt aujourd'hui est à peu près nul (1). — Toutefois ce fut, à cette époque, la grande prospérité de Saint-Julien. Les écoles, détachées des parvis Notre-Dame qui avaient été leur berceau, s'étaient installées au delà du Petit-Pont. De la rue de la Bûcherie à la rue Galande, la grand'rue Saint-Jacques en était garnie. Par tout le quartier et jusqu'aux premières rampes de la montagne Sainte-Geneviève, ce n'était que docteurs. Au bas du Petit-Pont professait maître Adam; Abailard parlait devant les foules étagées sur la berge du fleuve; Guillaume de Champeaux à l'abbaye de Saint-Victor; un peu plus tard, Albert le Grand commenta Aristote sur une place devenue de son nom, paraît-il, la place Maubert. Rue du Plâtre enfin (depuis rue Domat), fut fondé en 1317, par Nicolas Galeran, le collège de Cornouailles, qui fut réuni à l'Université en 1463.

Mais les dépendances de Saint-Julien formaient alors un îlot de constructions surtout occupées par les écoles et de maisons louées aux écoliers. M. J. Viatte en a compté vingt-deux, et par la comparaison des anciens plans on peut très bien en retrouver la place, la topographie de ce coin de la ville ayant peu changé. — Rue de la Bûcherie, où sont les bâtiments tristes et si laids de l'Hôtel-Dieu, était le Petit-Châtelet. Une plaque de marbre, posée sur le mur par les soins de l'édilité, rappelle en outre que là s'était élevée la tour de bois, dont les Normands firent le siège; mais cette tour était probablement un peu plus à l'est (2). — La rue de la Bûcherie, toujours est-il, existait déjà au douzième siècle. Au nº 16, s'ouvrait *le Trou-Punais*, dont les degrés conduisaient à la rivière. Elle longeait le port au bois et était en grande partie peuplée par

chel, de Sainte-Wandrille de Fontenelle. Lorsqu'il y avait une sainte chapelle, elle était parallèle au chœur, à l'opposite du cloître : Notre-Dame de Paris, Noyon, Laon, etc.

(1) J.-K. HUYSMANS, *la Bièvre et Saint-Séverin*, p. 92.

(2) Cf. le plan du quartier dans la notice de J. VIATTE, le plan de LENOIR, la *Topographie historique du vieux Paris*.

des déchargeurs de bateaux et des bûchiers. Dans la *Taille de Paris,* on relève les noms des artisans, charpentiers pour la plupart de père en fils, vivant sur le bord de la Seine, fréquentant les bateliers de la rue de Bièvre. — Mais cette petite population s'écartait de la partie de la rue confinant à la ruelle des *Rats* et à la sente du *Feurre.* Là, l'aspect des cahutes changeait. On entrait dans le quartier des étudiants. A l'endroit même où se dressent, bouchées de vieilles planches, les annexes de l'Hôtel-Dieu, à l'angle de la rue du Fouarre, étaient *la maison du Lyon d'argent* et celle du *Cygne couronné;* puis, en redescendant, *l'Ymaige Saint-Georges, le Cheval blanc, la Trinité, le Poing d'or* et *la Main d'argent,* la maison de *l'Ymaige Saint-Martin* et de *l'Ymaige Notre-Dame,* formant le coin de la rue Saint-Julien (1). — A présent, cette rue de la Bûcherie chemine entre les seules constructions de l'hospice. Tout s'y effondre; des madriers soutiennent le ventre des bâtisses, grillées telles que des prisons, tannées comme par des fumées d'incendie, trouées en bas, dans leurs murs crasseux, d'anciens porches, de vieilles bouches dont les caries sont obstruées avec les dessertes des gravats et les rebuts des plâtres. Un pont couvert qui enjambe la chaussée, à hauteur d'un étage, rejoint les deux tronçons de ces ruines (2).



La rue du Fouarre a été détruite presque entièrement pour faire place à la rue Lagrange, bête et large

(1) Cf. la *Topographie historique du vieux Paris* qui donne une nomenclature un peu différente; il y a toujours un peu d'incertitude dans une énumération de ce genre, les maisons avec le temps ayant non seulement changé de nom mais s'étant fractionnées ou réunies. Insister serait peut-être lasser le lecteur, mais je dois signaler, dans la liste de la *Topographie historique,* un n° 3, maison du *Lyon* (1308), puis du *Lyon ferré* (1380) et *enferré* (1509), qui s'appela encore *Maison de la longue allée;* cette maison avait pignon sur rue et sur le mur de devant on voyait un lion de pierre enlacé dans un treillis de fer, d'où l'expression *Lyon ferré.*

(2) J.-K. HUYSMANS, *la Bièvre et Saint-Séverin,* p. 79.

comme un boulevard moderne, et les quelques maisons qui en subsistent, longeant l'ancien enclos de Saint-Julien, offrent peu d'intérêt. — Cette rue, bâtie au treizième siècle, en même temps que la rue Galande et sur l'emplacement de la vigne ou clos Mauvoisin, s'appela en 1260 rue des Écoliers; vers 1264 rue des Écoles; et enfin, vers 1300, rue du Feurre ou du Fouarre, à cause, dit Sauval, de la paille qui servait pour y asseoir les escholiers, tandis que les régents et les docteurs étaient assis dans des chaires ou sur des chaises (1). D'autres ajoutent qu'en ce temps-là « des règles sévères prescrivaient aux jeunes gens d'écouter les leçons assis sur le sol et non sur des bancs, par esprit d'abnégation et par respect pour leurs maîtres, et que des bottes de paille furent mises à terre, en adoucissement de cette curieuse coutume (2) ». — Cependant toutes les leçons ne se donnaient point dans la rue puisque la sente du Fouarre comptait une dizaine d'écoles. En entrant par la rue de la Bûcherie, et à la suite du *Cygne couronné,* c'était *les escolles de la nation d'Angleterre* et *les escolles de la nation de Picardie* où enseigna et demeura Buridan, docteur fameux du quatorzième siècle (3). Puis la maison *de la Soulche* et *de la Bannière* séparait ce premier groupe des *grandes escolles de Normandie,* des *grandes* et des *petites escolles de France.* La rue se terminait alors par la *maison du château de Vissestre* (Bicêtre). — Mais son côté gauche était également occupé par des écoles, à l'exception des maisons d'angle où pendaient les ymaiges de *l'Aigle d'or* et de *sainte Catherine* du côté de la rue de la Bûcherie, de *la Roue de la Fortune*

(1) On étendait également de la paille dans les rues pour amortir le bruit des pas. De même, dans les églises, la paille servait aux fidèles pour s'asseoir; les jours de fêtes, on y ajoutait des herbes odoriférantes.

(2) Instructions du pape Urbain V : *Scholares Universatis Pariensis audientes suas lectiones sedant in terra, coram magistris, non in scamnis, ut occasio superbiæ a juvenibus secla datur.*

(3) Aux nos 17 et 19 de la rue se voient encore des restes de l'école de Picardie; au fond de l'allée du n° 7, un puits curieux. — Vicomte de Villebresme, *Ce qui reste du vieux Paris.*

et *de la Corne du Cerf* du côté de la rue Galande. Au centre s'élevait la *maison des Sept Arts* et les *grandes escolles de la nation d'Angleterre*. Il y eut bientôt dans la rue du Fouarre une école d'Allemagne, et, en 1487, on y érigea une chapelle dédiée à la Vierge, à saint Nicolas et à sainte Catherine, mais qui ne s'ouvrait qu'aux jours où l'Université tenait séance. Elle existait encore en 1781, convertie en amphithéâtre (1).

Aux deux extrémités de la rue que des scènes scandaleuses troublaient trop souvent, on avait établi portes et barricades « afin d'arrêter les actes malfaisants des mérétrices et des mauvais garçons ». On les fermait au couvre-feu. Cela seul indique combien la rue du Fouarre était bruyante et mal famée, et non point tant que les portes, selon l'ordonnance du Parlement, aient été destinées à empêcher le passage des voitures durant les leçons (2). Le temps était loin alors où, parlant de cette « sente du Fouarre », le poète Guillot n'y avait vu à signaler que la demeure d'une ribaude appelée Nicolle; et à côté de quelques étudiants riches qui travaillaient sous la direction des pédagogues et prenaient pension dans le collège, ce n'était que mendiants et vagabonds, couchant en plein air et se repaissant d'épluchures. Ces gens se confondaient volontiers avec les voleurs dans les tavernes où l'on se grisait à bon compte et composaient cette armée de larrons et de clercs, de caïmans et de coupeurs de bourses, cette tourbe de la grande et petite flambe qui finissait généralement par être hébergée aux frais de la ville, au pain et à l'eau, dans les caves de la prison voisine que le prévôt de Paris avait rebâtie tout exprès pour elle, dans les cachots du Petit-Châ-

(1) Lenoir avait recueilli quatre statues en pierre de liais, provenant d'une chapelle nommée *chapelle de Picardie*, rue du Fouarre, et représentant les apôtres saint Pierre, saint Paul, saint Jean et saint Philippe. Il attribuait ces statues au quatorzième siècle. (*Musée des Monuments français,* 1810, n° 198, description des monuments.)

(2) « En 1535, le Parlement ordonna d'y mettre deux portes pour empêcher le passage des voitures pendant les leçons. » (Th. Lavallée, *Hist. de Paris,* t. II, p. 322.)

telet (1). — Sans doute, on avait concédé de grands avantages aux écoliers. Pour les attirer, Philippe-Auguste avait publié des ordonnances spéciales, engageant les bourgeois à venir témoigner en justice des insultes qui leur seraient faites, à les secourir, à prendre leurs agresseurs et à les conduire aux sergents. Il était défendu au prévôt du Roi et à son officier de mettre la main sur un étudiant et de le jeter en prison. Il ne pouvait être arrêté qu'en cas de flagrant délit, et devait être remis à la justice ecclésiastique. La justice ecclésiastique, dont les écoliers se réclamaient facilement, eut dès lors bien à faire. Il lui fallut réprimer tout un peuple, le chiffre des étudiants ayant souvent dépassé vingt mille, et les évêques durent plusieurs fois les excommunier en masse et en chasser bon nombre de Paris. — Au reste, dans les querelles qui s'élevaient journellement avec les bourgeois, les écoliers n'avaient pas toujours le dessus. Il y en eut plus de trois cents de tués dans les bagarres de la seule année 1223. L'Université ayant en vain requis justice pour ces meurtres, une grève générale fut décidée, et pour un temps on déserta les doctes maisons de la rue du Fouarre et de la montagne Sainte-Geneviève.



La rue Galande formait le troisième côté de l'enclos Saint-Julien. « On voit, dit Jaillot, dans un cartulaire de Sainte-Geneviève, qu'en 1202, Mathieu de Montmorency et Madeleine de Garlande, sa femme, donnèrent leur vigne, appelée le clos Mauvoisin, à cens à plusieurs particuliers, à la charge d'y bâtir (2). Ainsi se formèrent les rues Garlande, du Fouarre et autres qui se trouvent entre la rue de la Bûcherie et la place Maubert. » La seigneurie de Garlande attenait donc au territoire de Saint-Julien, et les nouvelles rues le

(1) J.-K. Huysmans, p. 82.

(2) « A condition qu'ils y feraient bâtir des maisons et que ceux *qui y demeureraient seraient paroissiens de Saint-Étienne-du-Mont.* » *Topographie*, p. 3; Félibien, *Preuves*.

limitèrent à l'est et au sud. Toutefois, indique la *Topographie historique du vieux Paris,* le clos de Garlande, que beaucoup d'historiens ont confondu avec le clos Mauvoisin, en était distinct; il y était seulement contigu et avait pour artère principale un ancien chemin qui le traversait ou le longeait de l'orient à l'occident, et qui est devenu la rue Galande.

On entre ici dans le quartier des ruelles vieillottes, des « hôtels » avec pignons en auvent, étages en saillie ou en retrait, huis massifs s'ouvrant sur des corridors humides, impostes grillagées et fenêtres en meurtrières. Au moyen âge, quand on sortait de la rue du Fouarre, on trouvait dans la rue Galande *l'Ecole de la nation française,* puis les maisons de *Saint-Julien* (avec le bas-relief qu'on crut si longtemps avoir appartenu à l'église) (1), de *la Heuze, des Lyons, des Deux Cygnes* et *du Cheval rouge.* — Un passage, ensuite, menait à la chapelle de *Saint-Blaive et Saint-Louis,* bâtie en 1476 par les maçons et charpentiers de Paris et qui était le siège de leur corporation. Située au sud de l'église, dont elle n'était séparée que par un étroit jardin, cette chapelle, selon Piganiol de la Force (2), servait également aux religieux de Saint-Julien, « soit qu'elle fût leur chapelle ou réfectoire, ou une chapelle particulière. » Son mur, explique enfin Du Breuil, « était tout couvert d'histoires peintes à la détrempe, où entre autres étaient représentés les faits de saint Louis, roi de France. Elle fut abattue au dix-huitième siècle (3). » — Continuant la rue, on rencontrait alors

(1) Selon M. de Villebresme, la porte du n° 42 servait autrefois d'entrée à un couvent des Augustines, dont les bâtiments sont encore visibles dans la cour de l'église.

(2) *Description historique de la ville de Paris,* 1755.

(3) La chapelle Saint-Blaive ou Saint-Blaise est indiquée sur le plan de Mathieu Mérian (1615) comme touchant à l'église; même indication sur celui de Melchior Tavernier (1630). On la trouve encore, placée derrière Saint-Julien, sur le plan de Bullet et Blondel. D'autres, comme les plans de l'abbé Delagrive (1728), de Deharme (1763), donnent le passage qui y conduisait. Le plan de Jaillot (1775) porte une cour sur la droite de l'église. La chapelle de Saint-Blaive et Saint-Louis ne fut donc détruite que sur la fin du dix-

les anciennes maisons du *Cheval blanc* et de *la Hure de Sanglier*, et entre elles un deuxième passage conduisant à l'église. Puis c'était *la Maison des Chappeliez* et celle de *la Nef d'argent* qui formait l'angle de la rue Saint-Julien-le-Pauvre.

« Cette rue Saint-Julien, dit Huysmans, qui n'est plus aujourd'hui qu'une minable souillon, fut vraiment curieuse à visiter au moyen âge. Elle servait d'étable à tout un troupeau de filles. Les maisons qui cernaient alors l'église sont connues : il y avait, au coin de la rue de la Bûcherie, la maison de l'Ymaige Notre-Dame, — déjà mentionnée — puis celle de *la Granche,* dont on peut voir encore la porte cochère; du *Pan,* dont l'entrée est murée, et de *l'Écu de France;* venaient ensuite un jardin longeant la rue, les maisons de *l'Ymaige Saint-Julien* et de *l'Annonciation*, le passage desservant l'église et qui existait déjà en 507, enfin *la Nef d'argent,* pour rejoindre la rue Galande. Tout ce côté est à peu près détruit, et la rue Saint-Julien ne garde de l'autre, parmi les lupercales à dix sous de ses bouges, qu'une maison désignée sous le n° 14, et dont le fronton, sculpté d'une Thémis, rappelle qu'elle fut avant sa déchéance l'hôtel seigneurial d'un magistrat, le sieur Isaac de Laffemas. » — La maison *du Coq et de la Poule* (1539) faisait l'angle occidental de la rue Saint-Julien et de la rue de la Bûcherie.



La cour, au fond de laquelle est Saint-Julien-le-Pauvre, est latrinière et informe; des maisons sillonnées par des tuyaux de descente et des caisses rouillées de plombs, trouées de fenêtres rayées par des barreaux de fer, bosselées de cabinets rajoutés et qui font saillie

huitième siècle. (Cf. l'*Atlas des anciens plans de Paris,* Champion.) On la trouve mentionnée dès 1211 dans un inventaire des titres de Longpont publié à la suite du cartulaire de ce prieuré. La confrérie des maçons et charpentiers s'y réunissait encore au dix-septième siècle, le 3 février de chaque année. Jaillot nous apprend qu'elle avait été rebâtie en 1689.

sur leurs façades saurées par des ans accumulés de crasse, s'avancent en désordre au-dessus de la petite église, accroupie sur un fumier que picorent quelques poules. La flèche a été rasée, et à la place de son portail, du treizième siècle, se dresse un portique percé d'un œil-de-bœuf et soutenu par des piles grecques (1). Un puits bouché, que surmonte une mauvaise armature de fer, s'appuie à la muraille, à droite de la porte, cependant qu'à gauche et s'avançant sur la cour, la sacristie actuelle, accommodée dans les deux premières travées de l'ancienne nef, se termine du côté de la rue par une ruine de mur où l'on peut reconnaître des colonnettes et des fragments sculptés, qui sont les débris du portail abattu. — C'est l'œuvre stupide du dix-septième siècle, — qui en devait commettre bien d'autres, — et sur laquelle il convient d'insister d'abord.

La prospérité de Saint-Julien, causée par le voisinage des écoles, devait cesser avec leur éloignement. L'église avait servi longtemps aux assemblées de l'Université (2), et l'on a souvenir même qu'en 1524, à propos d'une élection, les écoliers mécontents se réunirent à grande troupe, et tous — caméristes, martinets, galoches — s'en furent à Saint-Julien où siégeaient les docteurs; ayant trouvé les portes closes, ils les enfoncèrent et détruisirent tout dans l'édifice; les vitraux furent en grande partie brisés. — L'affluence des étudiants au quartier Maubert nécessita enfin de rechercher d'autres emplacements, et, quand on eut fondé sur la montagne Sainte-Geneviève des collèges « de plein exercice », les écoles abandonnèrent l'enclos de Saint-Julien, et l'église perdit le plus clair de ses revenus. Le plan de Gomboust (1652) n'indique plus de ce côté que le *collège de Normandie*, qui a pris la place des

(1) J.-K. Huysmans, p. 95, 96.

(2) La première, citée par du Boulay, est de 1288. Les classes de philosophie furent même transférées un moment à Saint-Julien-le-Pauvre. — C'est également à Saint-Julien que le prévôt de Paris, en vertu d'une ordonnance de Philippe le Bel, venait tous les deux ans prêter serment d'observer lui-même et de faire observer fidèlement les privilèges des maîtres et des écoliers.

grandes escolles du même nom, et le *collège de Picardie* (1). Après avoir servi de succursale à Notre-Dame, à Sainte-Geneviève et à Saint-Victor, Saint-Julien demeura le siège de plusieurs confréries : les couvreurs, qui avaient leur bureau rue Galande; les fondeurs, dont le bureau était rue de la Vannerie; les marchands de papier, qui marchaient, ainsi que la grande corporation des imprimeurs-libraires, sous la bannière de saint Jean-Porte-Latine, et avaient leur bureau rue Saint-Julien. — C'était quand même la déchéance venue, et, au dix-septième siècle, Saint-Julien-le-Pauvre devint un « prieuré à simple tonsure ».

Ce prieuré échut d'abord à Thiboust de Berry (1612), lequel, par son inexpérience ou son incapacité, se fit bientôt déposséder de son titre. Pierre de Valitte lui succéda, et non plus ne dura guère. Enfin Pierre Méliand en prit possession, et accusa aussitôt son prédécesseur d'avoir laissé l'église tomber en ruine; un long procès s'ouvrit, dont les pièces sont encore aux archives de l'Hôtel-Dieu, et Pierre Méliand y gagna une somme assez forte pour lui permettre de restaurer l'édifice. Alors on rasa le portail qui, paraît-il, menaçait de crouler, et l'on édifia la façade actuelle. — « Ce portail était fort vieil, dit le rapport d'expertise présenté pour sa démolition, les piliers d'icelüy minés par le pied, ensemble les pierres des contre-piliers aussi mynés, deslyttés et fort corrompus; l'arcade du vitrail dudit portail ébranlée et les pierres fractionnées, en sorte que le portail en l'état qu'il est n'est en suffisante force pour accoter un nouveau bâtiment; » et plus loin : « d'autant que l'église dépérit journellement par la pluie et autres injures du temps, qui y tombe comme en pleine campagne (2). » — Les voûtes de la nef devaient en effet être reprises, et peut-être une restauration intelligente les eût sauvées avec la façade. Mais le *grand siècle* avait trop le dédain d'une architecture

(1) Sur le plan de Bullet et Blondel (1676), on trouve le collège de Normandie, le collège de Picardie et le collège de Cornouailles (rue du Plâtre). C'est un des meilleurs plans du recueil.

(2) Jules VIATTE, *l'Église Saint-Julien-le-Pauvre*, p. 20.

qu'il appelait barbare pour s'en inquiéter davantage; nous savons d'ailleurs, par l'église Sainte-Croix d'Orléans, comment il entendait l'art ogival, et nous ne saurions regretter plus outre son intervention. On chargea le sieur Bernard Roche, « maistre maçon, » de mettre à terre le portail du treizième siècle et de le remplacer par un mur « avec une porte en pierre de taille de sept pieds de largeur, et de hauteur selon la proportion et d'un ordre ionique. Ledit « maistre maçon » supprima de plus deux travées de la nef et n'en conserva la partie gauche que pour ménager une pièce, la sacristie, à l'avant de l'église. — Le plan que M. J. Viatte a joint à sa notice permet très bien, au reste, de se rendre compte des dispositions anciennes. La nef s'étendait jusqu'au mur ruiné de la cour, qui n'est qu'un des débris du portail. Saint-Julien-le-Pauvre n'est donc point un chœur d'église resté debout, comme l'indiquent quelques manuels, mais une église écourtée et dépourvue de sa façade; enfin, il est facile de comprendre que le puits bouché, à droite de la porte actuelle, se trouvait autrefois à l'intérieur, au pied du second pilier dans le collatéral sud.

Si, à présent, nous supprimons le mur abominable de Bernard Roche, avec son œil-de-bœuf et ses quatre pilastres (doriques et point ioniques comme il avait été convenu), nous pouvons essayer de nous figurer cette façade du treizième siècle. — Selon toute apparence, dit M. Le Brun, elle se composait de trois pignons, dont l'un, celui de la nef principale, dépassait les deux autres (1). La grande porte d'entrée était divisée en deux parties par un trumeau et se faisait remarquer par la richesse de ses voussures. Dans le tympan se détachait le bas-relief de la légende, retrouvé rue Galande (2). Au-dessus de la porte centrale devait régner une galerie extérieure, où l'on pénétrait par la poterne

(1) Disposition analogue à Saint-Nicolas-des-Champs.

(2) On pense aujourd'hui, nous l'avons indiqué plus haut, que ce bas-relief n'a jamais appartenu à l'église; mais une sculpture analogue a très bien pu exister dans le tympan. Le bas-relief de la rue Galande est d'ailleurs attribué au quinzième siècle.

qui subsiste, en hauteur, dans l'ancien mur. Il y avait, selon nous, ajoute M. Viatte, trois fenêtres dans la façade : celle du milieu, presque aussi large que haute, s'appuyait au ras de la galerie ; les deux autres, séparées par des contreforts à larmiers, étaient hautes, étroites et très simples. — La baie murée, que l'on a devant soi en entrant dans la sacristie, et où l'on a déposé quelques chapiteaux provenant de l'ancien portail, éclairait au couchant le bas-côté nord ; la partie supérieure, qu'on devine plutôt qu'on ne la distingue du dehors, a été aveuglée dans le mur. On doit ajouter que les restes de la façade gothique sont maintenant masqués par une cabane adossée au mur, « laquelle sert de dépôt de produits chimiques et, en particulier, de pétrole, à un commerçant. » Sur la muraille de la sacristie, on distingue nettement les deux arcs en plein cintre qui ont été murés avec les matériaux provenant des démolitions; les colonnes romanes sont également très visibles dans la maçonnerie, dont elles dépassent les parements. Deux fenêtres en ogive ont été percées-là pour éclairer la pièce (1). — Quant à la tour, elle était, d'après les plans de Mathieu Mérian et Melchior Tavernier, à l'extrémité du collatéral sud, vers l'abside. Sa place et ses dimensions sont indiquées par les restes de la tourelle d'escalier et par des arrachements très visibles (2). C'était, d'ailleurs, une

(1) On a déjà discuté sur la façade et les dispositions anciennes de Saint-Julien-le-Pauvre. Au salon de 1876, M. Chardon avait exposé un projet de restauration de l'église, quelque peu fantaisiste, et qui est resté, par chance, dans les cartons. M. Anthyme Saint-Paul en parla dans le *Bulletin monumental* (1877, n° 2, *l'Archéologie au Salon de 1876*), et il faut remarquer, pour être juste, que la façade de M. Chardon, avec assez de vraisemblance, ne se composait que d'une porte à trumeau, avec tympan sculpté et statue de saint Julien, et d'une large fenêtre à trois divisions. Or le rapport d'expertise dit absolument : *l'arcade du vitrail du dit portail*. Sur les anciens plans enfin, l'église n'est indiquée qu'avec un seul pignon à fenêtre centrale. — La *Topographie historique* indique trois portes correspondant aux trois nefs.

(2) A. Saint-Paul, *Bulletin monumental*. L'épaisseur des piles et la disposition des maçonneries à cet endroit, sur le plan même de M. J. Viatte, auraient pu lui épargner l'erreur de placer la tour à gauche du portail.

tour peu intéressante et simplement coiffée d'un bonnet pyramidal, peut-être en pierre.



C'est dans la cour de la Maternité, sur la rue de la Bûcherie, qu'il faut actuellement se rendre pour étudier à l'extérieur la petite église. Elle surgit à quelques pieds de terre, dit Huysmans, à peu près telle qu'elle fut réédifiée vers la fin du douzième siècle. Sans doute elle est bien démantelée et bien déchue. Sa flèche a été rasée, ses verrières détruites; elle est coiffée d'une toque d'occasion; elle est hâve et vulgaire, elle est en loques; elle ressemble à ces vieilles chapelles de campagne qui tiennent tout à la fois du castel en ruine et de la grange qu'on abandonne. Dans la cour où elle se cache, elle est flanquée de chaque côté, comme de deux petites filles, de deux absides naines, et toutes les trois ont la même physionomie, sont également ridées et massives, en accord avec les taudis qui les environnent (1).

Ces absides sont cependant une des parties les plus curieuses de Saint-Julien-le-Pauvre (2). La grande a deux rangées de fenêtres en plein-cintre brisé, séparées par des contreforts. Une corniche à corbeaux soutient l'avancée des toits. Dans l'absidiole du nord, une porte ouvrait sur la chapelle intérieure et a été murée; près de cette porte se trouvait autrefois un puits miraculeux dont une vieille dalle visible sur le sol ferme l'orifice;

(1) *La Bièvre et Saint-Séverin*, p. 97.

(2) Nombre d'églises romanes ou de l'époque de transition possèdent accolées à l'abside principale des absidioles qui sont le premier type des chapelles rayonnantes de l'époque ogivale. Souvent aussi les absides sont de dimensions égales. — On peut citer ainsi l'église du prieuré conventuel de Saint-Thibault (Soissonnais) (*V. Rev. archéologique, 1864*); Saint-Médard de Quesmy (Oise) et l'église de Souillac qui ont trois absides; l'église Notre-Dame-du-Port, à Clermont, et Saint-Paul d'Issoire qui en ont quatre. (D. Ramée, *Manuel de l'Hist. générale de l'architecture*, II.) Les églises de Vignory, de Solignac, de Fontevrault montrent également une abside cantonnée de trois chapelles (Corroyer).

ce puits devait communiquer avec une piscine située dans la chapelle, et ses eaux, disent les mauvaises langues, opérèrent des guérisons à bon nombre tant qu'on les distribua pour de l'argent. Au-dessus de l'absidiole méridionale et dans le mur du chœur, on peut remarquer deux fenêtres géminées, aux chapiteaux mutilés; ces fenêtres devaient donner, de l'intérieur de l'église, sur le premier étage de la tour. Sur le même côté sud, dans la basse nef, quatre fenêtres en ogive étaient naguère percées dans le mur; il n'en subsiste que trois, la première vers la façade ayant été remplacée par une porte. A la hauteur du chœur on édifia, sans doute au dix-septième siècle et après avoir abattu le clocher, une tourelle à toit hexagonal, abritant une cloche datée de 1610. On arrive à cette cloche par un escalier en pierre, renfermé dans la tourelle; et de là, pour gagner la porte-lucarne ouverte dans les combles de la grande nef, on gravit un autre escalier, à ciel ouvert, sur la toiture de l'édifice. — Il est inutile d'ajouter que les anciens constructeurs de Saint-Julien-le-Pauvre n'avaient rien rêvé d'aussi barbare, et il faut au moins remercier les maçons qui nous gratifièrent de ces horreurs de les avoir dissimulées entre les immeubles extérieurs et le mur de l'église.

Quand on a passé avec un flacon de sels la cour odoriférante qui ouvre rue Saint-Julien et quand on pénètre dans la petite basilique, c'est heureusement une surprise douce. On a d'abord l'impression d'une église romane, oubliée dans la fièvre de reconstruction qui marqua le treizième siècle. L'éclairage des vitres blanches donne une gaieté inattendue aux nefs, et l'on est frappé des proportions harmonieuses de l'ensemble, bien qu'il y ait des fautes de symétrie trahissant les reconstructions, et que l'église soit proportionnellement trop courte depuis qu'on en a supprimé deux travées. — Comme la plupart des monuments du moyen âge, elle appartient à plusieurs époques architecturales. Ses fondations remontent aux rois de la première race, mais il en reste peu de vestiges. L'intérieur peut se diviser en deux parties : une nef fruste et trapue,

« aux allures de caveau roman, » plantée de lourdes colonnes supportant des arcs en plein-cintre; et un chœur où surgissent de bas piliers dont les chapiteaux sont des touffes contournées d'acanthe, des bouquets tressés avec les souples feuilles de la flore d'eau, des têtes de femmes écloses dans des nids d'ailes, — tandis que des faisceaux de colonnettes montent, longeant les quatre piles, et recourbent leurs tiges, rejointes et scellées sous la courbe des plafonds, par des clefs ouvragées de voûtes (1). — La couverture de la nef centrale a été refaite, ou plutôt replâtrée au dix-septième siècle; mais les voûtes des nefs latérales, sur croisée d'ogive et sur plan franchement rectangulaire dans la basse nef du nord, permettent de dater approximativement les diverses restaurations de l'église. Ces nefs, avec les chapelles des absidioles, n'ont ni la même largeur ni la même étendue, l'absidiole du sud ayant été, par suite de l'établissement de la tour, poussée presque jusqu'à l'axe de l'abside centrale. Ainsi, peut-on attribuer la nef médiane à la reconstruction du onzième siècle, alors que l'évêque Imbert eut repris Saint-Julien au roi Henri Ier. Les moines de Longpont ensuite réédifièrent, dans le style ogival à ses débuts, leur chapelle en commençant par le chœur, selon la tradition toujours suivie, et il est vraisemblable que le bas-côté sud et la tour datent de cette même époque. Toutefois ils ne reprirent point la grande nef. Au treizième siècle seulement, on éleva le portail et sans doute le bas-côté nord, ce qui semble indiqué par le plan rectangulaire des voûtes (2). — Saint-Julien-le-Pauvre mérite d'ail-

(1) J.-K. Huysmans, p. 98.

(2) M. A. Saint-Paul, dans la notice dont nous avons parlé, présente Saint-Julien-le-Pauvre comme un édifice entièrement ogival. Si l'on donne ce titre au chœur de Notre-Dame de Paris, on ne peut le refuser, dit-il, à Saint-Julien, bâti exactement à la même époque et sur le même style. Le projet de M. Chardon, en 1876, faisait également de Saint-Julien une église gothique, les murs dédoublés sur toute leur étendue et présentant un étage tenant lieu à la fois de triforium et de clérestory. Il supposait dès lors que les arcades longitudinales en plein-cintre ne dataient que du dix-huitième siècle; mais on doit remarquer que les deux arcs engagés dans le mur de

leurs d'être étudié pour son ornementation sculpturale et la diversité des chapiteaux aussi bien que pour la curiosité de son architecture. Après les gros piliers soutenant l'arc triomphal et que séparent de fortes colonnes sur lesquelles viennent reposer deux arcades ogivales très étroites communiquant avec les chapelles, on y remarquera surtout l'abside centrale dont les colonnettes filent légèrement jusqu'à la voûte, retenue par deux clefs dont l'une est à tête humaine. Le chœur est éclairé en hauteur par des fenêtres géminées rappelant celles de l'abside à Saint-Germain-des-Prés. La chapelle de droite, consacrée à la Vierge, est un véritable bijou d'architecture par les combinaisons des arcs et des colonnettes et la disposition de la perspective. La chapelle de gauche ouvrait naguère sur l'extérieur par une porte dont deux piliers indiquent encore le cadre, et l'ancienne piscine miraculeuse sert maintenant de niche à une statuette de saint.



Saint-Julien-le-Pauvre, devenu prieuré à simple tonsure au dix-septième siècle, ne demeura pas longtemps aux mains de son restaurateur Pierre Méliand. L'Hôtel-Dieu en demanda la cession, et, le 15 décembre 1655, ses administrateurs et le prieur-commendataire convinrent par traité que ses revenus seraient affectés à la création d'un hôpital, l'Hôtel-Dieu s'engageant à supporter ses charges. Ainsi l'ancienne basilique devint une chapelle desservie par un chapelain dépendant de la paroisse, et le titre de prieur fut supprimé. — La Révolution ferma la chapelle et en fit un dépôt de sel. En 1805, l'Empire la restitua à l'Hôtel-Dieu, mais son décret demeura lettre morte, car quelques années plus tard elle servait encore d'entrepôt de laines. Le 20 octobre 1826 seulement, Mgr de Quélen,

la cour sont aussi en plein-cintre, et, à moins d'indications précises, nous ne penserons point qu'on a eu la précaution de les retailler pour les boucher ensuite. Il y aurait là, cependant, un point curieux à élucider.

archevêque de Paris, la réconcilia et la rendit au culte. L'Hôtel-Dieu en fit sa chapelle des morts, et c'est dans cette petite nef que ses religieuses ont, jusqu'en 1873, pris le voile et prononcé leurs vœux.

Des monuments qui subsistent aujourd'hui dans l'église, peu offrent de l'intérêt. C'est, dans la nef septentrionale, une assez mauvaise statue de Montyon, l'homme au prix de vertu, par Bosio, et sa pierre tombale, relatant qu'il a été transporté « de la commune demeure des morts à l'entrée de l'asile des pauvres souffrants et secourus, comme à sa place légitime (1838). Dans le mur du bas-côté méridional on a encastré, au dernier siècle, une pierre tombale en relief, provenant de la chapelle Saint-Blaive et Saint-Louis. Elle représente « sage maistre Henri Rousseau », jadis avocat au Parlement de Paris, mort en 1445, qui se soulève dans sa bière et adresse au crucifix figuré tout proche une prière dont les termes sont encore en partie déchiffrables sur une banderole qui se lève de sa tête, ondule et va rejoindre le Christ. Henri Rousseau, seigneur de Chaillant et de Compans, avait fondé des messes devant être dites et célébrées à l'autel et chapelle de Mgr saint Louis, roi de France. — Près de cette pierre, au-dessous d'une fenêtre, se trouve une inscription en lettres gothiques qui naguère était fixée dans le mur de l'Hôtel-Dieu, près du Petit-Pont, sous une statue de Louis XI.

Le maître-autel offre peut-être la seule œuvre d'art de l'église. C'est un bas-relief du quinzième siècle, représentant le Christ en croix, entre la Vierge et saint Jean; deux personnages, les donateurs sans doute, sont figurés selon l'usage, en prières, à droite et à gauche du groupe. On croit qu'il s'agit du changeur Oudart de Mocreuse et de sa femme, qui firent reconstruire l'Hôtel-Dieu en 1380 (1). — La sacristie recèle, dans l'embrasure d'une fenêtre bouchée, un faisceau de quatorze chapiteaux-fascicules pris dans la même

(1) J. VIATTE, *Saint-Julien-le-Pauvre*, p. 26. — Ce curieux bas-relief était déjà représenté dans l'ouvrage de SÉRÉ et LACROIX, *le Moyen Age et la Renaissance*, t. V, *Art. Sculpture.*

assise et provenant des colonnettes qui soutenaient autrefois les voussures de la porte principale. Au-dessus est une affreuse statuette en terre cuite représentant, selon la tradition, Charlemagne lui-même. C'est réellement un nain fort laid, coiffé d'une couronne et pourvu d'un manteau retenu par une agrafe, d'un ceinturon et d'un justaucorps à lambrequins; les jambes, trop courtes, sont agrémentées de genouillères découpées en pointes. Il est assez difficile d'assigner un âge à cette sculpture plutôt grotesque, qu'on découvrit au dix-huitième siècle en fouillant le sol de l'église.

Avant la Révolution, Saint-Julien-le-Pauvre détenait un monument plus curieux, sinon plus artistique. C'était un bloc de marbre noir sous lequel étaient inhumés Julien de Ravelet et la belle Marguerite, sa sœur. — Ce nom de Ravelet, qui n'évoque plus maintenant de souvenirs précis, — dit Huysmans dont nous savons la prédilection pour ces histoires, — fut celui d'une famille célèbre par la lignée de ses crimes. De même que Gilles de Rais, ces seigneurs étaient l'effroi des paysans des alentours. A cent lieues à la ronde de leur château de Tourlaville, près de Cherbourg, les pauvres gens tremblaient quand on se hasardait à parler d'eux. C'est un Ravelet qui, après avoir violé la fille d'un de ses vassaux, la planta en terre, debout dans un jeu de quilles, et la tua à coups de boules; c'est encore un Ravelet qui assassina, pendant la messe, un prêtre. Quant au dernier de cette race, Julien, il s'éprit de sa sœur Marguerite, et tous deux promulguèrent dans toute la Normandie la joie diabolique des incestes (1). Leur correspondance amoureuse a d'ailleurs été recueillie et publiée. On raconte sur le fait de leur procès que le roi Henri IV leur voulait faire grâce; mais la reine, Marie de Médicis, insista pour que justice fût faite; ils furent exécutés en place de Grève le 2 décembre 1603 (2). On porta leurs cadavres à Saint-Julien et,

(1) J.-K. Huysmans, *la Bièvre et Saint-Séverin*, p. 99.

(2) « Le 2 de ce mois furent décapités en la place de Grève, à Paris, un beau gentilhomme normand, riche (ainsi qu'on disait) de

paraît-il, leurs têtes s'y trouvent encore. Sur le bloc de marbre qui les recouvrait et fut détruit à la Révolution, on avait ainsi libellé leur épitaphe :

CI-GISENT LE FRÈRE ET LA SŒUR
PASSANT, NE T'INFORME PAS DE LA CAUSE DE LEUR MORT
MAIS PASSE ET PRIE POUR LEURS AMES

Pour en revenir à l'église elle-même, elle fut désaffectée, et un moment on pensa la transformer en musée lapidaire. Puis, en 1889, « on permit à des archimandrites venus de l'Orient d'y installer avec leur culte un iconostase qui coupe en deux la nef centrale, — bâti avec des essences renommées de bois, dit encore Huysmans, car il entre dans la marqueterie de cet affreux meuble du figuier et de l'olivier, de l'abricotier et du chêne, du palissandre et du bois de rose, le tout enlaidi par des peintures semblables aux chromos d'un bazar pieux, creusé dans le bas par trois portes, surmonté d'une croix et de deux gigantesques pastilles contenant les portraits de sainte Anne et de saint Jean, plaqués sur des pâtes d'or. — Cet écran ne laisse plus rien voir du fond de l'église, car ses portes sont voilées par d'horribles rideaux pareils à de vieux châles de cachemire, sur lesquels il aurait longtemps plu. Il faut donc les lever pour apercevoir un autel garni de fleurs de cuivre et de roses artificielles placées sous globe, comme l'on n'en voit plus que sur les cheminées d'auberges, en province. » Les chapelles, barrées de balustrades de bois, sont encombrées en semaine d'oripeaux

dix mille livres de rente, nommé Tourlaville, avec sa sœur fort belle, âgée de vingt ans ou environ, et ce pour l'inceste qu'ils avaient commis ensemble : desquels le pauvre père s'étant jeté à genoux, aux pieds du Roi, le jour de devant pour demander leur grâce, Sa Majesté la leur avait refusée, ayant fait réponse que si la femme n'eût point été mariée il eût volontiers donné sa grâce; mais que l'étant il ne pouvait : bien lui donnait-il leurs corps pour les faire enterrer. La Reine aussi s'y trouva fort contraire, et dit au Roy qu'il ne devait souffrir une telle abomination en son royaume. » — (*L'Estoile,* t. II, p. 360, édit. Michaud.) — L'inceste des Ravelet a fait le sujet d'une nouvelle de Barbey d'Aurevilly qui aurait pu prendre place dans la série des *Diaboliques : Une Page d'histoire,* Lemerre, 1886.

vagues et de la petite cuisine du culte. Sans avoir de haine pour les gens du rite orthodoxe, on a l'impression d'un petit théâtre installé pour la foire ou une représentation d'amateurs. Il est visible au moins que ce décor puéril fait tache dans l'église, et que sous ces voûtes où vinrent prier Dante, Raymond Lulle, saint Thomas d'Aquin et son maître Albert le Grand, dans ce vieux quartier Saint-Séverin où fréquentèrent le Tasse et Pétrarque, cet Orient de pacotille n'a point de sens. Qu'on rende Saint-Julien-le-Pauvre aux sœurs de l'Hôtel-Dieu, — elles seules y seraient à leur place, — ou qu'on en fasse un musée lapidaire, comme il était question ces jours derniers encore, pour mettre enfin à l'abri tant de beaux morceaux de sculpture abandonnés dans le square du musée de Cluny, c'est ce qui pourrait advenir de mieux de la petite basilique. Récemment consolidée, elle a échappé aux retouches et aux pâtisseries des architectes; mais son quartier, livré aux démolisseurs, ne sera bientôt plus qu'un souvenir; c'est un des derniers coins pittoresques de Paris qui va disparaître, et, malgré les déclamations des hygiénistes et des embellisseurs, nous pensons que c'est à jamais regrettable au point de vue de la topographie et de l'histoire locale. — Il faut espérer que la *Commission du vieux Paris*, dont on mena si grand tapage, saura préserver au moins les abords immédiats de Saint-Julien-le-Pauvre, et empêcher de gâter un édifice charmant encore dans son état actuel et que ceux qui s'intéressent à l'art du moyen âge seront toujours heureux d'étudier. La place ne manque pas ailleurs pour les maisons de rapport.

CHARLES MERKI.

A TRAVERS L'HISTOIRE

REVUE MENSUELLE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LES HÉROS DE CORNEILLE (1)

On a dit que c'était l'âme même de la noblesse française sous Richelieu qui avait animé de son souffle les héros de Corneille, tandis que Racine avait peint dans son théâtre, avec fidélité et précision, les caractères de la cour de Louis XIV. On l'a dit, redisons-le; rien n'est plus vrai. Il faut lire le nouveau livre de M. le vicomte G. d'Avenel, l'un des plus remarquables, sinon le plus remarquable, que le savant économiste ait écrits. C'est comme un large et puissant commentaire historique d'une tragédie de Pierre Corneille et cependant nous sommes bien assuré que M. d'Avenel n'y songeait pas. Il fait revivre, dans ses mœurs, son esprit, ses traditions, *la Noblesse française sous Richelieu.* Il nous en montre les origines, la décadence fatale et, bientôt, l'inévitable disparition. Voici les repas. « A ces tables immenses, que la pompe du seigneur voulait nombreuses et remplies, on se plaçait en enfilade, le plus considérable tenant *le haut bout*, n'ayant personne à sa droite, le second en dignité assis à sa gauche et ainsi des autres jusqu'au *bas bout.* L'amphitryon y prenait place plus ou moins haut, selon son rang; mais s'il était

(1) Le vicomte G. D'AVENEL, *la Noblesse française sous Richelieu*, Paris, libr. Armand Colin, 1901, 1 vol. in-16.

prince ou de grande qualité, il avait un dais au-dessus de sa tête, ayant son *cadenas* — coffret d'or ou de vermeil contenant le couteau, la cuiller et tout le détail du couvert — devant lui et, derrière sa chaise, son maître d'hôtel, qui le servait l'épée au côté et le manteau sur les épaules.» Quand on buvait à la santé d'une dame, c'était à grande allure, et l'on se représente véritablement le Cid buvant de la sorte aux yeux noirs de Chimène. Le cavalier se tenait debout ou à genoux, mais toujours le chapeau bas, le chapeau à larges plumes et l'épée nue à la main, cependant que des timbales et des trompettes sonnaient toutes ensemble dans la salle et que d'autres leur répondaient du dehors.

La seule vertu qui fût prisée des dames, et dont les hommes d'ailleurs eux-mêmes fissent cas, était la vaillance. «Les femmes françaises, observe un Anglais, à propos d'un duelliste qui avait tué sept de ses adversaires, affectionnent par-dessus tout les braves et pensent qu'elles ne peuvent pas en aimer d'autres sans compromettre leur réputation.» Il est certain que Chimène était très affligée de ce que Rodrigue avait tué son père, mais s'il ne l'eût pas tué, elle n'eût plus voulu de lui. «Le comte de Grandpré buvait à la santé de sa maîtresse dans un pistolet chargé, bandé et amorcé, dont il tenait la détente, et, après avoir achevé, il le tirait en l'air.» La belle trouvait cela charmant et si le galant se fût de la sorte fait sauter la cervelle, elle n'eût été qu'embarrassé, ne sachant s'il fallait pleurer l'amant perdu ou se réjouir d'avoir eu un amant de telle valeur. Une dame force Bussy «à aller requérir son gant» qu'elle a laissé tomber dans la loge d'un lion aux Tuileries. Il y va, l'épée à la main, et se borne à dire en le rendant : «Tenez, madame, et une autre fois n'engagez pas des gens de cœur mal à propos.»

A la guerre, il ne suffisait pas d'être brave : il fallait être téméraire à l'excès. Point d'armes défensives, de cuirasses ou d'armures. On eût paru craindre une balle, ce qui eût été honteux. C'était la guerre en pourpoint de velours. «Les Français, disaient alors les Italiens, vont à la mort comme s'ils devaient ressusciter le len-

demain.» En Lorraine, MM. de Mouy et de Cœusac, qui commandaient les compagnies de Richelieu, «avaient tant de jalousie l'un pour l'autre, que, disputant à qui serait le dernier à se retirer, ils se firent tuer tous deux fort mal à propos.» Durant le siège de la Rochelle, le roi, voulant donner avis aux reines de la retraite des Anglais, fut contraint d'y envoyer un aumônier, «personne n'ayant voulu partir tandis que les Anglais pouvaient encore attenter quelque chose.»

Quand il n'y avait pas d'ennemis à combattre, on se battait entre soi, pour rien, pour le plaisir. «Les mains démangent si fort à notre jeunesse, dit la *Gazette*, que depuis un mois elle s'assemble en armes, étant venue des pierres aux poignards, épées, pistolets et carabines, de sorte que, le 16 courant, il s'en trouva deux gros, chacun de plus de trois mille hommes, entre le village de Pincourt et un moulin à un quart de lieue de la porte Saint-Antoine, où il y en eut cinq de tués le premier jour. Vrai est que quelques potences, plantées sur le champ de bataille, ont ralenti leur ardeur (1641).»

Les traits à citer seraient innombrables. On imagine ainsi la fureur, la folie des duels. Dans le livre de M. le vicomte d'Avenel, où tant d'aperçus sont entièrement neufs ou bien renouvelés sous une forme sommaire et brillante, les pages consacrées aux duels sont parmi les plus instructives. Et elles justifient Richelieu. Prenons tout d'abord la fameuse affaire de François de Montmorency-Boutteville. François de Montmorency, âgé de vingt-sept ans, avait déjà eu vingt-deux duels. Dans le dernier il avait tué le comte de Torigny. Les Anglais ne voyaient alors, dans ce dévergondage de bravoure, qu'une dangereuse manie. «Si cet homme m'envoyait un *billet*, disait le marquis de Hamilton en parlant de Boutteville, je ne le recevrais pas s'il n'était accompagné d'un autre de son médecin, qui m'assurât que cette envie qu'il a de se battre ne procède pas d'une maladie.» Boutteville s'était mis en Flandre à l'abri des nombreuses condamnations qu'il avait encourues. L'archiduchesse-infante écrivit à Louis XIII pour lui demander la grâce de son hôte. Louis XIII refusa.

Boutteville, piqué, déclara qu'il irait se battre au cœur même de Paris, sur la place Royale. Ce qui fut fait le 27 mai 1627. Ce fut un duel de trois contre trois. Et tout cela pour rien. Bussy-d'Amboise fut tué par le comte des Chapelles, qui servait de second à Boutteville.

L'adversaire personnel, le comte de Beuvron, put se réfugier en Angleterre, mais Boutteville et des Chapelles, qui avaient pris la poste pour se retirer en Lorraine, furent reconnus et arrêtés à Vitry-le-François. Ils furent embastillés et, quelques jours après, condamnés à perdre la tête. Richelieu assure qu'en arrêtant la clémence du roi, « il avait été bien agité dans son esprit. » — « Impossible, dit-il, d'avoir le cœur noble et de ne plaindre pas ce pauvre jeune homme dont le courage émouvait à grande compassion. » A la guerre, vingt fois, Boutteville s'était montré héroïque. « On pouvait dire, poursuit Richelieu, qu'il n'avait jamais rien fait contre les lois du monde, ni pensé seulement à violer celles de l'humanité, vu qu'il n'avait exercé aucune cruauté contre ceux sur qui le sort des armes lui avait donné l'avantage. » La pitié, l'admiration même du cardinal apparaissent dans le récit enthousiaste qu'il fait, au cours de ses Mémoires, des derniers moments des deux condamnés : « Jamais, dit-il, on ne vit plus de constance, moins d'étonnement, plus de force d'esprit, plus de cœur qu'en ces deux gentilshommes. Ils parurent et répondirent au Parlement sans se troubler ; le comte des Chapelles y parla avec éloquence. On ne remarqua rien de faible en leurs discours, rien de bas en leurs actions. Ils reçurent la nouvelle de la mort avec le même visage qu'ils eussent fait celle de la grâce. Toute la France vit mourir par l'épée la plus infâme du royaume ceux qui en avaient toujours eu de si bonnes, qu'il n'y a personne qui se puisse offenser si on dit qu'il n'y en avait point de meilleures au monde. » Mais le cardinal, comme l'observe M. d'Avenel, se trompe, ou plutôt, veut nous tromper quand il ajoute : « On vit servir à l'extinction des duels ceux qui n'avaient eu d'autre soin que de les fomenter. » Les duels conti-

nuèrent comme par le passé. Neuf cent trente gentilshommes furent notoirement tués en combat singulier sous la seule régence d'Anne d'Autriche, et l'on ne compte pas dans ce chiffre ceux dont les noms ne furent pas publiés ou dont le décès fut noté, par crainte des tribunaux, sous une autre rubrique.

La manière dont se faisaient les duels favorisait d'ailleurs les indications mensongères, de même qu'elle justifiait les rigueurs de Richelieu. Ces rencontres étaient de vraies batailles, des luttes sauvages, déloyales, d'une implacable cruauté. Jamais on n'aurait pensé à mesurer les épées pour égaliser les chances. Chacun vient avec son arme, avec ses armes plutôt, les meilleures qu'il a pu se procurer. Malheur au champion qui tombe ou recule; il sera tué et «bien tué». Le chevalier de Birague et le comte de Carney se battent avec des couteaux. Ce dernier n'y a point l'avantage. Il court chercher une estocade. Se hâtant derrière lui, Birague parvient à le rejoindre et le tue d'un bon coup de couteau dans le dos. «On admirait beaucoup Chabot, écrit le vicomte d'Avenel, de ce qu'en se battant avec le vicomte d'Aubeterre il avait donné à son adversaire, dont l'épée s'était faussée, le temps de la redresser. En effet, il pouvait, selon les mœurs de l'époque, lui donner la mort sans scrupule, et, comme on disait, *de galant homme*. Par contre, rien n'empêche le blessé de ramasser toutes ses forces, et de se jeter au cou de son ennemi pour l'étrangler, comme il s'en vit plus d'un exemple. Chacun a le droit aussi, pour mieux frapper, de se cacher derrière son cheval.» Tout au plus l'opinion blâmera-t-elle celui de qui les valets s'en furent tuer l'adversaire par derrière, tandis qu'il était lui-même occupé à le pourfendre par devant. Le duc de Guise se précipite sur le comte de Saint-Paul et le transperce avant de lui avoir donné le temps de tirer son épée. Le chevalier de Guise tue de même le baron de Luz, un vieillard, avant que celui-ci ait pu se mettre sur la défensive. Il est vrai qu'en cette circonstance les gentilshommes estimèrent que les deux Guise avaient tué «un peu trop en princes». Vieuxpont recherche

Besançon. « Besançon veut fuir, trouve quelque embarras qui le fait tomber et Vieuxpont le perce de plusieurs coups. » Heurtault, gentilhomme de Monsieur, frère du roi, donne un démenti à du Fargis, et, sur-le-champ, tire l'épée et le blesse dangereusement avant même « que l'autre ait eu le temps de retirer sa casaque ». Le sieur de Guémadeuc disputait la préséance aux Etats de Bretagne au baron de Nevet. Guémadeuc, fort bien accompagné, rencontre son compétiteur seul sur la route où le baron est aussitôt tué. « Et ce qui fut trouvé mauvais, ajoute simplement Pontchartrain dans ses Mémoires, est que la plupart de ceux qui se trouvaient avec ledit sieur de Guémadeuc donnèrent chacun leur coup. »

Cinq ou six personnes trouvent la mort dans le même duel. Car les témoins ne se contentaient pas, comme aujourd'hui, d'assister en spectateurs. Ils mettaient la main à la pâte, si bien que, nombre de fois, les deux adversaires se tiraient du combat avec des blessures insignifiantes, tandis que trois ou quatre de leurs témoins restaient sur le carreau. Et notez que ces témoins, adversaires du moment, étaient souvent les meilleurs amis du monde. La veille ils s'étaient peut-être servi de témoins l'un à l'autre et le lendemain mettaient la plus belle ardeur du monde à s'exterminer. « On ne pouvait, note M. d'Avenel, sans forfaire à l'honneur, se refuser à servir de second. Cet office, si souvent mortel, on le requiert du premier venu, comme la chose la plus naturelle du monde, comme un service insignifiant. Au reste, on n'a pas besoin de se mettre en peine. C'est à qui prendra part à la bataille. « Je priai Attichi, frère de la comtesse de Maure, rapporte Retz, de se servir de moi la première fois qu'il tirerait l'épée. Il la tirait souvent et je n'attendis pas longtemps. Il me pria d'appeler pour lui Melleville, enseigne-colonel des gardes, qui se servit de Bassompierre. Nous nous battîmes à l'épée et au pistolet derrière les Minimes du bois de Vincennes. Je blessai Bassompierre d'un coup d'épée dans la cuisse et d'un coup de pistolet au bras. Il ne laissa pas de me désarmer, parce qu'il était plus

âgé et plus fort. Nous allâmes ensuite désarmer nos amis qui étaient tous deux fort blessés. »

La noblesse française était encore sous Richelieu toute militaire, faite pour la guerre dans laquelle elle voyait son unique raison d'être. Elle s'y préparait par son éducation. « On a beaucoup parlé, dit M. d'Avenel, des régiments commandés par des chefs de quatorze ans. » Le savant historien déclare au contraire ne pas avoir rencontré d'exemple de seigneur ayant commandé, même une compagnie, avant d'avoir porté les armes et de s'y être préparé par un stage actif. Agé de vingt-quatre ans, Bassompierre refuse le grade de colonel dans un régiment de trois mille hommes de pied que Henri IV lui offre en Hongrie, disant qu'il n'était pas à propos que, « sans avoir aucune connaissance, il allât de plain-pied commander trois mille hommes. » Et cependant, depuis trois ans, il sert comme volontaire. Il se contente de rejoindre l'armée de Hongrie, toujours comme volontaire, « avec le meilleur équipage qu'il peut. » En 1613, il devient colonel général des Suisses. Il a trente-quatre ans et dix-sept ans de service en divers pays. En 1619 il est maréchal de camp, en 1622 maréchal de France. Carrière bien remplie. « Elle donne l'idée, dit M. d'Avenel, de toutes les autres. »

Les fils de famille joignaient ainsi l'armée en qualité de volontaires, sans solde, s'entretenant à leurs frais. Leurs fredaines assurément rompaient souvent la discipline; mais, d'autre part, ils ne demandaient qu'une chose : la première place au jour du danger. « Mon oncle, dit Louis XIII au duc de Savoie, en 1638, voyez-vous ce soldat qui est en sentinelle ? Il se nomme Bréauté. Il est riche de plus de 30,000 livres de rente. »

Feuquière et Cinq-Mars servaient à treize ans, Turenne à quatorze, La Rochefoucauld à seize, Thémines à dix-sept. A dix-sept ans, l'âge militaire, un jeune gentilhomme est réputé majeur pour le fait de la guerre. Il peut librement engager ses immeubles pour l'achat de ses armes et de ses chevaux. A vingt ans on était déjà vieux pour commencer la carrière.

On voyait à l'armée neuf frères de la famille d'Imécourt, dont cinq étaient capitaines sous les ordres de leur père. En deux générations dix membres de cette famille périssent sur les champs de bataille. Le régiment des gardes avait eu en 1637 dix mestres de camp depuis sa fondation : sept avaient été tués à l'ennemi. Même proportion dans le régiment de Navarre : cinq mestres de camp tués sur les champs de bataille sur sept que le régiment comptait depuis sa création; au régiment de Champagne, trois sur six; à celui de Picardie, trois sur cinq.

Demeurés au logis, ces seigneurs disent comme Brézé que « la tête leur tourne de lire ». Interrogé au procès Montmorency s'il avait reconnu le duc dans la mêlée, à Castelnaudary, Guitaud dit très simplement : « Le voyant tout couvert de sang, de feu et de fumée, j'ai eu de la peine à le reconnaître; mais lui ayant enfin vu rompre six de nos rangs et tuer des soldats dans le septième, je jugeai que ce ne pouvait être que lui. »

Les femmes étaient d'ailleurs dignes de leurs maris ou de leurs amants. Tous les traits cités par M. d'Avenel mériteraient d'être rapportés. Mlle de Navailles, pour prendre possession de son héritage, sur lequel on met des difficultés, s'empare de force d'un manoir appartenant au futur duc de Navailles, son neveu. Alors la sœur de celui-ci, Mlle de Saint-Geniez, fait à son tour le siège du manoir, s'empare de sa tante qu'elle jette en prison avec deux gentilshommes de son parti. Mme de Château-Guy trouva la mort dans la belle charge qu'elle avait faite, suivie d'un seul écuyer, contre trois seigneurs du voisinage avec lesquels elle avait querelle. Mme de Bonneval, « fort habile à moucher les chandelles à coups d'arquebuse, appela son mari en duel et en reçut trois ou quatre bons coups d'épée. » Mme de Saint-Balmont « n'avait pas son pareil pour la vaillance ». Elle tua ou fit prisonniers de sa main plus de quatre cents hommes durant sa vie. Elle attaqua seule trois cavaliers allemands qui dételaient ses chevaux et les arrêta. Naturellement elle eut plus d'un duel et était d'ailleurs une femme pieuse et lettrée. On

lui doit des exercices de piété fort édifiants et très bien écrits.

De même vont les amours. Un galant fait sauter avec un pétard la porte que sa belle ce jour lui a fermée au nez et celle-ci de le recevoir à coups de pistolet. Un autre amant désespéré par les cruautés de sa maîtresse va se précipiter à ses genoux; il lui présente dans ses mains son épée et lui dit qu'il vaut mieux qu'elle le tue sur-le-champ que de le laisser ainsi languir. Ce qui convainquit la dame, car elle prit l'épée et lui en donna deux grands coups au travers du corps.

Telle était la noblesse en France dans la première moitié du dix-septième siècle : une caste guerrière. Tout commerce est au-dessous d'elle, les gentilshommes le méprisent. En temps de guerre, ils sont merveilleux; rien ne les rebute ni ne les fatigue. C'est leur métier et jamais homme ne connut mieux son métier. Le gentilhomme l'a étudié dans sa jeunesse, exercé dans son âge mûr; dans sa vieillesse, il y prépare ses enfants. Il en a l'amour, et, grâce à l'influence des milieux, de l'hérédité, il en possède la qualité maîtresse, la bravoure. Les institutions et les mœurs ont fait de lui un soldat; il l'est avec perfection, avec passion; mais il n'est que cela. « Organisée pour la guerre, la noblesse en temps de paix est une épée au fourreau, soit un meuble inutile; une troupe en garnison, c'est-à-dire quelque chose qui a servi et qui servira; mais qui présentement ne sert plus. »

L'histoire séculaire avait fait du noble un soldat. Du Moyen Age à la Renaissance l'épée avait été sa raison d'être, une nécessité sociale pour tous ceux auxquels sa force vigilante permettait de vaquer à leurs travaux, dans les campagnes et dans les cités. Durant des siècles le noble armé avait été le grand patron, le patron de l'agriculteur dans les champs, du commerçant et de l'ouvrier dans les villes. C'est sous l'égide de sa bravoure, tandis qu'il chevauchait le jour et, la nuit, veillait tout armé, que s'était faite la civilisation. Mais à présent, sa raison d'être disparaissait. L'empreinte séculaire était en lui trop profonde pour qu'il pût s'en dé-

barrasser, pour qu'il pût, transformant ses sentiments et ses mœurs, s'adapter à des conditions nouvelles. C'est ce que M. d'Avenel montre en termes saisissants dans leur vérité claire et simple.

Toute classe dirigeante qui ne conserve pas des rapports directs et immédiats avec les classes laborieuses se perd et disparaît. La noblesse du dix-septième siècle devait à son tour confirmer cette loi à laquelle l'histoire n'a pas encore trouvé d'exception. D'une part la noblesse se sépare du peuple. Elle ne dirige plus l'agriculture, elle dédaigne le commerce; les rois lui enlèvent le gouvernement de l'Etat pour le donner aux petites gens dans lesquelles ils trouvent plus de docilité, mais surtout des conceptions mieux appropriées aux conditions nouvelles. D'autre part, le pouvoir royal la domestique.

A l'avènement de Richelieu, la noblesse avait déjà cessé d'être utile, s'il est vrai qu'elle était encore redoutable. «Pas un édit n'est promulgué qui ne contienne défense «de lever des troupes sans le consentement «exprès du Roi», ou qui ne parle des plaintes reçues contre certains seigneurs «qui travaillent leurs sujets «du plat pays où ils font résidence par exaction in-«due.» Tout cela n'empêchait pas Lesdiguières d'établir dans son gouvernement de Dauphiné la «douane de Valence», dont il percevait les revenus pour son compte durant la minorité de Louis XIII; Vendôme de lever une armée en Bretagne malgré les efforts du Parlement; Nevers de se faire remettre de vive force le château de Mézières, tout en écrivant à la reine que ce qu'il en fait est pour le plus grand bien du gouvernement.

La puissance d'un grand seigneur nommé par le roi gouverneur d'une province était telle, qu'on voyait, en pleine paix, le roi chercher à faire révolter les sujets contre le gouverneur qu'il leur avait donné pour déloger celui-ci de sa place. Le gouverneur, ainsi menacé, appelait alors des gens de guerre qui l'aidaient à défendre contre le roi la place que le roi avait confiée à sa garde.

Pour abaisser la noblesse, Richelieu la nivela; il ôta parmi elle les degrés et les rangs. Au pied du trône, toute la noblesse devint égale. Louis XIV ne reconnaissait plus parmi les gentilshommes d'autre prééminence que celle de l'âge et, par-dessus les plus grands noms, faisait passer ses bâtards. « Avant Richelieu, conclut M. d'Avenel, le roi demandait aux nobles la *fidélité;* après, il exigeait la *soumission.* » La nuance est importante. Avant lui les grands seigneurs, pour manifester leur mécontentement, s'éloignaient de la cour. Sortir de la cour suffisait alors à un homme d'une certaine condition pour « faire un parti ». Sous Louis XIV c'est une disgrâce, au contraire, une punition, que d'être éloigné de la cour. On est admis à y reparaître, au lieu d'être supplié d'y revenir.

Le jour vint où la noblesse n'eut plus d'autre avenir que celui dont le roi lui faisait l'aumône. Elle était perdue.

« Ce sera en vain, dit M. d'Avenel, que, pendant un siècle et demi, l'aristocratie française continuera à prodiguer son sang sur tous les champs de bataille de l'Europe; que l'on verra des centaines, voire des milliers de familles anciennes, vingt fois décimées par la guerre, s'éteindre sous le feu de l'ennemi; que d'obscurs mais héroïques gentilshommes de province, après une vie passée « au service du roi », rentreront dans leur manoir avec une fortune amoindrie et une croix de Saint-Louis pour toute récompense! La nation ne leur en saura nul gré. »

Les aristos à la lanterne,
Les aristos on les pendra!

Frantz FUNCK-BRENTANO.

Bulletin bibliographique.

Correspondance intime du général Jean Hardy, de 1797 à 1802, recueillie par son petit-fils le général Hardy de Périni. Paris (libr. Plon), 1901, un vol. in-16 avec un portrait.

Les publications militaires si nombreuses, relatives à la Révolution et à l'Empire, reçoivent un précieux complément dans les lettres du général Hardy. Leur éditeur, petit-fils du général, a élagué de cette correspondance « les tendresses, les détails d'intérieur, les préoccupations familiales, pour ne conserver que ce qui intéresse l'histoire de notre chère France, que Jean Hardy aimait tant et qu'il a si bien servie ». La phrase suivante d'une lettre à sa femme fera juger du style et de l'homme : « Ce qui me rend ma femme plus précieuse, plus adorable et plus chère, c'est cette détermination profondément réfléchie qui la porte à me dire : « Va te couvrir de gloire en « Irlande et reviens dans mes bras ! » Oui, mon amie, oui, j'irai où mon devoir et l'honneur m'appellent ; je servirai la cause de l'humanité ; je déploierai l'étendard de la liberté sur le sol de la tyrannie : je briserai les fers d'un million d'Irlandais et je reviendrai plus digne de toi. » Le général Hardy fut un officier de valeur. Il s'enrôla devant l'autel de la Patrie, comme dit son éditeur, et devint chef de bataillon sur le champ de bataille de Valmy. Il se distingua dans l'armée de Sambre-et-Meuse et sur le Rhin. En Irlande il fut fait prisonnier. Gouverneur de Mayence, puis inspecteur général aux revues, il n'avait que quarante ans quand il mourut à Saint-Domingue.

Le dix-neuvième Siècle, les Mœurs, les Arts, les Idées. Paris (libr. Hachette), 1 vol. in-4° avec illustrations. Aux deux beaux volumes sur le dix-septième et le dix-huitième siècles, un volume sur le dix-neuvième siècle était le complément obligé. Au seuil de ce vingtième siècle la publication en était par surcroît de circonstance. Il est d'ailleurs aussi beau que les deux volumes précédents et d'un intérêt égal. Par la reproduction des œuvres d'art, des gravures les plus marquantes de l'estampe politique ou populaire, par les portraits et un texte très vivant choisi surtout dans les écrits des contemporains, l'histoire du siècle écoulé, — et que nous ne pouvons encore juger à un point de vue critique, — passe devant nous dans tout son éclat. Ces trois volumes sur le dix-septième, le dix-huitième et le dix-neuvième siècles constituent un des meilleurs hommages que la librairie et l'érudition aient élevés à l'histoire de notre pays, et d'autant plus expressif que ce sont les contemporains qui, par les voix les plus autorisées, d'époque en époque, parlent eux-mêmes.

Fr. F.-B.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

VARIÉTÉS : *La Veine*, comédie en quatre actes, de M. Alfred Capus.

PALAIS-ROYAL : *Sacré Léonce !* comédie en trois actes, de M. Pierre Wolff.

ODÉON : *Ulysse*.

M. Björnson et la France.

On chercherait vainement dans Marc-Aurèle une pensée sur la « veine » et ce n'est pas en feuilletant le catéchisme stoïcien que M. Alfred Capus a trouvé la philosophie de sa nouvelle pièce. L'empereur romain dit bien quelque part : « Abandonne-toi de bon gré à Clotho, lui laissant tisser ta vie de tous les événements qu'elle voudra, » mais l'espèce d'abandon ou la résignation dont il donne ainsi le conseil ne ressemble en rien à la paresse optimiste de M. Julien Bréard, le héros de la comédie des Variétés.

M. Julien Bréard tient pour certain qu'à tout homme, comme à toute femme, la Destinée offre son heure; vous vous épuiserez à la vouloir hâter; il est non moins vain d'en prétendre connaître la figure; l'occasion que vous aurez travaillé à faire naître ne sera pas celle qui se présentera. Par contre, quelques sottises que vous ayez faites, quelques maladresses que vous ayez commises, cette heure sonnera quand elle devra sonner. C'est à vous d'être prêt pour elle, à tout hasard, et de

n'en être pas surpris. Il importe peu de savoir si cette théorie d'un joueur qui ne croit pas aux martingales se justifie bien exactement par la pièce même qui l'expose. Il sera plus intéressant de noter que cette théorie est en effet celle d'un joueur et qu'elle ne vise à quelque justesse que dans le monde qui vit du jeu sous toutes ses formes, c'est-à-dire du hasard et de l'occasion. Son champ d'action possible ainsi déterminé, elle perdra son caractère d'immoralité sociale; du moins elle ne paraîtra pas décrier, par son insolence, les mérites dûment établis, patentés et reconnus, et les carrières jalonnées, comme il convient, par des avancements prévus succédant à des efforts réguliers et suivis. Elle n'est que la « doxe » de la Bohème et ne veut point devenir un paradoxe attentatoire à la Société.

La Bohème de M. Capus est, comme il est naturel du reste, d'ordre économique et d'ordre sentimental. Dans l'ordre économique, elle comprend toute cette population qui tient le boulevard et vit sans ressources connues, tantôt vernie et dorée, tantôt râpée et tapeuse, jamais découragée de ses insuccès ni surprise de ses bonnes fortunes, sans profession classée comme sans aptitudes spéciales, ce peuple actif et ingénieux qui vit entre la Bourse, les théâtres, les bureaux de rédaction, les hippodromes et les cercles, ces courtiers de publicité qui demain seront directeurs de journaux, après-demain garçons de tripots, l'année suivante lanceurs d'affaires, qui varient leurs villégiatures, hôtes de Fresnes ou châtelains en Seine-et-Marne, ou modestes habitués d'un café des Batignolles, on les perd de vue, on les retrouve, toujours agités, toujours inquiets, toujours à l'affût et guettant l'occasion, l'oreille tendue pour l'entendre venir, la main prête à la saisir, bons ou mauvais selon les moments, crédules et « gobeurs » d'ailleurs et faciles à l'illusion. A ce régime ils ont perdu toute consistance morale; ils vivent dans une

atmosphère où le bien et le mal ne se distinguent pas très nettement; ils sont indulgents, et par là compensent leur égoïsme, veules plutôt que sceptiques, superstitieux et fantaisistes, spirituels quelquefois et paresseux. Dans l'ordre sentimental, ils vivent aussi en marge et en dehors de la Société; s'ils sont mariés, ils ne rentrent pas dans leur ménage et ne s'inquiètent pas de leur famille; ils ont des maîtresses qui partagent les hauts et les bas de leur fortune, mais qu'ils n'enchaînent pas et qui peuvent, comme eux, profiter de l'occasion. Par elles, ils étendent leurs relations, se tiennent au courant, connaissent le moment opportun et l'affaire en train de mûrir. Elles sont des associées. Pas tout le temps et pas pour tous; car ils ont un cœur et des sentiments et d'aucuns sont capables d'un amour sincère. Mais ils savent que rien n'est éternel et connaissent le prix de l'argent, pour elles comme pour eux.

Ils viennent presque tous de province, et ce n'est pas M. Capus qui vous en fera douter. Il me semble qu'il a fort justement noté ce trait. C'est l'isolement qui les a jetés où ils sont. De Paris ils n'ont vu que les joies et les facilités, sans y avoir d'attaches ni d'obligations, de famille ni de relations établies. Ils y sont comme à la chasse et vivent sur le pays. Ils l'ont fait d'abord sans y penser, puis par habitude, puis par nécessité. Le pli est pris; il est trop tard; ils ont vieilli; il n'y a plus de place pour eux dans leur province où ils ne trouveraient qu'étonnement et mépris, et l'ennui les y tuerait. En amour, c'est tout pareil; ils ont aimé pour n'être point seuls, et d'occasion; mais leurs liaisons mêmes ne peuvent prendre sur leur liberté; ils ne se rangent pas et ne se fixent pas, au moins comme le vulgaire. Il faut ne point s'enchaîner pour être prêt à toutes les fortunes; qui sait ce que réserve demain et la chance nouvelle qui peut s'offrir? Au fond, dans ce Paris où ils s'agitent, des rêveurs, des nostalgiques, des

solitaires, et l'un des éléments les plus curieux de sa vie.

M. Alfred Capus les connaît et les aime; ils l'amusent et l'intéressent; tant de naïf égoïsme et d'ingénieuse paresse désarmerait un censeur plus convaincu que lui. Il tourne de leur côté tout ce que son talent a de sympathique et ne fait point effort d'optimisme pour nous les rendre à leur tour sympathiques, mais il garde le sourire.

*
* *

Dans *la Veine*, Julien Bréard est avocat; il est surtout amoureux de la marchande de fleurs du rez-de-chaussée, Charlotte Lanier. C'est une Parisienne, une Parigotte presque; elle a eu un amant jadis; quand elle s'est trouvée seule, elle s'est remise au travail, et voici quelque temps qu'elle a pu enfin s'établir dans les fleurs naturelles. Fine et sensée, honnête et débrouillarde, elle n'est peut-être pas intéressée comme il faudrait; son expérience de la vie l'a laissée insoucieuse du lendemain; elle ne s'est pas juré non plus d'éviter les coups du cœur. Et tout justement elle aime Julien Bréard. Elle l'aime comme une gentille petite grisette qu'elle est et, parce qu'elle aime, elle vient de refuser les conseils, l'argent et la main de ce vilain homme d'affaires de Chantereau. Advienne que pourra! Il advient Bréard qui, avec l'aplomb d'un beau garçon sûr de son fait, lui demande de l'accompagner ce soir au Havre où d'aventure il a une affaire à plaider la semaine suivante. C'est samedi; ils passeront le dimanche ensemble; elle pourra être à sa boutique le lundi. Elle dit non, bien qu'elle en meure d'envie; il comprend oui, il l'attendra à la gare Saint-Lazare. Et bien sûr elle ira, et encore une fois advienne que pourra! C'est Edmond Tourneur, le fils du richissime entrepreneur Tourneur,

qui entre, et qui fait une vive déclaration à la jeune Joséphine, le trottin de l'endroit, avec petit hôtel, voitures, diamants, toilettes et tout ce qui s'ensuit. Coup de veine pour Joséphine qui ne laisse point passer l'occasion.

On n'a pas rouvert la boutique. A la suite du voyage au Havre, Charlotte s'est mise avec Julien. Elle a bon courage, elle l'aime tant! Pour ne lui pas faire honte, elle prend des leçons d'orthographe et de style; elle est néanmoins toujours restée la femme de bon sens qu'elle était. Amoureuse et sentimentale, elle ne veut pourtant pas être une gêne pour son amant; si quelque jour il venait à ne plus l'aimer, elle disparaîtrait; il n'entendrait plus parler d'elle. En attendant, c'est presque la misère au logis; des dettes partout et point d'argent en perspective. « A quoi bon se désoler? dit Julien; attendons la veine. » Elle fait son entrée sous les traits charmants de Joséphine vêtue avec une élégance suprême... de volaille. Au faîte des grandeurs, elle n'a pas oublié son ancienne patronne; elle sait que Charlotte est avec Julien Bréard et que Bréard est avocat et qu'il ne plaide pas toutes les semaines et qu'il est fort peu renté. Donc elle a pensé à lui pour un procès qu'Edmond Tourneur veut intenter à un journaliste qui a diffamé la mémoire de son entrepreneur de père. Paraît Edmond Tourneur lui-même, et bientôt rentre Julien Bréard. Tourneur expose son affaire et se montre en présence de trois résolutions à prendre : ouvrir un procès à grand fracas, ou acheter le journaliste, ou le gifler. Bréard réfléchit. Il n'a pas de peine à faire écarter la gifle et l'essai de corruption. Il désapprouve aussi le procès à grand fracas. Tourneur en est frappé. Comment? Une si belle occasion pour Bréard! C'est que Bréard examine l'intérêt de Tourneur et non le sien. Or Tourneur a tout à perdre dans un scandale quel qu'il soit; il vaut mieux tenter, sous couleur de

procès, une entrée en relation avec le journaliste, un bon procédé à son égard et des rapports sympathiques qui empêcheront de nouvelles attaques. Pour le principe et pour l'honneur du père Tourneur, on demandera donc un franc de dommages-intérêts; on rendra hommage à l'honorabilité bien connue du journaliste; ce qu'il a pu dire n'est que le résultat d'une erreur regrettable; on ne doute pas que, mieux averti, il ne s'empresse de la réparer; on ne fait appel du reste qu'à ses sentiments d'honneur pour comprendre cette démarche toute naturelle de la part d'un fils qu'il aidera à laver le nom de son père d'injustes soupçons, etc., etc. Après le procès dont le résultat est certain, Edmond donnera une fête où il invitera le journaliste qui trouvera élégant de s'y rendre, et tout sera ainsi heureusement terminé. Tourneur est ravi du programme, et comme ce jeune homme a le cœur sur la main, ainsi qu'on a pu le voir à l'acte précédent, il demande à Julien la permission de le tutoyer et lui jure une amitié éternelle. Coup de veine pour Julien Bréard.

Ici les choses se gâtent et j'entends un trémolo à l'orchestre. Julien gère les affaires d'Edmond. Ils ne se quittent plus, et les voici ensemble à Trouville, chez Tourneur. Charlotte se trouve un peu dépaysée, malgré la société de Joséphine, dans ce milieu d'élégance et de fête perpétuelle. Surtout elle craint que la nouvelle sitation de Julien et l'avenir qui s'ouvre devant lui ne nuisent à leur amour. Elle sent d'ailleurs qu'il lui échappe; elle se devine une rivale, Simone Baudrin, la belle Simone Baudrin, depuis longtemps habituée au luxe, brillante, artificieuse et coquette. Simone, qui tient une espèce de salon politique, négocie avec Julien la démission d'un député de la Nièvre dont il prendrait la place, puisqu'il est du pays, à condition de le faire nommer dans une des affaires de Tourneur. C'est entendu; Julien casera le bonhomme et sera député. Mais

ce n'est pas là ce qui l'occupe et la politique est en ce moment le dernier de ses soucis. Il aime Simone et le lui dit ardemment, brutalement. — A quoi songe-t-il? Pour qui la prend-il? Pense-t-il donc qu'elle souffrirait le partage avec Charlotte; qu'elle admettrait de n'être dans sa vie qu'un caprice, une liaison furtive et passagère? Qu'il choisisse : ou Charlotte ou Simone. Où est la veine? Ou Simone ou Charlotte? Mais je crois que, si bassement et lâchement que se conduise Julien, il n'y cherche pas son intérêt; il n'est, je pense, emporté que par le désir et par l'amour-propre, si l'on peut ainsi parler. Déjà soupçonneuse, Charlotte ne peut, malgré les détours de duplicité de Julien et les sophismes hypocrites dont il déguise son égoïsme, douter de la fin de son cher amour. Elle disparaîtra donc...

Elle a disparu. Julien est député. Simone jusqu'alors s'est refusée à sa poursuite. Les journaux ce matin, avec des épithètes diverses, annoncent leur prochain mariage. Il comprend enfin le manège de la coquette, et, vexé d'une si longue attente pour un tel résultat, il vient d'écrire une lettre de rupture, lorsque apparaît Joséphine, suivie de Tourneur; la nouvelle de ce mariage l'a jetée hors d'elle-même; cette petite Furie accable Julien de reproches. Il se justifie, il réclame Charlotte; Joséphine va la querir. Larmes, tendres effusions, réconciliation, et prochain mariage des deux couples. Veine générale!

M. Capus n'aime pas, comme on dit, voir souffrir les gens; avec du théâtre rosse il fait du théâtre rose. Qu'il en soit loué, puisque à cette habitude de sympathie il joint de si exactes qualités d'observation, des dons si heureux d'auteur dramatique, l'agrément d'un style vif et prompt et d'une ironie charmante. *La Veine* a rencontré aux Variétés une interprétation excellente et qu'elle n'eût, je pense, trouvée nulle part. Il n'y a point

de comédienne en renom où l'on ne sente l'artifice, la formule, une habitude de jeu et le soin de se faire voir grande artiste : rien de tel chez Mme Jeanne Granier; elle est simplement une femme, et c'est un charme continu que cette simplicité et ce naturel; à quelle émotion n'atteignent-ils pas dans cette douloureuse scène entre les deux amants qui termine le troisième acte! M. Guitry pouvait seul faire « passer » le personnage de Julien Bréard dont la nonchalance et l'égoïsme sont singulièrement déplaisants; mais alors que c'est Charlotte elle-même qui vit devant nos yeux et non pas Mme Jeanne Granier, c'est M. Guitry que nous voyons et non pas vraiment Julien Bréard : et c'est là sans doute le motif secret de notre indulgence ou de notre patience. Mlle Lavallière montre dans le rôle de Joséphine la verve la plus originale et la plus juste. M. Brasseur est un très amusant Edmond Tourneur. Mmes Thomsen et Lender et M. Guy ont contribué à l'heureux succès d'une soirée qui restera mémorable dans l'histoire du théâtre des Variétés.

*
* *

Le Palais-Royal vient de renouveler son affiche avec *Sacré Léonce!* où l'on voit un jeune homme un peu nigaud que son futur beau-père lance dans la noce, et qu'il lance si bien qu'il ne peut plus l'arrêter. La pièce est amusante et, comme il est d'habitude au théâtre du Palais-Royal, elle est très bien jouée. Mais passons à de plus graves sujets.

L'Odéon a donné, la semaine dernière, la trentième représentation de la tragédie de Ponsard, *Ulysse*, qui eut en 1852, à la Comédie française, vingt-six représentations et trois représentations lors d'une reprise en 1854. Voilà une « centième » qui ne promet pas d'être

prochaine. Il me plaît de croire d'ailleurs que la musique de Gounod entre pour beaucoup dans la fantaisie dont l'Odéon donne une preuve si inattendue en remontant cette rapsodie.

Ponsard avait donné au théâtre *Lucrèce*, *Agnès de Méranie*, *Charlotte Corday*, *Horace et Lydie*, lorsqu'il produisit *Ulysse*. Il donnait en même temps un poème intitulé *Homère*. En présentant au public ces œuvres inspirées de *l'Odyssée*, il disait : « Sans doute je ne suis qu'un barbare gaulois traduisant un grec mélodieux. L'harmonie des vers d'Homère, leur force et leur grâce, l'esprit de la Muse, le parfum de la fleur, tout s'est évanoui : de ce butin cueilli au penchant du vieux Parnasse, il ne reste qu'un herbier desséché. Tel qu'il est, il a sa raison d'être; c'est pourquoi je l'offre aux quelques amis de l'antiquité, qui vont encore herborisant au sommet des grandes collines. »

Il faut voir comment il herborise. C'est Mme Dacier qui le prend par la main et l'emmène au sommet des grandes collines; c'est avec les besicles de cette dame qu'il lit *l'Odyssée*. Le plaisant est qu'admirateur de Mme Dacier, il ne trouve pas qu'André Chénier ait bien compris et rendu Homère. « Il est gracieux, il est doux, poétique, sonore; il n'est pas simple. On entend dans le bruit de ses cadences un écho harmonieux de Virgile : l'élégance latine a passé par là, et la rudesse homérique a disparu. » Et qu'est-ce, d'une manière absolue, que l'élégance latine? Cette « rudesse homérique », il se flatte de l'avoir transportée dans ses vers et dans la fiction qu'il tire de *l'Odyssée*.

Il s'est borné à mettre à la scène le vingt-quatrième chant, le retour secret d'Ulysse dans Ithaque, la fidélité et les larmes de Pénélope, la fierté de Télémaque, la brutalité des prétendants, leur massacre et la reconnaissance du maître si longtemps éloigné du pays. Mais combien fade et sans accent le poème dramatique qu'il

a formé de cette dernière aventure du subtil fils de Laërte! Et pourtant comme nos cœurs s'émeuvent encore à cette vieille et simple histoire, tant les sentiments y sont fortement naturels et tant il est facile de retrouver sous ce qu'ils ont de primitif ce qu'ils ont aussi d'éternel!

La musique de Gounod, assez plate et banale, à mon avis, n'ajoute rien à Homère, et pas même à Ponsard. M. de Max a fort habilement composé le personnage d'Ulysse; il en a fait une figure étudiée et qui est tenue d'un bout à l'autre.

*
* *

M. Björnstjerne Björnson a commenté dans *la Revue blanche* les déclarations qu'il a bien voulu faire à notre collaborateur Bernard Douay (1). Oserai-je dire que le commentaire ajoute peu de chose à ses premières paroles? Mais si l'opinion de M. Björnson sur la France ne varie pas, par les raisons sur lesquelles il la fonde il devient évident qu'il la fonde mal et qu'il ne connaît pas ce dont il parle. On s'en doutait. On peut voyager beaucoup et rester ignorant des pays qu'on traverse. Lire les journaux, même de tous les partis, n'autorise pas encore à juger un peuple. Il faut l'étudier lui-même et non pas dans les gazettes, encore moins dans son écume cosmopolite ou mondaine, mais dans sa vie de tous les jours et sur tout son sol et dans les manifestations diverses de son activité. Un étranger croira connaître Paris s'il connaît un demi-cent de snobs ignorants et par vanité détracteurs de leur patrie et quelques douzaines de fêtards; là-dessus il jugera la France, comme on nous dit qu'en Amérique la Française, nos mères, nos femmes, nos sœurs, est jugée

(1) Voir *la Revue* du 2 mars.

sur les romans des faiseurs parisiens. Mais qu'un haut et puissant esprit comme M. Björnson s'en tienne à des méthodes aussi sommaires, voilà qui est impossible à admettre.

On ne pensera pas non plus que la mauvaise opinion qu'il a de nous vienne de ce que les Français qui ont vu les tableaux de Bœcklin ne le tiennent pas, comme lui, pour le plus grand peintre contemporain. M. Björnson prononce, du plus grand sérieux : nous autres Européens, et donne à penser que toute l'Europe, sauf la France (mais elle est au ban de l'Europe), partage son admiration pour Arnold Bœcklin. C'est à prouver. En tout cas, il ne serait pas difficile de trouver dans notre culture classique, dans notre goût hérité, dans une certaine façon de comprendre la Fable et dans notre amour de la forme les motifs de notre hésitation devant les œuvres du peintre suisse. Mais ce n'est pas là de quoi arrêter M. Björnson et au fond l'avis — sur ceci ou sur cela — de la peuplade que nous sommes lui doit être indifférent. Il ne comprend pas les Français et les juge sans les entendre.

Un rédacteur de *la Plume*, M. Jean Rodes, a relevé avec beaucoup de justesse une des raisons de cette incompréhension et de cette sentence si sommairement rendue. C'est notre irrévérence essentielle et générale; c'est que rien n'est pour nous en dehors ou au-dessus de l'examen et de la discussion, et cette disposition d'esprit peut paraître désordonnée et choquante à des personnes depuis moins longtemps émancipées. M. Zola, qui souscrit à cette observation, dit des étrangers : « On les sent malgré tout dominés par des principes intangibles : la royauté, la religion, dont nous nous libérons de plus en plus; » et il ajoute : « En ce qui concerne le cycle d'idées européennes auxquelles, selon M. Björnson, nous serions fermés, mon opinion est que, bien au contraire, ces idées sont sorties de France. Oui,

la mentalité étrangère n'est qu'un reflet de notre mentalité! Certaines tendances qui nous sont présentées comme nouvelles ne sont que les réflexes de nos idées de 48. D'elles dérivent en effet la pitié humanitaire et l'évangélisme de Tolstoï. M. Jules Lemaître a écrit sur cette filiation des articles lumineux que j'approuve absolument. Ce qui nous sépare donc de l'étranger, c'est plutôt notre avance. L'étranger est plus prudent, plus lent; je crois que nous le bousculons. Oui, en définitive, voyez-vous, je crois plutôt que c'est eux qui ne nous comprennent pas. Nous les bousculons. »

Je pense qu'il entre beaucoup de vérité dans ces explications. Mais elles ne touchent pas au fond des choses. Il faut le dire, on se trouve en présence d'un esprit de formation différente que mettent en défiance notre irréligion et notre irrespect d'à présent et qui ne peut non plus faire la part de ce qu'ont laissé en nous des siècles de discipline et de culture qui ne furent point les siennes. C'est l'esprit protestant, le plus renforcé par un long séjour dans de lointaines solitudes, et mêlé depuis peu à la vie européenne. On lui sait, du reste, d'une façon générale, assez d'orgueil et d'intolérance pour n'être pas surpris de le voir condamner ce qu'il ne comprend pas et parce qu'il ne le comprend pas. M. Björnson aurait pu faire exception à la règle et s'appliquer à nous connaître pour nous comprendre et nous juger ensuite. Il a préféré se ranger sans examen parmi nos détracteurs. Ni son talent, ni son caractère ne s'en trouvent atteints; mais si nous nous défendons de ses attaques injustes, on voudra bien le trouver naturel et ne pas nous taxer d'irrévérence.

R.-M. FERRY.

CHRONIQUE

Les fêtes de Toulon. — Italie et France. — Un esprit nouveau. — La Triple-Alliance. — France et Russie. — Accords économiques. — Le secret de l'avenir. — Les Russes à Villefranche. — L'Espagne à Toulon. — Latins et Slaves.

Une escadre italienne, commandée par le duc de Gênes, oncle du roi, s'est rendue à Toulon pour saluer le président de la République, qui, comme il est de tradition, était venu assister au grand concours de gymnastique, pour lequel Nice avait été désignée cette année. Les vaisseaux italiens ne faisaient d'ailleurs que rendre la visite faite par une flotte française au feu roi Humbert lors de son voyage en Sardaigne.

Les circonstances ont donné à cette démarche naturelle une importance extraordinaire. L'avènement de Victor-Emmanuel et la constitution d'un nouveau ministère ont certainement modifié les conditions de la politique italienne. Dans quelle mesure? Une détente s'est produite entre la France et l'Italie. Mais elle ne date pas d'hier; elle remonte à la dernière convention commerciale. A tout le moins il est sensible qu'elle s'est encore accentuée et elle doit aboutir à un régime économique où l'Italie espère trouver un plus grand

avantage. Les sacrifices militaires que lui imposent ses présents engagements avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie commencent-ils à lui paraître trop lourds et voit-elle dans la sympathie renouée avec la France le moyen de restreindre ses obligations dans le prochain renouvellement de la Triple-Alliance? Veut-elle ainsi donner à réfléchir au protectionnisme allemand qui n'est pas sans lui causer pour demain de sérieuses inquiétudes? Les dispositions amicales du cabinet Zanardelli-Prinetti ne sont pas dictées, cela va sans dire, par des raisons de sentiments; il est tout naturel au contraire que l'intérêt les ait déterminées et il est bien certain que de toutes façons l'Italie n'a qu'à gagner à établir et à maintenir des relations cordiales avec la France.

Il n'y a bien entendu qu'à se féliciter des événements qui ont rapproché les deux pays et l'on souscrit volontiers à la formule employée par le président de la République et par l'envoyé du roi d'Italie : « L'Italie, amie de la France. » Encore faut-il mesurer avec soin le prix qu'on veut y mettre. Notre liberté, en ce qui concerne l'Italie, est entière. Mais il n'y a pas à aller jusqu'au bout de notre liberté, puisque celle de l'Italie a pour limites ses engagements avec la Triple-Alliance et avec l'Angleterre. Ajoutez que l'opinion française, pour ce qui regarde l'Italie, n'est jamais de sang-froid; nous l'avons toujours considérée avec une sorte de passion et nous ne savons l'aimer ou la haïr que comme une maîtresse. Nous sommes donc libres de lui tout céder, alors qu'elle ne peut agir de même, et, d'autre part, nous sommes prêts à lui tout donner alors que, même si elle le pouvait, elle ne le voudrait pas. Enfin si, depuis l'alliance entre la France et la Russie, la Triple-Alliance a, d'année en année, perdu de son caractère agressif, il ne faut pas oublier que des incidents irri-

tants peuvent surgir et que, pour ne pas retenir le cas de l'élection d'un pape et d'un renouveau de la question pontificale, l'immigration italienne sur notre littoral méditerranéen et en Tunisie n'est pas, à ce point de vue, sans présenter quelque danger.

Il faut répondre avec cordialité à la bonne volonté de l'Italie, mais on doit veiller en même temps à établir une exacte correspondance entre ce qu'on nous demande et ce qu'on nous donnerait. Il n'y a pas de proverbe qui soit plus vrai que celui d'après lequel les bons comptes font les bons amis.

Ces accords ne peuvent être que des accords économiques; il serait vain et dangereux d'en rechercher d'un autre ordre. Les intérêts économiques créent d'ailleurs assez vite et assez sûrement les intérêts politiques et il n'est pas défendu de prévoir le cas où les premiers se développeraient et se lieraient de telle sorte qu'ils susciteraient un intérêt politique commun des bords de la Seine à ceux de la mer Noire par l'Italie, l'Adriatique et les Balkans.

Et c'est la possibilité de cet avenir qui donne son plein sens à la présence de vaisseaux russes dans la rade de Villefranche pendant les manifestations de Toulon. Mais qu'il ne nous suffise pas de noter la démarche amicale de nos alliés russes, et que l'envoi d'un bâtiment espagnol dans les eaux françaises nous soit aussi une occasion de saluer le premier signe, encore bien incertain, d'une entente entre les peuples latins et les Slaves.

CLAYEURES

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2157


OCT
1987

SERIAL



Presented to the
LIBRARY of the
UNIVERSITY OF TORONTO
by
rinity College Library

